TEMPÊTE DIABOLIQUE

(Hellstorm)

TEMPÊTE DIABOLIQUE

(Hellstorm)

La Mort de l'Allemagne Nazie 1944 – 1947

Thomas Goodrich

Traduit de l'anglais par
Valérie Devon

2e Édition révisée

Didi18 Éditions

Titre original : "*Hellstorm – The Death of Nazi Germany - 1944 – 1947"*

Couverture : Mario Santa Maria
Composition et mise en page : Valérie Devon

©2020Valérie Devon Tous droits réservés
pour la traduction française
Imprimé et Publié par Valérie Devon
Ce livre ou une partie de celui-ci ne peut être reproduit
ou utilisé de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite
expresse de l'éditeur, à l'exception de l'utilisation
de courtes citations dans une revue de livres ou un journal scientifique.
Contact information : valerie.devon@tutanota.de

Aux victimes oubliées

du plus terrible des conflits mondiaux

Table des Matières

Prologue

13

1 L'enfer venu du ciel

27

2 La mort et la mort à venir

67

3 Entre le feu et la glace

99

4 Crescendo de destruction

133

5 Le rire du diable

177

6 La dernière balle

219

7 Une mer de sang

249

8 Indescriptible

303

9 Une guerre sans fin

365

10 Les couloirs de l'enfer

395

11 Le crime du millénaire

429

Épilogue : des vainqueurs et des victimes

457

Bibliographie

475

CARTE DE JOAN PENNINGTON

PROLOGUE

Dans la nuit du 20 octobre 1944, Nemmersdorf est paisiblement endormi. Dans la pénombre, tranquille, seul le scintillement des lampadaires suggère la vie dans le petit village. Nous sommes au sixième automne de cette guerre. L'Allemagne, jadis puissante, est au bord du gouffre. Ses villes sont en ruines, son industrie anéantie, son économie en passe de s'effondrer, et, pire encore, les armées alliées du monde entier resserrent leur étau mortel aux frontières même du Reich. Parmi les esprits censés, nul ne doute de l'imminence de la défaite. Et pourtant, le village de Nemmersdorf dort.

Cela fait maintenant six ans que le Troisième Reich s'est engagé dans la guerre la plus violente et cataclysmique que le monde ait jamais connue. Déjà, des millions d'Allemands sont morts, des millions sont estropiés ou mutilés et des millions d'autres survivants sombrent dans la famine. Et pourtant, Nemmersdorf sommeille. Douillettement couchés au chaud dans une sécurité apparente, les enfants dorment à côté de leurs mères, ainsi qu'ils l'ont toujours fait ; désormais seuls hommes des foyers, les grands-pères, dans les chambres du dessous, toussent discrètement, et, de temps à autre, comme d'habitude, se lèvent pour boire une tasse d'eau, un verre de schnaps ou pour profiter

d'un moment tranquille et tirer sur leur pipe. Dans les granges qui jouxtent la plupart des maisons, des vaches laitières ruminent parmi le foin et le fourrage. Sur la place du village, une vieille horloge sonne les heures qui passent comme elle le fait depuis la nuit des temps. Ainsi s'écoulent les nuits à Nemmerdorf, malgré un monde englouti dans la fumée et les flammes. Paisiblement et invariablement. Mais tout est en passe de basculer ; tout est sur le point d'être violemment balayé, pour toujours. Tel un mur de lave, la guerre allait s'abattre sur le hameau endormi.

Depuis six cents ans, la Prusse orientale sert de poste-frontière à l'Allemagne. S'étendant vers l'est dans les terres slaves souvent hostiles, l'ancienne province teutonique, contrairement au reste de l'Allemagne, a dû faire face à une foule d'ennemis réels ou potentiels tout au long de son existence. Raison pour laquelle, une forte tradition militaire s'y est développée. C'est ici, dans le « grenier de l'Allemagne » – une plaine fertile composée de grandes propriétés et de familles nobles et fières – que sont nés une grande partie des dirigeants de l'armée allemande.

Ainsi, sans ironie aucune, malgré sa réputation militaire, la Prusse orientale est l'un des rares bastions qui n'ait pas été dévasté par la guerre. Tandis que les autres centres urbains du Reich ont depuis longtemps été anéantis, les villes et les villages de cette région, au-delà de la zone de frappes des bombardiers alliés, sont, pour la plupart... restés intacts.

Ailleurs en Allemagne, on envie cette province restée indemne. Les Prussiens, en particulier ceux situés au plus près de la frontière orientale, savent mieux que quiconque que la guerre a atteint son paroxysme. Le grondement venant de l'Est se fait chaque jour plus pressant, et la lueur rouge à l'horizon vibre chaque nuit avec plus d'intensité. Mi-octobre 1944, l'armée soviétique atteint finalement la frontière du Reich. Et pourtant, à Nemmersdorf, on ne décèle aucune panique.

National-Socialiste dévoué et disciple inconditionnel d'Adolf Hitler, il était du devoir d'Erich Koch en tant que chef de district de la Prusse orientale de résister quelles que soient les conséquences. Alors que ce qui reste de la Wehrmacht allemande se bat désespérément à l'est du pays, Koch est déterminé à éradiquer toute forme de panique et de défaitisme parmi la population. À l'exception d'une zone tampon de huit kilomètres située directement derrière le front, le chef de district a interdit toute tentative de fuite ou d'évacuation. Les civils qui ne

CARTE DE JOAN PENNINGTON

respectent pas cet ordre s'exposent à une exécution sommaire. De plus, toute manifestation de panique – retrait de fonds bancaires, abattage d'animaux de ferme, préparation suspecte de bagages – est passible de la peine de mort.[1]

« *Aucun Allemand digne de ce nom ne se permettrait de penser que la Prusse orientale pourrait tomber entre les mains des Russes* », annonce d'un ton menaçant le National-Socialiste.[2] Alors que les menaces de Koch et une discipline de fer étaient sans aucun doute nécessaires afin d'endurcir quelques Prussiens inquiets, cela s'avéra inutile pour la plupart. En dépit de la situation désespérée, la foi en la patrie et la confiance en la Wehrmacht étaient inébranlables. Il régnait, comme ce fut le cas lors de la Première Guerre mondiale, un sentiment général que dans cette guerre aussi, le front se stabiliserait sur la frontière et que les Russes seraient vaincus par usure. Quant aux rumeurs concernant *« la bestialité bolchevique »* et les horribles allusions de ce à quoi l'on pouvait s'attendre si les *« hordes asiatiques »* envahissaient l'Allemagne, la plupart des Prussiens en riaient. Nombre d'entre eux pensaient que cela relevait d'une tentative du gouvernement de durcir leur volonté de résistance.[3]

C'est ainsi que dans la nuit du 20 octobre, tandis que Nemmersdorf et les collectivités les plus proches du front dorment dans une sécurité illusoire, l'impensable survient. Après avoir percé les lignes allemandes, l'armée rouge fait brutalement irruption à l'intérieur du Reich. En quelques heures, les Soviétiques agrandissent la brèche et envahissent l'arrière-pays. Après plusieurs jours de combats désespérés, la Wehrmacht se regroupe, lance une virulente contre-attaque, puis finit par repousser les Russes de l'autre côté de la frontière.[4] Ce que les troupes allemandes découvrent lors de la reconquête du terrain est

---

[1] Juergen Thorwald, *Flight in the Winter* (New York : Pantheon, 1956), p.13 ; Martin K. Sorge, *The Other Price of Hitler's War* (Westport, Conn.: Greenwood, 1986), p. 126.
[2] Thorwald, p. 13.
[3] Marlis G. Steinert, *Hitler's War and the Germans* (Athènes : Ohio University Press, 1977), p. 292.
[4] Alfred M. De Zayas, *Nemesis at Potsdam* (Londres : Routledge & Kegan Paul, 1977), p. 61.

stupéfiant.

« *Ils ont torturé des civils dans de nombreux villages...* », rapporte un officier allemand, « *...ils en ont cloué certains sur des portes de grange et en ont tué beaucoup d'autres* ».[5] Le long des routes, les colonnes de réfugiés avaient été dépassées par les communistes. Les gens avaient été expulsés de leurs charrois, puis violés et assassinés sur place. C'est à Nemmersdorf que les soldats abasourdis sont pour la première fois confrontés à l'enfer sur terre. Un médecin de l'armée, le lieutenant Heinrich Amberger a relaté ceci :

> *« Sur la route qui traverse Nemmersdorf, près du pont... j'ai vu toute une colonne de réfugiés écrasée par les chars russes ; non seulement les charrois et les attelages, mais aussi un bon nombre de civils, principalement des femmes et des enfants… écrasés par les chars. Au bord de la route et dans les cours de fermes se trouvaient de nombreux cadavres de civils qui, évidemment... avaient été systématiquement assassinés. »*[6]

Un autre témoin horrifié a ajouté :

> *« Plus loin sur la route, il y avait une basse-cour dans laquelle quatre femmes nues avaient été crucifiées sur une charrette. Plus loin, il y avait une scène similaire où deux femmes nues avaient été crucifiées sur chacune des portes d'une grange. Dans les logements, nous avons trouvé un total de soixante-douze femmes, y compris des enfants et un homme âgé de 74 ans, tous morts... tous bestialement assassinés, excepté quelques-uns qui avaient été tués d'une balle dans la nuque. Certains bébés avaient la tête défoncée. Dans une chambre, nous avons découvert une femme âgée de 84 ans assise sur un canapé… dont la tête avait été partiellement décapitée à l'aide d'une hache ou d'une bêche. »*[7]

« *Toutes les femmes ont été violées, y compris les petites filles de huit ans à*

[5] Ibid.
[6] Ibid., pp. 62-63.
[7] Ibid., p. 63.

peine », a noté un autre observateur.[8]

Les vieillards qui ont tenté de protéger leurs épouses, filles et petites-filles, ont été jetés au sol, puis sciés en deux ou hachés en morceaux. Un groupe de plus de cinquante prisonniers de guerre français et de travailleurs polonais qui étaient intervenus instinctivement pour protéger les personnes ont été castrés et tués.[9] Le Lt. Amberger a ajouté :

> *« Le long d'une rue, une vieille femme assise recroquevillée a été tuée d'une balle dans la nuque. Non loin, un bébé de quelques mois seulement, a été tué à bout portant d'une balle dans le front... Un certain nombre d'hommes ont été tués à coups de pelle ou de crosse, leurs visages étaient complètement fracassés... Dans les villages voisins… des cas similaires ont été observés après le passage de l'armée rouge. Ni à Nemmersdorf, ni ailleurs, je n'ai trouvé un seul civil allemand en vie. »*[10]

Effarées par l'énormité du crime, les autorités allemandes demandent que des enquêteurs neutres et du personnel médical d'Espagne, de Suède et de Suisse viennent constater l'écœurant carnage. Cependant, une fois leurs rapports déposés et l'information relative à ce carnage diffusée, les enquêteurs ne peuvent que constater l'absence totale de réactions. En cet hiver 1944, la propagande immorale menée contre l'Allemagne avait remporté la bataille. La guerre des mots, au terme de ce conflit, avait atteint une telle violence, que peu de personnes, au-delà des frontières du Reich, se souciaient des têtes fracassées de bébés ou des femmes allemandes crucifiées. Au cours de ces derniers mois de conflit, il ne s'agissait plus seulement d'abattre l'ennemi Adolf Hitler, son Parti ou les troupes allemandes sur le terrain ; il était désormais question pour les Alliés d'exterminer la nation allemande, c'est-à-dire, chaque homme, chaque femme et chaque enfant.

---

[8] Sorge, *Other Price*, p. 119.
[9] Ibid., p. 117.
[10] De Zayas, *Nemesis*, p. 63.

✠ ✠ ✠

En 1925, dans « *Mein Kampf* », Hitler expose clairement son testament politique, son plan afin de débarrasser l'Allemagne de toute influence juive – économique, politique et culturelle – s'il parvient un jour au pouvoir. Lorsque cette apparente fiction devient réalité huit ans plus tard, et qu'il est élu Chancelier de l'une des plus grandes puissances industrielles mondiales, les juifs du monde entier, alarmés, déclarent la guerre à l'Allemagne. En juillet 1933, craignant la propagation du nazisme et la mise en péril de leur position chèrement acquise à l'international, des juifs influents se réunissent à Amsterdam pour appeler à des sanctions économiques globales contre l'Allemagne de Hitler. L'Américain Samuel Untermyer, initiateur de la campagne de boycott, déclare que cette action est une « *guerre sainte... Cette guerre, nous devons la mener sans relâche... contre une véritable horde de bêtes féroces et sauvages.* »[11] C'est pour cette raison que les Allemands ont répondu par leur propre boycott (d'une journée seulement). Alors que les citoyens sont encouragés à éviter les entreprises juives, une série de lois est promulguée pour, non seulement exclure les juifs allemands des arts, des médias et des professions libérales, mais aussi afin de les inciter à quitter la nation.

Alors que la lutte économique se poursuit, les journalistes juifs, écrivains, dramaturges et cinéastes du monde entier se fédèrent. Avec le déclenchement de la guerre en 1939 et l'entrée des États-Unis dans le conflit deux ans plus tard, la guerre des mots atteint des proportions jamais atteintes jusque-là. Tandis que se propagent des rumeurs de persécution des juifs par le régime « nazi », la campagne de propagande dirigée contre Hitler et le Fascisme dégénère rapidement en un hurlement fanatique d'extermination. Nulle part ailleurs la haine ne fut aussi intense que chez les juifs américains. Ben Hecht, réalisateur et

[11] New York Times, August 7, 1933 ; Ralph Grandinetti, *"Germany's Plan to Resettle Jews in Madagascar,"* The Barnes Review 4, no. 3 (mai/juin 1998), p. 26.

scénariste d'Hollywood, écrit ceci :

> *« Un cancer se développe dans le monde, et dans son esprit et son âme, et… ce cancer c'est l'Allemagne, le germanisme, et les Allemands. Je lis dans leurs yeux délavés, leurs peaux fanées, leurs jambes sans pieds, et leurs mâchoires épaisses, l'accomplissement d'un crime et la promesse d'un autre. L'Allemand déteste la démocratie parce qu'il ne s'aime pas. Il n'a qu'un seul idéal politique. Il est basé sur son cou épais, ses yeux délavés, et sa peau fanée... C'est un pur meurtrier. L'idée de tuer des gens sans défense fait briller sa grosse nuque allemande... Les Allemands me répugnent, parce qu'ils sont des assassins, des gens mauvais et sans scrupules, et parce qu'ils sont stupides, comme ces agités au bord d'une route, avec la salive qui coule de leur bouche. Ils me répugnent, parce qu'ils lèvent leurs petits yeux de cochon vers ceux qui les surpassent, et cherchent en grognant et en griffant à devenir les maîtres du monde... Que cette tribu humaine – cet Allemand au cœur de plomb – la plus empotée de toutes, ose émettre un jugement sur ses supérieurs, ose proscrire du monde le nom de juif – un nom qui le rabaisse comme l'arbre à l'herbe à son pied – est une chose scandaleuse... C'est une chose malfaisante.*[12] /[13]

« *L'ALLEMAGNE DOIT PÉRIR* », surenchérit Théodore N. Kaufman dans son ouvrage populaire du même nom.

> *« Cette fois, l'Allemagne a contraint le monde à une GUERRE TOTALE. Par conséquent, elle doit être prête à payer une ADDITION TOTALE. Et il n'y en a qu'une,* ***et une seule*** *: l'Allemagne doit périr à tout jamais ! Concrètement, et sans hésitation !... L'objectif de domination mondiale doit être mis hors de portée de l'Allemand et la seule façon d'y parvenir est d'éradiquer la race germanique de la face du monde... Il ne reste alors qu'une seule façon de débarrasser à tout jamais le monde du germanisme : endiguer la source à partir de laquelle sont issues ces âmes faiseuses de guerre. Et empêcher à tout jamais le peuple allemand de se*

---

[12] Ben Hecht, *A Guide for the Bedeviled* (New York : Charles Scribner's Sons, 1944), pp. 120, 125, 130, 144, 155, 156.

[13] [NdT : le lecteur notera cette magnifique inversion accusatoire.]

reproduire. »[14]

Afin de mettre en œuvre son plan, Kaufman recommandait, une fois la guerre finie, que tous les Allemands, hommes et femmes, soient stérilisés. Le résultat, écrit l'auteur, serait « *l'élimination du germanisme et de ses vecteurs. »*[15] Loin d'être choqués par une telle proposition génocidaire, les principaux journaux américains furent enthousiasmés par le concept.

« *Une idée Sensationnelle !* » applaudit le magazine *Times.*
« *Une théorie provocatrice* », reprit le *Washington Post.*

Bien qu'en Grande-Bretagne et aux États-Unis de nombreuses personnes comprennent et même compatissent face au ressentiment des juifs, de nombreuses autres sont horrifiés par la rhétorique enflammée et les cris meurtriers appelant à l'extermination des innocents comme des coupables. Pourtant, le poids et la persistance de la propagande, tant subtiles qu'évidents, au cinéma, à la radio, dans les livres, les magazines et les journaux, ont peu à peu fait leur chemin dans les esprits. Au final, dans l'esprit d'un pourcentage non négligeable d'Étatsuniens et de Britanniques, on ne faisait guère de distinction entre le meurtre d'un soldat « nazi » et celui d'un enfant allemand.

Le 15 septembre 1944, en approuvant le « Plan Morgenthau », le Président Franklin Roosevelt rend officielle la demande d'extermination. Baptisé du nom du secrétaire au Trésor de Roosevelt, Henry Morgenthau, mais en fait conçu par le principal assistant du secrétaire, Harry Dexter White [né Weiss] – tous deux juifs – le programme prévoit la destruction complète de l'Allemagne après la victoire. Outre le démantèlement ou de la destruction de l'industrie allemande et la fermeture définitive des mines, le plan Morgenthau prévoit une réduction de moitié de la superficie du Reich. Comme

---

[14] Theodore N. Kaufman, *Germany Must Perish!* (Newark, N. J. : Argyle Press, 1941), pp. 6, 7, 28, 86.
[15] Ibid., pp. 88-89 ; Michael F. Connors, *Dealing in Hate* (Torrance, Calif. : Institute for Historical Review, 1970), p. 28.

beaucoup l'avaient calculé, et comme Roosevelt, le général George C. Marshall et d'autres partisans du plan le savaient bien, cet acte garantissait qu'environ deux tiers de la population allemande, soit cinquante millions de personnes, mourraient bientôt de faim. Le reste de la population étant réduit à une agriculture de subsistance et la nation réduite étant totalement à la merci de voisins européens hostiles, on estimait que d'ici deux générations, l'Allemagne cesserait d'exister.[16]

« *Ils l'ont bien cherché...* », lança sèchement Morgenthau à quelqu'un qui se disait choqué par un tel plan. « *Pourquoi diable devrais-je me préoccuper de ce qui arrive à leur peuple ?* »[17]

« *Vous ne voulez tout de même pas que les Allemands meurent de faim ?* » demanda, incrédule, le gendre du Président Roosevelt en privé.

« *Pourquoi pas ?* » répondit Roosevelt sans sourciller.[18]

Winston Churchill était un autre partisan de ce plan. L'ayant qualifié de « cruel et non chrétien » dans un premier temps, l'attitude du Premier ministre britannique s'est rapidement assouplie lorsque les Étatsuniens lui ont fait miroiter des millions de dollars en fournitures et équipements sous forme de « prêts-bail » dont il avait grand besoin.[19] Contrairement à Roosevelt, l'approbation du plan Morgenthau par Churchill était peu connue en Angleterre. Toutefois, même si ce plan avait été connu de tous, il n'aurait sans doute pas fait de vagues dans un pays qui, depuis cinq ans, était en guerre contre le « mal » et où une grande partie de la propagande antiallemande développée durant la Première Guerre mondiale était encore fortement enracinée. « *Rien ne saurait être assez cruel contre ces Allemands diaboliques »,* maugréait une

---

[16] Russell D. Buhite, *Decisions at Yalta* (Wilmington, Del.: Scholarly Resources, Inc., 1986), p. 25 ; Eugene Davidson, *The Death and Life of Germany* (New York : Alfred Knopf, 1959), p. 6 ; Gregory Douglas, *Gestapo Chief 3* (San Jose, Cal. : R. James Bender, Pub., 1998), p. 187.

[17] Buhite, *Yalta*, p. 23.

[18] Journal de Henry Morgenthau, à la date du 20 mars, 1945.

[19] Buhite, p. 25 ; *The Memoirs of Cordell Hull*, (New York : Macmillan and Co., 1948), pp. 207-208.

ménagère anglaise*, « ils sont comme une maladie répugnante qui se répand en Europe ».* [20] Un officier de marine britannique ajouta :

> *« Par deux fois, ils ont été les criminels qui ont transformé l'Europe en un abattoir. Leur chef actuel est un 'voyou sanguinaire', ils doivent eux-mêmes 'saigner et brûler', et les Britanniques ne 'reculeront devant rien' pour mettre fin à leur pouvoir pervers... Les Allemands [sont] les cousins germains du diable... La propagande a conditionné la population des îles britanniques à éprouver une haine viscérale à l'égard de Hitler, du Parti nazi, de l'armée allemande et du peuple allemand. À maintes reprises, on leur a dit qu''un bon Allemand est un Allemand mort.' »*[21]

Curieusement, l'accord génocidaire, récemment officialisé par les démocraties occidentales était depuis longtemps la politique d'État de la Russie communiste. Là, en raison des morts et des destructions massives causées par l'invasion allemande en 1941, ainsi que du grand nombre de juifs qui ont péri en conséquence, il était garanti qu'aucune pitié ne serait accordée à l'Allemagne si jamais l'armée rouge prenait le dessus. L'écrivain juif le plus influent au monde a sans aucun doute été le Soviétique Ilya Ehrenbourg. Contrairement à Morgenthau, White (Weiss), Hecht, Kaufman et d'autres qui cherchaient à influencer les hommes en haut lieu, Ehrenbourg, a jeté son dévolu sur le soldat rouge, ou sur ceux qui étaient le plus susceptibles de croiser des civils allemands. Que ce soit dans les colonnes des quotidiens moscovites tels que la *Pravda*, le *Izvestia*, ou dans le *Red Star*, journal destiné au soldat du front ; que ce soit dans les millions de tracts qu'il avait fait pleuvoir sur les troupes russes, ou encore dans son livre, « *La Guerre* », Ehrenbourg a exhorté ces armées en ces termes :

> *« Les Allemands ne sont pas des êtres humains... Si vous n'avez pas tué au moins un Allemand par jour, vous avez perdu cette journée... Si vous ne pouvez pas tuer votre Allemand avec une balle, tuez-le avec votre baïonnette... il n'y a rien de plus amusant pour nous qu'un tas de cadavres*

[20] Paul Fussell, *Wartime* (New York : Oxford University Press, 1989), p. 122.
[21] Russell Grenfell, *Unconditional Hatred* (New York : Devin-Adair, 1953), p. 117.

allemands. Ne comptez pas les jours, ne comptez pas les kilomètres ! Ne comptez que le nombre d'Allemands que vous avez tués ! Tuez l'Allemand ! – c'est la prière de votre vieille mère. Tuez l'Allemand ! – c'est ce que vos enfants vous supplient de faire. Tuez l'Allemand ! – c'est le cri de votre terre russe. N'hésitez pas ! Ne lâchez rien ! Tuez ! »[22]

En public, le dirigeant soviétique, Joseph Staline, cherchait à se distancier de tels propos. « *Parfois nous entendons des propos idiots sur l'armée rouge dont l'intention serait d'exterminer le peuple allemand et de détruire l'État allemand »,* disait-il. « *Il s'agit, évidemment, d'un mensonge stupide* ».[23] Mais si Joseph Staline rejetait les mots sanguinaires d'Ehrenbourg comme étant des « *propos idiots »*, ce n'était pas le cas de ses soldats. Débordant déjà de haine et de vengeance, ces exhortations émanant d'individus légitimés, écrites dans les organes officiels soviétiques, donnaient un air de légalité à ceux qui étaient déjà désireux de donner libre cours à leurs fantasmes sauvages.

« *Il n'y aura de pitié, pour personne...* » a sinistrement averti un commandant russe. « *Il est inutile de demander à nos troupes de faire preuve de clémence... Le pays des fascistes doit devenir un désert.* »[24]

La plupart des Allemands ne savaient en fait rien de tout cela.

Ils pensaient naïvement que les lois de la guerre étaient toujours en vigueur. Peu de gens pouvaient se résoudre à croire que l'horreur de Nemmersdorf était autre chose qu'une aberration ; que ce massacre n'était qu'une terrible erreur qui ne devrait jamais se reproduire. À l'insu des habitants de la Prusse et des autres régions allemandes situées à l'Est, le cauchemar de Nemmersdorf n'était qu'un léger avant-goût de ce qui aller se passer ailleurs. Et, tandis que cette pression russe devenait de plus en plus menaçante à l'est, à l'ouest, les alliés des Soviétiques mettaient déjà à exécution le plan Morgenthau. Ici, dans ses provinces occidentales et centrales, l'Allemagne était à portée de frappe

---

[22] De Zayas, *Nemesis*, p. 65-66 ; Thorwald, Flight, p. 33.
[23] De Zayas, p. 66.
[24] Sorge, *Other Price*, p. 127.

des flottes de bombardiers ennemis. Ici, les États-Unis, et surtout la Grande-Bretagne, semblaient déterminés à rendre les atrocités attribuées aux « nazis » insignifiantes comparées aux leurs. Contrairement à la guerre plus à l'Est, ici en Allemagne de l'Ouest, l'enfer ne découlait pas de la glace et de la boue au sol, mais tombait du ciel.

1

L’enfer venu du ciel

Dans la nuit du 24 juillet 1943, les sirènes de raid aérien retentissent à Hambourg pour la énième fois.[25] Aucune ville de la taille de ce grand port allemand ne pouvait espérer échapper longtemps à une guerre européenne majeure, et ce fut le cas de Hambourg. Mais jusqu'à présent, les raids de la Royale Air Force et les sirènes qu'ils déclenchaient étaient davantage une épreuve qu’une terreur. Comptant plus d'un million d'habitants, Hambourg est une ville immense du nord avec ses ports, ses canaux, ses lacs et ses rivières, et les citoyens d'une partie de la ville n’avaient souvent pas conscience que des raids avaient lieu dans d’autres parties. Bien que les bombardements se sont avérés destructeurs et ont causé des pertes humaines importantes, ils n’ont pas été plus élevés, et dans de nombreux cas bien moins élevés, que les raids sur d'autres communautés de l'Allemagne. En raison des liens économiques et

[25] Sorge, *Other Price*, p. 101.

culturels d'avant-guerre avec la Grande Bretagne, beaucoup avaient le sentiment que Hambourg, la « *plus anglaise des villes d'Allemagne* », était épargnée grâce à ces liens.

Et ainsi, alors que la population réagit consciencieusement au signal des sirènes hurlantes et cherche un abri en cette nuit du milieu de l'été 1943, les premières vagues de bombardiers britanniques apparaissent dans le ciel. Peu de gens parmi ceux qui se trouvent en-dessous mettent en doute le fait que ce raid puisse être différent de ceux qui avaient précédé. Bientôt, des centaines d'avions font pleuvoir des tonnes de bombes au cœur de Hambourg, pulvérisant des écoles, des églises, des hôpitaux et des maisons. L'assaut s'intensifiant à chaque nouvelle vague de bombardiers, créant, minute après minute, un crescendo de feu dévastateur. Puis, les avions ont subitement disparu, le ciel était dégagé à nouveau dégagé et tout est redevenu silencieux. Plus tard cette nuit-là, lorsque les survivants abasourdis émergent de leurs caves, c'est un tas de ruines fumantes qu'ils découvrent en lieu et place de ce qui avait été leur magnifique ville.

Le jour suivant, alors que les équipes de secours et les pompiers de tout le Nord de l'Allemagne luttent contre l'incendie, des bombardiers de l'armée de l'air américaine apparaissent au-dessus de Hambourg.[26] Comme prévu, les Américains surprennent non seulement les secouristes, mais aussi les colonnes de réfugiés. Le massacre qui en résulte fait des milliers de morts.

La nuit suivante, les bombardiers de la R.A.F reviennent. En plus de la charge normale de bombes, les Britanniques font pleuvoir des tonnes de bombes au phosphore pour accélérer les incendies. La conflagration qui s'ensuit déclenche une véritable « *tempête de feu.* » Des vents de la force d'un ouragan, créés par la chaleur intense et un courant ascendant subséquent déracinent des arbres, arrachent des toitures et aspirent des victimes hurlantes dans le brasier. Certaines personnes qui étaient parvenues à échapper au vent de 241 km/h dans

[26] Ibid., p. 102.

les rues sont embourbées dans l'asphalte en fusion et s'enflamment comme des torches. Ceux qui se sont précipités dans les canaux de la ville dans l'espoir d'échapper à l'enfer des flammes meurent, leurs poumons atteints par le rayonnement thermique, puis, alors qu'ils flottent à la surface de l'eau, eux aussi s'enflamment. Au centre de cet holocauste, les températures atteignent 815°C et une fois réunies, les grandes masses de flammes atteignent une hauteur d'environ cinq kilomètres de haut.[27] Le drame infernal qui se déroule en bas n'a pas échappé à ceux d'en haut.

« *Lorsque je regardais en bas, j'avais l'impression de regarder ce que j'imaginais être un volcan en activité* », déclara horrifié un membre d'équipage britannique. « *Nos bombardements revenaient à mettre une autre pelletée de charbon dans le fourneau.* »[28]

« *Ces pauvres bougres !* » murmura, incrédule, un autre aviateur qui regardait en bas.[29]

Les attaques contre Hambourg se poursuivent sans relâche durant toute une semaine. Jusqu'à ce que, finalement, il ne reste plus rien à détruire. Les raids, judicieusement baptisés par les Alliés « *Opération Gomorrhe* », étaient une tentative froide et calculée de faire disparaître Hambourg et sa population de la surface de la terre. Le plan est un succès. Avec une destruction totale de quelque trente-trois kilomètres carrés, 750 000 sans-abri, et 60 000 à 100 000 morts, pour la plupart des femmes et des enfants, Hambourg avait pratiquement cessé d'exister. Pour ceux qui avaient nourri l'espoir que la guerre britannique et américaine contre l'Allemagne serait menée de manière humaine et dirigée uniquement contre les forces combattantes, les évènements de Hambourg étaient la preuve définitive et absolue que ce ne serait pas le cas. Il était désormais clair pour tous que la guerre aérienne des Alliés avait pris la tournure d'une guerre de massacre et de terreur non

[27] Ibid.
[28] Martin Middlebrook, *The Battle of Hamburg* (New York : Charles Scribner's Sons, 1981), p. 244.
[29] Ibid.

dissimulée.

✠ ✠ ✠

L'anéantissement de Hambourg n'est que l'exemple le plus frappant et le plus flagrant d'un modèle qui se dessinait depuis 1940. Au cours de l'été de cette année-là, alors que la lutte pour le contrôle des airs au-dessus de l'Angleterre était engagée, Winston Churchill, en difficulté, donne le feu vert à un plan qui amènerait la guerre aérienne en Allemagne. L'architecte de cette idée est Arthur Harris, chef du British Bomber Command. Contrairement à la « *Bataille d'Angleterre* », qui a été un concours militaire du début à la fin, Harris pensait que des frappes aériennes intenses et soutenues contre les foyers de peuplement allemands pourraient s'avérer décisives. Selon lui, la dévastation des villes anciennes et la destruction d'œuvres d'art inestimables, associées au massacre et au « *délogement* » massifs des civils, devrait rapidement affaiblir le moral des Allemands tant sur le front intérieur que sur le champ de bataille, au point qu'un effondrement total était inévitable. Tout en approuvant le plan, Churchill avait, dans un premier temps, hésité entre la frappe des cibles purement militaires et viser *« l'homme de la rue »*.

« *Mon cher monsieur* », avait objecté le Premier ministre à un partisan des bombardements aveugles au plus fort de la Bataille d'Angleterre, « *il s'agit d'une guerre militaire et non civile. Vous, et d'autres, désirez peut-être tuer des femmes et des enfants. Nous désirons... détruire les objectifs militaires allemands.* »[30]

Comme pour le plan Morgenthau, cependant, le lunatique Churchill fait bientôt marche arrière et donne le feu vert à Harris et à son plan. Quatre mois après le début de la campagne de bombardement

[30] Stephen A. Garrett, *Ethics and Airpower in World War II* (New York : St. Martin's Press, 1993), p. 44.

britannique, la Luftwaffe riposte finalement par ses propres raids, notamment sur l'ancienne ville anglaise de Coventry, où près de quatre cents civils sont tués.[31] Toutefois, avec l'invasion de l'Union soviétique l'année suivante, une grande partie de l'arme aérienne de l'Allemagne a été détournée pour le conflit désespéré à l'Est. En conséquence, des essaims de bombardiers britanniques commencent la destruction systématique de l'Allemagne. « *Les villes allemandes… seront soumises à une épreuve jamais vécue par un pays dans sa continuité, sa gravité et son ampleur...* » promit Churchill. « *Pour atteindre ce but, il n'y a pas de limites à la violence que nous n'atteindrons pas »,*[32] Dès l'entrée en guerre des États-Unis, des centaines d'avions supplémentaires sont effectivement mis à disposition pour l'assaut sur l'Allemagne. Ira Eaker, commandant de la Huitième armée de l'air des États-Unis, a publiquement exprimé son horreur et son mépris face aux bombardements britanniques aveugles, généralement effectués sous le couvert de l'obscurité. Bien que le risque pour ses propres équipages soit infiniment plus grand, le général américain a opté pour des « *bombardements de précision* » de jour où les cibles seraient uniquement des installations militaires et industrielles.[33] Ce choix, la plupart en convinrent, était l'approche la plus « *virile et civilisée* ».

« *Nous ne devrions jamais laisser l'histoire de cette guerre nous condamner à envoyer le bombardier stratégique sur l'homme de la rue »,* avait annoncé Eaker.[34]

Malheureusement, et en dépit de ces déclarations prometteuses, les Américains n'ont pas hésité, lorsque l'occasion s'est présentée, à se « *mettre au travail* » et à se joindre à leurs camarades britanniques pour des raids sur des zones résidentielles, dont les survivants de Hambourg ont pu, hélas, en attester.

Bien que les communiqués de Churchill, d'Arthur Harris et de la

---

[31] Sorge, p. 90.
[32] Garrett, *Ethics and Airpower*, p. 31.
[33] Max Hastings, *Bomber Command* (New York : Dial Press/James Wade, 1979), p. 181.
[34] Garrett, xiii.

R.A.F ne cessent de qualifier leur campagne aérienne contre l'Allemagne de « zone de bombardement » ; « bombardement de saturation » ; ou « bombardement sans restriction »... les vieux, les jeunes et les faibles qui ont dû endurer ce cauchemar et qui constituent l'écrasante majorité de ses victimes, l'appelaient par un nom plus simple et plus précis : « *Bombardement de terreur* ».

✠ ✠ ✠

« *Bip… bip-bip… bip.... bip…bip-bip.... bip. Silence, puis la voix froide et détachée de l'annonceur : 'vol entrant en zéro-cinq nord, cap au sud-sud-est...' Mon cœur bat, et les tremblements incontrôlables prennent le dessus... Quelqu'un parle à nouveau. 'Les formations de bombardiers ont maintenant dépassé Hambourg, et volent toujours direction est-sud-est. Une attaque sur la capitale est à prévoir.' Nous sommes dans nos manteaux, et dans la rue avec le vélo en un rien de temps. Le vélo sera plus rapide. Les sacs sont plus faciles à transporter de cette façon, et sur les tronçons de route réguliers, Mutti peut s'asseoir sur le porte-bagages... je pédale fort, furieusement, avec la force de la peur.*

Des portes de maisons claquent, des portes de jardin grincent, des silhouettes sombres se précipitent dans la nuit. Elles viennent de partout, de toutes les rues. Un flot constant qui enfle et qui se transforme en une masse noire compacte. Semblable à une rivière gonflée par les crues au printemps, elle se dirige avec une force irrésistible vers le bunker. L'espace d'une seconde, des visages apparaissent lorsqu'une lueur rouge illumine le ciel. Non, ce ne sont pas des visages, ce sont des masques sinistres, effrayants. Les sirènes hurlent 'Alerte'... Encore trois cents mètres à parcourir dans un champ ouvert. Des centaines de personnes courent vers l'unique porte.

Heureusement, la porte est juste à côté de la clôture, où je laisse mon vélo, je l'attache même. Et puis nous sommes catapultés, aspirés, passant devant les soldats qui gardent l'entrée avec leurs fusils à la main, poussés par ceux

qui sont derrière nous, à travers la porte d'acier. À l'intérieur, nous sommes acculés contre ceux qui sont déjà là. Il n'y a pas de place, et pourtant, nous devons nous serrer davantage. Un peu plus et nous ne pourrons plus respirer. Aplatis, serrés à mort dans une lutte pour rester en vie. Des cris… et des hurlements à l'extérieur. Les gardes ont fermé et verrouillé la porte et soudain, c'est le silence. »[35]

Une jeune berlinoise décrit ce que fut pour elle et des millions d'Allemands l'évènement central de leur vie : l'alerte aux raids aériens. En 1944, le bombardement du Troisième Reich était si omniprésent que la plupart des habitants de toutes les villes et villages étaient touchés. Pour cette jeune femme apeurée et ses compatriotes, la radio était plus qu'une évasion temporaire des horreurs de la guerre, c'était la ligne de front dans leur lutte pour la survie. Ilse McKee relate :

« *On entendait un 'ping, ping, ping' régulier... chaque fois que des avions ennemis survolaient le territoire allemand, soit en attaque, soit en route pour l'attaque. À intervalles réguliers, un annonceur donnait la position exacte, le nombre et le type d'avion et avertissait le district ou la ville vers lesquels les formations se dirigeaient. Tout changement de direction était bien entendu immédiatement signalé et un avertissement donné à la ville ou au district concerné. Dès que la formation aérienne ennemie avait quitté l'Allemagne, le 'ping' était remplacé par un 'tic-tac' monotone, comme celui d'une horloge.* »

De cette façon, nous pouvions recevoir notre avertissement alors que les bombardiers étaient encore à des centaines de kilomètres de là, et nous savions que nous pouvions nous attendre aux sirènes plus tard. Des cartes spéciales étaient distribuées à chaque foyer sur lesquelles nous suivions le parcours et la progression des formations aériennes jusqu'à leur point d'attaque final... Avec tant de personnes dans la maison et les alarmes aériennes constantes, nous avons rapidement élaboré un plan pour un service de quart approprié. Chaque adulte devait à tour de rôle passer la nuit à écouter les rapports aériens. Le premier tour de garde était de 22 heures à 2 heures du matin et le second de 2 heures à 6 heures du matin. Ce système

[35] Ilse Koehn, Mischling, *Second Degree* (New York : Greenwillow, 1977), pp. 194-195.

permettait à tous les autres occupants de la maison de dormir un peu entre les cinq voyages à la cave que nous faisions désormais en moyenne chaque nuit. »[36]

Cette surveillance et cette attente, ainsi que les voyages apparemment interminables vers les refuges, mettent à rude épreuve l'endurance de chacun, surtout celle des jeunes et des vieux. Même si la grande majorité des alertes se révèlent le plus souvent fausses, les personnes fatiguées qui les traitent avec indifférence, le font à leurs risques et périls.

« *La plupart du temps, je ne réveillais même pas mes enfants lorsqu'il y avait une alarme,* admis une mère. *Mais, ce soir-là, lorsque j'ai allumé la radio – j'allumais toujours la radio lorsque les sirènes se mettaient à hurler – j'ai été horrifiée d'entendre que de grandes formations de bombardiers étaient en route et que nous devions nous mettre à l'abri immédiatement. Je me suis réveillée et j'ai habillé mes trois petites filles et je les ai aidées avec leurs petits sacs à dos contenant des sous-vêtements supplémentaires. J'ai emporté une mallette qui contenait une boîte ignifuge avec des documents de famille, tous mes bijoux et une grosse somme d'argent. »*[37]

« Des pas qui résonnent. Des valises qui cognent contre les murs..., raconte une autre femme. *Traverser une cour avec des escaliers au-dessus... D'autres marches plus bas, des seuils, des couloirs. Enfin, derrière une lourde porte en fer cerclée de caoutchouc, verrouillée par deux leviers, notre cave. Officiellement appelée 'Abri', nous l'appelons 'la grotte', 'le monde souterrain', 'les catacombes de la peur', 'le charnier' ».*[38]

« C'était terrible d'attendre là, assis dans ces caves en pierre d'où il était impossible de s'échapper, raconte Gisela-Alexandra Moeltgen. *Nous*

[36] Ilse McKee, *Tomorrow the World* (Londres : J. M. Dents & Sons, 1960), pp. 130-131.
[37] Peter Pechel, Dennis Showalter et Johannes Steinhoff, *Voices from the Third Reich* (Washington, D.C. : Regnery Gateway, 1989), p. 224.
[38] Anonyme, *A Woman in Berlin* (New York : Harcourt, Brace, 1954), p. 19.

étions à bout de nerfs, la peur de la mort était constamment avec nous. »[39]

Mais comme souvent, après des heures, voire des jours passés sous terre, les attaques anticipées ne se matérialisent généralement pas. Les formations de bombardiers, apparemment sur une trajectoire de collision avec une ville, virent souvent à droite ou à gauche vers d'autres cibles ou passent parfois inoffensives au-dessus de la ville. Ainsi, nombreux sont ceux qui ne peuvent éviter l'apathie. Certains, comme le jeune Jan Montyn, sont claustrophobes et redoutent l'idée d'être assis passivement dans des « *tombes scellées.* »

> « *Ayant vu à plusieurs reprises l'intérieur d'un abri anti-aérien, j'avais décidé que même une minute à l'intérieur était plus que ce que je pouvais supporter. L'idée même d'être enfermé dans un trou souterrain avec des centaines – parfois même des milliers – d'autres personnes, attendant l'inévitable, me donnait des sueurs froides . . . Je préférais être couché derrière un mur à l'air libre plutôt que de m'accroupir derrière une porte en acier hermétique sous terre – entièrement à la merci d'un obscur destin. »*[40]

Et d'autres, comme Olga Held, 16 ans, qui se lassent vite de cette routine monotone :

> « *Au début, lorsque les sirènes d'alertes aériennes retentissaient, nous courions sur le kilomètre qui nous séparait de l'abri qui était toujours bondé. Nous devions nous faufiler à travers la porte et nous tenir sur l'escalier encombré. D'une certaine manière, c'était amusant, parce que j'avais de nombreuses occasions de flirter avec les soldats qui étaient en permission. Mais nous avons arrêté de courir après plusieurs mois. Trop souvent, la sirène d'alerte a retenti et les bombardiers nous ont simplement survolés... Par la suite, nous n'allions dans un abri que si nous nous trouvions à proximité, si c'était pratique. »*[41]

Néanmoins, la plupart des adultes prudents tiennent compte de

---

[39] Alexander McKee, *Dresden 1945* (New York : E.P. Dutton, 1982), p. 261.

[40] Jan Montyn et Dirk Ayelt Kooiman, *A Lamb to Slaughter* (New York : Viking, 1985), pp. 68-69.

[41] Olga Held Bruner, manuscrit non publié, p. 97.

chaque avertissement comme s'il s'agissait du premier. . . ou du dernier. Aussi terrifiante que soit la vague d'alarmes, les Allemands prennent soudain conscience du vrai sens de celles-ci, une fois que les choses sérieuses commencent.

✠ ✠ ✠

« *Les sirènes ! Un exercice ? Une alerte ? Probablement un ou deux avions de reconnaissance*.., songea Ilse Koehn lorsqu'elle s'est un jour trouvé dans un quartier inconnu de Berlin. *Je cherche un abri juste au cas où.* »

> *« Je continue à marcher, en espérant atteindre l'abri avant qu'il n'y ait une alarme complète. Les sirènes retentissent, hurlent. Alarme générale ! Oh mon Dieu, où sont-ils tous… ?*
>
> *On fonce sur le pont, on s'arrête pour reprendre notre souffle au milieu de la travée de cent mètres. Quel est ce bruit ? Un essaim de frelons ? Où ça ? Et puis nous les voyons, et pendant un long moment nous restons figés.*
>
> *Oh mon Dieu ! Quel spectacle ! Des centaines, des milliers d'avions viennent vers nous ! Tout le ciel est scintillant d'avions. Des avions qui volent imperturbables en formation V parfaite, leurs corps métalliques miroitant au soleil... Seul le vrombissement terrifiant, s'intensifiant rapidement, des moteurs, des milliers de moteurs. L'air vibre, semble frémir ; l'eau, le sol et le pont sous nos pieds commencent à trembler... Nous courons. La première formation est déjà au-dessus de nos têtes. »*[42]

« *Il y eut un éclair brillant dans le ciel lorsque les éléments de tête de plusieurs formations ont ouvert leurs soutes à bombes, accrochant le soleil comme autant de miroirs »,* se souvient stupéfait un autre témoin.[43]

Quant aux retardataires ou aux sceptiques qui assistent au début

---

[42] Koehn, *Mischling*, pp. 188-189.
[43] Sorge, *Other Price*, p. 109.

d'un raid de nuit, la scène était encore plus spectaculaire. Afin de faciliter la tâche des vagues de bombardiers qui suivent, des avions qui les devancent jalonnent la zone à détruire en larguant des grappes de marqueurs de couleur. Parce qu'elles tombent en cascade dans une pluie de lumières éclatante rouge, verte et blanche, les fusées éclairantes sont appelées « a*rbres de Noël »* par les habitants. « *Lorsque mon mari et moi sommes sortis de la maison, nous pouvions déjà voir les arbres de Noël presque au-dessus de nos têtes... »* a écrit une femme près de Hambourg. « *Ils éclairaient la rue si violemment que nous aurions pu lire un livre. Nous savions ce que cela signifiait et nous étions effrayés. »*[44]

En général, être témoin du flash lumineux des portes de la soute à bombes le jour, ou des fusées éclairantes la nuit, signifiait presque toujours qu'il était trop tard pour que le spectateur puisse trouver un abri puisque la pluie mortelle n'était plus qu'à quelques encablures.

« *Puis, vint un rugissement, semblable à celui de mille trains en mouvement dans les airs,* a fait remarquer un des observateurs. *C'était les bombes qui commençaient à tomber en cascade sur la Terre... Le rugissement s'intensifiait... les femmes couraient, leurs cheveux épinglés, seaux et balais à la main... d'autres criaient de terreur.* »[45]

Assise, tremblante dans son abri, Rosa Todt, de Neustadt se souvient également de l'horreur lorsque les sceptiques, de l'autre côté des portes en acier, entendent pour la première fois le rugissement infernal. « *Tout à coup, une foule de gens restés dans la rue, et devant l'entrée de l'abri anti-aérien, ont voulu y entrer… Ils tambourinaient avec leurs poings contre l'entrée de l'abri déjà fermée qui était plein à craquer. Les gens couraient de partout dehors, essayant désespérément de sauver leur vie.* »[46]

« *Mère de Dieu, priez pour nous…* s'est écriée une femme dans le bunker d'Ilse McKee. *Sainte Vierge, s'il vous plaît, protégez-nous.* »

« L'instant d'après, il y a eu un sifflement désagréable, suivi d'une

[44] Middlebrook, *Battle of Hamburg*, p. 147.
[45] Sorge, p. 109.
[46] Middlebrook, p. 147.

explosion. En un instant, tout le monde était à plat ventre sur le sol. La cave a tremblé, le mortier s'est effrité, et tout est redevenu calme. Nous avons levé la tête, en espérant que c'était fini. Il y a eu quelques autres explosions au loin, puis l'avion est revenu. Cette fois, la terre entière semblait trembler. Il y a eu plusieurs impacts dehors. On aurait dit que la maison se brisait en morceaux. Nous avons écouté et puis les avions sont revenus. Nous avons baissé la tête. Plus personne ne priait maintenant. Les mères étaient couchées sur leurs enfants, les protégeant avec leur corps. Des valises ont dégringolé dans les escaliers où nous les avions laissées. »[47]

« C'était comme si toute la maison s'était effondrée sur nous d'un seul coup, se souvient avec terreur une enfant de dix ans. *Les chiens étaient affolés, se précipitant dans l'obscurité ; leurs maîtres ne cessaient de les appeler… 'Tout va bien aller',* nous disait maman. *'Restez calme et ne vous inquiétez pas.' »*[48]

« C'était comme un tremblement de terre, a ajouté Eva Beyer. *Nous nous sommes tous accroupis, nous avons pleuré, prié, et tremblé, absolument terrifiés. Une des femmes était si terrorisée qu'elle a eu la diarrhée, deux autres femmes s'étaient évanouies, les enfants criaient, la femme du boulanger a fait une attaque bilieuse. On avait l'impression d'être dans un asile d'aliénés. »*[49]

Liselotte Klemich a écrit :

« Les personnes dans l'abri réagissaient de manières très différentes. Certaines criaient à chaque fois qu'il y avait un impact. Certaines priaient. Certaines sanglotaient. J'étais submergée par l'émotion. Je n'arrêtais pas de penser : 'Mes pauvres et innocents enfants. Ils vont être emportés maintenant.' Je voulais les protéger, et en plus, j'étais enceinte.

Enfin, ça s'est arrêté et nous étions tous encore en vie. Je n'arrivais pas à y croire, tout le monde pensait que nous ne sortirions pas de cet abri vivants. »[50]

---

[47] McKee, *Tomorrow the World*, p. 133.
[48] Kamilla C. Chadwick, *The War According to Anna* (Woodside, Calif. : Seven Stones Press, 1986), p. 53.
[49] McKee, *Dresden*, p. 208.
[50] Pechel et al, *Voices From the Third Reich*, p. 225.

Peu habitués aux raids aériens comme c'est le cas de la plupart d'entre eux, certains comme Liselotte supposent naturellement que la première vague d'attaques sera la dernière. Mais trop souvent, ce n'est pas le cas. Hagarde, la mère poursuivit :

> « *Je pensais que c'était fini, mais ma pauvre Anne-Marie continuait de crier : 'Ils reviennent, ils reviennent.' Elle avait raison... Nous nous sommes précipités à nouveau dans l'abri. Les enfants étaient à bout de nerfs ; ils pleuraient et s'accrochaient à moi. Nous étions dans le couloir – nous ne pouvions pas retourner dans l'abri parce que les fenêtres avaient été soufflées. Nous nous sommes serrés les uns contre les autres. Certains étaient assis sur le sol. Ma petite Karine, qui avait cinq ans, a commencé à prier très fort : 'Cher Dieu, protège-nous, cher Dieu, protège-nous.' Sa petite voix se faisant de plus en plus forte et pénétrante.* »[51]

« *Les enfants se sont immédiatement remis à crier »,* raconte Eva Beyer.

> *« Puis, trois femmes ont commencé à crier et à devenir hystériques, tandis qu'une vieille femme se tenait dans un coin et priait Dieu du fond de son cœur. C'était terrifiant. Je suis descendue sous une arche et j'ai attendu. Je me suis accroupie, le visage enfoui dans mes bras, et mon cœur battait à tout rompre. J'étais terrifiée à l'idée d'être enterrée vivante, car c'est une chose épouvantable de rester là et d'attendre la fin, quand on ne sait pas comment tout va finir.* »[52]

Ni les larmes, ni les prières ne peuvent protéger les gens des frappes directes. Différentes bombes sont utilisées par les Alliés afin d'atteindre les foules blotties dans leurs abris, notamment des engins incendiaires, des mines aériennes et le Blockbuster de 11 tonnes, qui, comme son nom l'indique, a été conçu pour raser un pâté de maisons entier et tuer tous les êtres vivants qui s'y trouvent. Des dispositifs spéciaux à action retardée ont également été mis au point pour pénétrer dans les bâtiments et exploser dans les sous-sols et les abris. Bien que relativement peu de bunkers soient touchés directement, la mort

---

[51] Ibid.

[52] McKee, *Dresden*, pp. 137-138.

survient de nombreuses façons.

« *Une vieille dame est morte d'une crise cardiaque sous nos yeux,* a révélé une petite fille qui se trouvait dans un abri. '*Personne n'a rien pu faire pour elle',* nous avait dit ma mère. *Ce qui est étrange, c'est que personne ne semblait guère se soucier de sa mort.* »[53]

Un autre témoin, qui s'était trouvé dans un autre abri, a ajouté :

> *« Elle était assise par terre, le dos contre un miroir. Le miroir avait été fixé au bas du mur... Et après que la maison ait été touchée, le miroir entier s'était cassé en mille morceaux qui avaient pénétré le dos et la tête de la femme. Très vite, sans que personne ne le remarque, dans l'obscurité et l'agitation, la vieille femme avait saigné à mort. »*[54]

« *Un nuage de poussière provenant du plafond de la cave nous a enveloppés alors qu'une gigantesque explosion a retenti et que les lumières se sont éteintes*, a écrit Olga Held, de Nuremberg. *La force de l'explosion m'a projetée contre le mur de soutènement et j'ai ressenti une douleur aiguë dans l'oreille droite. J'ai crié. Mère m'a serrée dans ses bras et cela a semblé soulager la douleur pendant une minute ou deux, mais le mal était fait... J'avais perdu la moitié de l'audition de mon oreille droite.* »[55]

Pour ceux qui doivent endurer cet assaut apparemment sans fin, la tension ne tarde pas à se faire sentir. « *La terre tremblait, les murs se fissuraient et le plâtre tombait comme de la farine jusqu'à ce que tout le sous-sol ne soit plus qu'un nuage de poussière…,* se souvient Elli Nawroski, de Hambourg. *Personne n'a dit un mot. Puis, les nerfs d'une de mes collègues ont lâché. Le silence était complet dans l'abri quand cette fille s'est soudainement mise à rire...* Quelqu'un a dit, '*Il n'y a pas de quoi rire'*, ce à quoi la jeune fille a répondu : '*C'est tout ce que j'ai toujours voulu*.' *Elle ne savait plus ce qu'elle disait. Sa mère et sa grand-mère avaient toutes les deux été tuées ce soir-là.* »[56]

---

[53] Chadwick, *Anna*, p. 53.
[54] Anonyme, *Woman in Berlin*, pp. 273-274.
[55] Bruner manuscript, p. 113.
[56] Middlebrook, *Hamburg*, p. 258.

« *Ce n'est pas la mort qui a été terrible cette nuit-là,* a expliqué Jacob Schutz, de Darmstadt, *mais la* ***peur*** *de la mort – les gémissements, les cris, les hurlements.* »[57]

Les doigts « *tremblant encore sous le stylo plume* », une femme qui avait vécu d'autres raids aériens tente d'oublier la mort qui plane au-dessus d'elle et la « *peur de la mort* » tout autour en griffonnant ce qui suit dans son journal :

> « *Je suis trempée, comme après un dur labeur... Depuis que je subis moi-même les bombardements et que j'ai passé la nuit à sauver les personnes ensevelies, j'ai été prise de panique par angoisse de la mort. Les symptômes sont toujours les mêmes. Les paumes de mes mains deviennent moites. Puis un cercle de sueur se forme sur mon cuir chevelu, une sensation désagréable dans la moelle épinière, une contraction douloureuse dans le cou, la bouche qui se dessèche, les battements du cœur qui s'accélèrent, les yeux qui fixent les pieds de la chaise en face de moi, mémorisant ses cannelures et ses courbes. Pour être en mesure de prier maintenant, le cerveau cherche à tâtons des fragments de phrases : 'Laisse aller le monde... ce n'est rien... Et personne ne tombe de ce monde... Noli timere'* ».[58]

Et puis, continua la femme, au grand soulagement de tous, « *la vague a disparu* » pour faire place au silence. « *Comme sur commande, un babillage fiévreux a éclaté. Tout le monde s'est mis à rire, à plaisanter, c'était à celui qui ferait le plus de bruit.* »[59]

Trop souvent, cependant, ces rires et cette légèreté sont vite écourtés par d'autres vagues de bombardiers. Aussi cauchemardesques et surréalistes que soient les conditions dans les abris, la situation est plus terrible encore pour ceux qui sont piégés à l'extérieur. Coincée à découvert avec une vieille femme et ses petits-enfants, Ilse Koehn se retrouve sans défense alors que « *l'enfer se déchaîne* ».

> « *Il pleuvait des bombes. Des millions de formes longues et arrondies*

[57] Hastings, *Bomber Command*, p. 315.
[58] Anonyme, *Woman*, p. 24.
[59] Ibid.

tombent partout. Le ciel devint gris, noir, la terre éclate. Les détonations commencent à ressembler à un tonnerre continu… 'Grand-mère ! Grand-mère !' hurle la petite fille, en tirant sur sa jupe. *'Grand-mère, allons au bunker ; s'il te plaît, s'il te plaît, grand-mère !'*

Je suis à plat sur le sol. Des bombes, des bombes des bombes tombent tout autour de moi. Ce n'est pas possible. C'est un rêve. Il n'y a pas tant de bombes que ça dans le monde entier. Peut-être que je suis morte ? Je me lève, traîne un seau, une vieille femme et une fille avec moi vers un porche, un porche en béton avec un espace en dessous. Au-dessus des détonations, des flammes, [et] du verre cassé, s'élève la voix aiguë de la vieille femme : 'Au nom du ciel ! Au nom du ciel !' Et maintenant, le bébé pleure à son tour.

On s'accroche à la terre. Elle se soulève comme si nous étions sur un trampoline, mais je m'y accroche, j'y enfonce mes ongles. Pourquoi fait-il si sombre ? La vieille femme s'accroupit sur le bébé. Elle agite un poing devant la petite, puis crie : 'Dieu du Ciel, pardonnez-lui. Pardonnez sa laideur, son péché... Ô Seigneur, je sais qu'elle n'a pas dit ses prières !' Son poing s'abat sur la tête de la petite fille.

Un éclat d'obus brûlant s'est incrusté dans le béton du porche. La petite fille m'attrape, ses ongles s'enfoncent dans mon cou. Sa voix, comme une douleur atroce, me transperce les tympans : 'Maman ! Maman ! Où es-tu, maman ?' Une motte de terre me frappe au visage. Je suis encore en vie. Vivante, mais terrifiée et prête à promettre à n'importe quels pouvoirs que je deviendrais une meilleure personne si seulement ma vie est épargnée. Warrrooom. Warrrooomwarroomwaroom. Tout mon corps est soulevé du sol, puis retombe, de haut en bas… 'Méchante fille... Ô Seigneur !... Pourquoi n'as-tu pas dit tes prières ?' Encore et encore... 'Maman ! Maman ! Maman !'

'Rrrahrrahrrahhhh !'

Grand-mère, petite fille et bébé gémissant sous les bombes, la DCA. Cela va-t-il finir un jour ? »[60]

[60] Koehn, *Mischling*, pp. 189-190.

Et puis, comme un miracle, plus rien. Ilse poursuit :

« Soudain, c'est le silence. Silence absolu. Un silence sinistre et effrayant. Je respire. Nous respirons tous. C'est étrange d'entendre nos respirations. Qu'est-ce que c'est ? Oh, seulement un camion de pompiers. Sirènes. Encore des sirènes ? Tout est clair. Ça veut dire que je peux partir.

'Je suis désolée mais je dois partir. Je dois aller chercher du fourrage pour les cochons, dis-je.

'Bien sûr, ma chère', répond la vieille dame. *'Je suis désolée que vous deviez partir si tôt. Vous devez revenir. Venez nous rendre visite. Nous prendrons le thé. Je suis enchantée de vous avoir rencontrée.' Nous nous serrons la main très formellement. »*[61]

✠ ✠ ✠

Comme le montre l'expérience ci-dessus, l'un des rares avantages des survivants pris à l'extérieur est qu'ils peuvent généralement s'éloigner en titubant pour se mettre à l'abri une fois que le *« Tout est clair »* a retenti. Ceux qui se trouvent sous terre ne le peuvent souvent pas. Peu de temps après un raid, des équipes de secours se mettent frénétiquement au travail. Ainsi, Jan Montyn, un chercheur, recrue de la marine, a laissé un compte-rendu saisissant de la dévastation de Mannheim :

« De la fumée. Le crépitement du feu. L'odeur du soufre et du TNT. Un grondement de maisons qui s'effondrent. Une bombe à retardement qui explose. Et des gens. Des gens qui donnent des ordres, qui crient, qui hurlent, qui pleurent. Des bruits de pas. Des gens qui courent. Brouhaha. Des gens qui se bousculent dans un état second au milieu des débris – sans savoir ce qu'ils cherchent, et encore moins où.

Les premières équipes de secours dégageaient déjà fébrilement les voies

[61] Ibid., p. 190.

d'accès pour permettre aux camions de pompiers et aux ambulances d'atteindre les rues qui pouvaient encore être rendues dans une certaine mesure praticables. D'autres erraient parmi les ruines, grimpant sur des tas de décombres, à la recherche de fuites de gaz et de conduites d'eau éclatées. Il y avait un risque de nouvelles explosions. Les caves pouvaient se remplir d'eau. Quiconque n'avait pas été enterré, qui n'avait pas été asphyxié, qui n'avait pas été rôti par la chaleur, pouvait encore se noyer. À l'aide de cartes, on a tenté de localiser les abris anti-aériens. Puis, il a fallu déblayer les décombres : à la bêche, à mains nues, un chiffon humide devant le visage, les sourcils et les cils brûlés. Pierre par pierre, fragment par fragment. Les débris sont enlevés par une chaîne humaine. Il fallait être attentif et très prudent. Un étage pouvait s'effondrer sans prévenir sous le poids des décombres. Pendant ce temps, le feu brûlait encore partout et, de temps en temps, au loin ou à proximité, nous parvenait le bruit d'une explosion. Des bombes à retardement non explosées. Vous pouviez trébucher sur l'une d'entre elles à tout moment. »[62]

Leurs havres enfouis sous des tonnes de débris, les survivants ne peuvent que se regrouper, étouffer la terreur et attendre que leur prière soit exaucée. Une petite fille décrit la scène suivante :

« Les gens pleuraient et disaient : 'Oh ! mon Dieu, Oh ! mon Dieu, d'où vient cette eau ?' Je pouvais sentir mes pieds mouillés. Des bougies avaient été allumées pour que nous puissions voir d'où venait l'eau, mais un homme a très vite soufflé toutes les bougies, en criant : 'Vous êtes des imbéciles. Vous voulez qu'on explose tous ? Vous ne sentez pas le gaz ?' …Personne ne pouvait trouver d'où venait l'eau ; le niveau continuait à monter lentement. Nous avons mis nos pieds sur les bancs et attendu que quelque chose se passe.

'Ne vous inquiétez pas', nous dit à nouveau maman. 'Ils nous trouveront dans une minute ou deux.'

Une femme s'est mise à chanter un hymne invoquant Dieu qui était un refuge solide et une défense puissante qui nous aiderait à passer au travers de

[62] Montyn, *Lamb to Slaughter*, p. 71.

cette épreuve. Je connaissais cet hymne et j'ai chanté avec elle et les autres personnes se sont jointes à nous... Chanter a beaucoup aidé. Pendant que je chantais, je n'avais pas le temps d'avoir peur.

Puis, la porte de la cave s'est ouverte dans un grand fracas et j'ai vu apparaître la tête d'un homme. Il tenait une grande lampe de poche et a dit : 'La fête est finie. Allons-y.' Puis, tout le monde a crié : 'Hourra' et 'Dieu merci' et 'Pourquoi avez- vous mis si longtemps ?' C'était comme si personne n'avait eu peur et n'avait crié et pleuré peu de temps auparavant. »[63]

Alors que la recherche de ceux qui sont enterrés dans les ruines se poursuit, d'autres émergent de leur cachette pour découvrir un paysage devenu surréaliste. « *Alors que nous sortions lentement et prudemment de la cave, nous avons été choqués par l'obscurité »,* a déclaré un survivant d'un raid sur Berlin. « *Deux heures plus tôt, c'était une belle journée d'été. Maintenant, nous ne pouvions plus voir le soleil. Tout ce qu'il y avait à voir, c'était un ciel bleu verdâtre à l'aspect putride, avec des bouts de tissu et de papier brûlés flottant dans l'air. Il faisait sombre en plein jour. »* La petite Traute Koch se souvient :[64]

« C'est avec une grande appréhension que nous sommes descendus dans la rue. Il n'y avait qu'une seule voie devant nous, mais quelle voie ! Il y avait une forte chaleur et une obscurité de plomb au-dessus de nous. Là où il y avait eu des maisons quelques heures auparavant, seuls quelques murs isolés avec des fenêtres vides tenaient encore debout. Au milieu se trouvaient de gros tas de gravats, encore incandescents. Des lignes électriques arrachées pendaient partout... Soudain, j'ai vu des mannequins de tailleurs épars sur le sol. J'ai dit : 'Maman, il n'y a pas de tailleurs ici et pourtant, il y a des mannequins partout.' Ma mère m'a pris le bras et m'a dit : 'Avance. Ne regarde pas de trop près. Avance. Avance. On doit partir d'ici.' »[65]

Otto Mahncke, de Hambourg, rapporte les horreurs dont il a été témoin sur son parcours :

« Au coin de la rue... une femme qui revenait d'une fête d'anniversaire

---

[63] Chadwick, *Anna*, p. 53-54.
[64] Sorge, *Other Price*, p. 109.
[65] Middlebrook, *Hamburg*, p. 274.

hurlait, 'Mon enfant ! Mon enfant ! Là-haut !' Aucun homme, ni aucune femme n'a osé entrer dans la maison pour sauver le bébé... On a vu des marins sauver des personnes dans une maison en flammes, les faisant passer de balcon en balcon. Certaines personnes ont été sauvées. Puis, tout à coup, la maison s'est effondrée comme un château de cartes. Tous ceux qui se trouvaient sur les balcons sont tombés dans les ruines. . . Une vieille femme de soixante-dix ans appelait à l'aide depuis la fenêtre du troisième étage d'une maison à colombages. La pièce était en feu. J'ai couru avec d'autres hommes pour aller chercher une échelle. Nous en avons trouvé une longue et plusieurs hommes ont grimpé pour sauver la femme. Mais ils sont tous revenus après le deuxième étage ; il faisait trop chaud. J'ai essayé aussi, mais j'ai dû faire marche arrière à seulement quelques pas sous la fenêtre. La chaleur était trop intense. Quand je suis revenu sur le sol, j'ai vu la femme qui regardait en bas les yeux hagards et puis elle est morte dans les flammes. »[66]

Dans la même ville, Helmut Wilkens, dix-sept ans, a été témoin de scènes similaires dans son quartier en feu :

« Quelqu'un se tenait à la fenêtre du deuxième étage, appelant à l'aide. C'était Mr Schwarz, qui n'est jamais descendu au refuge ; seule sa femme l'a fait. On lui a tendu des couvertures pour qu'il puisse sauter, mais il avait peur. Les couvertures ne l'auraient pas sauvé. Soudain, deux marins sont arrivés... Ils ont dit : 'Tuez-le. Il n'aura plus à subir cette agonie. Il brûle déjà.' Ils ont commencé à tirer sur lui avec leurs pistolets. Il est alors tombé en avant et s'est écrasé sur le trottoir. »[67]

« *Des personnes avec un bras ou une jambe coincés sous de lourdes poutres en feu appelaient à l'aide…* », se souvient Olga Held, lorsqu'elle courait dans les rues de Nuremberg. « *Les cris venaient de sous des tonnes de débris en feu. De partout je voyais des gens piégés appelant au secours.* »[68]

Pour les survivants anéantis par un raid, les morts semblaient plus

[66] Ibid., p. 169-170.
[67] Ibid., p. 295.
[68] Bruner, pp. 120-121.

nombreux que les vivants. Une victime, nota un homme de Darmstadt frappé d'effroi, était « *couchée comme une statue, ses talons figés en l'air, les bras levés..., sa bouche béante découvrant ses dents de telle sorte qu'on ne savait pas si la mort l'avait frappée alors qu'elle riait ou pleurait.* »[69]

« *Là, le corps corpulent d'un gardien d'abri anti-aérien gisait, sa petite lanterne à côté de lui, les mains paisiblement croisées sur son énorme poitrine,* a rapporté un autre témoin de la même ville*, on aurait dit un dormeur repu après un banquet.* »[70]

Tout le monde n'était pas un étranger anonyme. « *Mes deux enfants ont été retrouvés morts,* a raconté, anéantie, une mère de Cologne. *On ne distinguait guère de blessures sur leurs corps. Seule une petite goutte de sang était visible sur leur nez et de grosses éraflures sanglantes sur leurs nuques. J'étais en état de choc total. Je voulais hurler... Je voulais hurler.* »[71]

Alors même que des survivants stupéfaits s'échappent de leurs abris et errent dans les rues, les travailleurs recherchent frénétiquement ceux qui sont encore coincés sous terre. Pour de nombreuses victimes, il est bien trop tard. Lorsque les sauveteurs volontaires réussissent enfin à pénétrer dans des bunkers enterrés, ils découvrent souvent des scènes d'une horreur inimaginable. Dans les caves touchées, les murs sont couverts de sang ; des os, des cerveaux et des morceaux de corps sont éparpillés partout. Dans certains abris, des conduites d'eau rompues ont lentement noyé les occupants. Des tuyaux de vapeur éclatés ont bouilli vivantes d'autres victimes. Néanmoins, la recherche macabre de survivants se poursuit. Jan Montyn a déclaré :

> *« Nous avons été occupés pendant des heures, pierre après pierre. Les décombres étaient entassés sur plusieurs mètres de hauteur. Du plâtre, du ciment, de la paille, des meubles cassés, des poutres. De temps en temps, nous avalions un peu de nourriture dans un poste de secours érigé à la hâte et nous nous remettions à la tâche. Sinistrement, sans réfléchir, sans comprendre.*

[69] Hastings, p. 315.
[70] Ibid.
[71] Pechel, *Voices*, p. 463.

Nos yeux remplis de larmes, nous agissions comme des automates, nos mains étaient à vif et couvertes de sang, mais nous ne sentions rien. Nous percevions des signaux de tapotement. Nous entendions des voix venant des profondeurs de la terre, alors nous redoublions d'effort. Pierre après pierre. Mais le temps pressait. Une heure après l'autre, la nuit est passée. Les signaux de tapotement s'estompaient. Nous nous sommes dépêchés ! Le soleil se levait. Nous n'entendions plus aucune des voix. Plus aucun tapotement.

Vers midi, nous sommes parvenus à ouvrir l'entrée de l'abri. Mais nous n'avons trouvé que la mort. Nous nous sommes assis, brûlés et noirs de suie, terrassés, épuisés. Et soudain, un miracle s'est produit. C'était Bo'sun Heyne. Il s'est arraché comme un fou d'un morceau de maçonnerie de taille humaine, le visage déformé comme celui d'un idiot. Les yeux exorbités. Il est devenu de plus en plus rouge. Les veines de ses tempes semblaient sur le point d'éclater. Mais le mur de pierre a cédé et il a dû se jeter sur le côté pour éviter d'être écrasé. Une cavité a été dégagée. Et dans cette cavité, il y avait un grand panier de jonc.

'Je le savais, bon sang, je le savais, bon sang, bon sang', balbutia Bo'sun Heyne. Et il a pris quelque chose dans ses bras. Quelque chose qui était très petit, qui bougeait. Quelque chose qui pleurait. »[72]

✠ ✠ ✠

Et puis, après des heures, voire des jours, de morts, de cris, de larmes, d'ironie, et parfois de miracles, quelque chose se produit, quelque chose qui, pour beaucoup est impensable… les sirènes retentissent à nouveau. Pour de nombreuses victimes incrédules des premiers raids, le son semble être – et est souvent – synonyme de fin du monde. Comme ce fut le cas lors des attaques contre Hambourg, Berlin, Nuremberg, Darmstadt, Cologne, et d'autres villes allemandes, après avoir d'abord réduit en miettes une ville ciblée, les bombardiers

[72] Montyn, *Lamb*, pp. 71-72.

britanniques et américains revenaient bientôt dans l'espoir d'en finir avec les survivants et les sauveteurs à l'air libre et de faire brûler tout ce qui restait avec des bombes incendiaires.

Chancelant une fois de plus vers les abris, peu de gens peuvent imaginer qu'ils retournent dans des pièges mortels. Lorsque les bombardiers rugissants lâchent leur cargaison létale, une véritable pluie de feu s'abat sur une ville condamnée.

> « *Un énorme nuage brûlant… s'est lentement installé sur la ville*,… a déclaré un témoin de Würzburg. *Ce nuage de feu ne connaissait aucune pitié. Il descendait sur les églises et les maisons, les palais et les citadelles, sur les larges avenues et les rues étroites. Au début, des gouttes brûlantes jaillissaient du nuage, provoquant des incendies isolés, puis le voile brûlant a enveloppé Würzburg. En quelques instants, un gigantesque chemin de flammes a éclairé la nuit noire et les nuages sont devenus écarlates.* »[73]
>
> « *C'était comme si le ciel déversait du feu »,* a ajouté un témoin d'une autre ville, frappé d'effroi.[74]

« *Tout brûle, tout brûle !* » s'est écrié un homme qui se précipitait dans l'abri occupé par Martha Gros.

> *« Il y a eu un terrible fracas, les murs ont tremblé, nous avons entendu la maçonnerie se fissurer et s'effondrer, et le crépitement des flammes. Le plâtre a commencé à tomber et nous avons tous pensé que le plafond allait s'effondrer... Une trentaine de secondes plus tard, il y a eu une deuxième explosion terrible, la porte de la cave s'est ouverte, et j'ai vu, baigné d'une lumière brillante, l'escalier de la cave s'écrouler et une rivière de feu se déverser. J'ai crié : 'Sortons !' Mais le [capitaine] m'a saisie : 'Restez ici, ils sont toujours là-haut.' À ce moment, la maison d'en face a été touchée. La plaque blindée devant notre cave a volé dans les airs, et une langue de feu d'environ cinq mètres de long nous a foncé dessus. Des armoires et autres meubles ont éclaté et sont tombés sur nous. Leur terrible pression nous a*

[73] Garrett, *Ethics and Airpower*, x.
[74] McKee, *Dresden*, p. 169.

projetés contre le mur. »[75]

De nombreuses victimes tentent dans un premier temps de jeter les bombes incendiaires sifflantes par les fenêtres. Afin de décourager de telles initiatives, certains dispositifs incendiaires transportent des charges à retardement mortelles.[76]

Bientôt, les milliers de petits incendies se sont joints pour former un immense brasier, créant un tourbillon de vents et de flammes. « *Le bruit,* se souvient un témoin terrifié*, était comme celui d'un vieil orgue dans une église lorsque quelqu'un joue toutes les notes à la fois. »*[77] Maintenant, pour la première fois, beaucoup de personnes dans les caves et les bunkers réalisent que leurs havres vont bientôt devenir des fours. Rolf Witt, de Hambourg, a écrit ceci :

> « *La nouvelle de ce qui se passait dans la rue a dû se répandre parmi les gens au fond de notre refuge parce qu'ils ont abattu le mur qui menait au sous-sol d'à côté. C'était une grande erreur car, en faisant cela, ils ont découvert qu'ils regardaient dans un four. La porte de la rue était à moitié ouverte et, l'air étant aspiré hors de notre sous-sol, la fumée et le feu se sont répandus par la brèche dans le mur. Tout le monde a été gravement affecté par la fumée. J'ai entendu des gens crier, puis de moins en moins… Nous étions à quelques secondes de la mort. Je ne pouvais pas parler à mes parents à cause du masque à gaz que je portais. J'ai tapé sur l'épaule de mon père pour lui dire que je partais. Je pensais qu'ils allaient me suivre. Quelques secondes avant de m'étouffer, j'ai dû avoir un énorme élan de force. Au moment où la porte était ouverte et où aucun débris brûlant ne tombait, j'ai bondi dans la rue. »*[78]

Comme le jeune Witt, d'autres victimes piégées et affolées cherchent à échapper à la chaleur étouffante. Martha Gros témoigne :

> *« Quelqu'un a crié : 'Sortez et tenez-vous la main !' De toutes ses forces,*

---

[75] Hastings, *Bomber Command*, pp. 311-312.
[76] McKee, *Dresden*, p. 140.
[77] Middlebrook, *Hamburg*, p. 269.
[78] Ibid., p. 265.

il m'a sorti de sous les décombres. J'ai laissé tomber mon coffre de sécurité et j'ai tiré les autres avec moi. Nous avons grimpé par le trou menant à l'arrière... D'autres bombes tombaient déjà dans le jardin. Nous nous sommes accroupis, chacun de nous éteignant les petites flammes scintillantes sur les vêtements de celui qui était devant. Le phosphore s'accrochait aux arbres et dégoulinait sur nous. »[79]

« *Les gens qui avaient du phosphore sur eux présentaient un spectacle effrayant,* se souvient Rosa Todt. *Leur peau était rouge vif, de l'eau ruisselait des pores de leur peau ; leurs oreilles et leur nez, tout leur visage était un masque nauséabond.* »[80]

Malgré une mort quasi-certaine dans les rues, la plupart des gens savent instinctivement que leur seul espoir est de s'échapper des abris. « *Ma mère m'a enveloppée dans des draps mouillés, m'a embrassée et m'a dit,* 'c*ours* !' raconte Traute Koch. *À la porte, j'ai hésité. Devant moi, je ne voyais que du feu, tout était rouge comme à l'entrée d'une fournaise. Une chaleur intense m'a frappé. Une poutre brûlante est tombée à mes pieds. J'ai reculé, mais quand j'ai été prête à sauter par-dessus, une main fantomatique l'a emportée. J'ai couru dans la rue. Les draps autour de moi faisaient office de voiles et j'avais le sentiment d'être emporté par la tempête.* »[81]

Aussi infernaux que les raids précédents aient pu paraître, nombreux sont ceux qui, pour la première fois, découvrent le vrai sens de ce mot. « *La chaleur des maisons environnantes… était insupportable,* se souvient un adolescent lorsqu'il titubait à travers la fournaise. *Nous gémissions et pleurions de douleur.* »[82]

« *Des gens en flammes couraient comme des torches vivantes*, se souvient Martha Gros, *et j'ai entendu leurs inoubliables derniers cris.* »[83]

« *Tout ce que nous entendions, c'était les terribles cris de détresse provenant des*

[79] Hastings, p. 312.
[80] Middlebrook, p. 147.
[81] Ibid., p. 264.
[82] Ibid., p. 268.
[83] Hastings, p. 312.

caves des rues autour de nous », ajoute une jeune fille de Darmstadt.[84]

À chaque pas ardent sur ce chemin, un nouveau cauchemar apparaît. « *J'ai lutté pour courir contre le vent au milieu de la rue…,* écrit Kate Hoffmeister, dix-neuf ans, *Nous… ne pouvions pas continuer à traverser… car l'asphalte avait fondu. Il y avait des gens sur la route, dont certains déjà morts, d'autres encore vivants mais coincés dans l'asphalte... Ils étaient à quatre pattes, et hurlaient* ».[85]

Dans une tentative désespérée pour échapper à l'enfer de Hambourg, Herbert Brecht, quinze ans, et plusieurs autres secouristes fuient dans une voiture et une petite remorque.

> « *Des gens en flammes couraient et trébuchaient derrière nous. D'autres étaient allongés sur la route, morts ou inconscients... Notre remorque s'est coincée dans un cratère de bombe. Nous l'avons détachée et avons sauté dans la voiture qui était encore en marche ; nous étions six entassés à l'intérieur. Au bout de deux cents mètres supplémentaires, nous avons été contraints de nous arrêter entre les trams qui se trouvaient devant le dépôt de tramways. Notre voiture a immédiatement pris feu. Nous avons tous réussi à sortir et nous sommes restés là dans ces feux de l'enfer. La tempête m'a entraîné, malgré moi, dans un énorme cratère de bombe au milieu de la route. Ceux d'entre nous qui ne sont pas entrés dans ce cratère n'avaient aucune chance de survivre...*
>
> *Il y avait une conduite d'eau éclatée dans le cratère de la bombe. Même s'il n'y avait plus de pression dans la conduite, l'eau s'est quand même écoulée dans le cratère et nous avons dû lutter contre l'inondation. Certaines personnes se sont noyées ou ont été enterrées lorsque les parois du cratère se sont effondrées... Comme je portais toujours mes lunettes de protection pendant le service, je pouvais tout voir très clairement. Les gens qui brûlaient et qui ont été poussés par la tempête devant notre cratère de bombe n'auraient jamais pu survivre. Finalement, il y avait une quarantaine de personnes couchées dans le cratère. Il y avait un soldat en uniforme près de*

[84] Ibid., p. 313.
[85] Middlebrook, pp. 266-267.

moi avec beaucoup de médailles. Il a tenté de s'ôter la vie avec un couteau...

À peu près à ce moment-là, j'ai remarqué qu'une voiture avait pénétré dans notre cratère et avait enterré des gens en dessous. . . . Je n'avais pas vu cela arriver. Ce n'est que grâce aux pleurs d'un petit garçon que je l'ai remarqué. Il était couché avec le pare-chocs avant de la voiture au-dessus de lui...

Les cris des personnes en combustion et mourantes sont inoubliables. Quand un être humain meurt [de la sorte], il crie et pleure et, ensuite, il y a le râle de la mort dans sa gorge. »[86]

Tout comme Brecht, grièvement brûlé, certains survivent miraculeusement à l'holocauste, se mettant à l'abri dans des rivières, des canaux et des parcs. Des milliers d'autres, en revanche, ne survivent pas. Lorsque les raids prennent finalement fin et que les tempêtes de feu commencent à se dissiper, quelques rares survivants commencent à réapparaître. Le jeune Herbert Brecht déclara :

« En milieu de journée – on ne voyait toujours pas la lumière du jour – un homme est venu et a sorti certains d'entre nous, survivants, du cratère. C'était un homme âgé qui avait aussi le visage brûlé. Lorsqu'il m'a tiré par les mains, ma peau en lambeaux est restée collée à lui. Il m'a regardé – je ne peux pas décrire son regard – et il a seulement pu que dire : 'Mon petit ! Mon petit !..' L'air était à peine respirable et mes blessures me faisaient horriblement mal. Les morts gisaient partout. La plupart étaient nus car leurs vêtements avaient été brûlés. Tous avaient rétréci, très petits, à cause de la chaleur... J'ai vu un tramway brûlé dans lequel des corps nus étaient allongés les uns sur les autres. Le verre des fenêtres avait fondu. »[87]

« *Un silence de mort régnait dans la ville, fantomatique et glacial* », se souvient Martha Gros de ce jour où elle trébuchait à travers les ruines de Darmstadt. « *C'était encore plus irréel que la nuit précédente. Pas un oiseau, pas un arbre vert, personne, rien que des cadavres.* »[88] « *Les immeubles de quatre*

[86] Ibid., pp. 268-269.
[87] Ibid., pp. 274-275.
[88] Hastings, p. 321.

étages étaient comme des monticules de pierre rougeoyants jusqu'au sous-sol, » se souvient Anne-Lise Schmidt quand elle cherchait ses parents dans un quartier de Hambourg.

> *« Tout semblait avoir fondu... Les femmes et les enfants étaient tellement carbonisés qu'on ne les reconnaissait plus... Leurs cerveaux sortaient de leurs tempes éclatées et leurs entrailles [se déversaient] des parties molles sous les côtes... Les plus jeunes enfants gisaient tels des anguilles frites sur le trottoir. Même dans la mort, ils montraient des signes de la façon dont ils avaient dû souffrir, les mains et les bras tendus comme pour se protéger de cette chaleur impitoyable. »*[89]

De nombreux survivants, dont Martha Gros, retournent dans les pièges mortels qu'ils ont fuis, dans l'espoir de récupérer des objets de valeur.

> « *Nous avons grimpé sur les décombres dans le jardin et nous sommes allés dans la cave incendiée. La couche de cendres faisait près de soixante centimètres de profondeur. J'ai trouvé l'endroit où j'avais laissé tomber notre caisse, je l'ai ramassée et je l'ai ouverte. Le billet de 1000 Reichmark que j'avais gardé pour les urgences n'était plus qu'un tas de cendres. Les petites boîtes de bijoux avaient été brûlées. L'objet le plus important, une grande émeraude, était fêlée. Autour de notre coffre de sûreté se trouvaient de gros morceaux d'argent fondu, et dans les casiers à vin, il y avait des bouteilles fondues suspendues à de longs rubans bizarres. Pour que cela se produise, la température avait dû atteindre environ 926°C degrés. »*[90]

Aussi tristes et décevantes qu'aient été ces découvertes, d'autres qui sont retournés dans les caves ont trouvé des scènes tout droit sorties du plus noir des cauchemars. En raison de l'énorme chaleur, certains bunkers ne contenaient que des douzaines de formes semblables à des rondins, carbonisés et ratatinés au quart de leur taille d'origine. Les chiens et les chats avaient été réduits à la taille de rats. Dans d'autres caves encore, il ne restait plus qu'une cendre grise poudreuse. Lorsque

[89] Middlebrook, p. 276.
[90] Hastings, *Bomber Command*, p. 321.

les sauveteurs sont entrés dans certains abris, ils ont trouvé des sols recouverts d'un pied de graisse, les victimes ayant été plongées dans un liquide sombre et maléfique.[91]

En raison de la vue et de l'odeur nauséabondes de ces objets, de nombreux sauveteurs étourdis sombrent rapidement dans un état d'« hystérie nerveuse. » Lorsque des fonctionnaires compréhensifs leur offrent de l'alcool, nombreux sont les travailleurs qui boivent jusqu'à l'ivresse pour essayer de tenir le coup.[92] Otto Muller est l'un de ceux qui ont reçu l'ordre d'amener les brûlés avant leur transfert vers un navire-hôpital en attente. Ce policier de Hambourg raconte :

> « *Les personnes brûlées étaient identifiées à l'aide d'une étiquette autour du cou donnant leurs informations personnelles et le degré de leurs brûlures. J'ai parlé à un médecin qui m'a dit que plus la zone brûlée était importante, moins les gens ressentent la douleur, mais lorsque les brûlures avaient atteint un certain pourcentage de la surface du corps, la mort était inévitable. Le médecin passait en revue les rangées de blessés et ils les laissaient derrière lui parce qu'il n'y avait de place que pour ceux qui avaient une chance de survie. Il cherchait ceux qui souffraient encore et ceux-ci ont été choisis pour être mis à bord du navire. Les personnes laissées derrière savaient qu'elles n'avaient aucune chance. Un homme s'est traîné jusqu'à ma jambe pour atteindre l'étui de mon pistolet. C'était tout simplement horrible. »*[93]

Dans de nombreux cas, les infirmières et les médecins ne peuvent guère faire plus que tremper des linges dans de l'huile de salade et l'étaler sur les misérables victimes. L'agent Muller poursuit :

> « *Je traversais des rues en feu... lorsque j'ai soudain vu une jeune fille. J'ai pensé que c'était peut-être même ma propre fille... . . J'ai arrêté ma moto et la jeune fille est venue vers moi en courant. Son visage était noir de suie, à l'exception de deux torrents de larmes qui coulaient sur son visage. Elle traînait son petit frère mort derrière elle dont le côté droit du visage était déjà*

---

[91] Middlebrook, *Hamburg*, pp. 266-272 ; Hastings, p. 319.
[92] Hastings, pp. 321-322.
[93] Middlebrook, p. 374.

tout éraflé et lisse. Elle avait erré sans but pendant trois jours et deux nuits... Cette petite fille a mis sa main autour de mon cou et a dit… 'S'il te plaît, emmène-nous avec toi. »[94]

Il n'est pas surprenant qu'en raison du choc émotionnel grave et continu que Muller et d'autres ont subi – non seulement à cause des raids aériens et des incendies dévastateurs, mais aussi à cause des conséquences infernales – des centaines de survivants ont vite perdu la raison et courent dans les rues encore fumantes en criant et en hurlant pour tout et pour rien. « *Un homme était devenu fou,* raconte Anne-Katie Seifarth. *Il se tenait debout devant un monticule de briques provenant d'un mur effondré, sur lequel il avait érigé le drapeau au Swastika. Il hurlait sur les fugitifs avec un casque d'acier sur la tête – son visage était celui d'un fou – et il envoyait des briques sur ces derniers.* ».[95]

Le plus souvent, cependant, les survivants déséquilibrés titubent simplement sans but au milieu des décombres, bafouillant et faisant des gestes incohérents. D'autres sont si assommés qu'ils ne ressentent plus aucune émotion. Liselotte Klemich se souvient avoir vu des réfugiés se reposer sur un tronc d'arbre renversé après un raid aérien dévastateur. « *Et de dessous l'arbre tombé*, » relate la femme, « *une main gantée de blanc s'ouvrait et se refermait lentement. Personne n'a même essayé de soulever l'énorme tronc de l'arbre.* »[96]

Désireux de fuir les villes sinistrées, terrifiés à l'idée du retour des bombardiers, les survivants s'enfuient pêle-mêle vers la campagne. « *Nous avons été emportés par le flot de gens qui avaient été bombardés, le visages gris et le dos courbés, lourdement chargés de leurs biens »,* rapporte Ursula von Kardorff dans son journal. « *Lorsque le soir est tombé sur la ville en flammes, personne ne le remarqua, car il avait fait si sombre toute la journée.* »[97] « *Je n'avais jamais vu un spectacle aussi poignant…* » se souvient Margot Schulz alors que des victimes traversaient son village.

---

[94] Ibid.
[95] Ibid., p. 279.
[96] Pechel, Voices, p. 226.
[97] Ursula von Kardorff, *Diary of a Nightmare* (New York : John Day, 1966), p. 191.

« *Ils étaient en chemises de nuit – parfois à moitié brûlées – et en pyjama, parfois avec un manteau jeté sur leurs épaules. Ils avaient entassé leurs affaires dans un landau, le bébé toujours dedans… Il faut imaginer l'hystérie, avec certaines personnes brûlées... les pleurs... Cela a duré des jours. On n'en voyait pas la fin... Je me souviens d'une femme s'effondrant soudain sur le trottoir en face de chez moi et donnant naissance à un bébé. Le bébé est venu au monde au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes de râles et de gémissements... Il y avait une autre femme, assise sur le trottoir tout près, allaitant son bébé. Elle était seulement vêtue d'une chemise de nuit et tous ses cheveux étaient brûlés. Et, durant tout ce temps, l'exode continuait. C'était un flot constant de misère.* »[98]

Caroline Schaefer, elle-même prête à tout pour fuir Darmstadt en proie aux flammes, tentent de cacher aux yeux de ses fils le spectacle affreux des rues jonchées de cadavres. « *J'ai senti que si les garçons voyaient cela, ils ne pourraient jamais grandir pour mener une vie épanouie,* » a expliqué la mère. Caroline abandonne cependant rapidement ses efforts, car une nouvelle horreur surgissait à chaque pas. En voyant une vieille amie pousser un vélo dont les pneus avaient fondu, la femme remarque rapidement une boîte fixée à l'arrière. « *En silence, elle m'a embrassée*, dit Caroline. *Puis elle s'est mise à pleurer, en montrant la boîte. 'Là-dedans, se trouve mon mari*' », lui a-t-elle dit.[99]

Lorsque l'information relative à ce carnage infligé par la R.A.F aux femmes et aux enfants d'Allemagne est diffusée, le gouvernement britannique tente d'abord de détourner la critique par le simple déni. Sachant que de nombreuses voix, dans le pays et à l'étranger, dénonceraient ce massacre dans les termes les plus forts, des porte-parole militaires et civils du Royaume-Uni sont régulièrement mis à contribution pour apaiser solennellement le monde. « *Les cibles du Bomber Command sont toujours militaires »,* a assuré sir Archibald Sinclair, ministre de l'Air, début 1943 à la Chambre des communes.[100]

---

[98] Middlebrook, pp. 279-280.
[99] Hastings, p. 322.
[100] Ibid., p. 171.

« *Il n'y a pas de bombardements aveugles* », répétait peu de temps après le vice-premier ministre Clément Attlee. « *Comme cela a été dit à plusieurs reprises à la Chambre, les bombardement visent les cibles qui sont les plus efficaces du point de vue militaire.* »[101]

Harold Balfour, dirigeant politique, a ajouté : « *Je puis vous donner l'assurance que nous ne sommes pas en train de bombarder délibérément les femmes et les enfants de l'Allemagne.* »[102] Malgré la puissance et la persistance du déni gouvernemental, la sinistre vérité ne peut être contournée longtemps. Des voix s'élèvent pour exprimer leur indignation, qualifiant le massacre de civils innocents de « *sauvage », d'« inhumain et contraire à l'esprit anglais.* »[103] De nombreux critiques, cependant, sont plus préoccupés par l'apparent « effondrement moral » de toute nation qui pourrait commettre de tels crimes que pour la nation qui en était victime.

« *Bombarder des villes en tant que villes, attaquer délibérément des civils, qu'ils contribuent ou non activement à l'effort de guerre, est une mauvaise action, qu'elle soit faite par les nazis ou par nous-mêmes »,* a annoncé George Bell, l'évêque de Chichester.[104]

« *Il serait ironique...* a ajouté Basile Liddell Hart, l'éminent historien britannique, *que les défenseurs de la civilisation dépendent, pour la victoire, de la manière la plus barbare et la moins qualifiée de gagner une guerre que le monde moderne a connue… À présent, nous comptons obtenir la victoire grâce à la dégradation de la situation à un nouveau niveau, comme le montrent les bombardements (nocturnes) aveugles.* »[105]

« *Le bombardement impitoyable massif de villes encombrées est une menace aussi grande pour l'intégrité de l'esprit humain que tout ce qui s'est produit jusqu'à présent sur cette planète...,* protesta plus tard l'auteur Vera Brittain. *Aucun*

---

[101] Ibid.
[102] Ibid., p. 173.
[103] Sorge, *Other Price*, p. 107.
[104] Middlebrook, p. 346.
[105] Hastings, p. 176.

avantage militaire ou politique ne peut justifier ce blasphème. »[106]

De nombreux équipages de bombardiers de la RAF ont eux-mêmes fourni la preuve que le terrible effondrement moral de la Grande-Bretagne était déjà arrivé. Pour nombre d'aviateurs, l'absence quasi-totale d'opposition de la Luftwaffe dans le ciel allemand faisait que le bombardement des villes ressemblait de moins en moins à une guerre et de plus en plus à un meurtre. Alors qu'une critique ouverte de la politique gouvernementale pouvait entraîner une réprimande, la cour martiale, l'emprisonnement ou pire encore, l'agitation qui fait rage chez de nombreux jeunes pilotes fait parfois surface. Au cours de la séance pré-vol d'un autre raid de bombardement de saturation, une voix anonyme s'est élevée du fond de la salle et a crié : « *les femmes et les enfants d'abord, encore une fois.* »[107]

« *Il y avait des gens en bas,* reconnut un autre membre d'équipage, *qui étaient frits à mort dans l'asphalte fondu des routes ; ils brûlaient et nous larguions des bombes incendiaires dans cet holocauste. J'étais terriblement désolé pour les personnes prises dans cet incendie que j'aidais à alimenter.* »[108] Alors que les critiques publiques des équipages de bombardiers eux-mêmes étaient considérées comme une trahison, de nombreuses jeunes âmes troublées se sont révélées en privé.

« *Mon navigateur et moi sommes allés à vélo à Huntingdon, nous sommes ensuite allés faire un tour en barque sur la rivière,* se souvient un pilote de la R.A.F après un raid. *Nous avons dérivé tranquillement en aval et Nick a dit : 'Et ces pauvres bougres dans ces incendies ?'* » Le jeune pilote a réfléchi à ces mots pendant une minute ou deux, mais il est resté silencieux.

« *Je n'ai rien trouvé à dire. Nous avons continué à dériver tranquillement.* »[109]

Étonnamment, et en dépit de leur devoir d'obéissance, les membres de la hiérarchie militaire ont parfois exprimé leur colère et leur

---

[106] Sorge, p. 108.
[107] Garrett, *Ethics and Airpower*, p. 82.
[108] Ibid.
[109] Middlebrook, *Hamburg*, p. 368.

indignation face aux actions de leur gouvernement. Les médias britanniques, assoiffés de sang et jubilant à propos des massacres, ont publié en gros titre : « *TOUS LES ALLEMANDS SONT COUPABLES !* » et « *AUCUNE PITIÉ ! AUCUNE MISÉRICORDE !* »[110] Le Brigadier Cécil Aspinall-Oglander s'en est finalement pris au *Times* de Londres dans une lettre :

> « *La Grande-Bretagne, ses alliés et ses sympathisants doivent tous se réjouir que la R.A.F puisse enfin rendre la monnaie de sa pièce à l'Allemagne et infliger à ses villes la même dévastation qu'elle a infligée aux nôtres. Mais cela doit heurter la sensibilité d'une grande partie de la population britannique que nos émissions officielles, lorsqu'elles rendent compte de ces actes de juste rétribution, exultent et jubilent devant les souffrances que nos raids nécessitent... Préservons au moins les convenances du goût anglais. Un Anglais n'exulte pas lorsqu'un criminel est condamné à l'échafaud, ni ne jubile devant ses souffrances au moment de son exécution.* »[111]

Alors qu'Arthur Harris était l'homme qui planifiait et mettait en œuvre la campagne de bombardement – ce qu'il a fait avec une joie non dissimulée – Winston Churchill a été la personne responsable de sa concrétisation et, en fin de compte, de son résultat. Loin de se plier aux cris de miséricorde et d'humanité, le Premier ministre a poursuivi l'offensive des bombardiers avec une détermination inébranlable qui n'a laissé place à aucune déviation. Malgré cela, l'énigmatique dirigeant britannique n'a pas été sans avoir des moments de doute et, à l'occasion, des crises de conscience ont fait surface dans un comportement autrement obstiné. « *Au cours du film montrant le bombardement de villes allemandes par les airs, très bien fait et spectaculaire,* nota un invité du Premier ministre dans son journal, *W. C. s'est soudain redressé et m'a dit : 'Sommes-nous des bêtes ? Allons-nous trop loin ?'* »[112]

Ces rares étincelles de compassion ont cependant été rapidement

---

[110] Garrett, p. 103.
[111] Hastings, p. 174.
[112] F. J. P. Veale, *Advance to Barbarism* (New York : Devin-Adair Co., 1968), p. 194.

étouffées par l'antipathie persistante de Churchill envers « les Boches ». Malgré les appels à la retenue persistants, bien que globalement faibles et volontiers ignorés, les sentiments du Premier ministre britannique, ainsi que ceux d'une majorité de ses compatriotes, pouvaient être résumés de manière succincte par cette expression populaire : « *Un bon Allemand est un Allemand mort !* »

En conséquence, les massacres par le feu se sont poursuivis. Les statistiques sur les personnes tuées, mutilées ou laissées sans-abri sont déjà assez horribles. Mais les chiffres n'ont pas révélé une autre catégorie de victimes qui a touché la vie de plusieurs millions d'autres. De tous les segments de la société allemande touchés par les bombardements de terreur, ce sont les enfants qui ont le plus souffert.

« *Maman ! Maman ! Avions ! MAMAN, AVIONS !* » a crié Freddy Schrott, deux ans, lorsqu'il a entendu les sirènes hurler chez lui à Wolfsburg. Bien qu'elle n'ait été bombardée qu'une seule fois, et de façon très limitée, la ville se situe malheureusement sur la trajectoire de vol des Alliés vers Berlin. Ainsi, toutes les nuits, les sirènes retentissent et toutes les nuits, le terrible supplice commence. « *Il se tenait debout dans son petit lit, secouant les bras et criant : 'Maman, avions ! Maman, avions !!' se souvient sa sœur aînée. 'Il était à bout de nerfs.*' »[113]

« *Les larmes viennent. Les larmes et les terribles tremblements,* a raconté un autre enfant qui a vécu les raids aériens. *Les larmes s'arrêtent, mais pas les tremblements. Je frissonne, je tremble, je tremble comme si j'avais des frissons de fièvre.* »[114]

Malheureusement, et dans une tragédie tout aussi grande, où les enfants effrayés et désorientés devraient trouver une consolation dans la terreur d'en haut, ils vivent souvent, hélas, une terreur encore plus atroce au sol. En raison du bouleversement radical de leur vie, les parents sont confrontés à un stress incroyable. Qu'il s'agisse des pertes d'emplois causées par les bombardements d'usines et d'ateliers, ou de la

[113] Entrevue avec Emma Schrott Krubel, Topeka, Kansas, 9 janvier 1997.
[114] Koehn, *Mischling*, p. 192.

multiplication effective des tâches, comme lorsque les habitants sont contraints d'effectuer des travaux de raid aérien la nuit en plus de leurs tâches habituelles pendant la journée, ou encore de la perturbation des services d'eau, de gaz et d'électricité, ou de l'incertitude quotidienne quant à la sécurité de leurs enfants et à la leur, tout cela a pour effet de broyer les parents aussi sûrement que si leur maison avait été directement touchée. Un enfant de huit ans tourmenté se souvient de ceci :

> « *Pendant cette période, j'ai remarqué que père n'était pas très gentil avec mère. Il se mettait en colère pour rien du tout, et quand il était très en colère, il la frappait. Je n'aimais pas ça. Il était plus grand qu'elle, et on nous avait appris à ne jamais frapper quelqu'un de plus petit que nous. C'était horrible d'entendre mère pleurer dans sa chambre et d'écouter les querelles qui venaient de là. Ensuite, père allait au travail et mère sortait de sa chambre en disant : 'Ne t'inquiète pas, nous avons juste eu un petit désaccord.' Puis, elle me faisait un grand sourire et me disait que tout allait bien... À cette époque, Dieter et Erich ont commencé à mouiller leur lit toutes les nuits, et maman et papa se sont également disputés à ce sujet.* »[115]

Soucieux de sauvegarder leurs enfants, à la fois émotionnellement et physiquement, de nombreux citadins envoient leur progéniture à la campagne. Les évacuations – parfois des écoles entières, avec les enseignants et les livres – sont des moments bouleversants et déchirants pour les adultes. Quelque deux millions et demi d'enfants sont finalement déplacés dans des camps et des foyers dans tout l'arrière-pays allemand. Soulagés d'une partie de cet écrasant fardeau, les adultes peuvent désormais concentrer leurs indispensables efforts ailleurs. Bien que la plupart des villes et villages aient été presque entièrement détruits, les Allemands qui ont tenu bon dans leurs maisons ont vite découvert que la destruction totale ne garantissait pas une immunité soudaine. Opérant selon le principe que « *bombarder quelque chose en Allemagne valait mieux que ne rien bombarder du tout,* » des avions de guerre alliés retournent sans cesse vers d'anciennes cibles,

[115] Chadwick, *Anna*, p. 34.

pulvérisant les bâtiments en briques et les briques en poussière. Néanmoins, des milliers d'Allemands déterminés n'ayant nulle part où aller creusent purement et simplement de plus en plus profondément dans les décombres.[116]

« *S'ils détruisent notre salon, nous irons dans la cuisine,* s'exclama une femme tenace. *S'il n'y a plus de cuisine, nous irons dans le couloir, et si les couloirs tombent en ruine, nous irons dans le sous-sol. Tant que nous pouvons rester... un petit coin de la maison vaut mieux qu'un lieu inconnu.* »[117]

« On dirait des 'petites taupes dans leurs trous', pensait Paula Kuhl en observant le phénomène de près. La résilience de ses voisins était aussi étonnante et remarquable que triste et pathétique.

> *« Dans les ruines, où les caves avaient défié toutes les bombes, les gens étaient prompts à prendre possession des quatre murs encore debout, même s'ils étaient à moitié souterrains. Les caves étaient bientôt débarrassées de tous les débris, un plafond installé et des fenêtres posées ; de toute façon, il y avait suffisamment de matériaux de construction qui traînaient gratuitement tout autour. Ayant réussi à rendre habitable une sorte de logement, on s'apercevait qu'il était étonnamment confortable, compte tenu des circonstances inhabituelles ; même de petits rideaux ornaient les fenêtres . . . Peu à peu, les 'bricoleurs' entreprenants rassemblaient plus de briques et de bâtons et construisaient un peu plus 'sur et en haut' et, comme des champignons, de petites maisons jaillissaient à nouveau du sol. »*[118]

Au-delà de l'inclination naturelle de l'homme à rester dans un environnement familier, une autre explication de la tendance apparemment suicidaire à rester était simplement que de nombreux Allemands apprenaient à faire face. C'est ce qu'explique un chroniqueur de la ville de Kassel, lourdement bombardée :

> « *Trois cents fois, les habitants de Kassel ont couru terrifiés vers leurs abris antiaériens alors que des avions britanniques et américains géants*

---

[116] Ralph Barker, *The R.A.F. at War* (Alexandria, Va. : Time-Life, 1981), p. 161.
[117] Sorge, p. 94.
[118] Middlebrook, *Hamburg*, pp. 359-360.

lâchaient leurs bombes. Près de 10 000 personnes ont été tuées lors du premier terrible bombardement... C'était en grande partie une attaque incendiaire, qui a mis le feu à tout le centre de la ville... À partir de cette nuit-là, ils n'ont jamais su quand ; ils savaient simplement qu'ils étaient condamnés. Parfois, ils ne recevaient que quelques bombes ; souvent, certains raids qui ne pouvaient pas atteindre leurs objectifs plus à l'Est autour de Berlin choisissaient Kassel sur le chemin du retour. Parfois, des essaims d'avions passaient directement au-dessus et rien ne se passait ; d'autres fois, ils survolaient la ville et, quand les habitants de Kassel pensaient qu'ils se dirigeaient vers l'Est, ils faisaient demi-tour et revenaient pour larguer leurs puissantes tonnes de TNT.

Ceux qui étaient restés à Kassel avaient fini par connaître toutes les astuces. Régulièrement, leur ville a été frappée... Ils ont appris à creuser, à échapper aux vapeurs de charbon, au feu. D'une certaine manière, j'ai pensé que c'était avec une touche de fierté que le maire a dit : 'Et puis notre dernier raid... C'était de loin le plus important. Peut-être un millier de gros bombardiers, l'un des plus gros raids de toute l'Allemagne ; et nous n'avons eu que très peu de tués, moins de 100'. »[119]

Que des milliers de personnes, à Kassel et ailleurs, aient pu survivre parmi les débris n'est rien de moins que miraculeux. Un autre miracle, qui a constamment déconcerté, dérouté et finalement frustré les dirigeants alliés, était l'échec des bombardements de terreur à porter un coup fatal au moral des Allemands. « *Nos murs se brisent, mais pas nos cœurs*, » disait un message typique qui s'élevait des briques de Berlin.[120] Malgré les cinq années de la pire guerre connue par l'homme moderne, la confiance envers l'Allemagne et le Führer est restée étonnamment forte. Bien que le moral se soit parfois effondré, en particulier après un raid aérien intense ou une nouvelle défaite terrestre, il ne s'est jamais vraiment effondré. En janvier 1945, Adolf Hitler et le Troisième Reich

---

[119] Ralph Franklin Keeling, *Gruesome Harvest* (rpt., 1947 ; Torrance, Calif. : Institute for Historical Review, 1992), pp. 3-4.

[120] Terry Charman, *The German Home Front*, 1939-1945 (New York : Philosophical Library, 1989), p. 147.

étaient devenus si inextricablement liés l'un à l'autre, que pour les Allemands, perdre la foi dans l'un aurait été perdre la foi dans l'autre. Et cela, les personnes bombardées, brûlées et battues ne l'ont jamais fait.

Alors que les armées du monde entier se rapprochent dans le but de tuer par terre, par mer ou par les airs, les Allemands attendent toujours de leur chef un miracle. « *La foi dans le Führer est si grande,* révéla un observateur, *qu'une petite victoire suffit à changer rapidement l'humeur de beaucoup pour le mieux*. »[121] Bien que rares étaient ceux qui croyaient encore que l'Allemagne pouvait gagner la guerre, la plupart pensaient que cet homme incroyable, qui avait triomphé si longtemps et souvent contre toute attente, allait néanmoins réaliser un miracle au cours de la dernière heure. Et c'est ce qu'Adolf Hitler, avec toute l'énergie qu'il possédait, s'efforçait de faire, alors qu'il arpentait son bunker sous les ruines de Berlin, en regardant des cartes avec ses généraux : sauver la nation allemande en cette onzième heure de la guerre.

[121] Steinert, *Hitler's War and the Germans*, p. 296.

2

La mort et la mort à venir

Au tournant de l'année 1945, la grandeur et la gloire qu'incarnait jadis Berlin n'est plus qu'un souvenir lointain. S'en est fini des fanfares tonitruantes et des défilés de victoire, des discours enflammés et de la foule en liesse. Désormais, ces sons sont remplacés par les hurlements des sirènes de raid aérien ; le vrombissement des avions de guerre alliés qui assombrissent le ciel, et par les coups de tonnerre des bombes mortifères qui font trembler la terre… Et lorsque les bombardiers retournent à leur base de l'autre côté de la Manche pour refaire le plein de leur cargaison mortelle, seul le silence règne sur la carcasse fumante de ce qui avait été l'une des plus grandes et des plus captivantes capitales du monde. Symbole du Troisième Reich et modèle évident de la volonté de l'Allemagne de continuer à se battre, Berlin est la ville allemande qui a reçu le plus de bombes et, en termes de tonnage total, la capitale avait reçu plus d'explosifs que la Luftwaffe n'en avait largués sur toute l'Angleterre pendant toute la guerre. Ainsi, sur une population initiale de près de quatre millions et demi d'habitants, environ la moitié a maintenant disparu, soit parce qu'ils ont fui, soit parce qu'ils sont morts dans les bombardements. On estime que 50 000 Berlinois ont été tués par les

raids incessants.[122]

Bien qu'elle soit la ville la plus largement défendue au monde, Berlin était néanmoins devenue à peine mieux qu'un « *gigantesque monceau de décombres.* »[123] Pour les survivants qui surmontent la tempête dans les centaines d'abris disséminés dans la capitale, chaque raid semble plus lourd et plus dévastateur que le précédent. La destruction est si totale qu'un Berlinois ironise : « *S'ils veulent frapper d'autres cibles, ils devront les amener avec eux* ».[124]

Pour les réfugiés qui reviennent dans la capitale après une longue absence, la transformation est bouleversante. Lali Horstman qui revenait par le train relate :

> *« En montant les marches du métro à la lumière du jour, j'ai été choquée par les grimaces des bâtiments abandonnés, par les ruines des derniers bombardements désastreux, et les rues désormais vides de circulation. Quelques personnes grelottantes passaient rapidement, emmitouflées pour se protéger du froid intense, aussi ternes et tristes que leur environnement. Bien que toute vie semblait éteinte, chacun était individuellement plein d'esprit. La ville était comme un serpent dont les parties continuaient à vivre après avoir été coupées en petits morceaux. Un courant spirituel vivifiant lui a permis de résister à la mort. »*[125]

Comme le laisse entendre Lali, bien que leur ville jadis magnifique soit en ruines, le moral de ceux qui sont restés n'a pas été anéanti. Comme les survivants d'autres villes allemandes, les Berlinois qui ont subi d'innombrables raids aériens se sont habitués à la peur et apprennent à faire face à la mort elle-même. « *Je ressens un sentiment croissant de vitalité sauvage en moi …,* » confia à son journal Ursula von Kardorff après avoir survécu à un autre raid aérien sur Berlin. « *Si les*

---

122 Tony LeTissier, *The Battle of Berlin*, 1945 (New York : St. Martin's Press, 1988), p. 16.
123 Charman, *The German Home Front*, p. 144.
124 Christabel Bielenberg, *The Past is Myself* (Dublin : Ward River, 1982), p. 194.
125 Lali Horstmann, *We Chose to Stay* (Boston : Houghton Mifflin, 1954), p. 39.

Britanniques pensent qu'ils vont saper notre moral, ils font fausse route… Ils ne sont pas prêts de nous faire chanceler. »[126]

« *Je suis impressionné par leur excellent état d'esprit,* » a déclaré le Dr Joseph Goebbels, ministre de la propagande, qui rendait régulièrement visite aux victimes. « *Personne ne pleure, personne ne se plaint… le moral de la population berlinoise est tout simplement magnifique.* »[127]

Avec son esprit, son humour et son optimisme irrépressible, le petit docteur était lui-même une source de réconfort pour les sinistrés, comme le souligne Rudolf Semmler, un employé du ministère de la Propagande :

> *« Goebbels fait le tour de la ville. Partout, c'est la désolation. À plusieurs endroits, il prend en charge la lutte contre les incendies... Partout où il est reconnu, il reçoit malgré tout un salut amical. Même les gens bombardés viennent lui serrer la main. Il est toujours prêt à la plaisanterie. Une femme fiancée se plaint que toute sa maison a été détruite la nuit précédant son mariage. Elle n'est plus toute jeune : elle dit à Goebbels qu'elle a 55 ans. 'Eh bien alors', lui a-t-il dit pour la réconforter, 'soyez reconnaissante que ce soit vos meubles qui aient disparu et que votre futur mari soit toujours en vie. Vous pouvez bien vous procurer de nouveaux meubles, mais pensez-vous que vous trouverez facilement un nouveau mari ?' Tous les gens qui s'étaient rassemblés autour ont ri. »*[128]

Au grand dam de Goebbels, et malgré ses sollicitations répétées, Adolf Hitler ne peut se résoudre à aller parmi les victimes leur offrir des mots de réconfort. Lorsque Hitler voyageait en train dans les villes allemandes dévastées, il le faisait avec les rideaux rigoureusement fermés et lorsque des photos des ruines se retrouvaient sur son bureau, il refusait de les voir. Il ne fait aucun doute que le Führer craignait que la vision même d'une guerre qui aurait mal tourné puisse affaiblir sa

---

126 Charman, *Home Front*, p. 145.
127 Ibid., p. 144.
128 Rudolf Semmler, *Goebbels - The Man Next to Hitler* (Londres : Westhouse, 1947), p. 110.

détermination à poursuivre le combat – que le fait d'avoir marché au milieu des braises fumantes et d'avoir été témoin des corps démembrés de femmes et d'enfants ou d'avoir vu de ses propres yeux la destruction de la culture allemande séculaire l'ait fait vaciller, désespérer, douter. Pour face à la crise à venir, le Chancelier ne pouvait tout simplement pas se permettre la moindre faille dans sa volonté de persévérer.

Peu de gens dans Berlin dévastée étaient conscients de ce fait, mais leur chef était maintenant de retour à son poste de commandement dans le bunker situé sous la Chancellerie du Reich. Depuis le début de la guerre en 1939, Hitler avait rarement travaillé depuis la capitale. Déplaçant son quartier général avec l'armée, d'ouest en est, puis en sens inverse, le commandant suprême avait choisi de diriger les opérations à proximité des fronts. Lorsqu'il n'était pas activement engagé dans la guerre, Hitler était à Berchtesgaden, sa retraite dans les montagnes des Alpes bavaroises.

Maintenant, sans tambour ni trompette, le dirigeant allemand revient à Berlin, son plus grand pari de la guerre étant un échec. Si l'opération avait eu lieu plus tôt dans la guerre, l'attaque surprise aurait presque certainement repoussé les Alliés vers les côtes de la Manche et peut-être mis fin à la guerre à l'ouest à ce moment-là. Mais l'histoire de l'offensive des Ardennes était l'histoire de l'Allemagne de ces dernières années : la supériorité aérienne alliée. Après Noël 1944, lorsque le ciel d'hiver s'est enfin dégagé au-dessus du champ de bataille belge, les avions britanniques et américains sont réapparus avec force, stoppant l'attaque et forçant la Wehrmacht à revenir à son point de départ.

En raison de l'incompétence, voire de l'indifférence de Hermann Göring, chef de la Luftwaffe, l'armée de l'air allemande, autrefois invincible, est désormais dans une situation où elle ne peut plus s'opposer sérieusement à l'ennemi. Avant les hostilités, Göring avait pompeusement assuré à ses compatriotes qu'aucun Allemand ne devait craindre que les bombes britanniques frappent la Mère Patrie. Si cela devait arriver, disait le maréchal avec un clin d'œil, « *vous pourrez m'appeler Maier.* » Depuis longtemps, la plaisanterie selon laquelle le

chef de la Luftwaffe était communément appelé *« Hermann Maier »* parmi les victimes des bombardements était devenue la plus banale. Malgré les efforts acharnés et frénétiques de ses conseillers, Hitler refusa de limoger son vieil ami et compagnon de lutte de l'époque du NSDAP.

Bien que rien ne puisse arrêter la pluie de mort déversée sur l'Allemagne, Adolf Hitler est décidé à répondre à la terreur par la terreur. Si les dégâts sont insignifiants par rapport à ceux du Reich, le moral des Allemands s'est amélioré lorsque les premières *« armes miracles »*, ou roquettes « V », ont commencé à frapper l'Angleterre durant l'été 1944. Outré par ce nouveau dispositif « *inhumain, criminel* », Churchill élabore des plans afin de saturer l'Allemagne de gaz toxiques et de germes mortels d'anthrax, en dépit de l'interdiction internationale de ce type de guerre.[129]

« *Nous pourrions arroser les villes de. . . l'Allemagne de telle sorte que la majeure partie de la population aurait besoin de traitements médicaux constants,* » fit valoir le Premier ministre à ses conseillers.[130]

Craignant, sans doute, que Hitler ne réponde en nature avec son propre stock d'armes du même type, Churchill hésite sagement. En plus des roquettes V, beaucoup, y compris des volontaires, pressent le Chancelier de déployer des avions suicides, tout comme le faisait le Japon – allié de l'Allemagne – avec des résultats notoires. Hitler, cependant, oppose rapidement son veto à cette idée. « *Toute personne qui risque sa vie dans la bataille pour sa Patrie doit avoir une chance de survie, aussi minime soit-elle, »* a expliqué le Führer. *« Nous, les Allemands, ne sommes pas des kamikazes japonais. »*[131]

Comme beaucoup de ses compatriotes assiégés, Adolf Hitler croit

---

[129] Hastings, *Bomber Command*, p. 287 ; Richard Landwehr, Charlemagne's Legionnaires (Silver Spring, Maryland : Bibliophile Legion Books, Inc., 1989), pp. 14-15 ; Mark Weber, "Churchill Wanted to 'Drench'Germany with Poison Gas," The Journal of Historical Review 6, no. 4 (Winter 1985-86) : pp. 501-502.

[130] Garrett, *Ethics and Airpower*, p. 194.

[131] Leni Riefenstahl, *A Memoir* (New York : St. Martin's Press, 1993), pp. 320-321.

encore aux miracles. Il le devait. Rejeter cet ultime espoir reviendrait à admettre la défaite. Avec le poids du monde contre lui, et la « reddition inconditionnelle » exigée par les Alliés, Hitler est déterminé à poursuivre le combat jusqu'à la mort... ou jusqu'au miracle. Nul besoin de lui rappeler l'aggravation de la situation, un simple coup d'œil sur la carte est une preuve suffisante. L'Union soviétique, les États-Unis, la Grande-Bretagne et son Commonwealth, la France et ses colonies – avec plus d'un demi-milliard d'habitants dans lesquels puiser – les ennemis du Reich éclipsent la minuscule population germanique de soixante-dix millions d'habitants. Aussi grande que soit la disparité démographique, elle semble insignifiante par rapport au déséquilibre industriel. Avec des ressources naturelles presque illimitées – charbon, pétrole, minerai, caoutchouc – une réserve apparemment inépuisable de chars, d'avions, de navires, et d'armes est prête à remplacer les pertes causées par l'ennemi avec facilité. Par contre, les industries allemandes, en ruine et en rapide diminution, ne font que lutter pour survivre, de nombreuses opérations étant contraintes de se dérouler sous terre, dans des grottes et des tunnels.

Face à de telles conditions, avec un ennemi aussi puissant dont l'étau se resserre de tous les côtés, un homme normal aurait pu devenir fou. En effet, soupçonnant que tel était le cas, les propagandistes alliés ont déclaré que Hitler avait fréquemment l'écume à la bouche après chaque nouvelle catastrophe, se roulant sur le sol tout en mâchant rageusement le tapis. « *J'étais avec lui tous les jours et presque tous les soirs jusqu'à la fin,* révéla un confident. *De longs accès de morne silence, oui. Des explosions volcaniques, oui, bien que la lave fut généralement contrôlée. Hitler était un acteur accompli... pas un mâcheur de tapis.* »[132]

Aussi désespérée que soit la situation, aussi impossible qu'elle le devienne chaque jour, la reddition d'Adolf Hitler n'est tout simplement pas envisageable. Hitler se souvient très bien de la dernière reddition allemande alors qu'il était un simple soldat pendant la Grande Guerre. Bien que les troupes aient été plus que désireuses de continuer à se

[132] James P. O'Donnell, *The Bunker* (Boston : Houghton Mifflin Co., 1978), p. 318.

battre en 1918, les politiciens de Berlin avaient cédé et capitulé. À la suite de ce *« coup de poignard dans le dos »*, l'Allemagne avait été humiliée et démembrée, puis pratiquement réduite en esclavage par les vainqueurs. C'est la leçon de 1918 – une époque où la haine de l'Allemagne n'était pas une dîme aussi grande que maintenant – qui a renforcé la détermination de Hitler en lui rappelant que la reddition équivalait à un suicide national.

Même après le coup de grâce dans les Ardennes, le Führer a fait preuve de fermeté. « *Vous ne devez pas en déduire que je pense un seul instant perdre la guerre »,* confia Hitler à un groupe de généraux. « *Je n'ai jamais de ma vie appris le sens du mot capitulation, et je suis un de ces hommes qui se sont élevés à partir de rien. Pour moi, les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons ne sont donc pas nouvelles.* »[133]

De plus, Hitler avait pour modèle la figure imposante de Frédéric le Grand. Lors d'une autre période sombre du passé de l'Allemagne, une époque où les armées ennemies étaient également prêtes à dévorer le Reich, Frédéric avait tenu bon. En raison de la détermination du « *Vieux Fritz* » à se battre jusqu'au bout, l'impossible s'était produit lorsque la Tsarine de Russie, Elizabeth, était morte, jetant l'alliance contre l'Allemagne dans le désarroi et permettant l'improbable victoire. C'est cet étonnant miracle de la onzième heure du XVIII^{e} siècle, plus que toute autre chose, qui a renforcé la volonté de Hitler de tenir bon dans l'espoir d'un évènement similaire au XX^{e} siècle. Afin qu'il n'oublie jamais cette leçon et ne faiblisse pas, un portrait de Frédéric est accroché partout où le Führer établit son quartier général, y compris maintenant, dans son bunker sous Berlin.

« *Lorsque de mauvaises nouvelles menacent d'accabler mon esprit,* » disait Hitler, « *la contemplation de ce tableau me redonne du courage... Nous avons atteint le dernier quart d'heure. La situation est grave, très grave. Elle semble même désespérée. Pendant que nous continuons à nous battre, il y a toujours de l'espoir...*

---

[133] Earl F. Ziemke, *The Soviet Juggernaut* (Alexandria, Va. : Time-Life Books, 1980), p. 179.

Tout ce que nous devons faire est de refuser de nous laisser aller au désespoir ! »[134]

Aussi abyssales que soient les conditions à l'ouest, où les forces américaines, britanniques et françaises sont désormais libres d'avancer sur le Rhin, et aussi dévastateurs et meurtriers que puissent être les massacres par bombardement, il ne s'agit là que d'un aparté de l'évènement principal. Alors que le regard du Chancelier en difficulté peut être momentanément distrait dans ces directions, ses yeux se tournent toujours vers l'est. C'est là, Hitler le sait, que la guerre serait gagnée ou perdue. C'est là que les idéologies diamétralement opposées seront engagées dans une lutte à mort. Et c'est donc là, plus que partout ailleurs, que l'armée allemande doit résister. Si la tempête rouge en approche peut être contrée, puis renvoyée là d'où elle vient, tout le reste se réglera de lui-même. Affaiblie, meurtrie et dévastée, comme elle l'est, la Wehrmacht est encore plus que capable de faire face aux menaces de l'ouest. Mais c'est surtout le péril communiste qui se profile à l'est qu'il faut affronter et surmonter. Dans le cas contraire, s'il n'y a pas de miracle à ce moment-là pour l'Allemagne, non seulement le Reich cessera d'exister, mais une grande partie de l'Europe basculera aussi dans les ténèbres.

✠ ✠ ✠

Depuis l'invasion allemande de l'Union soviétique en septembre 1941, les combats sur le front de l'Est ne furent rien de plus qu'une guerre sauvage d'anéantissement. Une lutte entre le « nationalisme européen » d'une part, et le « bolchevisme international » d'autre part, aurait été une bataille des plus désespérées dans n'importe quelles conditions. Mais alors, luttant pour sa survie, Joseph Staline a délibérément exacerbé la situation.

---

[134] Christopher Duffy, *Red Storm on the Reich* (New York : Atheneum, 1991), p. 39 ; John Toland, *The Last 100 Days* (New York : Random House, 1965), pp. 72-73.

Doutant de la loyauté de ses forces armées, conscient des capitulations massives des Russes pendant la Première Guerre mondiale, le dirigeant rouge refuse catégoriquement de signer la Convention de Genève sur les prisonniers de guerre ou le traité de La Haye concernant la guerre terrestre. Selon Staline, si un soldat n'avait aucune garantie de survie en captivité, il devait nécessairement se battre jusqu'à la mort au combat. Malgré ces mesures impitoyables, les troupes soviétiques se rendent par centaines de milliers au cours des premières semaines et des premiers mois de la guerre. Submergés par le flot de prisonniers, contraints de les habiller, de les nourrir et de les loger convenablement, et naturellement hésitants à le faire à moins que les Russes ne leur rendent la pareille, les Allemands tentent à maintes reprises de conclure un accord avec Staline. Ces efforts sont rejetés avec mépris.[135]

Le gouvernement communiste avait annoncé que les soldats soviétiques ne se rendraient pas. « *Un prisonnier capturé vivant par l'ennemi est ipso facto un traître... S'ils avaient accompli leur devoir de soldat pour combattre jusqu'au dernier, ils n'auraient pas été faits prisonniers.* »[136]

« *Tous ceux qui étaient faits prisonniers, même s'ils étaient blessés. . . étaient considérés comme s'étant 'rendus volontairement à l'ennemi', »* a écrit la fille de Staline, Svetlana, dont le propre frère a été capturé et rapidement renié par son père. « *Le gouvernement s'est ainsi déchargé de millions de ses propres officiers et hommes. . . et a refusé d'avoir quoi que ce soit à faire avec eux.* »[137]

D'où le mécontentement d'un capitaine de l'artillerie russe, Alexandre Soljenitsyne, « *[Moscou]... ne reconnaissait pas ses propres soldats de la veille.* »[138]

---

135 Mark Elliott, *Pawns of Yalta* (Urbana : University of Illinois Press, 1982), p. 9, p. 168 ; Nikolai Tolstoy, *The Secret Betrayal*, 1944–1947 (New York : Charles Scribner's Sons, 1977), p. 323.
136 Elliott, *Pawns*, p. 168.
137 Ibid., pp. 169-170.
138 Ibid., p. 9.

Il n'est pas surprenant que de nombreux hommes de l'armée rouge, dont le général Andreï Vlasov, se soient rapidement retournés contre leur gouvernement après leur capture et soient devenus des « traîtres » non seulement de nom, mais de fait, en se joignant aux Allemands dans leur croisade anticommuniste.

Que les Soviétiques traitent leurs propres troupes d'une manière aussi déplorable n'augure rien de bon pour le soldat allemand, ou « Landser » [soldat d'infanterie], qui a la malchance de tomber entre les mains de l'ennemi. Bien que les traitements varient beaucoup d'une unité soviétique à l'autre et que certains Allemands capturés sont traités comme des prisonniers de guerre, ce n'est pas le cas pour la plupart d'entre eux. Au cours des premiers jours glorieux de la victoire allemande en 1941, la retraite précipitée de l'armée rouge empêche la capture d'un grand nombre de Landsers. Néanmoins, des milliers d'Allemands tombent involontairement aux mains des communistes et sont liquidés sur place.

Le 1er juillet 1941, près de Broniki en Ukraine, les Soviétiques capturent plus de 160 Allemands, dont plusieurs blessés. Le caporal Karl Jager raconte :

> *« Après avoir été faits prisonniers. . . d'autres camarades et moi avons été obligés de nous déshabiller... Nous avons dû remettre tous les objets de valeur, y compris tout ce que nous avions dans nos poches. J'ai vu d'autres camarades se faire poignarder à la baïonnette car ils n'obtempéraient pas assez vite. Le caporal Kurz avait une main blessée et... ne pouvait pas retirer sa ceinture aussi vite que souhaité. Il a été poignardé par derrière dans le cou, de sorte que la baïonnette est sortie par la gorge. Un soldat qui était grièvement blessé, donnait de légers signes de vie avec ses mains ; il a reçu des coups de pied et sa tête frappée à coups de crosse de fusil... Avec un groupe de douze à quinze hommes, j'ai été emmené à un endroit situé au nord de la route. Plusieurs d'entre eux étaient complètement nus. Nous étions à peu près le troisième groupe en provenance de la route. Derrière nous, les Russes ont commencé les exécutions… la panique a éclaté après les premiers coups*

de feu, et j'ai pu m'enfuir. »[139]

« *Mes mains étaient attachées dans le dos… et nous avons dû nous allonger sur le sol…,* a déclaré une autre victime du même groupe. *Un soldat russe m'a poignardé dans la poitrine avec sa baïonnette. Ensuite, je me suis retourné. On m'a alors poignardé à sept reprises dans le dos et je n'ai plus bougé... j'ai entendu mes camarades hurler de douleur. Puis je me suis évanoui.* »[140] Le lendemain matin, 153 corps sont récupérés par les Allemands en mouvement. Malgré le massacre sommaire de leurs propres hommes à Broniki et ailleurs, les maréchaux de la Wehrmacht ont interdit formellement les représailles à grande échelle. Les commissaires communistes qui voyagent avec les unités de l'armée rouge sont un groupe qui ne peut attendre aucune pitié de la part des Allemands. Composé *« presque exclusivement* » de juifs, il s'agit d'officiers politiques fanatiques, selon de nombreux Allemands, responsables des massacres et des mutilations des camarades capturés.[141] Un témoin, le lieutenant Hans Woltersdorf de l'élite SS, a expliqué :

> « *Une de nos équipes de canons antichars s'était défendue jusqu'à la dernière cartouche, vraiment jusqu'à la dernière cartouche. Plus de trente Russes morts gisaient devant leurs positions. Ils ont alors dû se rendre. Alors qu'ils étaient encore en vie, ils ont eu les parties génitales coupées, les yeux arrachés et le ventre ouvert. Les prisonniers russes à qui nous avons montré ceci ont déclaré que ces mutilations avaient eu lieu sur ordre des commissaires. C'était la première fois que j'entendais parler de tels commissaires. »*[142]

Face à la menace de torture et d'exécution, de nombreux soldats allemands idéalistes veulent se battre jusqu'à la mort. Dans l'esprit de la plupart des Landsers, la guerre à l'Est n'est pas une lutte contre la race russe ou slave en particulier, mais une croisade contre le communisme.

---

139 Alfred De Zayas, *The Wehrmacht War Crimes Bureau*, 1939-1945 (Lincoln : University of Nebraska Press, 1989), p. 163.
140 Ibid., p. 164.
141 Ibid., p. 167 ; Douglas, *Gestapo Chief, II*, p. 223 ; Sorge, *Other Price*, p. 7.
142 Hans W. Woltersdorf, *Gods of War* (Novato, Calif.: Presidio Press, 1990), p. 214.

Dans les années qui ont suivi la Première Guerre mondiale, les révolutionnaires marxistes avaient presque renversé le gouvernement allemand. Comme la plupart des dirigeants étaient juifs et que Lénine, Trotsky et de nombreux autres révolutionnaires russes l'étaient également, la menace pour l'Allemagne et l'Europe semblait évidente. Ainsi, d'Adolf Hitler jusqu'au plus simple Landser, le combat à l'Est devint une guerre sainte contre le « bolchevisme juif ».

« *Pauvre et malheureux peuple russe* », a déclaré un soldat allemand choqué alors qu'il s'enfonçait dans l'Union soviétique, « *sa détresse est ineffable et sa misère déchirante.* »[143]

« *Quand vous voyez ce que le juif a apporté ici en Russie, alors seulement vous pouvez commencer à comprendre pourquoi le Führer a entrepris cette lutte contre le judaïsme »,* a écrit un autre Landser stupéfait, exprimant un sentiment partagé par de nombreux camarades. « *Quel genre de malheurs aurait été infligé à notre Patrie si ce peuple bestial avait pris le dessus ?* »[144]

En 1943, après la dévastatrice défaite allemande de Stalingrad, c'est effectivement l'ennemi qui a « pris le dessus ». Alimentée par les États-Unis avec une quantité apparemment inépuisable de marchandises, allant des chars et des avions aux bottes et au beurre, l'armée rouge résurgente prend l'offensive.[145] Alors que l'invincible Wehrmacht commence son long et lent retrait vers l'ouest, un drame aussi vaste et sauvage que la steppe elle-même se déroule, un drame auquel le monde moderne n'a jamais assisté. Dans des dizaines de grandes batailles, dans des milliers d'escarmouches oubliées, un concours primitif est en cours où la victoire signifie la vie et où la défaite signifie la mort.

✠ ✠ ✠

[143] Stephen G. Fritz, *Frontsoldaten* (Lexington : University Press of Kentucky, 1995), p. 52.
[144] Ibid., p. 195.
[145] LeTissier, *Battle of Berlin*, p. 7.

Les jeunes recrues allemandes envoyées pour remplir les rangs épuisés ne connaissent pas de transition subtile de la paix à la guerre sur le front de l'Est – elles sont simplement sorties du train ou du camion pour entrer de plein pied dans l'enfer. De même, le passage de l'enfance à l'âge adulte pouvait se faire en quelques instants, et c'était souvent le cas, une fois que la recrue atteignait les lignes. La jeunesse de Guy Sajer s'est terminée brusquement le jour où son convoi a été pris en embuscade.

> *« 'Quelqu'un est touché ?' a crié l'un des sous-off'. 'Allons-y alors...' Nerveusement, j'ai ouvert la porte [du camion]. À l'intérieur, j'ai vu un homme, je ne l'oublierai jamais, un homme assis normalement sur le siège, dont le bas du visage avait été réduit en une bouillie sanglante.*
>
> *'Ernst ?' demandais-je d'une voix étranglée. 'Ernst !' Je me suis jeté sur lui... J'ai cherché désespérément quelques signes sur cet horrible visage. Son manteau était couvert de sang... Ses dents étaient mêlées à des fragments d'os, et à travers le carnage, je pouvais voir les muscles de son visage se contracter. En état de quasi choc, j'ai essayé de mettre le pansement quelque part sur cette plaie caverneuse... En pleurant comme un petit garçon, j'ai poussé mon ami à l'autre bout du siège, en le tenant dans mes bras... Deux yeux ouverts, brillants d'angoisse, me regardaient de son visage ravagé.*
>
> *Dans la cabine d'un... camion, quelque part dans l'immensité de l'arrière-pays russe, un homme et un adolescent étaient pris dans une lutte désespérée. L'homme luttait contre la mort, et l'adolescent luttait contre le désespoir .... J'ai senti que quelque chose s'était endurci dans mon esprit pour toujours. »*[146]

« *Le premier groupe de T-34 a traversé les sous-bois,* » se souvient une autre recrue terrifiée lorsque les chars russes ont soudainement anéanti son monde autrefois paisible.

> *« J'ai entendu mon officier me crier de prendre la machine à droite...*

[146] Fritz, *Frontsoldaten*, p. 176.

Tout ce que j'avais appris à l'école de formation m'est soudain revenu en pleine conscience et m'a donné confiance… On avait prévu que le premier groupe de T-34 nous roule dessus… La grenade avait un capuchon de sécurité qu'il fallait dévisser pour atteindre la cordelette. Mes doigts tremblaient quand j'ai dévissé le capuchon... [et] je suis sorti de la tranchée… Accroupi, je me suis dirigé vers le monstre, j'ai tiré le cordeau détonant et je me suis préparé à fixer la charge. J'avais maintenant neuf secondes avant que la grenade n'explose, puis j'ai remarqué, à ma grande horreur, que l'extérieur du réservoir était recouvert de béton... Ma bombe ne pouvait pas coller sur une telle surface… Le char a soudain tourné sur sa droite, a tourné de telle sorte qu'il pointait droit sur moi et s'est avancé comme pour m'écraser.

Je me suis jeté en arrière et je suis tombé tout droit dans une tranchée partiellement creusée et si peu profonde que je n'étais que juste sous la surface du sol. Heureusement, j'étais tombé face contre terre et je tenais encore dans ma main la grenade à main grésillante. Lorsque le char a roulé sur moi, il y a eu une noirceur soudaine et totale. . . .

Les parois de terre peu profondes de la tranchée commencent à s'effondrer. Alors que le ventre du monstre passait au-dessus de moi, j'ai levé la main instinctivement comme pour le repousser et. . . j'ai collé la charge sur le métal lisse et non enduit... À peine le char était-il passé au-dessus de moi qu'il y eut une forte explosion. . . J'étais vivant et les Russes étaient morts. Je tremblais de tous mes membres. »[147]

Guy Sajer, un autre Landser de dix-huit ans, allait bientôt découvrir s'il faisait partie des courageux ou des lâches face aux chars russes. Armés du « Panzerfaust » à un coup, une arme antichar tenue à l'épaule, Sajer et cinq camarades se sont réfugiés dans un trou peu profond. « *Notre peur a atteint des proportions gigantesques, et l'urine s'est mis à couler sur nos jambes,* a admis le jeune soldat. *Nous avions tellement peur que nous ne pouvions plus nous maîtriser.* »

Trois chars se dirigeaient vers nous. S'ils roulaient sur le monticule qui

[147] Ibid., pp. 41-42.

nous protégeait, la guerre serait terminée pour nous en moins d'une minute. J'ai... [soulevé] mon premier Panzerfaust, et ma main, raide de peur, [était] sur le bouton de mise à feu.

Alors qu'ils roulaient vers nous, la terre contre laquelle mon corps était pressé transmettait leurs vibrations, tandis que mes nerfs, tendus jusqu'au point de rupture, semblaient se contracter sous l'effet d'un sifflement qui me fendait les oreilles… Je pouvais voir les lumières jaunes se réfléchir sur l'avant du char, puis tout disparaître dans l'éclair de lumière que je venais de libérer et qui me brûlait le visage... Sur le côté, d'autres éclairs lumineux éclataient devant mes yeux, qui s'ouvraient par saccades convulsives, bien qu'il n'y ait rien à voir. Tout était à la fois lumineux et flou. Puis, à mi-distance, les contours d'un deuxième char se dessinaient dans un halo de flammes...

On entendait le vacarme d'un troisième char... Il avait accéléré, et il était à environ trente mètres de nous, lorsque j'ai pris mon dernier Panzerfaust. Un de mes camarades avait déjà tiré, et j'ai été temporairement aveuglé. Je me suis concentré et j'ai retrouvé la vue pour voir passer une multitude de rouleaux couverts de boue... à cinq ou six mètres de nous. Un cri de terreur inhumain s'est élevé de nos gorges sans défense.

Le char s'est retiré dans le bruit de la bataille, et finit par disparaître dans une éruption volcanique qui l'a soulevé du sol dans un épais nuage de fumée. Nos yeux, qui regardaient fixement, ont essayé de se fixer sur quelque chose de solide, mais n'ont rien trouvé d'autre que de la fumée et des flammes. Comme il n'y avait plus de chars, notre folie nous a poussés hors de notre refuge, vers le feu dont l'éclat torturait nos yeux. Le bruit des chars s'est affaibli. Les Russes reculaient.[148]

Après avoir extirpé les blessés des chars en flammes, Sajer s'effondre. À bout de force, le jeune Landser et ses camarades savent bien, cependant, que le répit sera de courte durée : *« Ils vont sans doute réapparaître en plus grand nombre, avec un soutien aérien ou d'artillerie, et notre*

[148] Guy Sajer, *The Forgotten Soldier* (New York : Harper & Row, 1967), pp. 446-447.

frénésie désespérée n'aura servi à rien. »[149]

Sajer avait raison. Dans une nouvelle confrontation entre l'homme et la machine, le soldat et ses compagnons ne peuvent que regarder horrifiés et impuissants les monstres d'acier prendre le contrôle d'un emplacement de tir.

> *« Nos cris de détresse se mêlaient aux cris des deux mitrailleurs, puis aux cris de vengeance de l'équipage du char russe qui passait par-dessus le trou, broyant les restes des deux artilleurs dans ce sol maudit... Les chenilles ont longtemps progressé au-dessus du trou, et... l'équipage russe n'arrêtait pas de crier : 'Kaputt, Soldat Germanski ! Kaputt !' »*[150]

Sur le front de l'Est, de nombreuses scènes, comme celles décrites ci-dessus, semblent sorties tout droit de l'enfer. Après qu'une résistance organisée à la hâte de mécaniciens, de boulangers et de cuisiniers parvienne à repousser un assaut ennemi, un groupe de Landsers, dont fait partie Hans Woltersdorf, se glisse jusqu'à un char russe endommagé. *« Les hommes ont regardé dans le char,* se souvient le lieutenant, *et, pris de haut le cœur, ils n'ont pas regardé davantage, mais se sont éloignés, gênés. Un torse sans tête, de la chair sanguinolente et des intestins étaient collés sur les parois. »*[151] Plusieurs soldats parviennent à sortir un pilote blessé de l'épave.

« Il était allongé là, arborant une récompense pour sa bravoure..., raconte Woltersdorf. *L'arrière de sa tête était béant et des morceaux sanglants de son cerveau en sortaient. Il avait de l'écume à la bouche et son souffle émettait un cliquetis, le cliquetis typique consécutif à une blessure à l'arrière de la tête. Vous êtes mort, mais vos poumons sont encore gonflés... J'ai pris ses papiers militaires et sa médaille. Plus tard, quand tout serait fini, je les enverrai à sa famille et je leur écrirai qu'il avait combattu courageusement jusqu'au bout pour son pays… qu'il avait donné le meilleur de lui-même... qu'ils pouvaient être fiers de lui... qu'est-ce*

---

149 Ibid., p. 447.
150 Fritz, p. 42.
151 Woltersdorf, *Gods of War*, p. 73.

qu'on écrit dans ces moments-là ? »[152]

Terribles en soi, de telles images et de tels sons sont d'autant plus terrifiants qu'ils attisent la hantise du spectateur quant à son propre destin. *« On s'imagine toujours comme ça... collés aux parois en milliers de morceaux,* avoua Woltersdorf, *sans tête, ou être traîné hors du char avec un râle de mort dans la gorge.* »[153]

✠ ✠ ✠

Faire face à ces monstres de métal froids est assez terrifiant. Mais lorsque les humains commencent à se comporter de la même façon, les résultats sont dévastateurs. Le moment le plus effrayant dans la vie d'un Landser est peut-être celui où il fait face à la vague humaine pour la première fois. Dans un pays si vaste qu'il s'étend sur deux continents, les hommes étaient une ressource que les Soviétiques pouvaient se permettre de gaspiller… et ils l'ont fait. Suite à un barrage d'artillerie russe sur sa position, Max Simon redéploya les soldats survivants le long d'une crête.

« *Puis,* écrivit le général SS, *à une distance assez importante de nos positions, des lignes d'hommes en uniforme marron avançaient. La première d'entre elles traversait une petite rivière et était suivie à environ 200 mètres de distance par une seconde ligne. Puis il est sorti de l'herbe – littéralement du sol – une troisième vague, puis une quatrième et une cinquième.* »[154]

« *De voir ces Ivans surgir du sol et simplement se tenir là, par milliers, était vraiment effrayant,* raconte un autre soldat qui a fait face à cette marée humaine. *Ils se tenaient là, à portée... silencieux, renfermés et ne prêtant pas attention à ceux qui tombaient autour d'eux. Puis, ils se mettaient en mouvement,*

[152] Ibid.
[153] Ibid.
[154] J. Lucas, *War on the Eastern Front, 1941-1945* (Londres : Jane's Pub. Co., 1979), p. 32.

les trois premières lignes avançant sur nous. »[155]

Le général Simon raconte :

> *« Les lignes d'hommes s'étiraient de droite à gauche de notre front régimentaire le débordant complètement et toute la masse des troupes russes avançait résolument et implacablement. C'était un spectacle incroyable, le rêve d'un mitrailleur... À 600 mètres, nous avons ouvert le feu et des sections entières de la première vague ont été anéanties, laissant ici et là un étrange survivant qui continuait d'avancer. C'était étrange, incroyable, inhumain. Aucun de nos soldats n'aurait continué à avancer seul. La deuxième vague avait également subi des pertes, mais s'est refermée vers le centre, autour et à travers les corps de leurs camarades tombés avec la première vague. Puis, comme sur un signal, les lignes d'hommes se sont mises à courir vers l'avant. Comme ils avançaient, un grondement sourd 'Hurraaaaaah....' s'est fait entendre. »*[156]

« *Le son de ce rugissement de défi était suffisant pour glacer le sang,* admit un Landser tremblant. *Ce seul bruit a terrifié les nouvelles recrues. »*[157]

Max Simon ajoute :

> *« Les trois premières vagues avaient été détruites par nos tirs, mais tous les hommes qui s'y trouvaient n'avaient pas été tués. Certains d'entre eux étaient des tireurs d'élite qui se frayaient un passage dans l'herbe pour ouvrir le feu sur nos officiers et sur les positions de nos mitrailleuses. La ruée de la quatrième vague est arrivée plus lentement car les hommes devaient se frayer un chemin à travers un amas immense de cadavres et, alors que les Soviétiques avançaient vers nous, certains de nos hommes, oubliant le danger, se tenaient sur les parapets de leurs tranchées pour tirer sur les Russes qui arrivaient. Les mitrailleuses devenaient brûlantes à force de tirer sans cesse et il y avait de fréquents arrêts pour changer de barillets...*

---

[155] James Lucas, *Last Days of the Third Reich* (New York :William Morrow and Co., Inc., 1986), p. 19.
[156] Lucas, *Eastern Front*, p. 32.
[157] Lucas, *Last Days*, p. 19.

La grande masse des troupes soviétiques remontait maintenant la pente vers nous, mais notre feu était trop fort et ils se sont dispersés. Environ une heure plus tard, cinq autres lignes d'hommes sont arrivées dans un second assaut. Le nombre de l'ennemi semblait infini et les nouvelles vagues d'hommes avançaient résolument à travers leurs morts... Les Ivans poursuivirent leurs attaques durant trois jours et parfois même durant la nuit. Soudain, ils s'arrêtèrent et se retirèrent. »[158]

Si le massacre de milliers de personnes lors de ces attaques suicidaires semble insensé, les résultats ne sont pas tout à fait unilatéraux. Les blessures psychologiques infligées aux Allemands sont, comme le général Simon l'a reconnu, peut-être un coup encore plus grand que les ravages physiques subis par les Russes. *« Le nombre, la durée et la fureur de ces attaques nous ont épuisés…,* confia Simon. *Si les Soviétiques pouvaient gaspiller des hommes sur notre petit mouvement – et cela ne faisait aucun doute que ces hommes avaient été sacrifiés – combien de fois, nous sommes-nous demandés, attaqueraient-ils et en quel nombre, si l'objectif était vraiment d'une importance capitale ? »*[159]

Le carnage résultant des batailles telles que celles décrites ci-dessus est vraiment horrible. Bien que la plupart des recrues se soient rapidement endurcies après deux ou trois rencontres similaires, aucun soldat ne s'est jamais laissé aller à la complaisance face à la guerre. Le champ de bataille présentait de nombreux aspects sombres et aucun n'était semblable. Étonnamment, certains des moments les plus bouleversants de la vie d'un Landser concernaient l'impact terrible de la guerre sur les chevaux, dont des milliers ont servi les deux armées. Harald Henry se souvient très bien d'un animal en particulier, couché au bord de la route :

« Il s'est cabré, quelqu'un lui a donné le coup de grâce, il s'est relevé, un autre tir... Le cheval continuait à lutter pour sa vie, il a reçu de nombreux coups de feu. Mais ceux-ci n'ont pas permis d'achever rapidement le cheval

[158] Lucas, *Eastern Front*, pp. 32-33.
[159] Ibid., p.33.

mourant... Partout des chevaux. Déchirés par des obus, leurs yeux pendant de leurs cavités ensanglantées... Ce qui était presque aussi terrible que les visages arrachés des hommes ou que les corps brûlés à demi-carbonisés. »[160]

Tout juste après avoir vécu ce qu'il imaginait être toute l'horreur d'une bataille, le lieutenant Friedrich Haag avait remarqué un « *beau cheval blanc paissant près d'un fossé.* »

« Un obus d'artillerie... lui avait arraché sa patte avant droite. Tout en paissant paisiblement mais lentement, dans une douleur indicible, il balançait son moignon sanglant d'avant en arrière... Je ne sais pas si je peux décrire avec précision l'horreur de ce spectacle... J'ai dit alors… à un de mes hommes : 'Achevez ce cheval !' Puis le soldat, qui, dix minutes plus tôt s'était battu avec acharnement, a répondu : 'Je n'en ai pas le courage, mon Lieutenant.' De telles expériences sont plus pénibles que tous les 'bouleversements de la bataille' et que le danger personnel. »[161]

Bien que les assauts humains massifs et les batailles de chars soient des évènements dramatiques bouleversants, les soldats allemands survivants pouvaient normalement s'attendre à un répit bienvenu, bien que bref, entre les combats. Il n'en allait pas de même avec la guerre partisane toujours en cours et toujours active. Pour le Landser derrière le front qui baissait sa garde, le résultat pouvait signifier une mort instantanée... ou pire.

« *Lorsque les soldats allemands étaient capturés par la guérilla, ils étaient souvent traités de façon abominable,* raconte un général de la Wehrmacht. *Il n'était pas rare que les Soviétiques torturent leurs prisonniers et les pendent ensuite, parfois avec leurs organes génitaux enfoncés dans la bouches.* »[162] D'autres Landsers étaient relâchés, puis envoyés sur les routes en titubant vers leurs camarades, nus, en sang, castrés et les yeux crevés.

Incapables de s'attaquer de manière décisive aux irréguliers en civil,

---

160 Fritz, *Frontsoldaten*, p. 153.

161 Ibid.

162 John H. Nugent et George Fowler, "The Geneva & Hague Conventions - And the 'Holocaust,'" The Barnes Review 2, no. 2 (Nov. 1996) : p. 16.

les représailles allemandes contre les communautés environnantes étaient rapides, sinistres et arbitraires.

« *Un groupe de partisans a fait sauter nos véhicules,* a rapporté un soldat, *[et]… a abattu l'administrateur agricole et un caporal qui lui était assigné dans leurs quartiers... Tôt hier matin, quarante hommes ont été abattus à la périphérie de la ville... Naturellement, il y avait un certain nombre d'innocents qui ont dû donner leur vie... On ne perdait pas beaucoup de temps sur ces questions-là et on se contentait de tirer sur ceux qui se trouvaient dans les environs.* »[163]

Comme pour les commissaires, « *pas de quartier* » était le sort habituel des partisans qui tombaient entre les mains des Allemands. Un témoin a écrit :

> *« Pragmatique, les hommes de la police de terrain surgissent et nouent, avec une habileté qui dénote une pratique souvent répétée, sept nœuds coulants sur la balustrade du balcon puis disparaissent derrière la porte de la chambre noire... Le premier groupe d'hommes, ligotés, est transporté à l'extérieur. Les membres sont fermement liés... un tissu couvre les visages. Le nœud coulant de chanvre est placé autour du cou, les mains sont liées, serrées, ils sont placés sur la balustrade et le bandeau est retiré des yeux. Pendant un instant, on peut voir qu'ils sont éblouis par la lumière, comme ceux d'un cheval en fuite, puis las, ils ferment les paupières, presque détendus, pour ne jamais plus les ouvrir. Ils glissent maintenant lentement vers le bas, leur poids tirent les nœuds coulants, les muscles commencent leur lutte désespérée. Les corps réagissent avec force, se tortillent et, entravés un peu de vie résiste jusqu'à la fin. C'est rapide ; l'un après l'autre, ils sont sortis, placés sur la balustrade... Chacun porte sur sa poitrine une pancarte proclamant son crime... Parfois, l'un d'eux tire la langue comme pour se moquer inconsciemment et des quantités immodérées de salive s'égouttent dans la rue. »*[164]

✠ ✠ ✠

[163] Fritz, pp.50-51.
[164] Ibid., p. 51.

Alors que la Wehrmacht est inexorablement poussée vers l'ouest, l'attrition quotidienne est stupéfiante. Les attaques répétées des Russes ouvrent des brèches dans les rangs allemands, tout simplement trop importantes pour être comblées. Surpassés en nombre, parfois à dix contre un, chaque Landser doit donc se battre comme dix s'il veut survivre. Beaucoup le font. Après avoir repoussé des vagues de Soviétiques avec seulement une poignée d'hommes, Leopold von Thadden-Trieglaff refuse d'abandonner sa minuscule section de ligne. Tenant bon toute la nuit, le peloton encerclé se bat de nouveau avec acharnement à l'aube suivante.

« *Un déluge de feu s'abattait sur nous, à droite, à gauche,* raconte le jeune soldat dans son journal. *En quelques minutes, notre bunker était plein de blessés et j'ai peiné afin de calmer les pauvres diables... Des cris et des gémissements, et des chants. J'ai dû faire appel à tous mes nerfs pour rester aussi calme que possible.* »[165]

Finalement, une contre-attaque allemande fait une percée et sauve les survivants, mettant fin à « *la nuit la plus terrible et à la bataille la plus dure de ma vie …,* écrit Thadden-Trieglaff. *En retournant à mon poste de commandement dans le village, j'ai jeté un coup d'œil sur les camarades morts. J'étais tellement secoué que j'ai failli pleurer... Quand est-ce que cette hideuse lutte défensive finira-t-elle ?* »[166]

Pour l'héroïque jeune homme de vingt ans, cette fin survient le jour suivant, lorsqu'il est tué.

Alors que l'attrition écrasante plonge l'armée allemande dans la boue russe, le taux de mortalité et de blessés est énorme. Les jeunes recrues se retrouvent souvent en quelques mois, voire en quelques semaines, les vétérans les plus âgés de leur unité. « *J'ai remarqué que c'était surtout dans les premiers jours que les nouveaux arrivants étaient les plus susceptibles de se faire tuer »,* observa Jan Montyn.

---

165 Ibid., p. 40.
166 Ibid., p. 41.

« Gert était l'un de ces nouveaux arrivants. Il avait seize ans... J'ai vu dans ses yeux, derrière ses lunettes rondes, le même désarroi que j'avais moi-même ressenti lorsque je cherchais mes repères le premier jour, il y a presque un mois maintenant. Ses jambes tremblaient, il n'arrêtait pas de cligner des yeux. Il n'avait jamais tenu une vraie arme à feu dans ses mains auparavant. Et j'ai senti qu'il ne serait pas longtemps avec nous.

'Tu dois réfléchir à tout ce que tu fais', lui ai-je dit. 'Tu ne dois rien laisser devenir une habitude. De l'autre côté, il y a des tireurs d'élite à l'affût jour et nuit. De même, si tu grattes une allumette, tu es fichu. Ils remarquent chaque régularité dans ton comportement. Lorsque tu dois creuser une tranchée, ne jette pas deux fois la terre par-dessus la paroi au même endroit'. . . .

Gert hocha la tête. Il se souviendrait. Mais moins de deux heures plus tard, j'ai entendu un cri. Il était sorti de la tranchée. Il avait été touché avec son pantalon baissé. En dix pas, j'étais près de lui, et je l'ai tiré dans la tranchée par les jambes. 'Oh, espèce d'idiot !'... Avais-je besoin de dire cela ...? Il avait un grand trou dans l'aine. J'ai sorti un rouleau de substitut de bandage de ma poche de poitrine. Mais le papier de mauvaise qualité a été trempé en quelques secondes. J'ai essayé de refermer la plaie en appuyant dessus avec mes pouces, en suppliant et en priant pour que quelqu'un vienne. Je n'ai pas osé appeler ; cela aurait pu provoquer des tirs de mortier. Gert était allongé, haletant, la bouche entrouverte. Il ne semblait pas ressentir de douleur. Pour l'amour de Dieu, que quelqu'un vienne. Personne n'est venu. Le sang qui jaillissait à travers mes doigts se mêlait à la boue. Et Gert ne bougea plus. »[167]

Au traumatisme de voir ses camarades mourir un à un, s'ajoute l'inquiétude quant à la sécurité de ses proches à la maison. Contrairement aux soldats alliés, dont les mots de la maison apportent réconfort et joie, pour le Landser allemand, une lettre d'un être cher n'est qu'un fardeau de plus à porter. C'est ce que Martin Poppel a écrit dans son journal :

[167] Montyn, *Lamb to Slaughter*, p. 97.

« Ma femme m'a écrit : 'Aujourd'hui, nous sommes épuisés après cette terrible grêle de bombes. Entendre le hurlement de ces choses tout le temps, attendre la mort à tout moment, dans une cave sombre, incapable de voir... Tout a disparu...' Non, ici au front, nous ne devons pas y penser... Nous comprenions ce que ressentaient les personnes à la maison, nous souffrions avec elles et nous avions peur pour nos proches qui devaient supporter les bombardements de terreur. »[168]

« *Il y a quelques jours,* griffonna un sergent tourmenté, *j'ai découvert qu'au moment même où nous rêvions de chez nous, les décombres fumaient dans ma ville de Mannheim. Quelle ironie amère.* »[169]

« *Ces porcs… pensent qu'ils peuvent nous ramollir de cette façon. Mais c'est une erreur, une erreur,* grogna un autre sergent. *Ah, si seulement le Führer envoyait une paire de... divisions en Angleterre. Ils leur feraient une danse de la mort qui donnerait la chair de poule au diable lui-même. Oh, je suis en rage, je ressens une haine sauvage.* »[170]

Malgré les ordres officiels interdisant de tuer les prisonniers, la réalité officieuse était souvent bien différente. Vivant sans espoir, face à la mort au quotidien, conscients du sort auquel leurs proches étaient confrontés à la maison, ainsi que du leur si jamais ils étaient capturés, beaucoup d'individus fous et brutalisés ne pouvaient pas être retenus.

« *Un long cri pénétrant s'est élevé du trou à ma gauche…,* nota Guy Sajer après un combat désespéré. *Puis, il y a eu un appel au secours.* »

« Nous sommes arrivés au bord d'une tranchée, où un Russe, qui venait de jeter son revolver, se tenait les mains en l'air. Au fond du trou, deux hommes se battaient. L'un d'eux, un Russe, agitait un grand coutelas, en tenant un homme de notre groupe coincé sous lui. Deux d'entre nous surveillaient le Russe qui avait levé les mains, tandis qu'un jeune [caporal] sautait dans le trou et frappait l'autre Russe d'un coup sur la nuque avec un objet tranchant. . . . L'Allemand qui était sous lui… s'est précipité hors du

168 Fritz, *Frontsoldaten*, p. 84.
169 Ibid., p. 85.
170 Ibid., p. 86.

trou. Il était couvert de sang, brandissant le couteau du Russe d'une main... tandis que de l'autre, il essayait d'arrêter le flux de sang qui coulait de sa blessure.

'Où est-il ?' criait-il, furieux. 'Où est l'autre ?' En quelques bonds, il atteignit le... prisonnier. Avant que quiconque ait pu faire quoi que ce soit, il a planté son couteau dans le ventre du Russe pétrifié. »[171]

Finalement, après trois jours de combats frénétiques, Sajer et ses camarades, en manque de sommeil, craquent.

« Parfois, un ou deux prisonniers sortaient de leur cachette les mains en l'air, et chaque fois la même tragédie se répétait. Kraus en tua quatre sur ordre du lieutenant ; les 'Sudète', deux ; le Groupe 17, neuf. Le jeune Lindberg, qui était dans un état de panique depuis le début de l'offensive, et qui pleurait de terreur ou riait d'espoir, a pris la mitrailleuse de Kraus et a poussé deux bolcheviques dans un trou d'obus. Les deux misérables victimes... n'arrêtaient pas d'implorer sa miséricorde... Mais Lindberg, dans un paroxysme de rage incontrôlable, a continué à tirer jusqu'à ce qu'ils ne disent plus rien.

Le harcèlement et l'épuisement nous avaient rendu fous... On nous interdisait de prendre des prisonniers... On savait que les Russes n'en prenaient pas,... C'était eux ou nous, c'est pourquoi mon ami Hals et moi avons lancé des grenades... sur quelques Russes qui tentaient d'agiter un drapeau blanc. »[172]

Néanmoins, au milieu du bouleversement insensé des combats, le même soldat qui pouvait un instant assassiner des prisonniers sans défense pouvait le lendemain risquer sa propre vie pour tirer les hommes des chars ennemis en flammes. Hans Woltersdorf s'est tenu pendant un instant éternel, sa mitrailleuse pointée sur plusieurs Russes qu'il avait surpris, la dernière lueur de l'humanité luttant puissamment contre toutes les forces obscures de son passé. « *Est-ce que je tire ou non ?...*, se demandait le lieutenant, tandis que les prisonniers terrifiés

[171] Ibid., pp. 52-53.
[172] Ibid., pp. 53-54.

demandaient grâce. *Ils se sont levés..., ont reculé de quelques pas vers le bosquet de sapins, se sont retournés, ils ont baissé les mains et ont détalé comme des lapins... Ai-je essayé de tirer ? Est-ce que ma mitrailleuse n'a vraiment pas fonctionné, comme je l'ai prétendu plus tard ?* »[173]

Très souvent, la mort était le plus grand acte de gentillesse qu'on pouvait avoir à l'égard d'un ennemi. « *Mardi, j'ai touché deux T-34...,* écrivit un Landser. *Ensuite, je suis passé à côté des restes fumants. Un corps pendait de la trappe, la tête en bas, les pieds coincés, les jambes brûlées jusqu'aux genoux. Il était encore en vie, il gémissait. Il devait souffrir horriblement. Impossible de le libérer... Je l'ai tué, et pendant que je le faisais, les larmes coulaient sur mes joues. Cela fait maintenant trois nuits que je pleure la mort d'un conducteur de char russe.* »[174]

« De temps en temps, l'un d'entre nous sortait de sa torpeur et hurlait, admit Guy Sajer. *Ces cris étaient tout à fait involontaires : nous ne pouvions pas les arrêter. Ils étaient le résultat de notre épuisement... Certains riaient en hurlant, d'autres priaient. Les hommes qui pouvaient prier, pouvaient espérer.* »[175] Sajer continue :

> *« Nous nous sentions comme des âmes perdues qui avaient oublié que les hommes sont faits pour autre chose,… que l'amour peut parfois se produire, que la terre peut être productive et servir à autre chose qu'à enterrer les morts… Nous étions des fous, gesticulant et nous déplaçant sans pensée ni espérer... Lindberg... s'était effondré dans une sorte de stupeur... Le gars des « Sudètes »... s'était mis à trembler. . . et à vomir de façon incontrôlable. La folie avait envahi notre groupe, et gagnait rapidement du terrain... Je l'ai vu... Hals a bondi sur sa mitrailleuse et a tiré vers le ciel... J'ai aussi vu le [sergent]... frapper le sol avec son poing fermé... [J'ai] crié des malédictions et des obscénités au ciel... Après des heures, puis des jours de danger... on sombre dans une démence insupportable, et une crise de nerfs n'est que le début. Finalement, on vomit et on s'effondre, entièrement anéanti et inerte,*

[173] Woltersdorf, *Gods of War*, p. 34.
[174] Fritz, pp. 88-89.
[175] Ibid., p. 88.

comme si la mort avait déjà gagné.[176]

« [Nous étions] morts ou des morts en devenir, » déclara simplement un Landser.[177] Alors que le front de l'Est se déplace progressivement vers l'ouest, la lutte devient encore plus désespérée. À l'hiver 1944, l'armée rouge chasse finalement les envahisseurs du sol russe et elle les presse de traverser la Pologne. Bien que d'énormes pertes ont fait fondre une grande partie de la main-d'œuvre allemande, et bien que les chances de succès restent écrasantes en faveur des Soviétiques, l'armée rouge a également beaucoup souffert. Chaque victime allemande sur le champ de bataille, équivaut à quatre victimes russes. De nombreuses unités soviétiques ont été réduites à seulement 50 % de leur effectif initial. Par conséquent, les rangs rouges sont de plus en plus composés de troupes des provinces de l'Extrême-Orient.[178]

« Ce n'est pas l'armée rouge, éructa un officier russe. *L'armée rouge a péri sur les champs de bataille en 1941 et 1942. Ça, ce sont les hordes d'Asie.* »[179]

En plus des Asiatiques, les responsables soviétiques ont appelé une réserve hétéroclite : des garçons de treize ans à peine, des femmes, des infirmes, voire des condamnés.[180] « *Nous avons ouvert nos pénitenciers et flanqué tout le monde dans l'armée »*, a admis Staline.[181] Ces prélèvements bruts sont jetés dans la bataille avec plus d'indifférence criminelle que jamais. Un soldat allemand a écrit :

> *« Peu importait que ces conscrits ne soient pas entraînés, que nombre d'entre eux n'aient pas de bottes et que la plupart n'aient pas d'armes. Les prisonniers que nous avons capturés nous ont dit que ceux qui n'avaient pas d'armes étaient censé reprendre celles de ceux qui étaient tombés... J'ai vu... des attaques qui étaient précédées par de solides blocs de personnes marchant côte à côte à travers les champs de mines que nous avions posées. Les civils et*

---

176 Ibid., p. 89.
177 Ibid., p. 84.
178 Duffy, *Red Storm*, p. 25, 54.
179 Aidan Crawley, *The Spoils of War* (Indianapolis : Bobbs-Merrill, 1964), p. 20.
180 McKee, *Dresden 1945*, p. 30.
181 De Zayas, *Wehrmacht*, p. 179.

les bataillons de punition de l'armée avançaient comme des automates, leurs rangs ne se rompaient que lorsqu'une mine explosait, tuant et blessant ceux qui l'entouraient. Les gens semblaient ne jamais flancher ni tressaillir et nous avons remarqué que certains de ceux qui tombaient étaient ensuite abattus par une petite vague de commissaires ou d'officiers qui les suivaient de très près. »[182]

« *Ce n'était plus la guerre,* confia un Landser qui a été témoin des massacres. *C'était un meurtre.* »

De toutes les horreurs que le front de l'Est a à offrir – les vagues humaines, les hommes d'équipage rouges boulonnés à l'intérieur des chars en feu, le meurtre des prisonniers, les atrocités des partisans – l'aspect le plus effrayant pour un Landser moyen est sans aucun doute les « Ivans » eux-mêmes.

« *Le fantassin russe… se défendait toujours jusqu'au dernier souffle...,* se souvient le général Max Simon. *Même les équipages à l'intérieur des chars en feu continuaient à tirer aussi longtemps qu'il y avait un souffle de vie dans leur corps. Blessés ou inconscients, les hommes cherchaient leurs armes dès qu'ils reprenaient conscience.* »[183] Un autre soldat allemand, Erich Dwinger ajouta :

« Parmi les prisonniers qui attendaient d'être ramenés de l'autre côté de la rivière, il y avait des blessés, dont beaucoup avaient été gravement brûlés par des lance-flammes... Leurs visages n'avaient plus rien d'humain, et n'étaient plus que des morceaux de viande gonflés. L'un d'entre eux avait également eu la mâchoire inférieure arrachée par une balle et cette blessure avait été grossièrement pansée. À travers les chiffons, on pouvait voir sa trachée, mise à nu, et l'effort qu'elle faisait quand son souffle la traversait. Un autre soldat avait été touché par cinq balles et son épaule droite et tout son bras étaient une masse de chair en haillons. Il n'avait pas de bandages et le sang suintait de ses blessures comme d'une rangée de tubes. . .

Aucun d'entre eux ne gémissait alors qu'ils étaient assis dans l'herbe...

---

182 Lucas, *Eastern Front*, pp. 35-36.
183 Ibid., p. 52.

Pourquoi ne gémissaient-ils pas ? Mais ce ne fut pas l'image la plus tragique de cette journée… Certains de nos soldats ont sorti des barils de margarine et des miches de pain russe. Ils ont commencé leur distribution à plus de trente mètres de distance de l'endroit où gisaient les blessés graves et ceux-ci se sont levés, oui, même les mourants se sont levés rapidement et dans un flot de souffrance indicible se sont précipités vers le point de distribution. L'homme sans mâchoire chercha son équilibre en se levant, l'homme aux cinq blessures par balles se souleva grâce à son bras valide… et ceux qui avaient le visage brûlé coururent... Mais ce n'est pas tout : une demi-douzaine d'hommes qui étaient allongés sur le sol se sont eux aussi avancés en repoussant de la main gauche, les intestins qui avaient jailli à travers les plaies béantes de la paroi de leur estomac. La main droite tendue dans un geste de supplication. . . En se déplaçant, chacun d'eux a laissé une large tache de sang sur l'herbe... et aucun d'entre eux n'a pleuré... aucun n'a gémi. »[184]

Comme Dwinger l'explique sans réserve, ces scènes ont laissé une impression profonde sur des milliers de Landsers. Le stoïcisme quasi-surnaturel du Russe, son fatalisme, sa volonté de souffrir et de mourir en silence, était déconcertant pour les soldats allemands. Pour certains, c'était comme si le climat rude et les conditions écrasantes du communisme avaient façonné un homme dans lequel les émotions humaines normales n'avaient plus d'importance.[185]

« *Ce ne sont pas des gens contre lesquels nous nous battons ici,* lança un Landser, *mais des animaux* ».

Peut-être. Et pourtant, aussi profondes que sont, sans aucun doute leurs différences, il y a aussi des similitudes, certaines aussi élémentaires et aussi anciennes que la terre elle-même. Le 24 décembre, un étrange et apparemment impossible accord est trouvé entre les ennemis mortels par lequel chaque partie promet d'arrêter de haïr l'autre « *de quatre heures de l'après-midi, à six heures du matin suivant.* »

---

[184] Ibid., pp. 51-52.

[185] Rauss, Erhard, et al, *Fighting in Hell*, (Mechanicsburg, Penn.: Stackpole Books, 1995), p. 22.

« Un silence irréel est tombé », se souvient Jan Montyn.

> *« Avec hésitation, nous avons rampé à découvert. Nous, de notre côté. Eux, du leur. Pas à pas, nous nous sommes approchés les uns des autres, presque timidement. Et l'ennemi dont nous n'avions rien vu jusque-là, si ce n'est le mouvement vague d'un casque ou le canon d'un fusil, s'avérait soudain être des garçons comme nous. Eux aussi étaient vêtus de haillons, eux aussi étaient affamés, malades et crasseux.*
>
> *Nous nous sommes rencontrés au milieu de la zone neutre. Nous nous sommes serrés la main, nous avons échangé nos noms et nos cigarettes. Ils ont essayé leurs quelques mots d'allemand, nous, notre russe. Nous avons ri de nos accents. Joyeux Noël. Nous avons fait de grands feux et avons partagé nos rations de Noël ....*
>
> *Lorsque nous nous sommes retirés, après minuit, chacun de son côté, les feux dans la zone neutre brillaient encore. Pendant plusieurs heures, le silence a duré. Puis les tirs ont éclaté. Etait-ce plus lourd que la veille ? Pas du tout. Mais il y a eu plus de victimes que jamais. La pause, aussi brève soit-elle, avait fissuré la résistance de beaucoup d'entre nous. »*[186]

De toute évidence, à l'hiver 1944, les soldats allemands du front de l'Est sont bien conscients que tous leurs sacrifices durant ces trois ans de guerre n'ont servi à rien ; la défaite est inévitable. Aussi proche que la victoire l'avait été, en envahissant l'Union soviétique, la petite Allemagne avait libéré une force aux ressources presque illimitées, un colosse qui s'étendait sur une grande partie du globe. Poursuivre la lutte contre un tel géant était sans espoir. Et pourtant, de nombreux soldats allemands, en particulier ceux de l'élite SS, sont déterminés à combattre jusqu'à la mort, ou, comme l'a écrit un soldat, « *à vendre notre peau le plus cher possible.* » Un observateur explique :

> *« Même le dernier soldat était conscient que la guerre était perdue. Son but était la survie et le seul sens qu'il pouvait trouver à tout ceci c'était de protéger le front à l'Est et de sauver autant de réfugiés que possible… [Il]*

[186] Montyn, *Lamb*, p. 106.

espérait une solution politique pour mettre fin à la guerre... mais... l'exigence d'une reddition inconditionnelle ne laissait, à la lumière de l'amour-propre, aucune autre alternative que de continuer le combat sans espoir. »[187]

Comme ce fut le cas lors de la trêve de Noël, lorsque « Fritz » a regardé le visage de « Ivan » le Russe blanc, ou de « Popov », l'Ukrainien, il y a vu généralement son propre reflet. Il n'en allait pas de même avec les Mongols impénétrables et autres Asiatiques aux « yeux bridés » qui suivaient généralement juste derrière le front. Sur leur visage, les Allemands voyaient quelque chose de féroce et d'effrayant, quelque chose qu'on n'avait pas vu en Europe depuis l'époque de Gengis Khan. Le cauchemar de ce nouveau « péril jaune », qui devait atteindre le Reich et se répandre dans les villes, les villages et les fermes d'Allemagne, parmi les épouses, les amours, les sœurs et les mères, se cachait dans l'esprit de tous les Landser, surtout après l'horreur de Nemmersdorf.

[187] Duffy, *Red Storm*, p. 56.

3

Entre le feu et la glace

« Vers sept heures du matin, j'ai été réveillé par un bruit sourd et vrombissant. Les vitres des fenêtres vibraient. On aurait dit que de nombreux camions lourds se tenaient autour du bâtiment avec leurs moteurs en marche sans interruption. Dans la faible lumière, je ne pouvais rien distinguer. Je me tenais à la fenêtre et je rassemblais mes pensées. . . .

Vers midi, le grondement est devenu aussi fort que le bruit produit par une avalanche. De violentes rafales de vent, à vous faire suffoquer. Les gens se regardaient de manière significative, essayant de se réconforter en pensant que tout cela n'était que l'effet de notre nouvelle « arme magique ».

Plus tard, le silence s'était soudainement installé. »[188]

C'est ce que Hans GRAF von Lehndorff, le chirurgien de l'armée, a consigné dans son journal, un jour de mi-janvier 1945. Bien que situé à des kilomètres derrière le front, le roulement lointain ne laissait guère de doute dans l'esprit de von Lehndorff sur ce qui s'était passé. « *Cela ne peut que signifier la fin »,* nota solennellement le médecin.[189]

Dans la matinée du 12 janvier, les forces soviétiques déclenchent le plus grand barrage d'artillerie de masse de l'histoire : un feu nourri de cinq heures dirigé sur la ligne allemande le long de la Vistule. Saigné à blanc par des années d'attrition, encore affaibli par le retrait des

[188] Hans Graf von Lehndorff, *Token of a Covenant* (Chicago : Henry Regnery Co., 1964), p. 5.
[189] Ibid.

troupes pour l'offensive ratée des Ardennes, le front allemand, aussi mince qu'une feuille de papier, est réduit en miettes.

Craignant un tel désastre à moins que les lignes ne soient renforcées, le maréchal Heinz Guderian cherche désespérément à raisonner avec son chef trois jours plus tôt. Douloureusement conscient du déséquilibre flagrant – vingt contre un dans l'artillerie seule – Adolf Hitler insiste néanmoins sur le fait que la Wehrmacht non seulement peut tenir, et qu'elle tiendra.

« *Le front de l'Est est comme un château de cartes,* a prévenu Guderian avec colère. *Si le front est percé à un moment donné, tout le reste s'effondrera.* »[190]

Il avait vu juste, lorsque le barrage russe a finalement rompu les lignes de Guderian... celles-ci avaient cessé d'exister. « *Un silence de mort et de sang s'est installé sur la rive occidentale de la Vistule,* a déclaré un commandant soviétique. *Là où se trouvaient les lignes allemandes, seuls restaient des terres fraîchement labourées, des arbres tombés, des chevaux morts et des corps mutilés* »[191]

« *En règle générale,* ajouta un autre général russe – *et cette règle a été confirmée à plusieurs reprises tout au long de la guerre – les soldats allemands restaient là où on leur avait ordonné de rester et ne battaient jamais en retraite sans permission, mais ce jour-là. . . le feu était si impitoyable que ceux qui restaient en vie perdaient tout sang-froid.* »[192]

Le peu qu'il restait de l'armée allemande est maintenant en fuite, et des hordes de soldats rouges s'engouffrent dans la brèche et se déversent dans la Grande Allemagne. Alors que la nouvelle de la percée russe se répand, des millions d'Allemands s'empressent de faire leurs bagages et fuient dans le froid glacial.

Ceux qui en ont les moyens s'échappent en voiture, en train ou en

---

[190] John Strawson, *The Battle for Berlin* (New York : Charles Scribner's Sons, 1974), p. 75.
[191] Duffy, *Red Storm*, p. 88.
[192] Ivan Konev, *Year of Victory* (Moscow : Progress Publishers, 1969), p. 19.

bateau sur la côte de la Baltique. La plupart d'entre eux attelant à la hâte chevaux ou vaches à leur charrette de ferme, et d'un claquement de fouet, partent aussi vite que leurs animaux peuvent les emmener.

Hormis les personnes très âgées ou très jeunes, les seuls hommes présents dans les colonnes de réfugiés sont généralement des prisonniers de guerre et des ouvriers français, polonais et même russes qui, après avoir travaillé pendant des années pour des agriculteurs allemands, ont développé une loyauté envers « leurs » familles, en particulier les enfants.[193]

Alors que les réfugiés affluent vers l'ouest, des milliers d'autres rejoignent les colonnes. Un officier allemand, ayant lutté contre la marée pour rejoindre son unité, raconte :

> *« Les colonnes..., littéralement roue contre roue… progressaient à peine. On ne pouvait guère voir leur visage, beaucoup d'entre eux avaient des sacs de pommes de terre tirés sur la tête, avec des trous pour les yeux. . . La plupart des wagons étaient ouverts et avaient été chargés en toute hâte. Les personnes âgées, les malades et les enfants étaient allongés dans la paille mouillée par la neige ou sous des lits de plumes humides et souillées, parfois avec une couverture ou une tente jetée par-dessus et attachée.*
>
> *Les colonnes de réfugiés étaient étrangement silencieuses, ce qui les faisait paraître affreusement tristes. Les sabots des chevaux battaient sur la neige et, ici et là, une roue grinçait. De temps en temps, un tracteur s'y attelait avec plusieurs chariots. Ceux qui étaient à pied s'accrochaient au convoi tout en tirant de petits traîneaux. Les bovins et les moutons dérivaient avec la foule.*
>
> *Les villageois de la vallée de la Vistule se tenaient devant leurs maisons, raides d'effroi, regardant le flot ininterrompu de personnes. La plupart d'entre eux, de toute évidence, ne comprenaient pas encore que le même sort les attendait. Dans un village, j'ai vu un fermier s'énerver car l'un des charrois, afin de faire place à un gros camion, avait endommagé sa clôture.*

[193] Duffy, p. 278.

Le Prussien de l'Est qui conduisait le charroi le regarda silencieusement et poursuivi sa route. La plupart des maisons étaient fermées à double tour, peut-être par crainte de devoir accueillir des réfugiés. De temps en temps, lorsque ma voiture se retrouvait coincée entre des wagons empilés, je voyais les rideaux bouger. Ces dernières années, j'ai vu assez de cœurs durs, parmi toutes les nationalités. Pourquoi les Allemands devraient-ils être une exception ? Il était d'autant plus précieux de voir... un homme ou une femme se tenir au bord de la route avec un pichet de lait chaud et appeler des enfants.

La glace des rivières Vistule et Nogat était recouverte de colonnes de charrois. De nombreux chevaux avaient glissé et s'étaient cassé une patte. Nous avons abattu l'un d'eux nous-mêmes, car le charretier polonais, qui conduisait 'sa' famille, nous l'avait demandé... Les routes étaient tellement encombrées que nous avons essayé pendant un certain temps de traverser le pays et de suivre des chemins de campagne. Mais même là, les chemins des réfugiés nous barraient la route. Des gens de toutes sortes, à pied, à la tête de véhicules de fortune, des traînards – un cortège indescriptible et fantomatique, emmitouflé de manière à ne voir que leurs yeux, mais des yeux pleins de misère et de malheur. »[194]

Déjà très froide, plusieurs jours après le début de l'exode, la température plonge en dessous de zéro. En conséquence, les petits enfants et les nourrissons meurent par milliers. « *Il faisait terriblement froid, et le vent était comme de la glace,* déclara une jeune mère, *la neige tombait et il n'y avait rien de chaud à manger, pas de lait, rien. J'ai essayé de donner le sein à Gabi, derrière une maison, mais elle n'a pas voulu le prendre parce que tout était si froid. Beaucoup de femmes ont essayé, et certaines ont eu les seins gelés.* » Lorsque Gabi est morte, la femme désemparée continue à bercer le minuscule cadavre jusqu'à ce que son propre bras finisse par geler. « *Je ne pouvais plus la porter après sa mort. Je ne pouvais pas le supporter,* sanglotait la mère. *Je l'ai bien enveloppée et je l'ai mise au fond de la neige au bord de la route... Des milliers de femmes... ont dû mettre leurs morts dans les fossés sur le bord de la route où ils ne seraient pas heurtés par des voitures ou des chariots de*

[194] Thorwald, *Flight in the Winter*, pp. 142-144.

ferme. »[195]

Malgré les conditions difficiles, les colonnes continuent à progresser vers l'ouest, en s'éloignant de la terreur qui se profile quelque part derrière. Bien que des millions de personnes fuient aussi vite que possible sur les routes, des millions d'autres restent dans leurs fermes, dans les villes et les villages. Malgré les rumeurs sur la sauvagerie bolchevique et la réalité de Nemmersdorf l'automne précédent, de nombreux Allemands sont déterminés à surmonter la tempête, refusant de croire que la situation est aussi mauvaise que la propagande nationale-socialiste le leur fait croire.

« *Environ un millier d'habitants ont défié le danger et sont restés à Schoenwald ...,* c'est ce qu'on pouvait typiquement entendre. *Ils ne croyaient pas vraiment que les Russes étaient aussi cruels et inhumains qu'ils étaient réputés l'être, mais ils espéraient gagner la confiance de ces derniers en les accueillant et en étant hospitaliers.* »[196]

« *Les choses ne se passent jamais aussi bien ou aussi mal que ce à quoi on s'attend,* » raconte un vieil adage allemand, un adage que ceux qui choisissent de rester embrassent désespérément. Néanmoins, par mesure de précaution, de nombreuses personnes à Schoenwald et ailleurs prennent le temps d'enterrer leurs objets de valeur, d'accrocher des drapeaux blancs et de cacher leur alcool dans des caves. Lorsque ces dernières mesures de sécurité sont prises, il n'y a rien d'autre à faire qu'observer, attendre et prier Dieu que leur décision ait été la bonne. Pour beaucoup, la réponse vient assez vite. Un prêtre de la ville de Lauban a écrit :

> *« Dans la soirée, je suis monté sur le toit de l'église et j'ai observé la campagne autour de moi. Sans être un prophète, je me suis aperçu que la catastrophe était sur le point de nous tomber dessus – un terrible désastre – car les païens approchaient rapidement. Je pouvais voir le reflet d'un feu à*

[195] Ibid., p. 48-49.
[196] Johannes Kaps, *The Tragedy of Silesia, 1945–1946* (Munich : Christ Unterwegs, 1952/53), p. 155.

l'horizon. Il semblait se déplacer... C'était comme si un vent de destruction et de désolation balayait la campagne .... C'était comparable à un avertissement sinistre dans l'air même. Tout le ciel était en feu et l'air semblait vibrer au grondement des chars soviétiques, qui s'approchaient de plus en plus près. »[197]

Le lendemain, dans une tentative désespérée de mettre à l'abri les personnes âgées et les malades dans la cave d'une église, le prêtre et plusieurs religieuses courent dans les rues avec des fauteuils roulants et des charrettes à bras.

« Sans défiance, nous marchons en bas de la Promenade. Alors que nous étions à mi-chemin et que nous venions de passer les vieux murs de la ville, nous avons soudain entendu un fracas assourdissant. Des bombes et des obus ont explosé tout autour de nous et des éclats ont sifflé devant nos têtes. Nous nous sommes jetés à plat ventre sur le sol puis nous avons rampé à quatre pattes vers le muret qui longe le vieux ruisseau Lauban. C'était comme si toutes les forces de l'enfer avaient été libérées pour détruire la ville. L'air vibrait d'un tonnerre mortel, d'un grondement et d'un sifflement de bombes et d'obus. Nous étions paralysés par la peur… Les uns après les autres, les obus frappaient les bâtiments, les jardins et les rues à proximité. 'Nous ne pouvons pas revenir à la cave. Il va falloir essayer d'atteindre la rue Goerlitz, loin du pilonnage,' ai-je crié aux religieuses. 'Je ne viens pas avec vous. J'y retourne,' a répondu Sœur Johanna-Franziska. Au moment où elle disait cela, nous nous sommes tous mis debout afin de chercher refuge ailleurs...

Les bombardements se font plus féroces. Des morceaux de verre et de briques sifflent dans l'air et tombent dans les rues. Certaines maisons prennent feu et les flammes jaillissent au milieu d'un épais nuage de fumée noire. Nous parvenons à aller aussi loin que le cimetière protestant, qui a également été frappé par plusieurs obus. À mon grand désarroi, je découvre que nous ne sommes pas plus en sécurité ici que nous ne l'étions auparavant, car une nouvelle volée d'obus s'abat sur nous. Nous rampons entre les pierres

[197] Ibid., p. 445.

tombales. Les bombes et les obus explosent dans un fracas assourdissant. Le sol tremble sous l'impact violent des obus. Nous nous accroupissons derrière les pierres tombales, tandis que l'enfer fait rage tout autour de nous. Tout à coup, les avions ennemis apparaissent au-dessus de la ville et commencent à attaquer. Pour nous protéger... nous nous couvrons avec les couronnes qui se trouvent sur certaines des tombes. Le sol est gelé, et nos mains et nos pieds, alors que nous sommes étendus là, se sont progressivement engourdis à cause du froid. Nous prions le Père céleste pour qu'il nous protège...

Lorsque j'arrive sur la Promenade, je vois, à une certaine distance, une forme recroquevillait gisant au milieu de la route. C'est Sœur Johanna-Franziska. Elle était morte.

Un éclat d'obus lui avait lacéré la tête. Il y a une expression de terreur et de rigidité sur son visage... je parviens à la mettre sur le fauteuil roulant et je commence à le pousser sur la pente de la Promenade. »[198]

Durant les jours qui suivent, la lutte pour Lauban continue. « *Les obus et les tirs d'artillerie déchirent l'air et le feu nourri des chars s'amplifie, de plus en plus impitoyable,* poursuit le prêtre. *Le tonnerre des canons qui continue sans relâche est assourdissant. Il y a une odeur étouffante de soufre. »*[199]

« Vers midi, des soldats allemands sont venus au couvent et nous ont dit que les Russes arriveraient probablement dans une heure environ. . . Le tumulte et l'agitation au-dessus de nos têtes devenaient de plus en plus forts. Nous pouvions entendre des soldats marcher au-dessus de nos têtes, mais nous ne pouvions pas dire s'ils étaient allemands ou russes. . .

Avant que nous ayons pu sortir de la cave, les premiers Russes sont apparus.

Ils se tenaient à l'entrée de la cave et étaient évidemment très surpris de trouver des créatures humaines ici. Mais ils ont vite disparu à nouveau. Ils n'avaient pas l'air aussi mauvais que nous le pensions et nombre d'entre

[198] Ibid., pp. 446-447.
[199] Ibid., p. 448.

nous étions plutôt soulagés. »[200]

Dans de nombreux autres villes et villages, les civils allemands, effrayés, étaient également « *plutôt soulagés* » lors de leur première rencontre avec l'armée rouge.

« *Les premières troupes russes sont entrées dans le village par l'est,* se souvient un témoin de Schoenwald. *Cela s'est passé de manière assez pacifique, aucun coup de feu n'a été tiré, les Allemands ont servi à manger et à boire aux Russes, et ces derniers ont été très aimables. Les doutes que pouvaient avoir certains habitants du village ont disparu.* »[201]

« *Un moment les rues étaient désertes, et le moment suivant elles étaient pleines de Russes,* ajoute une petite fille d'un autre village. *J'étais dans notre chambre à l'étage à ce moment-là, et j'observais depuis une fenêtre d'angle qui faisait en partie face à la rue. J'ai pensé que je pourrais soulever avec précaution un coin de la couverture couvrant cette fenêtre pour jeter un coup d'œil… J'ai été repérée par un vieux soldat russe assis à l'avant d'un chariot couvert tiré par deux énormes chevaux. Il m'a souri et m'a fait signe...* »[202]

« *La plupart d'entre eux étaient de composition solide et robuste,* observa un résident de Kunzendorf. *Et tous, alors que nous étions confrontés à eux, étaient armés jusqu'aux dents avec des revolvers et des pistolets de toutes sortes... Ils étaient vêtus de pantalons et de vestes sales, brunâtres et rembourrés, et portaient sur la tête des bonnets de fourrure.* »[203]

Parce qu'il était composé en grande partie de Russes blancs et d'Ukrainiens, beaucoup d'Allemands étaient choqués de constater que, dans l'ensemble, l'ennemi leur ressemblait, parlait et agissait tout comme eux. Lali Horstmann se souvient :

> *« Il y eut un coup fort donné à la porte qui a résonné dans toute la maison. Lorsque mon mari a ouvert la porte, un grand officier blond... se*

[200] Ibid., pp. 448-449.
[201] Ibid., p. 155.
[202] Chadwick, *Anna*, p. 113.
[203] Kaps, *Silesia*, p. 283.

tenait sur le seuil… Quand il est entré dans la pièce, l'armée russe elle-même était dans notre maison [et] en prenait possession. Comme toujours, la réalité était différente de l'anticipation, car ce n'est pas lui qui fut violent, mais Bibi qui fonça sur ses jambes avant que nous puissions l'arrêter, tandis que le soldat faisait un geste amical envers le petit chien indigné... Il parlait sur le ton grave d'un adulte aimable qui apaisait les enfants effrayés, et bien que nous soyons impuissants, nous avions un respect mutuel pour la position inaltérable de chacun.

Il parcourait les pièces à la recherche formelle de déserteurs allemands. Puis, son devoir accompli, il salua gravement avec une grande dignité et s'en alla, nous laissant sans voix et tremblants. »[204]

Malheureusement, le fait qu'un Russe comme celui-ci affiche une bonne conduite ne garantissait pas que le suivant en fasse autant. Le manque de cohérence ou de politique prévisible des troupes soviétiques de première ligne était l'un des aspects les plus déroutants et les plus paralysants de l'occupation russe. Renate Hoffman, habitant d'un domaine rural, écrit :

« Nous avons vu un Russe à cheval entrer par le portail principal. Il devait être ivre car il est tombé. Un deuxième Russe est arrivé, puis un troisième. Ils titubaient et chancelaient sur le chemin menant à la porte et ils sont entrés dans la maison. C'était pire que ce nous avions imaginé. L'un d'eux est allé directement vers le téléphone, l'a arraché du mur et l'a jeté par terre... Un autre Russe est allé vers la radio et l'a jetée par terre, s'assurant ainsi que nous n'entendions plus les nouvelles. D'autres hommes sont arrivés. Ils ont ravagé la maison, allant de pièce en pièce. Ils ont fait irruption dans la cuisine et ont exigé que le cuisinier leur prépare quelque chose à manger. Il devait y avoir une quarantaine de soldats.

J'ai emmené les enfants dehors et je les ai cachés derrière des buissons. À l'intérieur, nous avons couru d'un coin à l'autre, ne sachant pas quoi faire. Un homme du village voisin est passé par là et a signalé que les Russes avaient agi partout comme des animaux... Après plusieurs heures, un officier

[204] Horstmann, *We Chose to Stay*, pp. 82-83.

russe s'est présenté avec un interprète... Il portait un uniforme parfaitement ajusté, un homme à l'allure impressionnante, et portant également des gants blancs ! Cet officier nous a dit, par l'intermédiaire de son traducteur, qu'il confisquait la maison et nous donnait cinq minutes pour quitter le domaine. »[205]

Un témoin de Kaltwasser poursuit :

« Lorsque les bombardements ont cessé, nous sommes sortis de nouveau de la cave, mais à peine arrivés à l'escalier, nous avons vu... un Polonais, qui s'approchait de nous avec un officier russe et un autre homme... Nous espérions que tout irait bien, mais l'interprète a rapidement exigé nos montres et nos bagues. En fait, il a arraché ma montre de sa chaîne et a demandé aux femmes d'enlever toutes leurs bagues, leurs bracelets et leurs colliers.

Nous avons été horrifiés lorsque l'officier russe et l'interprète se sont emparés de Mme M. et de ma tante et les ont traînées hors de la maison, et quand elles sont revenues, nous sommes allées au presbytère. La maison était pleine de Russes et ils avaient déjà fait des ravages dans toutes les pièces. Certains d'entre eux avaient saccagé le garde-manger et s'étaient emparés de la nourriture qu'ils y avaient trouvée. D'autres avaient ouvert tous les tiroirs et les armoires et jeté le contenu sur le sol . . . Les Russes ont continué à faire des raids dans la maison toute la journée. Ils jouaient de l'orgue et de l'harmonium et faisaient fonctionner le gramophone. Il y avait une bouteille d'alcool pur dans la maison et ils l'ont vidée sans la diluer. Ils se sont précipités dans le garde-manger et ont mangé toutes les conserves. Nous n'avons pas osé aller nous coucher, car les soldats se succédaient dans la maison... Vers trois heures du matin, un Russe à l'allure sauvage est apparu et nous a fouillés.

Nous avions déjà été fouillés d'innombrables fois par d'autres Russes. . . Au cours de leurs fouilles, l'un d'eux a ouvert l'armoire et a découpé tous les vêtements en morceaux avec son poignard. »[206]

---

[205] Pechel, *Voices From the Third Reich*, pp. 443–444.
[206] Kaps, *Silesia*, p. 435.

✠ ✠ ✠

Lorsque les troupes de choc quittent les lieux et aussi traumatisantes qu'aient pu être les premières rencontres, de nombreux Allemands pensent que l'expérience n'a pas été aussi terrible que redoutée. Alors que des viols ont lieu et alors que de nombreux allemands en âge de combattre sont envoyés à l'est ou abattus sur place, le soldat de première ligne est plus préoccupé par les combats et la survie que par le pillage, le viol et la vengeance. Il n'en alla pas de même avec ceux qui suivirent. À de nombreuses occasions, avant que les officiers et les hommes de combat rouges ne poursuivent leur avancée, ils se sont tournés vers les civils sans défense avec des visages de marbre, disant : « *Les Mongols arrivent... Hommes très mauvais. Vous partir vite. Partir vite.* »[207]

Composés en grande partie de Mongols, de Koulaks, de Kazakhs, de Kalmouks et d'autres Asiatiques, ainsi que d'anciens détenus et de commissaires, ces hommes qui forment la deuxième vague de troupes sont considérés, même par leurs propres camarades, comme totalement impitoyables. Terrifiés par la nouvelle, beaucoup d'Allemands tentent de fuir et de marcher dans le sillage de la première vague soviétique. La plupart, cependant, se trouvent pris au piège et ne peuvent guère faire plus que cacher les jeunes filles et prier une fois de plus afin que leurs pires craintes soient infondées. Après une attente de parfois plusieurs jours, mais en général de quelques heures seulement, la seconde vague tant redoutée, arrive. Il n'y a pas de préliminaires. Contrairement aux troupes d'assaut, qui pénètrent prudemment dans les villes et les villages et se glissent nerveusement de porte en porte, les échelons arrières font bruyamment éruption dans les communautés, hissés sur des camions, des chars ou des charrettes de paysans remplis de leur butin. Souvent très ivres, nombre d'entre eux portent un accoutrement bizarre de vêtements volés et de bijoux voyants. Au chaos s'ajoutent

[207] Lucas, *Third Reich*, p. 69.

des troupeaux de bovins beuglants et de moutons beuglants.

« *C'était presque comme une scène du Moyen-Âge, rien de moins qu'une migration,* » déclara un observateur pantois.[208]

Peu de temps après l'arrivée des « colonnes de carnaval » dans une ville allemande, l'enfer sur terre se déchaîne. « *Il semblait que le diable lui-même arrivait…,* écrivit un témoin de Silésie. *La 'barbarie mongole des plaines asiatiques' n'est pas une phrase de propagande, mais une réalité ».*[209]

Alors que des flammes jaillissent de différents coins des villes et que des coups de feu éclatent lorsque des citoyens sont assassinés dans les rues, les envahisseurs commencent rapidement à enfoncer les portes des maisons, des magasins et des églises. « *[Toute] une horde de gaillards à l'aspect asiatique apparurent et commencèrent à fouiller la cave…,* se souvient un prêtre. *L'endroit était devenu un spectacle épouvantable quand ils ont terminé. La pièce était déjà pleine de fumée et j'ai supplié un des Russes de nous laisser sortir... Allaient ils nous laisser être brûlés vifs ? Au bout d'un moment, cependant, un Russe d'apparence plus civilisée est apparu et j'ai répété ma demande. Il nous a conduits dans... la cour du couvent. Le bruit était assourdissant – les cris rauques des Russes, le crépitement des flammes, le fracas des poutres et des briques* ».[210]

De nombreux Allemands horrifiés essayent d'accueillir avec un sourire leurs étranges visiteurs. Une femme d'une pension de famille de Berbitz révéla :

> *« Par mesure de précaution, le propriétaire, M. Grebmann, avait aligné des bouteilles d'alcool dans le vestibule, dans l'espoir naïf que sa maison serait ainsi épargnée du saccage. Les locataires apportaient leurs bijoux et leurs montres aux troupes successives des yeux bridés mongols. Hystérique, Mme Friedel embrassa l'un des Kirgis tout graisseux et but avec lui à la même bouteille, et le vieux monsieur Grebmann leur donna une tape familière dans le dos… L'un des Mongols tenait triomphalement les grandes bottes de cuir de mon Tom, l'autre a mis mes bagues dans la poche de son*

[208] Ibid.,p. 41.
[209] Thorwald, *Flight*, p. 53.
[210] Kaps, p. 449.

pantalon...

À peine ce deuxième détachement avait-il quitté la maison et alors que nous commencions à respirer librement, des coups de poings résonnèrent une fois de plus à la porte : ce fut comme ça toute la journée. Désormais, il était interdit de verrouiller les portes des maisons. Chacun des envahisseurs prenait ce qu'il voulait, que ce soit d'une manière plus ou moins inoffensive ou d'une façon plus malveillante. Bientôt, les Russes et nous pataugions jusqu'aux genoux dans des vêtements, du linge et des morceaux de vaisselle cassée qui étaient répandus partout...

Dès qu'un nouveau détachement de Russes entrait bruyamment dans la maison, nous nous accroupissions, tremblants, autour de la table ronde dans le salon de M. Grebmann. Un des soldats s'est assis à la table avec nous avec le pistolet dégagé et a demandé du schnaps ou de la vodka, tandis que les autres fouillaient la maison … Personne n'osait parler. Nous, les femmes étions assises, les yeux et la tête baissés. Quelqu'un nous avait dit de ne jamais regarder un Russe dans les yeux, sinon nous étions perdues...

En peu de temps, l'intérieur de la maison avait l'air d'avoir abrité une bande de voleurs… Les types avaient découpé les lits en petits morceaux, déchiré les chaises rembourrées, jeté des meubles partout ; tailladé les tableaux, saccagé les livres, jeté les œufs contre les murs ; versé l'alcool sur les tapis, arraché les rideaux et éparpillé tout le contenu des placards et des tiroirs. L'un des chocs les plus douloureux pour moi a été de voir comment deux des voyous avec leurs lourdes bottes ont donné des coups de pied dans le coffre dans lequel j'avais ma belle porcelaine, enveloppée dans du papier de soie et de la ouate. C'étaient toutes de pièces précieuses... Ma plus belle pièce… fut utilisée par l'un d'eux pour y faire ses besoins. »[211]

En règle générale, les Soviétiques recherchaient d'abord l'or et les bijoux, avec un œil particulier pour les *« uri »,* ou montres-bracelets. Il n'était pas rare de voir les troupes rouges chargées de colliers et de chaînes en or ou portant jusqu'à une douzaine de montres à chaque

[211] Elizabeth Lutz, "Rape of Christian Europe - The Red Army's Rampage in 1945," The Barnes Review 3, no. 4 (Avril 1997) : p. 11.

bras. Lorsque les gens avaient été dépouillés de leurs objets de valeur, l'intérêt se portait généralement sur l'alcool. Dans leur folle quête de « wodka », les soldats s'imprégnaient avec avidité de tout, des bons vins et du champagne à l'alcool à friction et au parfum. « *Les troupes rouges*, observa une femme, *étaient 'folles de tout ce qui sentait l'alcool'*. »[212]

Et puis...

« *Le viol était un mot qui revenait sans cesse dans [notre] conversation,* admit Lali Horstmann. *C'était une expression qui n'avait pas suscité de crainte jusqu'à présent, car sa signification était purement figurative : 'être ravi' appartenait au domaine de la poésie lyrique. Maintenant, son sens premier était effroyablement restauré et nous mettait face à face avec un nouveau péril.* »[213]

« *Soudain, la porte de la pièce où nous étions s'est ouverte et des soldats sont entrés,* se souvient un garçon effrayé, alors qu'il était assis avec un groupe de femmes blotties dans une pièce sombre. *Une ou deux allumettes ont été grattées et j'ai vu qu'il y avait environ huit Russes dans la chambre qui cherchaient manifestement des femmes.* »[214] L'enfant continue :

> *« Alors que j'étais accroupi dans mon coin, j'ai vu un des Russes venir vers moi. L'allumette qu'il tenait dans sa main s'est éteinte. J'ai senti, plutôt que vu, une main tendue vers moi. J'avais un bonnet de fourrure sur la tête, et soudain j'ai senti des doigts tracer des mouvements de boucles sur ma tempe. Pendant un bref instant, je n'ai pas su quoi en penser, mais l'instant suivant, lorsqu'un 'Non' retentit dans la pièce, j'ai remercié Dieu de tout mon cœur de ce que je n'étais pas une femme ou une fille.*
>
> *Entre temps, les bêtes avaient repéré leurs victimes et ils se les partageaient. Puis ils se sont soudainement mis à tirer au hasard. Mais il faisait sombre dans la pièce et personne ne pouvait voir où les coups de feu étaient tirés ni qui était touché. J'ai entendu des gémissements et des voix qui me demandaient de l'aide, mais je ne pouvais rien faire. Juste à côté de moi, de pauvres femmes sans défense se faisaient violées en présence de leurs*

[212] Anonyme, *A Woman in Berlin*, p. 218.
[213] Horstmann, p. 40.
[214] Kaps, *Silesia*, p. 147.

enfants. »[215]

Qu'une femme ait été violée une fois ne garantissait pas qu'elle ne soit pas agressée à répétition. « *De nombreuses filles ont été violées jusqu'à dix fois par nuit, et même plus »,* déclara un témoin de Neustadt.[216]

« *Il n'y avait jamais un moment de paix, ni de jour ni de nuit* », une autre victime ajouta :

> *« Les Russes allaient et venaient tout le temps et ils nous regardaient avec avidité. Les nuits étaient terribles parce que nous n'étions jamais en sécurité un seul instant. Les femmes ont été violées, non pas une ou deux fois, mais dix, vingt, trente, et cent fois, et c'était la même chose pour les Russes, qu'ils violent de simples enfants ou des femmes âgées. La plus jeune victime dans les maisons en rangée où nous vivions avait dix ans et la plus âgée avait plus de soixante-dix ans . . . Je suis sûr que des bêtes sauvages et affamées ne se seraient pas comportées autrement. »*[217]

Une fille de Posen qui s'accroche désespérément à un cousin pour se rassurer raconte :

> *« Quand nous étions couchés dans notre lit la nuit, nous entendions sans cesse des pas monter les escaliers . . . Ils frappaient sur la porte avec leur crosse de fusil, jusqu'à ce qu'elle soit ouverte. Sans aucune considération pour ma mère et ma tante, qui ont dû sortir du lit, nous avons été violés par les Russes, qui tenaient toujours un pistolet-mitrailleur dans une main. Ils restaient au lit avec leurs bottes sales, jusqu'à ce que le prochain lot arrive. Comme il n'y avait pas de lumière, tout était fait à la torche de poche, et nous ne savions même pas à quoi ressemblaient ces bêtes. »*[218]

Telles des proies traquées conduisant les prédateurs loin de leurs petits, certaines mères se sont instinctivement sacrifiées. Mignon Fries,

---

[215] Ibid.

[216] Kaps, p. 192.

[217] Ibid., p. 136.

[218] Theodor Schieder, ed. *The Expulsion of the German Population from the Territories East of the Oder-Neisse Line* (Bonn, Germany : Federal Ministry for Expellees, Refugess and War Victims, 1951–), p. 256.

une petite fille de dix ans raconte :

> *« Elle nous a dit d'une voix sévère d'aller jouer dehors et de ne revenir sous aucun prétexte. Peu importe ce que nous entendrions, jusqu'à ce qu'elle vienne nous chercher, peu importe combien de temps cela prendrait. Craintivement, nous l'avons regardée, sans même vraiment savoir de quoi nous avions peur... Nous sommes sortis et nous sommes restés là, pendant longtemps, ne sachant pas quoi faire, juste à écouter le bruit dans l'appartement. Ma mère venait de fermer toutes les fenêtres, mais on entendait encore les soldats parler, rire et crier. Puis la musique a commencé, et les soldats se sont mis à chanter...*
>
> *La journée a fait place à la soirée, il commençait à faire assez froid et nous étions toujours à l'extérieur et la 'fête' devenait plus bruyante. De temps en temps, un soldat ouvrait une fenêtre et jetait une bouteille de vodka vide à l'extérieur. Parfois, la musique s'arrêtait un moment, mais les chants et les cris continuaient. Comme il se faisait de plus en plus tard, nous commencions à avoir très faim et très froid, mais ayant été élevés dans une atmosphère de stricte obéissance, nous n'avons pas osé retourner dans la maison et désobéir aux ordres de notre mère et nous nous sommes simplement blottis contre le mur de la remise dans le jardin en essayant de nous tenir au chaud...*
>
> *La musique et les chants se sont interrompus aussi soudainement qu'ils avaient commencé... En quelques minutes, tout était fini et tous les soldats ont quitté la maison... Mais il fallut attendre longtemps avant que notre mère ne vienne enfin nous chercher. Elle était très pâle et elle nous a serrés tous les deux très fort dans ses bras pendant un long moment et nous pouvions sentir son corps trembler. »* [219]

Si les troupes de première ligne avaient fait preuve d'imprévisibilité en matière de viol, la deuxième vague n'en a pas fait autant. « *Nous toutes, sans exception, avons subi la même chose,* » révéla une victime.[220]

« *Et, pour aggraver les choses,* ajouta un témoin de Neisse, *ces atrocités*

[219] Letter of Mignon Fries Baker, 1992 (copie en possession de l'auteur).
[220] Thorwald, *Flight*, p. 180.

n'ont pas été commises en secret ou dans des coins cachés mais en public, dans les églises, dans les rues et sur les places... Les mères étaient violées en présence de leurs enfants, les filles étaient violées devant leurs frères. »[221]

« *Ils... ont violé des femmes et des jeunes filles. . . dans les fossés et sur le bord du chemin, et en général pas une mais plusieurs fois,* a déclaré un autre observateur. *Parfois, toute une bande de soldats s'emparaient d'une femme et la violaient tous.* »[222]

Quant aux Allemands qui avaient naïvement imaginé qu'ils pourraient « séduire » les Soviétiques par la gentillesse et la courtoisie, ils comprennent maintenant, mais trop tard, que la propagande « nazie » avait, en l'occurrence, grossièrement sous-estimé la menace, au lieu de l'avoir exagérée. « *Les rapports d'atrocités dans les journaux étaient inoffensifs, comparés à la réalité,* » révéla une victime incrédule.[223] Alors que de nombreux officiers russes, intègres, interviennent courageusement et risquent leur propre vie pour arrêter les meurtres et les viols, leurs efforts ne représentent guère plus qu'une goutte d'eau dans un feu de forêt.[224]

« *Nous savions tous très bien que si les filles étaient allemandes, elles pouvaient être violées, puis abattues,* admit Alexandre Soljenitsyne. *C'était presque une distinction de combat.* »[225]

« *Il n'y aura pas de pitié… pour personne…,* était l'ordre d'un général russe qui circulait parmi ses hommes. *Il est inutile de demander à nos troupes de faire preuve de clémence.* »[226]

« *Tuez-les tous, hommes, vieillards, enfants et femmes, une fois que vous vous serez amusés avec eux !...,* exhorta Ilya Ehrenbourg dans ses débordements

---

221 Kaps, *Silesia*, p. 228.
222 Ibid., p. 324.
223 Ibid., p. 192.
224 Heinrich von Einsiedel, *I Joined the Russians* (New Haven, Conn. : Yale University Press, 1953), p. 193.
225 De Zayas, *Nemesis at Potsdam*, p. 68.
226 Sorge, *Other Price*, p. 127.

enflammés. *Tuez. Rien en Allemagne n'est innocent, ni les vivants, ni les enfants à naître... Brisez la fierté raciale des femmes allemandes. Prenez-les comme votre butin légitime. Tuez, braves soldats de l'armée soviétique victorieuse. »*[227]

S'élançant de maison en maison et de victime en victime « *comme des bêtes sauvages,* » la horde d'ivrognes est déterminée à faire sienne dans leur pire expression les mots tels que ceux ci-dessus.

« *Lorsque les Russes en ont eu assez de piller, de voler, d'assassiner et de maltraiter les femmes et les filles, ils ont mis le feu à une partie considérable du village et l'ont rasé »,* a déclaré un survivant de Schoenwald, la petite communauté qui avait écarté les rumeurs sur l'impitoyabilité des Russes et avait choisi de les accueillir à la place.[228]

Tout comme Schoenwald, les villes sont rapidement enveloppées par la tempête rouge et hurlante... avec le même résultat.

« *Et quand on nous a fait sortir de la cave,* » se souvient une femme qui, avec sa mère et sa grand-mère avaient été violées à plusieurs reprises, « *et qu'ils se tenaient là avec leurs mitrailleuses, ma mère m'a dit, 'Eh bien, maintenant nous allons probablement être abattues.' Et je lui ai dit, 'C'est du pareil au même pour moi.' C'était* vraiment *du pareil au même pour moi.* »[229]

> *« Vous pouvez imaginer la cruauté asiatique... 'Frau, viens,' tel était le slogan. 'Frau, viens.' Et j'étais tellement furieuse, parce que j'en avais jusque-là... Il me tenait de telle sorte que je ne pouvais pas me libérer, avec mon coude je l'ai frappé dans le creux de l'estomac. Cela lui a certainement fait mal et il a crié, 'Toi, je tue.' Et il brandissait ce genre de mitrailleuse autour de mon nez, puis je lui ai dit, 'Alors, tirez.' Je criais, je criais, comme il l'avait fait. 'Alors, tirez.' »*[230]

Bien que cette femme ait miraculeusement survécu, beaucoup de

---

[227] Lutz, *Rape of Christian Europe*, p. 13 ; The Barnes Review 4, no. 1 (Jan./Fév. 1998) : p. 19.
[228] Kaps, p. 155.
[229] Alison Owings, *Frauen - German Women Recall the Third Reich* (New Brunswick, New Jersey : Rutgers University Press, 1994), p. 405.
[230] Ibid., p. 406.

celles qui offrent, ne serait-ce qu'une résistance symbolique, ne survivent pas. Un témoin de Buschdorf a écrit :

> *« Emilie Ertelt. . . voulait protéger sa fille de quinze ans, qui avait été violée seize fois le même jour. Tenant une bougie allumée à la main, Mme Ertelt et toutes les personnes présentes dans la salle ont commencé à prier pour sa fille. . . . Soudain, nous essuyâmes quatre coups de feu. Après quelques instants, quelques autres Russes sont apparus et ont commencé à tirer sur Mme Ertelt, la blessant à la tête. Le sang coulait sur son visage et les religieuses qui étaient présentes se sont portées à son secours et lui ont bandé la tête. Peu après, un autre Russe est apparu, un type à l'air brutal. . . et il l'a tuée, à bout portant. Mme Ertelt a été tuée sur le coup. »*[231]

Entourées par les Soviétiques, la fuite n'est tout simplement pas une option saine pour les femmes, et pourtant, certaines essayent. Une jeune enseignante de Kreischt a couru, terrorisée, dans les bois voisins. Mais la femme est rapidement retrouvée et, selon un chroniqueur, « *ils l'ont conduite sur la route toute nue, et de nombreux soldats l'ont utilisée l'un après l'autre. Elle atteignit son village à quatre pattes le long du fossé, dans la boue et la neige.* »[232]

Un autre groupe de femmes avait trouvé un refuge temporaire dans une grange dans le bois près de Schoeneiche. Mais là encore, le refuge est rapidement découvert. Une personne présente se souvient :

> *« Ils ont fait irruption, ivres de vodka et de victoire, à la recherche de femmes. Quand ils n'ont vu que des femmes âgées et des enfants cachés derrière une pile de tapis, ils ont dû se douter que quelque part des corps plus jeunes étaient dissimulés, et ils ont commencé à enfoncer leurs baïonnettes dans les tapis. Ici et là d'abord, puis systématiquement partout... Personne ne sait combien de jeunes filles ont été tuées sur le coup cette nuit-là. Finalement, les cris, étouffés d'angoisse et de douleur ont révélé les cachettes, et les vainqueurs ont commencé à dérouler leur proie. Ils ont pourchassé les*

---

231 Kaps, *Silesia*, p. 252.
232 Thorwald, *Flight in the Winter*, p. 180.

filles qui étaient restées indemnes dans la grange... La grange ressemblait alors à un champ de bataille avec des femmes blessées sur le sol, juste à côté des victimes qui criaient et luttaient obligées de subir des actes de viols à répétitions. »[233]

Confrontées aux assauts acharnés, la fuite étant hors de question, les femmes essayent divers stratagèmes pour se protéger. « *Certaines d'entre nous avons essayé de nous rendre aussi peu attirantes que possible, en retroussant le bout de notre nez, en mettant de la poudre grise sur nos lèvres supérieures, pour que cela ait l'air d'une moustache, et en peignant nos cheveux sauvagement,* » révéla Lali Horstmann.[234] D'autres placent des oreillers sous leurs robes et boitillent avec des bâtons pour avoir l'air de bossues.[235] Une folle, vêtue d'une robe de nuit séduisante, laisse sa porte ouverte à dessein afin d'attirer les soldats dans son lit, dans l'espoir de trouver un protecteur. « *Deux Russes, qui étaient entrés pour un moment, sont restés sans voix. Puis tous deux ont craché de dégoût, en utilisant un mot grossier, profondément choqués qu'une femme puisse d'elle-même s'offrir à eux. Ils sont allés dans la chambre d'à côté d'où sont vite arrivés des appels à l'aide de la grand-mère de la jeune femme, âgée de soixante-neuf ans. La vaillante défense de son honneur l'avait rendue plus attrayante que la jolie fille trop 'consentante.'* »[236] Quant à ces femmes « consentantes », considérées « impures », les troupes rouges étaient plus susceptibles de ne pas les tuer sur place.

De nombreuses femmes désespérées supposent à tort que la maison de Dieu leur offrira une protection. En fait, les églises étaient généralement la première étape des violeurs. À l'agonie, un prêtre de Neisse raconta :

« Les filles, les femmes et les religieuses ont été violées sans cesse pendant des heures, les soldats faisant la queue, les officiers en tête de file, devant leurs victimes. Au cours de la première nuit, de nombreuses religieuses et femmes

---

233 Erika M. Hansen, *A Woman's Odyssey* (manuscrit non publié, Glendale, Calif.) : p. 158.
234 Horstmann, *We Chose to Stay*, p. 89.
235 Lutz, *Rape of Christian Europe*, p. 11.
236 Horstmann, pp. 104-105.

ont été violées jusqu'à cinquante fois. Certaines des religieuses qui ont résisté de toutes leurs forces ont été abattues, d'autres ont été violentées d'une manière épouvantable, jusqu'à ce qu'elles soient trop épuisées pour opposer une quelconque résistance. Les Russes les ont assommées, leurs ont donné des coups de pied, les ont frappées à la tête et au visage avec la crosse de leurs revolvers et de leurs fusils, jusqu'à ce qu'elles s'effondrent finalement et qu'elles deviennent, dans cet état inconscient, les victimes impuissantes d'une passion brutale, si inhumaine qu'elle est inconcevable. Les mêmes scènes épouvantables se sont déroulées dans les hôpitaux, les foyers pour personnes âgées et autres institutions de ce type. Même des religieuses de soixante-dix et quatre-vingts ans, malades et alitées, ont été violées et maltraitées par ces barbares. »[237]

Les femmes enceintes, dans leur cycle menstruel ou souffrant de diarrhées persistantes, souffrent comme toutes les autres. Rien, semble-il – que ce soit l'âge, la maladie ou la laideur – ne peut repousser le violeur rouge. Même la mort n'est pas une défense.

« *J'ai... vu une vingtaine d'hommes de l'armée rouge faire la queue devant le cadavre d'une femme, qui avait certainement plus de soixante ans et qui avait été violée à mort,* rapporta un témoin écœuré. *Ils criaient et riaient et attendaient de se satisfaire avec son cadavre.* » Comme ce témoin l'a ensuite raconté et comme de nombreux autres exemples l'attestent, ces dépravations macabres n'étaient pas des évènements isolés.[238]

✠ ✠ ✠

Bien que ceux qui ont fait le choix de rester aient subi des destins indicibles, les Allemands qui ont fui avec les colonnes de réfugiés ont, eux aussi, souffert. « *Ce qui nous a le plus surpris, c'est la façon dont ils voyageaient,* » se souvient un prisonnier de guerre britannique, qui, avec

[237] Kaps, *Silesia*, p. 228.
[238] Ibid., *Thorwald, Flight*, p. 55.

des milliers d'autres prisonniers alliés, était emmené à l'ouest afin de s'éloigner des Soviétiques qui avançaient.

> *« Il n'y avait pas une voiture, pas un camion ou même un vélo de visible, seulement une ligne apparemment sans fin de charrois et de charrettes couvertes tirés par des chevaux ou des mules... C'était un spectacle pitoyable, [ils étaient] gelés, affamés, leurs chaussures et leurs vêtements tombant en morceaux, se traînant vers une destination inconnue, espérant seulement se mettre hors de portée de l'armée russe. Il faisait si froid que même pendant la journée, toute boisson mélangée à de l'eau froide gelait avant qu'il ne soit possible de la porter à la bouche. La nuit, les hommes et les femmes ne pouvaient se maintenir en vie qu'en se serrant les uns contre les autres dans un charroi... Ceux qui s'endormaient dans la neige mouraient en quelques minutes...*
>
> *Une heure après avoir pris la route, on ne pouvait plus distinguer les prisonniers des réfugiés. Nous étions liés par une pensée commune : rester ensemble pour rester en vie... Les réfugiés nous laissaient volontiers monter sur leurs chariots et, comme ils n'avaient rien à échanger, nous leur avons donné la nourriture que nous avions.* »[239]

Compte tenu des conditions chaotiques et des chemins saturés par les réfugiés gelés, de nombreuses colonnes sont rapidement remodelées par les Russes. Certains chars soviétiques refusant de quitter les routes et passant tout droit à travers les colonnes, écrasent tout sur leur passage. Après le défilé de ce trafic intense, les victimes – hommes, femmes, enfants et animaux – finissaient aussi plates que du carton.

La jeune Josefine Schleiter décrit l'horreur lorsque son groupe a été dépassé :

> *« Les [chars] se sont précipités à travers les rangées de chariots. Ces derniers ont été projetés dans les fossés où se trouvaient des entrailles de chevaux, et les hommes, les femmes et les enfants se battaient contre la mort. Les blessés criaient à l'aide.*

[239] Crawley, *Spoils of War*, pp. 10-11.

À côté de moi, une femme qui faisait un pansement à son mari qui perdait du sang à cause d'une grosse blessure. Derrière moi, une jeune fille a dit à son père : 'Papa, tue-moi.' 'Oui papa', a dit son frère qui avait environ seize ans. 'Je n'ai plus aucune chance'. Le père a regardé ses enfants, les larmes coulant sur ses joues et il a dit d'un ton calme : 'Attendez encore un peu les enfants.'

Puis vint un officier à cheval. Des soldats allemands lui ont été amenés. Il a pris son revolver ; j'ai fermé les yeux, des coups de feu ont retenti et les pauvres malheureux gisaient en face de nous, une balle dans la tête, une expression d'horreur sur leur visage. »[240]

Les survivants terrifiés qui se répandent dans la campagne gelée, sont des proies faciles. « *Les Russes nous ont trouvés et nous ont sortis de la grange,* déclara Horst Wegner, âgé de quatorze ans. *C'étaient des Mongols. Ils avaient d'énormes cicatrices et des marques de variole sur le visage. Et ils étaient parés de bijoux, ils portaient des montres jusqu'aux coudes. Ils sont entrés et ont sorti tous ceux qui portaient des vêtements militaires : un manteau militaire, par exemple. Ils étaient emmenés derrière la grange, poussés contre un mur et abattus. Ils n'étaient même pas tous Allemands ; certains d'entre eux étaient des étrangers. Ils ont même tiré sur le soldat qui avait bandé la jambe de mon père.* »[241]

Comme toujours, pour les femmes, la mort vivante ne tarde pas à se manifester. Renate Hoffmann raconte :

« Soudain, trois soldats russes sont arrivés au coin. Ils ont pointé leurs armes sur nous et nous ont forcées à entrer dans la maison... Nous savions ce qu'ils nous réservaient. Nous avons été séparées. Ils ont mis leurs armes sur nos têtes. Toute tentative de défense signifiait une mort certaine. La seule chose qu'on pouvait faire était de faire semblant d'être un rocher ou d'être morte...

Lorsque les trois hommes ont quitté la maison, j'ai ouvert la porte de la chambre où je me trouvais. Une autre porte s'est ouverte au bout du couloir et l'infirmière est sortie. Nous nous sommes regardées... Nous avions la

[240] Schieder, *Expulsion of the German Population*, pp. 129-130.
[241] Pechel, *Voices Fron the Third Reich*, p. 418.

nausée et nous nous sentions misérables. Dieu merci, il y avait encore l'eau courante dans la maison. »[242]

Alors qu'il se débat en voiture sur les routes encombrées, le major Rudolf Janecke du corps médical a un aperçu de ce qui lui semble être une *« agonie sans fin »*.

« Près d'un petit village... j'ai vu pour la première fois une colonne de réfugiés qui avait été anéantie depuis les airs. De nombreux charrois avaient pris feu malgré l'humidité – peut-être des bombes au phosphore – et étaient entièrement brûlés. Les morts gisaient autour dans d'étranges positions, parmi eux des enfants pressés contre la poitrine de leur mère... Peu après, nous avons été arrêtés par un homme agitant désespérément les bras... Il avait vu la croix rouge sur notre voiture. Son excitation a failli l'étouffer. Il était pâle comme la mort, et il a levé la main droite dans un geste d'imploration. Il ne cessait de montrer du doigt un chariot qui se trouvait sur le terrain découvert. Son bras gauche, probablement cassé, pendait mollement de son épaule.

Sa femme allait se vider de son sang, réussit-il à gémir, si je ne l'aidais pas immédiatement. Un équipage de char russe les avait surpris, il y avait deux jours, alors qu'ils se reposaient dans un village. Plus tard, ils étaient partis. Mais maintenant, elle saignait abondamment. Elle ne respirait presque plus, personne ne pouvait l'aider.

J'ai effectué des opérations difficiles sur le terrain, dans des conditions impossibles. Mais c'était la première fois que je tentais une tamponnade de l'utérus, sur un terrain couvert de neige balayé par un vent glacial, avec la patiente allongée sur un chariot crasseux dans ses vêtements maculés de sang... D'autres femmes se tenaient autour. Près de la tête de la patiente, était blotti un garçon d'environ quatorze ans, en pleurs. 'Il a dû regarder', dit l'homme pendant que je faisais à la femme deux injections des médicaments que j'avais avec moi. 'Quand le quinzième homme était sur elle, ils m'ont frappé parce que j'ai fait tomber la lumière. Il a dû tenir la lumière jusqu'à ce qu'ils soient tous passés'. Les autres femmes ont hoché la

[242] Ibid., p. 445.

tête, sans un mot de leur propre misère. »[243]

Dans l'ensemble, ceux qui ont pris la fuite en train s'en tirent mieux. Toutefois, la vitesse ne garantissait pas toujours l'évasion. Depuis le ciel, les avions russes mitraillent et bombardent régulièrement les voitures et sur terre, les chars coupent les rails. Lorsque les Soviétiques capturent soudain la ville d'Allenstein, ils forcent le chef de gare à signaler le « tout est dégagé » aux trains de réfugiés qui continuent d'arriver de l'est. Alors qu'un train sans méfiance après l'autre entre dans Allenstein, les Russes massacrent d'abord tous les hommes trouvés à bord, puis passent leur temps à violer les femmes wagon après wagon.[244]

✠ ✠ ✠

Pour des millions d'Allemands isolés sur la côte de la Baltique par la rapide avancée russe, une seule voie de sortie reste ouverte : la mer. Cependant, même ici, l'aviation soviétique contrôle le ciel et les sous-marins rôdent dans les profondeurs de la mer, invisibles. Dans les différents ports de la côte, des milliers et des milliers de réfugiés vêtus de guenilles et frigorifiés s'entassent sur le littoral dans l'espoir de trouver une place sur l'un des rares navires disponibles. Leur nombre est si important et leur peur si dévorante, que les efforts qu'ils déploient pour monter à bord lorsque les navires accostent, ressemblent souvent à des émeutes.

« *La bousculade pour monter à bord était tout simplement terrible, »* écrivit un témoin de Pillau. *J'ai vu un landau être évincé sans égard par la masse qui poussait. Un vieil homme est tombé dans l'eau et personne n'a pu rien faire dans l'écrasement, et puis, il faisait si froid, il est probablement mort en percutant*

---

243 Thorwald, pp. 144-145.

244 Alexander Solzhenitsyn, *Prussian Nights - A Poem* (New York : Farrar, Straus and Giroux, 1977), pp. 51, 63, 65.

l'eau. »[245]

Comme les gardes armés ont l'ordre d'évacuer le plus grand nombre possible de femmes et d'enfants, les bébés sont utilisés comme des billets d'embarquement ; des mères à moitié folles lancent leurs nourrissons à leur famille restée sur le quai. Certains enfants sont réceptionnés en toute sécurité ; d'autres pas.[246]

Mais, la situation à Gotenhafen est encore plus horrible. Fin janvier 1945, alors que le *Wilhelm Gustloff* s'apprête à embarquer des passagers, l'équipage est stupéfait par ce qu'il voit. « *Il devait y avoir 60 000 personnes sur les quais. . . ,* se souvient le second opérateur, Walter Knust. *Dès que les passerelles ont été descendues, les gens se sont précipités pour se frayer un chemin. Dans la confusion, beaucoup d'enfants ont été séparés de leurs parents. Soit les enfants sont parvenus à monter à bord, mais pas leurs parents, soit les enfants ont été laissés derrière sur le quai, alors que leurs parents étaient emportés par la foule.* »[247]

Le 30 janvier, au moment où le *Gustloff* – un ancien paquebot de croisière, conçu pour accueillir deux mille passagers et membres d'équipage – largue les amarres, le beau navire blanc avait pris à son bord pas moins de six mille réfugiés. Malgré cela, alors qu'il s'éloigne du port, son chemin est bloqué par des embarcations plus petites, bondées de réfugiés.

« *Prenez-nous avec vous,* » crient les réfugiés. *Sauvez les enfants !* »

« *Nous avons descendu les filets et tout le monde sur les petits bateaux s'est dépêché d'embarquer tant bien que mal,* déclara Rudi Lange, l'opérateur radio du *Gustloff*. *Lorsque ce fut fait, je crois me souvenir avoir été informé par l'un des officiers du navire de signaler que quelque 2 000 personnes supplémentaires étaient montées à bord.* »[248]

---

[245] Christopher Dobson, John Miller et Ronald Payne, *The Cruelest Night* (Boston : Little, Brown, 1979), p. 25.
[246] Ibid.; Toland, *Last 100 Days*, p. 31.
[247] Dobson, *Cruelest Night*, p. 58.
[248] Ibid., p. 84.

Tandis qu'il se débat, dans cette nuit noire et orageuse, contre des vents violents et de lourdes vagues de glace, les systèmes de ventilation et de plomberie du *Gustloff* tombent complètement en panne. Chargé bien au-delà de ses limites, le navire hermétique est rempli d'une odeur chaude et nauséabonde d'urine, d'excréments et de vomi.[249] Les gémissements et les cris des soldats gravement blessés et les lamentations des familles séparées ajoutent à l'horreur effroyable. Mais le pire est encore à venir. Vers 21 heures, trois fortes secousses ébranlent les passagers du *Gustloff*.

« V*room – Vroom – Vroom ! Voilà à quoi cela ressemblait,* » se souvient un jeune garçon après qu'il ait entendu les torpilles.[250]

« *J'ai entendu des explosions,* écrivit l'ingénieur Knust, *et j'ai su immédiatement ce qui venait de se passer, parce que les moteurs se sont arrêtés et j'ai vu l'eau s'engouffrer dans la salle des machines. Sous la puissance de l'explosion, le navire a vacillé tout d'abord à tribord. Puis il s'est relevé et a commencé à gîter sur bâbord. J'ai mis mes chaussures et ma veste et je me suis précipité dans le couloir.* »[251]

Prises de panique, des milliers de personnes sous le pont se ruent dans les passages étroits, écrasant et griffant les autres dans une tentative désespérée d'atteindre les canots de sauvetage.[252] « *Les gens se précipitaient de tous les côtés et criaient. Les sonnettes d'alarme retentissaient,* » se souvient un passager terrorisé.[253]

« *Nous nous sommes frayés un passage à travers la foule jusqu'à l'un des bateaux,* déclara Paula Knust, épouse de l'officier du navire. *Nous fûmes saisis par le vent glacial. Je portais seulement un pantalon, un chemisier et un blazer. Déjà, le navire gîtait fortement. Les vagues semblaient très hautes et vous ne*

[249] Ibid., p. 90.
[250] Ibid., p. 105.
[251] Ibid., p. 102.
[252] Thorwald, *Flight*, p. 122.
[253] Dobson, *Cruelest Night*, p. 104.

pouvez pas imaginer à quel point c'était terrible. »[254]

La plupart des canots de sauvetage étaient gelés et même ceux qui auraient pu être libérés sont malmenés dans la panique et déversent leurs occupants hurlants dans la mer Noire. Walter et Paula Knust s'agrippent à une embarcation qui a réussi à sortir. « *Lorsque nous avons touché l'eau,* se souvient le mari, *je pouvais voir les gens qui sautaient dans la mer sur le côté du navire. Je pensais que ceux qui avaient échappé à la noyade allaient mourir de froid. Il faisait si froid.* »[255] En effet, l'eau est si froide que ceux qui sautent par-dessus bord auraient tout aussi bien pu sauter dans de l'huile ou de l'acide bouillant car leurs chances de survie étaient presque aussi minces. En quelques secondes, quelques minutes tout au plus, les nageurs en difficulté meurent.

Alors que les haut-parleurs diffusent des paroles de réconfort : « *Le navire ne coulera pas. Des navires de sauvetage sont en route* », des milliers de personnes, frigorifiées, se pressent sur les ponts.[256] Convaincus que les cloisons étanches résisteront et qu'en effet, le bateau ne coulera pas, de nombreux passagers se réfugient une fois de plus à l'intérieur pour échapper aux vents violents et à la température de –20°C. Le répit est cependant de courte durée. À dix heures, une forte secousse déchire le *Gustloff* alors que les cloisons éclatent et que la mer s'y engouffre. En quelques secondes, le grand navire commence à rouler sur le côté.[257] Eva Luck, alors âgée de seize ans, était dans la salle de bal avec sa mère et sa petite sœur :

> *« Tout d'un coup toute la salle de musique s'est inclinée et un grand cri est monté de la foule qui se trouvait là. Ils ont littéralement glissé en tas le long du pont en angle. Un piano à queue à l'une des extrémités a glissé dans tous les sens et a roulé dans la salle bondée, écrasant des femmes et des enfants sur son passage et en balayant d'autres devant lui. Finalement, il s'est écrasé contre la cloison bâbord avec un rugissement discordant, comme si*

[254] Ibid., pp. 112-113.
[255] Ibid., p. 114.
[256] Ibid.
[257] Thorwald, *Flight*, p. 123.

un poing géant avait frappé toutes les touches en même temps. »[258]

Ailleurs, d'autres victimes sont éjectées directement dans la mer, leurs corps ayant été projetés à travers les vitres des ponts fermés.[259] Au milieu des cris, des sirènes et du rugissement de l'eau qui s'engouffre, des coups de feu résonnent dans tout le navire condamné alors que ceux piégés en-dessous se suicident.

Ayant miraculeusement pu sortir de la salle de bal grâce à l'aide d'un marin, la famille d'Eva Luck a tenté désespérément de s'échapper :

> *« Ma mère avait oublié de mettre ses chaussures, et je me déplaçais maladroitement en talons hauts vers les barreaux en fer de l'échelle qui montait à l'intérieur du navire. Les gens autour de nous tombaient à la renverse lorsque le navire se déplaçait, mais j'ai pu saisir les barreaux et hisser ma petite sœur... Ma mère nous a suivis jusqu'au pont supérieur.*
>
> *Quand nous sommes arrivés là, c'était terrible. J'ai vu avec horreur que la cheminée [du paquebot] était couchée presque parallèle à la mer. Les gens se jetaient à l'eau. J'entendais la sirène du navire et je sentais l'eau glacée autour de mes jambes. J'ai tendu la main pour essayer d'attraper ma sœur. Je ne sentais rien d'autre que l'eau qui me balayait sur le côté. »*[260]

Heureusement pour Eva et quelques autres, la force des eaux d'inondation a libéré un certain nombre de radeaux de sauvetage. Alors que les survivants se bousculent pour monter à bord, le *Gustloff* entame sa rapide descente. « *Tout à coup »,* se souvient une femme dans un canot de sauvetage, *il semblait que toutes les lumières du navire s'étaient allumées. Tout le navire était illuminé et ses sirènes retentissaient au-dessus de la mer.* »[261] Paula Knust qui a aussi vu le drame relate :

> *« Je ne peux pas oublier le son clair et fort de la sirène lorsque le* Gustloff, *toutes lumières allumées, a fait le dernier plongeon. Je pouvais*

---

[258] Dobson, *Cruelest Night*, p. 117.
[259] Thorwald, p. 123.
[260] Dobson, p. 117.
[261] Ibid., p. 120.

clairement voir les personnes encore à bord du Gustloff, *accrochées aux rails. Même lorsqu'il a coulé, ils étaient encore accrochés et criaient. Tout autour de nous, il y avait des gens qui nageaient ou qui flottaient dans la mer. Je peux encore voir leurs mains s'agripper aux côtés de notre bateau. Il était trop plein pour en prendre d'autres.* »[262]

Lorsque plus tard, les bateaux de sauvetage arrivent sur les lieux, ils sortent des eaux glacées seulement neuf cents survivants. Tout le reste – soit environ 7 000 hommes, femmes et enfants – ont disparu. Mais ce n'est pas pour autant la fin du cauchemar. Lorsque les navires de sauvetage touchent terre, des dizaines de victimes sont débarquées à Gotenhafen. Ainsi, en moins de vingt-quatre heures, après une nuit harassante d'une terreur incroyable, certains réfugiés se retrouvent sur les quais mêmes qu'ils espéraient quitter, cherchant une fois de plus désespérément un moyen de s'échapper. [263]

✠ ✠ ✠

Pendant ce temps, la marée rouge se rapproche. Dans d'innombrables villes et villages allemands le même schéma se répète, comme le révèle le journal d'un prêtre catholique de Klosterbrueck :

« 21 janvier 1945... Étrange à dire, la population a l'intention de rester ici, et n'a pas peur des Russes. Les rapports, selon lesquels, dans un village, ils ont violé toutes les femmes et enlevé tous les hommes pour les emmener travailler quelque part ont dû être exagérés. Comme ce serait terrible si Goebbels disait la vérité après tout !...

22 janvier... les mitrailleuses résonnent tout près et des obus ont dû toucher certains des bâtiments voisins, car la maison continue de trembler. Les occupants de la cave ne cessent de me demander comment vont se comporter les Russes. Je ne cesse de me poser la même question...

---

[262] Ibid.

[263] Ibid., p. 135.

[Plus tard] : Nous avons eu notre première rencontre avec eux, et nous sommes quelque peu soulagés. Ils ne sont pas aussi mauvais que nous l'avions prévu. Lorsque nous avons entendu les Russes se déplacer dans l'église au-dessus, nous sommes allés vers eux. Deux soldats russes ont regardé à la porte de la cave et ont demandé s'il y avait des soldats allemands. Il y avait un étrange regard de tension et de peur sur leurs visages. Un Russe a surveillé l'entrée de la cave toute la nuit.

23 janvier... Après que les troupes de combat aient continué d'avancer, un nouveau groupe de Russes est arrivé. Deux d'entre eux sont entrés dans la cave, ont tiré plusieurs coups de feu dans le plafond, et nous ont demandé de leur donner nos montres. Ils sont partis avec quatorze montres-bracelets. Puis trois autres Russes sont arrivés... [Ils] ont avalé la nourriture comme des bêtes sauvages, et ils ont bu le vin comme si c'était de l'eau. Il n'arrêtaient pas de dire : 'La guerre est bonne ici,'...

25 janvier. Toute la nuit, les Russes sont entrés dans la chapelle, et nous ont fouillés et interrogés. Ils ont ordonné à la femme de sortir avec son petit enfant... [Ils] ont violé la femme et nous l'ont renvoyée. Elle est revenue à la chapelle, son petit enfant dans les bras, les larmes coulant sur son visage... Au cours de la matinée, trois femmes du village sont venues à la chapelle. Le vicaire les a à peine reconnues, car leurs visages étaient déformés par la peur et la terreur. Elles nous ont dit que des familles entières avaient été abattues par les Russes... Des filles qui avaient refusé de se laisser violer, et des parents qui avaient cherché à protéger leurs enfants, avaient été abattus sur place...

26 janvier. La nuit dernière a encore été très troublée. De nouveaux groupes de soldats ont continué à arriver et à fouiller la maison... À chaque fois que la porte s'ouvrait, la peur nous saisissait...

27 janvier. Nous, les prêtres, avons été autorisés à sortir de la chapelle pendant une demi-heure aujourd'hui afin d'enterrer Margaret dans la cour. Pauvre fille, c'est une bonne chose que tu sois morte, et que tu ne saches pas ce que les Russes ont fait à ton corps !

28 janvier. La nuit a encore été très troublée… Beaucoup de religieuses

sont de plus en plus angoissées et nerveuses. Elles dorment encore moins que nous. Je les entends souvent dire : 'Si seulement nous avions fui avant l'arrivée des Russes !' »[264]

Fin janvier, l'armée allemande en déroute réussit enfin à pivoter et fait face à ses poursuivants. L'avancée rouge ayant été si rapide, les lignes de ravitaillement soviétiques n'ont pas pu suivre le rythme. En outre, un dégel soudain a fait fondre des rivières glacées et transformé les routes en bourbiers, rendant impossible toute poursuite rapide. Alors que des enclaves isolées continuent à retenir les Russes, en particulier le long de la côte de la Baltique, le gros de l'armée allemande prend des positions défensives derrière l'Oder : la dernière barrière naturelle avant Berlin. Bien que le répit miraculeux a été consacré à regrouper et à placer les armes entre les mains de l'armée populaire, ou Volkssturm, le moral de la Wehrmacht a reçu un coup sévère. L'incroyable force et la fureur de l'assaut russe ont maintenant convaincu la plupart des militaires que la défaite est inévitable. Et pour les masses civiles recroquevillées et stupéfaites, la profondeur écœurante de la sauvagerie soviétique annonce aussi clairement que la fin sera infiniment plus cauchemardesque que ce que même l'imagination la plus sinistre pouvait imaginer.

Dans un premier temps, seules des rumeurs à couper le souffle relayées par des réfugiés pris de panique, révèlent la nature de l'horreur qui approche. Plus tard, cependant, l'étendue des atrocités russes est confirmée lorsque des unités de l'armée en détresse percent les lignes ennemies ou lorsque la Wehrmacht lance de petites contre-attaques et récupère des morceaux de terrain perdu.

« *Ils sont entrés dans chaque village et chaque ville,* écrivit quelqu'un qui s'est entretenu avec des soldats, *les troupes allemandes sont tombées sur des scènes d'horreur : des garçons immolés, des hommes de l'armée populaire imbibés d'essence et brûlés – et parfois des survivants pour raconter l'histoire de ces outrages. Dans certains villages, ils ont surpris des Russes au chaud dans le lit des femmes*

[264] Kaps, *Silesia*, pp. 179-181.

qu'ils avaient prises et ont trouvé les corps de nombreux prisonniers de guerre français qui sont morts en défendant les femmes et les enfants allemands. »[265]

Bouleversé par ce qu'il voit et entend, un officier allemand tente désespérément de donner un sens au désastre ; de comprendre l'esprit des hommes *« qui trouvent. . . du plaisir à violer la même femme à plusieurs reprises, des dizaines de fois, alors même que d'autres femmes se tiennent à proximité. »*

> *« Il y a derrière cela une haine perverse qui ne peut s'expliquer par des phrases sur le bolchevisme, ou la soi-disant mentalité asiatique, ou par l'affirmation selon laquelle les soldats russes ont toujours considéré les femmes des vaincus comme leur butin... J'étais en Pologne en 1939 quand les Russes s'y sont installés, et je n'ai pas vu une seule femme être molestée. »*[266]

« Ceci, conclut le jeune officier avec tristesse, *montre l'effroyable puissance de la propagande. »*[267]

Des centaines de milliers de personnes massacrées, des centaines de milliers de femmes violées, des millions de personnes déjà réduites en esclavage, mais ce n'était rien. Le pire était à venir.

« *Les Allemands ont été punis, mais pas assez,* » exultait Ilya Ehrenbourg. *Les Fritz courent toujours, mais ils ne sont pas morts. Qui peut nous arrêter maintenant ? ...L'Oder ? La Volksturm ? Non, il est trop tard, Allemagne, tu peux tourner en rond, brûler et hurler dans ton agonie mortelle ; l'heure de la revanche a sonné !* »[268]

---

[265] Thorwald, *Flight*, p. 79.
[266] Ibid., p. 145.
[267] Ibid.
[268] Toland, *Last 100 Days*, p. 72.

4

Crescendo de destruction

Au début du mois de février 1945, les dirigeants des trois nations les plus puissantes du monde se réunissent pour une dernière fois à Yalta, en Crimée soviétique. Contrairement aux réunions précédentes à Téhéran, à Casablanca et au Québec, cette rencontre sur la mer Noire n'est pas vraiment un conseil de guerre ou un sommet afin de discuter stratégie, mais plutôt une célébration de la victoire. Il ne s'agit plus de savoir « si » la victoire sera obtenue, mais simplement de savoir « quand » elle le sera. En conséquence, l'atmosphère du banquet de gala de la nuit précédant les discussions officielles est détendue, amicale et festive. Le somptueux festin terminé – consommé, esturgeon, bœuf, poulet frit, dessert – et que commencent à couler à flot champagne et vodka, les dirigeants se livrent à des bavardages et à des plaisanteries.[269]

À une ou deux exceptions près, les trois hommes de Yalta étaient les visages les plus reconnaissables sur terre. Winston Churchill : rond, chérubin, gros buveur, bien qu'à moitié américain, il semble être la quintessence du bulldog anglais avec son éternel cigare, son chapeau melon noir et son caractère impassible. Franklin Roosevelt : majestueux, mondain, bien que confiné dans un fauteuil roulant et visiblement malade – l'air « *ahuri* », pensent certains – il semble

[269] Diane Shaver Clemens, *Yalta* (New York : Oxford University Press, 1970), p. 128 ; Ziemke, *Soviet Juggernaut*, p.183.

toujours être l'homme d'État par excellence. Joseph Staline : des yeux pétillants, un sourire ironique, des cheveux tel un tapis épais, malgré sa petite taille (1m52), la massive et robuste charpente du dictateur semble personnifier le grand mastodonte rouge qu'il dirige.[270] Malgré les différences évidentes entre les hommes, tant intellectuelles que physiques, chacun partage avec l'autre une caractéristique qui réduit à l'insignifiance toutes les contradictions extérieures : tous les trois nourrissent une haine invétérée non seulement envers Adolf Hitler et le « nazisme », mais envers les Allemands et l'Allemagne.

En dépit des promesses de campagne visant à maintenir les États-Unis en dehors de la Seconde Guerre mondiale – « *Je l'ai dit une fois et je le répéterai encore et encore, vos garçons ne combattront dans aucune guerre étrangère* » – Franklin Roosevelt a travaillé assidûment en coulisses afin de faire entrer son pays dans cette guerre une fois sa réélection assurée. Toujours incapable de convaincre les Américains qu'une guerre avec l'Allemagne était dans leur intérêt, Roosevelt a imposé un embargo paralysant l'allié du Reich, le Japon, dans l'espoir de provoquer une attaque et de se glisser dans la guerre par la « porte de derrière ». Lorsque les Japonais, confrontés à une lente strangulation, réagissent consciencieusement à Pearl Harbor en décembre 1941, c'est le rêve de Roosevelt qui se réalise. Plus tard, lorsque son secrétaire au Trésor, Henry Morgenthau, propose un plan pour pastoraliser l'Allemagne après la victoire, assurant ainsi la mort de millions de personnes, Roosevelt en est le plus fervent partisan.

« *Je voudrais voir les Allemands sur le seuil de pauvreté pendant 50 ans »,* admit le Président en privé.

En 1943, lors d'une réunion avec Churchill à Casablanca, Roosevelt déclare que rien de moins qu'une « reddition inconditionnelle » ne serait acceptée de la part de l'Allemagne. Ainsi, en supprimant toute latitude de négociation possible pour Hitler, la déclaration du président

[270] Eugene Davidson, *The Death and Life of Germany* (New York : Alfred Knopf, 1959), p. 32.

américain assure que non seulement l'Allemagne se battra jusqu'à la mort, mais elle garantit également que des centaines de milliers d'aviateurs et de soldats alliés allaient également périr. En outre, le fait qu'une guerre aussi longue permettrait à l'armée rouge d'atteindre et sans doute d'asservir une grande partie de l'Europe semblait acquis d'avance.

Alors qu'il pouvait se montrer chaleureux et sympathique, et que peu doutaient que sous un extérieur souvent bourru battait un cœur sensible, la répugnance de Winston Churchill à l'égard du « Boche » remontait au moins à la Première Guerre mondiale. Rien n'illustre mieux l'antipathie du Premier ministre que la campagne de terreur menée par la R.A.F. L'empressement de Churchill à déclencher les horreurs de la guerre bactériologique, ainsi que sa volonté d'envahir des pays neutres pour atteindre le Reich, étaient une preuve supplémentaire de sa profonde inimitié.[271]

Contrairement à Roosevelt et à Churchill, la haine de Joseph Staline ne visait pas tant les Allemands en tant que race que l'opposition politique. Les crises de paranoïa de Staline étaient légendaires et ses soupçons de meurtre se sont avérés aussi bien fondés sur les compatriotes que sur les étrangers. Au cours des années 1930, des millions de paysans russes et ukrainiens indépendants ont été délibérément condamnés lors d'une famine provoquée par le dictateur (Holodomor). On estime que dix à vingt millions d'autres qui ont résisté à la collectivisation ou qui étaient considérés comme politiquement peu fiables ont été condamnés à une peine équivalant à la mort lorsqu'ils ont été emmenés en Sibérie comme travailleurs forcés.[272] Des milliers d'officiers de l'armée qui n'avaient pas suffisamment de zèle marxiste ont également été liquidés.

« *Ni le licenciement, ni l'ostracisme, ni l'asile d'aliénés, ni la prison à vie, ni l'exil ne lui semblaient une punition suffisante pour une personne qu'il estimait*

[271] Landwehr, *Charlemagne's Legionnaires*, pp. 14-15 ; Fussell, *Wartime*, p. 284.
[272] Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 20.

dangereuse », écrivit Alexandre Soljenitsyne, celui qui, plus tard, finit par bien connaître les méthodes de Staline. « *La mort était le seul moyen fiable de régler entièrement les comptes. Et quand ses paupières inférieures clignaient, la condamnation qui scintillait dans ses yeux était toujours la mort.* »[273]

En 1939, lorsque les forces soviétiques envahissent la Pologne, l'un des premiers gestes de Staline est de rassembler et d'exécuter plus de 15 000 officiers de l'armée et autres intellectuels, éliminant ainsi d'un seul coup une grande partie de l'opposition potentielle.

Bien conscient de son passé, nerveux quant à l'impact que ses futurs actes en Europe auraient sur un public britannique sensible, et désespéré de maintenir une alliance contre nature, le gouvernement de Churchill tente avec force de couvrir le comportement sanglant de son allié communiste. Ainsi diffuse-t-il une note de service secrète du ministère britannique du renseignement aux hauts fonctionnaires et aux faiseurs d'opinion dans la presse :

> « *Nous ne pouvons pas réformer les bolcheviques, mais nous pouvons faire de notre mieux pour les sauver – et nous sauver nous-mêmes – des conséquences de leurs actes. Les révélations du dernier quart de siècle rendront les simples démentis peu convaincants. La seule alternative à la dénégation est de détourner l'attention du public de l'ensemble du sujet. L'expérience a montré que la meilleure distraction est la propagande d'atrocités dirigée contre l'ennemi. Malheureusement, le public n'est plus aussi sensible qu'à l'époque de la « fabrique à cadavres », des « bébés belges mutilés » et des « Canadiens crucifiés » [de la Première Guerre mondiale]. Votre collaboration est donc sérieusement sollicitée afin de détourner l'attention du public des agissements de l'armée rouge en soutenant sans réserve les diverses accusations portées contre les Allemands... qui ont été et seront mises en circulation par le ministère.* »[274]

Afin que personne ne doute des intentions de Staline une fois que

---

[273] Strawson, *Battle for Berlin*, p. 54.

[274] Udo Walendy, *The Methods of Reeducation* (Vlotho/Weser, Germany: Verlag fur Volkstum und Zeitgeschichtsforschung, 1979), p. 5.

ses légions auront pris le contrôle de l'Allemagne, la réalité a été rendue très claire lors de la conférence de Téhéran en 1943. Levant son verre de vodka pour un « énième toast », le dirigeant communiste a soudain annoncé : « *Je propose de rendre hommage à la justice la plus rapide possible pour tous les criminels de guerre allemands – la justice devant un peloton d'exécution. Je bois à notre unité pour les y acheminer aussi vite que nous les capturerons, tous, et il doit y en avoir au moins 50 000.* »[275] Lorsque Churchill, bien imbibé, proteste avec colère : « *Le peuple britannique ne tolérera jamais un tel meurtre de masse... sans un procès équitable !* » ; Staline sourit, ses yeux pétillent et, dans l'ensemble, il semble *« extrêmement excité ».*[276]

« *Peut-être »,* interrompt le Président américain, « *pourrions-nous dire qu'au lieu d'exécuter sommairement 50 000 personnes, nous devrions nous entendre sur un nombre plus restreint. Disons 49 500 ?* »[277]

Interrogé sur la question afin qu'il donne son avis, Elliot, le fils de Roosevelt et brigadier général dans l'armée américaine, intervient diplomatiquement :

> *« Tout cela n'est-il pas un peu trop académique ? Les soldats russes, américains et britanniques vont régler la question pour une bonne partie de ces 50 000 personnes au combat, et j'espère que non seulement le sort de ces 50 000 criminels de guerre sera réglé, mais aussi celui de plusieurs centaines de milliers d'autres nazis.*
>
> *Staline rayonnait de plaisir. Il a contourné la table et a passé un bras autour de mes épaules... 'Excellente réponse ! Un toast à ma santé !' J'ai rougi de plaisir. »*[278]

Malgré la réputation largement justifiée de Staline de plus grand meurtrier de l'histoire, Franklin Roosevelt est un fervent partisan et admirateur du dictateur et le défend à chaque instant. Soucieux de donner un visage amical et populaire au chef d'État russe et de

---

[275] Veale, *Advance to Barbarism*, p. 216.
[276] Ibid.
[277] Ibid., p. 217.
[278] Ibid.

convaincre les Américains qu'il est un « magnifique » et « noble » allié, Roosevelt commence à appeler Staline : « Oncle Joe ».

« C'*est un homme qui allie une formidable et implacable détermination à une bonne humeur inébranlable »,* a expliqué le Président au public américain. « *Je crois qu'il est représentatif du cœur et de l'âme de la Russie ; et je crois que nous allons très bien nous entendre avec lui et avec le peuple russe – très bien même.* »[279]

En privé, l'étrange besoin de Roosevelt d'être aimé et accepté par le dictateur est parfois embarrassant et comique. « *Staline déteste profondément tous vos hauts fonctionnaires »,* écrivit le Président à Churchill, ce qui ressemble beaucoup à la vantardise du chouchou de la classe. « *Il pense qu'il me préfère et j'espère qu'il continuera à le faire.* »[280]

De son côté, Staline reste à l'écart de son admirateur américain, ne le considérant guère plus qu'un ustensile utile. Malgré le fait que ni lui ni sa nation ne survivraient longtemps contre la machine de guerre allemande sans une aide massive de l'Amérique, Staline est irritable avec le Président des États-Unis dans le meilleur des cas et ouvertement méprisant dans le pire. Ainsi, lors du sommet de Téhéran, Roosevelt tente-t-il d'interrompre le dirigeant russe alors qu'il examine un document. « *Pour l'amour de Dieu, laissez-moi finir mon travail !* » a grogné Staline, au grand embarras de ceux qui l'entouraient.[281]

Rien n'illustre mieux la relation à sens unique entre les deux hommes que l'insistance de Staline à organiser le sommet de 1945 dans sa propre cour à Yalta, forçant ainsi un président américain frêle et malade (en phase terminale) à parcourir la moitié du globe pour y assister.[282] Néanmoins, malgré les insultes, les humiliations et le manque

---

279 Harry Elmer Barnes, "Sunrise at Campobello: Sundown at Yalta," The Barnes Review (Septembre 1997): p. 6.
280 Ibid., p. 5.
281 Remi Nadeau, *Stalin, Churchill, and Roosevelt Divide Europe* (New York : Praeger, 1990), pp. 211-212 ; Ziemke, *Soviet Juggernaut*, p. 71.
282 Stewart Richardson, ed., *The Secret History of World War II* (New York : Richardson & Steirman, 1986), pp. 209, 213.

choquant de gratitude de la part de Staline, Roosevelt persiste dans ses efforts pour courtiser le dictateur.

« *Il y a une chose que je veux vous dire »,* confia Roosevelt à Staline lors du banquet à Yalta. « *Le Premier ministre et moi nous télégraphions depuis deux ans maintenant, et nous avons un terme affectueux par lequel nous vous appelons, et c'est 'Oncle Joe'.* »[283]

Ignorant qu'une telle familiarité témoigne d'un manque de respect en Russie, Roosevelt est surpris lorsqu'un Staline visiblement en colère signale son départ. La situation est quelque peu sauvée lorsque Churchill brise la tension en portant un toast. Les yeux du monde sont maintenant rivés sur Yalta, déclare le Premier ministre, et ce que les *« Trois Grands »* allaient accomplir au cours des discussions des jours suivants affecterait l'humanité pendant une centaine d'années.[284]

En fait, en dépit du toast de Churchill et les communiqués de presse qui suivront, Yalta n'est guère plus qu'une scène pour Staline et Staline seul. En février 1945, la relation entre les trois hommes pouvait être décrite plus précisément comme « le Big One et les deux petits ». Roosevelt ne refuserait pas les demandes de Staline pour des raisons philosophiques et psychologiques, et Churchill ne pourrait pas le faire faute de pouvoir. Avec ses armées massives prêtes à mettre fin à la guerre, Joseph Staline est désormais clairement aux commandes. En outre, parmi les trois nations victorieuses, il est incontestable que c'est la Russie qui a le plus souffert de la guerre. En conséquence, lors du partage du butin, la Russie recevrait logiquement la part du lion.

Bien que le dirigeant communiste déclare du bout des lèvres qu'il souhaite des *« élections libres et sans entraves »* dans les pays que son armée allait bientôt envahir, ni le Président américain ni le Premier ministre britannique ne peuvent sérieusement douter du sort de l'Europe de l'Est. Rien ne démontre plus graphiquement les plans de Staline pour les pays qu'il a conquis que les récents évènements de Varsovie. Là,

---

[283] Clemens, *Yalta*, pp. 128-129.
[284] Ibid., p. 129.

enhardis par l'approche de l'armée rouge et influencés par les promesses d'aide des Alliés, les combattants polonais de la liberté s'étaient soulevés contre les Allemands. Cependant, plutôt que d'intervenir et d'aider le soulèvement, comme il en était certainement capable, Staline arrêta son armée à quelques kilomètres de là et se contenta d'observer, permettant ainsi aux Allemands d'écraser finalement cette menace potentielle pour le communisme.[285] Néanmoins, rien ou presque de ce que l'homme fort soviétique faisait ne lui nuisait aux yeux de ses alliés, en particulier de Roosevelt.

Des incidents comme celui de Varsovie, ainsi, semble-t-il, que l'acquiescement lâche de leur gouvernement à toutes les demandes soviétiques, ne passent pas inaperçus aux yeux d'un certain nombre d'Américains, dont James V. Forrestal. En effet, le secrétaire de la Marine nota dans son journal :

> *« Je trouve que chaque fois qu'un Américain suggère que nous agissions en fonction des besoins de notre propre sécurité, il est susceptible d'être qualifié de fasciste ou d'impérialiste maudit, tandis que si l'oncle Joe suggère qu'il a besoin des provinces baltes, de la moitié de la Pologne, de toute la Bessarabie et d'un accès à la Méditerranée, tout le monde s'accorde à dire que c'est un type bien, franc, sincère et généralement charmant, avec qui il est très facile de traiter parce qu'il est si explicite dans ce qu'il veut. »*[286]

Comme Forrestal l'a constaté par expérience, toutes les protestations contre la politique soviétique étaient rapidement réduites au silence.

Un autre sujet sur lequel Staline a été explicite à Yalta concernait le retour de plus de deux millions de citoyens soviétiques qui avaient soit fui en Allemagne pour éviter la persécution chez eux, soit qui avaient rejoint l'ennemi pour lutter contre le communisme. Une fois de plus, Roosevelt a répondu à cette demande en promettant une coopération

---

[285] Nadeau, *Stalin*, pp. 106-107.
[286] Davidson, *Death and Life*, p. 28.

totale.[287]

Mais bien sûr, le principal sujet de discussion à Yalta est le sort de leur ennemi commun ou, comme Churchill l'a sinistrement formulé, « *l'avenir de l'Allemagne, si tant est qu'elle en ait un* ».[288] Dans l'ouest, les Alliés se remettent tout juste de leur quasi-catastrophe dans les Ardennes. Dans l'est, le sort de l'Allemagne s'écrit en lettres rouge sang alors que l'armée soviétique poursuit son carnage à travers la Prusse, la Poméranie et la Silésie. Les trois dirigeants se sont entendus pour que l'ancien Troisième Reich – une fois la victoire acquise – soit partagé comme le repas du soir et que son peuple soit réduit en esclavage en Union soviétique. Bien que Roosevelt ait solennellement annoncé plus tôt que « *les Nations Unies ne participent pas au trafic d'êtres humains »,* lorsque Staline a proposé le plan, le Président a qualifié cette idée de « *saine*. »[289]

Un autre sujet abordé à Yalta, bien qu'apparemment mineur, concerne la demande de Staline d'un bombardement massif de l'Allemagne de l'Est afin de faciliter le passage final de l'armée rouge à travers le Reich. Désireux de démontrer à son allié que la Grande-Bretagne, et en particulier la R.A.F, est encore une force avec laquelle il faut compter, Churchill accepte rapidement. Et ce faisant, une cible en particulier lui vient à l'esprit ; il s'agit d'une cible que le maréchal de l'Air Harris demandait instamment de détruire depuis des mois maintenant. Le Premier ministre est convaincu que cette ville et sa destruction offriront une occasion unique de montrer à Staline et au monde entier que le soleil ne s'était pas encore couché sur le puissant Empire britannique.[290]

Lorsque le 11 février, les entretiens de Yalta sont finalement conclus, les trois dirigeants alliés ont signé une déclaration commune destinée à être diffusée dans la presse, puis se sont chaleureusement dit

---

[287] Elliott, *Pawns of Yalta*, p. 2.
[288] Clemens, *Yalta*, p. 140.
[289] Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 19.
[290] Hastings, *Bomber Command*, pp. 341-342.

adieu.

« *Notre but n'est pas,* expliquait la déclaration, *de détruire le peuple allemand.* »[291]

Certains journalistes qui ont couvert Yalta ont peut-être cru à cette déclaration et beaucoup de ceux qui ont lu ces paroles dans le monde entier l'ont sans doute également cru. Mais les personnes les plus directement touchées, les survivants Allemands eux-mêmes, ne se font pas d'illusion. D'après leur expérience passée, la plupart d'entre eux savent déjà ce qui les attend bien mieux que les mots ne pourront jamais le dire.

✠ ✠ ✠

Le Fashing est un évènement annuel allemand similaire à la célébration latine du Mardi Gras. En cette soirée particulière du « Mardi gras », les Teutons, généralement posés et réservés, revêtent des costumes extravagants ; rejoignent des amis ou de parfaits inconnus ; se pressent dans les bars, les restaurants et les théâtres ; puis participent pendant plusieurs heures à des réjouissances aussi bien futiles qu'inoffensives. Cependant, en raison des nécessités de la guerre, cette célébration – comme la plupart des autres dans le Reich dévasté – est pour ainsi dire délaissée. Dans une seule ville, cependant, la tradition du Fashing s'est poursuivie comme par le passé et, dans la nuit du 13 février, des femmes et des enfants, ainsi que les quelques hommes restants, inondent les rues pour le célébrer.

Dresde était vraiment l'un des plus grands trésors culturels du monde. Connue comme la « Florence de l'Elbe », cette ancienne vitrine au cœur de la Saxe était une expression temporelle de l'architecture gothique et de la culture médiévale. À chaque détour de chaque rue

[291] Keeling, xi.

étroite et pavée de la vieille ville se trouvait un palais orné, un musée, une galerie d'art ou une imposante cathédrale vieille de plusieurs siècles. Comme Paris, Rome et Venise, Dresde était à la fois belle, romantique et éternelle. Depuis des décennies, la ville était l'une des étapes incontournables pour les voyageurs du continent, en particulier ceux venant de Grande-Bretagne et d'Amérique.[292]

Aussi bienvenu soit-il, le fait qu'une ville de la taille de Dresde ait survécu alors que tout le reste a été détruit, a mystifié certains habitants et en a troublé d'autres. Étant donné que seuls deux minuscules raids en plein jour avaient eu lieu pendant les cinq années de guerre, beaucoup ont supposé que le salut de Dresde était dû à sa réputation de « ville d'art » ; qu'en tant que joyau inestimable et irremplaçable de la culture occidentale, même les « bombardiers de terreur » n'avaient pas la haine suffisante pour effacer une telle beauté.[293] D'autres ont supposé que Dresde n'ayant presque pas d'industrie lourde et que le peu qu'elle avait n'avait aucune incidence sur la guerre, l'ennemi n'avait tout simplement pas jugé la ville comme une cible valable. Lorsque les sceptiques ont fait remarquer que de nombreuses autres belles villes allemandes avec peu ou pas d'industrie avaient été systématiquement anéanties, les rumeurs ont inventé de nouvelles raisons quant à la survie miraculeuse de Dresde.

Selon une croyance répandue, une tante de Churchill vivait à Dresde. Une autre laissait entendre que la ville avait été épargnée en raison d'énormes investissements américains. Le fait que Dresde soit devenue une « ville hôpital » avec de nombreuses installations médicales semblait une explication rationnelle pour d'autres. Pour certains, les vingt-six mille prisonniers de guerre alliés internés dans la ville semblait une réponse plus logique.[294] Toutefois, parmi de nombreux Dresdois, l'explication la plus plausible du fait que leur ville

---

[292] Pechel, *Voices From the Third Reich*, p. 224 ; Veale, *Advance*, p. 189.
[293] David Irving, *The Destruction of Dresden* (1963), p. 173 ; Owings, *Frauen*, p. 191 ; McKee, *Dresden* 1945, p. 137 ; Pechel, *Voices*, pp. 137, 224.
[294] Owings, p. 191 ; Pechel, pp. 228, 463-464 ; Sorge, *Other Price*, p. 105.

ait survécu quand tout le reste était mort, c'était peut-être qu'une étincelle de miséricorde brûlait encore dans le cœur des pilotes britanniques et américains. En février 1945, parmi tous les noms qu'elle portait, rien ne décrivait mieux Dresde que « la ville des réfugiés ».

Depuis l'invasion soviétique en janvier, des millions de colonnes de réfugiés, terrifiés et désespérés de mettre le plus d'espace possible entre eux et l'armée rouge, avaient fui à travers Dresde en train, en voiture, en charrette ou à pied. Des centaines de milliers d'autres – bien que blessés, affamés ou simplement séparés de leurs familles – avaient échoué à Dresde comme des naufragés sur une île. À la gare centrale, une ville dans la ville avait vu le jour, où des milliers de personnes, dont beaucoup d'enfants perdus ou orphelins, vivaient de façon semi-permanente. Eva Beyer, 17 ans, employée de la Croix-Rouge, nous offre un aperçu de cette agonie déchirante :

> *« Les enfants cherchaient leurs parents, les parents cherchaient leurs enfants, il y avait des appels et des demandes constants. Un garçon d'environ neuf ans, tenant sa petite sœur de quatre ans par la main, m'a demandé de la nourriture. Quand je lui ai demandé où étaient ses parents, le garçon m'a répondu : 'Grand-mère et grand-père sont allongés morts dans la charrette et maman est perdue.' Les enfants n'avaient plus de larmes,... Dans un compartiment, nous avons trouvé une femme. Elle avait vingt-trois enfants avec elle et aucun d'entre eux n'était le sien. Elle avait enterré son propre enfant trois semaines plus tôt. Il était mort de froid et de l'amygdalite. Je lui ai demandé d'où venaient tous les autres enfants et elle m'a répondu que tous étaient des enfants dont les parents étaient perdus ou morts. 'Après tout, quelqu'un doit s'occuper d'eux', a-t-elle dit... Les visages de ces enfants n'étaient plus des visages d'enfants. C'étaient les visages de personnes qui ont vécu l'enfer. Affamés, blessés, couvert de poux, en haillons. Et la chose la plus précieuse qu'ils avaient, la sécurité et l'amour de leurs parents, ils l'avaient perdue. »*[295]

Aussi épouvantable que soit la situation à la gare, les conditions

[295] McKee, *Dresden 1945*, pp. 44-45.

n'étaient guère mieux dans la ville environnante. D'une population normale de 600 000 habitants, Dresde avait gonflé dans la nuit du 13 février pour atteindre peut-être le double de ce chiffre.[296] Partout où ils regardent, les résidents voient des réfugiés effrayés en haillons.

« *Chaque restaurant, café, pub et bar… était rempli de gens avec des valises, des sacs à dos et des paquets,* écrivit une femme. *On tombait littéralement sur ces gens et leurs biens. C'était si terrible qu'on n'aimait pas le voir et cela a gâché l'atmosphère joyeuse habituelle du Fashing.* »[297]

Néanmoins, malgré la foule et le fait que les Russes sont à peine à cent dix kilomètres de là, des milliers de Dresdois sont déterminés à descendre dans les rues et à célébrer ce qui allait certainement être le dernier Fashing de la guerre.

✠ ✠ ✠

Juste avant vingt-deux heures, les sirènes de Dresde retentissent. Il n'y a pas de panique. La plupart des résidents ignorent simplement ce bruit. Même s'il y avait eu des abris anti-aériens publics, peu de gens s'y seraient précipités, tant il semble peu probable qu'en cette nuit froide, mais joyeuse, tout comme les 171 autres fausses alertes qui l'ont précédé, que cet avertissement aussi n'aboutirait sur rien.[298] Toutefois, quelques secondes plus tard, au lieu de la sirène « tout est clair », Dresde entend un autre son.

« *Soudain,* dit une femme étonnée, *un tonnerre et un grondement ont fait trembler la terre entière. Un tremblement de terre ?* »[299]

Avant même que cette dame et d'autres n'aient pu deviner la

[296] Ibid., p. 45.
[297] Ibid., p. 144.
[298] Ibid., p. 145 ; Owings*, Frauen*, p. 191 ; Irving, *Dresden*, p. 173.
[299] McKee, *Dresden 1945*, p. 125.

réponse, le ciel noir au-dessus de Dresde devient brillant. De nombreux spectateurs sont éblouis par les lumières colorées et regardent la scène avec stupeur. « *Il commence à faire jour, il fait jour, c'est aussi clair qu'en plein jour dehors !* » s'écrie un ami incrédule du jeune Gotz Bergander qui était à l'intérieur en train d'écouter sa radio.[300]

Épuisée, Eva Beyer, employée de la Croix-Rouge, s'est réveillée quelques instants plus tôt et est allée aux toilettes :

> *« J'ai vu une lumière verte briller à travers la fenêtre. Qu'est-ce que c'était ? Lorsque j'ai ouvert la porte, j'ai pu voir ce que c'était. Les « arbres de Noël » étaient dans le ciel... Je suis allée avertir les autres personnes dans le bâtiment... J'ai couru dans toute la maison, en criant : 'Alarme ! Alarme !' et j'ai réveillé tout le monde... Cinq autres familles vivaient dans ce bâtiment et ensemble, nous étions onze femmes, six enfants et un homme, Kurt, un ex-soldat blessé. Puis, je suis retournée à l'appartement et j'ai sorti les enfants de leur lit... Ils ont commencé à crier parce qu'ils ne savaient pas ce qui se passait et je n'avais pas le temps de leur expliquer quoi que ce soit.*
>
> *Nous sommes tous descendus dans la cave et j'ai simplement mis une couverture autour de chaque enfant, parce qu'il n'y avait pas de temps pour autre chose. Moi-même, je n'étais qu'en chemise de nuit, mais je n'ai même pas senti le froid. »*[301]

À la gare, Gisela-Alexandra Moeltgen se tenait à la fenêtre d'un train à l'arrêt, parlant à son mari sur le quai, lorsque les lumières glaciales ont commencé à pleuvoir.

> *« Beaucoup d'optimistes sont restés afin de s'assurer une bonne place, mais j'ai défoncé la fenêtre – c'était juste du carton – j'ai attrapé le sac à main dans lequel je transportais mes bijoux, j'ai pris ma fourrure aussi et je suis passée par la fenêtre. Les autres ont suivi. Nous avons couru le long du quai complètement plongé dans l'obscurité, et j'ai constaté que toutes les barrières étaient fermées. Par-dessus les barrières, alors ! La police voulait que nous entrions dans l'abri anti-aérien déjà surpeuplé de la gare, mais*

[300] Pechel, *Voices*, p. 228.
[301] McKee, pp. 45, 137.

nous n'avions qu'une seule envie, celle de nous éloigner de la station ! . . .

Nous avons traversé la route en courant jusqu'au lycée technique où, disait-on, il y avait une bonne cave. Et au-dessus de nous, très bas, les avions. Des masses de gens étaient déjà dans la cave quand nous sommes arrivés, et je me suis effondrée à ce moment-là. C'était mon cœur. J'étais encore très faible et toute cette course m'avait complètement épuisée. Quelqu'un nous a demandé d'avancer, plus loin dans la cohue, dans la cave et nous l'avons fait. »[302]

« *Alerte au raid aérien !* » grogna Claus von Fehrentheil, un officier SS indigné, alors qu'il était allongé dans un hôpital militaire, la moitié d'une hanche en moins à cause d'une balle. « *Après tout, nous savons que nous sommes dans une ville ouverte, célèbre pour son art, non défendue et déclarée comme 'ville-hôpital'.* »

« Ce n'est qu'après des efforts très intenses nous poussant à nous abriter que nous avons concédé d'aller dans la cave... D'une part, nous considérions toute l'affaire comme une erreur à ce moment-là. D'autre part, un soldat qui avait été au front se sentait trop confiné dans une cave, un endroit où il ne pouvait esquiver aucun danger menaçant... Nous nous tenions donc dans les passages et dans les escaliers à l'extérieur de l'abri anti-aérien. »[303]

« *Habillez-vous, habillez-vous ! Vite, descendez à la cave »,* criaient des religieuses dans l'hôpital où Anne-Marie Waehmann, âgée de vingt ans était hospitalisée. « *Les patients alités ont été mis sur des fauteuils roulants et tout le monde se dépêchait et se bousculait. Nous étions dans la cave depuis à peine cinq minutes, lorsque [les bombes sont tombées]... C'est la fin, avons-nous pensé... De nombreuses personnes criaient d'effroi et priaient et nous nous sommes glissés, tremblants, sous les lits.* »[304]

« *L'enfer s'est déchaîné sur nous si soudainement que personne n'a vraiment eu la chance de percevoir ce qui allait se passer »,* se souvient Erika Simon, dont les parents n'ont eu que quelques secondes avant d'emmener la petite

[302] Ibid., pp. 131-132.
[303] Ibid., p. 147.
[304] Ibid., p. 126.

fille, son frère et sa sœur à la cave. *« Je me souviens que j'avais la tête sur les genoux de ma mère, sous une couverture, et que je mettais les deux mains sur mes oreilles pour tenter de faire taire ce bruit horrible.* »[305]

Alors que des vagues successives de bombardiers de la R.A.F apparaissaient au-dessus de nos têtes, des tonnes et des tonnes de bombes tombaient. « *C'était comme si un énorme tapis roulant bruyant roulait au-dessus de nous,* » pensait Gotz Bergander, lorsqu'il a entendu ce bruit étrange et terrifiant, « *un bruit ponctué de détonations et de tremblements.* »[306]

En plus de la charge utile normale d'explosifs, des centaines de « Blockbusters » de deux et quatre tonnes frappent Dresde, dévastant des quartiers entiers.[307] Des cathédrales, des palais, des musées et des maisons centenaires sont réduits en ruines en quelques secondes. À la gare, les centaines de personnes qui avaient refusé de quitter leur siège tant convoité sont réduites en miettes. Dans l'immense cirque couvert, les spectateurs, les artistes et les animaux sont massacrés par les éclats d'obus sifflants. Dans les rues, sur les trottoirs, sur les ponts de l'Elbe, des fêtards costumés n'ayant nulle part où aller sont tués par milliers. Sans relâche, le massacre a continué.

Comme Dresde ne disposait d'aucune arme antiaérienne, les avions ennemis pouvaient voler si bas que l'on pouvait voir les victimes courir dans les rues. Malgré cela, et le fait que la nuit était éclairée « *comme en plein jour »,* les nombreux hôpitaux ne sont pas épargnés.

« *Nous, les patients,* se souvient Claus von Fehrentheil, *avons été rassurés par le fait que même le plus petit hôpital portait la croix rouge distinctive sur un fond blanc peinte sur son toit. Il nous a semblé, au cours de la nuit, que ces croix servaient d'excellents marqueurs pour les bombes des Anglais.* »[308]

Anne-Marie Waehmann décrit ce qu'elle a vécu depuis son propre hôpital : « *Il y avait des crashs et des coups de tonnerre, des sifflements et des*

[305] Ibid., pp. 151-152.
[306] Pechel, *Voices*, p. 228.
[307] Irving, *Dresden*, p. 146.
[308] McKee, *Dresden 1945*, p. 147.

hurlements. Les murs tremblaient, secoués par l'impact des bombes. C'est la fin, pensait-on... Puis certains médecins ont crié : 'Sortez tous de la cave, tout le bâtiment va s'effondrer !'... Moi aussi, j'ai couru pour sauver ma vie dans le bâtiment voisin... Tout le monde était tellement paniqué que tout ce que nous voulions, c'était juste sauver nos vies. »[309]

Ailleurs, alors que les bombardements s'intensifient, les habitants de Dresde frappés par l'horreur, se regroupent contre l'assaut. « *Je regardais sans cesse le plafond, m'attendant à ce que tout s'effondre sur nous »,* c'est ce qu'a vécu Margret Freyer alors qu'elle se trouvait dans une cave contenant quarante-trois femmes, « *je me suis en quelque sorte déconnectée et j'attendais la catastrophe finale ; c'est sans doute pour cette raison que je ne me suis pas jointe aux pleurs et aux prières des femmes totalement terrifiées, mais j'ai essayé de les calmer du mieux que j'ai pu.* »[310]

« *L'attaque a continué et l'ambiance parmi nous a atteint le point de panique »,* se souvient Gisela-Alexandra Moeltgen alors qu'elle se trouvait dans le sous-sol du lycée bondé. « *Puis un cri s'est fait entendre : 'Partez tous, tout de suite, il y a danger d'effondrement !'* Nous sommes sortis par les étroites fenêtres de la cave, les flammes fouettant l'escalier, tout le bâtiment en feu... Des flammes, des flammes partout où que l'on regardait. »[311]

« *Je voyais mon père s'appuyer contre ce mur,* se souvient Erika Simon, *et je sentais que les murs se rapprochaient de nous et que mon père essayait de les empêcher de s'écrouler sur nous.* »[312]

« *Et puis*, dit la petite fille surprise, *tout d'un coup, le bruit a cessé.* »[313]

« *C'était le calme absolu,* » ajouta un autre témoin.[314]

Quelques minutes plus tard, le silence salvateur est rompu par le son plus que salvateur du signal « tout est clair ». Ceux qui ont des réveils

309 Ibid., pp. 150-151.
310 Ibid., pp. 145-146.
311 Ibid., p. 153.
312 Ibid., p. 152.
313 Ibid.
314 Pechel, p. 228.

ou des montres et qui ont pensé à les regarder sont stupéfaits : ce qui semblait être une épreuve de feu de toute une nuit, s'était en fait produit en un peu moins d'une demi-heure. Durant ces trente minutes, cependant, l'un des plus beaux trésors du monde avait pratiquement disparu. Sortant titubant de leurs trous, les gens sont stupéfaits par l'étrange spectacle qui les accueille.

« *Le moment où nous sommes sortis de la cave est inoubliable,* écrivit l'adolescent Gotz Bergander. *Le ciel nocturne était illuminé de rose et de rouge. Les maisons étaient des silhouettes noires, et un nuage de fumée rouge planait sur tout... Les gens couraient vers nous, totalement désemparés, barbouillés de cendres et avec des couvertures humides autour de la tête... Tout ce qu'on entendait c'était : 'Tout est parti, tout est en feu.'* »[315]

« *Je n'ai vu que des maisons en feu et des gens qui criaient… »,* ajouta Margaret Freyer, lorsqu'elle est sortie dans la rue. « *C'était effrayant, je me suis retrouvée complètement seule, et tout ce que j'entendais, c'était le grondement des feux. Je voyais à peine, à cause des étincelles, des flammes et de la fumée.* »[316]

Ceux qui parviennent à atteindre les rues trouvent leur chemin presque entièrement bloqué par des arbres tombés, des poteaux, des fils électriques et des bâtiments effondrés.[317] Tandis que les survivants, hébétés, cherchent à se mettre en sécurité, les pompiers arrivent des communautés périphériques pour combattre l'incendie. Des travailleurs de la Croix-Rouge apparaissent également et commencent à retirer les victimes des décombres.[318]

Pendant ce temps, dans le grand parc du centre-ville, un autre type de sauvetage est en cours. Comme tout le reste à Dresde, le magnifique zoo a été fortement endommagé. Otto Sailer-Jackson, l'inspecteur du zoo, âgé de soixante ans se souvient :

« *Les éléphants poussaient des cris qui faisaient froid dans le dos. Leur*

315 Ibid., p. 229.
316 McKee, p. 146.
317 Ibid., p. 153.
318 Sorge, *Other Price*, p. 105.

abri était encore debout mais une bombe explosive d'une force terrifiante avait atterri derrière celui-ci, avait soulevé le dôme de l'abri, l'avait retourné et l'avait remis en place. Les lourdes portes en fer avaient été complètement pliées et les énormes portes coulissantes en fer qui fermaient l'abri depuis les terrasses avaient été retirées de leurs gonds. Quand moi et quelques autres hommes. . . avons réussi à accéder à l'abri des éléphants, nous avons trouvé l'étable vide. Pendant un moment, nous sommes restés là, impuissants, puis les éléphants nous ont signalé où ils se trouvaient par leurs barrissements déchirants. Nous nous sommes à nouveau précipités sur la terrasse. La femelle éléphanteau était couchée sur le dos dans l'étroite barrière-fossé, les pattes dressées vers le ciel. Elle avait subi de graves blessures à l'estomac et ne pouvait pas bouger. Une... femelle éléphant avait été projetée à travers la barrière de protection et la clôture par une terrible vague d'explosion, et se tenait là en tremblant. Nous n'avions pas d'autre choix que de laisser ces animaux à leur sort pour le moment. »[319]

Dans d'autres zones du zoo, des cages avaient été soufflées et ouvertes et des animaux effrayés s'étaient échappés dans le parc. Lorsque Sailer-Jackson s'est approché d'un singe, le petit animal terrifié est venu vers lui pour qu'il l'aide. Le vieil homme horrifié voit alors que le singe n'a plus que des moignons en sang à la place des bras. Tirant son pistolet, Sailer-Jackson doit malheureusement mettre fin aux souffrances de la pauvre créature.[320]

✠ ✠ ✠

Alors que le travail des secouristes se poursuit dans la matinée du 14 février, les habitants de Dresde dont les maisons avaient échappé aux flammes commencent à balayer mécaniquement le verre et le plâtre de leurs lits et des planchers ou à fixer des cartons sur les fenêtres pour se protéger du retour du froid. « *Mon Dieu, ce travail était inutile !* » admit

[319] McKee, *Dresden 1945*, pp. 193-194.
[320] Ibid., pp. 194-195.

une femme, *« mais cela calmait leurs nerfs et leur conscience. »*[321]

Aussi bouleversante qu'ait été la destruction de leur belle ville, personne dans la ville sinistrée n'était émotionnellement préparé à ce qui allait suivre. À 1h30 du matin, la terre se mit à trembler à nouveau.[322]

« *Quelqu'un a crié : 'Ils reviennent, ils reviennent !'* » se remémore le jeune Gotz Bergander :

> *« Effectivement, dans la confusion générale, nous avons entendu les sirènes d'alarme se déclencher à nouveau. Le système d'alarme dans la ville avait cessé de fonctionner, mais on pouvait entendre les sirènes des villages voisins nous avertir d'une seconde attaque. C'est alors que j'ai été pris de panique, et je parle aussi au nom du reste de ma famille et de ceux qui vivaient dans notre maison. C'était de la pure panique ! Nous pensions que ce n'était pas possible, qu'ils ne feraient pas une chose pareille. Ils n'allaient pas faire tomber plus de bombes sur une ville qui était déjà un enfer... Nous nous sommes précipités dans la cave. »*[323]

Margaret Freyer était tout aussi stupéfaite : « *Mon ami et moi nous sommes regardés, terrifiés – cela était certainement impossible ? Viennent-ils une seconde fois ? Je viens de capter le message de l'annonceur à la radio : 'Plusieurs unités de bombardiers approchent de Dresde.' La voix de l'annonceur était tout sauf assurée. Je me suis sentie malade : alors ils venaient une deuxième fois. Les genoux tremblants, nous sommes descendus dans la cave.* »[324]

Une fois de plus, les malheureux patients de l'hôpital militaire de Claus von Fehrentheil boitillent, se traînent ou sont transportés vers l'abri en-dessous. « *Au bruit des moteurs,* nota l'officier SS, *nous avons compris que cette fois un très grand nombre d'avions participaient, certainement plus que lors de la première vague.* »[325]

---

321 Ibid., pp. 153-154.
322 Pechel, *Voices*, p. 225.
323 Ibid., p. 229.
324 McKee, p. 170.
325 Ibid., p. 177.

Une fois de plus, alors que plus d'un millier de bombardiers rugissent dans le ciel, une véritable pluie mortelle s'abat sur Dresde. En plus de la charge habituelle d'explosifs, la deuxième vague amène des milliers de bombes incendiaires. « *Une grêle de bombes non-stop… »,* pensa Margaret Freyer terrifiée. « *Les murs tremblaient, le sol tremblait, la lumière s'est éteinte et notre lourde porte en fer a été soufflée par une explosion. Dans la cave maintenant, se sont produites les mêmes scènes qu'auparavant. . . une foule de femmes en pleurs, criant ou priant, se jetant les unes sur les autres.* »[326]

« *C'était l'enfer, l'enfer même...* », déclara Gisela-Alexandra Moeltgen. « *Je me suis dit : 'Assurément, cela va s'arrêter à un moment donné'.* »

> *« J'ai eu le sentiment que chaque avion essayait de toucher notre maison, parce qu'elle n'était pas encore en feu mais elle était brillamment éclairée par la maison en feu à côté. Les avions volaient juste au-dessus des toits, ou du moins, ça en avait l'air. J'ai continué à crier : 'Ouvrez la bouche !' Le bruit des bombes – 'bschi-bum, bschi-bum' – arrivait vague après vague. Cela n'arrêtait pas... La maison semblait s'effondrer et elle était secouée de façon continue. Lorsque le coup direct est arrivé, personne ne l'a remarqué, car le sifflement des bombes noyait tous les autres bruits. En tous cas, ce sont les autres qui ont confirmé que la maison était en feu. À partir de ce moment, je me suis sentie un peu plus calme. Mon sentiment était : 'Dieu merci, ils l'ont enfin touchée et pourtant nous sommes toujours en vie.' »*[327]

À l'insu de Gisela-Alexandra et des milliers d'autres, la plupart des bombes qu'ils ont entendues frapper leurs maisons sont au phosphore. Tandis qu'Éva Beyer et les autres femmes et enfants de sa cave sont blottis, terrifiés, Kurt, l'ex-soldat blessé, disparaît en coup de vent.

> *« Soudain, Kurt est à côté de moi alors que je m'accroupis. Il murmure tout doucement dans mon oreille : 'Nous avons des bombes incendiaires dans la cave à charbon, viens vite m'aider à les jeter dehors !' Je rassemble tout mon courage et je vais avec lui. Il y avait là trois incendiaires, et nous avons réussi à en jeter deux. Quant au troisième, nous n'avons pu que jeter du*

[326] Ibid., p. 170.
[327] Ibid., pp. 191-192.

sable dessus, car il commençait déjà à fumer et il ne devait plus rester que trente secondes avant que la chose n'explose comme un feu d'artifice. »[328]

En quelques minutes, les milliers de bombes incendiaires enflamment les débris à Dresde et un brasier ardent de flammes éclate. Peu familiers avec les raids de bombardement et les tempêtes de feu, la plupart des Dresdois réagissent lentement. Erika Simon et les religieuses d'un hôpital militaire restent pétrifiées d'effroi.

« Nous étions donc là, paralysées par l'horreur et la peur, accrochées à la Sœur dans un corridor parmi les morts, les blessés et les soldats qui venaient d'être amputés des jambes et qui étaient maintenant allongés sur des civières, impuissants au milieu du chaos. Atroce... les sœurs catholiques disaient constamment leurs prières, en murmurant par-dessus leurs chapelets. Je suis sûre que personne ne se souciait de sauver les soldats qui criaient. »[329]

Un patient qui n'avait pas l'intention d'être grillé vif est l'officier gravement blessé, Claus von Fehrentheil.

« J'étais maintenant à l'air libre, je ne suis plus entouré de murs, mais par les flammes... Aucun chemin n'était reconnaissable entre les bâtiments, aucun chemin de fuite évident, car les murs s'effondraient et s'ajoutaient aux tas de gravats. L'aspiration des flammes était... forte... Même les quelques vêtements que j'avais pris et jetés sur moi à la hâte commençaient à se consumer. À cause des étincelles qui volaient, mes yeux sont devenus inutiles. J'étais aveugle. De petits trous avaient dû se former dans la cornée, ce qui était incroyablement douloureux. Il était devenu impossible pour moi d'ouvrir les yeux, même brièvement, ne serait-ce que pour voir où je me trouvais. »[330]

Une autre personne déterminée à s'échapper était Margaret Freyer :

« Sortir d'ici, juste sortir d'ici ! Trois femmes ont monté les escaliers devant nous, puis sont redescendues en courant, en se tordant les mains. 'On ne peut pas sortir d'ici ! Tout est en feu dehors !' criaient-elles... Puis nous

328 Ibid., p. 138.
329 Ibid., p. 190.
330 Ibid., p. 180.

avons essayé le 'Passage' qui avait été installé dans chaque cave, afin que les gens puissent sortir d'une cave à l'autre. Mais ici, nous n'avons rencontré qu'une épaisse fumée qui nous empêchait de respirer. Nous sommes donc montés. La porte arrière, qui s'ouvrait sur la cour arrière et qui était en partie en verre, était complètement en feu. Cela aurait été de la folie d'y toucher. Et à l'entrée principale à l'avant, les flammes d'un mètre et demi de haut venaient lécher à intervalles rapprochés l'intérieur du couloir.

Malgré cela, il était clair que nous ne pouvions pas rester dans le bâtiment à moins de vouloir étouffer. Nous sommes donc redescendus et avons récupéré nos valises. J'ai mis deux poignées de mouchoirs dans un bac à eau et je les ai fourrés trempés, dans la poche de mon manteau... j'ai fait une dernière tentative pour convaincre tout le monde dans la cave de partir, parce qu'ils étoufferaient s'ils ne le faisaient pas ; mais ils ne voulaient pas. Et je suis donc partie, seule... Je me suis placée à l'entrée et j'ai attendu qu'il n'y ait plus de flammes qui viennent lécher l'intérieur, puis je me suis vite glissée à travers et je me suis retrouvée dans la rue. »[331]

« *Quelqu'un a crié : 'Tout le monde dehors, l'endroit est en feu !'* » se souvient Maria Rosenberger. « *Quand nous sommes arrivés à l'étage, nous avons vu que la rue était en feu... Des rideaux en feu volaient vers nous et des morceaux de bois incandescents nous tombaient dessus... Alors, tout le monde a commencé à courir vers la périphérie pour atteindre un espace ouvert.* »[332]

Comme pour Maria et ses compagnons, une fois dans les rues, les victimes faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour échapper à l'ancien centre-ville où la tempête de feu semblait centrée. Ici, au cœur de la vieille Dresde, les températures atteignaient plus de 1 648° C.[333] Les toits en métal, les coupoles en cuivre, le verre, et même le grès, se liquéfiaient sous la chaleur infernale et se déversaient comme de la lave. Un ouragan de fumée, de flammes et de poussière rugissait vers le vortex de toutes les directions alors que l'air froid au-dessus de Dresde était aspiré par la boule de feu. De nombreuses victimes désorientées,

[331] Ibid., p. 171.
[332] Ibid., p. 169.
[333] Ibid., p. 176.

en particulier les milliers de réfugiés, s'étaient introduits dans les mauvaises rues et avaient été balayés comme des plumes dans la fournaise.

« *Tout Dresde était un enfer,* déclara un adolescent. *Dans la rue plus bas, les gens erraient, impuissants. J'ai vu ma tante. Elle s'était enveloppée dans une couverture humide et, en me voyant, elle a crié... Le bruit de la tempête de feu étouffa ses dernières paroles. Un mur de la maison s'est effondré en rugissant, ensevelissant plusieurs personnes dans les débris. Un épais nuage de poussière s'est formé et s'est mêlé à la fumée, je ne pouvais plus rien voir.* »[334]

« *C'était comme dans 'Les derniers jours de Pompéi',* se souvient Éva Beyer. *Les gens arrivaient en rampant à quatre pattes, pour être près du sol et pouvoir mieux respirer, mais sans savoir, en rampant, s'ils s'éloignaient vraiment de la tempête de feu ou s'ils se dirigeaient en fait vers d'autres zones en feu de la ville.* »[335]

Alors qu'il tâtonnait à l'aveuglette dans cet holocauste, Claus von Fehrentheil savait bien qu'il était à quelques secondes de la mort :

> *« On pouvait prévoir ce qui allait se passer ensuite : l'oxygène de l'air est complètement brûlé, on devient donc inconscient et on remarque à peine que l'on brûle à mort. Aveugle, j'ai accepté que cela se produise. Soudain, quelqu'un m'a touché l'épaule et m'a demandé de venir. Il avait trouvé un chemin à travers les décombres vers l'extérieur. Et ainsi, en m'accrochant au bras d'un camarade, j'ai été conduit à travers Dresde en flammes. »*[336]

Tout comme von Fehrentheil et son guide opportun, d'autres essayent désespérément d'atteindre le grand parc de la ville ou les espaces ouverts le long de l'Elbe. Les tentatives de Margaret Freyer, vingt-quatre ans, étaient identiques à beaucoup d'autres :

> *« À cause des étincelles qui volaient et de l'incendie, je n'ai rien pu voir au début... pas de rue, seulement les gravats de près d'un mètre de haut, du*

---

334 Ibid., p. 141.
335 Ibid., p. 209.
336 Ibid., p. 180.

verre, des poutres, des pierres, des cratères. J'ai essayé de me débarrasser des étincelles, les tapotant constamment sur mon manteau. C'était inutile... J'ai enlevé mont manteau et je l'ai laissé tomber. À côté de moi, une femme criait sans cesse : 'Mon antre brûle, mon antre brûle !' et dansait dans la rue. Alors que je poursuis mon chemin, je l'entends encore crier, mais je ne la vois plus. Je cours, je trébuche partout. Je ne sais même plus où je suis. Je perds tout sens de l'orientation, car je ne vois rien à plus de trois pas.

Soudain, je tombe dans un grand trou : un cratère de bombe, large d'environ six mètres et profond de deux mètres, et je me retrouve dans le fond, étendue sur trois femmes. Je les secoue par leurs vêtements et je commence à leur crier dessus, en leur disant qu'elles doivent sortir d'ici, mais elles ne bougent plus... Rapidement, je grimpe sur les femmes, je tire ma valise derrière moi et je sors du cratère à quatre pattes. À ma gauche, je vois soudain une femme... Elle porte un baluchon dans ses bras. C'est un bébé. Elle court, elle tombe, et l'enfant vole dans le feu. Il n'y a que mes yeux qui voient cela ; je ne ressens rien. La femme reste allongée sur le sol, complètement immobile...

Il y a des appels à l'aide et des cris quelque part, mais tout autour, ce n'est qu'un seul enfer. Je tiens un autre mouchoir mouillé devant ma bouche, mes mains et mon visage brûlent ; on dirait que la peau pend en lambeaux. Sur ma droite, je vois un grand magasin brûlé où se tiennent de nombreuses personnes. Je les rejoins, mais je me dis : 'Non, je ne peux pas rester ici non plus, cet endroit est complètement encerclé par le feu'. Je laisse tous ces gens derrière moi, et je tombe sur... Devant moi, il y a quelque chose qui pourrait être une rue, remplie d'une pluie d'étincelles infernales qui ressemblent à d'énormes anneaux de feu lorsqu'elles touchent le sol. Je n'ai pas le choix. Je dois passer. Je presse un autre mouchoir mouillé sur ma bouche et j'y arrive presque, mais je tombe et je suis convaincue que je ne peux pas continuer. Il fait chaud. Chaud ! Mes mains brûlent comme le feu... Tout m'est égal maintenant, et je suis trop faible...

Soudain, je vois des gens à nouveau, juste en face de moi. Ils crient et gesticulent avec leurs mains, puis – à mon grand étonnement et ma stupéfaction – je vois qu'ils se laissent tomber tout simplement sur le sol, l'un

après l'autre... Je tombe alors, en trébuchant sur une femme tombée et, alors que je me trouve juste à côté d'elle, je vois comment ses vêtements sont en train de brûler. Une peur folle me saisit et à partir de là, je commence à me répéter une phrase simple : 'Je ne veux pas brûler vive, non, je ne veux pas brûler, je ne veux pas brûler !' Une fois de plus, je tombe et je sens que je ne vais pas pouvoir me relever, mais la peur d'être brûlée me tire vers le haut. Je rampe, je trébuche, mon dernier mouchoir sur ma bouche. . . Je ne sais pas sur combien de personnes je suis tombée. Je n'ai qu'une idée : je ne dois pas brûler...

Je tente une fois de plus de me mettre debout, mais je ne peux rien faire d'autre qu'avancer en rampant à quatre pattes. Je peux encore sentir mon corps, je sais que je suis encore en vie. Soudain, je me redresse, mais il y a quelque chose qui ne va pas, tout semble si loin et je ne peux plus entendre ni voir correctement... Je souffre d'un manque d'oxygène. J'ai dû trébucher d'environ dix pas en avant quand j'ai inhalé de l'air frais d'un seul coup. Il y a une brise ! Je prends une autre inspiration, j'inspire profondément, et mes sens s'éclaircissent. »[337]

Grâce à leur détermination, certains, comme Margaret, réussissent à atteindre un lieu sûr, mais la plupart ne le peuvent pas. Seul, sur les collines au loin, à l'extérieur de Dresde, un témoin assiste bouche bée au massacre par le feu.

« Je n'ai pas compris ce que mes yeux voyaient. J'étais dans l'obscurité, paralysé, engourdi, avec les tympans endoloris par le vacarme infernal. . . C'était tout simplement au-delà de la compréhension, au-delà de l'imagination la plus folle. Cela semblait vraiment irréel... J'ai vu une mer de feu qui s'est élevée et qui a inondé toute la ville d'une seule vague rougeoyante. . . toute la zone était en flammes. D'énormes langues de feu rouges et jaunes rugissaient vers le ciel. Des nuages fous, tremblants, qui se déplacent rapidement. . . se mêlent à des explosions d'un blanc, d'un rouge, d'un jaune éclatants, d'où les gros bombardiers semblent s'élever comme des volées d'oiseaux géants… Sans jamais avoir vécu un grand raid aérien

[337] Ibid., pp. 171-174.

auparavant, j'ai tout de suite su qu'il se passait quelque chose de très différent ici. »[338]

La vue d'en haut était encore plus convaincante. « *Dresde était une ville où chaque rue était ravagée par le feu »,* déclara un navigateur de la R.A.F.[339]

« *À 20 000 pieds,* ajouta un camarade, *nous pouvions voir dans l'incendie surnaturel des détails qui n'avaient jamais été visibles auparavant.* »[340]

Pour les avions qui se sont aventurés plus bas, la vue devenait rapidement plus personnelle. « *Je voyais des gens dans les rues,* reconnut un membre d'équipage. *J'ai vu un chien traverser une route en courant et j'ai eu pitié.* »[341]

« Oh mon Dieu », murmura un aviateur à maintes reprises, *« ces pauvres gens. »*[342]

Au bout d'une demi-heure environ, les bombardiers ont interrompu l'attaque et sont rentrés à leur base. Équipé d'une caméra, un seul avion est resté pour enregistrer le drame :

> *« Il y avait une mer de feu couvrant, selon mes estimations, quelque 103 kilomètres carrés. Je pouvais sentir dans mon cockpit la chaleur s'élevant de la fournaise en-dessous.*
>
> *Le ciel était vif dans des teintes écarlates et blanches, et la lumière à l'intérieur de l'avion était celle d'un sinistre coucher de soleil d'automne. Nous étions tellement horrifiés par ce formidable brasier que, bien que seuls au-dessus de la ville, nous avons volé en position d'attente pendant de nombreuses minutes avant de faire demi-tour pour rentrer chez nous, tout en restant assez discrets sur l'horreur qui devait se produire en dessous. Nous pouvions encore voir l'éclat de l'holocauste trente minutes après notre*

---

338 Tony March, *Darkness Over Europe* (New York : Rand McNally, 1969), pp. 188-189.
339 Irving, *Dresden*, p. 143.
340 Ibid.
341 McKee, *Dresden 1945*, p. 165.
342 Ibid., p.199.

départ. »[343]

C'est lors de ce sombre vol de retour, lorsque les membres d'équipage ont eu l'occasion de réfléchir, que certains ont réalisé pour la première fois que la guerre était allée *« un peu trop loin. »*

« Pour la première fois depuis de nombreuses opérations, avoua un pilote juif, *j'ai eu pitié de la population d'en bas. »*[344]

« J'étais malade », répondit tout simplement un camarade.[345]

✠ ✠ ✠

Avec le départ miséricordieux des avions, les équipes de secours ont rapidement commencé à se diriger vers le centre de la ville. « *À cause de la tempête de feu, au début, il n'était possible d'apporter de l'aide qu'à la périphérie des incendies »,* expliqua un travailleur. « *J'ai dû regarder, impuissant, les gens qui s'accrochaient aux grilles de fer être saisis sans pitié par la succion et arrachés aux flammes. Et ce ne sont pas seulement des êtres humains, mais toutes sortes de choses, même des poussettes, qui ont été saisies par cette force et aspirées dans la mer de feu.* »[346]

Lorsque le brasier se calme enfin, plus tard ce matin-là, les sauveteurs et les parents entrent dans la ville encore en flammes à la recherche des survivants.

> *« Ce que nous avons vu. . . était indescriptible, horrible. Une épaisse fumée partout. Tandis que nous grimpions péniblement sur de grands morceaux de murs et de toits qui s'étaient effondrés et étaient tombés dans la rue, on pouvait entendre derrière nous, à côté de nous et devant nous, des ruines brûlées s'effondrer avec des fracas sourds. Plus nous nous approchions*

[343] Irving, p. 146.
[344] Ibid., p. 143.
[345] McKee, p. 144.
[346] Ibid., p. 182.

du centre de la ville, pire c'était. Cela ressemblait à un paysage de cratère, et puis nous avons vu les morts. »[347]

« *Des morts, des morts, des morts partout »,* raconte avec le souffle coupé Margaret Freyer, qui a trébuché dans les ruines.

« Certains sont complètement noirs comme le charbon. D'autres complètement intacts. . . Des femmes en tablier, des femmes avec des enfants assis dans les tramways comme si elles venaient de s'assoupir. Beaucoup de femmes, beaucoup de jeunes filles, beaucoup de petits enfants, des soldats qui n'étaient identifiables comme tels que par les boucles métalliques de leur ceinture, presque tous nus. Certains accrochés les uns aux autres en groupes, comme s'ils s'agrippaient les uns aux autres. De certains débris sortaient des bras, des têtes, des jambes, des crânes éclatés... La plupart des gens avaient l'air d'avoir été gonflés, avec de larges tâches jaunes et brunes sur le corps... Il y avait aussi tellement de petits bébés, terriblement mutilés. »[348]

« *Jamais je n'aurais pensé que la mort pouvait frapper autant de gens, de tant de manières différentes… »,* nota un secouriste abasourdi.

« Parfois, les victimes ressemblaient à des gens ordinaires apparemment endormis ; les visages des autres étaient rongés par la douleur, les corps à moitié dénudés par la tornade ; il y avait des réfugiés misérables de l'Est vêtus seulement de haillons, et des gens de l'Opéra dans leurs plus beaux atours ; ici, la victime n'était plus qu'une dalle informe, là, une couche de cendres... Dans toute la ville, le long des rues, flottait l'odeur caractéristique de la chair en décomposition. »[349]

En effet, de toutes les odeurs hideuses qui se répandent dans Dresde – soufre, gaz, eaux usées – la lourde et douce puanteur de la chair cuite recouvre tout. « *Il n'y a rien de comparable ; rien qui sente comme ça »,* observa une femme écœurée.[350] Ce que l'on a tout d'abord pris pour des milliers de bûches brûlées et noircies, éparpillées dans les

[347] Ibid., p. 218.
[348] Ibid., p. 175.
[349] Irving, p. 189.
[350] McKee, p. 223.

rues, se révèle bientôt être des cadavres carbonisés, chacun réduit à environ un mètre. « *Partout dans la ville »,* déclara un sauveteur horrifié, « *on pouvait voir les victimes allongées face contre terre, littéralement collées à l'asphalte, qui avait ramolli et fondu sous l'énorme chaleur.* »[351]

« *Les victimes minces et les personnes âgées ont mis plus de temps à s'enflammer que les personnes plus grosses ou les jeunes,* » observa un autre témoin.[352]

Avec horreur, de nombreux parents affolés ont été contraints d'examiner d'innombrables corps, dans l'espoir d'identifier des proches. « *Je vois encore ma mère »,* se souvient Érika Simon, âgée de onze ans « *se penchant et retournant des enfants morts ou des morceaux d'enfants morts, car elle était toujours désespérément à la recherche de mon petit frère.* »[353]

« *Une forme que je n'oublierai jamais »,* se remémore un secouriste, « *était les restes de ce qui avait apparemment été une mère et un enfant. Ils s'étaient ratatinés et carbonisés en un seul morceau, et avaient été collés rigidement à l'asphalte. Ils venaient d'être décoincés. L'enfant devait être sous la mère, car on pouvait encore voir clairement sa forme, avec les bras de sa mère serrés autour de lui.* »[354]

À chaque tournant, un nouveau cauchemar attendait. Lorsqu'elle a repoussé de son chemin ce qui semblait être un morceau de bois brûlé et qu'elle a découvert qu'il n'en était rien, la jeune Éva Beyer a couru en criant dans un coin. Une fois-là, elle s'est figée d'horreur : suspendus à une clôture métallique avec des mains comme des griffes, comme autant de rats noircis, se trouvaient ceux – hommes, femmes et enfants – qui avaient vainement tenté d'escalader la barrière de sécurité. Cette vision était épouvantable ; Éva se mit à vomir.[355]

Un autre témoin écrit :

« Au milieu de la place gisait un vieil homme, avec deux chevaux morts.

---

[351] Irving, *Dresden*, p. 189.
[352] Ibid., p. 205.
[353] McKee, *Dresden* 1945, p. 190.
[354] Irving, p. 188.
[355] McKee, p. 240.

Des centaines de cadavres, complètement nus, étaient éparpillés autour de lui... À côté de l'abri pour les trams, il y avait des toilettes publiques avec de la tôle ondulée. À l'entrée, il y avait une femme, d'une trentaine d'années, complètement nue, allongée face contre terre sur un manteau de fourrure... Quelques mètres plus loin, gisaient deux jeunes garçons de huit et dix ans accrochés l'un à l'autre ; le visage enfoui dans le sol. Eux aussi étaient nus. Leurs jambes étaient raides et tordues dressées vers le ciel. »[356]

Curieusement, alors que la plupart des victimes avaient été brûlées dans les rues, d'autres, selon un spectateur, *« étaient assises raides dans les tramways, sacs à la main, les yeux ouverts, mortes, avec un léger filet de sang ayant coulé le long de leur nez ou venant de leurs lèvres fermées. »*[357]

« *Une femme était encore assise dans un tramway détruit, comme si elle avait simplement oublié d'en sortir »,* nota Maria Rosenberger. Une autre victime, continua-t-elle, était le cadavre complètement ratatiné d'un homme, nu, la peau comme du cuir brun, mais avec sa barbe et ses cheveux intacts.[358]

Ajoutant encore plus d'horreur à la scène, des animaux du zoo terriblement brûlés et mutilés criaient de douleur au milieu des décombres.

À la gare principale, où des milliers et des milliers de personnes s'étaient réfugiées avant l'attaque, peu se sont échappées. Dans le vaste sous-sol sous la gare, personne n'a survécu. Contrairement à celles du haut, les victimes du bas sont mortes à cause de la fumée et de l'empoisonnement au monoxyde de carbone. « *Ce que j'ai vu »,* dit celui qui est entré dans la tombe, « *était un cauchemar, éclairé seulement par la faible lumière de la lanterne du cheminot. Tout le sous-sol recouvert de plusieurs couches de personnes, toutes absolument mortes. »*[359] Un autre témoin de la

---

[356] Irving, p. 191.
[357] Lettre de Thomas Andreas Weyersberg (Rigaud, Québec, Canada), 31 janvier 1990, à Mathias F. Kuester (copie en possession de l'auteur).
[358] McKee, p. 259.
[359] Irving, p. 176.

scène ajouta : « *Ce que nous avons remarqué. . . ce n'était pas tant les cadavres que les personnes qui s'étaient apparemment endormies, affalées contre les murs de la station.* »[360]

Consciente que les habitants de la vieille ville allaient fuir les flammes vers les espaces ouverts, la R.A.F avait lancé des tonnes de bombes à haut explosif dans l'immense parc central, où le massacre a été épouvantable. « *Je voyais des bras et des jambes arrachés, des torses mutilés, des têtes arrachées et qui avaient roulé plus loin »,* commenta un visiteur suisse qui avait tenté de traverser le parc. « *Dans certains endroits, les cadavres étaient encore si denses que j'ai dû me frayer un chemin à travers eux afin de ne pas marcher sur les bras et les jambes.* »[361]

Dans les nombreux hôpitaux de Dresde, le taux de survie était naturellement beaucoup plus faible et de nombreuses malheureuses victimes n'ont rien pu faire d'autre que de rester allongées, impuissantes, alors qu'elles brûlaient vives lentement. Lorsqu'Éva Beyer est passée devant une clinique pour femmes, elle a fait l'erreur de jeter un bref coup d'œil aux équipes de nettoyage qui sortaient les victimes.

« *Je suis tombée à genoux, je tremblais et je pleurais... »,* raconte la jeune auxiliaire de la Croix-Rouge. « *Plusieurs femmes étaient allongées là, le ventre ouvert. . . et on pouvait voir les bébés, car ils étaient à demi suspendus à l'extérieur. Beaucoup de bébés étaient mutilés... Des scènes comme celle-ci, on en voyait partout et très lentement on devenait insensible. On agissait comme un zombie.* »[362]

« *Plus tard ce matin-là »,* se souvient Érika Simon,

> *« La nouvelle s'est répandue de manière très mystérieuse, à savoir que tous ces gens qui se promenaient perdus et sans défense devaient se rassembler dans le [parc de la ville]. Une masse grise de personnes a alors commencé à se déplacer en ligne. On avait cessé d'être un individu et on n'était plus qu'une partie d'une masse en souffrance. La ligne grise des gens grimpait sur les débris et sur les morts. On marchait sur des cadavres brûlés sans même y*

360 Ibid.
361 Ibid., p. 193.
362 McKee, pp. 252-253.

penser. »[363]

Tandis que les survivants étourdis se rassemblent dans le parc et le long des rives herbeuses de l'Elbe, certains retrouvent des proches disparus. La plupart, cependant, n'en ont pas trouvé. Absorbés par l'enfer qui les entourait, peu d'entre eux étaient conscients de leur propre condition. Lorsque Margaret Freyer demande un miroir, elle chancelle devant ce qu'elle voit : « *Je. . . ne me reconnaissais plus. Mon visage était une masse de cloques, tout comme mes mains. Mes yeux étaient fendus et gonflés, tout mon corps était couvert de petites marques noires.* »[364] D'autres réalisent soudain qu'ils sont eux-mêmes gravement blessés, ou que leurs cheveux et une grande partie de leurs vêtements ont brûlé.

À midi, le 14 février, un étrange silence s'est installé sur ce qui était autrefois Dresde. « *La ville était absolument calme »,* se souvient Gotz Bergander. « *Le bruit des feux avait disparu. La fumée qui s'élevait, avait créé un voile gris sale qui s'étendait sur toute la ville. Le vent s'était calmé, mais une légère brise soufflait vers l'ouest, loin de nous.* »[365]

✠ ✠ ✠

Et puis, bouleversant le calme, sont arrivés les sons. « *J'ai soudain pensé que je pouvais entendre à nouveau les sirènes »,* poursuit Bergander. « *Et bien sûr, ils étaient là. J'ai crié, et à ce moment-là, nous pouvions déjà entendre le gémissement lointain des moteurs... Le grondement des moteurs devenait de plus en plus fort.* »[366]

Alors que les bombardiers américains commencent à dynamiter les décombres pour les réduire en poussière, des avions de chasse américains commencent à cibler les milliers de réfugiés qui se trouvent

[363] Ibid., p. 190.
[364] Ibid., p. 175.
[365] Pechel, *Voices From the Third Reich*, p. 230
[366] Ibid.

dans le parc, le long de la rivière et dans d'autres espaces ouverts. Anne-marie Waehmann se souvient :

> *« Nous avons levé les yeux et vu comment ils volaient de plus en plus bas. 'Ils viennent ici…', avons-nous crié. Quelques hommes ont pris les choses en main et ont ordonné : 'Dispersez-vous ! Dispersion ! Courez dans les champs ! Baissez-vous !' Alors que nous étions allongés sur la terre, nos mains s'y agrippant comme si nous voulions ramper à l'intérieur, ils sont venus vers nous, vague après vague, nous encerclant, volant à basse altitude, tirant à vue avec leurs mitrailleuses sur les gens sans défense. Des craquements, à droite et à gauche, des mottes de terre qui volent, des cris. Comme tout le monde, j'ai attendu, j'ai prié : 'Cher Dieu, s'il te plaît protège-moi'. Pause de quelques secondes, alors que les avions font un demi-tour afin de revenir vers nous. Les hommes ont crié : 'Debout, debout ! Courez ! Courez vers les arbres !'... Mais encore ce bruit de claquement alors qu'ils tirent sans pitié sur les gens et les cris et les mottes de terre qui volent autour... J'ai pris Hilde par la main et sans me retourner une seule fois, sans même regarder pour voir combien de personnes ne se relevaient pas, nous avons couru. »*[367]

« *La panique a éclaté »,* déclara Gerhard Kühnemund, quinze ans. « *Des femmes et des enfants ont été massacrés à coups de canons et de bombes. C'était un meurtre de masse... Alors que nous nous agrippions littéralement à l'herbe, j'ai personnellement vu au moins cinq chasseurs-bombardiers américains qui, à une altitude d'environ 120 à 150 mètres ont ouvert le feu avec leurs canons sur la masse des civils. Mon compagnon... a été tué à côté de moi dans cette attaque. Il avait un trou dans le dos de la taille d'une paume.* »[368]

Près du parc, Otto Sailer-Jackson, le gardien de zoo, regarde incrédule et abasourdi, un pilote américain faucher des gens qui courent dans la rue. « *Il a attaqué à plusieurs reprises, volant très bas, tirant au canons et à la mitrailleuse sur les réfugiés. Puis, il a volé à basse altitude au-dessus du zoo et a tiré plusieurs fois sur tout ce qu'il pouvait voir qui était encore vivant.*

---

[367] McKee, *Dresden 1945*, pp. 219-220.
[368] Ibid., p. 221.

C'est ainsi que notre dernière girafe a trouvé la mort. De nombreux cerfs et autres animaux que nous avions réussi à sauver sont devenus les victimes de ce héros. »[369]

Bien que le raid n'ait duré que dix minutes, les Américains reviennent le lendemain et le lendemain, et le jour suivant, apparemment déterminés à ce qu'aucun être vivant ne survive à Dresde. « *L'horreur semblait sans fin »,* déclara Éva Beyer.[370]

✠ ✠ ✠

Désespérés de prévenir les épidémies, les survivants de Dresde se hâtent entre les raids pour se débarrasser des cadavres. Avec des milliers de corps jonchant les rues et les parcs, la tâche semble initialement simple. « *Ils devaient charger les corps ratatinés à la fourche sur des camions et des charrettes et les transporter vers des tombes peu profondes à la périphérie de la ville »,* observa un prisonnier de guerre britannique engagé dans le nettoyage.[371] Toutefois, alors que le travail horrible se poursuit, il est vite devenu évident qu'en aucun cas un processus si lent ne pourrait venir à bout de l'énorme quantité de corps. Ainsi, d'énormes grilles sont-elles été fabriquées à partir de poutres dans diverses parties de la ville et les cadavres y sont empilés comme des bûches. Lorsque les piles atteignent environ trois mètres de haut et neuf mètres de large, des lance-flammes sont utilisés pour enflammer la masse.[372] Ailleurs, les travailleurs ont simplement construits de grands monticules. Éva Beyer regarde avec horreur les hommes verser de l'essence sur un grand tas composé entièrement de têtes, de jambes et d'autres parties du corps. Bien que ce monticule était en flammes, des camions arrivaient et en déversaient davantage.[373]

---

369 Ibid., p. 222.
370 Ibid., p. 253.
371 Sorge, *Other Price*, p. 108.
372 Toland, *Last 100 Days*, p. 157.
373 McKee, p. 246.

Alors que la récupération des corps continue et que les travailleurs entrent dans les ruines, davantage d'horreurs sont découvertes. Agissant comme de vastes fours, les caves surchauffées avaient transformé leurs victimes en graisse liquide.

« *Les sauveteurs marchaient dans de la boue jusqu'aux chevilles »,* raconta Margaret Freyer.[374]

Avec son père, Thomas Weyersberg, dix ans, est entré dans le sous-sol de l'entreprise familiale, afin de récupérer des affaires dans les ruines. En dépit de l'horreur déjà vécue, ni le père, ni le fils ne sont préparés à ce qu'ils vont trouver. « *Nous pataugions littéralement dans la fosse de l'enfer »,* dit le garçon, « *nous avons transporté des documents trempés de graisse, des livres de l'entreprise, de la papeterie, et même quelques machines à écrire... Les murs. . . étaient encore chauds tandis que nous progressions... pataugeant jusqu'aux chevilles dans les restes d'humains frits.* »[375]

Malgré les efforts désespérés des Dresdois pour récupérer les morts, dix jours après les raids, des « montagnes de corps » attendent toujours d'être éliminées et pendant des semaines, des travailleurs avec des chariots et des camions transportent des milliers de cadavres dans les rues. De toute évidence, les morts à Dresde étaient plus nombreux que les vivants.[376]

Un mois après le massacre, le chef de la police de Dresde a rapporté que plus de 200 000 corps avaient été retrouvés dans les ruines. Le fonctionnaire a ajouté que le nombre de victimes pourrait atteindre 250 000. Plus tard, la Croix-Rouge internationale estima que 275 000 personnes étaient mortes durant les raids. En raison de l'incroyable densité de la population de Dresde dans la nuit du 13 au 14 février, du fait que des milliers de victimes étaient des réfugiés sans papiers, du fait que de nombreux corps étaient enterrés à jamais dans les ruines ou avaient tout simplement fondu comme de la cire, d'autres

374 Ibid., p. 144.
375 Weyersberg lettre.
376 March, *Darkness Over Europe*, p. 190 ; McKee, p. 246.

estiment que le bilan des victimes entre 300 000 à 400 000, serait sans doute plus proche de la réalité.[377]

✠ ✠ ✠

Alors que les nouvelles de Dresde se propagent lentement dans le reste du Reich, c'est le choc et l'horreur, mais surtout l'angoisse. « *Dresde était une ville magnifique… »,* écrivit Ruth Andreas-Friedrich dans son journal. « *Il est un peu difficile de se faire à l'idée que Dresde aussi a disparu. J'ai presque envie de pleurer.* » Et Rudolf Semmler, assistant du ministre de la propagande, a également noté que les façades publiques de force et de courage pouvaient facilement s'effondrer en privé : « *Pour la première fois, j'ai vu Goebbels perdre le contrôle de lui-même lorsqu'il y a deux jours, il a reçu les rapports accablants sur la catastrophe de Dresde. Les larmes lui sont montées aux yeux, de chagrin, de rage et de choc. Vingt minutes plus tard, je l'ai revu. Il pleurait encore et avait l'air d'un homme brisé.* »[378]

Lorsque la nouvelle du bombardement de Dresde est parvenue en Grande-Bretagne, la joie a d'abord été grande. Le fait que la septième plus grande ville d'Allemagne ait été rayée de la carte était une *« merveilleuse nouvelle »*, claironnait la presse britannique ; le fait que des centaines de milliers de femmes et d'enfants aient été réduits en cendres au cours de ce bombardement était également *« un bonus inattendu et heureux »*. Le ministre, sir Archibald Sinclair, approuva de tout cœur cette attitude et qualifia la tempête de feu de *« crescendo de destruction ».* [379]

Toutefois, alors que de plus en plus de faits et d'informations provenant de sources neutres suisses et suédoises commencent à

[377] Daily order, no. 47 (22 mars 1945), Office of the Chief of Police, Dresden ; Report of International Red Cross, Joint Relief (1941-1946) ; Douglas, Gestapo Chief, pp.1, 41 ; McKee, *Dresden 1945*, p.182.
[378] Semmler, *Goebbels*, p. 181.
[379] Grenfell, *Unconditional Hatred*, p. 193 ; Toland, *100 Days*, p. 158.

arriver, de nombreuses personnes à travers le monde sont horrifiées. Pour la première fois dans la guerre, les Anglais, les Américains et les autres peuples apprennent ce que les Allemands ont vécu pendant trois ans : les Alliés se livraient à des « bombardements de terreur délibérés. »[380] Furieux et honteux devant une telle attitude alors que la guerre était manifestement dans sa dernière phase, Richard Stokes s'en est pris à la Chambre des communes : « *Qu'est-il arrivé dans la soirée du 13 février ? Il y avait un million de personnes à Dresde, dont 600 000 personnes évacuées et des réfugiés venus de l'Est... Lorsque j'ai entendu le ministre parler de « crescendo de destruction », je me suis dit : 'quelle magnifique expression pour un ministre de Grande-Bretagne à ce stade de la guerre.* »[381]

Une bonne partie de l'indignation – de partout – était dirigée contre Arthur Harris, chef du Bomber Command.

« *On nous a dit lors du briefing qu'il y avait des milliers de troupes Panzer dans les rues [de Dresde], soit en partance pour le front Russe ou qui en revenaient »,* expliqua plus tard, un membre d'équipage de la R.A.F en colère. « *Mon sentiment personnel est que si on nous avait dit la vérité lors du briefing, certains d'entre nous n'y seraient pas allés.* »[382]

« Le survol de la ville sans opposition a été ressenti comme un meurtre », ajouta un camarade. « *J'ai eu le sentiment que c'était une guerre lâche*. »[383]

Autrefois affectueusement connu par beaucoup de ses hommes sous le nom de « Bomber » Harris, après Dresde, le maréchal de l'air avait reçu un nouveau surnom : le « *Boucher* ».

« *Le boucher Harris se fichait du nombre d'hommes qu'il perdait tant qu'il pilonnait les civils allemands* » grogna un aviateur britannique.[384]

Entre-temps, l'homme directement responsable du massacre de Dresde a commencé à prendre publiquement ses distances par rapport

[380] Hastings, *Bomber Command*, p. 343.
[381] Toland, p. 158.
[382] McKee, *Dresden 1945*, p. 66.
[383] Ibid., p. 199.
[384] Ibid., p. 116.

à Harris et aux bombardements de terreur. Winston Churchill :

> « *Il me semble que le moment est venu de revoir la question du bombardement des villes allemandes dans le seul but d'accroître la terreur, bien que sous d'autres prétextes. La destruction de Dresde reste une question sérieuse contre la conduite des bombardements alliés . . . Je ressens le besoin d'une concentration plus précise sur les objectifs militaires... plutôt que sur les simples actes de terreur et de destruction gratuite.* »[385]

Contrairement aux déclarations publiques, la terreur venue des airs s'est poursuivie sans relâche. Presque entièrement passée inaperçue, après la fureur qui s'est abattue sur Dresde, le 23 février a lieu le nivellement de Pforzheim en Allemagne occidentale. Bien que beaucoup plus petite que Dresde, en dix-neuf minutes, la ville est complètement détruite, avec près de 20 000 morts.[386] Peu de temps après, la « ville-hôpital » de Würzburg est également incinérée.[387] En outre, dans ce qui semblait être une tentative délibérée d'élargir la guerre, des avions américains frappent la Suisse neutre, menant des raids sur Schaffhausen fin février et frappant Bâle et Zurich le 4 mars.[388]

✠ ✠ ✠

Parallèlement au bombardement des villes allemandes, la politique des « cibles opportunes » dans les campagnes a été mise en place. Selon cet ordre, tout ce qui bougeait dans le Reich était à abattre pour les avions de chasse alliés. Les navires, les camions, les voitures, les ambulances, les cyclistes, les agriculteurs dans les champs, les animaux dans les pâturages, et même les enfants dans les cours d'école,

---

[385] Veale, *Advance to Barbarism*, p. 194.
[386] Dagmar Barnouw, *Germany 1945* (Bloomington : Indiana University Press, 1996), p. 66.
[387] Garrett, *Ethics and Airpower*, x.
[388] McKee, *Dresden 1945*, pp. 253-254.

constituaient des cibles potentielles. Les locomotives à vapeur étaient particulièrement vulnérables, comme des milliers de personnes, dont Olga Held, l'on vite découvert.

> *« Soudain, quatre Mustangs P-51 américains nous ont foncé dessus à une vitesse incroyable. Une seconde, ils sont apparus juste devant la fenêtre du train, et en un clin d'œil, ils ont disparu en rugissant. Quelques minutes plus tard, les Mustangs ont attaqué devant nous, en tirant sur la locomotive.*
>
> *'Olga ! Sous la voiture !' a hurlé Heiner lorsque le train s'est arrêté. Nous sautons sur le sol, mais avant que je puisse ramper sous la voiture, les avions ont attaqué à nouveau. Cette fois, ils mitraillent les voitures des passagers. J'entends le ratta-tatta des balles alors qu'elles frappent au-dessus de moi. Certains des passagers ont couru depuis le train à travers un champ, essayant d'atteindre une zone boisée. Un des avions les a pris en chasse. Aucun des passagers n'a survécu...*
>
> *Après le dernier rugissement de l'avion, j'étais trempé de sueur et si faible que je pouvais à peine me tenir debout. »*[389]

Les attaques impitoyables comme celles mentionnées ci-dessus ont porté un double coup à de nombreuses victimes. Contrairement aux Britanniques, les aviateurs américains avaient toujours été considérés par la plupart des Allemands, à tort ou à raison, comme des guerriers honorables, voire « chevaleresques ». Comme l'explique un Allemand : « *Les Américains étaient considérés par nous comme des soldats. Leurs attaques se déroulaient pendant la journée et étaient presque toujours dirigées contre des cibles militaires, même si la population civile subissait parfois de lourdes pertes à cause d'eux. Ils volaient dans des conditions de bonne visibilité et risquaient d'être touchés par nos Flaks. D'où un certain respect pour les 'Amis', comme on les appelait.* »[390]

Après Dresde, cependant, et les cibles opportunes ou « tir à la dinde », la plupart des civils allemands ne voyaient malheureusement pas de différence entre les « terroristes volants » britanniques et américains.

---

[389] Bruner manuscript, pp. 131-132.
[390] Middlebrook, *Battle of Hamburg*, p. 340.

En réponse à la guerre aérienne contre l'Allemagne, Joseph Goebbels exhorte Hitler à abroger la Convention de Genève. Rudolf Semmler nota :

> *« Il a déclaré que cette Convention avait perdu tout son sens dès l'instant où les pilotes ennemis pouvaient tuer 100 000 non-combattants en deux heures. La Convention nous a rendus impuissants, car elle interdit toutes représailles sur les équipages aériens ennemis, tout en leur donnant la meilleure couverture possible pour leurs tactiques de terreur. En nous détachant de la Convention, nous pourrions condamner à mort, par un procès sommaire, tous les aviateurs britanniques et américains qui se trouvent entre nos mains, sous l'accusation de meurtre de civils. Cela, a dit Goebbels, mettrait fin aux raids aériens lourds. »*[391]

Beaucoup d'Allemands sont d'accord avec Goebbels et, au niveau local, certains dirigeants considèrent déjà la Convention de Genève comme lettre morte. Voici ce que stipule un décret d'un fonctionnaire de comté outragé :

> *« Le grand public doit être informé que ce que font les pilotes ennemis dans notre pays n'a rien à voir avec la guerre. Il faut considérer comme un simple meurtre le fait qu'une femme portant un foulard blanc sur la tête travaille dans les champs ou qu'un enfant se trouve dans les champs et qu'un pilote tire et tue ces personnes. C'est pourquoi j'exige que lorsque des pilotes ennemis sont abattus et qu'ils sont capables de se sauver eux-mêmes, ils ne soient pas capturés vivants. »*[392]

Bien que des cas isolés de représailles contre des aviateurs alliés abattus se soient produits, de tels actes ne sont jamais devenus une politique d'État. En effet, malgré les protestations de colère, Hitler et son État-major ont continué à respecter la Convention de Genève tout au long de la guerre. En conséquence, environ quatre-vingt-dix-neuf pour cent des prisonniers de guerre alliés ont survécu et ont pu rentrer

---

391 Semmler, *Goebbels*, p. 183.

392 Joseph Halow, *Innocent at Dachau* (Newport Beach, Calif: Institute for Historical Review, 1992), p. 69.

chez eux.[393] Alors même que la nouvelle de Dresde parvenait au reste du Reich, une infirmière de Vienne consignait dans son journal intime ce qui était le sort typique des aviateurs alliés capturés :

> *« Juste au moment où nous terminions, deux pilotes américains, qui avaient été abattus hier matin, ont été amenés. Ils sont arrivés, soutenus de chaque côté par un soldat allemand. Ils semblaient gravement blessés et pouvaient à peine traîner les pieds. L'un d'eux avait le visage brûlé, assez noir, avec des cheveux raides et jaunes. À l'heure actuelle, nous avons une trentaine de pilotes américains dans notre hôpital. Ils sont bien traités, mais ne sont descendus dans notre abri de sous-sol que lors de raids exceptionnellement lourds… Une infirmière... a apporté des fleurs à l'un d'entre eux. »*[394]

Malgré les tentatives comme celles mentionnées ci-dessus pour maintenir un minimum de civilité dans une guerre désespérément incivique, après Yalta, il n'y avait aucun doute dans l'esprit des dirigeants allemands sur le sort de l'Allemagne si elle venait à tomber.

« *Voilà pour les balivernes de nos diplomates de salon de thé et des politicards des ministères des Affaires étrangères !* » s'écria Hitler. « *Ici, c'est noir sur blanc : si nous perdons la guerre, l'Allemagne cessera d'exister. Ce qui importe maintenant est de garder notre sang-froid et de ne pas céder.* »[395]

À l'ouest, une armée alliée massive sous la direction de l'Américain Dwight Eisenhower se presse vers le Rhin, prête à franchir le cœur de l'Allemagne. Au sud, une autre force alliée visait les Alpes. Et à l'est... C'est ici, à l'est, plus que partout ailleurs, que les mots de Hitler pour combattre étaient dirigés car c'est ici que la fin imminente semblait la plus cauchemardesque. Un secrétaire du bunker de Berlin nous donne un aperçu de la pression énorme qui s'exerce sur les nerfs allemands, même les plus solides :

---

[393] Sorge, *Other Price*, p. 107.
[394] Marie Vassiltchikov, *Berlin Diaries*, *1940-1945* (New York : Alfred A. Knopf, 1987), p. 250.
[395] Duffy, *Red Storm on the Reich*, p. 124.

« Les fronts de bataille se rapprochaient de façon menaçante... L'atmosphère dans le bunker était caractérisée par des efforts désespérés pour maintenir une minuscule étincelle d'espoir dans la vie. Personne ne voulait être seul, tout le monde cherchait la compagnie des autres. Nous recherchions la compagnie d'êtres humains, et pourtant aucun d'entre nous n'exprimait ses véritables sentiments les plus intimes. Nous parlions de choses insignifiantes, nous nous distrayions, nous nous consolions avec des souvenirs, nous pensions à nos familles à la maison, et nous étouffions notre peur et nos doutes avec de l'alcool, des cigarettes et des bavardages stupides et pourtant, chacun de nous était seul avec lui-même...

Des nouvelles épouvantables nous parvenaient des villes et villages occupés : des enfants massacrés, des femmes violées… Le soir, lorsque nous nous réunissions pour le thé, les yeux de Hitler étaient sauvages lorsqu'il nous montrait des photos du front de l'Est : rien que la mort et le désespoir. Il jura de se venger et a laissé exploser sa fureur contre les Russes. 'Ce ne sont pas des hommes', a-t-il crié, 'ce sont des bêtes sauvages des steppes d'Asie. La guerre que je mène contre eux est la bataille pour la dignité des peuples d'Europe. Ils vont payer pour cela – aucun prix n'est trop élevé pour notre victoire finale. Nous devons rester inflexibles, et combattre ces sauvages avec tous les moyens dont nous disposons'. »[396]

[396] Pierre Galante et Eugene Silianoff, *Voices From the Bunker* (New York : G.P. Putnam's Sons, 1989), pp. 139-140.

5

Le rire du diable

Bien que les forces soviétiques aient atteint l'Oder à la fin de janvier 1945, menaçant ainsi Berlin et une grande partie de l'Allemagne, plusieurs enclaves derrière le front restent fermement aux mains de la Wehrmacht. Dans ces îlots encerclés du Reich, les soldats et les miliciens se sont retranchés et refusent de se rendre.

« *Notre conduite de la guerre doit devenir fanatique*… », déclara Adolf Hitler. « *Chaque bunker, chaque pâté de maisons des villes allemandes et chaque village allemand doivent être transformés en une forteresse contre laquelle l'ennemi saignera à mort ou sa garnison sera anéantie dans un combat d'homme à homme.* »[397]

Personne n'était plus déterminé à suivre fidèlement chaque mot de la directive de son Führer que Karl Hanke, chef de district de Silésie. Avant même que sa capitale, Breslau, ne soit entourée par les Soviétiques, Hanke s'était préparé au siège. Stimulé par le fait que la ville avait héroïquement résisté à une autre invasion mongole presque exactement sept cents ans auparavant, cet officiel allemand était

[397] Steinert, *Hitler's War*, p. 279.

déterminé à « *agir ou mourir.* »

« *Breslau est devenue une forteresse et sera défendue jusqu'à la dernière maison »,* promit Hanke.[398]

Malheureusement pour le million d'habitants et de réfugiés entassés dans la ville, Hanke ordonne à tous, sauf aux hommes valides, de quitter la ville. Car non seulement des milliers de femmes et d'enfants exerceraient une pression insupportable sur les installations médicales, mais les stocks de nourriture ne pourraient jamais tenir un siège prolongé. Ainsi, un officier de la Wehrmacht qui a assisté à l'expulsion a écrit :

> *« Sur toutes les routes menant aux gares, des masses de gens fuyaient, à bout de souffle et en sueur sous le poids de leurs paquetages d'urgence. Les trains surchargés se sont succédé... Mais il y avait encore des centaines de milliers de personnes dans la ville lorsque le sol a commencé à trembler sous le feu des canons ennemis. Puis... à la grande horreur de toute la population, les haut-parleurs de la rue se sont mis à hurler : 'Toutes les femmes et tous les enfants doivent quitter la ville à pied'…*
>
> *L'Oder était complètement gelée, la température était maintenant descendu à moins vingt degrés, et pourtant des milliers de jeunes et de moins jeunes femmes, avec des poussettes, des luges et des petits chariots se déplaçaient dans les rues enneigées dans une nuit d'hiver glaciale. Le coût humain de cet exode non préparé n'a jamais été comptabilisé. Pour les citadins, l'épreuve a été particulièrement dure, et ce sont surtout les femmes et les enfants qui sont morts. Les fossés des deux côtés des routes étaient encombrés de cadavres, principalement d'enfants qui étaient morts de froid et y avaient été abandonnés par leurs mères. »*[399]

Bien que cet acte draconien permette à la garnison de Breslau d'affronter l'ennemi sans encombre, cette mesure équivaut à une condamnation à mort virtuelle de milliers de femmes et d'enfants. Au nord de la Silésie, la situation des colonnes de réfugiés en Prusse

---

[398] McKee, *Dresden 1945*, p. 32.
[399] Ibid.

orientale est encore pire. Tandis que les unités isolées de la Wehrmacht défendent désespérément leurs têtes de pont rétrécies de la Baltique, des millions de réfugiés se déversent dans les poches côtières. Contrairement à la situation à Breslau, les autorités militaires au nord ne peuvent pas simplement ordonner aux civils superflus de quitter leurs lignes ; le dos tourné littéralement à la mer, seule l'évacuation lente et traître par bateau est envisageable. Par conséquent, à Memel, Konigsberg, Kolberg, Danzig et autres « chaudrons » assiégés, la situation est épouvantable.

Juergen Thorwald décrit les conditions chaotiques à Pillau, où des milliers de réfugiés avaient cherché refuge.

> *« Chaque ruelle, chaque rue était remplie de leurs véhicules. Les gens attendaient dans chaque hangar du port, dans chaque coin abrité du vent. Parmi eux se tenaient leurs bêtes, bêlant, reniflant, mugissant... Les femmes enceintes qui accouchaient quelque part dans un coin, sur le sol, dans une baraque. Certaines d'entre elles avaient été violées pendant leur fuite. . . [et] maintenant, elles tremblaient de peur de donner naissance à un monstre. Les visages étrangement pâles des filles qui allaient et venaient dans les rues à la recherche d'un médecin. Les blessés et les malades, dans la peur constante d'être abandonnés, cachaient des armes sous leurs couvertures afin de forcer quelqu'un à les emmener avec eux ou pour mettre fin à leurs jours si les Russes arrivaient. Les orphelins qui avaient été sauvés de leur asile quelque part au dernier moment et jetés sur des chariots avec rien d'autre sur eux qu'une couverture, et qui étaient maintenant allongés sur le sol avec des membres gelés. Les prisonniers de guerre russes, amenés à l'Ouest suivant les ordres de la hiérarchie, marchaient sur des semelles de bois, leurs manteaux en lambeaux ne tenant plus qu'avec des ficelles de papier. Les personnes âgées qui s'étaient allongées la nuit dans une embrasure de porte et ne s'étaient pas réveillées. Les affamés de la vie qui s'étaient trouvés et qui s'accouplaient dans les ruines en plein jour. Et les déments aux yeux fous qui se précipitaient de maison en maison, de chariot en chariot, pleurant leur mère ou leurs enfants... Et par-dessus tout, le ciel gris, la neige, le gel et le*

dégel, et le dégel et le gel et la neige et le froid, une humidité assassine. »[400]

Dans l'incapacité de nourrir convenablement un tel hôte avec les stocks existants, la famine fait rapidement son apparition. « *Les rations alimentaires étaient si maigres…,* déclara le soldat Guy Sajer,

> *que les distributions occasionnelles qui étaient censées nourrir cinq personnes par jour ne seraient pas... considérées comme suffisantes pour le déjeuner d'un écolier... Une foule s'étendait à perte de vue, devant un grand bâtiment rempli de monde. Une légère odeur de bouillie cuite dans de grands chaudrons se dégageait du bâtiment et se répandait sur la masse compacte de personnes qui se tenaient debout en tapant des pieds pour ne pas geler. Le bruit sourd de leurs pieds contre le trottoir ressemblait à un roulement sourd de tambours étouffés. . . Des gens au visage de fous dévoraient la farine qui était la seule nourriture qui leur était distribuée. . . Les soldats devaient aussi faire des files interminables, pour recevoir, enfin, deux poignées de farine chacun, et une tasse d'eau chaude. »*[401]

En raison de la surpopulation chronique et des températures glaciales, les abris sont très convoités. Le jeune Hans Gliewe raconte le moment où sa famille a atteint un village côtier :

> *« Nous avons ouvert la porte d'une des baraques en bois. Un nuage de puanteur est venu à notre rencontre. Des centaines de personnes étaient assises là, entassées sur des piles de paille sale. Le linge suspendu à des cordes à travers la pièce. Les femmes étaient en train de changer leurs enfants. D'autres se frottaient les jambes nues avec de la pommade antigel malodorante. Mon frère a tiré le manteau de ma mère et a dit : 'S'il te plaît, maman, partons d'ici.' Mais nous étions reconnaissants d'avoir trouvé une place sur un tas de paille à côté d'un vieux monsieur de la Prusse orientale à qui il ne restait plus qu'un bras...*
>
> *Près de moi se trouvait une très jeune femme dont la tête était rasée presque jusqu'à la peau et dont le visage était tout couvert de vilaines plaies. Elle était horrible. À un moment donné, quand elle s'est levée, j'ai vu qu'elle*

[400] Thorwald, *Flight in the Winter*, pp. 127-128.
[401] Sajer, *Forgotten Soldier*, pp. 416, 438, 441.

marchait avec une canne. Le Prussien nous a dit que c'était une auxiliaire ; les Russes l'avaient attrapée en Roumanie à l'automne 1944 et l'avaient emmenée dans un camp de travail. Elle s'était échappée d'une manière ou d'une autre et avait réussi à s'enfuir jusqu'ici. Il a dit qu'elle n'avait que dix-huit ou dix-neuf ans. J'ai essayé de ne pas le faire, mais je ne pouvais pas m'empêcher de la regarder.

Quelques heures plus tard, nous ne pouvions plus supporter les baraquements et nous sommes partis en courant. Nous préférions le froid. »[402]

Comme cette famille, beaucoup d'autres ont rejoint la masse grouillante de milliers de personnes qui campent près des docks dans l'espoir de trouver un passage sur tout ce qui peut flotter. Les températures inférieures à zéro sont loin d'être les seuls ennemis mortels auxquels les campeurs doivent faire face. Dans le ciel, les avions soviétiques reviennent sans cesse pour mitrailler et faire d'énormes trous dans la foule qui attend en bas. Après la brève disparition des avions, des milliers de personnes se précipitent au-dessus des cadavres mutilés dans l'espoir d'embarquer sur le prochain navire.[403]

Lorsqu'un navire longtemps espéré amarre enfin et abaisse les passerelles, un pandémonium éclate sur les quais. En raison d'un ordre accordant la priorité aux hommes ou aux femmes ayant de jeunes enfants, ces derniers sont devenus plus précieux que l'or. Un aumônier militaire a déclaré :

« Des femmes qui étaient parvenues à bord avec leurs bébés, les jetaient à des parents encore sur le quai pour qu'ils puissent eux aussi embarquer. Souvent, les enfants tombaient à l'eau entre le navire et la jetée, ou bien ils tombaient dans la foule désespérée et étaient piétinés. Ou alors ils étaient attrapés par des étrangers qui les utilisaient pour se frayer un chemin à bord. Les enfants étaient volés à leurs mères endormies... Parmi les traînards en

[402] Thorwald, *Flight*, p. 174.
[403] Sajer, *Forgotten Soldier*, pp. 416, 448.

maraude... se trouvaient des soldats, et certains d'entre eux ont volé des enfants. Avec ceux-ci, ou même avec des ballots vides dans les bras, ils se frayaient un chemin à bord, prétendant qu'ils devaient sauver leurs familles. Des soldats apparaissaient dans des vêtements de femmes qu'ils avaient volés ou qui leur avaient été donnés par leurs maîtresses. »[404]

Parmi la foule, les soldats blessés attendent leur tour pour embarquer. « *La foule d'hommes gémissants, s'accrochant à un dernier espoir d'évacuation, était divisée en deux catégories,* se souvient Guy Sajer. *Les plus gravement blessés – ceux dont les chances de survie étaient douteuses, ou qui resteraient affreusement mutilés – n'étaient pas embarqués. Pour eux, tout était fini. Les autres, qui pouvaient encore avoir un peu d'espoir de vie décente, étaient admis à bord des bateaux.* »[405]

Jan Montyn, fait partie des soldats qui ont eu la chance d'être admis à bord. « *Un flot ininterrompu de réfugiés se déversait dans les cales. Femmes, enfants, vieillards. Des ballots sur le dos, appuyés sur des bâtons, poussant des landaus délabrés... On disait adieu à ceux qui restaient derrière ; des cris lancés aux retardataires. Il serait trop tard pour celui qui ne se dépêchait pas.* »[406]

Même sans enfants, blessures, ou laissez-passer, certains parviennent tout de même à monter à bord. Hans Gliewe, seize ans, raconte :

« Nous avons marché avec eux comme si nous étions ensemble. Puis nous nous sommes cachés dans la cale froide et pleine de courants d'air du navire. Nous nous sommes blottis l'un contre l'autre, mais nous avions malgré tout terriblement froid. Mais nous n'avons pas osé bouger, encore moins nous monter, de peur qu'ils ne nous reconnaissent comme des passagers clandestins. La nuit est passée. Le grondement de l'artillerie... devenait plus fort. Un homme qui était monté sur le pont a dit que le ciel était tout rouge à cause des feux. Nous étions si heureux et si reconnaissants de pouvoir nous allonger dans la cale du navire, pleine de courants d'air. Mais nous

[404] Thorwald, p. 126.
[405] Sajer, p. 438.
[406] Montyn, *Lamb to Slaughter*, p. 113.

tremblions de peur d'être découverts et ramenés à terre.

Puis le navire s'est éloigné et nous avons enfin pu respirer. »[407]

Pour les quelques chanceux qui quittent les ports assiégés, leurs prières semblent exaucées ; pour ceux qui restent sur les quais, leur sort semble scellé. Beaucoup d'hommes, « dans un élan de folie », se suicident. Des mères folles, rongées par la famine et l'horreur rouge qui se profile, trouvent du cyanure et empoisonnent leurs enfants, puis elles-mêmes. Les personnes âgées rampent simplement dans les bancs de neige et s'y endorment pour ne plus jamais se réveiller.

✠ ✠ ✠

Parmi la grande majorité de ceux qui se précipitent sur les navires, les bateaux, les remorqueurs, les barges et les embarcations de la marine naviguant vers l'ouest, leur fuite est sûre et garantie. Non seulement la chaleur et la nourriture à bord du navire sont un cadeau de Dieu, mais le fait de réaliser qu'ils échappent enfin aux redoutables bolcheviques, apporte la première tranquillité d'esprit pour nombre d'entre eux. Cependant, comme les misérables survivants du *Wilhelm Gustloff* ont pu le constater, il n'y a souvent pas moyen d'échapper au cauchemar... même en mer.

Alors que la plupart des passagers et membres de l'équipage dorment, le vieux paquebot de luxe le *Général Steuben* trace à travers la Baltique noire et glacée, dans les premières minutes de la matinée du 10 février. Alourdi de réfugiés et de soldats blessés, le navire en est à sa deuxième évacuation de ce type en moins de quinze jours. Juste avant une heure du matin, deux torpilles frappent le flanc du Stueben.

« *Tout le navire a tremblé et vibré. Les gens hurlaient et criaient,* déclara le soldat, Franz Huber. *Le navire a basculé violemment et les hommes blessés*

[407] Thorwald, *Flight*, p. 175.

encore capables de se relever ont été projetés contre les flancs. Les autres ont juste glissé pendant que nous faisions une culbute, tombaient les uns sur les autres et aggravaient encore nos blessures. Mais j'ai réussi à mettre mon gilet de sauvetage. »[408]

Contrairement à Huber, qui réussit à remonter, peu de soldats blessés, y compris ceux qui sont attachés à des brancards, peuvent se déplacer alors que le navire coule rapidement. « *J'étais assis seul dans le noir et j'ai entendu des cris de partout »,* poursuit Huber. « *Je les ai entendus réciter le Notre Père d'une voix que je n'entendrai plus jamais. Quelque part, le navire était en feu et les gens partout sautaient dans l'eau.* »[409]

Comme la poupe du *Steuben* s'élève hors de l'eau, des centaines de personnes sautent par-dessus bord, dont certaines qui sont mises en pièces par les hélices qui tournent encore. En sept minutes, le navire plonge sous les vagues, faisant rapidement taire un dernier cri de masse qui semble provenir d'une seule et même voix. Sur les 3 500 passagers à bord, seuls Franz Huber et quelques centaines d'autres survivent.[410]

« *Une fois que vous avez entendu une explosion sous-marine, vous ne l'oubliez jamais... »,* révéla Jan Montyn, un autre soldat blessé, dont le navire-hôpital a été torpillé sur la Baltique.

> *« Tout s'écroule et rebondit. Pendant un instant, les hublots s'assombrissent lorsque l'eau s'écrase. Les brancards sont retournés, tout le monde crie et hurle en même temps. Le moteur cède... Et puis un bruit se fait entendre qu'aucun des survivants n'oubliera jamais. Un son si terrible et si terrifiant qu'aucun mot ne peut le décrire : les cris de milliers de personnes, leurs hurlements se répercutant dans la cale du navire. Nous penchions déjà fortement. Tout – les gens, les brancards – glissait sur le côté. J'ai essayé de me relever, mais je suis retombé douloureusement. Puis, à travers un brouillard rouge, j'ai vu une ombre venir vers moi. Deux bras m'ont soulevé comme un enfant. J'ai aperçu un visage, un visage familier, grimaçant sous*

408 Dobson, *Cruelest Night*, p. 155.
409 Ibid.
410 Ibid., p. 154 ; Thorwald, p. 131.

l'effort, puis j'ai perdu conscience. Par la suite, tout semble se passer très loin. Parfois, je suis là, puis, je ne le suis plus. La lumière va et vient, le bruit alterne avec un silence absolu.

Un halètement lourd près de mon oreille. Un vacillement. Nous sommes en train de tomber. Mais nous ne tombons pas. Une porte en acier claque. La lumière du soleil. Ma tête frappe contre le côté d'une passerelle. Et tout d'un coup, tout s'assombrit.

Nous flottons sur un radeau de sauvetage, qui monte et descend avec les vagues. De l'écume blanche, des embruns scintillant au soleil...

J'aperçois le bateau derrière moi. Il gîte fortement et, comme une carcasse lourde et gonflée, il coule lentement sous une crête d'écume bouillonnante. Le cri sauvage des mouettes. Et l'obscurité. Puis la lumière à nouveau, comme si un voile s'était déchiré. Nous nous heurtons à la paroi grise d'un navire. La Marine, voilà pourquoi le gris. Encore une fois quelqu'un me soulève, plusieurs personnes cette fois et je passe de main en main.

Je suis allongé sur le pont avant encombré d'un petit bateau de garde-côtes, grelottant dans une couverture qui gèle en quelques secondes. L'homme qui se penche sur moi s'appelle Schneider. Mais il détourne le regard pour regarder en arrière – un point en particulier dans l'eau – comme tout le monde sur le pont. Ce doit être un endroit où la surface de la mer continue à tourbillonner follement et où l'eau monte en flèche de plusieurs mètres de haut par rapport à la pression qui règne bien en dessous. Je suis couché sur le dos. Je ne peux pas voir cet endroit. Et pourtant, je le vois. Je le vois reflété dans l'horreur qui se lit dans les yeux de chacun. »[411]

✠ ✠ ✠

Tragiquement, pour les milliers de personnes qui réussissent à traverser la perfide Baltique, les bombardiers américains et britanniques

[411] Montyn, *Lamb*, pp. 113-114.

sont souvent les premiers à les accueillir lorsque leurs navires accostent. Dans le port de Swinemunde, en Allemagne du Nord, l'arrivée d'un destroyer de la marine chargé de personnes évacuées coïncide presque exactement avec un raid aérien des Alliés, comme le se le rappelle le capitaine horrifié :

> *« Il y avait un silence de mort sur le pont de l'embarcation, et nous pouvions déjà entendre le bourdonnement sourd d'un grand nombre de bombardiers lourds se répercutant au-dessus des nuages bas. Des navires de toutes sortes fuyaient le port en panique. Ils se sont précipités devant nous à toute vitesse tentant d'atteindre la sécurité de la mer avant le début du raid...*
>
> *Nous sommes repartis à toute vapeur à quinze nœuds. Nous venions de passer devant le phare lorsque nous avons entendu le rugissement d'un tapis de bombes atterrissant sur la ville et le port de Swinemunde. Un haut mur blanc indiquait l'endroit où une ligne de bombes descendait sur le lieu exact où nous avions tourné. La tension paralysante s'est progressivement relâchée, et alors que nous dépassons les digues en sortant, deux enfants réfugiés sont apparus sur le pont. Ils se tenaient la main et riaient de joie. Cela nous a rendus plus heureux que tout pendant longtemps. »*[412]

Peu de raids de ce type se terminaient de manière aussi innocente. Dans le même port, le cargo *Andross* est en train de s'amarrer au moment même où une autre attaque survient.

« *J'étais allé sur le pont pour trouver des toilettes et une bombe a frappé tout près de moi … »,* raconta Manfred Neumann, dix ans, qui, comme tout le monde à bord, s'était senti en sécurité quelques instants auparavant. « *J'ai réussi à faire monter ma mère et mes frères sur le pont. L'*Andross *coulait très rapidement. Nous avons été dirigés sur des planches, pour passer de notre navire vers un autre. Des gens essayaient de sauter vers l'autre navire, et se sont retrouvés écrasés entre les deux. Je n'oublierai jamais les cris de toutes ces personnes prises au piège dans la cale du cargo en train de couler... L'*Andross *a entraîné au moins 2 000 personnes – des réfugiés – au fond de la mer.* »[413]

---

412 Duffy, *Red Storm on the Reich*, pp. 234, 235.

413 Lettre de Manfred Neumann (Appin, Ont., Canada) à l'auteur, 14 janvier 1998.

✠ ✠ ✠

Alors que l'évacuation lente et dangereuse des femmes, des enfants et des camarades blessés continue, le Landser allemand est resté dans les poches de plus en plus étroites, luttant férocement pour que d'autres puissent vivre. Que la plupart des passagers enclavés étaient déjà condamnés, tous les hommes qui se battaient l'avaient compris. « *Pour chaque millier de personnes embarquées, quelques trois mille autres arrivaient de l'est »,* calcula Guy Sajer. Le soldat continue :

> *« Cette population, à laquelle nous ne pouvions apporter qu'une aide rudimentaire, paralysait nos mouvements et notre système de défense déjà précaire. Dans le demi-cercle que nous défendions, résonnant du tonnerre des explosions qui couvraient toute sorte de cris et de hurlements, d'anciennes troupes d'élite, des unités du Volkssturm, des amputés. . . des femmes, des enfants, des nourrissons et des malades furent crucifiés sur la terre gelée...*
>
> *À Memel, personne ne pouvait rester en dehors des combats ; les enfants et les jeunes filles devaient sécher leurs larmes et aider les blessés, distribuant de la nourriture, résistant à leur désir de la dévorer, et réprimant l'horreur et la peur qui étaient pourtant pleinement justifiées. Ils accomplissaient les tâches qui leur étaient données par leurs aînés débordés, sans argument ni plainte. On mourait ou on vivait... Dans le désordre de nos positions avancées, des civils étaient parfois directement impliqués dans les combats aux côtés des soldats ; ces civils étaient souvent des femmes. »*[414]

L'échec des attaques soviétiques sur les enclaves par des blindés ou des vagues humaines était souvent suivi de jours de calme alors que les Russes sondaient d'autres secteurs de la défense. De telles impasses créaient des scènes rappelant la Première Guerre mondiale. De la poche de Courlande, Jan Montyn écrivit :

> « *Nous avons vu une bande de terre d'un kilomètre de large, barattée*

[414] Sajer, *Forgotten Soldier*, pp. 416, 417.

jusqu'au dernier brin d'herbe, criblée de cratères, et couverte d'enchevêtrements de barbelés... Rien ne bougeait. Tout ce qui s'y passait, de part et d'autre de la ligne de démarcation... se passait sous la terre. Il était difficile de croire que sous cette bande de boue labourée, s'incurvant dans les collines lointaines, vivaient des milliers de personnes. On ne pouvait pas les voir, mais on pouvait les sentir. Il flottait dans l'air une odeur nauséabonde et pénétrante qui se renforçait à la moindre brise. C'était l'odeur du champ de bataille, l'odeur des cadavres, ou de la diarrhée...

Deux heures de garde, quatre heures de repos. Jour et nuit. 24 heures sur 24. La boue. L'obscurité. Le brouillard. L'odeur de la putréfaction et de mort. Sniper. Tir à la mitrailleuse. Barrage. Deux heures de garde, quatre heures de repos. Attendre. Il fait nuit. Le jour arrive. À part ça, rien.

J'ai découvert qu'il n'y avait pas qu'un seul ennemi qui rôdait là-bas, mais toute une armée. La monotonie des gardes, destructrice d'âme, en faisait partie. Car il fallait rester en alerte tout le temps. Si vous ne parveniez pas à vous mettre à l'abri un seul instant, cela pouvait vous être fatal. Les snipers guettaient leur chance. La faim et le manque de sommeil étaient des ennemis. Le froid. Les accès de folie contre lesquels personne n'était à l'abri : la folie des tranchées. Parfois, on voyait le regard de quelqu'un se figer. Choc post-traumatique. Lui donner rapidement une secousse. Gifler son visage avec le plat de la main, aussi fort que vous le pouvez. Il va devenir un danger pour lui-même et pour les autres. Il peut se mettre à crier et à provoquer des tirs. Il peut se mettre à tirer au hasard sur tout ce qui bouge, y compris vous. Il peut ramper hors de la tranchée, sortir et courir vers une mort certaine...

Mais Hugo, le Belge de notre équipe, avait sa propre méthode pour évacuer ses tensions. Il le faisait en recherchant le danger. Il prenait les paris les plus fous. Pour quelques cigarettes, il était prêt à se montrer brièvement et à faire signes à l'autre camp. Il a dit qu'il poserait une grenade sur son casque et enlèverait le percuteur. C'était possible, selon lui. . . . Un casque est rond et peut avoir le même effet qu'un parapluie. Les fragments voleraient dans toutes les directions, mais pas vers le bas. Un casque est rond.

. . . Lorsque le bruit de l'explosion s'est dissipé et que nous sommes sortis de notre abri, il était toujours là, accroché au mur de la tranchée. Le

visage en moins. »[415]

Un jour, alors que le soleil apparaît soudainement et que la température monte à zéro, Montyn et ses misérables camarades considèrent que c'est un « miracle ».

> *« C'était comme si on se voyait soudain pour la première fois : sales, les yeux cernés de noir ; les corps émaciés, barbus, enveloppés dans un curieux mélange de chiffons et de morceaux d'uniforme. Pendant une journée, nous avons pu nous prélasser au soleil ; un soleil qui ne se limitait pas à notre côté de la ligne de front : pas un seul coup de feu n'a été tiré ce jour-là ....*
>
> *Les manteaux ont été enlevés, les bottes en feutre et ce qui enveloppait nos pieds, raides de saleté, de pus et de sang coagulé. Des pieds nus et gonflés sont apparus, gris de putréfaction. Allongez-vous ! Mettez-les en l'air ! Qu'ils prennent le soleil ! Nous pouvions enfin laisser tout sécher, même si ce n'était que pour une courte période. »*[416]

La guerre de tranchées était déjà horrible en soi, mais une fois les défenseurs repoussés dans les villes, la vie empire de façon incommensurable. Guy Sajer se souvient de la bataille pour Gotenhafen :

> *« Il y avait des ruines partout, et une forte odeur de gaz et de brûlé remplissait l'air. La large rue qui menait aux docks n'avait plus de définition. Les débris des bâtiments qui l'avaient jadis bordée étaient effondrés en travers de la chaussée, obstruant tout passage. Avec des milliers d'autres, nous avons été mis au travail pour déblayer les décombres, afin que des camions remplis de civils puissent descendre au port. Toutes les cinq ou dix minutes, des avions arrivaient et nous devions nous arrêter là où nous en étions. La rue était mitraillée et brûlée vingt ou trente fois par jour... Nous ne comptions plus les morts et les blessés : presque personne n'était entièrement indemne... Des chevaux lourdement chargés... tiraient un train continu de traîneaux chargés de corps enveloppés dans des sacs ou même du papier... . .*

---

[415] Montyn, *Lamb*, pp. 90, 96.
[416] Ibid., pp. 101-102.

Des combats de maison en maison avaient déjà commencé dans les quartiers périphériques de la ville, tandis que des milliers de civils attendaient encore sur les quais. De temps en temps, des obus russes atteignaient la zone d'embarquement et y explosaient.

Nous essayions de nous reposer un peu dans une cave, où un médecin assistait la naissance d'un enfant. La cave était voûtée et éclairée par quelques lanternes installées à la hâte. Si la naissance d'un enfant est généralement un évènement joyeux, celle-ci ne faisait qu'ajouter à la tragédie générale. Les cris de la mère n'avaient plus aucun sens dans un monde fait de cris… Une fois de plus, le sang coulait à flots, comme le sang dans les rues... Peu de temps après, après un dernier regard sur le nouveau-né, dont les petits cris résonnaient comme un tintement de verre délicat au milieu du grondement de la guerre, nous sommes retournés dans la rue en flammes. Pour le bien de l'enfant, nous espérions qu'il ne survivrait pas. »[417]

✠ ✠ ✠

Après des années de combat et de mort dans une guerre perdue d'avance ; des batailles plus sanglantes et plus sauvages que tout ce que le monde moderne connaît ; les unités allemandes condamnées dans les poches de la Baltique auraient dû tout simplement se désintégrer. Et pourtant, tel ne fut pas le cas. Se rendre, bien sûr, n'était pas une option. « *La Russie inspirait une telle terreur et avait fait preuve d'une telle cruauté que personne n'a même envisagé cette idée »,* reconnut Guy Sajer. *« Nous devions tenir, peu importait le prix... Nous devions tenir, ou mourir. »*[418]

Jusqu'au à la fin, cette colonne vertébrale de fer de l'armée allemande, la discipline, est restée intacte. Une fois de plus, le Landser, Guy Sajer raconte :

« Le capitaine nous a parlé et, par sa voix ferme et officielle, nous avons

---

417 Sajer, *Forgotten*, pp. 448-449.
418 Ibid., p. 416.

saisi l'émotion intense de la charge écrasante qui pesait sur nous tous… Cet homme portait encore les vestiges d'un uniforme militaire, et essayait encore d'imposer un semblant d'ordre dans une situation de cataclysme qui avait entraîné toute une nation dans un repli dévastateur. Cet homme, qui savait que tout était perdu, essayait encore de sauver le moment… Cette discipline, qui nous avait si souvent ennuyés dans le passé, nous touche maintenant comme un baume apaisant »[419]

Et ainsi, contre le destin, la poignée d'hommes s'est battue, contestant chaque centimètre de chaque pâté de maison, de chaque « chaudron » en feu. Après un barrage aérien et d'artillerie sans précédent sur la mince ligne allemande à Heiligenbeil, les Soviétiques se sont emparés du terrain pour écraser le peu qui restait. Un témoin de cette scène qui se généralisait partout a écrit :

« Les blindés russes avançaient, les troupes arrivaient derrière en rugissant leur 'Uras !' Mais toute vie n'était pas éteinte. Recouverts de terre, les Landser endurcis émergeaient de leurs trous. Ils lançaient leurs mitrailleuses sur les parapets des tranchées, tiraient dans les masses gris-brun avec leurs fusils d'assaut et leurs mitrailleuses, et s'élançaient avec leurs Panzerfausts contre les chars ennemis. »[420]

Toutefois, la quantité de courage ou de discipline ne pouvait compenser leur nombre ou leur équipement. Peu à peu, les poches côtières sont repoussées jusqu'à ce que le territoire allemand ne se résume plus qu'à quelques kilomètres, ou dans certains cas, à quelques centaines de mètres de bord de mer sablonneux. Un sergent de char se souvient de la dernière bataille à Hoff :

« J'étais sur les falaises côtières avec le général [Hans] von Tettau, dont le véhicule avait été abandonné. L'infanterie russe a fondu sur nous avec des cris sauvages de 'Ura !', mais von Tettau s'est adressé avec une confiance tranquille à l'un de ses officiers d'État-major : 'Maintenant, messieurs, donnons leur quelque chose qu'ils ne seront pas prêts d'oublier !' Nous avons

[419] Ibid., p. 440.
[420] Duffy, *Red Storm*, p. 205.

tous tiré sur les troupes attaquantes aussi calmement que si nous nous étions trouvés sur un champ de tir. J'ai pris un fusil d'un blessé et je me suis joint à eux...

Les Russes ont alors ouvert le feu avec des mortiers, mais les bombes sont passées au-dessus de nous et ont atterri sur la plage. J'ai regardé dans cette direction et mon cœur s'est soulevé. Derrière et en-dessous de nous, à l'abri des falaises, des réfugiés fuyaient vers l'ouest, et les obus russes éclataient au milieu d'eux. »[421]

Pressés d'échapper à un tel carnage, des civils désespérés fuient à travers les glaces du Frisches Haff, une baie de plusieurs miles de large séparant le continent d'une île barrière, ou Nehrung. Le long de cette mince bande de sable qui menait vers l'ouest en direction de Dantzig, tous espèrent se mettre à l'abri. Malheureusement, le froid glacial s'est transformé en pluie juste au moment où de nombreuses colonnes de réfugiés commencent leur terrible périple. Un survivant de ce périlleux voyage se souvient :

« La glace se brisait et à certains endroits, nous devions nous traîner avec peine dans l'eau [près de 30 centimètres] de profondeur. Nous testions sans cesse la surface avec des bâtons. Les cratères de bombes nous obligeaient à faire des détours. Nous glissions souvent et pensions que nous étions déjà perdus. Nos vêtements complètement mouillés rendaient nos mouvements très difficiles. Mais une peur mortelle nous poussait de l'avant en dépit de nos corps grelottants. J'ai vu des femmes accomplir des choses surhumaines. En tant que chefs des colonnes, elles trouvaient instinctivement le chemin le plus sûr pour leurs chariots. Des ustensiles ménagers étaient éparpillés sur la glace, des personnes blessées s'approchaient de nous avec des gestes implorants, elles se traînaient sur des bâtons et étaient poussées par des amis sur de petits traîneaux. »[422]

« *Les voitures particulières et autres véhicules de toutes sortes disparaissaient fréquemment dans des crevasses recouvertes de fines couches de glace »,* rapporta un

[421] Ibid., pp. 197-198.
[422] Schieder, *Expulsion of the German Population*, pp. 134-135.

témoin horrifié.[423]

Juergen Thorwald décrit la longue et cauchemardesque expérience d'un autre réfugié :

> *« Le voyage sur la glace a commencé. Elle regardait le charroi de tête devant elle, et l'eau de dégel éclabousser ses roues. La glace gémissait et grinçait. À droite et à gauche se trouvaient les victimes d'autres jours : des chariots coulés avec tout leur chargement, les carcasses gelées de chevaux – et quelques hommes et femmes, morts, grotesquement tordus. La jeune fille a essayé de regarder droit devant elle. Mais elle a tout vu.*
>
> *Les parties molles de la glace étaient recouvertes de planches. Mais cela ne voulait pas dire grand-chose. La jeune fille est passée devant des chariots qui venaient de passer au travers il y avait à peine plus d'une heure. Il y avait beaucoup d'arrêts ; d'autres véhicules ont fait céder la glace, ils étaient déchargés et, si possible, ressortis. Le charroi qui la précédait a percé la glace au bout d'une demi-heure. L'une des femmes qui marchait à côté est tombée dans un trou, maintenant ils tentaient de la repêcher avec des bâtons. Le charretier avait coupé le harnais des chevaux, et les animaux dégoulinants essayaient de sortir de l'eau, terrorisés. Mais le charroi fut perdu. Elle et ceux qui la suivaient l'ont contourné.*
>
> *À sept heures, des avions russes les ont attaqués. Ils ont attaqué plus loin devant. Elle les a vus plonger, et a entendu le fracas des mitrailleuses et les explosions sourdes de leurs petites bombes. La panique régnait, les chevaux se sont détachés, la distance n'était plus respectée et toute une rangée de chariots a percé la glace surchargée. Certains chevaux se sont noyés. Les voix stridentes des femmes qui appelaient à l'aide. Certaines femmes, silencieuses et désespérées, tournaient autour de trous dans la glace qui avaient englouti un enfant, une mère, un mari. Ou bien elles couraient vers le chariot suivant et, à genoux, suppliaient : 'S'il vous plaît, ne nous laissez pas', gémissaient-elles, 'Oh, s'il vous plaît ! S'il vous plaît, aidez-nous, ne nous abandonnez pas. . . .' »*

[423] Sajer, p. 439.

Vers huit heures, le rivage du Nehrung apparaît sous une brume grise. Mais le chemin était encore long, et les épaves des derniers jours montraient quel serait le prix à payer pour le dernier tronçon. À un moment donné, il y avait tellement de morts, humains et animaux, qu'il semblait que la vue de la terre leur avait fait perdre toute prudence et les avait tués.

La jeune fille a fermé les yeux et a traîné les chevaux autour d'une fissure dans la glace et sur le corps d'un homme mort. Les chevaux ont hésité.... C'était un vieil homme. Il s'était déplacé jusque-là sur deux cannes. Elle lui a roulé dessus et a refermé les yeux et s'est appuyée sur le dos du cheval.

Toujours pas de répit. Le vent du nord s'est levé. Le ciel s'est assombri, sa teinte jaune annonçant plus de neige. Juste au moment où elle commençait à distinguer la faible croissance des arbres sur le Nehrung, la neige a commencé à tomber. Elle tombait et elle a rapidement caché le chariot de tête à sa vue. Elle a entendu le craquement de la glace qui se brisait. Mais elle a continué d'avancer. Elle a fait avancer les chevaux. Une fois, elle s'est retrouvée sur un floe de glace tremblant. Les roues arrière ont cédé, mais les chevaux les ont tirées....

À droite, au milieu de la neige, elle a vu l'axe d'un chariot se dresser sur la glace. La jeune fille a viré à gauche et soudain les chevaux se sont mis à tirer en avant. Leurs sabots avant sont passés au travers, mais ils ont touché le fond. Ils avaient atteint la rive du Nehrung. »[424]

Des milliers de réfugiés, naturellement hésitants à prendre le risque d'une telle traversée, tentent de relever le défi le long des autoroutes côtières. Le carnage le long des routes encombrées est pire que celui qui a eu lieu sur la glace. Robert Poensgen, un agent de liaison militaire a écrit :

« Sur des kilomètres, la route était totalement encombrée de véhicules disposés à trois ou quatre de front : des camions citernes, des camions de munitions, des attelages de chevaux, des ambulances. Il était impossible

[424] Thorwald, *Flight*, pp. 88-89.

d'avancer ou de reculer. Les avions de combat russes arrivaient maintenant vague après vague, et lançaient des bombes dans cette masse inextricable et non protégée. C'est à cela que doit ressembler l'enfer. Des munitions ont explosé et de l'essence brûlante a été projetée sur les morts, les blessés et les vivants, sur les hommes et les chevaux… C'est la pire chose que j'ai jamais vue pendant toutes mes années de service actif – et j'en avais déjà vu beaucoup. »[425]

« *Deux fois nous avons été attaqués par des avions soviétiques, plongeant très bas et inondant la zone de leurs missiles … »,* se souvient Guy Sajer alors qu'il se trouvait sur une autre route. « *Chaque impact a creusé de longs sillons sanglants dans la masse dense, et pendant un instant, le vent s'était teinté de l'odeur chaude des corps éventrés.* »[426]

« *Je n'avais jamais vu autant de corps. . .,* ajouta un témoin alors qu'il se déplaçait vers l'ouest le long de la côte. *Entre les cadavres se trouvaient des chevaux morts, les charrettes renversées des réfugiés, des transports militaires enlisés, des voitures brûlées, des armes et du matériel. . . . C'était déjà assez déprimant de voir les soldats, qui n'avaient rien à manger depuis des jours et étaient totalement épuisés, mais les visages des femmes étaient indescriptibles.* »[427]

« *Des mères démentes jetaient leurs enfants à la mer,* déclara un autre réfugié horrifié. *Des gens se sont pendus... Chacun ne pensait qu'à lui-même ; personne ne pouvait aider les malades et les faibles.* »[428]

Alors que la boucherie sur terre se poursuit, le massacre en mer continue. Le matin du 13 avril, l'aviation soviétique se jette sur le *Karlsruhe* chargé de réfugiés, lorsque le petit cargo prend du retard sur le convoi. Frappé par une bombe et des torpilles aériennes, le navire se fend et coule en quelques minutes. Sur les mille personnes à bord, moins de deux cents seront sauvées.[429]

---

425 Duffy, *Red Storm*, p. 229.
426 Sajer, *Forgotten*, p. 441.
427 Duffy, p. 198.
428 Schieder, *Expulsion*, p. 135.
429 Ibid., p. 145.

Trois jours plus tard, vers minuit, des torpilles tirées par un sous-marin soviétique explosent contre le côté du *Goya*, un grand transporteur avec à son bord 7 000 personnes. Comme le *Karlsruhe*, le *Goya* se fend rapidement en deux et plonge au fond en quatre minutes. À l'horreur de ceux qui se débattent dans la mer noire s'ajoute une énorme bulle de feu qui éclate à la surface lorsque les chaudières explosent. Lorsque les navires de sauvetage arrivent enfin sur les lieux, seuls 183 survivants sont arrachés aux eaux glacées.[430]

✠ ✠ ✠

Pendant ce temps, alors que les Soviétiques resserrent leur étau meurtrier, Konigsberg, Memel, Gotenhafen, Pillau et d'autres ports assiégés entament leur danse macabre. « *Autour de moi, l'enfer s'est déchaîné,* déclara le Landser, Robert Poensgen, sur les derniers moments de Danzig. « *Toute cette zone de la ville était frappée de plein fouet par des tirs de calibre lourd et super lourd. Les maisons s'effondraient comme des châteaux de cartes, les charpentes étaient projetées en l'air et la maçonnerie s'écrasait dans les rues. En un instant, tout était recouvert d'une poussière de brique rouge. Des flammes jaunes et rouges jaillirent et s'enflammèrent à plusieurs reprises à travers le voile.* »[431]

Un camarade de Konigsberg ajouta :

> *« La ville est tombée en ruines et s'est embrasée. Les positions allemandes étaient anéanties, les tranchées labourées, les embrasures nivelées, les compagnies enterrées, le système de signalisation détruit et les magasins de munitions dévastés. Des nuages de fumée s'étendaient sur les restes des maisons du centre-ville. Dans les rues, des fragments de maçonnerie, des véhicules explosés et partout des corps de chevaux et d'êtres humains. »*[432]

Dans un monde où la fumée, le feu, les bombes et les balles étaient

---

[430] Dobson, *Cruelest Night*, pp. 166–168 ; Toland, *Last 100 Days*, p. 405.
[431] Duffy, *Red Storm*, pp. 228-229.
[432] Ibid., p. 212.

devenus la seule réalité, c'était souvent le côté surréaliste de la situation qui frappait le plus les Landsers au cours des dernières heures. Guy Sajer se souvient de Hela :

> *« La dernière victime que j'ai vue était un cheval blanc crasseux. Un avion russe avait été touché, et se désintégrait au-dessus de nous. Nous avons tous regardé la partie avant de l'avion, dont le moteur émettait un long hurlement, piquer vers le sol. Le bruit avait effrayé l'animal qui s'est libéré de son collier et est parti au galop, hennissant, vers l'endroit où la masse de métal rugissante allait tomber. Il a dû faire environ trois pas avant d'être touché. Sa chair se retrouva dispersée dans toutes les directions sur plus de quinze mètres. »*[433]

Et à l'intérieur de cette immense tragédie s'en produisaient une myriade d'autres, plus petites. Alors que les derniers défenseurs de Dantzig commencent à se retirer dans les rues pendant une accalmie des bombardements, des motards de l'expédition ouvrent la voie.

> *« Des filles de Zoppot et de Dantzig étaient assises dans certains des side-cars. Elles étaient avec les troupes depuis quelques jours maintenant, et personne ne s'y opposait. Nous avons remarqué la bien-aimée du dispatcher des Pionniers – c'était une jolie conductrice de train, et il était déterminé à l'épouser à la première occasion.*
>
> *Il y avait quelque chose de sinistre dans la façon dont les pignons étroits des vieilles maisons s'élevaient vers le ciel. Ils étaient minces et semblaient se balancer dans le vent. J'y pensais encore quand quelqu'un a crié un avertissement depuis l'avant : 'Attention ! Le mur s'écroule !' J'ai vu les motos bourdonner dans un mouvement confus en une fraction de seconde, puis le mur s'est cassé en plusieurs morceaux dans l'air et s'est écrasé sur la foule. Il y a eu un rugissement, une fissure, une violente rafale d'air, puis un nuage de poussière impénétrable. Je me tenais comme paralysé sur le marchepied.*
>
> *Nous nous sommes tous précipités sur le lieu de la catastrophe, où les débris gisaient à près d'un mètre de profondeur au-dessus des motos. Tous les*

[433] Sajer, pp. 452-453.

soldats étaient en sécurité - depuis des années, leurs réactions avaient été aiguisées à la vitesse de l'éclair, et ils avaient pu sauter sur le côté. Mais les filles n'avaient pas bougé des side-cars et elles étaient toutes enterrées. Des sueurs froides coulaient dans notre dos quand nous avons commencé à creuser comme des fous. Le petit dispatcher des Pioneer semblait en état de choc. Nous l'avons aidé à dégager du side-car sa fiancée morte. Avec un soin extrême, il a commencé à lui laver le visage, qui était recouvert d'une épaisse couche de poussière. »[434]

Alors que la fin approche, de petites unités dispersées tentent de s'échapper. Un officier se remémore :

« Chaque compagnie avait son propre guide connaissant le terrain. Il s'est avéré par la suite qu'elles étaient inutiles, car les connaissances locales n'étaient plus d'aucune utilité dans l'enfer qu'était autrefois le centre-ville... des paysages lunaires fantomatiques remplaçaient les grandes avenues qui traversaient la ville. On pouvait reconnaître les chemins, et une heure plus tard, ils étaient impraticables. Il y avait des effondrements continus dus à l'impact des bombes, des obus, et des lourdes roquettes Katusha, tandis que les façades des bâtiments encore debout s'effondraient dans les rues et que le sol était déchiré par de gigantesques cratères de bombes. »[435]

Alors que certains soldats et civils sont secourus par les petites embarcations osant encore s'aventurer sur le littoral, d'autres façonnent rapidement des radeaux de pneus, de planches, et de tout ce qui pouvait flotter. Beaucoup d'autres, cependant, meurent en combattant parmi les ruines ou sont massacrés sur les plages. Alors que les villes brûlent et que les troupes russes en prennent le contrôle, des haut-parleurs soviétiques – qui jouent de la valse apaisante par intermittence – appellent les Allemands à se rendre tranquillement, en promettant nourriture, liberté et sécurité.[436] Au même moment, des tracts signés par Ilya Ehrenbourg, pleuvent par millions sur les [troupes] russes, « *Soldats de l'armée rouge ! Tuez les Allemands ! Tuez tous les Allemands !*

[434] Duffy, pp. 229-230.
[435] Ibid., pp. 213-214.
[436] Schieder, *Expulsion*, p. 178.

Tuez ! Tuez ! Tuez ! »[437]

✠ ✠ ✠

Comme tout le monde, Anna Schwartz est blottie dans une cave lorsque Dantzig tombe finalement.

> *« Dans le calme qui a suivi, nous avons entendu le panzer russe arriver, et les premières acclamations des soldats russes. Peu de temps après, on a entendu des soldats russes descendre les marches de la cave. Les premiers soldats russes se tenaient devant nous, et le premier mot que nous avons entendu de leur part a été : 'Urr !' 'Urr !'. Il y avait une odeur d'alcool, de sueur et d'uniformes sales. Après nous avoir dérobés nos montres, mitraillettes à la main, ils ont disparu à la hâte dans la cave voisine, et y ont fait de même. Au bout de cinq minutes, un deuxième lot est arrivé, et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous n'ayons plus de bijoux, et que le contenu de nos malles ait été renversé.*
>
> *Pendant ce temps, nous entendons les cris des femmes, qui sont violées par les Mongols. Soudain, un officier russe apparaît et nous demande, dans un allemand approximatif, de quitter immédiatement la cave. Aussi vite que possible, nous prenons nos malles et nos sacs à dos, qui avaient été fouillés à maintes reprises, et nous nous précipitons dans la cour, qui est pleine de fusils et de soldats. Tout autour des maisons brûlent, les obus explosent, et... des blessés et des chevaux hurlent. »*[438]

Après la chute de Konigsberg, Hans Graf von Lehndorff a courageusement conservé son poste de chirurgien hospitalier. Lorsque les soldats rouges font irruption dans le bâtiment, le chahut éclate alors que la frénésie pour les montres et les bijoux commence.

> *« L'arrivée des premiers officiers a détruit mes derniers espoirs de*

[437] Duffy, p. 274.
[438] Schieder, p. 178.

parvenir à des conditions tolérables. Toute tentative de leur parler a échoué. Même pour eux, je n'étais qu'un porte-manteau avec des poches ; ils ne me voyaient que des épaules vers le bas. Quelques infirmières qui se sont mises en travers de leur chemin ont été saisies et traînées, puis relâchées complètement débraillées avant qu'elles ne réalisent ce qui se passait. Les infirmières les plus âgées ont été les premières victimes. Elles erraient sans but dans les couloirs, mais il n'y avait pas d'endroit où se cacher, et de nouveaux bourreaux se jetaient sur elles. »[439]

Aussi terrible que la situation semblait être, elle était insignifiante comparée à ce qui s'est passé lorsque les Russes ont découvert une distillerie près de l'hôpital. Le Dr von Lehndorff raconte :

« Ils ont fait irruption ici depuis l'usine en masse : des officiers, des soldats, des tirailleurs, tous ivres. Et aucune chance de leur cacher quelqu'un, car tout le quartier était éclairé comme en plein jour par les immeubles en feu... Une marée de rats s'est abattue sur nous, pire que tous les fléaux de l'Égypte réunis. Sans cesse le canon d'un automatique me percutait le dos ou le ventre, et un masque grimaçant me réclamait en hurlant du sulfamide. Apparemment, la plupart de ces démons avaient une maladie vénérienne… De tous côtés, nous entendions les cris désespérés des femmes : 'Tuez-moi donc ! Tuez-moi !' Mais les bourreaux préféraient un combat de lutte à toute utilisation effective de leurs armes.

Bientôt, aucune des femmes n'avaient plus de force pour résister. En quelques heures, un changement s'opérait : leur esprit était mort, on pouvait entendre des rires hystériques qui excitaient encore plus les Russes... Un major qui semblait encore relativement raisonnable, m'a fait venir... Trente à quarante Russes se déchaînaient parmi les patients. Je devais lui dire qui étaient ces gens. Des personnes malades, bien sûr, quoi d'autre ? Mais quelle sorte de gens malades, voulait-il savoir. Eh bien, toutes sortes : scarlatine, typhus, diphtérie... Il a poussé un cri et s'est précipité tel un char d'assaut parmi ses hommes. Mais il était trop tard ; lorsque le tumulte s'est calmé,

[439] Von Lehndorff, *Token of a Covenant*, p. 71.

quatre femmes étaient déjà mortes. »[440]

Lorsque l'hôpital a pris feu, von Lehndorff et son personnel ont commencé à évacuer.

> *« Bientôt toute la colline était occupée par des patients et les Russes se précipitaient sauvagement parmi eux comme une horde de babouins, enlevant sans discernement les infirmières ou les patients, les harcelant et exigeant des montres pour la centième fois… Je portais à nouveau un homme assez lourd sur les épaules, et je venais de traverser la passerelle quand un Russe m'a arrêté... J'ai dû lâcher l'homme. Le Russe l'a fouillé, puis lui a tiré dans le ventre comme par erreur, et il a continué. L'homme était assis là, me regardant, me questionnant du regard. Si seulement j'avais pu lui donner le coup de grâce ! Je lui ai donné une dose de morphine et je l'ai laissé allongé sur le bord de la route. »*[441]

La nuit, l'horreur se décuplait à mesure que la foule ivre se livrait à un carnage de meurtres et de viols.

« Grand-mère est trop vieille », plaida Klara Seidler lorsqu'un jeune soldat l'a violenté dans une cabine téléphonique.

« Grand-mère doit ! » déclara le violeur à plusieurs reprises.

Près de la cabine, une jeune mère a été attrapée alors qu'elle essayait de glisser ses trois enfants dans une cave. Quand les enfants se sont mis à crier, un énorme soldat les a projetés tête la première dans un mur, l'un après l'autre. Malgré ses propres tortures, Klara Seidler n'oubliera jamais le bruit des petits crânes écrasés.

Lorsque les violeurs sont partis, Klara et d'autres femmes ont tenté en vain de protéger la mère hystérique, car un autre gang arrivait. La femme qui criait a été jetée à terre et, l'un après l'autre, les soldats ont poursuivi l'attaque.[442]

---

[440] Ibid., pp. 78-79.
[441] Ibid., pp. 83, 85.
[442] Toland, p. 302.

Peu après la chute de Dantzig, des centaines de femmes et de jeunes filles ont demandé la protection d'un officier. Le Russe leur a indiqué du doigt une cathédrale catholique. Une fois les femmes en sécurité à l'intérieur, l'officier a interpellé ses hommes, a fait un geste vers l'église et, avec les cloches qui sonnaient et les tuyaux d'orgue qui rugissaient, l'horreur a continué toute la nuit. Certaines femmes à l'intérieur ont été violées plus de trente fois.

« *Ils ont même violé des fillettes de huit ans et ont tué des garçons qui tentaient de protéger leur mère »,* gémit un prêtre.[443]

✠ ✠ ✠

Le cauchemar sanglant qui enveloppait la côte Baltique n'était ni plus ni moins que celui qui se déroulait partout où les Soviétiques occupaient le sol allemand. Dans de nombreux endroits – en Silésie, en Prusse, en Poméranie, dans les communautés allemandes de Tchécoslovaquie, en Roumanie, en Hongrie, en Yougoslavie – l'horreur s'y propageait depuis des semaines. Là-bas, les atrocités horribles n'avaient guère diminué, voire pas du tout, avec le temps et pour certains, il semblait que les soldats rouges étaient en course les uns avec les autres pour voir qui pouvait détruire, tuer et, surtout, violer le plus. Certaines femmes et certains enfants étaient agressés dix, vingt, voire trente fois par nuit et il n'était pas rare qu'une femme soit violée cent fois par semaine.

« *On ne pouvait plus guère appeler cela... un viol,* gémit une victime. *Les femmes étaient des instruments passifs.* »[444]

Des milliers de personnes sont bien sûr mortes d'hémorragie et beaucoup de celles qui ont survécu ressemblaient, agissaient et se

[443] Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 58.
[444] Schieder, *Expulsion*, p. 257.

sentaient *« comme des zombies ». « Les soldats russes sont même allés jusqu'à violer certains cadavres de femmes qui gisaient dans la morgue du cimetière avant l'enterrement »*, a révélé un ecclésiastique de Rosenberg.[445]

Désespérée de sauver sa petite fille d'une nouvelle agression, une mère frénétique a supplié un commandant de lui accorder sa pitié. *« Il a demandé à voir la fille,* a écrit un témoin, *et lorsqu'elle est apparue, il l'a violée à son tour, puis l'a renvoyée chez elle. »*[446]

> « *Nos camarades étaient tellement avides de sexe »,* s'est moqué un major russe, *« qu'ils violaient souvent des vieilles femmes de soixante, soixante-dix ou même quatre-vingt ans – à la surprise de ces grands-mères, sinon pour leur plus grand plaisir. Mais j'admets que c'était une sale affaire, et que le comportement des Kazakhs et des autres troupes asiatiques était particulièrement mauvais.* »[447]

Parmi tout ce qui est allemand, rien – pas même le parti du Führer – n'a éveillé une plus grande haine chez les communistes purs et durs que la religion chrétienne, en particulier l'Église catholique. Un prêtre de Grottkau raconte :

> *« Il était totalement impie et la vue de la robe de mon prêtre l'a apparemment rendu furieux. Il insistait pour que je nie l'existence de Dieu et, saisissant mon bréviaire, le jeta sur le sol. Finalement, il m'a traîné dans la rue et m'a poussé contre un mur pour me tuer... Il venait de me placer contre le mur lorsque tous les hommes, femmes et enfants qui s'étaient réfugiés dans la maison... sont apparus sur les lieux. Ils se tenaient autour de nous, pâles et terrifiés. Il a alors commencé à disperser la foule en tirant au hasard dans toutes les directions. Quand nous nous sommes finalement retrouvés seuls, il a pointé son revolver vers moi, mais il était vide. Il a commencé à le recharger, mais pendant qu'il le faisait, deux autres officiers, qui avaient apparemment entendu les coups de feu, sont arrivés. Ils se sont précipités vers lui et lui ont arraché le revolver des mains… [puis] l'ont*

---

445 Kaps, *Silesia*, p. 173.
446 Ibid., p. 184.
447 De Zayas, *Nemesis at Potsdam*, p. 69.

entraîné au loin. »[448]

« *Il se tenait devant l'autel, comme un seigneur et nous regardait triomphalement »,* se souvient un prêtre d'une autre église.

> *« Puis il a ordonné à notre vieux vicaire de sortir avec lui. Après un quart d'heure, ils sont revenus. L'expression sur le visage du vicaire était affreuse. Il s'est effondré devant l'autel en bafouillant, 'Tuez-moi, mais tuez-moi ici, devant l'autel. Je refuse de quitter l'autel !' Les religieuses criaient, 'Ne tirez pas ! Ne tirez pas !' Le Russe grimaça, triomphant de sa puissance et de sa force. D'un geste seigneurial, il s'éloigna du vicaire. »*[449]

Ces derniers eurent de la chance, mais la plupart des membres du clergé n'en eurent pas autant. Beaucoup sont morts de la manière prescrite par le Marxisme : une balle dans la nuque et le crâne mis en pièces.[450] Pour certains Soviétiques, les religieuses étaient une cible privilégiée d'avilissement. Un prêtre de Klosterbrueck révéla :

> *« Elles avaient été torturées et violées par des officiers pendant plusieurs heures. Elles sont finalement revenues, le visage gonflé et roué de coups... [Dans] le village voisin... les Russes avaient rassemblé toutes les religieuses dans une seule pièce. Certaines des plus jeunes sœurs avaient réussi à se cacher à la dernière minute, dans la citerne d'eau du grenier. Les autres ont été traitées de façon épouvantable. Elles ont essayé de se défendre, mais en vain. Elles ont été brutalement violées par les Russes, même les plus âgées des religieuses, qui avaient quatre-vingts ans. Pendant quatre heures, les Russes ont saccagé la maison, se comportant comme des bêtes sauvages. Le matin, ils se sont alors vantés dans le village qu'il n'y avait plus de vierges au couvent. »*[451]

« *Les religieuses étaient à bout de forces quand elles sont revenues... Nous étions toutes assises là, blotties dans une petite pièce et nous avons prié… »,* a écrit un témoin d'une autre paroisse. « *Nous avons entendu des pas lourds approcher à*

---

[448] Kaps, pp. 211-212.
[449] Ibid., p. 182.
[450] Ibid., p. 528.
[451] Ibid., pp. 184-185.

réitérées reprises et les Russes allaient et venaient. Vers minuit, un nouveau lot de démons est entré dans la pièce. Ils ont donné des coups de pied à celles qui s'étaient allongées sur le sol pour se reposer un peu ; ils ont tiré des coups de feu au plafond, et ont arraché les voiles des religieuses. Je n'oublierai jamais les cris horribles des femmes et des enfants. »[452]

Comme leurs sœurs laïques, les religieuses étaient violées avec une telle régularité sadique que certaines ont tout simplement cessé de prier. Mais ce ne fut pas le cas de la plupart.

> *« Soudain, il assène au prêtre un coup sauvage sur la tête, la faisant saigner. Le Russe devint alors encore plus furieux ; il se précipita vers certaines des religieuses, déchira leurs vêtements et commença à les frapper avec son épée. Finalement, il a traîné une des jeunes nonnes dans un coin afin de la violer. Nous ne pouvions rien faire d'autre que de prier le Seigneur pour qu'elle soit épargnée. Soudain, la porte près de l'autel s'est ouverte et un jeune et grand officier est apparu. Il a immédiatement compris ce qui se passait, a couru vers le fond de la chapelle, s'est emparé de l'autre officier, l'a jeté par terre comme un sac de farine, a mis son pied sur sa poitrine et a arraché l'épée de ses griffes. Puis il appela deux soldats, qui prirent le vieil officier et le jetèrent hors de la chapelle comme s'il était une bûche de bois. Il s'est tourné vers nous et nous a dit que nous n'avions plus à craindre que l'homme ne revienne, et qu'il posterait des gardes devant la chapelle. »*[453]

✠ ✠ ✠

Comme le montre clairement le cas ci-dessus, ce sont les contradictions déroutantes affichées par l'armée russe qui se sont avérées les plus horribles pour les Allemands. Comme certains grands animaux sauvages, les victimes ne peuvent jamais être certaines de leur réaction dans une situation donnée. En effet, même dans leur plus

[452] Ibid., p. 439.
[453] Ibid., p. 183.

grande détresse, de nombreux Allemands ont pris note de ces paradoxes déroutants. En l'espace d'une journée, d'une heure ou de quelques minutes, une famille allemande pouvait rencontrer les extrêmes de l'armée russe – du capitaine correct et attentionné qui ne buvait jamais et jouait parfaitement Chopin sur le piano de salon au commandant beugleur et ivre qui entrait peu de temps après et détruisait non seulement le piano mais aussi le salon. Et même parmi les soldats eux-mêmes, il y avait un enchevêtrement de contradictions apparentes. Décrits par leurs compatriotes, Tolstoï et Dostoïevski, comme de « *grands enfants. . . totalement peu fiables dans leurs pensées et dans leurs actes »,* les incroyables sautes d'humeur du soldat russe moyen étaient en effet terrifiantes à voir.[454]

« *Ils sont tous comme ça, »* insistait la femme d'un fermier, secouant la tête d'incrédulité. « *Ils passent d'ami à ennemi d'une seconde à l'autre et deviennent des personnes différentes.* »[455]

En effet, le même soldat qui pouvait brutalement battre, mordre et violer une mère suppliante pouvait dès l'instant suivant caresser et câliner doucement son enfant. Si de nombreux violeurs n'étaient pas du tout déconcertés par un enfant qui pleurait et criait, la plupart l'étaient.

« *Ils poussaient Fraulein Behn devant eux dans la chambre à coucher »,* a écrit une femme, « *quand soudain, apercevant le bébé et l'enfant de quatre ans. . . tous deux endormis dans le lit, ils se sont arrêtés net. L'un d'entre eux a dit en allemand 'petit bébé ?', manifestement pris par surprise. Pendant une bonne minute, les deux soldats ont fixé le lit, puis lentement, sur la pointe des pieds, se sont retirés de l'appartement.* »[456]

Beaucoup ont également fait remarquer qu'un enfant malade était souvent tout ce qui se trouvait entre une mère et un viol. La plupart des Russes ont montré une véritable affection pour les enfants allemands, en les nourrissant, en jouant avec eux et en leur accordant

---

[454] Schieder, *Expulsion*, p. 228.
[455] Horstmann, *We Chose to Stay*, p. 139.
[456] Anonymous, *A Woman in Berlin*, p. 170.

des concessions qui auraient signifié une mort certaine pour les adultes. Lorsque les petits garçons d'un village étaient menacés par les fonctionnaires soviétiques d'une exécution sommaire s'ils étaient surpris à voler encore du charbon dans les wagons de chemin de fer, les ordres ne parvenaient apparemment jamais aux gardes.

« *Quand ils ont vu les garçons arriver avec leurs chariots »,* déclara un témoin, « *ils leur ont tourné le dos et ont fait tomber du charbon par terre avec leurs pieds pour que les garçons le ramassent.* »[457]

« *Elle a découvert que sa petite fille chérubin blonde ne manquait jamais de ravir les soldats »,* raconta un ami de Regina Shelton. « *Tout en la gardant près d'elle, elle permet à l'enfant que ces hommes étranges lui parlent et la câlinent. Qu'il s'agisse d'un trait national, comme certains le prétendent, ou simplement la nostalgie des hommes solitaires pour leurs familles, aucun Russe que nous avons rencontré ou dont nous avons entendus parler ne l'a blessé ou blessé n'importe quel autre enfant.* »[458]

Malheureusement, cela n'était pas tout à fait vrai. Comme l'attestent d'innombrables petits cadavres, l'innocence n'était pas une garantie de sécurité. « *Mme K. a perdu sa petite fille, Gretel, qui avait neuf ans »,* signala un prêtre de Silésie. « *Elle a été abattue par les Russes parce qu'elle tentait de protéger sa mère d'un viol.* »[459]

Outre leur manie des montres-bracelets, la nouveauté la plus recherchée par les Soviétiques était la bicyclette. Malgré le chaos et l'horreur qui régnaient autour, certains Allemands regardaient avec incrédulité les Russes « découvrir » ce nouvel appareil étrange.

« *Ils se sont emparés de tous les vélos du village »,* déclara un témoin, « *mais ils ne savaient pas comment rouler, ils tombaient et ils essayaient à nouveau jusqu'à ce qu'un caporal, dans un accès de rage, mette sa machine en miettes. Soudain, les autres l'ont imités et se sont lancés dans une orgie de destruction de roues, et ils ont*

[457] Chadwick, *The War According to Anna*, p. 124.
[458] Shelton, *To Lose a War*, p. 110.
[459] Kaps, *Silesia*, p. 247.

laissé une montagne de vélos abîmés dans la rue. »[460]

« *C'était assez amusant »,* ajouta un autre observateur, « *de les voir monter sur une bicyclette, en tomber, se relever, puis s'en emparer, la jeter de rage et lui donner des coups de pied.* »[461]

Bien que frustrés et en colère, de simples soldats ont tenté à maintes reprises de maîtriser la machine. Un observateur fit remarquer : « *De pouvoir les monter rendait fous de joie ces hommes, comme celle qu'un nouveau jouet mécanique procure à un enfant. Ils criaient de plaisir quand tout allait bien, et hurlaient de détresse quand ils tombaient ou roulaient à toute vitesse contre un mur. Aucun vélo n'était à l'abri de leurs griffes, et comme il n'y en avait pas assez pour tout le monde, ils se battaient entre eux pour les récupérer.* »[462]

✠ ✠ ✠

Dès leurs premiers pas dans le Reich, les Russes ont été impressionnés par l'abondance. Comme on le constate souvent, de nombreuses femmes allemandes ont d'abord échappé au viol en se cachant dans des greniers. Ne connaissant que les huttes de boue et de bâton de leur patrie primitive, certains Soviétiques étaient effrayés par les escaliers. En rôdant en dessous, cependant, les troupes rouges pénétrèrent dans un monde qu'elles avaient à peine imaginé.

« *Pourquoi vous guerre ?* » demandait un Russe incrédule à un Allemand. « *En Allemagne il y a tout. Ici, plus à prendre dans une maison que dans notre pays dans tout un village !* »[463]

« *Chaque tiroir est plein de choses !* » ajouta un camarade stupéfait.[464]

---

460 March, *Darkness Over Europe*, p. 242.
461 Kaps, p. 283.
462 Horstmann, *We Chose to Stay*, p. 104.
463 Kaps, *Silesia*, p. 148.
464 Anonymous, *A Woman in Berlin*, p. 237.

Le grand nombre de voitures, de tracteurs, de motos, de machines à laver, de cuisinières, de mélangeurs, de radios et d'autres articles courants du monde moderne dépassait l'entendement pour de nombreux Soviétiques. Même l'électricité et la plomberie étaient une source d'émerveillement. Certains soldats arrachaient les robinets des cuisines allemandes, supposant innocemment qu'ils devaient simplement les enfoncer dans les murs de la maison pour recevoir l'eau courante. D'autres emballaient délicatement des ampoules électriques, impatients de ramener la magie dans leurs villages. De nombreux Russes refusaient de croire que la cuvette des toilettes servait à autre chose qu'à laver les pommes de terre.

« *Nous tous, officiers et hommes, avons vu les richesses et la prospérité d'un pays capitaliste et n'en n'avons pas cru nos yeux. Nous n'avions jamais cru qu'il pouvait y avoir une telle abondance de biens »,* a admis un soldat.[465]

Conscients qu'une telle richesse aurait un impact profond sur leurs hommes – et éveillerait les soupçons – les commissaires ont expliqué que tous les biens avaient été volés à d'autres personnes dans d'autres pays.[466] Seul le plus simple des soldats rouges acceptait de telles paroles. Lali Horstmann se souvient : « '*En Russie, seuls les hommes au sommet possèdent tout, nous, rien', avait-il dit en frappant violemment la table. 'Beaucoup d'autres pensent comme moi ; si vous répétez ça, je serais fusillé', a-t-il poursuivi à voix basse, en regardant autour de lui. Bien qu'il ne connaisse pas d'autre système que le communisme, c'était un être humain.* »[467]

C'est cette réalité froide et cruelle, peut-être plus que des motifs de vengeance ou de propagande, qui explique les destructions semblables à la peste qui ont balayé l'Allemagne de l'Est. L'armée rouge, en colère, semblait vouloir effacer tout ce qu'elle touchait en compensation du traitement qu'elle avait reçu de son propre gouvernement.[468] Les maisons qui avaient eu la chance d'échapper aux flammes étaient

---

[465] Elliott, *Pawns of Yalta*, p. 165.
[466] Schieder, *Expulsion*, p. 229.
[467] Horstmann, p. 138.
[468] Howard Johnstone manuscript (Maple Hill, Kansas).

généralement détruites ou souillées de la manière la plus révoltante. Lorsque la mère et les sœurs d'Érika Hansen sont rentrées dans leur maison de Schoeneiche, elles ont été accueillies par « *une puanteur dévastatrice qui leur a coupé le souffle.* »

« *Les murs étaient enduits d'excréments humains… »,* nota Érika dégoûtée. « *Des meubles avaient été détruits et les morceaux jetés par les fenêtres... Des déchets et de la saleté recouvraient chaque pièce comme si une tornade avait déferlé au travers.* »[469]

Lorsqu'un pasteur de Silésie a décidé d'évaluer les dommages causés à un couvent et à une église locale, il a découvert « *un désastre total.* »

> *« Je marchais dans les pièces vides ; toute la literie avait été découpée en morceaux et des plumes jonchaient le sol. Des livres, endommagés au point d'être inutilisables, avaient été éparpillés dans les pièces, et les Russes avaient versé du sirop et des conserves dessus et, comme pour ajouter la touche finale à la civilisation qu'ils nous avaient apportée, les avaient même recouverts d'excréments humains. Soit dit en passant, cette description pourrait s'appliquer à toutes les maisons de la ville. »*[470]

La dévastation des campagnes était tout aussi importante que celle des villes. En effet, la vague qui a déferlé sur le paysage était un fléau aux proportions bibliques. Des granges étaient brûlées, les céréales détruites, même des vergers et des pépinières ont été abattus ou délibérément aplatis par des véhicules blindés. Un soldat russe se remémore : « *Un lieutenant a dégainé un couteau, s'est approché d'une vache et lui a asséné un coup mortel à la base du crâne. Les pattes de la vache se sont repliées, et elle est tombée, tandis que le reste du troupeau, beuglant de panique, s'est enfui. L'officier a essuyé le tranchant sur ses bottes et a dit : 'Mon père m'a écrit que les Allemands nous avaient pris une vache. Maintenant, nous sommes quittes'.»*[471]

Comme une machine hors de contrôle, l'armée rouge a transféré sa

---

469 Hansen, "*A Woman's Odyssey*," p. 162.
470 Kaps, p. 424.
471 Duffy, *Red Storm*, p. 274.

rage et sa haine sur tout ce qu'elle touchait. « *J'ai reconnu un grand nombre de chevaux de Prusse orientale attelés à des chariots et avec des cavaliers sur le dos »,* se souvient un prisonnier allemand. « *Les chevaux avaient perdu leurs âmes, habitués aux allures abominables qu'on leur imposait – un trot élevé qui se transformé en un galop furieux. C'était une torture que de les entendre défiler sur la route pavée, la tête en arrière, la bouche déchirée et en sang. »*[472]

Rien n'échappait à la fureur. Le même témoin poursuit : « *Une cigogne, qui revenait probablement du sud, a été tuée à l'arme automatique par les Russes dirigeant notre groupe. Stupéfait, l'oiseau s'est élevé dans les airs et s'est envolé vers Gross Germau qui se trouvait devant nous sur une petite colline. Au-dessus du village, une volée d'une centaine de coups l'a fait tomber comme une pierre.* »[473]

Même les étangs à carpes ont été dynamités et les poissons laissés à pourrir. « *Rien n'est innocent »,* proclamait le camarade Ehrenbourg dans ses tracts qui pleuvaient sur le front « *Tuez, tuez, tuez !* »

✠ ✠ ✠

De toutes les méthodes utilisées pour exprimer sa colère, c'est par le viol que l'armée rouge l'a fait le mieux. De 8 à 80 ans, en bonne santé ou malade, à l'intérieur ou à l'extérieur, dans les champs, sur les trottoirs, contre les murs, le massacre spirituel des femmes allemandes se poursuivit sans relâche. Lorsque même les cadavres violés ne pouvaient plus être utilisés, on leur enfonçait souvent dans le vagin des bâtons, des barres de fer et des récepteurs téléphoniques.[474]

« *Ce genre de chose »,* écrivit un témoin, « *s'est bientôt produit à un point tel*

[472] Von Lehndorff, *Token of a Covenant*, p. 108.
[473] Ibid., p. 96.
[474] Lutz, "*Rape of Christian Europe*," p. 15 ; McKee, Dresden 1945, p. 281.

qu'il a fait frémir de nombreux officiers soviétiques ».[475]

« Frémir » bien que de nombreux officiers rouges l'aient sans doute fait, la plupart n'avaient pas l'autorité morale, physique ou politique pour l'arrêter. En l'absence de règles ou de règlements, sans lois ni discipline, les plus dépravés des dépravés s'en donnaient à cœur joie, transformant leurs fantasmes sadiques en réalité. Lorsqu'en février 1945, les soldats soviétiques ont capturé la ville de Neustettin, ils ont découvert plusieurs grands camps du Service du travail des femmes du Reich, une organisation composée principalement de jeunes filles qui travaillaient sur divers projets allant des soins infirmiers à la réparation des rues. Leonora Cavoa, une jeune citoyenne du Brésil, âgée de dix-neuf ans, faisait partie d'un de ces groupes. Comme son pays était en bons termes avec les Alliés, Leonora a bénéficié d'un traitement spécial de la part du commissaire en charge. Lorsque son camp de cinq cents filles fut transféré dans une ancienne fonderie de fer, Leonora en a pris la tête.

> *« Le commissaire fut très poli avec nous et il nous avait assignées aux baraquements des ouvriers étrangers de l'usine. Mais l'espace alloué était trop petit pour nous toutes, et je suis donc allé en parler au commissaire.*
>
> *Il m'a dit que ce n'était, après tout, qu'un arrangement temporaire et m'a proposé de venir au bureau des dactylos s'il y avait trop de monde pour moi, ce que j'ai accepté avec plaisir. Il m'a immédiatement averti d'éviter tout contact ultérieur avec les autres, car elles faisaient partie d'une armée illégale. Quand je tentais de protester contre ces allégations, il coupa court en me faisant remarquer que si jamais je réitérais de tels propos, je serais abattue.*
>
> *J'ai soudain entendu de grands cris, et je vis arriver presque aussitôt deux soldats de l'Armée rouge avec cinq filles. Puis, le commissaire leur ordonna de se déshabiller. Quand par pudeur, elles refusèrent, il m'ordonna de le faire pour elles, puis, que nous le suivions toutes.*

[475] Thorwald, *Flight in the Winter*, p. 55.

Nous avons traversé la cour jusqu'à l'ancienne cuisine de l'usine, qui avait été complètement vidée à l'exception de quelques tables du côté de la fenêtre. Il faisait terriblement froid, et les pauvres filles frissonnaient. Dans la grande salle carrelée, des Russes nous attendaient, faisant des remarques qui, à en juger par les éclats de rire qu'elles provoquaient, devaient être plutôt obscènes.

Le commissaire me dit de regarder et d'apprendre comment transformer la Race des maîtres en lambeaux gémissants. Deux Polonais entrèrent, vêtus seulement d'un pantalon, et les filles crièrent à leur vue. Ils se saisirent aussitôt de la première et la firent basculer vers l'arrière sur le bord de la table jusqu'à rompre ses articulations. J'étais sur le point de m'évanouir quand l'un d'eux prit son couteau et, sous les yeux des autres filles, lui coupa le sein droit. Il s'arrêta un moment, puis coupa l'autre.

Jamais je n'avais entendu personne crier aussi désespérément que cette fille. Après cette opération, il lui enfonça son couteau plusieurs fois dans l'abdomen, ce qui fut de nouveau accompagné par les applaudissements des Russes.

La fille suivante supplia, mais en vain, il semblait même que cette fois-ci, cet acte atroce se fit plus lentement parce qu'elle était particulièrement jolie. Les trois autres s'étaient effondrées, elles pleuraient et appelaient leurs mères et elles imploraient une mort rapide, mais le même sort les attendait aussi.

La dernière d'entre elles était encore une enfant, avec des seins à peine développés. Ils lui arrachèrent littéralement la chair des côtes jusqu'à l'apparition de ses os blancs.

Cinq autres filles furent amenées. Elles avaient été soigneusement choisies cette fois-ci. Toutes étaient bien développées et jolies. Quand elles virent les corps de leurs camarades, elles se mirent à pleurer et à crier. Faiblement, elles essayèrent désespérément de se défendre, mais cela ne leur servit à rien et cela ne fit qu'exacerber la cruauté de ces Polonais.

Ils tranchèrent le corps de l'une d'elles dans le sens de la longueur et versèrent une boîte d'huile de machine, qu'ils essayèrent d'enflammer. Un

Russe tira sur une des autres filles dans les parties génitales avant qu'on ne lui coupe les seins.

Des cris tonitruants d'approbation se firent entendre lorsque quelqu'un apporta une scie d'un coffre à outils. Elle fut utilisée pour arracher les seins des autres filles, ce qui inonda rapidement le sol de sang. Les Russes étaient véritablement saisis d'une frénésie sanguinaire.

De plus en plus de filles furent amenées. Je voyais ces comportements monstrueux comme à travers une brume rouge. J'entendais encore et encore les cris terribles quand les seins étaient mutilés, et les gémissements effroyables qui accompagnaient les mutilations des parties génitales.

Mes genoux se dérobèrent et je dû m'asseoir sur une chaise. Le commissaire s'assurait toujours que je regardais, et lorsque j'étais prise de vomissements, ils allaient jusqu'à interrompre leurs sévices.

Une des filles ne s'était pas complètement déshabillée, elle était peut-être un peu plus âgée que les autres, qui avaient peut-être dix-sept ans. Ils imbibèrent son soutien-gorge d'huile et y mirent le feu, et pendant qu'elle criait, une mince tige de fer fut enfoncée dans son vagin jusqu'à ce qu'elle ressorte par son nombril.

Dans la cour, des groupes entiers de filles furent matraquées à mort après que la plus belle d'entre elles eût été sélectionnée pour la torture que je viens d'évoquer. L'air était rempli des cris de ces centaines de suppliciées. Mais en comparaison avec ce qui se produisait à l'intérieur, les lynchages à l'extérieur étaient presque humains. »[476]

En plus des cinq cents victimes de la fonderie, on estime que 2 000 autres filles des camps de Neustettin ont subi un sort similaire.[477]

Et pourtant, aussi bestiaux et dépravés qu'aient pu être de nombreux crimes, le soldat soviétique moyen restait une énigme. Pour chaque acte de sauvagerie, le Russe semblait capable d'accorder une

[476] Témoignage de Leonora Cavoa Geier, Deutschland-Journal, 23 avril 1965, publication 17, p. 7 (copie en possession de l'auteur).
[477] Ibid.

gentillesse. « *Il faut, pour comprendre tout cela* », explique un homme, « *avoir vécu comment un soldat russe a partagé son dernier pain avec des enfants allemands, ou comment un chauffeur russe a embarqué une vieille femme, sans qu'on le lui demande, dans son camion, et l'a ramenée chez elle avec sa charrette à bras à moitié cassée. Mais il faut aussi avoir vécu, comment le même homme s'est retrouvé en embuscade dans un cimetière, afin d'attaquer des femmes et des jeunes filles, de les piller et de les violer. De telles choses se produisaient quotidiennement.* »[478]

« *Toujours les extrêmes* », ajouta une autre victime. « *Soit 'Femme, viens !' » et des excréments dans le salon, soit des manières raffinées et des courbettes.* »[479]

Un prêtre de Ritterswalde a subi le même sort que des milliers d'Allemands :

> *« Ils nous ont traités avec beaucoup de gentillesse. Deux soldats russes sont ensuite revenus à la chapelle, nous ont offert des cigarettes et se sont assis près de l'autel. Je suis resté debout devant l'autel, et nous avons essayé de converser entre nous dans un mélange de polonais, de russe et d'allemand. Mais soudain, un troisième Russe est apparu sur le seuil de la porte, m'a aperçu et a pointé son revolver sur moi. Une balle m'a atteint au poumon et l'autre m'a touchée à la cuisse. Je me suis effondré devant l'autel. »*[480]

Il est compréhensible que de nombreux Allemands, comme l'homme ci-dessus, aient trouvé la « vie » insupportable dans un monde aussi imprévisible. En conséquence, beaucoup ont exercé la seule option qui leur restait.

« *Père, je ne peux pas continuer à vivre !* » murmura une femme à son prêtre. « *Trente d'entre eux m'ont violée la nuit dernière.* »[481]

Souvent, des ecclésiastiques comme ceux mentionnés ci-dessus ont pu déjouer les suicides, qui dans certaines villes ont emporté un quart

---

478 Schieder, *Expulsion*, p. 228.
479 Anonyme, *A Woman in Berlin*, p. 237.
480 Kaps, *Silesia*, p. 258.
481 Ibid., p. 438.

de la population. Mais dans la plupart des cas, ils n'y sont pas parvenus.

« *Nous avons crié, nous les avons suppliés de nous laisser en paix »,* a déclaré une victime de viol de Striegau, « *mais ils ne nous ont montré aucune pitié. Nous avons décidé de mettre fin à nos jours.* »

> *« Tout le monde avait un couteau et un morceau de corde. Frau P. a été la première. La jeune Frau K. a pendu sa fille et ensuite elle-même. Sa chère mère a fait de même avec sa sœur. Maintenant, il ne restait plus que deux d'entre nous. Je lui ai demandé de réparer ma corde car j'étais trop bouleversée pour le faire. Puis nous nous sommes embrassées une nouvelle fois et avons jeté les bagages sur lesquels nous nous tenions. Je pouvais cependant toucher le sol avec mes orteils . . . la corde était trop longue. J'ai essayé plusieurs fois, je voulais mourir. Je regardais vers la droite et vers la gauche, nous nous étions accrochées sur une rangée. Elles étaient bien loin, elles étaient mortes. Quant à moi, je n'avais pas d'autre choix que de me libérer de la corde. »*[482]

Bien que ce ne fût pas de leur propre main, d'autres femmes déterminées se sont tout aussi sûrement abandonnées au suicide.

> *« Un grand russe est arrivé. Il n'a pas prononcé un seul mot, mais il a regardé autour de la pièce et s'est ensuite rendu au fond où toutes les jeunes filles et les femmes étaient assises. Il a fait un signe du doigt à ma sœur. Comme elle ne se s'est pas levée tout de suite, il s'est approché d'elle et a tenu son pistolet-mitrailleur contre son menton. Tout le monde a crié fort, mais ma sœur était assise en silence et était incapable de bouger. Puis un coup de feu a retenti. Sa tête est tombée sur le côté et le sang s'est écoulé. Elle est morte instantanément, sans émettre un seul son. La balle était passée du menton au cerveau et son crâne était complètement éclaté. Le Russe nous a tous regardés, et il est reparti.* »[483]

Pendant ce temps, dans ce qui restait du Reich, la plupart des Allemands savaient encore étonnamment peu de choses sur le sort sauvage réservé à leurs compatriotes. Les sceptiques attribuaient

---

[482] Sorge, *Other Price*, p. 129.
[483] Schieder, *Expulsion*, pp. 145-146.

encore les rapports de génocide qui faisaient dresser les cheveux sur la tête à la machine de propagande du Dr. Goebbels. Par bribes, cependant, la vérité a émergé. Lorsqu'une petite contre-attaque allemande reprit temporairement Neustettin, de jeunes soldats, ignorant tout du déchaînement des Russes derrière les lignes, ont commencé à rassembler leurs prisonniers. « *Puis, quelque chose d'inattendu s'est produit »,* se souvient un Landser étonné.

« Plusieurs Allemandes se précipitèrent sur les Russes pour les larder de coups de fourchettes et de couteaux. Nous avions à charge de protéger les prisonniers, et nous ne pouvions autoriser de tels actes. Mais seulement après que j'eus tiré en l'air avec un PM, les femmes reculèrent, nous maudissant d'avoir voulu protéger de tels monstres. Elles nous demandèrent d'aller voir dans les maisons ce qu'ils y avaient commis.

Nous y allâmes par petits groupes, et nous n'en revînmes pas. Nous n'avions jamais rien vu de tel ; c'était proprement monstrueux ! Des femmes mortes gisaient nues dans de nombreuses pièces. Des croix gammées avaient été gravées sur leurs ventres ; d'autres avaient été éviscérées ; avaient eu les seins coupés ; les visages réduits en bouillie ou tuméfiés par les coups qui leur avaient été portés.

D'autres avaient été attachées aux meubles par les mains et les pieds et avaient été massacrées. Un manche à balai émergeait du vagin de l'une d'elles, un balai de palle de riz de celui d'une autre, et le reste à l'avenant. Pour le jeune homme de 24 ans que j'étais à l'époque, ce fut un spectacle dévastateur, tout simplement inconcevable !

Les femmes avaient ensuite raconté leur histoire : les mères avaient été témoins du viol de leurs filles adolescentes voire plus jeunes encore, commis par une vingtaine d'hommes ; les filles avaient pu à leur tour voir leurs mères, jusqu'à y compris leurs grands-mères, subir le même sort.

Les femmes qui avaient tenté de résister avaient été torturées à mort. Cela avait été sans pitié aucune. Beaucoup de femmes n'étaient pas du lieu ; elles étaient venues d'autres villes ; fuyant les Russes.

Elles nous narrèrent aussi ce qui était arrivé aux filles du RAD dont le camp avait été capturé par les Russes. Lorsque la boucherie avait commencé, quelques-unes d'entre elles avaient pu ramper sous les baraquements et s'y cacher. À la faveur de la nuit, elles s'étaient échappées et nous avaient tout raconté. Elles étaient trois....

Les femmes que nous avions libérées étaient dans un état presque impossible à décrire. Elles étaient à bout de force ; leurs regards vides et égarés. Certaines, avec qui toute communication était désormais impossible, ne cessaient de monter et descendre [les escaliers], en courant, gémissant et répétant les mêmes phrases encore et encore.

La vue de ces effroyables atrocités nous laissa dans un sale état de nerfs et plus déterminés que jamais à nous battre. Nous savions que la guerre était perdue, mais nous avions le devoir sacré tout autant que le devoir moral de nous battre jusqu'à la dernière cartouche... ».[484]

[484] Témoignage de "H. K.", Bergisch-Gladbach, Allemagne (copie en possession de l'auteur).

6

La dernière balle

Alors que la fin de l'Allemagne « nazie » se profile à l'Est, la fin progresse également peu à peu depuis l'Ouest. Contrairement à la sauvagerie débridée de l'Est, empreinte d'une férocité cauchemardesque, la défaite de l'Ouest arrive méthodiquement, inexorablement et, à en juger par les normes de l'Est, presque silencieusement.

En décembre 1944, après sa défaite dévastatrice lors de l'offensive des Ardennes, la Wehrmacht s'est retirée et s'est regroupée derrière le « mur ouest » ; une ligne imaginaire qui délimite sommairement la frontière occidentale du Reich. Là, comme ailleurs, l'armée allemande n'est plus que l'ombre d'elle-même, largement dépassée en hommes et en matériel, mais surtout, totalement dépassée dans les airs.

« *Nous nous sentions impuissants devant l'incommensurable supériorité matérielle des Américains, sans laquelle les Russes et les Britanniques auraient*

capitulé depuis longtemps... », révéla un officier allemand.[485]

Néanmoins, le Landser, aux abois, était plus que de taille face au « GI » américain et au « Tommy » britannique. Chaque fois que les deux camps se rencontraient en nombre presque égal, les résultats étaient toujours les mêmes.[486] Lorsqu'on lui a demandé son avis sur les troupes américaines pendant les combats en Afrique du Nord – une campagne où l'allié de l'Allemagne, l'armée italienne, s'était dispersée et avait capitulé comme un mouton – un prisonnier, M. Landser, a répondu sans détour à ses interrogateurs américains : « *Les Américains sont pour nous ce que les Italiens sont pour vous* ».[487]

Bien que les commandants américains aient été outrés par un tel sentiment, la panique créée dans les rangs alliés pendant l'offensive des Ardennes n'a fait que renforcer ce constat au sein de l'armée allemande. L'une des raisons de la mauvaise opinion du Landser à l'égard de son adversaire américain pourrait simplement être attribuée à son manque d'expérience. Les images et les sons auxquels de nombreux soldats allemands s'étaient habitués depuis longtemps étaient des nouveautés terrifiantes pour la plupart des GI. Un sergent britannique se souvient :

> *« Les Américains se regroupaient, alors que nous avancions des deux côtés d'une route... Pour se parler, ils criaient et ils tiraient sur n'importe quoi... Il était évident que les fantassins américains n'étaient pas entraînés aux 'bruits de la bataille'. Ils semblaient se laisser tomber au sol et tirer, chaque fois que des coups de feu étaient entendus à proximité. En passant devant une ferme en feu, on entendait le bruit de ce qui semblait être une mitrailleuse ; personne ne pouvait être dans la maison, à cause des flammes, et c'était manifestement des munitions qui brûlaient ; mais cela a pris un certain temps pour que les Américains se relèvent et se remettent en marche. Alors que nous [avancions], j'ai vu une silhouette dans une longue redingote*

[485] Woltersdorf, *Gods of War*, p. 121.
[486] Fussell, *Wartime*, p. 123 ; J. D. Morelock, *Generals of the Ardennes* (Washington, D.C. : National Defense University Press, 1994), pp. 21-22.
[487] Fussell, p. 123.

allemande se lever au milieu d'un champ et marcher vers nous avec les mains en l'air. L'homme était un Volkssturm, âgé d'environ 50 ou 60 ans, un homme grand et mince. Avant que nous puissions faire quoi que ce soit, trois Américains firent voler une rafale de leurs carabines et le bonhomme est tombé. Dieu, que nous étions en colère. »[488]

Déjà que les tirs d'armes légères étaient effrayants, les jeunes recrues américaines trouvaient les barrages d'artillerie absolument terrifiants.

« *Les obus ne se contentaient pas de mettre le corps en pièces »,* déclara un Américain paniqué, *« ils torturaient l'esprit presque à en perdre la raison.* »[489]

« *La terreur physique pure qui vous ronge lorsque la mort bruyante et violente s'abat en hurlant depuis le ciel et martèle la terre autour de vous, à votre recherche, écrasant et réduisant tout en bouillie »* était, ajouta un camarade, *« émasculante »*[490]

Un nouvel arrivant américain se souvient :

« J'ai demandé [au sergent] s'il avait été touché et dans ce qui ressemblait à un sourire, il m'a dit non, il venait de se pisser dessus. Il se pissait toujours dessus quand les choses commençaient, a-t-il dit, et puis tout allait bien. Il ne cherchait pas à s'excuser non plus, et puis j'ai réalisé que quelque chose clochait de mon côté... Il y avait quelque chose de chaud là, en bas, et cela semblait couler le long de ma jambe... Je l'ai dit au sergent. J'ai dit : 'Sergent, je me suis aussi pissé dessus', ou quelque chose comme ça, et il a souri et a dit : 'Bienvenue à la guerre.' »[491]

Habitué aux tueries « propres » sans effusion de sang de Hollywood, les scènes soudaines et épouvantables auxquelles il était exposé ont également contribué à déshumaniser le novice américain moyen. Après avoir subi des frappes directes, certains ont vu leurs copains s'évaporer dans un nuage de « points rouges ». D'autres ont vu des camarades

[488] Strawson, *Battle for Berlin*, p. 100.
[489] Fussell, p. 278.
[490] Ibid.
[491] Ibid.

allongés le long des routes, dont il ne restait rien de plus que *« la moitié du corps, juste les fesses et les jambes nues. »*[492] Alors que la guerre touchait à sa fin et que des évènements comme ceux mentionnés ci-dessus étaient bien présents dans leur esprit, peu de GI cherchaient à *« partir en quête d'un Purple Heart ».* En outre, comme ce fut le cas en 1917, de nombreux soldats américains ont souffert de ce que certains observateurs appelaient un « vide spirituel » ; une incertitude apparente quant à la raison exacte pour laquelle ils se battaient... ou contre qui ils se battaient.

Malgré des années de propagande anti-nazis et de tentatives de diabolisation du soldat allemand, les troupes de première ligne, comme toujours, étaient les premières à rejeter la haine. Grâce aux [témoignages] des prisonniers libérés ou évadés, il est vite devenu évident que les prisonniers de guerre alliés étaient bien traités et bénéficiaient de tous les droits prévus par la Convention de Genève. De plus, des détails qui semblaient insignifiants pour les politiciens, les propagandistes et les troupes d'arrière-échelon étaient des préoccupations importantes pour les combattants.

« *Il y a une chose que je veux dire sur les Allemands »,* admit un Tommy britannique « *ils se comportaient mieux que nous ne le faisions avec les corps de leurs ennemis ; ils les enterraient correctement et soigneusement avec leur équipement... [accrochés] aux croix.* »[493]

Il n'est pas surprenant que des « accords » entre les adversaires aient été rapidement conclus afin de rendre la guerre plus tolérable pour les deux parties. « *Nous avons maintenu des communications très amicales avec les Allemands… »,* avoua un major américain. « *Avant de bombarder Homberg, ils nous faisaient savoir à l'avance l'heure exacte. Avant de pilonner Leverkusen, nous le faisions savoir aux Allemands à l'avance. Ainsi tout le monde pouvait se mettre à l'abri et personne n'était blessé.* »[494] En d'innombrables autres occasions, des troupes de première ligne se sont rencontrées, se sont

---

[492] Ibid., p. 272.
[493] Strawson, *Berlin*, p. 101.
[494] Douglas Botting, *From the Ruins of the Reich* (New York : Crown, 1985), p. 6.

mélangées, ont échangé des bibelots, et ont même socialisé.

À plus d'une occasion, des soldats américains, britanniques et allemands ivres se sont retrouvés à se battre ensemble dans les mêmes bars et bordels, et même à faire la queue pour utiliser les mêmes toilettes.[495]

De tels incidents donnaient un visage trop humain au « méchant Hun ». Les mêmes facteurs qui ont travaillé sur l'attitude des Alliés envers les Allemands ont travaillé sur l'attitude des Allemands envers les Alliés. Contrairement au front de l'Est, les soldats allemands savent que leurs ennemis de l'Ouest sont signataires de la Convention de Genève. En vertu de cet accord, la loi garantissait aux Landsers le statut de prisonnier de guerre dès leur capture ou leur reddition. Et comme leurs homologues alliés, avec la fin de la guerre en vue, de nombreux « Jerry » le long du mur ouest ne voulaient pas jouer les héros. « *Je ne cherche ni une croix de fer »,* déclara un soldat allemand, « *ni une de bois*. » En outre, ce n'était un secret pour personne que les Landsers, de partout, considéraient les Alliés occidentaux comme le moindre de deux maux. Avec l'armée rouge qui rugit en l'Allemagne de l'Est, de nombreux Allemands espéraient secrètement que les Américains pourraient occuper ce qui restait du Reich avant les communistes.

Néanmoins, et bien que la guerre à l'Ouest n'ait pas été caractérisée par la même détermination « agir ou mourir » qu'à l'Est, des milliers d'hommes et d'officiers allemands patriotes se sont engagés à défendre leur patrie jusqu'au « dernier souffle ». Alors que les Américains et les Britanniques refoulent la Wehrmacht du Mur de l'Ouest, puis du Rhin, un officier anglais de la ville de Rees donne un aperçu de la tâche à accomplir :

> *« Ils avaient été chassés de France, de Belgique et de Hollande, pour se retrouver en Allemagne, de l'autre côté du Rhin, et maintenant rue par rue à travers Rees, acculés dans un coin. Pourtant, ils se battaient encore... À*

[495] Ibid., p. 7 ; Entrevue avec Walter B. Delge, Sr., Lecompton, Kansas, juillet 1975.

présent, l'ennemi était confiné aux cent derniers mètres, à l'extrême pointe de l'extrémité est, mais il était en position de force, avec des tranchées profondes et du béton, et toute tentative de l'atteindre se heurtait à un feu nourri. J'allais faire une dernière tentative avec la compagnie C, quand sont arrivés quatre ou cinq prisonniers, dont un capitaine, qui a dit être le chef… On me l'avait amené alors que j'étais assis à ma table à regarder la carte, et il m'a fait un salut hitlérien spectaculaire que j'ai ignoré... C'était un sale type, outrecuidant et beau genre tape à l'œil, mais je devais admirer la courageuse résistance qu'il avait opposée. La tension de la bataille était apparente dans les poches profondes et noires sous ses yeux. »[496]

Malgré cette résistance farouche, le poids massif de l'avance alliée enlise lentement toute opposition dans la boue. « *On ne peut que constater que le moral de nos hommes [à l'Ouest] s'effondre lentement… »,* admit le ministre de la propagande Joseph Goebbels. « *Ils se battent sans interruption depuis des semaines et des mois. Quelque part, la force physique pour résister s'épuise.* »[497]

Si le moral des troupes *« s'effondre lentement »,* celui de nombreux civils à l'ouest s'était effondré depuis longtemps. Après avoir enduré des années d'attaques aériennes et maintenant d'invasion, certains Allemands étaient plus que disposés à accepter la défaite. Contrairement aux colonnes de réfugiés terrifiés à l'Est, relativement peu d'Allemands à l'Ouest ont abandonné leurs foyers. Malgré les efforts considérables de la propagande « nazie », les liens raciaux et culturels avec les Alliés occidentaux, en particulier les Américains, étaient tout simplement trop forts pour susciter une peur aussi profonde que celle des Soviétiques. Il n'y avait guère de famille allemande qui n'ait pas au moins un proche parent en Amérique et la plupart estimaient qu'il y avait une bonté innée dans tout peuple qui pouvait donner au monde un Mickey Mouse, une Shirley Temple ou un Laurel et Hardy. Loin de fuir les Alliés qui avançaient, de nombreux

---

[496] Strawson, pp. 98-99.

[497] Hugh Trevor-Roper, ed., *Final Entries, 1945* (New York : G.P. Putnam's Sons, 1978), p. 67.

civils couraient en fait au-devant d'eux pour les accueillir. Un jeune Allemand se souvient :

> *« Un matin très ensoleillé, nous avons vu à travers les champs un convoi de véhicules qui arrivaient, et comme ils s'approchaient, nous avons vu qu'ils étaient américains, avec des petites étoiles blanches sur le côté. Il y avait une jeep à l'avant, puis des chars et des transporteurs de troupes, et le type dans la jeep avait les deux mains en l'air, et dans une main il avait une miche de pain et dans l'autre un morceau de fromage. Ils avançaient très lentement. . . et à leur arrivée, le Volkssturm a jeté ses armes et s'est précipité vers les Américains, et ma mère a bondi et s'est mise à courir à travers les champs, avec moi à environ deux cents mètres derrière elle, tout droit vers la colonne américaine. Il se trouve que l'homme dans la jeep était un sergent américain très gros, et ma mère lui a passé les bras autour du cou, l'a embrassé et l'a serré dans ses bras dans une joie et un soulagement absolus. Tout était fini. »*[498]

« *Partout où nous avons traversé la Rhénanie au cours des premières semaines d'avril, les sentiments du peuple allemand étaient sans équivoque »,* rapporta le correspondant de guerre, Leonard Mosley.

> *« La guerre n'était pas encore terminée, mais ils savaient qu'elle était perdue et ils étaient engagés dans un effort instinctif pour sauver quelque chose du naufrage. La masse du peuple se débarrassait du Socialisme national comme d'un vieux manteau, presque sans peine ni regret, déterminé à l'oublier et à travailler à recréer, en coopération avec ses conquérants, les choses qui avaient maintenant été détruites... Les hommes et les femmes que nous arrêtions dans la rue pour demander notre chemin étaient polis et serviables ; ils se rassemblaient en grappes autour de nous, lorsqu'ils nous entendaient parler allemand et nous bombardaient de questions : 'Jusqu'où avons-nous avancé ? Quand la guerre serait-elle terminée ? Où étaient les Russes ?' »*[499]

Lorsque les rapports des villes et des villages reconquis déclaraient

[498] Botting, *Ruins of the Reich*, p. 18.
[499] Ibid., pp. 6-7.

que les Américains avaient bien traité les civils et ne s'étaient même pas livrés à des pillages, le désir des autres Allemands de se rendre devint écrasant. Des unités du Volkssturm ont été dissoutes, des drapeaux blancs sont apparus aux portes et aux fenêtres et de nombreuses communautés ont refusé d'aider l'armée allemande de quelque façon que ce soit.

« *Deux fois »,* se souvient un prisonnier de guerre britannique, « *j'ai vu un caporal SS aller vers une maison et demander de l'eau et chaque fois la femme au foyer, ayant vu son uniforme, lui a claqué la porte au nez. Il a humblement battu en retraite.* »[500]

Dans une tentative désespérée de consolider une résistance qui s'effrite, le bureau de propagande du Dr Goebbels avertit les citoyens que « *ces Américains étaient des troupes de combat dont la seule fonction était de combattre ; mais qu'après eux venaient les troupes de service de l'arrière-garde et surtout les juifs, qui dans tous les autres cas avaient agi impitoyablement contre la population.* »[501] Malheureusement, la vérité de ces mots est apparue une fois que les troupes de première ligne ont continué à avancer.

✠ ✠ ✠

Contrairement à l'armée rouge sauvage et quasi-ingérable, les commandants militaires américains auraient pu empêcher une grande partie des excès commis par leurs hommes contre des civils sans défense, si seulement ils l'avaient voulu. Dans de nombreux cas, cependant, ils ne l'ont pas fait. Au contraire, les paroles de certains officiers supérieurs semblaient destinées à encourager les atrocités.

« *Nous sommes engagés dans une guerre totale, et chaque membre du peuple allemand l'a voulu ainsi »,* annonça le général américain Omar Bradley.

---

[500] Crawley, *Spoils of War*, p. 12.
[501] Steinert, *Hitler's War*, p. 305.

« *Si ce n'était pas Hitler qui dirigeait les Allemands, alors cela aurait été quelqu'un d'autre avec les mêmes idées. Le peuple allemand aime la guerre et est déterminé à faire la guerre jusqu'à ce qu'il domine le monde et nous impose son mode de vie.* »[502]

« *L'Allemand est une bête* », répétait Dwight David Eisenhower, le Commandant suprême des forces alliées, un homme dont la haine envers tout ce qui est allemand était bien connue. Dans la même veine que Staline et Roosevelt, Eisenhower préconise le massacre pur et simple des officiers de l'armée allemande, des membres du parti « nazi » et d'autres personnes. En tout, selon le général américain, au moins 100 000 Allemands devraient être *« exterminés »*.[503]

« *Dans le cœur, le corps et l'esprit… chaque Allemand est Hitler !* » claironnait fidèlement le journal de l'armée américaine, *Stars and Stripes*. « *Hitler est le seul homme qui défend les croyances des Allemands. Ne devenez pas ami avec Hitler. Ne fraternisez pas. Si dans une ville allemande, vous saluez une jolie fille ou câlinez un enfant blond... vous saluez Hitler et son règne de sang.* »[504]

Comme il fallait s'y attendre, un tel sentiment venant d'en haut s'est rapidement imposé. Peu de temps après que les soldats de combat aient quitté une communauté et que les troupes d'arrière-échelon arrivaient, la réalité de l'occupation devenait claire. William Stoneman, un journaliste du Chicago Daily News écrivit choqué :

> *« Les troupes de première ligne sont brutales et prêtes à s'abattre sur les biens de l'ennemi. Elles prennent naturellement ce qu'elles trouvent si cela semble intéressant, et, comme elles sont en première ligne, personne ne dit rien... Mais ce que les troupes de première ligne prennent n'est rien comparé aux dégâts causés par le vandalisme gratuit de certaines des troupes suivantes. Elles semblent tout détruire, y compris les effets personnels les plus simples chez l'habitant où elles sont cantonnées. Aujourd'hui, nous avons eu deux autres exemples de cette activité, qui ferait pleurer tous ceux qui*

---

[502] Ibid., p. 305.
[503] James Bacque, *Other Losses* (Toronto : Stoddart Pub. Co., 1989), p. 23.
[504] Davidson*, Death and Life of Germany,* p. 54.

apprécient les valeurs matérielles. »[505]

« *Nous étions fous de joie quand les Américains sont arrivés. . . »,* dit une femme, « *[mais] ce qu'ils ont fait ici était une grande déception qui a frappé notre famille assez durement.* »

> *« Ils ont tout cassé et tout jeté dehors. Plus tard, on n'a trouvé que des tas de détritus... Ceux qui sont arrivés les premiers jours étaient des troupes de combat et ils avaient vu quelque chose de la guerre. Mais ceux qui sont venus plus tard... n'avaient rien vu du tout. Et beaucoup de ces très jeunes soldats voulaient vivre quelque chose, comme reproduire un peu de la guerre... Nous avions des aquarelles originales et ainsi de suite sur les murs, qui n'étaient pas encadrées, et ils ont écrit partout dessus. Dans la cave, nous avions des bouteilles de jus de pomme. Quand nous avons voulu en prendre plus tard, après le départ des Américains, ils avaient tout bu et rempli les bouteilles d'urine. Ou, dans nos marmites, il y avait du papier toilette, du papier toilette usagé. »*[506]

Dans de nombreuses villes, les envahisseurs déverrouillaient les geôles, les prisons et les camps de concentration et invitaient les détenus à se joindre aux réjouissances. « *Ils ont simplement ouvert les camps et les ont laissés partir,* » nota Amy Schrott, une jeune Allemande élevée dans le New Jersey. « *Les Russes et les Polonais pillaient les maisons et tuaient les commerçants. Puis, ils ont commencé à violer les filles.* »[507]

Lorsqu'un camp de prisonniers à Salzwedel a été ouvert, une foule de diverses nationalités a littéralement mis la ville à sac. Localisant le maire, une bande de Russes a traîné l'homme, sa femme et sa fille au cimetière. Après avoir fouetté le maire sur une pierre tombale, une file d'hommes rieurs a commencé à se relayer avec sa femme nue qui criait à quatre pattes. Lorsqu'un Mongol a commencé à violer sa fille, le père, dans un ultime accès de rage, a arraché la pierre tombale du sol, puis

---

505 Keeling*, Gruesome Harvest,* pp. 42-43.
506 Owings*, Frauen,* p. 209.
507 Amy Schrott Krubel entrevue*,* 9 janvier 1997, Topeka, Kansas.

est tombé raide mort.[508]

Christabel Bielenberg, de Furtwangen, donne un aperçu de l'anarchie qui s'est déchaînée alors qu'elle pédalait sur un vélo près de la ville :

> « *C'était comme un cirque d'ivrognes le long de la route. Il y avait des hordes de travailleurs forcés russes libérés, tous vêtus de vêtements qu'ils avaient pillés dans tous les commerces saccagés, hurlant de rire et tombant partout sur la route. Et il y avait des soldats dans d'énormes camions de l'armée qui défilaient partout sur toute la route d'une manière folle – c'était une scène incroyable...*
>
> *Quand nous sommes arrivés à Furtwangen, c'était un véritable pandémonium. Toutes les radios avaient été réquisitionnées auprès de leurs propriétaires allemands et placées aux fenêtres donnant sur la rue, et chaque radio diffusait un programme différent à plein régime. Tous les Russes et les Polonais libérés valsaient dans la rue – c'était comme un carnaval qui défilait dans la ville. Les Allemands marchaient sans but dans un état second, portant des brassards blancs en signe de reddition. Quant aux Français… les troupes n'étaient pas françaises, mais marocaines... C'étaient les hommes qui occupaient notre zone.*
>
> *C'est alors que les viols ont commencé. Les premiers jours, [ils] ont violé dans toute la vallée. Deux personnes ont été tuées en essayant de protéger leurs femmes. Puis, ils sont partis et un autre lot de troupes coloniales françaises est arrivé : des Goums du Sahara, grands, noirs, des gens étranges en uniformes comme des robes de chambre grises. Ils étaient terrifiants. Ils sont d'abord entrés dans Rohrbach et ont volé toutes les poules et les lapins de mes enfants. Quelques jours plus tard, ils sont venus de nuit et ont encerclé toutes les maisons du village et ont violé toutes les femmes âgées entre 12 et 80 ans... Ce qui était si effrayant chez eux, c'était leur façon silencieuse de se déplacer... Ils sont venus à la porte et l'un d'eux a demandé : 'Où est ton mari ?' Je lui ai répondu qu'il était parti et, alors que je leur parlais, j'ai soudain réalisé que l'un d'eux se tenait juste derrière moi – il*

[508] Botting, *Ruins,* pp. 19-20.

était entré par une fenêtre et il s'était faufilé jusqu'à moi dans cette maison en bois qui grinçait sans faire le moindre bruit. »[509]

Si les troupes coloniales marocaines et françaises ont une réputation particulièrement mauvaise et commettent des viols à grande échelle en Allemagne et en Italie, les soldats américains et britanniques ne sont pas en reste. « *Notre propre armée et l'armée britannique. . . ont fait leur part de pillages et de viols ... »,* admit un sergent américain. « *Nous aussi, nous sommes considérés comme une armée de violeurs.* »[510]

« *Beaucoup de familles américaines saines d'esprit reculeraient d'horreur si elles savaient comment 'Nos garçons' se comportent. . . ici »,* ajouta un autre GI.[511]

« *Nous nous attendions à l'anarchie russe* … », dit un Allemand, « *mais nous avons cru que les Américains seraient différents.* »[512]

✠ ✠ ✠

En partie à cause de la propagande et de l'attitude publiquement adoptée par les dirigeants politiques et militaires occidentaux selon laquelle *« un bon Allemand est un Allemand mort »*, en partie à cause de rumeurs infondées de massacres et de viols commis dans les hôpitaux de campagne américains capturés, en partie à cause de véritables atrocités allemandes – comme à Malmedy, dans lesquelles des dizaines de prisonniers de guerre américains furent fauchés par les troupes SS au cours de la campagne des Ardennes – ces facteurs et d'autres eurent pour conséquence qu'un grand nombre d'Allemands capturés ou qui se rendaient, étaient simplement massacrés sur place.[513] Parmi de

[509] Ibid., pp. 22-23.
[510] *Kelling,* p. 61*;* Time Magazine, 12 novembre 1945 *;* Life Magazine, 7 janvier 1946.
[511] Time Magazine, 12 novembre 1945.
[512] Freda Utley, *The High Cost of Vengeance (Chicago : Henry Regnery Co.,* 1949*),* p. 248.
[513] George Fowler, *"Malmedy: The Case Against the Germans,",* The Barnes Review 2, no. 2 (Nov. 1996) : p. 29.

nombreuses unités américaines, la devise était *« ne faites pas de prisonniers »*. Pour les membres de la SS, de la Wehrmacht et de la Volkssturm qui avaient eu la chance de survivre à leur capture, la mort attendait souvent derrière les lignes. Pendant le transit du front vers l'arrière, des centaines de prisonniers étaient laissés à suffoquer, à mourir de faim ou de froid dans les wagons de chemin de fer. En arrivant dans les camps de prisonniers, des milliers d'autres ont péri. Un témoin oculaire de Rheinberg écrivit en avril :

> *« Un détenu de Rheinberg avait plus de 80 ans, un autre avait neuf ans... La faim lancinante et la soif atroce étaient leurs compagnons et ils sont morts de dysenterie. Un ciel cruel les bombardait semaine après semaine de torrents de pluie... Les amputés se glissaient comme des amphibiens dans la boue, trempés et gelés. Exposés aux éléments jour après jour et nuit après nuit, ils étaient couchés dans le sable sans espoir... ou, à bout de forces, s'endormaient pour l'éternité, dans leurs trous qui s'effondraient. »*[514]

Le général Eisenhower ayant fermé les yeux sur la Convention de Genève, seule la menace de représailles contre les prisonniers de guerre alliés encore détenus en Allemagne a empêché un massacre aux proportions prodigieuses.[515]

Malgré les nombreuses atrocités commises sur le front occidental, une telle sauvagerie n'a jamais été officiellement sanctionnée. Compte tenu de la propagande sanguinaire à laquelle ils avaient été soumis pendant près d'une décennie, ainsi que de l'incitation active de leurs dirigeants politiques et militaires, le GI moyen et le Tommy se comportaient étonnamment bien, et certainement bien mieux que leur homologue soviétique. Les efforts des auteurs de *Stars and Stripes* afin d'établir des parallèles favorables entre l'armée américaine et l'armée rouge, dans l'espoir de couvrir les crimes de cette dernière – « *Il n'y a pas vraiment de différence entre Joe et Ivan. . . les deux sont des amateurs de plaisir et de bonheur.* » – étaient des perversions grossières de la vérité.

---

[514] Bacque, *Other Losses,* p. 36.
[515] Ibid., p. 23.

✠ ✠ ✠

Pendant ce temps, alors que la nation est désespérément sous l'emprise de ses ennemis, la lutte à mort du Reich commence. Les vétérans allemands sans bras, sans jambes, à moitié aveugles et totalement sourds qui avaient imaginé que leur guerre était finie, découvrent vite le contraire. Il s'agissait, comme l'a fait remarquer un observateur, « *de la dernière rafle des vieux et des boiteux, des enfants et des séniles* ».[516] Le Landser Guy Sajer alors âgé de 18 ans se rappelle :

> *« Certains de ces soldats... devaient avoir au moins soixante ou soixante-cinq ans, à en juger par leurs colonne vertébrale courbée, leurs jambes arquées et leurs rides abondantes. Mais les jeunes garçons étaient encore plus étonnants... On voyait littéralement des enfants, marchant à côté de ces vieillards faibles. Les garçons les plus âgés avaient environ seize ans, mais d'autres ne pouvaient pas avoir plus de treize ans. Ils avaient été habillés à la hâte dans des uniformes usés, taillés pour les hommes, et portaient des armes qui étaient souvent aussi grosses qu'eux. Ils avaient l'air à la fois comique et horrifiant, et leurs yeux étaient remplis de malaise, comme les yeux des enfants à la réouverture de l'école... Certains d'entre eux riaient et se bousculaient... [mais] nous avons remarqué des détails déchirants à propos de ces enfants qui commençaient le premier acte de leur tragédie. Plusieurs d'entre eux portaient des cartables d'école que leurs mères avaient remplis de nourriture et de vêtements supplémentaires. »*[517]

La plupart des enfants de la Volkssturm, ainsi que ceux de la « Jeunesse hitlérienne », une organisation similaire aux Boy Scouts américains, étaient armés d'un ensemble hétéroclite de vieilles armes, jetées et presque inutilisables, dont des fusils de calibre 22. Pour la plupart, les « uniformes » de ces nouveaux conscrits étaient un mélange bizarre de vêtements civils de toutes les branches du service. Bien que les casques standards ne manquent pas, la plupart étaient si grands

[516] Charman, *German Home Front*, p. 185.
[517] Sajer, *Forgotten Soldier*, p. 395.

qu'ils couvraient complètement les yeux du jeune porteur lorsqu'une arme était tirée.[518]

« *Nous avions l'air de gitans »,* se souvient Siegfried Lösch quand lui et ses compagnons partirent affronter l'armée rouge.[519] Étonnamment, le moral de Lösch et des autres jeunes était bon.

« *Le moral parmi nous, les jeunes, était excellent »,* poursuivit Losch. « *Nous étions prêts à nous battre et à mourir pour [Hitler]... Tout le monde sentait que nous allions gagner la guerre et qu'il ou elle pourrait être tenu(e) pour responsable. »*[520]

À ce stade avancé de la guerre, contrairement aux adolescents, peu d'anciens étaient désireux de se battre pour le Führer. Néanmoins, la plupart l'ont fait. Avec la reddition inconditionnelle et les camps de prisonniers pour seul horizon, avec les viols, la torture, l'esclavage et la mort qui menaçaient leurs familles, la plupart des hommes considéraient que se battre jusqu'au bout n'était pas seulement leur devoir, mais aussi leur seule option. Pour d'autres, cependant, une incitation supplémentaire était nécessaire. Les rumeurs selon lesquelles Roosevelt avait l'intention de livrer des millions d'esclaves allemands à Staline ont donné de l'énergie à de nombreux retardataires. « *Cette nouvelle* », écrivit un fonctionnaire, « *a fait l'effet d'une bombe chez certains lâches.* »[521] Il y avait des incitations encore plus fortes pour les soldats qui hésitaient. Le commandant en chef de la marine, l'amiral Karl Dönitz, exprimant l'humeur de toutes les branches militaires annonça :

> *« Je n'ai pas besoin de vous expliquer que, dans notre situation, la capitulation équivaut au suicide, elle implique la mort, l'anéantissement tôt ou tard de millions d'Allemands et que, comparé à cela, le bilan du sang exigé par les batailles, même les plus dures, est insignifiant… Attaquons*

---

[518] Siegfried Losch manuscript (copie en possession de l'auteur), p. 6 ; Duffy, *Red Storm*, p. 164.
[519] Losch manuscript, p. 6.
[520] Ibid.
[521] Steinert, *Hitler's War*, p. 301.

quiconque, même au plus petit degré, manque à sa loyauté envers l'État national-socialiste et le Führer. De telles personnes ne peuvent être influencées que par la peur... Toute personne qui, sans ordre exprès du Führer, quitte sa région lorsqu'elle est attaquée par l'ennemi ou ne se bat pas jusqu'au dernier souffle... sera désignée et traitée comme un déserteur ».[522]

Des escouades de l'impitoyable police militaire, la Feldgendarmerie, sévissaient furtivement derrière les fronts, rendant la justice militaire sur place. Tout soldat qui avait la malchance d'être arrêté par ces « chiens enchaînés » et qui ne pouvait pas fournir un ordre écrit justifiant son absence, était mort en quelques minutes. Aucune excuse n'était valable. Un commandant de char, Hans von Luck révéla :

« J'avais envoyé un de mes meilleurs sergents, le chef hautement décoré d'un peloton antichar, dans notre atelier à l'arrière, avec quelques chauffeurs, pour faire avancer des tracteurs blindés qui étaient en réparation. Je lui avais dit de leur mettre la pression car nous avions besoin de toute urgence des véhicules. Il m'a fait savoir, par l'intermédiaire d'un messager, qu'il arriverait avec les véhicules le lendemain matin. Ce qui s'est passé ensuite m'a été raconté le lendemain par l'un des chauffeurs. En larmes, à peine capable de contrôler sa voix, il m'a dit : 'Nous étions assis ensemble le soir, après nous être assurés que les derniers véhicules seraient finis pendant la nuit, dans une petite auberge, à manger notre ration du jour et à parler de l'avenir, de nos maisons et de toutes les autres choses dont les soldats parlent. Soudain, la porte a été ouverte et un officier d'État-major s'est précipité avec quelques policiers militaires.

'Je suis le Juge-avocat en chef sous les ordres directs du Maréchal [Felix] Schörner. Pourquoi êtes-vous assis ici alors qu'au front de braves soldats risquent leur vie ?'

Mon chef de section a répondu : 'J'ai reçu l'ordre de mon commandant de régiment, le colonel von Luck, d'amener au front le plus rapidement possible des véhicules blindés qui sont en réparation ici. Les travaux vont se poursuivre toute la nuit. Nous pourrons retourner au front demain matin.'

---

[522] Marlis G. Steinert, *23 Days* (New York : Walker and Co., 1969), p. 19.

Le juge-avocat : 'Où est votre ordre de mission ?'

Réponse : 'Je l'ai reçu de la bouche du commandant.'

Avocat : 'Nous le savons, c'est ce qu'ils disent tous quand ils veulent esquiver les choses. Au nom du Führer et par l'autorité du commandant en chef de l'armée du Groupe d'armées centre, le maréchal Schörner, je vous condamne à être fusillé pour désertion avérée.'

'Mais vous ne pouvez pas faire ça', a crié notre chef de section, 'j'ai été au front tout au long de la guerre. Tenez, regardez mes médailles.'

Avocat : 'Mais maintenant, alors que tout le monde est sollicité au front, vous avez décidé d'esquiver les choses après tout, n'est-ce pas ? La sentence doit être exécutée.'

Ensuite, la police militaire a pris notre chef de section et ils l'ont abattu dans le jardin derrière l'auberge. »[523]

Très vite, le travail de ces cours martiales itinérantes est devenu un spectacle familier dans un paysage déjà cauchemardesque. Comme un civil l'a rappelé :

« Alors que je marchais le long d'une route... sinueuse, j'ai vu un homme pendu à un arbre qui poussait au bord de la route. Son visage affaissé sur sa poitrine et il était juste pendu là... Il avait une note manuscrite autour du cou. Elle disait : 'J'étais un lâche.' La vue de cette terrible chose suspendue m'a effrayait et bien que je ne voulais pas la regarder, elle continuait à attirer mon regard. C'était un spectacle horrible. Le visage de l'homme était de couleur bleu-noir, bien que ses mains étaient de couleur naturelle. J'ai continué à marcher rapidement, tremblant. Puis j'ai vu un autre corps suspendu, et puis un autre. Le reste de ce voyage effrayant... était horrible. J'ai dû passer devant tant de ces morts et j'étais seul sur la route. Même en plein jour et par une chaude journée, je frissonnais. »[524]

JE N'AI PAS OBÉI À MON COMMANDANT DE

[523] Hans von Luck, *Panzer Commander* (New York : Praeger, 1989), p. 199.
[524] Lucas, *Last Days of the Third Reich*, p. 101.

TRANSPORT, disaient les pancartes. J'ÉTAIS UN DÉSERTEUR... J'ÉTAIS TROP TROUILLARD POUR ME BATTRE... VOILÀ CE QUI ARRIVE AUX LÂCHES.

« *Il n'y avait pas de pitié* », murmura un officier de l'armée horrifié.[525]

Avec la mort devant, la mort au-dessus et maintenant, cruellement, la mort derrière, certains soldats désespérés ont cherché d'autres échappatoires. L'auto-mutilation était l'une de ces méthodes, nota Jan Montyn.

> *« Certains garçons étaient si désespérés qu'ils s'étaient tirer [une balle] dans le pied ou le bras, parfois même dans l'épaule ou la poitrine. Il y avait là une contradiction, car il fallait du courage pour le faire. On le découvrait presque toujours si ce n'est par le comportement de la victime que par la nature de la blessure. Ces cas étaient également confiés à la Feldgendarmerie. Il n'était pas nécessaire que la blessure guérisse… Enfin, il y avait la possibilité de franchir les lignes... À cette fin, les Russes faisaient de la propagande, nuit après nuit. Des voix métalliques provenant de haut-parleurs, alternant avec de la musique. Généralement en allemand, bien sûr, mais parfois aussi en néerlandais. Ils semblaient savoir exactement qui se trouvait dans les tranchées opposées, probablement grâce aux informations que leur donnaient les garçons qui avaient franchi les lignes plus tôt. Parfois, l'un d'entre nous était même interpellé par son nom et son surnom.*
>
> *'...Déposez vos armes. Les forces alliées sont sur les rives du Rhin et de l'Oder. Il est inutile de continuer à se battre. Venez vous joindre à nous. Vous serez traités correctement, dans le strict respect des dispositions de la Convention de Genève. Vous serez bien nourris, vous aurez un lit, un toit décent sur votre tête...' Parfois, des voix douces de jeunes filles sortaient du haut-parleur, des voix qui, non seulement semblaient prometteuses, mais qui faisaient en fait des promesses, en des termes bien précis. »*[526]

Aussi désespérés que puissent être les soldats allemands de s'échapper du front, ils ne se rendent pas compte qu'il n'y a

[525] Fritz, *Frontsoldaten*, p. 94.
[526] Montyn, *Lamb to Slaughter*, p. 103.

pratiquement pas de sanctuaire dans le Reich. Voici ce que disait une note de service secret du Service du renseignement interne :

> *« Chaque membre de la communauté sait que nous sommes confrontés à la plus grande catastrophe nationale et qu'elle aura les répercussions les plus graves sur chaque famille et chaque individu. La population souffre gravement de la terreur des bombardements. Les liens humains sont largement rompus. Des dizaines de milliers d'hommes au front ne savent pas si leurs proches, leurs femmes et leurs enfants, sont encore en vie et où ils se trouvent... Ces dernières années le peuple allemand a accepté tous les sacrifices. Aujourd'hui, pour la première fois, il est fatigué et épuisé. Tout le monde essaie encore d'éviter d'admettre que c'est la fin... Pour la première fois dans cette guerre, la situation alimentaire a un impact notable. Les rations disponibles laissent les gens affamés. L'approvisionnement en pommes de terre et en pain n'est plus suffisant. »*[527]

Le jour, presque rien ne bougeait sur les routes, les rails ou les voies navigables, et peu à peu, la nuit, le sombre spectre de la famine se répandait rapidement dans tout le Reich. Des transports de nourriture qui prenaient normalement des heures, prenaient maintenant des jours, voire des semaines, et les cargaisons qui réussissaient à passer le cap arrivaient avec des chargements avariés ou pourris.

« *Mon centre. . . c'est l'estomac »,* gémissait une femme à Berlin. «*Toutes mes pensées, mes sentiments, mes désirs et mes espoirs commencent par la nourriture.* »[528]

Un aperçu de la tâche quasi-impossible de se nourrir est donné par Ilse McKee, qui a été forcée de pédaler dans la campagne pour mendier de la nourriture dans les fermes.

> *« Lors d'un de ces voyages, un avion russe m'a repéré, un grand, aux airs de cerf-volant ancien, plutôt inoffensif, pensais-je, jusqu'à ce que le tireur commence à mitrailler. Je suis immédiatement descendue de mon vélo et je me suis retrouvée dans le fossé au bord de la route. J'ai vu les balles frapper la*

[527] Steinert, *23 Days*, pp. 3-4.
[528] Anonyme, *Woman in Berlin*, p. 16.

route dangereusement à proximité, soulevant de petites bouffées de poussière. Puis il a disparu. Comme il ne revenait pas, je suis retournée à mon vélo, que j'avais laissé sur la route, montée et roulée. Dix minutes plus tard, le Russe était de retour, et nous avons rejoué notre petite scène. Même si j'avais maintenant très peur, j'étais déterminée à ne pas céder, car si vous avez vraiment faim, quelques balles de mitrailleuse n'ont pas tant d'importance. Sept fois, le misérable m'a fait descendre de vélo. Quand je suis rentrée à la maison, j'étais couverte de bleus et de poussière, mais dans mon sac, j'avais un gros pain et quatre livres de farine grise. »[529]

✠ ✠ ✠

Alors que la faim tenait le Reich sous son emprise, la soif n'était pas un problème. Quand tout le reste était en pénurie – nourriture, carburant, médicaments, vêtements – un élément essentiel de la vie allemande a non seulement survécu, mais a même prospéré – la bière. Sur les dix-sept brasseries de Berlin – un endroit qui ressemblait davantage à un paysage lunaire qu'à une ville – onze usines ont réussi à continuer à fonctionner d'une manière ou d'une autre.[530] Dans d'autres villes, la situation était la même que celles des hommes et des femmes allemands qui avaient momentanément échappé à la guerre « par d'autres moyens. »

« *Profitez de la guerre, car la paix sera terrible »,* disaient en riant des gens ivres alors que des fêtes éclataient dans toute la nation condamnée.

« *Vers dix heures, la sirène a interrompu les festivités avec son avertissement sévère »,* se souvient un Berlinois. « *Alors que les invités hésitaient et que l'on perdait du temps à décider où s'abriter, une explosion a secoué la maison. Comme il était trop tard pour partir, l'orchestre a joué plus fort, tous se sont joints à la danse*

[529] McKee, *Tomorrow the World*, p. 123.
[530] Charman, *Home Front*, p. 195.

et au chant pour noyer le bruit des explosions, pour boire et oublier. »[531]

Comme les victimes d'un navire en perdition, de nombreux Allemands étaient déterminés à vivre chaque instant intensément.

> *« Tout le monde se tenait par les bras et se balançait au rythme de la chanson... Je me suis frayée un chemin à travers la foule, en utilisant mes coudes, en marchant sur les pieds des gens. Ils étaient tous trop heureux pour remarquer. Un vieil homme m'a attrapé et m'a donné un baiser claquant sur la joue. Les gens riaient et s'embrassaient autour de moi. Même le responsable du Parti sur le podium était d'humeur glorieuse.*
>
> *'Mesdames et messieurs', criait-il, soulevant une bouteille de vin rouge. 'Et maintenant, une bouteille de vin italien. L'Italie, vous comprenez, l'Axe, nos valeureux alliés, Mussolini, gros ventre – trop de macaronis.'*
>
> *La foule a rugi et s'est mise à chanter une petite chanson assez méchante sur le Duce… Très peu de gens pouvaient encore marcher droit. 'Aujourd'hui, on est heureux, demain on est mort !' criaient-ils. »*[532]

Comme la boisson et les réjouissances, le sexe était une autre façon d'oublier l'avenir.

Déjà réputée pour son attitude vigoureuse à l'égard des questions charnelles avant la guerre, l'Allemagne a connu une véritable révolution sexuelle à l'approche de la fin.

> *« Un matelas sur le sol. Et c'est tout. Marika s'est assise sur le matelas, moi sur la chaise. J'ai accepté une cigarette, bien que je ne fume que rarement. D'où venais-je ? voulait-elle savoir. De Hollande. Avais-je des frères et des sœurs ? Six.*
>
> *Elle avait un frère, mais elle ne savait pas s'il était encore en vie. Elle s'était enfuie de Riga, ses parents avaient été tués. Elle était ici depuis moins d'un mois. Et une question – non, beaucoup de questions – me brûlaient le bout de la langue… Mais aussitôt, elle haussa les épaules de façon à peine*

[531] Horstmann, *We Chose to Stay*, p. 40.
[532] McKee, *Tomorrow*, pp. 137-138.

perceptible, s'allongea sur le matelas, les yeux ouverts, et murmura : 'Viens.' »[533]

Tout comme ce qui précède, les relations sexuelles entre étrangers de passage sont devenues pandémiques et, à l'approche de la fin, les rencontres sur les bancs du parc, dans les entrées de porte ou à la vue de tous, au milieu des décombres, étaient tout simplement trop fréquentes pour être notées. En outre, des orgies sauvages éclataient spontanément, des milliers d'hommes et de femmes mettant de côté toutes leurs inhibitions. Lorsque Werner Adamczyk et onze autres camarades épuisés entrèrent dans une grange à foin pour la nuit, le jeune Landser s'imagina qu'il allait passer *« une bonne nuit de sommeil. »*

« Je . . . venais juste de m'assoupir lorsque la grande porte coulissante s'est ouverte et qu'une foule de personnes a fait irruption dans la grange. Je me suis levé d'un bond et j'ai pris mon fusil à côté de moi. 'Ivan ne m'aura pas sans que j'ai tiré un coup de mon fusil', pensais-je instinctivement. Eh bien, c'était une attaque, mais pas d'un Ivan. C'était une attaque des femmes de cette ferme. Elles nous tombaient dessus, étreignant et embrassant tous les soldats de la grange jusqu'à ce qu'ils soient consumés par l'appel de la nature. Une fille ou une femme, aussi grosse qu'un éléphant, est tombée sur moi. Dans la faible lumière des quelques ampoules qui éclairaient la grange, je pouvais voir qu'elle était très laide....

Le besoin naturel d'amour les avait dépassées, surtout avec la conviction que leur vie serait terminée dès l'arrivée des Russes ici. »[534]

Jan Montyn :

« C'est Anna qui, peu après minuit, alors que la fête était à son apogée, m'a attiré plus loin, à l'extérieur, sans que personne ne le remarque. Traversés la cour entre les chariots, les doigts sur la bouche. Dans la grange. La porte était verrouillée par une barre transversale en bois et elle m'a conduit dans l'obscurité, sa main serrant la mienne en toute confidentialité. Grimpés une échelle, puis nous avons rampé dans le foin, de plus en plus

[533] Montyn, *Lamb*, p. 79.
[534] Werner Adamczyk, *Feuer!* (Wilmington, N.C.: Broadfoot Pub. Co., 1992), p. 366.

loin, jusqu'à l'arrière de la grange. Il y avait un creux dans le foin, une lampe à huile suspendue, et voilà que Karin, aussi. Et Hanna. Et une autre fille, à peine plus de treize ans, que je n'avais pas remarquée à la fête.

Pas un mot n'a été prononcé. Tout semblait avoir été convenu à l'avance. Karin et Hanna me tenaient le dos appuyé dans le foin poussiéreux, une main sur la bouche. C'est Anna qui a baissé mon pantalon. C'est Anna qui s'est accroupie sur moi. Et puis, Hanna. Et puis Karin. Et puis, Anna encore. Et cela a continué ainsi, alors que moi, couché sur le dos, sans défense, je ne pouvais pas bouger. Trois paires d'yeux au-dessus de moi, trois bouches. Des mains qui se croisent. Des seins au-dessus de corsages en dentelle blanche. Des jambes de filles sous des jupes multicolores, repliées. À qui était quoi ? Qui était qui ? Pendant que la plus jeune regardait, immobile, les yeux écarquillés. C'était sa première leçon d'amour. C'était ma deuxième. »[535]

Lorsque le point culminant était atteint ou que l'alcool se dissipait, la dure réalité reprenait le dessus et devait être à nouveau affrontée. Aucune quantité de sexe, de boissons ou de réjouissances ne pouvait faire oublier le fait que la fin s'était maintenant rapprochée d'un jour. La note secrète du Service de renseignement interne continuait ainsi :

« Aujourd'hui, personne ne croit qu'avec nos ressources et nos possibilités actuelles, la catastrophe peut être évitée. La dernière étincelle d'espoir réside dans une sorte de salut de l'extérieur, dans un développement tout à fait extraordinaire... Même cette étincelle d'espoir est en train de mourir… Nombreux sont ceux qui envisagent de se supprimer. La demande de poison, de pistolet ou d'une autre méthode pour mettre fin à sa vie, est considérable partout. Le suicide dans le pur désespoir face à la certitude d'une catastrophe imminente est à l'ordre du jour. »[536]

« *Mieux vaut une fin horrible qu'une horreur sans fin »,* expliquaient ceux qui voulaient mettre fin à leur propre vie.[537]

---

[535] Montyn, pp. 55-56.
[536] Steinert, *23 Days*, p. 4.
[537] Steinert, *Hitler's War*, p. 308.

La seule personne en Allemagne qui ne pouvait pas abandonner, était aussi la seule personne en Allemagne qui *ne voulait* pas abandonner. Adolf Hitler :

> *« Aucune partie n'est perdue avant le coup de sifflet final… Comme le grand Frédéric, nous aussi, nous luttons contre une coalition, et une coalition, souvenez-vous, n'est pas une entité stable. Elle n'existe que par la volonté d'une poignée d'hommes. Si Churchill venait à disparaître soudainement, tout pourrait changer d'un seul coup ! Nous pouvons encore arracher la victoire au sprint final ! Que l'on nous accorde le temps nécessaire pour le faire. Tout ce que nous devons faire c'est de refuser de baisser les bras ! »*[538]

✠ ✠ ✠

Le 12 avril, ce que Hitler demandait avec tant de ferveur semblait sur le point de se produire : un miracle.

« *Mon Führer, je vous félicite ! Roosevelt est mort…* », annonça Joseph Goebbels lorsqu'il a téléphoné avec enthousiasme à Hitler pour lui annoncer la nouvelle. « *C'est le 'miracle'... que nous attendions, un parallèle historique troublant. C'est le tournant décisif.* »[539]

Tout en espérant qu'un nouveau président américain pourrait dissoudre l'alliance et considérer la poussée soviétique en Europe occidentale comme le plus grand des deux maux, Hitler a sagement adopté une attitude attentiste. Celui qui a entendu les commentaires adressés à Goebbels par le Chancelier se souvient : « *Il a dit quelque chose comme quoi, avec cette remarquable tournure des évènements, l'armée américaine et l'armée rouge pourraient bientôt échanger des salves d'artillerie par-dessus le toit de la Chancellerie du Reich.* »[540]

La prise de conscience qu'il n'y aurait pas de miracle pour l'heure,

---

[538] Toland, *Last 100 Days*, p. 73.
[539] Strawson, *Berlin*, p. 114 ; James P.O'Donnell, *The Bunker* (Boston : Houghton Mifflin Co., 1978), pp. 94-95.
[540] O'Donnell, *The Bunker*, p. 95.

que la coalition alliée était intacte malgré la mort de Roosevelt, est devenue très claire plus tard dans la nuit, lorsqu'un raid aérien britannique massif a commencé le dynamitage des décombres de Berlin. Néanmoins, Adolf Hitler refusa de *« baisser les bras. »*

De toute évidence, Berlin était une récompense politique d'après-guerre que ni les communistes ni les capitalistes ne pouvaient se permettre de perdre s'ils espéraient dominer l'Europe. Alors que les deux armées approchaient de la capitale, il y avait une réelle possibilité qu'un combat éclaterait concernant le butin. Contrairement à leur chef, de nombreux généraux allemands espéraient secrètement que les Américains, comme le disait un officier, « *nous feraient reculer* », non pas parce qu'ils espéraient des miracles ou la victoire, mais parce que plus l'Allemagne serait occupée par l'Ouest, moins elle serait asservie par les communistes.[541] En conséquence, à la mi-avril 1945, seule une résistance symbolique – voire aucune – s'offrait sur le front occidental, alors que les Allemands combattaient à mort à l'est.

Contrairement à ce que pensaient Hitler et ses généraux, le commandant suprême des forces alliées à l'Ouest, Dwight D. Eisenhower, n'avait pas l'intention de s'emparer de Berlin. De plus, en ordonnant l'arrêt de la navigation sur l'Elbe, le général américain faisait en fait un cadeau à l'Union soviétique de l'Allemagne centrale et d'une grande partie de l'Europe. Non seulement Winston Churchill fut choqué et furieux de cette décision, mais beaucoup de lieutenants d'Eisenhower le furent également.[542]

« *Nous ferions mieux de prendre Berlin, et vite, et ensuite l'Oder »,* argumentait George Patton, un général dont la haine du communisme n'était pas un secret.[543]

Cependant, malgré les quatre-vingt-seize kilomètres d'autoroutes

---

[541] Toland, *100 Days*, p. 407.
[542] O'Donnell, *Bunker*, p. 92 ; Toland, p. 326 ; Nadeau, *Stalin, Churchill, and Roosevelt*, pp. 153-154 ; Davidson, *Death and Life of Germany*, p. 57.
[543] Toland, p. 371.

non défendues qui le séparaient de Berlin, Eisenhower restait ferme.

« *Aucune force allemande n'aurait pu nous arrêter »,* dit avec dégoût un officier d'État-major, « *La seule chose qui nous séparait de Berlin était Eisenhower.* »[544]

✠ ✠ ✠

Le 16 avril, le calme avant l'aube le long de l'Oder est rompu par un barrage d'artillerie soviétique massif qui signale l'offensive finale de la guerre. L'un des secteurs de cette large attaque était la position allemande le long des Seelow Heights. Vasily Chuikov, le général russe, se souvient :

> *« Toute la vallée de l'Oder a tremblé : quarante mille fusils avaient ouvert le feu. Quarante mille ! Il faisait clair comme en plein jour sur la tête de pont. Une avalanche de feu s'est abattue sur Seelow Heights. La terre se dressait dans ce qui semblait être un mur ininterrompu s'élevant jusqu'au ciel lui-même… Le bombardement d'artillerie, utilisant tous les canons et mortiers, et renforcé par des bombardiers et des bombardiers en piqué, dura vingt-cinq minutes. Dans son sillage, et sous le couvert d'un double barrage mobile, l'infanterie et les chars ont avancé. Des centaines de puissants projecteurs ont éclairé le sol devant les troupes qui avançaient. »*[545]

Le barrage levé, les survivants sont sortis de leurs trous fumants. L'horreur a été racontée par un jeune Allemand.

> *« Le vacarme des moteurs et le cliquetis des chenilles étaient énormes. La terre tremblait... De l'arrière, un chœur abrupt et assourdissant s'est fait entendre, alors que des obus de 88 mm hurlaient au-dessus de nos têtes et s'écrasaient sur les premiers chars. Des flammes jaillirent, des morceaux de métal et des fragments d'obus pleuvaient sur les tranchées. Au moins six*

[544] Lucas, *Last Days*, p. 196.
[545] Strawson, *Berlin*, pp. 123-124.

chars étaient en feu, mais d'autres ne cessaient d'avancer. Dans l'éclat rougeâtre, ils se détachaient clairement et étaient impuissants devant le feu destructeur des gros canons. Les fantassins de l'armée rouge ont commencé à faire irruption au milieu de cette énorme conflagration... Ils se sont précipités sur la colline en criant comme des fous... Nous avons fait feu avec les fusils et les mitrailleuses, et des centaines de Russes sont tombés. D'autres sont arrivés, en criant encore. »[546]

« *Les voilà »,* pensa Siegfried Losch, un jeune garçon calme de dix-sept ans qui n'avait jamais entendu un coup de feu tiré sous l'effet de la colère.

« Je ressentais la peur, bien sûr. Beaucoup de gens couraient dans notre direction... j'ai ajusté mon tir et j'ai pressé sur la détente sur le premier Russe que j'ai vu. Je ne pense pas que je tremblais. J'ai visé très attentivement et il a continué à marcher, donc il était soit trop loin ou son heure n'était pas encore venue...

Quand j'ai essayé de recharger, la griffe d'extraction s'est cassée et mon fusil était inutile... Il se trouve qu'un camarade de notre compagnie a été touché par un éclat d'artillerie. Il m'a donné son fusil Enfield et environ sept cartouches de munitions. J'en ai ensuite utilisé deux ou trois sans grand succès... Puis nous avons appris que notre commandant avait été tué. Ensuite, on nous a dit de reculer. En courant en zigzag, comme on me l'avait appris lors de ma formation préparatoire à l'armée, j'ai remarqué des balles frappaient la surface du sol à ma droite et à ma gauche. Cela m'a fait courir plus vite... Dans toute cette confusion, nous avons perdu le contact avec tous nos camarades, à l'exception d'un gars de Potsdam. Nous avons décidé de continuer à marcher vers Berlin et de nous signaler auprès d'une organisation. »[547]

De la même manière que le jeune Losch, d'autres recrues courageuses mais inexpérimentées ont fui le mur de feu pêle-mêle. En

---

[546] Ibid., pp. 122-123.

[547] Entrevue avec Fred Losch, 14 août 1997, Kansas City, Missouri ; Losch manuscrit, p. 8.

deux jours, l'énorme armée soviétique avait franchi l'Oder, son chemin vers Berlin n'étant barré que par de pathétiques poches de résistance. « *'Nous' consistait en trois hommes.. »,* se souvient avec un sourire le Néerlandais Jan Montyn. « *Un Danois d'environ vingt-trois ans, également de la marine, un garçon de la Jeunesse Hitlérienne qui ne semblait pas avoir plus de quinze ans, et moi. Trois hommes, une mitrailleuse. Nous étions là, une terreur mortelle dans nos cœurs, montant la garde.*

> *Pendant une heure et demie, il ne s'est rien passé. Puis les Russes sont arrivés. Ils ressemblaient à une armée entière quand ils ont avancé vers nous dans le crépuscule, à l'orée du bois. Ils étaient des centaines et des centaines. Mais ils étaient silencieux. Complètement silencieux. Nous lancions des grenades à main au hasard, nous tirions au coup par coup avec tout ce que nous avions - notre but étant de faire le plus de bruit possible et de donner ainsi l'impression que la défense du village consistait en plus d'une seule mitrailleuse légère, deux marins et un écolier en pantalon court. Il semblait presque impossible qu'ils soient induits en erreur par cela. Tout de même, ils se sont retirés parmi les arbres et nous ne les avons plus vus. De temps en temps, il y avait des tirs de mortier. D'abord quelques ratés. Puis un tir direct. J'ai été projeté au sol, jumelles et tout. Devenu sourd, je me suis précipité. Je n'ai pas été blessé. L'[engin]... avait atterri exactement entre mes deux compagnons. De la mitrailleuse, il ne restait que de la ferraille tordue. J'étais assis là, hébété. C'était soudain très calme. Et il commençait à faire nuit.*
>
> *À huit heures et demie, je ne pouvais plus supporter cela. J'ai couru. »*[548]

Aussi dévastatrice qu'ait été la défaite sur l'Oder, il n'y eut pas de débâcles sauvages ; les « chiens enchaînés » s'en sont assurés. « *Il y avait une restriction sur notre fuite* », révéla Jan Montyn, alors qu'ils battaient en retraite. « *Nous pouvions courir autant que nous le voulions, mais il ne fallait pas courir trop vite. Toute personne trop pressée risquait de tomber sur une patrouille de la Feldgendarmerie. La frontière étroite fatale était toujours en vigueur ; quiconque la franchissait était un déserteur. On devinait alors ce qui nous arriverait grâce aux*

[548] Montyn, *Lamb to Slaughter*, p. 150.

corps pendus aux arbres. Devant nous, la Feldgendarmerie, derrière nous les Russes. »[549]

« *J'ai vu beaucoup de gens avec des décorations de guerre, qu'on ne leur a pas demandées, on les a juste fusillés »,* ajouta Siegfried Losch horrifié alors qu'il se dirigeait vers Berlin.[550]

La nouvelle de la catastrophe à quatre-vingt kilomètres à l'est n'a guère fait de vagues à Berlin. À ce stade, les catastrophes n'avaient rien de nouveau. « *Pas d'exaltation, pas de groupes parlant dans les rues »,* rapporta un médecin français. « *Les ménagères font la queue devant les magasins, les hommes vont travailler, les places sont pleines d'enfants en train de jouer.* »[551]

Néanmoins, alors que les troupes fatiguées et découragées commencent à entrer dans la capitale, peu de Berlinois pouvaient douter que la dernière heure tant redoutée était finalement arrivée. Une femme écrivit dans son journal :

> *« Debout sur le pas de la porte de la maison, j'ai regardé une troupe de soldats passer en traînant les pieds. Certains d'entre eux boitaient. Barbes de plusieurs jours, yeux creusés, alourdis par leurs paquets, ils se traînaient silencieusement, déphasés, vers la ville... Toutes ces créatures sont si misérables, ils ne sont plus des hommes. On n'espère ni n'attend plus rien d'eux, on n'a plus que de la pitié pour eux. Ils donnent déjà l'impression d'être vaincus et faits prisonniers. Leurs visages sans expression passaient devant nous… Je ne voulais plus les regarder. »*[552]

Ce qui était évident pour cette femme était évident pour tous les autres à Berlin. Et pourtant, sans autre refuge que la mort face au viol, à la torture et à l'esclavage, des milliers de vieillards et de garçons, de femmes et de filles, se préparaient à mourir *« debout, comme des Allemands. »*

---

[549] Ibid., p. 151.
[550] Losch entrevue.
[551] LeTissier, *Battle of Berlin*, p. 65.
[552] Anonyme, *Woman in Berlin*, p. 34.

« Soldats du front allemand à l'Est !

Les hordes de notre ennemi judéo-bolchevique se sont ralliées pour le dernier assaut. Elles veulent détruire l'Allemagne et exterminer notre peuple. Vous, soldats de l'Est, avez vu de vos propres yeux ce que le destin réserve aux femmes et aux enfants allemands : les personnes âgées, les hommes, les enfants sont assassinés, les femmes et les filles allemandes souillées et transformées en putains de caserne. Les autres sont emmenées en Sibérie... Si, au cours de ces prochains jours et des prochaines semaines, chaque soldat de l'Est fait son devoir, l'assaut final de l'Asie n'aura aucun effet, tout comme l'invasion de nos ennemis occidentaux échouera. Berlin reste allemande. Vienne sera à nouveau allemande. Et l'Europe ne sera jamais russe !

Levez-vous pour défendre vos maisons, vos femmes, vos enfants – levez-vous pour défendre votre propre avenir ! En cette heure, les yeux de la nation allemande sont tournés vers vous, vous, mes combattants de l'Est, espérant que votre fermeté, votre ardeur et vos armes étoufferont l'attaque bolchevique dans une mer de sang !

Adolf Hitler.[553]

[553] Thorwald, *Flight in the Winter*, pp. 210–211.

7

Une mer de sang

Dans l'après-midi du 24 avril 1945, Helmuth Weidling, accompagné d'un aide, le major Siegfried Knappe, entre dans Berlin, sa voiture escortée par deux motos. En raison des conditions chaotiques causées par l'avance russe, le détachement de Weidling avait perdu le contact avec d'autres unités et le général espérait reprendre contact via le centre de communication situé sous la Chancellerie du Reich. Ce que les deux officiers voient sur leur court trajet dans la capitale est consternant. Le major Knappe a écrit :

> *« La ville était sous le feu de l'artillerie lourde, qui était probablement montée sur un wagon de chemin de fer quelque part à trente kilomètres ou plus de là, et il y avait aussi quelques bombardements par l'aviation russe. Heureusement, l'artillerie n'était pas concentrée ; elle était dispersée dans toute la ville, avec un obus d'artillerie lourde qui atterrissait quelque part dans la ville toutes les quelques minutes.*
>
> *De la fumée et de la poussière recouvraient la ville. Les tramways étaient*

immobilisés dans les rues, leurs fils électriques pendaient. Dans la banlieue est, de nombreux bâtiments brûlaient et la population civile faisait la queue pour obtenir de l'eau de n'importe quelle source qui fonctionnait encore. Les civils étaient partout, se précipitant de couvert en couvert à cause des obus d'artillerie et des bombes. Afin d'éviter de créer une éventuelle panique, Goebbels avait refusé de donner l'ordre aux civils de quitter la ville, même aux femmes et aux enfants, et maintenant des milliers d'autres fuient l'Est pour se réfugier à Berlin. La défense de Berlin allait évidemment être une très vilaine affaire, et de nombreux civils allaient mourir au cours des combats.

Arrivés à la Chancellerie du Reich vers 18h00, nous avons laissé notre voiture et notre chauffeur pour continuer à pied, en emmenant les pilotes de moto avec nous. La zone autour de la Chancellerie du Reich était parsemée de profonds cratères. Les arbres tombés étaient éparpillés comme des allumettes, et les trottoirs étaient bloqués par des tas de gravats. La Chancellerie du Reich a été gravement endommagée, il ne reste que des coquilles de murs par endroits. Le hall d'entrée... a été complètement détruit. La seule partie de la Chancellerie du Reich encore utilisable était le système de bunkers souterrains. Dans le garage souterrain, nous avons vu plusieurs Mercedes-Benz que nous avions vu Hitler utiliser dans des défilés et des rassemblements politiques. Il y avait une entrée dans le passage vers le quartier général du Führer dans le bunker souterrain depuis le garage. Les gardes SS à l'entrée saluèrent Weidling, [qui arborait] sa Croix de chevalier et ses épées. Ces premiers gardes étaient des SS Unteroffizier, mais plus on s'enfonçait vers le bunker, plus le rang des gardes augmentait. . . .

Nous avons été arrêtés à de nombreux postes de garde, même si Weidling était un général avec de nombreuses décorations militaires impressionnantes, et nous avons été fouillés par les gardes avant d'être admis dans le bunker du Führer proprement dit. Les gardes SS étaient respectueux, mais ici, on nous a soigneusement interrogés sur qui nous étions, d'où nous venions et ce que nous faisions. Nous devions présenter une identification correcte et rendre nos pistolets.

Puis nous sommes finalement entrés dans l'antichambre des bureaux

de... du général [Hans] Krebs, et... du général [Wilhelm] Burgdorf. Nous avons été annoncés, et l'adjudant de Burgdorf... est venu nous accueillir. Il nous a conduits dans la pièce voisine, où Krebs et Burgdorf nous attendaient... Ils ne nous avaient parlé que brièvement lorsque Krebs dit qu'il annoncerait la présence de Weidling à Hitler et verrait si Hitler voulait lui parler. C'était surprenant, car Weidling n'était pas venu voir Hitler et ne savait pas pourquoi Hitler voulait lui parler.

Lorsque Krebs et Burgdorf sont sortis de la pièce, Weidling a dit tranquillement : 'Quelque chose ne va pas. Ils se comportent bizarrement.' Au bout de dix minutes environ, Burgdorf est revenu et a dit à Weidling que Hitler voulait le voir. Je suis resté derrière, bien sûr...

Après une vingtaine de minutes, Weidling est revenu et m'a dit que Hitler nous avait ordonné de venir à Berlin et de prendre le contrôle des fronts Est et Sud de la ville. »[554]

Cette nouvelle, surprenante en soi, est bientôt transcendée par ce que Weidling a vu et entendu dans le bunker. L'époque de l'efficacité sans faille est révolue, celle où le haut commandement allemand était une machine bien huilée qui fonctionnait à plein régime. Comme Weidling l'a découvert, les cris, les disputes et les pointages du doigt étaient désormais à l'ordre du jour.

« *Quelle différence entre la manière désordonnée de faire les choses aujourd'hui et la manière professionnelle de les faire en 1940 et 1941 ! »* se souvient le major Knappe.[555]

Weidling, Knappe et d'autres visiteurs venus *« d'en haut »* ont également été frappés par l'atmosphère épouvantable du bunker. Sans soleil, sans joie, frais et humides, les habitants pâles et léthargiques du complexe hantaient les couloirs comme des êtres d'un autre monde ou, comme l'a admis un des résidents, *« comme des zombies ».* [556]

---

[554] Siegfried Knappe et Ted Brusaw, *Soldat* (New York : Orion, 1992), pp. 26-28.
[555] Ibid., p. 29.
[556] Galante, *Voices From the Bunker*, p. 12.

« *Depuis le 16 janvier, quand Hitler s'est installé dans son abri en béton, nous avons dû passer notre temps à l'intérieur du bunker »,* révéla l'une des secrétaires personnelles du Chancelier, Traudl Junge. « *C'était notre quatre-vingt-seizième jour passé à quinze mètre sous terre, sous des dalles de ciment de cinq mètres d'épaisseur reposant sur des murs d'environ deux mètres de large à leur base.* »[557]

Plus récemment, la compagne de Hitler, Eva Braun, avait emménagé, ainsi que Joseph Goebbels et sa grande famille. Malgré l'étroitesse des lieux, le conseiller principal du Führer, Martin Bormann y avait également été confortablement installé.

Le plus choquant pour Weidling et les autres nouveaux venus dans le bunker fut peut-être l'apparence d'Adolf Hitler lui-même. Un des officier se rappelle :

> *« Ceux d'entre nous qui l'avaient connu dans les premières années de la guerre, lorsqu'il était une dynamo humaine souvent débordante d'énergie, ont remarqué, à partir de 1942 environ, qu'il semblait avoir vieilli d'au moins cinq années pour chaque année civile. Vers la fin, le jour où il a fêté son dernier anniversaire, il semblait plus proche de soixante-dix ans que de cinquante-six. Il avait l'air de ce que j'appellerais de* physiquement *sénile. »*[558]

Au cours de cette réunion d'anniversaire, le 20 avril, des dizaines de fonctionnaires et de membres du Parti venus de toute l'Allemagne étaient arrivés *« pour saluer le Führer, lui serrer la main et lui jurer fidélité. »*[559] Selon Traudl Junge, de nombreux visiteurs ont exhorté leur chef à quitter Berlin :

> « *'Mon Führer, la ville sera bientôt encerclée et vous serez coupé du sud. Il est encore temps de se retirer à Berchtesgaden d'où vous pourrez commander les armées du sud.'*

---

[557] Ibid., p. 1.
[558] O'Donnell, *The Bunker*, p. 36.
[559] Galante, *Voices*, p. 141.

Hitler secouait la tête, refusant catégoriquement leurs suggestions...

'Non, je ne peux pas', répondit-il. *'Si je le faisais, Si je le faisais, je me sentirais comme un lama qui tourne un moulin à prières vide. Je dois faire adopter la résolution ici à Berlin, sinon je vais sombrer.'* »[560]

Encouragés par la décision de leur chef de se battre jusqu'au bout, d'autres ont prêté serment d'allégeance. « *Nous ne le laisserons jamais tomber, quel que soit le danger...* », promit le Dr.Goebbels. « *Si l'histoire raconte à ce pays que son peuple n'a jamais abandonné son chef et que ce dernier n'a jamais abandonné son peuple, ce sera la victoire.* »[561]

Et maintenant, avec son élévation au rang de commandant des défenses de la capitale, le général Weidling était appelé à faire l'impossible – non seulement pour empêcher Adolf Hitler et Berlin de « sombrer », mais aussi pour empêcher l'Allemagne de sombrer. Avec environ 15 000 soldats, pour la plupart en haillons et épuisés par les combats, et avec peut-être deux fois plus de Volkssturm et de jeunesses hitlériennes mal armées et mal entraînées, Weidling devait non seulement retenir un demi-million de soldats soviétiques et un nombre égal de réserves, mais aussi les vaincre et les détruire. Bien que Hitler ait ordonné aux armées des généraux Walter Wenck et Theodor Busse de briser le cercle et de délivrer Berlin, Weidling savait bien qu'il s'agissait d'un fantasme. Loin de secourir la capitale, ces unités auraient du mal à empêcher leur propre encerclement et leur propre destruction.

Alors que le général et le major Knappe traversent la capitale cette nuit-là pour se rendre à leur nouveau quartier général à l'aéroport de Templehof, tous deux comprennent bien la nature désespérée de leur tâche. Bien que l'inévitable défaite puisse être reportée de quelques jours, ou de quelques semaines tout au plus, rien ne pourrait empêcher Berlin de devenir « *une immense zone de tuerie urbaine.* »[562]

---

560 Ibid.
561 Semmler, *Goebbels*, p. 198.
562 Knappe, *Soldat*, p. 30.

« *C'est cette nuit-là que la bataille apocalyptique pour la ville de Berlin a commencé sérieusement »,* écrivit le major Knappe. « *Le lendemain, les troupes d'assaut russes ont pénétré dans les faubourgs de la ville.* »[563]

« *Berlinois !* » a déclaré Joseph Goebbels à la radio, « *Je vous exhorte à vous battre pour votre ville. Battez-vous avec tout ce que vous avez, pour l'amour de vos femmes et de vos enfants, de vos mères et de vos parents... La bataille pour Berlin doit devenir le signal pour que toute la nation se lève et combatte.* »[564]

✠ ✠ ✠

Agité par la sommation de Joseph Goebbels, conscients que Hitler lui-même partageait leur sort, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants répondent à l'appel, certains en tramway jusqu'aux premières lignes de la banlieue. La rapidité de l'attaque soviétique et le caractère improvisé de la défense engendre un cauchemar logistique. Un commandant Volkssturm explique :

> *« J'avais quatre cents hommes dans mon bataillon, et on nous a ordonné d'aller au front en civil. J'ai dit au chef local du Parti local que je ne pouvais pas accepter la responsabilité de mener des hommes au combat sans uniforme. Juste avant l'engagement, on nous a donné 180 fusils danois, mais pas de munitions. Nous avions aussi quatre mitrailleuses et une centaine de Panzerfausts. Aucun des hommes n'avait reçu une formation au tir avec une mitrailleuse, et ils avaient tous peur de manipuler les armes antichars. Bien que mes hommes aient été tout à fait prêts à aider leur pays, ils ont refusé d'aller au combat sans uniforme et sans entraînement. Que peut faire un homme de la Volkssturm avec un fusil sans munitions ? Les hommes sont rentrés chez eux ; c'était la seule chose que nous pouvions faire. »*[565]

Bien que de nombreux défenseurs manquent à l'appel pour des

563 Ibid.
564 Charman, *Home Front*, p. 205.
565 LeTissier, *Battle of Berlin*, p. 29.

raisons similaires, d'autres sont déterminés à aider de toutes les façons possibles. Certaines femmes et certains enfants ont construit des barricades dans les rues ou creusé des fossés antichars. Des vieillards et des garçons servent de coursiers. Des commis, des enseignants, des fonctionnaires, et même des artistes et des musiciens, errent près du front dans l'espoir de récupérer des armes et des uniformes sur le champ de bataille. Alors que les forces soviétiques convergent vers la ville, certaines des premières frappes commencent dans les banlieues du sud le long du canal de Teltow. Le général russe, Ivan Koniev se souvient :

> *« Je suis arrivé à Teltow alors que la préparation de l'artillerie était presque terminée. Nos troupes avaient pris des positions d'assaut et étaient prêtes à entrer dans la ville ; il y avait des chars, de l'infanterie motorisée et l'artillerie qui terminait son travail... Les détachements avancés ont commencé à traverser le canal avant la fin de la préparation d'artillerie. Tout tremblait. Toute la localité était enveloppée de fumée. L'artillerie lourde démolissait les maisons de l'autre côté du canal. Des pierres, des plaques de béton, des fragments de bois et de la poussière volaient dans les airs. Nous avions plus de 600 canons par kilomètre sur un front étroit, et elles pilonnaient toute la rive nord… Les bombardiers – un vol après l'autre – délivraient également leurs frappes...*
>
> *Je me souviens de l'immensité de la ville qui m'est apparue. J'ai noté les vieux bâtiments massifs, dans lesquels le quartier qui se trouvait devant nous abondait, et la densité de ces bâtiments ; j'ai pris note de tout ce qui pouvait compliquer notre tâche pour capturer Berlin. J'ai également remarqué les canaux, les rivières et les ruisseaux qui traversaient Berlin dans différentes directions... Une telle multiplicité d'obstacles d'eau promettait des difficultés supplémentaires. Devant nous se trouvait une ville de première ligne, assiégée et préparée à la défense… En regardant Berlin, je me disais que sa fin signifierait la fin de la guerre et que plus vite nous prendrions la ville, plus vite la guerre serait terminée. »*[566]

[566] Konev, *Year of Victory*, pp. 153-154.

Une fois dans les banlieues, il ne fallut pas longtemps à Koniev et aux autres Russes pour réaliser que la guerre était loin d'être terminée. Près d'Oranienburg, un membre des Jeunesses hitlériennes a écrit :

> *« Notre chef et la police sont allés nous chercher chez nous et nous avons dû nous rassembler dans les casernes des SS... Puis, [nous] avons été divisés par compagnies et rattachés aux SS et au Volkssturm. Notre première confrontation a eu lieu au nord-est de la ville. La plupart d'entre nous ont été tués par des tirs d'infanterie, parce que nous devions attaquer à travers les champs. Ensuite, les combats dans la ville ; deux jours de combat. En deux jours et deux nuits, Oranienburg a changé de mains quatre fois. Cela a achevé une autre partie de nous. Puis les Russes ont commencé à bombarder la ville avec des orgues de Staline [c'est-à-dire des lance-roquettes multitubes – Katioucha] et quand nous avons voulu arrêter et rentrer chez nous, on nous a arrêtés et on nous a fait rejoindre ceux qui avaient évacué à travers le canal. Mon chef de section, qui a refusé, a été pendu à l'arbre le plus proche... mais il avait alors déjà quinze ans. »*[567]

Bien que la résistance aux abords de Berlin ait été généralement faible, plus les Soviétiques avançaient, plus la défense devenait dure. De plus en plus, les Russes ont eu recours à des formules tactiques. Un défenseur allemand raconte :

> *« Des avions survolaient les bâtiments où l'on soupçonnait une résistance et où ils avaient repéré des tireurs embusqués postés sur les toits, larguant des bombes de petit calibre, ou éventuellement des grappes de grenades à main. Simultanément, les chars ont avancé, ouvrant lentement un passage avec leur feu. Derrière les chars se trouvait l'infanterie, généralement composée de trente à quarante hommes armés de mitrailleuses. Derrière les troupes d'assaut, d'autres troupes de choc fouillaient les maisons à gauche et à droite. Dès qu'une cave ou un bâtiment avait été visité, les troupes d'assaut passaient, laissant une ou deux sentinelles... Les Russes ont nettoyé avec beaucoup de précaution et ont brûlé avec du pétrole toutes les maisons d'où*

[567] LeTissier, p. 96.

étaient partis les tirs. »[568]

Dans leur progression, les Soviétiques ont capturé plusieurs camps de prisonniers.

Tandis que les prisonniers de guerre d'autres nationalités étaient libérés, les détenus russes se voyaient simplement remettre un fusil et pointaient au front.[569]

Dans une rue de la banlieue, Werner Adamczyk et d'autres artilleurs nerveux attendent pendant que les éclaireurs localisent les cibles. Le jeune artilleur allemand se rappelle :

> *« Je pouvais voir une longue ligne de femmes devant une épicerie, attendant d'être servi à partir de la maigre réserve de nourriture. Soudain, nous avons reçu un ordre de tir. Nous devions tirer trois salves dirigées à moins d'un kilomètre devant nous. Au moment où nos canons ont fait feu, les femmes de la file se sont mises par terre. . . Après le départ des salves, nous avons chargé le dernier obus et attendu...*
>
> *Puis est arrivé le moment décisif. Un char russe a fait une embardée au coin d'une des rues devant nous. Sa tourelle se balançait d'un côté et de l'autre, tirant ses obus au hasard. Ma respiration s'est arrêtée lorsque j'ai vu l'un de ses obus exploser au milieu de la rangée des femmes qui faisaient la queue à l'épicerie. Plusieurs d'entre elles sont tombées à terre ; des cris de panique et de douleur ont rempli l'air... Des hommes inconnus, peut-être du reste de notre infanterie, sont apparus devant nous et ont tiré un 'Panzerschreck' sur ce char. C'était un coup direct. Le char a explosé dans un brasier de feu. Mais des fragments de celui-ci ont tué d'autres femmes qui se trouvaient à proximité.*
>
> *Quelques instants plus tard, nos canons baissés pour un tir direct, un autre char est apparu. Chaque canon a tiré son dernier coup. Au moins deux de nos obus ont touché le char et l'ont fait exploser en morceaux. »*[570]

---

568 Ibid., p. 136.
569 Ibid., pp. 101, 167.
570 Adamczyk, *Feuer!*, p. 370.

Le jeune Siegfried Losch s'est retrouvé à tirer par les fenêtres avec un groupe de parachutistes en convalescence du front italien. Après avoir échappé à l'Oder, le jeune homme de dix-sept ans avait brièvement envisagé de se défaire de son uniforme et de se mêler aux civils. La loyauté envers la patrie l'a cependant fait réfléchir, et l'omniprésence de la police de terrain lui a donné encore plus de raisons de reconsidérer sa décision. Bientôt, Losch et ses camarades trouvent un refuge près du stade Olympique.

> *« Il n'y avait pas de véritable organisation. Chaque petit groupe se battait comme il pouvait. La confusion régnait. Par exemple, il y avait des membres du Volkssturm vêtus de manteaux bruns et de casques tchécoslovaques. J'ai failli tirer sur un homme. Il était assez vieux. Je lui ai dit de changer d'uniforme, s'il voulait survivre. Puis, il y avait des membres de l'école Adolf Hitler, un lycée d'élite nazi. Ces garçons étaient armés comme des cow-boys. Chacun d'eux avait plusieurs pistolets. Ils récupéraient les armes des soldats morts. Ils étaient très motivés. Je me souviens, il y avait un char T-34 à environ 60 mètres de notre position, qui tirait de temps à autre le long des maisons. Soudain, j'ai entendu un gros bang du T-34. Un de ces étudiants avait démoli le char. Il avait rampé sur le balcon en face de nous et, caché derrière des pétunias, il a tiré un bazooka [c'est-à-dire un Panzerfaust] sur le char... Il avait peut-être 14 ans. »*[571]

Comme l'illustrent les incidents ci-dessus, et comme les Soviétiques l'ont vite découvert, Berlin était un cimetière de chars. Le Panzerfaust, et son cousin plus meurtrier, le Panzerschreck, était un dispositif simple, mais extrêmement efficace, destructeur de chars, qui pouvait être utilisé avec peu ou pas d'entraînement. Des charrois, des charrettes et des brouettes chargés d'armes ravitaillaient constamment les fronts et étaient distribués comme des petits pains. En outre, les rues étroites de Berlin, bordées de ruines de pierres et de briques à plusieurs étages, constituaient de parfaits canyons pour les embuscades.

Le général Wilhelm Mohnke décrit une attaque de chars sur l'une de

[571] Losch manuscrit, p. 9 ; Losch entrevue, 14 août 1997.

ses positions :

> *« Ils sont arrivés à l'aube avec des chars et de l'infanterie. Leurs chars étaient très peu maniables, bloqués par les décombres, et étaient des proies faciles dans cette situation classique de combat de rue. Même les jeunes garçons et les vieillards, ou les femmes d'ailleurs, armés de bazookas et d'un désespoir héroïque, pouvaient les atteindre à bout portant, généralement à moins de cinquante mètres, souvent depuis une cave... Les Russes avaient de brillants commandants de chars qui avaient appris à nous affronter dans les steppes et en rase campagne. Même dans les combats de ville, par exemple, à Stalingrad ou à Varsovie, ils n'avaient jamais rencontré de civils hostiles et armés. Ils n'ont réalisé leur erreur que tardivement, après avoir perdu des centaines de chars...*
>
> *Après ce premier assaut frontal, ils sont devenus plus intelligents. Ils ont tout simplement reculé et nous ont pilonnés avec l'artillerie, dont ils disposaient en abondance. Ils n'ont plus jamais tenté de prendre d'assaut nos positions. »*[572]

Dans d'autres secteurs également, les commandants soviétiques blindaient leurs chars avec des feuilles de fer ou des sacs de ciment et les retenaient jusqu'à ce que les points de forts aient été anéantis par l'artillerie. Un prisonnier de guerre français a été témoin d'une opération typique depuis l'extérieur de la brasserie Schultheiss :

> *« Les défenseurs du barrage ont été bombardés par des mortiers lourds installés dans des maisons en ruine à proximité. Puis, les Russes ont installé un canon de 75 ou 105 mm à plusieurs centaines de mètres de la barricade. Les artilleurs russes étaient complètement exposés et, au prix de plusieurs pertes, ont réussi tirer quelques coups sur la cible, détruisant la barricade et tuant un certain nombre d'Allemands.*
>
> *Puis l'infanterie soviétique, forte d'une centaine de soldats, chargea en hurlant, submergea rapidement les défenseurs restants, ouvrit la barrière et se regroupa au coin de la rue en face de la brasserie. Les pertes allemandes*

[572] O'Donnell, *The Bunker*, pp. 170-171.

furent augmentées par l'amertume des soldats soviétiques, qui semblaient être drogués et faisaient rarement des prisonniers. Nous avons trouvé de nombreux cadavres allemands, civils et soldats, lorsque nous avons pu sortir de la brasserie. »[573]

Berlin encerclée, les Soviétiques cherchent à couper le dernier lien de la ville avec le monde en envahissant l'aéroport de Templehof. Un des défenseurs de l'aérodrome griffonna dans son journal :

« L'artillerie russe tire sans relâche... Nous avons besoin de renforts d'infanterie, et nous avons des unités d'urgence hétéroclites. Derrière les lignes, les civils essaient toujours de s'échapper sous le feu de l'artillerie russe, traînant un misérable paquet qui contient tout ce qu'il leur reste au monde. Par intermittence, certains des blessés tentent de se déplacer vers l'arrière. La plupart d'entre eux restent cependant, car ils ont peur d'être pris et pendus par des cours martiales volantes. Les Russes se frayent un chemin dans les maisons avec des lance-flammes. Les cris des femmes et des enfants sont terribles…

L'après-midi. Notre artillerie se replie sur de nouvelles positions. Ils ont très peu de munitions. Les hurlements et les explosions des orgues de Staline, les cris des blessés, le grondement des moteurs et le cliquetis des mitrailleuses. Les nuages de fumée et la puanteur du chlore et du feu. Des femmes mortes dans la rue, tuées alors qu'elles essayaient d'aller chercher de l'eau. Mais aussi, ici et là, des femmes avec des bazookas, des filles de Silésie assoiffées de vengeance...

20h00 : des chars russes transportant de l'infanterie roulent sur l'aéroport. Lourds combats.

25 avril : 5h30. Nouvelles attaques massives de chars. Nous sommes contraints de battre en retraite... La présence russe à l'aéroport devient inévitable... De lourds combats de rue : de nombreuses victimes civiles. Des animaux meurent. Des femmes fuient de cave en cave. Nous sommes poussés vers le nord-ouest... De lourdes attaques aériennes russes. Des inscriptions

573 LeTissier, *Berlin*, p. 129.

sur les murs des maisons : 'L'heure avant le lever du soleil est la plus sombre', et 'nous battons en retraite mais nous gagnons.' Des déserteurs, pendus ou fusillés. Ce que nous voyons au cours de cette marche est inoubliable. »[574]

Alors que les féroces combats approchent du périmètre de l'aéroport, le général Weidling réalise qu'il ne pourra pas maintenir longtemps le lien vital. Major Knappe :

« Dans la soirée, je suis entré dans une salle où Weidling rencontrait [deux généraux]. Ils discutaient de l'opportunité de défendre Berlin comme il se doit ou de rester ici et de laisser les Russes passer des deux côtés, puis de percer le Grunewald (bois à l'ouest de la ville), de s'échapper à l'ouest et de se rendre aux Alliés occidentaux. Si nous restions pour défendre Berlin, il serait nécessaire de déplacer notre quartier général au centre de la ville, car dans deux jours au plus tard, les Russes occuperaient ce bâtiment. Weidling a alors pris la décision de rester et de défendre Berlin...

[Nous]... avons décidé de déplacer le quartier général du corps d'armée dans un grand bunker anti-aérien près du zoo de Berlin... Le bunker du zoo, un endroit fortement fortifié avec de canons anti-aériens lourds sur le toit, serait à l'abri des bombardements et de l'artillerie...

Lorsque nous avons quitté notre quartier général, nous avons dû faire attention, car le remblai de la voie ferrée derrière notre bâtiment était sous le feu et nous avons dû le traverser pour atteindre notre kubelwagen [c'est-à-dire notre Jeep] et notre moto. Nous l'avons traversé en courant d'un abri à l'autre, pour finalement arriver à nos véhicules en toute sécurité. En traversant la ville, la terre tremblait à chaque explosion d'obus d'artillerie, et un énorme geyser de terre et de débris sortait du sol à chaque explosion. Le bruit était assourdissant, et le soulèvement de la terre était troublant. Un éclat d'obus d'artillerie a fini par crever un des pneus de ma kubelwagen.

Pendant que mon chauffeur changeait le pneu, une femme qui regardait depuis une maison voisine m'a offert une tasse de thé. Elle avait environ

574 Thorwald, *Flight in the Winter*, pp. 229-231.

quarante-cinq ans et était une matrone, avec des vêtements usés, des cheveux en bataille et un visage aimable… Son appartement était en ruine à cause des tirs d'artillerie. De petits bibelots, de petits morceaux de sa vie, gisaient en miettes sur le sol autour d'elle.

'Quand les Russes vont-ils arrivés, Herr Major ?' demanda-t-elle.

'Dans quelques heures', lui ai-je répondu honnêtement. 'Un jour tout au plus. Vous serez plus en sécurité si vous restez dans votre cave.' »[575]

Comme cette femme sans défense, les femmes ne pouvaient guère faire autrement que de s'asseoir dans leurs caves et d'attendre. Contrairement aux raids aériens, qui avaient une certaine rime et un certain rythme, la mort par l'artillerie pouvait survenir à tout moment. Ainsi, la vie se déroulait désormais presque entièrement sous terre, en parlant... et en pensant.

« *Le mot 'Russes' n'est plus mentionné. Les lèvres ne le prononceront pas* », confia une femme de trente ans. Alors que le viol était dans tous les esprits, elle ajouta : « *pas une seule femme ne parle de 'ça'* ».

« Une gaieté nerveuse s'installe. Toutes sortes d'histoires circulent. Frau W. hurle : 'Plutôt un Russkof sur le ventre qu'un Ami [Américain] sur la tête !' – Une plaisanterie pas tout à fait appropriée à son crêpe de deuil. Fraulein Behn crie dans la cave :

'Soyons franches, je parie qu'il n'y a pas une vierge parmi nous !' Personne ne répond. Je me pose des questions... Probablement la fille cadette du concierge, qui n'a que seize ans et qui, depuis les faux-pas de sa sœur, est surveillée de près. Et certainement, si j'en connais un bout sur le visage des jeunes filles, celle de dix-huit ans... qui dort paisiblement dans le coin. »[576]

Lorsque, contraints par la faim et la soif, ceux qui se cachaient font finalement surface, les images qu'ils voient sont stupéfiantes. La même femme poursuit :

---

[575] Knappe, *Soldat*, pp. 34-36.
[576] Anonyme, *A Woman in Berlin*, pp. 14, 32, 35.

« En marchant vers le sud, on est conscient de l'approche du front. Le tunnel ferroviaire de la ville est déjà bloqué. Les gens qui se tiennent devant lui disent qu'à l'autre bout, un soldat en sous-vêtements est pendu, un panneau disant 'Traître' étant suspendu à son cou. Ils disent qu'il est pendu si bas que l'on peut toucher ses jambes. Cela a été rapporté par quelqu'un qui l'a vu lui-même et qui a chassé quelques garçons qui s'amusaient à toucher les jambes du mort.

La Berliner Strasse a l'air terrible, à moitié dévastée et bloquée par des barricades. Des files d'attente devant les magasins, La Flak [unités de batteries anti-aériennes] rugissant au-dessus. Des camions se déplacent vers la ville. Des silhouettes crasseuses couvertes de boue, le visage vide couvert de bandages tachés de sang, se faufilent entre eux. À l'arrière, des charrettes à foin conduites par des têtes grises. Les barricades sont gardées par des hommes du Volkssturm en uniforme rapiécé. Des enfants au visage doux sous d'énormes casques d'acier, horrifiant d'entendre leurs voix aiguës. Si petits et si frêles dans leurs uniformes trop lâches, ils ne devaient pas avoir plus de quinze ans. »[577]

« *Il n'y a plus de rues. Juste des fossés béants remplis de gravats entre des rangées de ruines... »,* déclara un autre charognard affamé, Ruth Andreas-Friedrich. « *Nous grimpons à travers des montagnes de ruines, nous fouillons dans les décombres et les débris de verre, nous rampons dans des caves inconnues, nous arrachons les boîtes et les sacs des autres. Des tirs d'obus au-dessus de nous. Nous n'y prêtons pas attention. Nous ne nous mettons pas à l'abri. Une fièvre s'est emparée de nous.* »[578]

Rita Kuhn était également à la recherche de nourriture. Alors que la petite fille s'approchait de la boulangerie de son quartier, elle s'est perdue.

« Je pensais que j'étais dans une autre ville. Tout avait l'air si, si peu familier. Les arbres avaient perdu toutes leurs feuilles. Et les bâtiments des

---

577 Ibid., p. 38.

578 Ruth Andreas-Friedrich, *Battleground Berlin* (New York : Paragon House, 1990), p. 6.

deux côtés étaient. . . des petits trous, des gros trous, et toute la zone était dévastée. . . . J'ai marché dessus, j'ai regardé les arbres et j'ai vu des morceaux de vêtements sur les arbres. Très vite, en m'approchant de la boulangerie, j'ai vu des morceaux de chair humaine. Il y en avait partout, partout. Sur les arbres, sur les balcons, des morceaux de vêtements, des morceaux de chair humaine... J'ai failli tomber sur une femme, étendue dans la rue, morte, les jambes arrachées... Je suis arrivée à l'endroit où je pensais que se trouvait la boulangerie, et il y avait juste un grand trou. C'est là qu'il avait frappé, et les gens n'avaient pas eu le temps de se mettre à l'abri. »[579]

Comme ce groupe de malheureux, une fois qu'une source de nourriture ou d'eau avait été trouvée, rien ou presque ne pouvait faire fuir les gens désespérés.

« *Des familles entières font la queue à tour de rôle, chaque membre faisant une garde de plusieurs heures… »,* a écrit un témoin. « *Avec quelques biftecks et des filets de porc en vue, même la vieille grand-mère la plus tremblante gardait sa place. Ils sont là comme des murs, ceux qui, il n'y a pas si longtemps, se précipitaient dans des bunkers au moment où trois avions de chasse étaient annoncés au-dessus de l'Allemagne centrale.* »[580]

« *Juste au moment où nous étions sur le point de passer à côté d'une telle ligne »,* nota le major Knappe, « *un obus d'artillerie a explosé à côté de la file des femmes. Alors que la fumée commençait à se dissiper, je pouvais voir que beaucoup de femmes avaient été touchées. Ces femmes qui n'avaient pas été blessées ont transporté les morts, les mourants et les blessés dans les entrées des bâtiments voisins et les ont soignés, puis ont à nouveau formé des files pour ne pas perdre leur place dans la ligne !* »[581]

Lorsqu'un autre coup direct sur une ligne de ravitaillement fait plus d'une douzaine de morts et de blessés, un témoin est stupéfait de voir les victimes se contenter d'essuyer le sang de leurs cartes de

[579] Owings, *Frauen*, p. 464.
[580] Anonyme, *Woman*, p. 43.
[581] Knappe, *Soldat*, p. 32.

rationnement et de reformer la ligne.[582] Cependant, à mesure que le bruit des combats de rue se rapproche, rares sont ceux qui risquent les sorties de nourriture et d'eau. Confinés dans leurs sombres caves, seuls avec leurs pensées, c'est maintenant que l'effroyable anticipation est arrivée.

> « *Nous nous sommes abrités dans la cave antiaérienne de notre maison lorsque les combats se sont rapprochés... Nous avons entendu une série de coups de tonnerre qui se rapprochaient. Un jeune garçon dans notre cave a eu le courage de regarder dehors. Il nous a dit que deux chars russes et beaucoup de soldats à pied arrivaient et que les chars tiraient dans les maisons en remontant la rue. Un char tirait sur les maisons à gauche. Le garçon a soudainement sauté de la fente par laquelle il regardait et presque immédiatement notre maison a été touchée par un obus...*
>
> *Le bruit est passé à côté de nous. Le bruit des tirs devenait de moins en moins fort. Nous sommes restés assis sans bouger... Chacun de nous perdu dans ses propres pensées. Les miennes étaient celles de mon mari qui était marin quelque part... Nous étions tous assis en silence, attendant, inquiets et effrayés... Bientôt, l'armée rouge serait là. Soudain, la porte s'est ouverte et dans l'embrasure se trouvait la silhouette d'un homme. Puis un autre et un autre. Deux lampes de poche ont été allumées et leur faisceau passait d'un visage à l'autre dans la cave. 'Alles Kaput', a crié l'une des silhouettes, 'Komm', et nous nous sommes péniblement frayés un chemin dans les escaliers de l'abri pour nous retrouver à la lumière du jour. Ils se tenaient là, les soldats qui étaient entrés dans notre cave, en riant et en criant. 'Alles Kaput.' Ils avaient l'air d'avoir seize ans. Les Ivans étaient arrivés. »*[583]

✠ ✠ ✠

Comme l'avaient déjà découvert leurs compatriotes effrayés à l'est,

[582] Anonyme, *Woman*, p. 43.
[583] Lucas, *Last Days of the Third Reich*, pp. 49-50.

les Berlinois ont également vite constaté qu'aussi rudes et résistantes que puissent être les troupes de choc russes, elles étaient loin des monstres assoiffés de sang que la propagande et l'imagination avaient esquissé. « *Les premières troupes étaient amicales et nous ont donné de la nourriture »,* déclara un adolescent. « *Ils avaient avec eux des officiers qui parlaient très bien l'allemand et qui disaient de rester calmes, que tout irait bien.* »[584] Mais, comme leurs frères de l'Est, les Berlinois ont vite appris qu'il y avait un monde entre la première vague de soldats soviétiques et la seconde.

« *Ceux-ci sont de bons soldats, disciplinés et décents »,* a expliqué un officier russe à la Mère Supérieure d'une maternité « *mais je dois vous dire que ceux qui arrivent derrière sont des porcs.* »[585]

Avec de tels avertissements, certaines femmes terrifiées ont essayé de suivre le front, passant de cave en cave, et se faisant, mourant sous les bombes et les balles, mais en restant juste devant l'horreur qui se profilait derrière. Pour la plupart, cependant, il était trop tard.

> *« Je sors dans le couloir sombre. Puis ils m'ont attrapée. Les deux hommes attendaient là. Je crie, crie... Un homme me saisit par les poignets et me traîne le long du corridor. Maintenant, l'autre tire aussi, tout en me serrant la gorge d'une main pour que je ne puisse plus crier... Je suis déjà par terre, la tête posée sur l'escalier de la cave. Je peux sentir la froideur des carreaux contre mon dos. Quelque chose tombe de mon manteau avec un bruit de tintement. Ce doit être les clés de ma maison...*
>
> *Un homme monte la garde à la porte de l'étage tandis que l'autre s'accroche à mes sous-vêtements, déchire mon porte-jarretelles et s'en prend violemment et impitoyablement à moi...*
>
> *Quand tout est fini et que, sous le choc, j'essaie de me lever, l'autre homme se jette sur moi et me force à me remettre à terre avec ses poings et ses genoux. Maintenant, le premier homme monte la garde, en chuchotant : 'Dépêche-toi, dépêche-toi...'*

584 Pechel, *Voices From the Third Reich*, p. 430.
585 Botting, *From the Ruins of the Reich*, p. 68.

Soudain, j'entends des voix russes fortes. Quelqu'un a ouvert la porte en haut de l'escalier, laissant entrer la lumière. Trois Russes entrent, le troisième est une femme en uniforme. Ils me regardent et rient. Mon deuxième agresseur, interrompu, s'est levé d'un bond. Ils partent tous les deux avec les autres, me laissant allongée sur le sol. Je me hisse près de la rampe, rassemble mes affaires, et titube le long du mur vers la porte de la cave... Mes bas sont suspendus à mes chaussures, mes cheveux sont tombés sauvagement sur mon visage, dans ma main se trouvent les restes du porte-jarretelles. »[586]

« *Ce qui a suivi a été pire que tout ce que nous avions jamais imaginé »,* se souvient Julianne Hartman, une jeune fille de dix-neuf ans.

« Un Russe est allé dans le garage et l'autre s'est dirigé vers la maison. N'ayant pas la moindre idée de ce qui allait se passer, j'ai suivi l'homme dans la maison. D'abord, il a fermé toutes les portes derrière lui et a mis les clés dans sa poche. J'ai commencé à me sentir un peu bizarre quand nous sommes arrivés dans une des chambres. Je voulais aller sur le balcon, mais il a pointé son arme sur moi et m'a dit : 'Frau komm'. Nous avions déjà entendu parler de certaines des choses horribles qui se passaient, alors j'étais sûre d'une chose : 'N'essaye pas de te défendre'. En tant qu'enfant de la classe moyenne supérieure, on ne m'avait jamais parlé des choses de la vie. »[587]

Peu après, Julianne en a appris beaucoup plus sur les '*choses de la vie*' lorsque '*toute une horde de Mongols*' s'est retrouvée face à elle.[588]

Ruth Andreas-Friedrich, une communiste allemande, raconte :

« Au milieu de la nuit, je me réveille. Une lampe de poche braquée sur mon visage.

J'entends une voix : 'femme viens'. L'odeur de l'alcool bon marché m'assaille... Une main me couvre la bouche.

---

[586] Anonyme, *Woman*, pp. 73-74.
[587] Pechel, *Voices*, p. 454.
[588] Ibid.

'Bonne femme... viens', répète la voix. Un corps lourd s'abat sur moi.

'Non, non,' dis-je, à moitié étouffée, en essayant de me glisser plus profondément dans les oreillers. L'odeur de l'alcool bon marché. Près de mon oreille une respiration haletante. 'Oh mon Dieu ! ... Mon Dieu !' »[589]

À la suite de sa propre épreuve, Andreas-Friedrich tente de consoler une jeune amie marxiste :

« Elle est assise, recroquevillée sur son canapé. 'On doit se tuer', gémit-elle. 'Ce n'est pas une vie.' Elle se couvre le visage de ses mains et se met à pleurer. C'est terrible de voir ses yeux gonflés, terrible de regarder ses traits défigurés.

'Était-ce vraiment si terrible ?' je lui demande.

Elle me regarde pitoyablement. 'Sept', dit-elle. 'Sept d'affilée'. Des bêtes'...

Elle a dix-huit ans et ne connaissait rien de l'amour. Maintenant, elle sait tout. À maintes reprises, soixante fois.

'Comment peut-on se défendre ?' dit-elle, impassible, presque indifférente. 'Quand ils frappent à la porte et qu'ils tirent sans raison. Chaque nuit, de nouveaux, chaque nuit, d'autres. La première fois qu'ils m'ont prise et ont obligé mon père à regarder, j'ai cru que j'allais mourir'...

Je frémis. Durant quatre ans, Goebbels nous a dit que les Russes nous violeraient. Qu'ils violeraient et mettraient tout à sac, qu'ils assassineraient et pilleraient.

'Propagande d'atrocités !' avons-nous dit en attendant les libérateurs alliés. »[590]

Deux autres Berlinois, un avocat allemand et sa femme juive attendaient eux aussi avec impatience l'arrivée des troupes soviétiques. Un témoin raconte :

---

589 Andreas-Friedrich, *Battleground*, p. 10.
590 Ibid., p. 16.

« Depuis des mois, le couple attendait avec impatience la libération de Berlin, passant des nuits à côté de la radio à écouter des émissions étrangères. Puis, quand les premiers Russes ont pénétré de force dans la cave et ont appelé les femmes, il y a eu une mêlée générale et des coups de feu. Une balle avait ricoché sur le mur et avait touché l'avocat à la hanche. Sa femme s'était jetée sur les Russes, implorant leur aide en allemand. Ils l'avaient alors traînée dans le passage. Là, trois hommes lui étaient tombés dessus alors qu'elle continuait à crier : 'Écoutez ! Je suis juive ! Je suis juive !' Pendant ce temps, le mari s'était vidé de son sang. »[591]

En raison des combats de rue rapprochés, les troupes allemandes étaient souvent des spectateurs peu disposés à assister à l'horreur qui se déroulait juste à côté. « *Les nuits, quand les femmes dans les rues latérales occupées étaient violées par les soldats russes, étaient terrifiantes »* se souvient un jeune de seize ans des Jeunesses hitlériennes. « *Les cris étaient horribles. Il y avait des scènes terribles.* »[592] Un autre Landser ajouta : « *Ce n'est pas beau à voir : une femme nue et terrifiée court sur un toit, poursuivie par une demi-douzaine de soldats brandissant des baïonnettes, puis bondit de cinq ou six étages vers une mort certaine* ».[593]

✠ ✠ ✠

Après avoir était témoin de scènes comme celles qui précèdent, la résistance – déjà féroce – devient bientôt fanatique. Aussi féroce que soit le combat, rien ou presque ne pouvait empêcher l'inévitable. Ce fait n'est nulle part plus évident que dans le bunker situé bien en dessous de la Chancellerie du Reich. Traudl Junge raconte :

« Une profonde anxiété s'était répandue dans le bunker. Dehors, c'était comme les profondeurs de l'enfer. Pendant la journée, le grondement des coups

[591] Anonyme, *Woman*, pp. 246-247.
[592] Pechel, *Voices*, p. 470.
[593] O'Donnell, *Bunker*, p. 282.

de feu ne s'arrêtait jamais, et les explosions qui secouaient le sol se poursuivaient toute la nuit… Emprisonnés dans le bunker, nous avons essayé d'obtenir des nouvelles sur l'issue de la bataille. Elle devait être à son apogée. Était-ce le bruit de nos canons et de nos chars ? Personne ne savait...

Hitler est allé voir les officiers qui attendaient dans le couloir. 'Messieurs', dit-il, 'la fin approche. Je resterai à Berlin et je me tuerai le moment venu. Ceux d'entre vous qui souhaitent partir peuvent le faire. Vous êtes tous libres de vous en aller.' »[594]

Lorsque les personnes présentes le supplièrent de s'envoler vers le sud des Alpes, alors qu'il était encore temps, Hitler s'est contenté d'esquisser ces paroles : « *Dans cette ville, j'ai eu le droit de donner des ordres ; maintenant je dois obéir aux ordres du destin. Même si je pouvais me sauver, je ne le ferais pas. Le capitaine coule avec son navire. Comment puis-je demander aux troupes d'entreprendre la bataille décisive pour Berlin si, au même moment, je me retire pour me mettre en sécurité ?* »[595]

Alors que certains dans le bunker gardaient encore espoir, axant leur dernière prière sur le général Wenck afin de briser encerclement russe et de soulager la capitale, Wenck lui-même ne nourrissait pas de telles illusions.

« *L'idée de se battre jusqu'à Berlin… était complètement absurde »,* écrira plus tard le général. « *L'armée aurait mis des semaines à se rétablir et à gagner en puissance de combat. D'heure en heure, notre propre position s'affaiblissait. Les Russes attaquaient maintenant en nombre écrasant.* »[596] Traudl Junge poursuit :

« Le 26 avril, nous étions coupés du monde extérieur, à l'exception d'une liaison radio... Il est devenu évident que nous n'avions plus d'armée capable de nous sauver... Le bruit des canons se rapprochait de plus en plus, mais l'atmosphère dans le bunker restait la même. Hitler était hagard et distrait...

Il avait les yeux creux et était plus pâle que jamais. Il semblait avoir

[594] Galante, *Voices*, pp. 1, 3.
[595] Strawson, *Battle for Berlin*, p. 142.
[596] Ibid., pp. 146-148.

complètement abandonné son rôle de chef. Il n'y avait plus de réunions organisées, plus d'horaires fixes, plus de cartes étalées sur la table. Les portes étaient grandes ouvertes. Plus personne ne s'occupait de rien. Notre seule obsession était que le moment du suicide de Hitler approchait.

Goebbels... est arrivé pour discuter avec Hitler de leurs plans pour une dernière émission de radio. On devait dire à la population que le Führer restait dans la capitale assiégée et qu'il participerait personnellement à la défense de la ville. Il est vain d'espérer que ce message donnera au peuple allemand le courage et l'énergie nécessaires pour réaliser l'impossible : la triste vérité est qu'il ne reste que peu d'hommes valides et qu'un grand nombre de jeunes gens sacrifieront en vain leur vie à un moment où leur Führer a déjà renoncé. »[597]

Après avoir, à lui seul, détruit un char soviétique, un enfant sonné et épuisé est conduit au bunker et présenté au Führer.

« *Avec une grande émotion »,* nota un observateur, « *Hitler a épinglé une croix de fer sur la poitrine chétive de ce petit bonhomme, sur un manteau maculé de boue trois fois trop grand pour lui. Puis, il lui a passé lentement la main sur la tête et le renvoya dans la bataille désespérée des rues de Berlin.* »[598]

À mesure que la boucle se referme sur le centre de Berlin, le combat devient de plus en plus sauvage. « *L'une des pires choses… était que les Russes avaient toujours des réserves fraîches à mettre dans les combats, afin de permettre à leurs troupes de se reposer… »,* a écrit le commandant Knappe. « *Notre peuple devait continuer à se battre, heure après heure et jour après jour, jusqu'à ce qu'ils soient tués ou gravement blessés.* »[599]

« *Peu à peu, nous avons perdu toute apparence humaine »,* raconte un soldat allemand. « *Nos yeux brûlaient et nos visages étaient couverts et tachés par la poussière qui nous entourait.* »[600]

---

[597] Galante, *Voices*, pp. 6-7.
[598] David Fisher et Anthony Read, *The Fall of Berlin* (New York : W.W. Norton, 1992), p. 424.
[599] Knappe, *Soldat*, p. 39.
[600] LeTissier, *Berlin*, p. 119.

« *La poussière des décombres était suspendue dans l'air comme un épais brouillard*… », ajouta le général Weidling tandis qu'il se mettait à couvert et passait de porte à porte pour inspecter ses défenses. « *Des obus éclataient tout autour de nous. Nous étions couverts de morceaux de pierres cassées.* »[601]

Un autre Landser épuisé a pris le temps d'enregistrer fidèlement l'agonie quotidienne :

> *« Des attaques continues tout au long de la nuit. Les Russes essaient de percer... Des signes croissants de désintégration et de désespoir... Pratiquement aucune communication entre les groupes de combat, dans la mesure où aucun des bataillons actifs ne dispose plus de communication radio. Les câbles téléphoniques sont détruits en un rien de temps. Les conditions physiques sont indescriptibles. Pas de relève ou de répit, pas de nourriture régulière et presque pas de pain. Des crises de nerfs dues au feu continu de l'artillerie. On doit obtenir de l'eau des tunnels et de la Spree, puis la filtrer. Les blessés pas trop graves ne sont presque jamais pris en charge, les civils ayant peur d'accepter des soldats et des officiers blessés dans leurs caves alors que tant d'entre eux sont pendus comme déserteurs réels ou présumés et que les occupants des caves concernées sont impitoyablement mis à la porte comme complices par les membres des cours martiales volantes...*
>
> *La Potsdamer Platz est dévastée. Des masses de véhicules détruits et d'ambulances criblées de balles avec les blessés encore à l'intérieur. Des morts partout, dont beaucoup sont effroyablement mutilés par les chars et les camions...*
>
> *Violent bombardement du centre-ville au crépuscule avec attaques simultanées sur nos positions... Les Russes se dirigeant vers la Potsdamer Platz nous dépassent dans le tunnel parallèle. »*[602]

Comme cette personne l'a noté dans son journal, alors qu'une bataille faisait rage dans le ciel, une autre faisait rage au sol. Non seulement Berlin était l'une des plus grandes villes du monde, mais elle

---

[601] Strawson, *Battle for Berlin*, p. 150.
[602] LeTissier, *Berlin*, pp. 186-187.

était aussi l'une des plus modernes et sous sa surface s'étendait un labyrinthe de tunnels de métro, des passages pour piétons et d'énormes tuyaux d'évacuation. Avec des cartes en main, les commandants allemands n'ont pas tardé à prendre l'initiative... avec des résultats dévastateurs. Un général russe admit :

> *« Nos troupes allaient capturer un centre de résistance et penser qu'elles en avaient fini avec lui, mais l'ennemi, utilisant des passages souterrains, allait envoyer des groupes de reconnaissance, ainsi que des saboteurs et des tireurs individuels dans nos bases arrières. Ces groupes de mitrailleurs, de tireurs d'élite, de lanceurs de grenades et d'hommes armés de Panzerfaust émergeant des communications souterraines ont tiré sur des véhicules à moteur, des chars et des équipages d'armes à feu qui se déplaçaient le long des rues déjà capturées, rompaient nos lignes de communication et créaient des situations tendues derrière nos lignes de tir. »*[603]

Bien que terrifiés par le labyrinthe noir, les soldats soviétiques étaient obligés d'y entrer. Alexander Zhamkov et un groupe d'éclaireurs se sont faufilés dans un métro jusqu'à ce qu'ils aperçoivent une lumière lointaine.

> *« Nous avons décidé de ramper sur le reste du chemin. Il y avait une niche dans le mur... et une petite ampoule électrique allumée. À proximité, nous avons entendu des Allemands parler, et il y avait une odeur de fumée de tabac et de viande en boîte chauffée. L'un d'eux a allumé une torche et l'a pointée vers nous, tandis que les Allemands restaient dans l'ombre. Nous nous sommes écrasés au sol et nous avons regardé devant nous. Devant, le tunnel était scellé par un mur de briques avec des boucliers d'acier placés au milieu. Nous avons avancé en rampant sur quelques mètres. Tout à coup, les balles ont commencé à siffler. Nous nous sommes cachés dans les niches. Au bout d'un moment, nous avons attaqué, en lançant des grenades à main et en tirant des Panzerfausts, et nous avons réussi à percer. Encore 200 mètres et un autre mur. »*[604]

---

[603] Konev, *Victory*, p. 176.
[604] Fisher et Read, *Fall of Berlin*, p. 422.

« *C'est la pire sorte de combat possible »,* déclara un combattant clandestin. « *Vous ne voyez que des éclairs de feu qui vous tombent dessus : des lance-flammes et des balles traçantes.* »[605]

Comme l'a révélé un soldat, dans cette situation cauchemardesque au possible, les civils effrayés qui se pressent sur les quais du métro ajoutent considérablement à l'horreur :

> *« Les plates-formes et les salles d'attente ressemblaient à un camp militaire... Des obus explosifs secouaient les toits du tunnel. Des morceaux de béton s'effondraient. Une odeur de poudre et des nuages de fumée dans les tunnels. Les trains hôpitaux du métro municipal passaient lentement. Soudain, une surprise. L'eau se déverse dans notre quartier général de combat. Des cris, des pleurs, des jurons, les gens se battent pour les échelles qui mènent à la surface par les conduits d'aération. Les masses se déversent sur les traverses du chemin de fer, laissant derrière elles des enfants et des blessés... L'eau monte de plus d'un mètre avant de reculer lentement. La terrible peur et la panique durent plus d'une heure. Beaucoup se sont noyés. La cause : sur ordre de quelqu'un, les ingénieurs avaient démoli les côtés du canal de la Landwehr... afin d'inonder les tunnels pour bloquer les avancées souterraines de l'ennemi...*
>
> *En fin d'après-midi, nous nous rendons à la Potsdam Platz [station]... Des obus pénètrent le toit. Lourdes pertes en haut, civils et blessés. La fumée se répand par les trous d'obus... Après l'explosion d'un obus lourd... à l'entrée de la gare, près de la brasserie Pschorr, il y a un spectacle horrible : des hommes, des femmes et des enfants sont littéralement plâtrés aux murs. »*[606]

Et, poursuit le soldat, comme si l'horreur n'était pas déjà assez grande, « *des cours martiales volantes apparaissent parmi nous.* »

> *« La plupart sont de très jeunes SS... Presque pas de décorations. Ils sont aveugles et fanatiques. L'espoir d'un soulagement et la peur simultanée*

---

605 Pechel, *Voices*, p. 486.

606 Joachim Schultz-Naumann, *The Last Thirty Days* (Lanham, Maryland : Madison Books, 1991), p. 176.

de la cour martiale revitalisent les hommes. Le général [Hans] Mummert interdit la réapparition de toute cour martiale volante dans ce secteur de la défense. Une division qui compte le plus grand nombre de porteurs de la croix de chevalier et de la grappe de feuilles de chêne ne mérite pas d'être persécutée par des hommes aussi jeunes. Mummert est personnellement déterminé à tirer sur une cour martiale de ce type qui s'est immiscée dans son secteur. »[607]

Comme indiqué plus haut, les chiens enchaînés étaient omniprésents, assurant que peu d'entre eux « craqueraient » et courraient vers l'arrière. « *Partout où vous alliez, vous voyiez la police militaire* », déclara un membre des Jeunesses hitlériennes. « *Même lorsque les Russes étaient déjà en vue, on pouvait voir la police à cent mètres plus loin, essayant toujours de contrôler les gens. Quiconque n'avait pas les bons papiers ou le bon laissez-passer était pendu comme un déserteur. »*[608]

Sur les cent quarante hommes de la compagnie de Lothar Ruhl, il n'en reste qu'une douzaine environ. Néanmoins, dit le courageux jeune homme de dix-sept ans, « *Une patrouille SS m'a arrêté et m'a demandé ce que je faisais. Étais-je un déserteur* ? »

« Ils m'ont dit d'aller avec eux et m'ont dit que tous les lâches et les traîtres seraient fusillés. En chemin, j'ai vu un officier, dépouillé de son insigne, pendu à un passage souterrain de tramway. Une grande pancarte accrochée à son cou disait : 'Je suis pendu ici parce que j'ai été trop lâche pour affronter l'ennemi.' Le SS a dit : 'Vous voyez ça ? Il y a un déserteur pendu.' Je lui ai dit que je n'étais pas un déserteur ; j'étais un messager. Il m'a dit : 'C'est ce qu'ils disent tous.' Je me suis retrouvé à un point de rassemblement des SS. Un de nos chefs de section était assis là. Il m'a vu et a crié : 'Hé, qu'est-ce que vous faites avec un de nos hommes ?' La réponse a été : 'On l'a ramassé.' Le chef de section a demandé : 'Comment ça, 'on l'a ramassé ?' Cet homme est notre messager et je le connais très bien. Laissez-le partir pour qu'il puisse retourner à ses fonctions.'' Ils m'ont finalement

[607] Ibid., p. 177.
[608] Pechel, *Voices*, p. 471.

laisser partir. »[609]

Après une des nombreuses petites contre-attaques, les troupes allemandes ont brièvement réoccupé un quartier dévasté. Un témoin a écrit :

> *« Les gens qui y vivaient avaient déployé des drapeaux blancs de reddition. Il y avait cet unique immeuble d'habitation avec des draps blancs qui flottaient aux fenêtres. Et les SS sont venus – je n'oublierai jamais ça – sont entrés dans la maison, et ont traîné tous les hommes dehors. Je ne sais pas s'il s'agissait de soldats en civil, de vieillards, ou quoi. Quoi qu'il en soit, ils les ont emmenés au milieu de la rue et les ont fusillés. »*[610]

✠ ✠ ✠

Deux groupes qui n'ont pas été inquiétés par les cours martiales volantes sont les Jeunesses hitlériennes et le Volkssturm. Vivant souvent à quelques pâtés de maisons de l'endroit où ils combattaient, aucune police militaire n'était nécessaire pour rappeler à ces hommes le sort qui attendait leurs mères, leurs épouses, leurs sœurs et leurs filles en cas d'échec. Un général russe explique :

> *« L'ambiance qui régnait dans le Volkssturm pendant les combats décisifs pour Berlin peut être décrite comme un esprit d'abnégation hystérique. Les défenseurs du Troisième Reich, y compris de simples garçons, se croyaient la personnification du dernier espoir d'un miracle... Il est à noter que ces hommes armés de panzerfausts combattaient généralement jusqu'à la fin et que, durant cette dernière étape, ils faisaient preuve de beaucoup plus de courage que les soldats allemands qui avaient connu le même sort et étaient démoralisés par la défaite et de nombreuses années de tension. »*[611]

---

609 Ibid., pp. 433-434.
610 Ibid., p. 471.
611 Konev, *Victory*, p. 177.

Loin de défendre passivement un secteur, les vieillards et les garçons lancèrent des contre-attaques furieuses, bien que désespérées. En conséquence, ils moururent par milliers. Lorsqu'une unité des Jeunesses hitlériennes se joignit à la bataille, elle était forte de cinq mille hommes. Cinq jours plus tard, il n'en restait plus que cinq cents.[612]

✠ ✠ ✠

Tandis que la lutte pour Berlin s'intensifie et que le carnage se multiplie, les médecins et les infirmières sont mis à contribution au-delà de leurs limites. Un médecin se souvient :

> *« Les amputations étaient effectuées sur une vieille table en bois recouverte d'un matelas. Les chirurgiens opéraient sans gants, pratiquement sans antiseptiques, et avec des instruments à peine stérilisés. Tout était défectueux ou manquait. Il était impossible de changer ses combinaisons et même se laver les mains devenait un problème. Les lampes à huile ne fonctionnaient plus et les dernières bougies consommées. Heureusement, nous avions trouvé deux vélos équipés de lampes électriques, et les pédales tournées à la main fournissaient un éclairage suffisant pour les tables d'opération. »*[613]

Se déplaçant dans des pièces sombres et enfumées, pataugeant sur des sols inondés de sang et de morceaux de corps, le personnel médical épuisé a également subi un barrage incessant de jurons, qui leur étaient criés en allemand, en russe, en français, en espagnol et en néerlandais.

« *Nous vivions tous maintenant un cauchemar éveillé. Nous avions perdu toute notion de temps… »,* déclara Ernst-Guenther Schenck, un stagiaire contraint de pratiquer des opérations chirurgicales alors que son domaine était la nutrition.[614]

---

612 LeTissier, *Berlin*, p. 198.
613 Ibid., p. 151.
614 O'Donnell, *Bunker*, p. 147.

« Les blessés légers, les blessés ambulants, les soldats blessés par balle à la main ou au pied, n'étaient même pas autorisés à quitter leur poste de combat. Ceux qui étaient traînés jusqu'à nous, ou amenés sur des brancards, étaient généralement inconscients... Beaucoup de soldats blessés sont morts, dans une angoisse horrible, sur la table maculée de sang pendant que j'opérais. Il s'agissait de jeunes hommes désorientés, en provenance de la moitié de l'Europe. J'avais des entrailles, des artères et du sang jusqu'aux coudes. »[615]

Le Dr Schenck était assisté d'une religieuse catholique qui fourrait les bras, les jambes, les os et les intestins dans des poubelles.[616]

✠ ✠ ✠

Étonnamment, au milieu de l'enfer fumant et flamboyant qu'était Berlin, un autre monde existait, un monde de contrastes étranges et surréalistes. Tandis que des hommes et des femmes se battaient et mouraient dans une rue, des fêtards ivres, tentaient une dernière aventure, criaient et riaient dans une rue adjacente. Pendant de brèves accalmies dans le vacarme presque constant de la bataille, les Landsers choqués entendaient du jazz et de la polka derrière eux dans la zone allemande, et les cris des victimes de viols sur leur front dans la zone russe.[617] Len Carpenter, un prisonnier de guerre anglais qui s'était simplement échappé de sa prison, s'est trouvé à errer dans ce paysage bizarre, comme dans un 'coma'.

« Je me souviens d'être sorti et d'avoir fait la queue pour du porc salé au milieu des combats et d'avoir été mitraillé par un avion russe, et je me souviens de m'être joint à eux lorsque les Allemands ont commencé à piller les magasins et à se procurer une grosse boîte de confiture et une machine à

615 Ibid., p. 148.
616 Ibid., p. 161.
617 O'Donnell, *Bunker*, p. 239.

écrire, entre autres choses inutiles. Je me souviens des garçons de la Jeunesse Hitlérienne qui chantaient en passant après avoir chassé les Russes de la gare de Herrenstrasse, et je me souviens des premiers Russes qui sont arrivés – c'étaient des Russes qui avaient combattu du côté allemand et quand ils se sont réfugiés dans la cave avec nous, je me suis dit : 'C'est bien ma veine d'être pris par l'armée rouge avec ce lot à la remorque.' »[618]

Lorsque l'armée rouge est effectivement arrivée, le « coma » de Carpenter a empiré.

« Quand tous les canons et les cris ont cessé, je suis sorti dans la rue. Au loin, je pouvais entendre les cris des jeunes filles. Un cordonnier local, qui était communiste, s'est avancé pour rencontrer les Russes et leur montrer sa carte du Parti, mais tout ce qu'ils ont fait c'est de lui piquer la veste en cuir qu'il avait sur le dos... J'avais fait imprimer en quatre langues un papier qui disait que j'étais un sujet britannique, mais ça ne les intéressait pas, ils ne savaient pas lire, ils l'ont juste laissé tomber par terre. Je les ai accompagnés dans leurs pillages. Nous avons forcé la porte d'un magasin de chaussures avec un beau stock de chaussures et nous avons pénétré dans les magasins de vins et de spiritueux, dans toutes sortes d'endroits. »[619]

✠ ✠ ✠

Dans les derniers jours d'avril 1945, tout Berlin, à l'exception du centre-ville était sous contrôle russe. Par conséquent, presque tout ce que la capitale avait à donner était tombé aux mains des vainqueurs.

« Je sens dans l'air quelque chose d'étrange, d'intangible, de diabolique et de menaçant. Certains d'entre eux me regardent d'une manière étrange, échangeant des regards entre eux. L'un d'eux, petit et jaune et sentant l'alcool, m'implique dans une conversation, essaie de m'attirer de côté dans une cour, montre du doigt deux montres attachées à son poignet velu, en

[618] Botting, *Ruins of the Reich*, p. 67.
[619] Ibid., pp. 67-68.

promettant de m'en donner un si je...

Je me réfugie dans le couloir de la cave, me faufile dans la cour intérieure, pensant que je l'ai échappé belle quand soudain il est là, debout à côté de moi, et me suit dans la cave. »[620]

« *Il me jette soudain sur le lit. Fermer les yeux, serrer les dents, ne pas émettre un son. C'est seulement lorsque les sous-vêtements sont déchirés avec un bruit de déchirement que les dents grincent involontairement. Le dernier sous-vêtement.* »[621]

« Je sens des doigts à ma bouche, je sens l'odeur des chevaux et du tabac. J'ouvre les yeux. Les doigts m'écartent adroitement la mâchoire. Des yeux qui regardent d'autres yeux. Puis, l'homme au-dessus de moi laisse lentement couler son crachat dans ma bouche.

Paralysie. Pas de dégoût, juste une froideur totale. La colonne vertébrale semble gelée, un vertige glacé encercle la nuque. J'ai l'impression de glisser et de m'enfoncer profondément dans les oreillers, à travers le sol...

Une fois de plus, un œil qui me regarde dans les yeux. Les lèvres au-dessus de moi s'ouvrent. Je vois des dents jaunes, une dent de devant à moitié cassée. Lentement, les coins de la bouche se retroussent, de minuscules rides se forment autour des yeux fendus. L'homme sourit...

En me levant, j'ai eu des vertiges et j'ai eu envie de vomir. Mes sous-vêtements abîmés sont tombés autour de mes pieds. J'ai titubé le long du passage... vers la salle de bains. Là, j'ai vomi. Dans le miroir, j'ai vu mon visage vert, dans la cuvette ce que j'avais vomi. Je n'ai pas osé le rincer car je n'arrêtais pas de vomir et il restait si peu d'eau dans le seau. »[622]

Après les histoires d'horreur de l'Est, la plupart des femmes à Berlin s'attendaient à être violées une ou deux fois... mais pas des dizaines de fois...

« Je me sentais misérable et endolorie, et je rampais comme un canard

[620] Anonyme, *Woman*, pp. 67–68.
[621] Ibid., p. 86.
[622] Ibid., pp. 86-87.

boiteux. La veuve, réalisant immédiatement la raison, récupéra sa boîte à pharmacie au grenier où elle l'avait cachée. Sans un mot, elle me tendit un pot contenant de la vaseline, mais ses yeux se sont remplis. Moi aussi, je me sentais faible et j'étais consciente que quelque chose montait dans ma gorge.

Je me suis rendu compte de la chance que j'ai eue jusqu'à présent, du fait que, par le passé, faire l'amour n'a jamais été pour moi un fardeau, mais toujours un plaisir. Je n'ai jamais été forcée, je n'ai jamais eu à me forcer. Ce qui me rend si malheureuse en ce moment, ce n'est pas le trop-plein, c'est le corps maltraité pris contre son gré, qui réagit avec douleur... Je suis restée froide pendant toutes ces copulations. Il ne peut pas, il ne doit pas en être autrement, car je souhaitais rester morte et insensible aussi longtemps que je devais être la proie. C'est pourquoi je suis contente de me sentir si mal et malade. Et pourtant, je me tenais là, en pleurant, le pot de vaseline à la main, devant la veuve, elle aussi en pleurs. »[623]

Dans tout Berlin ravagé, les vainqueurs ont impitoyablement revendiqué le « butin de la guerre ».

« 'Ils faisaient la queue,' murmure sa femme, tandis qu'Elvira reste assise là, sans voix. 'Ils attendaient que les uns et les autres aient fini... Elle pense qu'ils étaient au moins vingt, mais elle n'en est pas sûre. Elle a dû subir presque tout elle-même. L'autre était malade, ils l'ont laissée tranquille après quatre fois...'

Je fixais Elvira. Sa bouche gonflée pend de son visage mortellement pâle comme une prune bleue. 'Laisse-les voir', dit la femme du distillateur. Et sans un mot, Elvira déboutonne son chemisier, ouvre sa chemise, et révèle ses seins couverts de bleus et de marques de dents... Elle a commencé à parler. On ne comprenait pas à un mot, ses lèvres étaient tellement enflées. 'Je priais tout le temps', murmura-t-elle. 'Je priais : mon Dieu, je Te remercie de m'avoir fait boire...' Car avant même de faire la queue, ainsi qu'après, les Ivans avaient forcé la femme à boire de l'alcool. »[624]

Rien, semblait-il, ne permettait de se défendre contre les agressions.

[623] Ibid., pp. 120, 121.
[624] Ibid., pp. 175-176.

« *La plupart d'entre nous avons essayé de paraître beaucoup plus âgés que nous ne l'étions vraiment »,* déclara Hedwig Sass, qui avait la quarantaine. « *Mais les Russes disaient toujours : 'Vous pas vieilles… Vous jeunes.' Ils se moquaient de nous à cause des vieux vêtements et des lunettes que nous portions.* »[625] Une autre femme ajouta : « *La plus jeune, me dit tout bas la mère, sachant que les Ivans n'aimaient pas les femmes menstruées, s'était bourrée de coton. Mais ça ne lui a pas servi à grand-chose. Au milieu des hurlements et des rires, les deux bagarreurs avaient jeté le coton partout dans la cuisine et jeté la jeune fille de seize ans sur la chaise longue de la cuisine.* »[626]

Le même femme continue:

> *« Nous sommes assises autour de la table de la cuisine, tout le monde a les yeux creusés, [le teint] blanc verdâtre à cause du manque de sommeil. Nous chuchotons toutes et respirons avec difficulté... Chacune notre tour, nous fixons la porte arrière verrouillée et barricadée, en priant pour qu'elle tienne le coup... Tout à coup, le bruit des pas dans l'escalier arrière et les voix étrangères qui semblent si grossières et bestiales à nos oreilles. Le silence et la paralysie s'installent autour de la table. Nous arrêtons de mâcher et retenons notre souffle. Les mains tremblent, les yeux grands ouverts d'horreur. Puis, le silence revient au-delà de la porte ; le bruit des pas s'éloigne. Quelqu'un chuchote : 'Si ça continue comme ça...'*
>
> *Personne ne répond. Soudain, la jeune réfugiée de Konigsberg se jette en hurlant sur la table : 'Je n'n peux plus, je vais mettre fin à tout ça'… Elle avait dû se soumettre plusieurs fois la nuit dernière, sous le toit où elle s'était enfuie, suivie par une bande de persécuteurs. Ses cheveux pendent sur son visage ; elle refuse de manger ou de boire.*
>
> *Nous sommes assises, attendant, écoutant. On entend des coups de feu à distance. Des coups de feu claquent dans notre rue. »*[627]

Comme cette jeune fille désespérée, de nombreuses femmes ont en effet choisi l'ultime évasion. « *On ne parlait de rien d'autre dans la ville. Pas*

---

625 Pechel, *Voices*, p. 457.
626 Anonyme, *Woman*, p. 165.
627 Ibid., pp. 81-82.

d'autre pensée non plus », révéla Ruth Andreas-Friedrich. « *Le suicide était dans l'air… Elles se suicidaient par centaines.* »[628]

Les femmes qui ne se suicidaient pas recherchaient des officiers, des commissaires et d'autres hommes puissants, offrant leur corps dans l'espoir de mettre fin aux agressions brutales et aléatoires.

✠ ✠ ✠

Contraints par la faim et la soif de quitter leurs trous, les Allemands sont stupéfaits par ce qu'ils voient dans les rues. Pour beaucoup, c'était comme si Berlin était revenue à l'âge des ténèbres. Des charrettes asiatiques primitives, chargées à bloc de butins, se tenaient côte à côte avec des chars et des jeeps de fabrication américaine. Sur des feux à ciel ouvert, les Koulaks et les Tatares faisaient rôtir des porcs et des bœufs entiers à la broche. Des chevaux, des bovins et des moutons, souvent suivis par leurs petits, remplissaient les rues d'un vacarme incroyable.

« *L'odeur de la bouse de vache et de crottin de cheval était partout* », se souvient un Allemand.

Les odeurs nauséabondes n'étaient pas toutes aussi rustiques. Ruth Andreas-Friedrich raconte :

> *« Nous nous sommes précipités à l'étage. Une puanteur insupportable nous a assaillis... Quelque chose de gluant m'a fait glisser. 'Ils ne peuvent pas avoir été sobres.' Révulsée, je bouche mon nez. Andrik se tient à la porte de la salle de bain. Horrifié, il fixe la cause de la puanteur.*
>
> *'Des bisons ont dû faire ça, balbutie-t-il, totalement accablé, et essaie de tirer la chasse d'eau. Il n'y a pas d'eau. Il n'y a pas non plus de gaz, d'électricité ou de téléphone. Seulement le chaos. Un chaos total et impénétrable.*

[628] Andreas-Friedrich, *Battleground*, pp. 16, 17.

Dagmar revient de la cave. 'C'est encore pire en bas', rapporte-elle, en passant ses mains dans ses cheveux. 'C'est un déluge, je vous le dis, un vrai déluge ! »[629]

« *Pelleter de la merde* » est vite devenu une nouvelle préoccupation pour beaucoup de ménagère autrefois soignées. Avec des hauts le cœur et des envies de vomir, les femmes essayent de toutes leurs forces de retirer les piles d'excréments laissées dans les salons, les couloirs et les cuisines.[630]

« *Ils n'ont certainement pas beaucoup de retenue, ces conquérants »,* écrivit une femme dégoûtée. « *Ils se soulagent contre les murs ; des flaques d'urine se trouvent sur les paliers et ruissellent dans l'escalier. On me dit qu'ils se comportent de la même manière dans les appartements vides mis à leur disposition... Dans un coin de l'escalier arrière, l'un d'entre eux est couché dans une flaque de sa propre fabrication.* »[631]

Dans leur état d'hébétude et sauvagerie, de nombreux Allemands n'avaient eux-mêmes plus aucun état d'esprit pour maintenir le vernis de la civilisation. « *En cherchant une entrée par l'arrière »,* déclara un témoin, « *nous sommes tombés sur une femme qui, avec sa jupe relevée, soulageait sans vergogne un besoin naturel dans un coin de la cour. Un autre spectacle que je n'avais jamais vu auparavant à Berlin.* »[632]

Comme des meutes de loups voraces et hargneuses, de nombreux Berlinois sont rapidement retournés à la loi de la jungle. Ruth Andreas-Friedrich :

« Devant nous, un bœuf blanc arrive en trottinant au coin de la rue. Avec des yeux doux et de lourdes cornes... Frank et Jo se regardent... En un instant, nous avons entouré l'animal...

Cinq minutes plus tard, c'était fait. Cinq minutes plus tard, nous

---

629 Ibid., p. 13.
630 Anonyme, *Woman*, p. 196.
631 Ibid., p. 113.
632 Ibid., p. 206.

agissons tous comme si nous étions devenus fous. Brandissant des couteaux de cuisine, leurs manches retroussées, Frank et Jo sont accroupis autour de l'animal mort. Le sang s'écoule de leurs mains, le sang coule sur leurs bras et s'écoule en fines lignes sur la pelouse foulée. Et soudain, comme si le monde souterrain les avait recrachés, une foule bruyante se rassemble autour du bœuf mort. Ils sortent en rampant d'une centaine de trous de cave. Femmes, hommes, enfants.

C'est l'odeur du sang qui les a attirés ? Ils arrivent en courant avec des seaux. Avec des bassines et des cuves. En criant et en gesticulant, ils se battent pour des morceaux de viande.

'Le foie est à moi', gronde quelqu'un.

'La langue est pour moi… la langue… la langue !' Cinq poings couverts de sang arrachent furieusement la langue de la gorge du bœuf...

'Ah', crie une femme, et en s'éloignant de la foule, elle tourne deux fois sur elle-même et se hâte de partir. Au-dessus de sa tête, elle agite la queue du bœuf. »[633]

Un autre observateur nota :

« Quelqu'un s'était précipité dans la cave avec la bonne nouvelle qu'un cheval s'était effondré dehors. En un rien de temps, toute la tribu de la cave s'est retrouvée dans la rue. L'animal se tortillait et roulait encore les yeux quand les premiers couteaux à pain ont plongé dedans – tout cela bien sûr sous la mitraille. Tout le monde l'a tailladé et dépecé à l'endroit où il se trouvait. Lorsque la femme du philologue a tendu la main vers une graisse jaunâtre, quelqu'un lui a tapée sur les doigts avec le manche d'un couteau. 'Toi, là... restes où tu es !' Elle avait néanmoins réussi à découper un morceau de viande pesant six livres... Nous n'avions plus aucun sentiment de honte. »[634]

[633] Andreas-Friedrich, p. 9.
[634] Anonyme, *Woman*, pp. 207-208.

✠ ✠ ✠

Pendant ce temps, dans la poche qui se rétrécit rapidement qu'est le Berlin allemand, la lutte à mort se poursuit. De peur de toucher leurs camarades qui se rapprochent de tous côtés, les artilleurs soviétiques baissent maintenant leurs canons à bout portant. Nulle part le combat ne fut plus intense que dans les rues entourant les tours de défense antiaérienne lourdement fortifiées. Un civil près de la tour du Zoo se remémore :

> *« Les barricades… étaient défendues par les restes des unités Volkssturm et de quelques jeunes. Les Russes avaient monté des canons légers à l'extérieur de notre bâtiment pour tirer sur ces obstacles. Les Russes ont poussé tous les hommes et femmes qui semblaient capables de travailler hors des caves sous la menace des armes et leur ont fait dégager les rues des décombres, de la ferraille et des plaques d'acier utilisées comme obstacles antichars, et cela sans aucun outil. Beaucoup ont été tués par les tirs des soldats allemands qui tenaient encore bon. »*[635]

« *L'odeur de la mort imprégnait tout désormais »,* a écrit le commandant Knappe depuis le bunker du Zoo. « *En plus des cadavres humains, de nombreux animaux du zoo s'étaient échappés et avaient été tués... L'odeur âcre de la fumée se mêlait à la puanteur des cadavres en décomposition. La poussière des briques pulvérisées et du plâtre pulvérisés s'élevait sur la ville comme un brouillard épais. Les rues, jonchées de décombres et parsemées avec d'énormes cratères, étaient désertes.* »[636]

Au sommet de la tour elle-même, des canons anti-aériens avaient été abaissés et tiraient sans arrêt dans les rues environnantes.[637] Malgré cela, a admis un soldat à l'intérieur du bunker, « *la pression russe. . . ne*

635 Le Tissier, *Berlin*, p. 201.
636 Knappe, *Soldat*, pp. 36, 38.
637 LeTissier, p. 211.

pouvait être contenue plus longtemps. Nous devions nous retirer à nouveau. »[638]

« *Nous avons ressenti un violent tremblement lorsque les huit canons anti-aériens de 125 mm ont tiré une salve sur les Russes… »,* se souvient un Landser qui se trouvait à l'intérieur de la tour anti-aérienne de Humboldthain. « *Leurs tirs d'artillerie étaient particulièrement féroces contre les murs du bunker car leur infanterie ne pouvait pas y entrer. Les courageux artilleurs étaient tués sans pitié à leurs postes, et ils étaient quasiment tous de jeunes auxiliaires de la Flak, âgés de quatorze à seize ans. Ces braves jeunes gens ont continué à servir leurs armes sans peur, et plusieurs ont été abattus sous nos yeux* »[639]

Parmi les milliers de civils blottis derrière les murs massifs, l'un d'entre eux a décrit l'atmosphère :

> *« Je n'ai rien vu des combats réels, mais nous avons tous beaucoup entendu, car les murs n'étaient pas si épais qu'ils empêchaient le bruit des obus et des bombes qui éclataient contre les murs de la tour de la Flak. La tour est vite devenue un hôpital d'urgence et on attendait de nous tous que nous apportions notre aide... De plus en plus de blessés ont été amenés et beaucoup sont morts. Les équipes d'inhumation ont emmené les corps à l'extérieur et, comme il n'y avait pas assez d'hommes pour creuser de véritables tombes, les corps ont été placés dans des trous d'obus et recouverts d'un peu de terre...*
>
> *Il y eut aussi des suicides dans la tour. C'était une période horrible et quand les bombardements ont commencé à se rapprocher, il était clair que les Russes seraient bientôt aux portes. Nous savions tous ce que cela signifiait et certaines des filles ont décidé de ne pas attendre l'arrivée des Ivans mais de mettre fin à leur vie sur place. »*[640]

Afin de tenir Hitler au courant de la bataille, le général Weidling et le commandant Knappe furent contraints de passer une grande partie de leur temps à se déplacer entre le quartier général et la Chancellerie.

---

638 Ibid., p. 212.
639 Ibid., pp. 133-134.
640 Lucas, *Last Days*, p. 63.

Knappe révéla :

> *« Toute la région était en ruines... Des obus d'artillerie explosaient sans cesse, avec des détonations fracassantes. Lorsque je suis sorti, la fumée de la ville en feu a tranché mes narines et mes poumons comme le tranchant d'une lame dentelée. Les rues étaient pleines de débris et de corps, même si les corps étaient à peine reconnaissables en tant que tels. Les cadavres des soldats et des civils qui avaient été tués lors des bombardements étaient sous les débris, et tout était couvert d'une poudre gris-rouge provenant de la destruction des bâtiments. La puanteur de la mort était suffocante… Les combats d'infanterie étaient maintenant partout…*
>
> *Lorsque j'ai fait le voyage jusqu'au quartier général du Führer (environ un kilomètre), j'ai dû me mettre à l'abri, en surveillant non seulement les tirs d'artillerie, mais aussi les tirs de fusils et de mitrailleuses… Certaines des troupes SS qui défendaient la Chancellerie étaient retranchées devant le bâtiment… Les mille soldats SS qui défendaient le quartier général du Führer avaient les yeux rouges et ne dormaient pas, vivant dans un monde de feu, de fumée, de mort et d'horreur. »*[641]

Dans le bunker sous le bâtiment lui-même, Ernst-Guenther Schenck en était à son septième jour consécutif à la table d'opération. « *Les pertes s'accumulaient maintenant et les blessés arrivaient des combats de rue féroces qui se déroulaient à trois pâtés de maisons de là… et dans la bataille la plus importante qui faisait maintenant rage pour le Reichstag… »,* a déclaré le Dr Schenck. « *De temps en temps, des soldats qui étaient encore conscients et pouvaient parler, me racontaient leur bataille désespérée. Les plus jeunes, dont beaucoup avaient moins de seize ans, étaient terrifiés et pleuraient.* »[642] De retour au commandant Knappe :

> *« Pour les gens du quartier général du Führer, nous représentions le monde extérieur. Personne là-bas n'avait quitté le bunker depuis plusieurs jours. Ils étaient en sécurité dans le bunker, avec ses nombreux mètres de béton sous plusieurs mètres de terre, mais ils ne savaient pas ce qui se passait*

641 Knappe, *Soldat*, pp. 41, 43.
642 O'Donnell, *Bunker*, p. 143.

à l'extérieur – que les combats n'étaient qu'à un kilomètre de là ou que les armées de 'sauvetage' avaient été arrêtées. Hitler et le haut commandement jonglaient avec des divisions qui n'existaient plus ou qui n'étaient que l'ombre d'elles-mêmes.

Chaque fois que je suis entré dans le bunker, Martin Bormann, en particulier, était impatient de savoir ce qui se passait. Il était ***toujours*** *là, dans la grande antichambre devant le bureau et les quartiers privés de Hitler. Chaque fois que j'entrais, il insistait pour que je m'assoie sur une des chaises en cuir vert et que je prenne quelques-unes de ses friandises et que je lui parle de la situation à l'extérieur. »*[643]

La « situation » était toujours sinistre, bien sûr, mais Bormann, Goebbels, Hitler et les autres habitants du bunker avaient besoin d'informations précises sur la proximité des Russes afin que chacun puisse se préparer à la fin à sa manière. Le général Weidling a rejoint le commandant Knappe pour ce qui s'est avéré être son dernier voyage au bunker. Knappe continue :

« Le bunker sentait l'humidité et le bruit du petit moteur qui faisait tourner le système d'aération produisait un bruit de fond constant... J'ai salué et Hitler s'est dirigé vers moi. Alors qu'il s'approchait, j'ai été choqué par son apparence. Il était voûté, et son bras gauche était plié et tremblait. La moitié de son visage était déformé, comme s'il avait eu un accident vasculaire cérébral, et les muscles faciaux de ce côté ne fonctionnaient plus. Ses deux mains tremblaient, et un œil était enflé. Il avait l'air d'un homme très âgé, d'au moins vingt ans de plus que ses cinquante-six ans.

Weidling me présenta à Hitler : 'Commandant Knappe, mon officier des opérations.'

Hitler m'a serré la main et m'a dit : 'Weidling m'a dit ce que vous traversez. Vous avez passé un mauvais moment.'

Habitué à dire 'Jawohl, Herr General', j'ai automatiquement dit 'Jawohl, Herr…', et puis, réalisant que c'était incorrect, j'ai rapidement

[643] Knappe, p. 42.

corrigé en disant 'Jawohl, mein Fuhrer' Hitler a souri faiblement, et Goebbels a souri largement – mais Weidling a froncé les sourcils parce que son subordonné avait fait une erreur.

Hitler dit au revoir, me serra à nouveau la main et disparut dans la direction générale des quartiers de Goebbels. Bien que son comportement n'ait pas été léthargique, son apparence était pitoyable. Hitler n'était plus qu'une caricature physique de ce qu'il avait été. Je me suis demandé comment il était possible qu'en six ans seulement, cette idole de toute la génération des jeunes de mon âge ait pu devenir une telle épave humaine. Il m'est alors venu à l'esprit que Hitler était toujours le symbole vivant de l'Allemagne - mais l'Allemagne telle qu'elle était aujourd'hui. Au cours de ces six années, le pays florissant et en devenir était devenu un tas de débris et de ruines en flammes. »[644]

Weidling était venu en personne pour informer Hitler que ses hommes ne pouvaient plus tenir le coup ; une permission de rompre la garnison était demandée. L'autre raison pour laquelle le général était venu était d'exhorter son chef à s'échapper tant qu'il était encore temps. À la première demande, la permission a été accordée ; à la seconde, Hitler resta ferme. D'autres, dont le pilote privé du Führer, Hans Baur, ont supplié Hitler de partir.

« *J'avais à ma disposition un prototype de Junkers à six moteurs d'un rayon d'action de plus de 6 000 miles »,* se souvient Bauer « *nous aurions pu aller dans n'importe quel pays du Moyen-Orient bien disposé à l'égard du Führer.* »[645]

Mais à toutes les demandes, la réponse de Hitler était la même : « *Il faut avoir le courage de faire face aux conséquences. C'est le destin qui l'a voulu ainsi.* »[646]

La secrétaire du Chancelier, Traudl Junge poursuit :

« Le bunker a tremblé sous le tonnerre des bombardements de l'artillerie

644 Ibid., pp. 44-45.
645 Galante, *Voices*, p. 18.
646 Ibid., p. 19.

russe et de l'attaque aérienne. Les grenades et les bombes explosaient sans interruption, et cela a suffi pour nous avertir que l'ennemi serait à la porte dans quelques heures. Mais à l'intérieur du bunker, il n'y avait aucune activité inhabituelle. La plupart des dirigeants du pays étaient réunis, ne faisant rien d'autre qu'attendre la décision finale du Führer. Même Bormann, toujours énergique à l'extrême, et les méthodiques Goebbels étaient assis sans la moindre tâche pour les occuper... Les espoirs de victoire avaient été maintenus tout au long de ces derniers jours, mais plus personne ne se faisait de telles illusions... Il m'a semblé incroyable que, malgré tout, nous mangions et buvions encore, dormions et trouvions l'énergie nécessaire pour parler. »[647]

Malgré la morosité et le désespoir, de nombreuses personnes sous terre – et de nombreuses au-dessus – ont fait bien plus que manger et dormir. Certains, selon un témoin, « *grimpèrent au palmier.* » Le Dr Schenck se souvient :

« Plusieurs se sont mis à boire. L'alcool, en revanche, relâchait les inhibitions, libérant les instincts primitifs... De temps en temps, je devais laisser un patient sur la table pendant que je prenais une pause de cinq minutes dans l'air frais – pour calmer mes nerfs et pour stabiliser la main qui tenait le scalpel... Beaucoup de ces femmes sauvages aux yeux rouges qui avaient fui leur appartement de Berlin par crainte d'être violées par des soldats de l'Armée rouge, se jetaient maintenant dans les bras, et les lits des soldats allemands les plus proches qu'elles pouvaient trouver. Et les soldats n'étaient pas réticents. Mais j'ai été un peu choqué de voir un général allemand poursuivre une Blitzmaedel [femme de signalisation] à moitié nue entre et au-dessus des lits de camp. Les plus discrets se retiraient à l'étage dans la Chancellerie et utilisaient la chaise de dentiste du Dr Kunz. Ce fauteuil semblait avoir une attraction érotique particulière. Les femmes les plus sauvages aimaient être attachées et faisaient l'amour dans diverses positions inédites... Une autre diversion était le sexe en groupe, mais c'était

[647] Ibid., p. 12.

généralement dans les coins sombres. »[648]

De retour à Traudl Junge :

« Au fil des heures, nous sommes devenus complètement indifférents à tout. Nous n'attendions même plus qu'il se passe quelque chose, nous nous asseyions, échangions un mot de temps en temps et fumions. Il y avait un grand sentiment de fatigue, et je sentais un énorme vide en moi. J'ai trouvé un lit de camp dans un coin quelque part, je me suis allongé dessus et j'ai dormi pendant une heure. J'ai dû me réveiller au milieu de la nuit. Dans les couloirs et dans les appartements du Führer, il y avait beaucoup d'allées et venues de valets et d'aides-soignants à l'air occupé. Je me suis lavé le visage à l'eau froide, pensant que ce devait être le moment du thé nocturne du Führer. Quand je suis entré dans son bureau, il m'a tendu la main et m'a demandé : 'Avez-vous pris du repos, ma chère ?'

Légèrement surprise par la question, j'ai répondu : 'Oui, mein Führer.'

'Bien. Dans peu de temps, j'aurai une dictée pour vous.' »[649]

Plus tard, Traudl écrivait sous la dictée de Hitler :

« Il est faux de dire que moi ou quelqu'un d'autre en Allemagne voulait la guerre en 1939. Elle a été voulue et provoquée uniquement par ces politiciens internationaux qui sont soit de souche juive, ou des agents des intérêts juifs. Après toutes les nombreuses offres de désarmement que j'ai faites, la postérité ne peut tout simplement pas me reprocher cette guerre...

Après une lutte de six longues années, qui, malgré de nombreux revers, sera un jour inscrite dans nos livres d'histoire comme la manifestation la plus glorieuse et la plus vaillante de la volonté de vivre de la nation, je ne peux pas abandonner cette ville qui est la capitale allemande. Comme nous n'avons plus de forces militaires suffisantes pour résister aux attaques ennemies contre cette ville... je souhaite partager le même sort que celui que des millions d'autres Allemands ont accepté...

---

[648] O'Donnell, *Bunker*, pp. 155-156.
[649] Galante, *Voices*, p. 13.

Le peuple et les forces armées ont tout donné dans cette longue et dure lutte. Le sacrifice a été énorme. Mais ma confiance a été mal utilisée par beaucoup de gens... Il ne m'a donc pas été accordé de mener le peuple à la victoire... Les efforts et les sacrifices du peuple allemand dans cette guerre ont été si importants que je ne peux pas croire qu'ils aient été vains. »[650]

À environ 15h15, le 30 avril, Adolf Hitler se retire dans sa chambre, place un pistolet sur sa tête, puis presse la détente.[651] À côté de lui, Eva, qu'il vient juste d'épouser, repose également morte.

Après avoir administré du poison à leurs enfants, Joseph et Magda Goebbels font leurs adieux à ceux qui restent dans l'enceinte. Un témoin qui a observé le couple se préparant à quitter le bunker pour accomplir son dernier acte dans la cour supérieur a écrit :

« En se rendant au vestiaire de la petite pièce qui lui avait servi de bureau, il a mis son chapeau, son écharpe, son long manteau d'uniforme. Puis, comme un cavalier, il a offert son bras droit à sa femme. Ils étaient silencieux maintenant. Tout comme nous, les trois spectateurs. Lentement mais sûrement, en se penchant un peu l'un vers l'autre, ils ont monté les escaliers vers la cour. »[652]

✠ ✠ ✠

Apprenant la mort de Hitler, nombre de personnes à Berlin sont maintenant résolu à échapper à la potence.

« *Je n'oublierai jamais, assis dans un bunker... j'apprenais la fin de Hitler. C'était comme si le monde entier s'effondrait… »,* expliqua un jeune des Jeunesses hitlériennes de seize ans. « *La mort d'Adolf Hitler m'a laissé un sentiment de vide.* »

---

650 O'Donnell, p. 254 ; Strawson, *Battle for Berlin*, p. 143.
651 Le Tissier, *Berlin*, p. 204.
652 O'Donnell, p. 263.

« Néanmoins, je me souviens avoir pensé que mon serment n'était plus valable, car il avait été fait à Hitler... Le serment était donc nul et non avenu. Maintenant, l'astuce était de sortir de Berlin et d'éviter de tomber entre les mains des Russes... Berlin brûle : des océans de flammes, d'horribles nuages de fumée. Un pèlerinage entier de personnes a commencé à sortir de Berlin. J'ai repéré une unité de chars SS Tigre qui avait de la place dans un des chars... alors ils m'ont emmené. »[653]

« *Même pour un soldat endurci, [Berlin] était irréel, fantasmagorique* », déclara un autre de ceux qui fuyaient « *La majeure partie de la grande ville était plongée dans l'obscurité totale ; la lune se cachait ; mais des fusées éclairantes, des éclats d'obus, les bâtiments du centre-ville en feu, tout ceci se reflétait sur un nuage bas, jaune-noirâtre, de fumée sulfureuse… Nous faisions d'excellentes cibles mobiles, comme des mannequins dans un stand de tir.* »[654]

Le jeune Siegfried Losch, pour qui la guerre sur l'Oder avait apparemment commencé il y a une éternité, s'est également joint à l'évasion :

« Le pont que nous devions traverser était sous le feu... j'ai remarqué qu'un char allemand traversait le pont et j'en ai profité pour courir du côté opposé d'où provenait le feu. De l'autre côté du pont, nous nous sommes tous rassemblés et avons constaté que personne n'était perdu... Au fur et à mesure que nous avancions... d'autres soldats se sont joints à notre groupe... de tous les rangs et de toutes les organisations, c'est-à-dire l'armée, les SS, l'armée de l'air et les civils en uniforme. Il y avait même un général de panzer deux étoiles parmi nous. »[655]

De plus en plus, à mesure que les Soviétiques se rendaient compte de ce qui se passait, l'évasion se transformait en massacre.

« Sous les pieds se trouvent les corps de ceux qui n'avaient pas réussi à atteindre le pont. Ils n'ont pas eu de chance ; espérons que la nôtre soit meilleure car dans une minute ou deux, ce sera à notre tour de foncer.

653 Pechel, *Voices*, pp. 471-472.
654 O'Donnell, pp. 280, 281.
655 Losch manuscript, p. 10.

Chaque homme de notre camion tire avec son arme ; mitrailleuse, pistolet mitrailleur ou fusil. Nous roulons sur la chaussée du pont. Le camion prend de la vitesse et fonce pour traverser l'espace à découvert. Il ne s'agit pas d'une ligne droite mais d'une sorte de course d'obstacles, qui consiste à faire une embardée pour éviter les camions, les chars et les voitures qui gisent, démolis et en feu, sur la chaussée du pont. La sensation est écœurante lorsque nous nous heurtons à des corps allongés, par centaines sur toute la distance. »[656]

Bien que la plupart de ces groupes se soient rapidement désagrégés, un nombre surprenant d'entre eux ont réussi, par leur bluff, leur courage et leur pure détermination, à percer le cercle. Une fois sorties de la capitale en flammes, les colonnes en haillons et en sang ont foncé vers l'ouest, espérant atteindre les Britanniques et les Américains.

✠ ✠ ✠

Pendant ce temps, malgré la mort de leur chef et l'effondrement de la résistance organisée, la lutte désespérée pour Berlin se poursuit, surtout parmi l'élite SS. « *Le bolchevisme signifiait la fin de la vie… »,* disait simplement un jeune Allemand. « *C'est la raison de la lutte terriblement acharnée à Berlin, qui n'était pas seulement de rue à rue, mais de maison à maison, de pièce à pièce, et d'étage à étage... Chaque brique a fait l'objet d'une lutte acharnée.* »[657]

Plutôt que de se rendre et d'être assassinés, la plupart des SS étaient déterminés à mourir au combat. Sur les trois cents membres d'un bataillon français qui a commencé la bataille de Berlin, seuls trente étaient encore debout. On pourrait en dire autant des Baltes, des Lettons, des Danois, des Hollandais, des Espagnols, des Suisses, et des autres unités SS.

« *Ils se battent encore comme des tigres,* » rapporta un général russe à son

[656] Lucas, *Last Days*, p. 61.
[657] Pechel, *Voices*, p. 470.

commandant, le maréchal Georgi Zhukov, qui espérait remettre la capitale allemande comme prix du 1er mai à Staline.[658]

« *Nous voulions tous en finir avant les vacances du 1er mai afin de donner à notre peuple quelque chose de plus à fêter »,* expliqua un Zhukov exaspéré, « *mais l'ennemi, dans son agonie, a continué à s'accrocher à chaque bâtiment, chaque cave, chaque étage et chaque toit. Les forces soviétiques avançaient pouce par pouce, bloc par bloc, bâtiment par bâtiment.* »[659]

Finalement, dans l'après-midi du 2 mai, le général Weidling capitule officiellement. Alors que la plupart des soldats obéissent à leur commandant et déposent les armes, beaucoup refusent de se soumettre. Lothar Ruhl se remémore :

> *« De temps en temps, nous entendions des coups de feu… alors j'ai demandé qui tirait. On m'a dit : 'Passez par l'arrière, les SS se suicident.' J'ai dit : 'Je ne veux pas voir ça.' Mais on m'a dit : 'Vous devez regarder.' Les gens se tenaient en fait debout et se tiraient dessus. La plupart du temps, ce n'étaient pas des SS allemands ; mais des étrangers, certains Européens de l'Ouest et d'autres de l'Est. Le groupe comprenait un certain nombre de Français et de Wallons. »*[660]

« *Quand les Russes nous ont [finalement] rassemblés »,* Ruhl continue, « *nous avons été divisés en différentes colonnes de marche... Les Russes ne sélectionnaient personne en particulier ; ils disaient juste, 'Vous, allez ici, vous, allez là-bas, et ces hommes, allez vous asseoir sur la place'... Personne n'était autorisé à se lever. Si quelqu'un essayait, les Russes tiraient immédiatement à balles réelles au niveau de la tête. »*[661]

« *Nous les prisonniers »,* déclara un autre Landser fatigué, « nous *attendons comme les soldats doivent toujours attendre, assis dans l'étourdissement épuisé qu'apporte la fin d'une bataille. Nous étions tous tellement déprimés que*

---

658 O'Donnell, *Bunker*, p. 218.
659 Georgi K. Zhukov, *Marshal Zhukov's Greatest Battles* (New York : Harper and Row, 1969), p. 287.
660 Pechel, p. 434.
661 Ibid., p. 434.

nous parlions à peine, mais nous nous assoupissions dans un sommeil léger ou nous fumions, en attendant de connaître notre sort. »[662]

Ce « sort », comme des rumeurs l'avaient déjà laissé entendre, était en fait contenu dans un mot effrayant : Sibérie. Malgré tout, de nombreux soldats survivants comptaient tranquillement leurs bénédictions. Johannes Hentschel :

> *« J'avais commencé à me consoler. J'étais vivant. Alors que nous étions rassemblés hors de la Chancellerie du Reich... où un camion nous attendait pour nous emmener, destination inconnue, mais suspectée, nous avons levé les yeux et vu un spectacle des plus sinistres. Les corps de six ou sept soldats allemands étaient suspendus à des lampadaires. Ils avaient été pendus. Chacun avait une pancarte allemande grossière épinglée ou attachée à son corps inerte : TRAÎTRE, DÉSERTEUR, LÂCHE, ENNEMI DE SON PEUPLE.*
>
> *Ils étaient tous si jeunes. Le plus vieux devait avoir vingt ans, les autres de jeunes adolescents. La moitié d'entre eux portaient des brassards de la Volkssturm ou des uniformes de la Jeunesse hitlérienne. Alors que nous étions poussés à bord de notre camion, poussés sur les fesses par des baïonnettes, j'ai vu que je pouvais presque atteindre et toucher un de ces garçons sans vie. Il avait l'air d'avoir seize ans peut-être. Ses yeux bleus de porcelaine, sauvages et exorbités, me fixaient, aveugles, sans rien dire. J'ai frissonné et j'ai détourné le regard. »*[663]

Wilhelm Mohnke était un autre soldat qui quittait Berlin pour les travaux forcés. Alors que le général et des milliers d'autres captifs découragés marchaient vers l'Est sur les routes, ils furent stupéfaits par ce qu'ils ont vu.

> *« Il y avait très peu de circulation dans la même direction que nous. Mais en venant vers nous maintenant, colonne après colonne, sans fin, les unités de soutien de l'armée rouge. Je dis colonnes, mais cela ressemblait plus à une horde, une scène de cavalcade tirée d'un film russe. Ce jour-là, l'Asie*

[662] Lucas, *Last Days*, p. 61.
[663] O'Donnell, p. 360.

se déplaçait au milieu de l'Europe, un panorama étrange et exotique. Il y avait maintenant d'innombrables chariots de panya, tirés par des chevaux ou des poneys, avec des soldats qui chantaient haut perchés sur des ballots de paille. Beaucoup d'entre eux s'étaient habillés de toutes sortes de vêtements civils inhabituels, y compris des costumes qui devaient provenir de salles de théâtres et d'opéras saccagés… Ceux qui avaient remarqué que nous étions des Allemands brandissaient leur poing brun et tiraient des salves furieuses en l'air... Puis sont arrivées des unités entières de femmes soldats, bien plus disciplinées, qui marchaient à pied... Enfin, il y a eu les Tross*, ou éléments d'intendance. Ces unités ressemblaient à celles de la guerre de Trente Ans. »*[664]

Derrière les prisonniers allemands de l'Est, environ 20 000 camarades morts gisent sous les décombres d'un endroit qui ne ressemble plus à rien de ce monde. *« La capitale du Troisième Reich est un amas de bâtiments décharnés, brûlés et enflammés »,* a rapporté l'un des premiers correspondants américains à atteindre Berlin. « *C'est un désert de cent mille dunes fait de briques et de maçonnerie en poudre. Au-dessus de ce désert plane une odeur âcre de mort... Il est impossible d'exagérer dans la description de la destruction... Le centre-ville de Berlin ne ressemble à rien de ce que l'homme aurait pu inventer. En descendant la célèbre Frankfurter Allee, je n'ai pas vu un seul bâtiment où l'on aurait pu s'installer pour vendre des pommes. »*[665]

Un visiteur allemand plus tard ajouta :

« La première impression à Berlin, qui vous envahit et fait battre votre cœur plus fort, est que tout ce qui est humain parmi ces ruines indescriptibles doit exister sous une forme inconnue. Il n'y a rien d'humain là-dedans. L'eau est polluée, elle sent le cadavre, vous voyez les formes les plus extraordinaires de ruines et encore des ruines et encore des ruines ; des maisons, des rues, des quartiers en ruines. Tous les gens en civil parmi ces montagnes de ruines ne semblent qu'approfondir le cauchemar. En les

664 Ibid., p. 333.
665 Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 3.

voyant, on espère presque qu'ils ne sont pas humains. »[666]

Mais, et c'est presque un miracle, il y *avait* encore des humains qui vivaient à Berlin. Lorsque les canons se sont finalement tus, ces survivants hébétés se sont déversés de leurs fissures et de leurs grottes, essayant de fuir un cauchemar, ne sachant pas où aller.

« *Des foules de gens essayaient laborieusement de se frayer un chemin à travers les décombres »,* nota Traudl Junge. « *Vieux et jeunes, femmes et enfants, et quelques hommes portant de petits paquets, poussant des chariots rouillés ou des landaus remplis d'objets divers. Les soldats russes ne semblaient pas prêter beaucoup d'attention à ces êtres humains désespérés.* »[667]

Ruth Andreas-Friedrich :

> *« Nous grimpons sur des cratères de bombes. Nous nous faufilons à travers les barbelés enchevêtrés et des barricades de meubles construites à la hâte. C'est avec des canapés que notre armée a tenté de bloquer l'avance russe ! Avec des canapés en toile cirée, des bergères à oreilles et des armoires cassées. On aurait pu rire si cela ne donnait pas plutôt envie de pleurer.*
>
> *Des chars criblés de trous bloquent le passage. Un spectacle pitoyable, pointant leurs museaux vers le ciel. Une fatalité se dégage d'eux. Doux, lourds, oppressants.... Des bâtiments brûlés à gauche et à droite. Que Dieu soit avec nous, si cela continue ainsi. Silencieusement, nous continuons à marcher. Le poids de nos bagages nous écrase. . .*
>
> *Derrière une saillie dans un mur se trouve un vieil homme. Une pipe dans sa main droite, un briquet dans la gauche. Il est assis au soleil, complètement immobile. Pourquoi est-il assis si immobile ? Pourquoi ne bouge-il pas du tout ? Une mouche rampe sur son visage. Verte, grosse, brillante. Maintenant, elle rampe dans ses yeux. Les yeux… Oh mon Dieu, par pitié ! Quelque chose de visqueux coule sur ses joues...*
>
> *Enfin, le château d'eau se profil au loin. Nous sommes au cimetière. La porte de la morgue est grande ouverte. Encore cette odeur douce et*

[666] Barnouw, *Germany 1945*, p. 138.
[667] Galante, *Voices*, p. 151.

oppressante... Des corps, rien que des corps. Allongés sur le sol. Rangée après rangée, corps après corps. Parmi eux, des enfants, des adultes et quelques personnes très âgées. Amenés ici d'on ne sait où. La dernière ligne finale après cinq ans de guerre. Des enfants remplissant des morgues et des vieillards se décomposant derrière les murs. »[668]

Tandis que les survivants, stupéfaits, dérivent parmi les ruines comme des fantômes dans un cimetière – ou se tiennent durant des heures dans les interminables files d'attente pour de l'eau – les vainqueurs font la fête dans une orgie de boisson, de viols, de musique et de chants.

« *Un Russe aux joues roses monte et descend le long de notre file d'attente, jouant de l'accordéon »,* déclara une femme accablée qui avait été violée des dizaines de fois. « *Gitler Kaput, Goebbels kaput, Staline goot ! »* nous crie-t-il. Puis il rit, lance un juron, frappe un camarade sur l'épaule et, le montrant du doigt, crie en russe… « *'Regarder celui-là ! C'est un soldat russe, qui a marché de Moscou à Berlin !' Ils débordent de leur pantalon avec la fierté des conquérants. C'est évidemment une surprise pour eux qu'ils soient arrivés si loin.* »[669]

Bien qu'il n'ait pas réussi à présenter la capitale allemande à Staline comme un cadeau du 1er mai, et bien que le coût de la prise de Berlin fut énorme – plus de 300 000 victimes – le maréchal Zhukov est malgré tout exubérant.[670]

« Quel courant de pensées a traversé mon esprit à ce moment joyeux ! J'ai revécu la bataille cruciale pour Moscou, où nos troupes avaient tenu bon jusqu'à la mort, imaginé Stalingrad en ruines mais non conquise, la glorieuse ville de Leningrad qui tenait bon malgré son long blocus de la faim, les milliers de villages et de villes dévastés, les sacrifices de millions de Soviétiques qui avaient survécu pendant toutes ces années, la célébration de la victoire du sel du Koursk - et maintenant, enfin, le but pour lequel notre nation avait

668 Andreas-Friedrich, *Battleground*, pp. 11-12.
669 Anonyme, *Woman*, p. 142.
670 Zhukov, *Greatest Battles*,. p. 288.

enduré ses grandes souffrances : l'écrasement complet de l'Allemagne nazie, la destruction du fascisme, le triomphe de notre juste cause. »[671]

Cependant, personne n'a été plus silencieusement exalté ou profondément soulagé que Joseph Staline. Et personne n'a perçu plus clairement que le dictateur communiste le grand prix politique et d'après-guerre qui avait été gagné.

« *Staline a dit »,* se souvient le général Nikita Khrouchtchev, « *que sans Eisenhower, nous n'aurions pas réussi à capturer Berlin.* »[672]

[671] Ibid., p. 287.
[672] Nadeau, *Stalin, Churchill, and Roosevelt*, p. 163.

8

Indescriptible

Wehrmacht allemande ! Mes camarades !

Le Führer est tombé. Fidèle à sa grande idée de protéger les peuples d'Europe contre le bolchevisme, il a sacrifié sa vie et est mort en héros. Avec lui, l'un des plus grands héros de l'histoire allemande a disparu...

Le Führer m'a désigné pour lui succéder... J'assume le commandement de tous les services de la Wehrmacht allemande avec le désir de poursuivre la lutte contre les bolcheviques jusqu'à ce que les troupes de combat et les centaines de milliers de familles de la région de l'Allemagne de l'Est aient été sauvées de l'esclavage ou de la destruction. Je dois poursuivre la lutte contre les Britanniques et les Américains aussi longtemps qu'ils tenteront d'entraver mon combat contre les Bolcheviques... Quiconque se soustrait à son devoir maintenant, et condamne ainsi les femmes et les enfants allemands à la mort ou à l'esclavage, est un lâche et un traître ....

Soldats allemands, faites votre devoir. La vie de notre nation en dépend !

Karl Dönitz, Grand Amiral[673]

Bien que Hitler soit mort et Berlin capturée, et bien que la nation ait été réduite de moitié et que la poursuite de la résistance soit non seulement futile mais presque impossible, la longue agonie de l'Allemagne se poursuit. Comme Donitz l'a

[673] Schultz-Naumann, *Last Thirty Days*, p. 51.

clairement indiqué, alors qu'il n'est plus question de la défaite totale du Reich et de sa reddition imminente, ce qui reste de l'armée allemande anéantie doit livrer une dernière bataille pour que les millions de réfugiés en fuite aient le temps d'atteindre l'Elbe où les Américains et les Britanniques se sont arrêtés. Malheureusement, cruellement, les dirigeants alliés sont déterminés à arrêter cette pathétique fuite à tout prix. Alors que les colonnes de réfugiés terrifiés se dispersent dans les bois et les fermes avoisinants, des bombardiers apparaissent et font voler en éclats les cachettes.[674]

Lorsque les survivants atteignent les bords de l'Elbe, les forces américaines sous les ordres d'Eisenhower empêchent la traversée. Bien que les soldats allemands soient autorisés à passer et à se rendre, le général refuse aux civils le même droit. Lorsque les avions soviétiques font bientôt leur apparition, les Américains sont contraints de reculer pour éviter les bombardements. Ainsi, trois cent mille réfugiés pris de panique risquent le fleuve et finissent par atteindre la rive ouest. Les milliers de personnes qui restent sur la rive opposée sont abandonnées à leur sort.[675]

Contrairement aux Américains, les forces britanniques sous les ordres de Bernard Montgomery permettent à tous les Allemands, soldats et civils, de trouver refuge à l'intérieur de ses lignes. Horrifié par ce qu'il avait vu et entendu, l'acte courageux du maréchal sauve des milliers de femmes et d'enfants du viol, de la torture et de la mort.

« *Les Russes »,* écrira plus tard Montgomery, « *bien qu'étant une bonne race de combattants, étaient en fait des Asiatiques barbares.* »[676]

Lorsque les réfugiés ne viennent pas aux Britanniques, les Britanniques viennent à eux. Dans les premiers jours de mai, les hommes de Montgomery se mettent en route pour occuper l'Allemagne du Nord. Bien que les Anglais se heurtent à l'opposition

674 Thorwald, *Flight in the Winter*, p. 265.
675 Le Tissier, *Battle of Berlin*, p. 212.
676 De Zayas, *Nemesis at Potsdam,* p. 71.

fanatique de petites unités SS à Brême, les habitants de ce port sont ravis ; non seulement les bombes cessent de tomber, mais ils sont sauvés des Soviétiques.

« *Leur soulagement de ne pas avoir à livrer de bataille au-dessus de leur tête était tel que nous avons bientôt été salués comme des libérateurs »,* se souvient un Tommy.[677]

Lorsque les troupes de Montgomery – qui s'attendaient à un bain de sang similaire à Berlin – atteignent la deuxième plus grande ville d'Allemagne, elles sont mystifiées. Richard Brett-Smith rapporte ce qu'il a vu en traversant les rues de Hambourg dans une voiture blindée :

> *« Il y avait quelque chose de pas naturel dans ce silence, quelque chose d'un peu étrange. Alors que nous nous approchions du dernier grand pont sur l'Elbe, le dernier obstacle qui aurait pu nous retenir pendant longtemps, il nous semblait impossible de prendre Hambourg aussi facilement. En regardant les eaux grises et froides de l'Elbe tourbillonnant loin en dessous, nous avons ressenti à nouveau ce sentiment étrange qui se manifestait chaque fois que nous traversions un pont ennemi, et il n'aurait pas été très surprenant que toute la structure s'effondre soudainement... Mais non, il n'a pas explosé... nous avons franchi le dernier obstacle, et il n'y avait plus de rivières à traverser... Il y eut beaucoup de claquements de talons et de saluts, et en quelques instants Hambourg, le plus grand port de l'Allemagne avait capitulé...*
>
> *Nous avions depuis longtemps deviné à quel point l'ennemi était désorganisé, et que son administration s'était effondrée, mais même malgré cela, le spectacle que nous voyons maintenant est plus étrange que nous ne l'avions imaginé. Des milliers d'infanterie, de soldats de la Luftwaffe, de SS, des canonniers antichars, de Kriegsmarine, de Hongrois, de Roumains, d'ambulanciers, d'hommes du Corps de travail, de garçons de la Jeunesse hitlérienne, de soldats de tous âges et de toutes unités, se bousculaient dans un désordre total... sur toutes les routes, la Wehrmacht luttait pour se rendre, sa*

[677] Strawson, *Battle for Berlin*, p. 157.

fierté était brisée, son endurance anéantie. »[678]

« *D'autres soldats allemands* », se rappelle un officier canadien, « *affamés et effrayés, [étaient] couchés dans des champs de céréales à moins de quinze mètres de nous, attendant le moment approprié pour se lever avec les mains en l'air »*[679]

Pour ces Landsers qui avaient combattu pendant des années dans le cauchemar sauvage et sans pitié qu'était le front de l'Est, le premier acte de reddition, même aux Alliés occidentaux, était la chose la plus difficile et la plus contre nature à faire au monde. Guy Sajer raconte :

> *« Deux de nos hommes se sont levés, les mains en l'air... Nous nous demandions ce qui allait se passer ensuite. Les mitrailleuses anglaises les abattraient-elles ? Est-ce que notre chef les abattrait lui-même, pour avoir abandonné comme ça ? Mais rien ne s'est passé. Le vieil homme, qui était toujours à côté de moi, m'a pris par le bras et a chuchoté : «Viens. Allons-y.»*
>
> *Nous nous sommes levés ensemble. D'autres nous ont rapidement suivis... Nous avons marché vers les vainqueurs avec le cœur battant et la bouche sèche...*
>
> *Nous avons été brutalement bousculés et mis en place par des soldats anglais aux visages vindicatifs, mais nous avions vu pire dans notre propre armée, notamment à l'entraînement... La brutalité avec laquelle les Anglais nous ont traités semblait comparativement insignifiante, et même marquée par une certaine gentillesse. »*[680]

« *En cette période de chaos total »,* a déclaré un Allemand reconnaissant, « *seuls les Britanniques se comportent encore en gentlemen.* »[681]

Bien qu'il ait eu raison sur la plupart des points, un certain nombre d'incidents horribles se sont produits, illustrant le fait que l'Anglais

---

[678] Ibid., pp. 115-116.
[679] James Bacque, "The Last Dirty Secret of World War Two," Saturday Night 104, no. 9 (Sept. 1989): p. 31.
[680] Sajer, *Forgotten Soldier*, p. 456.
[681] O'Donnell, *The Bunker*, p. 293.

n'était pas à l'abri des années de propagande anti-allemande vicieuse.

Le 3 mai, les chasseurs-bombardiers de la R.A.F attaquent et coulent le navire de réfugiés allemand *Cap Arkona* alors qu'il approche de la baie de Lubeck. Parmi les milliers de victimes qui se noient se trouvent un grand nombre de détenus des camps de concentration en provenance de Pologne. Lorsque les Britanniques capturent Lubeck peu de temps après et voient des centaines de cadavres échoués sur le rivage ou flottant dans la baie, cela semble être un cas évident de la brutalité nazie dont le monde avait tant entendu parler. Alors que le maréchal Ernst Milch, en tenue militaire complète, s'avance pour remettre officiellement la garnison, un commando anglais indigné arrache de sa main le lourd bâton du général et le frappe sauvagement à la tête.[682]

✠ ✠ ✠

Alors que les Britanniques ratissent d'immenses étendues au nord, les Américains font de même plus au sud. Pour la plupart, les forces américaines étaient également accueillies par des drapeaux blancs, des acclamations et des larmes de soulagement de la part d'une population lasse de la guerre. Lorsque les Américains rencontrent effectivement des défenseurs déterminés, il s'agit souvent de petites poches de vieux et de petits garçons. Un GI se souvient : « *Je ne pouvais pas comprendre cette résistance, cette résistance inutile à notre avancée. La guerre était finie – nos colonnes s'étendaient à travers toute l'Allemagne et l'Autriche. Nous étions irrésistibles. Nous pouvions conquérir le monde ; c'était notre éclatante conviction. Et l'ennemi n'avait rien. Pourtant, il résistait et, dans certains endroits, avec un fanatisme implacable.* »[683]

Les défenseurs qui survivent à la reddition sont souvent éliminés sur

[682] Dobson, *The Cruelest Night*, p. 149.
[683] Lucas, *Last Days of the Third Reich*, p. 205.

place. Gustave Schutz se souvient d'être tombé sur le site d'un massacre où une unité du Service du travail avait mis plusieurs chars américains hors d'état de nuire.

« *Plus de cent hommes morts du Service du travail étaient allongés en longues rangées – tous avec l'estomac gonflé et le visage bleuâtre »,* déclara Schutz. « *Nous avons dû vomir. Même si nous n'avions pas mangé depuis des jours, nous avons vomi.* »[684]

Déjà assoiffées de vengeance après le massacre de Malmedy et les années de propagande anti-allemande, lorsque les forces américaines entrent dans les différents camps de concentration et découvrent d'énormes tas de cadavres nus et décharnés, leur rage devient incontrôlable. Lorsque le général Eisenhower, accompagné de ses lieutenants, Patton et Bradley, visitent le camp de prisonniers d'Ohrdruf Nord, ils sont dégoûtés par ce qu'ils voient. Dans des tombes peu profondes ou gisants au hasard dans les rues se trouvent des milliers de restes squelettiques de prisonniers allemands et juifs, ainsi que de tsiganes, de communistes, et de condamnés.

« *Je veux que toutes les unités américaines qui ne sont pas en première lignes voient cet endroit. »* ordonna Eisenhower « *On nous dit que le soldat américain ne sait pas pour quoi il se bat. Maintenant, au moins, il saura* contre *quoi il se bat.* »[685]

« *Dans un camp, nous avons fait défiler les habitants de la ville pour qu'ils puissent jeter un coup d'œil* », a déclaré un officier d'État-major avec Patton. « *Le maire et sa femme sont rentrés chez eux et se sont tailladé les poignets.* »

« *Eh bien, c'est la chose la plus encourageante que j'aie entendue »,* grogna Eisenhower, qui câbla immédiatement un message à Washington et à Londres, exhortant les représentants du gouvernement et des médias à venir rapidement et à constater l'horreur par eux-mêmes.[686]

---

[684] Pechel, *Voices from the Third Reich*, p. 498.
[685] Toland, *Last 100 Days*, p. 371.
[686] Ibid.

Compte tenu des circonstances, le sort de ces Allemands vivant à proximité de ce camp de concentration et d'autres est aussi tragique que prévisible. Après avoir contraint la population à voir les corps, les officiers américains et britanniques forcent les hommes, les femmes et les enfants à déterrer de leurs mains les restes en décomposition et à les transporter dans des fosses funéraires. Un témoin d'un camp écrivit :

> *« Toute la journée, les hommes comme les femmes couraient de la pile de morts à la fosse des morts, avec les restes filandreux de leurs victimes sur leurs épaules. Lorsque l'un d'eux est tombé à terre, épuisé, il a été frappé avec la crosse d'un fusil. Lorsqu'une autre s'est arrêtée pour faire une pause, on lui a donné des de pied jusqu'à ce qu'elle se remette à courir, ou on l'a poussée avec une baïonnette, le tout accompagné de cris et de rires obscènes. Lorsque l'une d'entre elles a tenté de s'échapper ou a désobéi à un ordre, on lui a tiré dessus. »*[687]

Pour ceux contraints de manipuler les cadavres en décomposition, la mort par maladie suivait souvent peu après.

Peu de vainqueurs, depuis Eisenhower, semblaient remarquer, et peu s'en souciaient, que des conditions similaires à celles des camps existaient dans une grande partie de l'Allemagne. En raison de la paralysie presque totale des routes et des voies ferrées du Reich causée par les attaques aériennes 24 heures sur 24, les réserves de nourriture, de carburant, de vêtements et de médicaments s'étaient réduites à un filet dans les villes allemandes et s'étaient presque entièrement asséchées dans les camps de concentration. En conséquence, des milliers de détenus des camps ont rapidement succombé dans les dernières semaines de la guerre au typhus, à la dysenterie, à la tuberculose, à la famine et à la négligence.[688] Sous la pression d'un ami qui voulait savoir s'il y avait effectivement eu une politique délibérée de famine, l'un des rares gardiens ayant eu la chance de s'échapper d'un autre camp a protesté :

---

[687] Barnouw, *Germany 1945*, p. 68.

[688] Ibid.; Howard A. Buechner, *Dachau* (Metairie, Louisiana : Thunderbird, 1986), p. 32.

« 'Ce n'était pas comme ça, croyez-moi ; ce n'était pas comme ça ! Je suis peut-être le seul survivant qui peut témoigner de ce que c'était vraiment, mais qui me croirait !'

Est-ce que tout cela n'est qu'un mensonge ?

'Oui et non', a-t-il dit. 'Je ne peux dire que ce que je sais sur notre camp. Les dernières semaines ont été horribles. Il n'y avait plus de rations, plus de fournitures médicales. Les gens sont tombés malades, ils ont perdu du poids, et il était de plus en plus difficile de maintenir l'ordre. Même les nôtres ont perdu leur sang-froid dans cette situation extrême. Mais pensez-vous que nous aurions tenu jusqu'à la fin pour remettre le camp en ordre si nous avions été ces meurtriers ?' »[689]

Alors que fin avril les forces américaines balayent la Bavière en direction de Munich, la plupart des gardes allemands du camp de concentration près de Dachau fuient. Afin de maintenir l'ordre et organiser un transfert ordonné des 32 000 prisonniers vers les Alliés, et en dépit des panneaux à la porte avertissant : « ENTRÉE INTERDITE : ÉPIDÉMIE DE TYPHUS », plusieurs centaines de soldats allemands reçoivent l'ordre de se rendre à la prison.[690] Lorsque les unités américaines du lieutenant-colonel Felix Sparks libèrent le camp le lendemain, les GI sont horrifiés par ce qu'ils voient. À l'extérieur de la prison se trouvent des wagons remplis de cadavres de détenus morts de maladies et de faim. À l'intérieur du camp, Sparks trouve « *une pièce remplie de cadavres nus et émaciés. En me retournant pour regarder la cour de la prison n'en croyant pas mes yeux, j'ai vu un grand nombre de détenus morts gisant là où ils étaient tombés au cours des dernières heures ou des derniers jours avant notre arrivée. Comme tous ces corps étaient à divers stades de décomposition, la puanteur de la mort était accablante.* »[691]

Ébranlé par le cauchemar qui l'entoure, Sparks lâche ses troupes, toutes aussi enragées, sur les malheureux soldats allemands. Tandis

689 Woltersdorf, *Gods of War*, pp. 124-125.
690 Buechner, *Dachau*, p. 8.
691 Ibid., p. 64.

qu'un groupe de plus de trois cents hommes est conduit dans une enceinte, d'autres Landsers désarmés sont assassinés depuis les miradors, les baraquements, ou poursuivis dans les rues. L'aumônier de l'Armée américaine, le capitaine Leland Loy raconte :

> *« Un garde allemand a couru vers nous. Nous l'avons attrapé et nous étions là à parler avec lui quand. . . un [GI] est arrivé avec une mitraillette. Il a attrapé le prisonnier, l'a fait pivoter et a dit : 'Te voilà toi, fils de pute !!' L'homme n'était qu'à un mètre de nous, mais le soldat l'a abattu avec sa mitraillette. Je lui ai crié : 'Pourquoi avez-vous fait ça, c'était un prisonnier ?' Il m'a regardé et a crié : 'Faut les tuer, faut les tuer.' Quand j'ai vu son regard et la mitrailleuse qui s'agitait dans l'air, j'ai dit à mes hommes : 'Laissez-le partir.' »*[692]

« *Les hommes blessaient délibérément les gardes »,* se souvient un soldat américain. « *Beaucoup de gardes ont reçu des balles dans les jambes afin qu'ils ne puissent pas bouger. Ils étaient ensuite remis aux détenus. L'un d'entre eux a été décapité à la baïonnette. D'autres ont été déchirés membre par membre*. »[693]

Alors que les tortures se poursuivent, le lieutenant Jack Bushyhead force près de 350 prisonniers à se mettre contre un mur, plante deux mitrailleuses, puis ordonne à ses hommes d'ouvrir le feu. Ceux qui sont encore en vie lorsque la fusillade est terminée sont contraints de se tenir debout au milieu du carnage pendant que les mitrailleurs rechargent. Peu de temps après, le chirurgien de l'armée Howard Buechner arrive sur les lieux :

> *« Le lieutenant Bushyhead se tenait sur le toit plat d'un bâtiment bas... À ses côtés un ou plusieurs soldats armés d'une mitrailleuse de calibre .30. En face de ce bâtiment se trouvait un long et haut mur de ciment et de briques. Au pied de ce mur se trouvaient des rangées de soldats allemands, certains morts, d'autres mourants, d'autres encore feignant la mort. Trois ou quatre détenus du camp, vêtus de vêtements rayés, chacun avec un pistolet de calibre .45 à la main, marchaient le long de la rangée… ils tiraient*

[692] Ibid., pp. 75-76.
[693] Ibid., p. 104.

systématiquement une balle dans la tête de chacun d'eux. »[694]

« *À l'extrémité de la rangée des soldats morts ou mourants »,* poursuivit Buechner, « *un petit miracle se produisait.* »

> *« Les détenus qui portaient le coup de grâce n'avaient pas encore atteint ce point et quelques gardes qui étaient encore en vie ont été placés sur des brancards par des médecins allemands. Sous la direction d'un médecin allemand, les brancardiers transportaient ces quelques soldats dans un hôpital voisin pour les soigner.*
>
> *Je me suis approché de cet officier et j'ai tenté de lui offrir mon aide. Peut-être n'a-t-il pas réalisé que j'étais un médecin puisque je ne portais pas l'insigne de la Croix-Rouge. Il ne pouvait évidemment pas comprendre mes paroles et pensait probablement que je voulais qu'il abandonne ses patients pour l'exécution. En tout cas, il m'a fait signe de la main et m'a dit : 'Nein', 'Nein', 'Nein' ».*[695]

Malgré son héroïsme et la mise en danger de sa propre vie, les efforts du médecin ne servent à rien. Les blessés sont bientôt saisis et assassinés, comme tous les autres Allemands du camp.

« *Nous avons tiré sur tout ce qui bougeait »,* se vantait un GI.

« *Nous avons eu tous ces salauds »,* jubilait un autre.

En tout, plus de cinq cents soldats allemands sans défense ont été massacrés de sang-froid. En guise de touche finale, le lieutenant-colonel Sparks a forcé les citoyens de Dachau à enterrer les milliers de cadavres dans le camp, assurant ainsi la mort de beaucoup d'entre eux par maladie.[696]

L'incident de Dachau – probablement le pire – n'était qu'un des nombreux massacres commis par les troupes américaines. Inconscients de la haine profonde que les Alliés nourrissaient à leur égard, lorsque

---

694 Ibid., p. 86.
695 Ibid., p. 87.
696 Ibid., pp. 64, 98.

de fières unités SS se rendaient, ils supposaient naïvement qu'ils seraient respectés comme les combattants hors pair qu'ils étaient sans aucun doute. Le lieutenant Hans Woltersdorf se remettait dans un hôpital militaire allemand lorsque les forces américaines sont arrivées.

> *« Ceux qui en étaient capables se tenaient à la fenêtre, et ils racontaient à ceux d'entre nous qui étaient allongés ce qui se passait. Une moto avec side-car, transportant un officier et deux hommes de la Waffen-SS, était arrivée. Ils ont remis leurs armes et le véhicule. Les deux hommes ont été autorisés à continuer à pied, mais l'officier a été emmené par les Américains. Ils l'ont accompagné, sur une partie du chemin, à seulement cinquante mètres. Puis une salve de mitraillettes a été entendue. Les trois Américains sont revenus, seuls.*
>
> *'Avez-vous vu ça ? Ils ont tiré sur le lieutenant ! Avez-vous vu ça ? Ils tirent sur tous les officiers de la Waffen-SS !'*
>
> *Cela doit être une erreur ! Pourquoi ? Pourquoi ?!*
>
> *Nos camarades de la Wehrmacht ne sont pas restés longtemps à réfléchir. Ils sont descendus dans les quartiers administratifs de l'hôpital, ont détruit tous les dossiers qui montraient que nous appartenions à la Waffen-SS, ont commencé à nous fournir de nouvelles fiches médicales avec les grades de la Wehrmacht, nous ont obtenu des uniformes de la Wehrmacht et nous ont affectés à de nouvelles unités de la Wehrmacht. »*[697]

De tels stratagèmes ont rarement réussi, cependant, puisque les soldats SS avaient leur groupe sanguin tatoué sous le bras gauche.

« *Encore et encore* » poursuit Woltersdorf, « *les Américains envahissaient l'endroit et rassemblaient des groupes de personnes qui devaient se déshabiller jusqu'à la taille et lever le bras gauche. Puis nous avons vu certains d'entre eux poussés dans des camions à coup de crosses de fusil* ».[698]

Lorsque les forces françaises de Jacques-Philippe Leclerc capturent une douzaine de SS français près de Karlstein, le général demande

---

[697] Woltersdorf, pp. 121–122.
[698] Ibid., p. 123.

sarcastiquement à l'un des prisonniers pourquoi il porte un uniforme allemand.

« *Vous avez l'air très élégant dans votre uniforme* américain*, général,* » répond le garçon.

Furieux, Leclerc ordonne que les douze captifs soient abattus.

« *Tous refusent d'avoir les yeux bandés »,* nota un prêtre qui assistait à la scène, « *et tous sont courageusement tombés en criant : 'Vive la France !'* »[699]

Bien que les troupes SS soient régulièrement massacrées lors de leur reddition, quiconque portant un uniforme allemand est considéré comme chanceux s'il est simplement giflé, frappé à coups de pied, puis déplacé à pied vers les arrières. « *Avant qu'ils ne puissent être mis en prison »,* écrivit un témoin lors du passage d'un groupe de petits garçons, « *des GI américains… leur sont tombés dessus et les ont battus à mort, simplement parce qu'ils portaient des uniformes allemands.* »[700]

Après un traitement relativement bénin de la part des Britanniques, Guy Sajer et d'autres Landsers sont transférés aux Américains. C'étaient, dit Sajer, « *de grands hommes aux joues rondes et roses, qui se comportaient comme des hooligans.* »

> *« Leur allure était décontractée... Leurs uniformes étaient faits de tissu doux, comme des vêtements de golf, et ils bougeaient continuellement leurs mâchoires, comme des animaux qui ruminent. Ils ne semblaient ni heureux ni malheureux, mais indifférents à leur victoire, comme des hommes qui exercent leurs fonctions dans un état de consentement partiel, sans véritable enthousiasme pour eux. Depuis nos rangs crasseux et galeux, nous les observions avec curiosité... Ils semblaient être riches de tout, sauf de la joie...*
>
> *Les Américains nous ont aussi humiliés autant qu'ils le pouvaient... Ils nous ont mis dans un camp avec seulement quelques grandes tentes, qui pouvaient abriter à peine un dixième d'entre nous...*

699 Landwehr, *Charlemagne's Legionnaires*, pp. 174–177.
700 Barnouw, *Germany 1945*, pp. 67-68.

Au centre du camp, les Américains ont ouvert plusieurs grandes caisses remplies de conserves. Ils ont étalé les boîtes de conserve sur le sol à coups de pied, et sont partis... La nourriture était si délicieuse que nous avons oublié la pluie battante, qui avait transformé le sol en éponge...

Depuis leurs abris, les Américains nous regardaient et parlaient de nous. Ils nous méprisaient sans doute du fait que nous nous jetions si facilement sur des préoccupations aussi élémentaires, et nous considéraient comme des lâches d'avoir accepté les circonstances de la captivité… Nous n'étions pas du tout comme les troupes allemandes dans les documentaires que nos charmants ravisseurs avaient probablement vus avant de quitter leur pays. Nous ne leur donnions aucune raison de s'énerver ; nous n'étions pas des Boches arrogants et irascibles, mais simplement des hommes sous alimentés, debout sous la pluie, prêts à manger des conserves non assaisonnés ; des morts-vivants, avec l'anxiété gravée sur nos visages, appuyés contre tout support, à moitié endormis sur nos pieds ; des malades et des blessés, qui ne demandaient pas de traitement spécial, mais semblaient se contenter de dormir pendant de longues heures, sans être dérangés. Il était clairement déprimant pour ces missionnaires en croisade de trouver tant d'humilité parmi les vaincus. »[701]

Ironiquement, c'étaient ces mêmes soldats qui avaient combattu avec une telle sauvagerie pendant la guerre et dont le gouvernement n'avait même pas signé la Convention de Genève qui, maintenant, faisaient souvent preuve de la plus grande gentillesse et compassion envers l'ennemi tombé au combat. Il ne fait aucun doute que ces troupes de choc soviétiques endurcies avaient vu beaucoup trop de sang et de morts au cours des quatre dernières années pour avoir soif de plus. Le commandant des Panzer, le colonel Hans von Luck raconte :

« Nous étions donc là, avec nos mains en l'air ; de tous les côtés, les Russes arrivaient vers nous avec leurs mitraillettes à la main. J'ai vu avec consternation que c'étaient des Mongols, dont les yeux fendus révélaient la

[701] Sajer, *Forgotten Soldier*, pp. 456-457.

haine, la curiosité et l'avidité. Alors qu'ils essayaient de m'arracher ma montre et ma Croix de chevalier, un jeune officier est soudain intervenu.

'Arrêtez, ne le touchez pas. Il est un geroi (héros), un homme à respecter.'

Je l'ai regardé et j'ai juste dit, 'Spasivo (merci)'...

Ce jeune officier russe correct nous a immédiatement conduits au poste de commandement régimentaire le plus proche, où il nous a remis à un colonel du corps des chars... Il s'avéra rapidement que c'était son régiment de chars auquel nous avions infligé de si lourdes pertes à Lauban. Cet homme costaud, qui a fait une première impression si brutale, frappa sa cuisse et se mit à rire.

'Vous voyez', s'est-il écrié, 'c'est la justice poétique : vous avez tiré sur mes chars et nous avez forcés à battre en retraite ; maintenant en récompense, vous êtes mon prisonnier.'

Il est allé chercher deux verres et, à la manière russe, les remplit de vodka à ras bord, afin qu'ensemble nous les vidions cul sec. »[702]

Dans de nombreux autres cas, les Landsers surpris de l'Est sont traités correctement, ils reçoivent de la nourriture, des vêtements, des cigarettes et ont le statut de prisonnier de guerre. S'il avait été laissé aux soldats russes eux-mêmes, il n'y aurait eu ni goulag, ni esclavage, ni Sibérie pour leur ennemi vaincu – il suffisait à l'Ivan moyen d'avoir simplement survécu.

✠ ✠ ✠

Finalement, le 7 mai, après avoir combattu aussi longtemps qu'il l'a pu, l'amiral Dönitz signe les articles de reddition inconditionnelle de l'Allemagne et le Troisième Reich cesse d'exister.

[702] Von Luck, *Panzer Commander*, pp. 212-213.

« *Avec cette signature »,* a annoncé le maréchal Alfred Jodl aux Alliés, « *le peuple allemand et les forces armées allemandes sont pour le meilleur et pour le pire livrés entre les mains du vainqueur... En cette heure, je ne peux qu'exprimer l'espoir que les vainqueurs les traiteront avec générosité.* »[703]

Pour ceux qui étaient résolus à se battre jusqu'à la mort tant que leur nation continuait à se battre, la capitulation formelle était le signal qu'ils pouvaient maintenant déposer leurs armes avec honneur et en toute discrétion. Beaucoup, comme le célèbre as de l'aviation Hans-Ulrich Rudel, étaient déterminés à affronter l'ignominie de la défaite avec toute la dignité qu'ils pouvaient rassembler. Lorsque le pilote unijambiste a posé son avion pour se rendre sur un terrain d'aviation occupé par les Américains, un GI s'est précipité, lui a pointé un pistolet au visage, puis s'est emparé des décorations du colonel. Rudel a aussitôt fermé son auvent. Peu de temps après, alors que l'as boitillant était escorté au mess des officiers, d'autres prisonniers se sont levés d'un bond et firent le salut nazi. À ce moment, le commandant américain, indigné, a exigé le silence, puis a demandé à Rudel s'il parlait anglais. *« Même si je peux parler anglais, nous sommes en Allemagne et ici, je ne parle qu'allemand. En ce qui concerne le salut, on nous ordonne de saluer de cette façon, et étant des soldats, nous exécutons nos ordres. En outre, nous nous moquons de savoir si vous vous y opposez ou non. Le soldat allemand n'a pas été battu sur ses mérites mais a simplement été accablé par des masses écrasantes de matériel.* »[704]

Pour les unités SS qui se rendent et qui ont la chance d'échapper à des passages à tabac ou à des exécutions sauvages, il y a parfois des humiliations pires que la mort. Lorsqu'un groupe de survivants, après six années de guerre sanglante, épinglent ses médailles dans un dernier acte de fierté, ils sont assaillis par des Américains en quête de souvenirs qui les dépouillent des derniers vestiges de leur bravoure.[705]

---

[703] Strawson, *Berlin*, p. 158.
[704] Toland, *100 Days*, p. 583.
[705] Lucas, *Last Days*, p. 91.

✠ ✠ ✠

Pendant ce temps, derrière le front russe, les dernières poches de la résistance allemande se rendent. Dans l'enclave de Courlande sur la Baltique, 190 000 soldats et 14 000 volontaires lettons déposent les armes.[706] Après soixante-dix jours de lutte désespérée et héroïque, la garnison assiégée de Breslau baisse également son drapeau. Peu après la reddition, les femmes de Breslau, déjà hagardes, se demandent « *si la vie n'avait pas été plus douce durant les pires jours du siège*. »[707] Une fille se souvient :

> *« Le viol a commencé presque immédiatement et les actes étaient vicieux, comme si nous, les femmes, étions punies pour avoir résisté si longtemps à Breslau... Laissez-moi vous dire que j'étais jeune, jolie, dodue et assez inexpérimentée. Une succession d'Ivan m'a donné, au cours des deux semaines qui suivirent, l'expérience de toute une vie. Heureusement, la plupart du temps, cela ne durait pas plus d'une minute. Pour beaucoup d'entre eux, ce n'était qu'une question de secondes avant qu'ils ne s'effondrent à bout de souffle. Ce qui m'a empêché de perdre la raison, c'est que, presque dès le premier viol, je n'ai ressenti que du mépris pour ces paysans tyranniques et malodorants qui ne pouvaient pas agir avec douceur envers une femme et qui avaient à peu près autant de technique sexuelle qu'un lapin. »*[708]

À Dresde, à Chemnitz et dans d'autres villes dévastées qui connaissent maintenant pour la première fois l'occupation soviétique, la situation est la même.

« *Le matin du 9 mai, les troupes russes ont envahi la ville* », a écrit un prêtre de Goerlitz.

> *« À midi, les Russes, fiers de leur victoire, ont pillé toutes les maisons et*

---

[706] Duffy, *Red Storm*, p. 152.
[707] Thorwald, *Flight*, p. 279.
[708] Lucas, *Last Days*, p. 69.

violé les femmes. La plupart des soldats étaient sous l'influence de l'alcool, et en conséquence, le nombre d'atrocités commença à augmenter à un rythme alarmant...

Dès que la nuit tombait, les rues se remplissaient de cris de femmes et de filles tombées aux mains des Russes. Toutes les dix minutes environ, des groupes de soldats faisaient une descente dans la maison. Comme j'étais habillé dans la tenue de mon ordre, j'ai essayé de protéger les occupants de la maison en montrant la croix que je portais... Tout s'est bien passé jusqu'à environ trois heures du matin. Juste au moment où nous commencions à espérer que la terrible nuit était terminée, quatre Russes ivres sont apparus et ont commencé à fouiller la maison à la recherche de deux filles qui s'étaient cachées dans une pièce du quatrième étage. Après avoir saccagé notre appartement, ils sont montés à l'étage... Ils ont trouvé les deux filles et nous ont enfermées toutes les trois dans la chambre. Je me suis agenouillé et je les ai suppliés de ne pas nous agresser. Ensuite, ils m'ont forcée à m'asseoir sur une chaise ; l'un d'eux s'est mis devant moi, pointant son revolver chargé vers moi, et m'a fait regarder pendant que les autres violaient les pauvres filles. C'était terrible. »[709]

« *Il n'y avait pas de limites à la bestialité et à la débauche de ces troupes… »,* répétait un pasteur de Milzig. « *Les filles et les femmes étaient tirées de leurs cachettes, des fossés et des fourrés où elles avaient trouvé refuge et se mettre hors de portée des soldats russes, et elles étaient battues et violées. Les femmes plus âgées qui refusaient de dire aux Russes où les plus jeunes s'étaient cachées étaient également battues et violées.* »[710]

« *La peur est toujours présente »,* ajouta la jeune Regina Shelton. « *Elle dégénère en panique aussitôt que des histoires d'atrocités sont rapportées – des corps nus et mutilés jetés au bord de la route – une femme clouée à une charrette et violée par un groupe de personnes alors qu'elle se vidait de son sang à cause de ses blessures – des maladies horribles transmises à leurs victimes par des Mongols ivres*

[709] Kaps, *Tragedy of Silesia*, pp. 464-465.
[710] Ibid., p. 430.

de sexe ».[711]

« *Est-ce la paix à laquelle nous aspirions depuis si longtemps ?* » s'est écrié Elizabeth Losch d'une ville près de Dresde. « *Quand tout cela aura-t-il une fin ?* »[712]

✠ ✠ ✠

Alors que le viol de l'Allemagne est en cours, une horreur inimaginable se déroule en Tchécoslovaquie. Le 5 mai, alors que des rumeurs circulaient à Prague selon lesquelles les forces américaines n'étaient qu'à onze kilomètres, les citoyens de la capitale tchèque se soulèvent contre l'occupation « nazie ». Avant la fin de la journée, la plupart de la garnison allemande est isolée et encerclée.[713] Entre temps, la rafle des prisonniers, dont de nombreux réfugiés, commence. Des années de haine tenace envers la minorité allemande en leur sein ont désormais les coudées franches au sein de la population. Juergen Thorwald écrivit :

> *« Des foules de Tchèques attendaient les transports de prisonniers allemands dans les rues pour leur jeter des pierres, leur cracher au visage et les battre avec tout objet qui leur tombait sous la main. Des femmes, des enfants et des hommes allemands ont dû faire face à une grêle de coups de pied et de poing pour atteindre les portes de la prison, avec les bras sur leurs têtes. Des femmes de tous âges ont été traînées hors des groupes, leurs têtes rasées, leurs visages barbouillés de peinture, et des croix gammées ont été dessinées sur leurs dos et leurs seins nus. Beaucoup ont été violées, d'autres forcées d'ouvrir leur bouche aux crachats de leurs tortionnaires. »*[714]

---

[711] Shelton, *To Lose a War*, p. 110.
[712] Lettre d'Elsbeth Losch, Lehnmuhle, Allemagne, à "Dear Heta," 14 mai 1945 (copie en possession de l'auteur).
[713] Nadeau, *Stalin, Churchill, and Roosevelt*, pp. 178-179.
[714] Thorwald, *Flight*, p. 287.

Le 9 mai, une fois les combats terminés, la foule s'est tournée vers les milliers d'Allemands enfermés dans les prisons. *« Plusieurs camions chargés de blessés et de personnel médical allemands sont entrés dans la cour [de la prison] »,* poursuit Thorwald. *« Les blessés, les infirmières, les médecins venaient de sortir de leurs véhicules quand soudain une bande d'insurgés est apparue dans la rue et s'est jetée sur eux. Ils ont arraché leurs béquilles, leurs cannes et leurs bandages, les ont jetés à terre et les ont frappés avec des matraques, des bâtons et des marteaux jusqu'à ce que les Allemands ne bougent plus. »*[715]

« *Ainsi commença le jour le plus diabolique que l'histoire ait connu »,* murmura Thorwald.

> *« Dans la rue, la foule attendait ceux qui sortaient de leur prison... Ils étaient venus équipés avec tout ce que leurs passions attisées pouvaient désirer, allant de la poix chaude aux cisailles de jardin... Ils... ont attrapé des Allemands – et pas seulement des SS – les ont arrosés d'essence, les ont pendus par les pieds, les ont enflammés et ont assisté à leur agonie, prolongée par le fait que dans leur position la chaleur montante et la fumée ne les étouffait pas. Ils... ont attaché les hommes et les femmes allemands les uns aux autres avec des barbelés, ont tiré dans les tas et les ont fait rouler dans la rivière Moldau... Ils ont battu chaque Allemands jusqu'à ce qu'il gise immobile sur le sol, ont forcé des femmes nues à enlever les barricades, ont coupé les tendons de leurs talons, et ont ri de leurs contorsions. D'autres qu'ils ont frappés à mort à coups de pied. »*[716]

« *Au coin de la rue Wasser* », déclara Ludek Pachmann, un tchèque, « *sont pendus trois cadavres nus, mutilés au point d'être méconnaissables, les dents complètement cassées, leur bouche ne sont que des trous ensanglantés. D'autres ont dû traîner leurs compatriotes allemands morts dans la rue Stefans... 'Ce sont vos frères, embrassez-les !' Et ainsi, les Allemands encore vivants, les lèvres serrées, devaient embrasser leurs morts.* »[717]

---

[715] Ibid., p. 302.
[716] Ibid., pp. 302-303.
[717] Herta Ruthard Collections (Lisle, Ontario, Canada), The Furies of Hell - Here They Were Unleashed (copie en possession de l'auteur).

Alors qu'il essayait de s'échapper de la ville, Gert Rainer, un soldat allemand déguisé en prêtre, a vu des scènes qui semblaient tout droit sorties de l'enfer :

« Une jeune femme en pleurs était agenouillée, couvrant de baisers un enfant dans ses bras... Les yeux de l'enfant avaient été arrachés, et un couteau sortait encore de son abdomen. Les vêtements déchirés et les cheveux ébouriffés de la femme indiquaient qu'elle s'était battue comme une furie. Perdue dans sa douleur, elle n'avait pas remarqué l'étranger qui s'approchait. Il s'est penché vers elle et lui a fait comprendre qu'il valait mieux qu'elle ne reste pas ici. Elle risquait de se faire tirer dessus.

'Mais c'est ce que je veux !' cria-t-elle soudain. 'Je ne veux pas continuer à vivre sans mon petit Pierre !'

Dans leur extase sadique, les gens ont transformé le meurtre de masse public en une fête populaire... Cinq jeunes femmes avaient été attachées à un pilier publicitaire, la corde s'enroulant autour d'elles à plusieurs reprises. Leurs sept enfants avaient été entassés dans une sorte de caniveau à leurs pieds... [Une] femme tchèque, peut-être âgée de 50 ans, versait de l'essence sur les mères attachées. D'autres leur crachaient au visage, les giflaient et leur arrachaient des poignées de cheveux entières. Puis la plus âgée d'entre elles, riant frénétiquement, a allumé un journal et a couru autour du pilier en tenant le papier brûlant en direction des victimes imbibées d'essence. Comme un éclair, le pilier et les cinq autres ont disparu dans des flammes de plusieurs mètres de haut... Les spectateurs n'avaient pas remarqué qu'un des Allemands en feu avait déchiré la corde carbonisée et s'était jeté dans les flammes qui se sont propagées à travers la grille. Avec la force d'un courage qui dépasse la mort, elle a soulevé la grille et, couchée sur le ventre, a essayé de s'approcher de l'enchevêtrement d'enfants en feu. Sans vie, elle gisait dans les flammes.

Pendant ce temps, les quatre autres femmes, en feu des pieds aux cheveux, s'étaient affaissées, le support commun de la corde ayant disparu. C'est alors que leurs meurtriers ont commencé à danser autour du pilier, en se réjouissant et en acclamant. Les hurlements des bouchers devinrent encore plus forts.

Sur la place Wenzels, il n'y avait pas un seul lampadaire sans qu'un soldat allemand y soit pendu. La plupart d'entre eux avaient été blessés à la guerre... Une foule bondissant de joie entourait littéralement une clairière en forme d'arène, au centre de laquelle deux hommes tenaient une jeune Allemande toute nue. Chacun de ses seins avait été percé d'une grande épingle de sûreté, à laquelle étaient accrochées des croix de fer. Une tige portant un drapeau à croix gammée à une extrémité avait été enfoncée dans son nombril... Une Allemande nue gisait immobile à côté de son enfant piétiné. Elle avait été battue à mort. Une blessure béante à la tête révéla son cerveau, qui suintait.

Plusieurs hommes avaient été traînés par un camion de la Wehrmacht. Ils avaient les mains liées, l'autre extrémité de la corde était attachée à l'attelage situé sous l'arrière du camion... Un jeune Tchèque est monté sur le siège du conducteur... Lorsque le camion a démarré, les spectateurs sont tombés dans une frénésie de haine... Les cinq captifs ont été tirés par des cordes d'une longueur de dix-huit mètres de long. Jusqu'à présent, ils ont pu suivre le camion.

Mais plus le chauffeur prenait de la vitesse, plus il leur était impossible de tenir le coup. L'un après l'autre, ils sont tombés, ont été projetés en avant et ont été traînés à une vitesse toujours plus grande. Après quelques rounds, les Allemands ont été mutilés au point d'être méconnaissables. Un seul morceau de sang, de chair et de terre constituait le pitoyable butin de ce char de la bestialité. »[718]

Dans l'immense stade des sports, des milliers d'Allemands avaient été rassemblés sur le terrain pour amuser un public qui riait et hurlait. « *Sous nos yeux… [ils] ont été torturés à mort de toutes les manières possibles »,* se souvient Joséphine Waimann. « *Le souvenir le plus marquant est celui de la femme enceinte dont le ventre... des Tchèques en uniforme ont ouvert le ventre, arraché le fœtus et, en hurlant de joie, ont fourré un teckel dans le ventre déchiré de la femme, qui criait terriblement... Le massacre qui se déroulait dans l'arène sous*

[718] Ingomar Pust, "Screams From Hell," Kronenzeitung (29 mars 1994), p. 24.

nos yeux était comme celui de la Rome antique. »[719]

L'horreur née à Prague se propage rapidement au reste de la Tchécoslovaquie, en particulier dans le Sudentland, où les Allemands vivaient depuis plus de sept siècles.

« *Prenez tout aux Allemands »,* demanda le Président tchèque, Edvard Benes, « *ne leur laissez qu'un mouchoir pour sangloter !* »[720]

« *Vous pouvez tuer des Allemands, ce n'est pas un péché »,* s'est écrié un prêtre à la foule du village.[721] À Bilna, un chroniqueur écrivit :

> *« Hommes et femmes étaient rassemblés sur la place du marché, devaient se déshabiller et étaient obligés de marcher en file indienne tout en étant battus par la population avec des fouets et des cannes. Puis… les hommes devaient ramper à quatre pattes, comme des chiens, l'un derrière l'autre, pendant ce temps ils étaient battus jusqu'à perdre le contrôle de leurs intestins ; chacun devait lécher les excréments de celui qui était devant lui. Cette torture a continué jusqu'à ce que beaucoup d'entre eux soient battus à mort... Ce qui a été fait aux femmes là-bas ne peut tout simplement pas être décrit, la monstruosité sadique est tout simplement trop grande pour être exprimée. »*[722]

« *Lorsque je suis passé en Tchécoslovaquie après l'effondrement »,* se souvient un soldat allemand, « *j'ai vu des têtes humaines coupées sur les rebords de fenêtres et, dans une boucherie, des cadavres nus étaient suspendus aux crochets à viande.* »[723]

Lorsque la fureur est enfin passée en Tchécoslovaquie, plus de 200 000 personnes ont été massacrées. Des purges similaires des minorités allemandes se sont produites en Roumanie, en Hongrie et en Yougoslavie où des hommes, des femmes et des enfants, par centaines

---

719 Ruthard Collections, article du "Friedlaender Heimatbriefe" (en possession de l'auteur).
720 Ibid., "Paradise Lost," p. 1.
721 Ibid.
722 Ibid., "40 Years Ago: Sudeten German History Book", p. 4.
723 Ibid., "The Furies of Hell," p. 2.

de milliers, ont été massacrés de sang-froid. Dans toute l'Europe, les massacres ne se sont pas limités aux seuls Allemands de souche. Après l'occupation de la France par les Alliés, plus de 100 000 citoyens français ont été assassinés par leurs compatriotes en raison de leur collaboration avec les Allemands ou d'activités anticommunistes. Des meurtres similaires, bien que moins importants, ont eu lieu en Belgique, aux Pays-Bas, au Danemark et en Norvège.

✠ ✠ ✠

Pendant que les pogroms sanglants se déroulent dans toute l'Europe, les forces américaines et britanniques effectuent tranquillement un ratissage secret de leur côté.

Lorsque les Alliés occidentaux envahissent l'Allemagne et l'Autriche, des millions de citoyens soviétiques tombent entre leurs mains. Parmi les nombreux points abordés à Yalta, il y en avait un particulièrement cher à Staline : le rapatriement de tous les citoyens soviétiques, y compris un grand nombre de prisonniers de guerre et de travailleurs forcés.[724] Parmi tous les ressortissants soviétiques, cependant, Staline tient particulièrement à mettre la main sur Andreï Vlasov, le général farouchement anti-communiste qui avait espéré diriger son armée d'un million d'hommes pour la libération de la Russie. Avide comme toujours de plaire à l' « Oncle Joe », Roosevelt et Churchill conviennent avec joie de renvoyer tous les Soviétiques rencontrés, sans tenir compte des lois, des traités ou des préceptes humanitaires communs. Bien que plusieurs rapatriements de prisonniers russes avaient eu lieu peu après Yalta, la crainte de représailles allemandes contre les prisonniers de guerre alliés en avait empêché d'autres.[725] Maintenant que la guerre est terminée et que la menace d'une riposte allemande a disparu, le retour des Russes commence sérieusement.

---

[724] Nikolai Tolstoy, The Secret Betrayal, 1944–1947 (New York : Charles Scribner's Sons, 1977), p. 254.
[725] Ibid., pp. 142, 325.

Comme les soldats soviétiques capturés ou se rendant sous l'uniforme allemand bénéficient de la protection de la Convention de Genève, la plupart des prisonniers russes sont convaincus qu'ils sont hors de portée de Staline ; que les démocraties occidentales, fondées sur la liberté et le droit, honoreront le traité et les protégeront.[726] Bien que de nombreux soldats britanniques et américains aient d'abord méprisé leurs captifs russes, à la fois parce qu'ils étaient un ennemi et parce qu'ils étaient des « traîtres » à leur pays, l'attitude de beaucoup a commencé à s'assouplir après un examen plus approfondi.

« *Lorsque le dépistage a commencé, j'éprouvais peu de sympathie pour ces Russes dans leurs uniformes allemands abîmés… »,* écrivit William Sloane Coffin, Jr., qui était traducteur pour plusieurs colonels qui interrogeaient les prisonniers. « *Mais alors que les colonels, désireux d'établir leur couverture et de satisfaire leur curiosité, encourageaient les Russes à raconter leur histoire personnelle, j'ai commencé à comprendre le dilemme auquel les hommes avaient été confrontés.* »[727]

> *« Ils ont parlé non seulement des cruautés de la collectivisation dans les années trente, mais aussi des arrestations, des fusillades et des déportations massives de familles. Beaucoup de ces hommes avaient eux-mêmes passé du temps dans les prisons soviétiques... Bientôt, cela a tellement attisé ma curiosité que j'ai commencé à passer des soirées dans le camp à écouter de plus en plus de récits d'arrestations et de tortures... Écouter... les histoires personnelles de ceux qui avaient rejoint l'armée de Vlasov me mettait de plus en plus mal à l'aise avec les mots 'traître' et 'déserteur', tels qu'ils étaient appliqués à ces hommes. Peut-être le régime de Staline était-il digne de désertion et de trahison ? »*[728]

Un prisonnier russe, un parmi les milliers capturés par les Allemands qui ont rejoint Vlasov plutôt que de mourir de faim dans un camp de prisonniers de guerre ajouta :

---

[726] Elliott, *Pawns of Yalta*, pp. 248-249
[727] Ibid., p. 94.
[728] Ibid.

« Vous pensez, capitaine, que nous nous sommes vendus aux Allemands pour un morceau de pain ? Dites-moi, pourquoi le gouvernement soviétique nous a-t-il abandonné ? Pourquoi a-t-il abandonné des millions de prisonniers ? Nous avons vu des prisonniers de toutes les nationalités, et ils ont été pris en charge. Par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, ils ont reçu des colis et des lettres de chez eux ; seuls les Russes n'ont rien reçu. À Kassel, j'ai vu des prisonniers noirs américains, et ils ont partagé avec nous leurs gâteaux et leurs chocolats. Alors pourquoi le gouvernement soviétique, que nous considérions comme le nôtre, ne nous a pas envoyé au moins quelques biscuits durs ordinaires ?... N'avons-nous pas combattu ? N'avons-nous pas défendu le gouvernement ? N'avons-nous pas combattu pour notre pays ? Si Staline refusait d'avoir quoi que ce soit à faire avec nous, nous ne voulions pas avoir quoi que ce soit à voir avec Staline ! »[729]

« *J'ai perdu, donc je reste un traître… »,* concéda Vlasov lui-même, qui, bien qu'il aurait pu facilement se sauver, a plutôt choisi de partager le sort de ses hommes. Cependant, comme le général russe le rappela à ses ravisseurs, s'il était un traître pour avoir cherché de l'aide étrangère afin de libérer son pays, il en était de même à leur époque pour George Washington et Benjamin Franklin.[730]

En dépit de la Convention de Genève, et malgré la forte probabilité que les rapatriés soient massacrés, le général Eisenhower et d'autres hauts responsables sont déterminés à ce que le rapatriement russe soit effectué à la lettre. Avant même la fin de la guerre, de terribles signes avant-coureurs étaient apparus.

Lorsque le gouvernement britannique se prépare à faire revenir d'Angleterre des milliers de Soviétiques durant l'hiver de 1944-1945, de nombreux prisonniers tentent de se suicider ou de s'échapper. Une fois que la misérable cargaison est finalement forcée de monter à bord des navires, des gardes costauds sont postés pour empêcher les prisonniers de sauter par-dessus bord. En arrivant dans les ports russes, peu de

729 Tolstoy, *Secret Betrayal*, p. 41.
730 Ibid, p. 292.

marins britanniques pouvaient douter du sort de leurs charges une fois qu'ils avaient été mis hors de vue par le NKVD, ou la police secrète. À Odessa, sur la mer Noire, des bombardiers bruyants apparaissent bientôt et tournent en rond au-dessus des docks, tandis que des scieries bruyantes se joignent au chœur pour noyer le bruit des cris et des coups de feu qui résonnent dans les entrepôts. En moins d'une demi-heure, les avions se sont envolés, les scieries ont fermé et tout redevient calme.[731] Un scénario similaire se déroule lorsque quatre mille Soviétiques sont rapatriés de force des États-Unis.[732]

Pour prévenir les émeutes russes en Europe à la fin de la guerre, les autorités alliées ont gardé les opérations top secrètes, avec seulement un minimum d'officiers au courant des mouvements. En outre, des rumeurs et contre-rumeurs ont été lancées, selon lesquelles les prisonniers seraient bientôt transférés dans des camps plus propres ou même libérés.[733] Tous les Américains n'avaient pas le courage de le faire. En tant que traducteur, William Sloane Coffin, Jr. avait non seulement appris à aimer et à respecter les hommes, mais aussi à comprendre leur situation. La nuit précédant le rapatriement surprise du camp de Plattling, les Russes ont organisé une représentation théâtrale en l'honneur de plusieurs interrogateurs américains. Malades de leur propre trahison, les officiers ont passé la nuit à boire et ont ordonné à Coffin de les remplacer. [734]

> *« Pendant un certain temps, j'ai cru que j'allais être physiquement malade. Plusieurs fois, je me suis tourné vers le commandant [russe] assis à côté de moi. Il aurait été facile de le prévenir. Il était encore temps. Le camp était très peu gardé. Une fois dehors, les hommes pouvaient déchirer leurs cartes d'identité, prendre d'autres vêtements... Mais je ne pouvais pas me résoudre à le faire. Ce n'est pas que j'avais peur de passer en cour martiale... Mais j'avais aussi mes ordres... Le plus près que je me sois approché, c'était*

731 Ibid., pp. 128-130.
732 Elliott, *Yalta*, p. 90.
733 Ibid., p. 91.
734 Ibid., p. 94.

à la porte quand le commandant m'a dit bonne nuit... J'ai failli m'évanouir... 'Sortez et vite.' Mais je ne l'ai pas fait. Au lieu de cela, je suis parti en maudissant le commandant pour sa confiance. »[735]

Le lendemain, dans l'obscurité qui précède l'aube, alors que les chars et les projecteurs entourent le camp, des centaines de soldats américains s'y installent. Bien que surpris, certains Russes agissent rapidement.

« *Malgré le fait qu'il y avait trois GI pour chaque Russe »,* nota Coffin, « *j'ai vu plusieurs hommes se suicider. Deux d'entre eux se sont fracassés la tête à travers les fenêtres en sciant leur cou sur le verre brisé jusqu'à ce qu'ils se coupent les veines jugulaires. Un autre a pris ses lanières de bottes en cuir, a attaché une boucle au sommet de sa couchette à trois étages, a passé sa tête dans le nœud coulant et a fait un saut périlleux arrière sur le bord qui lui a brisé la nuque.* »[736]

Avec des matraques, les troupes conduisent impitoyablement les survivants surpris dans des camions qui les attendent et qui se dirigent bientôt vers les lignes soviétiques.[737]

« *Nous nous tenions au-dessus d'eux avec des fusils et nos ordres étaient de tirer pour tuer s'ils essayaient de s'échapper de notre convoi »,* déclara un officier américain dans l'un de ces groupes. « *Il va sans dire que beaucoup d'entre eux ont risqué leur vie pour s'échapper.* »[738]

Tout comme les marins britanniques et américains qui avaient livré une cargaison vivante à son bourreau, les soldats alliés savaient très bien que le voyage était un aller simple.

« *Nous… avons comprenis qu'ils allaient vers leur mort. Il n'y a jamais eu le moindre doute à ce sujet »,* admit un Tommy britannique. « *C'est cette nuit-là et le jour suivant que nous avons commencé à compter les tirs d'armes légères provenant du secteur russe avec l'accompagnement de la meilleure chorale d'hommes*

[735] Ibid., p. 95.
[736] Ibid., pp. 1-2.
[737] Tolstoy, *Betrayal*, p. 357.
[738] Ibid., p. 323.

que j'ai jamais entendue. Les voix résonnaient dans toute la campagne. Puis les coups de feu étaient suivis d'une immense acclamation. »[739]

De la même façon que les autres membres de l'Armée de libération russe de Vlasov ont été chassés des camps en Allemagne et en Autriche et remis à Staline, beaucoup, peut-être la plupart, sont morts dans les jours qui ont suivi la livraison.

« *Lorsque nous les avons capturés, nous les avons tués dès que le premier mot russe intelligible est sorti de leur bouche »,* déclara le capitaine Alexandre Soljenitsyne.[740]

Un autre groupe de « traîtres » que Staline était impatient de faire rapatrier étaient les Cosaques. Longtemps connue pour son courage et son indépendance farouche, cette nation haute en couleur avait fui la Russie et les années de persécution communiste lorsque l'armée allemande avait commencé son retrait vers l'ouest.[741] Un soldat allié nota :

> *« En tant qu'armée, ils offraient un spectacle étonnant. Leur uniforme de base était allemand, mais avec leurs chapeaux de cosaques en fourrures, leurs tristes moustaches d'un autre âge, leurs bottes d'équitation à hauteur de genou, et leurs charrettes à cheval grossièrement fabriquées, portant tous leurs biens matériels, y compris leur femme et leur famille, on ne pouvait pas les confondre avec personne d'autre que les Russes. C'était un tableau de la Russie de 1812. Les Cosaques sont célèbres comme cavaliers et ceux-ci ont été à la hauteur de leur réputation. »*[742]

Comme les Américains qui avaient rendu l'armée de Vlasov, les Britanniques étaient désireux d'apaiser Staline en lui rendant les malheureux Cosaques. Mais contrairement aux Américains, les Britanniques ont compris qu'en séparant les trente mille partisans de leurs chefs, ils faciliteraient les transferts. Lorsque les anciens ont été

739 Ibid., p. 186.
740 Elliott, *Yalta*, p. 195.
741 Tolstoy, p. 152.
742 Ibid., p. 160.

invités à participer à une « conférence » sur leur réinstallation ailleurs en Europe, ils se sont pliés à cette demande. Honnêtes et peu sophistiqués – beaucoup ayant servi dans l'ancienne armée impériale – les officiers cosaques ont été facilement trompés.[743]

« *Sur l'honneur d'un officier britannique...* », assurèrent les Anglais lorsque les gens s'interrogèrent à propos de leurs chefs. « *Ils reviendront tous ce soir. Les officiers vont seulement à une conférence.* »[744]

Avec la décapitation de la nation cosaque, le travail de rapatriement des autres a été facilité, mais pas facile. Lorsque les hommes, les femmes et les enfants des différents camps cosaques refusent de monter dans les camions et de se rendre volontairement à leur abattage, des Tommies, armés de fusils, de baïonnettes et de pioches, interviennent. « *NOUS PRÉFÉRONS LA MORT plutôt que de retourner en Union soviétique…,* » pouvait-on lire sur les panneaux imprimés dans un anglais médiocre. « *Nous, les maris, les mères, les frères, les sœurs et les enfants prions pour notre salut !!!* »[745]

Un officier britannique du camp des Cosaques de Lienz, en Autriche a écrit :

> *« Dès que le peloton s'est approché pour commencer le chargement, les gens se sont formés en une masse solide, agenouillés et accroupis, les bras autour du corps des autres. Alors que les personnes se trouvant à la périphérie du groupe étaient éloignées, les autres se comprimaient en un corps encore plus serré, et alors que la panique s'emparait d'eux [ils] commençaient à grimper les uns sur les autres dans des efforts frénétiques pour s'éloigner des soldats. Le résultat a été une pyramide d'êtres humains hystériques et criards, sous laquelle un certain nombre de personnes ont été piégées. Les soldats ont fait des efforts désespérés pour diviser cette masse afin d'essayer de sauver la vie des personnes coincées en dessous, et des piques et des crosses de fusil furent utilisées sur les bras et les jambes pour forcer les*

[743] Ibid., p. 178.
[744] Ibid., p. 172.
[745] Ibid, p. 202.

individus à relâcher leur prise. Lorsque nous avons finalement évacué ce groupe, nous avons découvert qu'un homme et une femme avaient suffoqué. Chaque personne de ce groupe a dû être transportée de force dans les camions. »[746]

Lorsqu'une foule compacte était battue jusqu'à soumission, les troupes avançaient péniblement vers une autre. Une mère cosaque se remémore la scène alors que les Tommies ouvraient la voie à coups de matraques :

« Il y eu une grande cohue ; je me suis retrouvée debout sur le corps de quelqu'un, et je ne pouvais que lutter pour ne pas lui marcher sur le visage. Les soldats attrapaient les gens un par un et les précipitaient vers les camions, qui partaient maintenant à moitié pleins. De tous côtés, on entendait des cris dans la foule : 'Avaunt thee, Satan ! Le Christ est ressuscité ! Seigneur, aie pitié de nous !'

Ceux qu'ils attrapaient luttaient désespérément et étaient battus. J'ai vu comment un soldat anglais a enlevé un enfant à sa mère et a voulu le jeter dans le camion. La mère a saisi la jambe de l'enfant, et ils ont chacun tiré dans des directions opposées. J'ai ensuite vu que la mère ne tenait plus l'enfant et que celui-ci avait été projeté contre le côté du camion. »[747]

Comme dans le cas ci-dessus, les soldats ont d'abord essayé d'arracher les enfants des bras de leur mère, car une fois qu'un enfant avait été jeté dans un camion, les parents étaient sûrs de le suivre. Dans le tumulte, certaines victimes ont réussi à se libérer et à s'enfuir. La plupart étaient fauchées par des mitrailleuses. Celles qui n'étaient pas touchées se sont noyées dans la rivière voisine ou ont tranché la gorge de toute leur famille. Rien que pour l'opération de Lienz, pas moins de sept cents hommes, femmes et enfants se sont suicidés ou ont été abattus par balles et avec les baïonnettes.[748]

Finalement, toute la nation cosaque a été livrée aux Soviétiques. En

[746] Ibid., p. 208.
[747] Ibid., pp. 208-209.
[748] Ibid., p. 212.

quelques jours, la plupart d'entre eux étaient soit morts, soit enfermés dans des wagons à bestiaux pour le voyage aller simple vers la Sibérie.[749]

Certes, tous les officiers britanniques ou américains n'avaient pas le cœur à ces rapatriements, connus largement - et à juste titre - sous le nom d'« Opération Keelhaul ». Certains ont même mis leur carrière en jeu. Lorsqu'Alex Wilkinson a reçu l'ordre de remettre aux Soviétiques les Russes de son district, le colonel britannique a répondu : « *Seulement s'ils veulent y aller* ».

> *« Il m'a alors été suggéré de les ramasser et de les mettre dans les trains, qu'ils le veuillent ou non. J'ai alors demandé comment les mettre dans les trains ? Et on m'a dit que quelques mitrailleuses pourraient les faire changer d'avis. Ce à quoi j'ai répondu : 'Cela n'arrivera PAS tant que je serais ici'.»*[750]

Lorsque Wilkinson accepte d'obéir aux ordres « *à la seule condition que les trains aillent vers l'Ouest et NON PAS À L'EST »,* son commandant est furieux.

« *Dans les quinze jours qui ont suivi cette réunion »,* déclara le colonel, « *j'ai été relevé de mon commandement et renvoyé en Angleterre avec un rapport indiquant que 'je manquais de dynamisme'* ».[751]

Un autre officier britannique qui « manquait de dynamisme » était sir Harold Alexander. « *Pour obliger… un rapatriement »,* écrivit le maréchal qui se trouvait en Italie à son gouvernement, « *impliquerait certainement l'usage de la force, ou de les pousser au suicide... Un tel traitement, couplé en sachant que ces malheureux sont envoyés à une mort presque certaine, est tout à fait contraire aux traditions de la démocratie et de la justice telles que nous les connaissons.* »[752]

---

749 Ibid., p. 221.
750 Ibid., p. 354.
751 Ibid.
752 Elliott, *Yalta*, pp. 114-115.

Malheureusement, ces actes courageux ont peu d'impact sur les rapatriements. Alexander, comme Wilkinson, est bientôt envoyé ailleurs et des officiers moins enclins à causer des ennuis prennent leur place. Néanmoins, la nouvelle de ce qui se passe se répand, forçant les hauts fonctionnaires alliés à nier.

« *Il n'est pas et n'a pas été la politique des gouvernements américains et britannique [sic] de rapatrier quelque russe que ce soit contre son gré… »,* assura un porte-parole du Commandement suprême allié.[753]

« *Aucun cas de coercition n'a été porté à notre attention … »,* lui fait écho le secrétaire d'État américain George C. Marshall. « *Il est contraire à la tradition américaine que nous obligions ces personnes, qui sont maintenant sous notre autorité, à repartir contre leur volonté.* »[754]

Le peu d'inquiétude de l'opinion publique ayant été dissipé par de telles annonces, les Alliés travaillent fébrilement pour remplir leur pacte avec Staline. « *Nous devons nous débarrasser de TOUS ces gens le plus vite possible* », écrivit un Winston Churchill impatient.[755]

Une autre catégorie de Russes que les Alliés rapatrient est les prisonniers de guerre aux mains des Allemands. En raison de l'équation bien connue de Staline, qui assimile la capture ou la reddition sur le champ de bataille à une trahison, peu de ces vétérans de l'armée rouge affamés, malades et en haillons étaient impatients de revenir là où, dans le meilleur des cas, une mort lente et douloureuse les attendait en Sibérie. Et même pour ces patriotes inébranlables qui refusaient résolument de collaborer avec les Allemands et restaient dans leurs camps de prisonniers, où ils mangeaient de l'écorce d'arbres, de l'herbe et leurs camarades morts, une « décennie » – ou dix ans en Sibérie – était quasi-obligatoire.[756] Lorsqu'un garde russe curieux interrogeait un tel rapatrié pour savoir ce qu'il avait fait pour mériter une peine de

[753] Ibid., p. 120.
[754] Ibid., p. 121.
[755] Tolstoy, *Betrayal*, p. 276.
[756] Elliott, p. 205.

vingt-cinq années, le malheureux prisonnier répondait : « Rien du tout. »

« *Tu mens »,* disait en riant le garde, « *la peine pour 'rien du tout' est de dix ans*. »[757]

Un autre groupe sur la liste apparemment interminable que Staline voulait récupérer était celui des travailleurs esclaves soviétiques. Une fois de plus, les Alliés se sont empressés d'obtempérer.

« *Nous devions faire le tour des fermes pour récupérer les Russes qui y travaillaient comme ouvriers agricoles »,* se souvient un lieutenant britannique. « *C'était pour la plupart, des hommes et des femmes âgés, et nous étions surpris et quelque peu perplexes de voir ces gens qui avaient littéralement été esclaves dans des fermes allemandes, tomber à genoux devant nous et nous supplier d'être autorisés à rester, et pleurer amèrement – et non pas de joie – lorsqu'on leur disait qu'ils étaient renvoyés en Russie.* »[758]

« *Il est très vite apparu »,* ajouta un autre officier anglais, « *que 99 % de ces personnes ne voulaient pas retourner dans la mère patrie, parce que : (a) elles craignaient le Parti communiste et la vie qu'elles avaient vécue en Russie soviétique et (b) la vie d'esclaves ouvriers dans l'Allemagne nazie était meilleure que la* 'vie' *en Russie.* »[759]

En raison de leur exposition à l'Ouest avec ses libertés et son niveau de vie élevé, Staline craignait à juste titre l'influence « contaminante » que ces esclaves pourraient avoir sur le communisme à domicile et à l'étranger s'ils étaient autorisés à rester.

Staline exigeait également le retour des émigrés, c'est-à-dire des Blancs qui avaient combattu les bolcheviks en 1917 et avaient fui vers l'Ouest après leur défaite. Parmi eux, il y avait des individus qui n'étaient que des enfants au moment de la révolution. En effet, les Alliés étaient tellement disposés à se conformer à toutes les exigences

---

[757] Ibid., p. 206.
[758] Ibid., p. 123.
[759] Tolstoy, *Betrayal*, pp. 314-315.

de Staline que les autorités soviétiques furent elles-mêmes surprises de la facilité avec laquelle ce dernier groupe de « traîtres » fut livré au bourreau.[760]

Les rafles et les rapatriements se poursuivent à travers l'Europe jusqu'à ce que plus de cinq millions de citoyens soviétiques soient finalement livrés à la mort, à la torture et à l'esclavage.[761] Cependant, si les Alliés s'attendaient à enchanter Staline par leurs actions, ils se trompaient. En fait, c'est tout le contraire qui s'est produit. Considérant à juste titre les rapatriements comme une trahison de l'Occident envers ses alliés naturels, le dictateur rouge et les autres dirigeants soviétiques ont considéré l'ensemble du programme comme une preuve de la décadence morale américaine et britannique et une tentative flagrante et « humiliante » d'apaisement.[762]

Curieusement, c'est le Liechtenstein, l'une des plus petites nations d'Europe, que Staline respectait le plus, car c'était le Liechtenstein – un pays sans armée et avec une force de police de seulement onze hommes – qui a eu l'intégrité morale de faire ce que les autres n'ont pas osé faire. Lorsque les communistes ont exigé avec colère le retour de tous les citoyens soviétiques dans les limites de la petite nation pour *« crimes contre la patrie »*, le prince François-Joseph II a demandé poliment mais fermement des preuves. Quand aucune ne s'est manifestée, les Soviétiques ont tranquillement laissé tomber l'affaire. Un journaliste se souvient : « *J'ai demandé au Prince s'il n'avait pas eu de doutes ou de craintes quant au succès de cette politique à l'époque. Il semblait assez surpris de ma question. 'Oh non', a-t-il expliqué, 'si vous parlez fermement avec les Soviétiques, ils sont assez contents. C'est, après tout, la langue qu'ils comprennent.* »[763]

Lorsque les camps sont finalement nettoyés et que cet acte tragique

---

760 Ibid., 250; Elliott, *Yalta*, pp. 86, 104.
761 Elliott, p. 96 ; Juergen Thorwald, *The Illusion - Soviet Soldiers in Hitler's Armies* (New York : Hartcourt, Brace, Jovanovich, 1974), p. 314.
762 Tolstoy, *Betrayal*, pp. 193, 250, 368.
763 Ibid., p. 394.

est accompli, de nombreux soldats qui y avaient participé ne souhaitent rien d'autre qu'oublier toute cette histoire. La plupart constatent cependant qu'ils ne le peuvent pas.

« *Mon rôle dans… l'opération m'a laissé un fardeau de culpabilité que je porterai certainement le reste de ma vie »,* avoua William Sloane Coffin, Jr.[764]

« *Les cris de ces hommes, leurs tentatives de fuite, voire de suicide plutôt que de rentrer en Union soviétique... continuent d'empoisonner ma mémoire »,* disait aussi le général de brigade Frank L. Howley.[765]

« *C'était tout simplement inhumain »,* dit simplement un GI américain.[766]

Bien conscients que certains détails sordides de l'Opération Keelhaul allaient faire surface, les dirigeants alliés s'empressent d'étouffer les rumeurs et de rassurer le grand public. « *Le gouvernement des États-Unis a pris une position ferme contre tout rapatriement forcé et continuera à maintenir cette position… »,* déclara un porte-parole du ministère de la guerre longtemps après que la plupart des rapatriés russes aient été tués ou réduits en esclavage. « *Il n'est pas question qu'un réfugié soit renvoyé chez lui contre son gré.* »[767] Procéder autrement, avait plus tard renchéri le général Eisenhower, « *violerait les principes humanitaires fondamentaux auxquels nous sommes attachés.* »[768]

Alors même qu'il apaisait les inquiétudes du public concernant le rapatriement des Russes, les « principes humanitaires » d'Eisenhower étaient à l'œuvre dans les nombreux camps de concentration américains.

✠ ✠ ✠

764 Elliott, p. 104.
765 Ibid.
766 Ibid., p. 93.
767 Ibid., p. 120.
768 Ibid., p. 102.

« *Dieu, que je hais les Allemands »,* écrivait Eisenhower à sa femme en 1944.[769] Comme Mme Eisenhower et tous les proches du général le savaient, la haine de Dwight David Eisenhower pour tout ce qui est allemand était tout simplement pathologique.

Avec la capitulation finale le 8 mai, le commandant suprême des forces alliées se retrouve aux commandes de plus de cinq millions de soldats ennemis en haillons, fatigués mais vivants.[770] « *Il est dommage que nous n'ayons pas pu en tuer plus »,* murmura le général, mécontent du bilan du plus grand bain de sang de l'histoire de l'humanité.[771] Et donc, le commandant allié s'est contenté du second choix : s'il ne pouvait pas tuer d'Allemands armés en tant de guerre, il tuerait des Allemands désarmés en temps de paix. Parce que la Convention de Genève garantissait aux prisonniers de guerre des pays signataires la même nourriture, le même abri et les mêmes soins médicaux que leurs ravisseurs, et parce que ces lois doivent être appliquées par la Croix-Rouge internationale, Eisenhower contourne simplement le traité en créant sa propre catégorie de prisonniers. Sous la reclassification du général, les soldats allemands ne sont plus considérés comme des prisonniers de guerre, mais comme des DEF – Forces ennemies désarmées. Grâce à ce tour de passe-passe, et en violation directe de la Convention de Genève, Eisenhower peut désormais traiter en secret avec ceux qui sont en son pouvoir, à l'abri des regards indiscrets du monde extérieur.[772]

Même avant la fin de la guerre, des milliers de prisonniers de guerre allemands sont morts en captivité aux États-Unis de faim, de négligence et, dans de nombreux cas, assassinés purement et simplement. Un survivant d'un camp en avril 1945 écrivit :

> *« Chaque groupe de dix avait droit à un espace extérieur correspondant à la superficie d'une salle de séjour de taille moyenne. Nous avons dû vivre*

769 Bacque, *The Last Dirty Secret*, p. 34.
770 Ibid., p. 32.
771 Bacque, *Other Losses*, p. 160.
772 Bacque, *Last Dirty Secret*, pp. 34, 37, 38.

comme ça pendant trois mois, sans toit au-dessus de nos têtes. Même les blessés graves n'avaient droit qu'à une botte de paille. Et il pleuvait sur le Rhin. Pendant des jours. Et nous étions toujours à l'air libre. Les gens tombaient comme des mouches. Puis, nous avons reçu nos premières rations... Nous avons eu une tranche de pain pour dix hommes. Chaque homme a reçu une petite bande de cette seule tranche... Et cela a duré trois longs mois. Je ne pesais que 40 kilos. Les morts étaient évacués tous les jours. Puis une voix venait du haut-parleur : 'Soldats allemands, mangez lentement. Vous n'avez rien mangé depuis longtemps. Lorsque vous recevrez aujourd'hui vos rations de l'armée la mieux nourrie du monde, vous mourrez si vous ne mangez pas lentement'. »[773]

Lorsque deux membres du corps médical de l'armée américaine tombent sur un des camps d'Eisenhower, ils sont horrifiés par ce qu'ils voient :

« Blottis l'un contre l'autre pour se réchauffer, derrière les barbelés, il y avait un spectacle impressionnant – près de 100 000 hommes hagards, apathiques, sales, décharnés, regardant dans le vide, vêtus d'uniformes couverts de boue et se tenant dans la boue jusqu'aux chevilles... Le commandant de la division allemande a indiqué que les hommes n'avaient pas mangé depuis au moins deux jours et que l'approvisionnement en eau était un problème majeur, alors qu'à 200 mètres de là, le Rhin avait atteint son niveau de débordement. »[774]

Avec la reddition allemande et l'effacement total de la menace de représailles contre les prisonniers de guerre alliés, les décès dans les camps de concentration américains se sont accélérés de façon spectaculaire : alors que des dizaines de milliers de personnes meurent de faim et de soif, des centaines de milliers d'autres périssent de surpopulation et de maladie. Hugo Stehkamper âgé de seize ans raconte :

« Je n'avais qu'un pull pour me protéger de la pluie battante et du froid.

[773] Pechel, *Voices From the Third Reich*, pp. 505-506.
[774] Bacque, *Secret*, p. 36.

Il n'y avait tout simplement pas d'abri. On se tenait là, trempés jusqu'à l'os, dans des champs qu'on ne pouvait plus appeler des champs, ils étaient ravagés. On devait faire un effort quand on marchait, même pour sortir nos chaussures de la boue…

Je ne comprends pas comment nous avons pu rester debout pendant des jours et des jours sans nous asseoir, sans nous allonger, juste debout, complètement trempés. Pendant la journée, nous marchions en rond, blottis les uns contre les autres pour essayer de nous réchauffer un peu. La nuit, nous nous tenions debout parce que nous ne pouvions pas marcher et nous essayions de rester éveillés en chantant ou en fredonnant des chansons. Sans cesse, l'un d'entre nous s'effondrait à cause de la fatigue et les genoux qui faiblissaient. »[775]

Un camarade affamé d'un camp près de Remagen ajouta :

« Les latrines consistaient en de simple morceaux de bois jetés par-dessus les fossés à côté des clôtures de barbelés. Pour dormir, tout ce que nous pouvions faire c'était creuser un trou dans le sol avec les mains, puis de s'accrocher dans le trou... À cause de la maladie, les hommes devaient déféquer sur le sol. Bientôt, beaucoup d'entre nous étaient trop faibles pour enlever leur pantalon en premier. Nos vêtements étaient donc infectés, tout comme la boue dans laquelle nous devions marcher, nous asseoir et nous coucher. Au début, il n'y avait pas d'eau du tout, sauf la pluie...

Nous devions marcher entre les trous de la terre molle projetée par le creusement, il était donc facile de tomber dans un trou, mais difficile d'en sortir. La pluie était presque constante le long de cette partie du Rhin au printemps. Il pleuvait une grande partie de la journée. Nous restions sans nourriture une grande partie de la journée. Ensuite, nous recevions un peu de ration K. Je pouvais voir sur l'emballage qu'ils nous donnaient un dixième des rations qu'ils distribuaient à leurs propres hommes... Je me suis plaint au commandant du camp américain, qu'il enfreignait la Convention de Genève, mais il m'a juste dit : 'Oubliez la Convention. Vous n'avez aucun droit.'

[775] Pechel, *Voices*, p. 491.

En quelques jours, certains des hommes qui étaient entrés en bonne santé dans les camps étaient morts. J'ai vu nos hommes traîner de nombreux cadavres jusqu'à la porte du camp, où ils étaient jetés en vrac les uns sur les autres dans des camions, qui les emmenaient. »[776]

« *Les Américains nous traitaient vraiment comme de la merde »,* se souvient un survivant d'un autre camp. « *Tout ce que nous avions à manger, c'était de l'herbe.* »[777] Dans la prison de Hans Woltersdorf, les détenus survivaient grâce à une soupe quotidienne faite de graines pour oiseaux. « *Impropre à la consommation humaine »,* pouvait-on lire sur les sacs.[778] Dans un autre camp, un jeune homme de dix-sept ans en pleurs se tenait jour après jour à côté de la clôture de barbelés. Au loin, le jeune pouvait voir son propre village. Un matin, les détenus se sont réveillés pour trouver le garçon mort, son corps pendu par des gardes et laissé en suspens sur les fils. Lorsque les prisonniers outragés ont crié « *Assassins ! Meurtriers !* » Le commandant du camp les a privés de leurs maigres rations pendant trois jours. « *Pour nous qui étions déjà affamés et qui ne pouvions presque plus bouger à cause de notre faiblesse… cela signifiait la mort »,* déclara l'un des hommes.[779]

« *Les civils des villes et des villages voisins ont été empêchés sous la menace des armes de faire passer de la nourriture aux prisonniers à travers la clôture »,* révéla un autre Allemand qui se trouvait dans un camp près de Ludwigshafen.[780]

Les Alliés victorieux ne manquaient ni de nourriture ni d'abri.

En effet, les dépôts de ravitaillement américains débordaient. « *Plus de stocks que nous ne pourrons jamais utiliser »,* un général annonça. « *[Ils] s'étendent à perte de vue.* » Au lieu de laisser ne serait-ce qu'un filet de cette abondance atteindre les enclos, le régime de famine a été davantage

776 Bacque, *Other Losses*, p. 38.
777 Ibid., p. 39.
778 Woltersdorf, *Gods of War*, p. 176.
779 Bacque, *Other Losses*, pp. 38-39.
780 Lettre de "Anonyme," 14 mars 1998 (copie en possession de l'auteur).

réduit. « *À l'extérieur du camp, les Américains brûlaient de la nourriture qu'ils ne pouvaient pas manger eux-mêmes »,* déclara Werner Laska qui avait connu la famine dans sa prison.[781]

Horrifiée par ce massacre silencieux et secret, la Croix-Rouge internationale – qui disposait de plus de 100 000 tonnes de nourriture stockées en Suisse – a tenté d'intercéder. Cependant, lorsque deux trains chargés de provisions atteignent les camps, ils sont refoulés par des officiers américains.[782]

« *Ces nazis reçoivent une dose de leur propre médicament »,* déclara fièrement un commandant de prison à l'un des conseillers politiques d'Eisenhower.[783]

« *Les soldats allemands ne sont pas des condamnés de droit commun »,* protesta un responsable de la Croix-Rouge, « *ils ont été appelés pour combattre dans une armée nationale pour des raisons patriotiques et ne pouvaient pas plus refuser le service militaire que les Américains. »*[784]

Comme cet individu, beaucoup d'autres n'ont trouvé aucune justification au massacre de prisonniers sans défense, d'autant plus que le gouvernement allemand avait respecté la Convention de Genève, comme un Américain l'a dit, « à la perfection *».*

« *Je me suis heurté à quelques cas où les Allemands n'ont pas traité les prisonniers selon les règles, ni respecté la Croix-Rouge »,* écrivit le correspondant de guerre Allan Bois du *London Express*.[785]

« *Les Allemands, même dans leurs plus grands moments de désespoir ont obéi à la Convention à bien des égards »,* ajouta un officier américain. « *Il est vrai*

---

781 Bacque, *Secret*, p. 34 ; Martin Brech, "In 'Eisenhower's Death Camps', Part I", The Journal of Historical Review 10, no. 2 (Eté 1990) : p. 162 ;Werner Wilhelm Laska,"In a U.S. Death Camp - 1945," The Journal of Historical Review 10, no. 2 (Eté 1990) : p. 173.
782 Bacque, *Other Losses*, p. 50 ; Bacque, *Secret*, p. 34.
783 Bacque, *Other Losses*, p. 150.
784 Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 28.
785 Ibid., pp. 28-29.

qu'il y a eu des atrocités sur la ligne de front – les passions sont fortement exacerbées là-haut – mais il s'agissait d'incidents et non de pratiques ; et la mauvaise administration de leurs camps de prisonniers américains était très rare. »[786]

Néanmoins, malgré le rapport de la Croix-Rouge selon lequel quatre-vingt-dix-neuf pour cent des prisonniers de guerre américains en Allemagne avaient survécu et étaient sur le chemin du retour, le programme meurtrier d'Eisenhower se poursuit à un rythme soutenu.[787] L'un des officiers qui a refusé de participer au crime et qui a commencé à libérer un grand nombre de prisonniers peu après qu'ils aient été désarmés est George Patton.[788] Le général expliqua :

> *« J'ai insisté [auprès des troupes] sur la nécessité de traiter correctement les prisonniers de guerre, tant en ce qui concerne leur vie que leurs biens. Ma déclaration habituelle était… 'Tuez tous les Allemands que vous pouvez mais ne les mettez pas contre un mur pour les tuer. Tuez-les pendant qu'ils se battent encore. Après qu'un homme se soit rendu, il doit être traité exactement selon les règles de la guerre terrestre, et exactement comme vous espéreriez être traités si vous étiez assez stupides pour vous rendre. Les Américains ne donnent pas de coup de pied dans les dents des gens une fois qu'ils sont à terre'. »*[789]

Bien que d'autres généraux intègres tels que Omar Bradley et J.C.H. Lee aient donné l'ordre de libérer des prisonniers de guerre, Eisenhower les annulait aussitôt. Heureusement, pour les deux millions d'Allemands sous contrôle britannique, Bernard Montgomery refuse de participer au massacre. En effet, peu après la fin de la guerre, le maréchal libère ses prisonniers et la plupart renvoyés chez eux.[790]

Après avoir été transporté d'une enceinte à l'autre, le caporal

---

[786] Ibid.,p. 29.
[787] Ibid.
[788] Bacque, *Other Losses*, p. 51.
[789] Ibid., p. 149.
[790] Bacque, "Last Dirty Secret," pp. 31, 34, 36.

Helmut Liebich avait vu de ses propres yeux toutes les horreurs que les camps de la mort américains avaient à offrir. Dans une enceinte, des gardes amusés formaient des lignes et battaient les prisonniers affamés à coup de gourdin et de bâton alors qu'ils couraient à la recherche de leurs maigres rations. Dans un autre camp de 5 200 hommes, Liebich a vu dix à trente corps être emmenés chaque jour. Dans une autre prison encore, il y avait « *35 jours de famine et 15 jours sans nourriture du tout »,* et le peu que les misérables détenus recevaient était pourri. Enfin, en juin 1945, le camp de Liebich à Rheinberg passe sous contrôle britannique. Immédiatement, les survivants reçoivent de la nourriture et un abri et pour ceux qui, comme Liebich – qui pesait maintenant 44 kilos et était en train de mourir de dysenterie – une assistance médicale rapide a été fournie.[791]

« *C'était merveilleux d'être sous un toit dans un vrai lit »,* se remémore le caporal. « *Nous étions à nouveau traités comme des êtres humains. Les Tommies nous traitaient comme des camarades.* »[792]

Mais avant que les Britanniques ne puissent prendre le contrôle complet du camp, Liebich note que les bulldozers américains nivelaient une section de l'enceinte où des hommes squelettiques – mais vivants – gisaient encore dans leurs trous.[793]

✠ ✠ ✠

Les Allemands aux mains des Français ont, semble-t-il, souffert encore plus que ceux détenus par les Américains. Lorsque la France a demandé des esclaves dans le cadre de son butin de guerre, Eisenhower a transféré plus de 600 000 Allemands vers l'ouest.[794]

---

[791] Bacque, *Other Losses*, pp. 134-135 ; Laska, *In a U.S. Death Camp - 1945*, p. 169.
[792] Bacque, *Other Losses*, p. 135.
[793] Ibid.
[794] Bacque, *Secret*, p. 38.

« *Eh bien ! J'espère que nous ne perdrons jamais une guerre »,* murmura un GI alors qu'il regardait ces êtres brisés et affamés sélectionnés pour l'esclavage.[795]

« *Lorsque nous avons traversé dans Namur en colonne de sept, il y avait aussi une procession catholique qui passait dans la rue »,* se souvient un esclave alors qu'il se déplaçait à travers la Belgique. « *Lorsque les gens ont vu les prisonniers de guerre, la procession s'est dissoute, et ils nous ont jeté des pierres et de la merde de cheval. À partir de Namur, nous avons voyagé en train dans des wagons ouverts. À un moment donné, nous sommes passés sous un pont, et des traverses de voies ferrées ont été jetées de celui-ci dans les wagons remplis de prisonniers de guerre, faisant plusieurs morts. Plus tard, nous sommes passés sous un autre viaduc et des femmes ont soulevé leurs jupes et se sont soulagées sur nous.* »[796]

Une fois en France, les agressions s'intensifient. « *On nous maudissait, on nous crachait dessus et la population française nous a même attaqué physiquement, en particulier par les femmes »,* écrivit Hans von der Heide. « *Je me souviens avec amertume des scènes du printemps 1943, lorsque nous avons fait défiler des prisonniers de guerre américains dans les rues de Paris. Ils étaient menacés et insultés de la même façon par la foule française.* »[797]

Comme les Américains, les Français affament leurs prisonniers. Contrairement aux Américains, les Français utilisent leurs victimes jusqu'à la dernière once de travail avant qu'elles ne tombent raide mortes. « *Je les ai vus se faire battre à coups de crosse de fusil et donner des coups de pied dans les rues de la ville, parce qu'ils s'écroulaient sous la surcharge de travail »,* fait remarquer un témoin de Langres. *« Deux ou trois d'entre eux mouraient d'épuisement chaque semaine. »*[798]

« *Dans un autre camp »,* ajouta un spectateur horrifié, « *les prisonniers ne*

---

795 Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 24.
796 Pechel, *Voices*, pp. 491-492.
797 Hans von der Heide, "From the Allied Camps to the Revisionist Camp," The Journal of Historical Review 12, no. 2 (Eté 1992) : p. 180.
798 Keeling, p. 23.

recevaient qu'un seul repas par jour, mais ils devaient continuer à travailler. Ailleurs, il y a eu tellement de morts récemment que l'espace du cimetière a été épuisé et qu'il a fallu en construire un autre ».[799]

Le journal français le Figaro révéla : « *Dans certains camps de prisonniers de guerre allemands... on peut voir des squelettes vivants… et les morts par sous-alimentation sont nombreuses. Nous apprenons que des prisonniers ont été sauvagement et systématiquement battus et que certains ont été employés à enlever des mines sans équipement de protection, de sorte qu'ils étaient condamnés à mourir tôt ou tard.* »[800]

« *Vingt-cinq pour cent des hommes de notre camp sont morts en un mois »,* a déclaré un esclave de Buglose.[801]

L'asservissement des soldats allemands ne se limite pas à la France. Bien que nourris et traités infiniment mieux, plusieurs centaines de milliers de prisonniers de guerre en Grande-Bretagne sont transformés en esclaves virtuels. L'historien Ralph Franklin Keeling a écrit à l'époque :

> *« Le gouvernement britannique engrange plus de 250 millions de dollars par an grâce à ses esclaves. Le gouvernement, qui se dit ouvertement 'propriétaire' des prisonniers, les loue à tout employeur ayant besoin d'hommes, en leur faisant payer le salaire courant pour un tel travail – généralement 15 à 20 dollars par semaine. Il paie les esclaves de 10 à 20 cents par jour... plus les 'commodités' que les esclaves recevaient habituellement dans les anciens temps de l'esclavage sous forme de vêtements, de nourriture et de logement. »*[802]

Lorsque des prisonniers sont mis au travail pour réaliser des projets pour la grande fête britannique de la « Victoire en Europe », un contremaître anglais se sent obligé de faire cette boutade : « *Je suppose que les Boches se préparent à célébrer leur propre chute. Il semble que ce soit un peu*

---

799 Ibid.
800 Ibid., p. 22.
801 Bacque, "Secret," p. 44.
802 Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 25.

trop. »[803]

La Croix-Rouge internationale proteste en vain :

> *« Les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France... violent les accords de la Croix-Rouge internationale qu'ils ont solennellement signés en 1929. Une enquête menée aujourd'hui au siège de Genève a révélé que le transfert de prisonniers de guerre allemands capturés par l'armée américaine vers les autorités françaises et britanniques à des fins de travail forcé n'est autorisé nulle part dans les statuts de la Croix-Rouge internationale, qui est la plus haute autorité au monde en la matière. »*[804]

✠ ✠ ✠

Pendant ce temps, les Allemands qui n'ont pas été mis en esclavage continuent de périr dans les prisons américaines. Les Landsers qui ne succombent pas à la faim ou à la maladie meurent souvent de soif, même si des cours d'eau coulent parfois à quelques mètres des camps. « *Le manque d'eau était la pire des choses »,* se souvient George Weiss du temps où il se trouvait dans son enceinte où le Rhin coulait juste au-delà des barbelés. « *Pendant trois jours et demi, nous n'avons pas eu d'eau du tout. Nous buvions notre propre urine. Elle avait un goût terrible, mais que pouvions-nous faire ? Des hommes se mettaient à terre et léchaient le sol pour obtenir un peu d'humidité. J'étais si faible que j'étais déjà à genoux.* »[805]

« *D'autres »,* observa le garde américain, Martin Brech, « *ont tenté de s'échapper de façon démente ou suicidaire, en courant à travers champs en plein jour vers le Rhin pour étancher leur soif. Ils ont été fauchés.* »[806]

Comme si leur sort n'était pas déjà assez hideux, les prisonniers

---

[803] Ibid.
[804] Ibid., p. 27.
[805] Bacque, *Other Losses*, p. 40.
[806] Brech, "Eisenhower's Death Camps, Part 1," p. 162.

devenaient parfois la cible de gardes ivres et sadiques qui aspergeaient les camps de tirs de mitrailleuses pour le sport.[807] « *Je pense… »,* continua Brech, « *[que] les soldats non exposés au combat essayaient de prouver leur dureté en s'en prenant aux prisonniers et aux civils.* »

> *« J'ai rencontré un capitaine sur une colline au-dessus du Rhin qui tirait sur un groupe de femmes civiles allemandes avec son pistolet de calibre .45. Quand j'ai demandé : 'Pourquoi ?' il a marmonné, 'entraînement au tir', et à tirer jusqu'à ce que son pistolet soit vide... C'est alors que j'ai réalisé que j'avais affaire à des tueurs de sang-froid remplis de haine moralisatrice. »*[808]

Tout en continuant à refuser l'accès aux camps à la Croix-Rouge et aux autres organismes de secours, Eisenhower insiste auprès de ses lieutenants sur la nécessité du secret. « *Ike [Eisenhower] a fait la déclaration sensationnelle selon laquelle... maintenant que les hostilités sont terminées, l'important était de rester en phase avec l'opinion publique mondiale apparemment que ce soit bien ou mal… »,* rapporta George Patton. « *Après le déjeuner, [il] nous a parlé de façon très confidentielle de la nécessité de la solidarité si l'un d'entre nous était convoqué devant une commission du Congrès.* »[809]

Afin d'éviter que les détails macabres ne parviennent au monde extérieur – et détourner ceux qui avaient déjà filtré – des contre-rumeurs ont circulé selon lesquelles, loin de maltraiter et d'assassiner des prisonniers, les commandants des camps américains refoulaient en fait les Allemands libérés qui essayaient de revenir pour se nourrir et se loger.[810]

En fin de compte, au moins 800 000 prisonniers allemands sont morts dans les camps de la mort américains et français. « *Très probablement »,* écrira plus tard un expert, le chiffre d'un million est plus proche de la réalité. Et ainsi, en temps de « paix », dix fois plus de

---

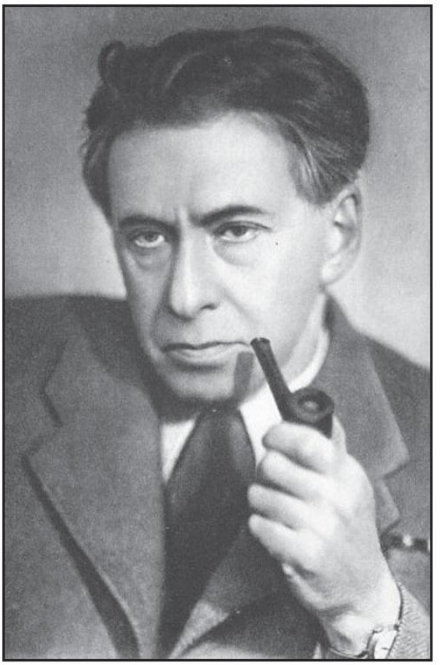
[807] Lettre de "Anonyme," 14 mars 1998 (copie en possession de l'auteur) ; Bacque, Other Losses, p. 92.
[808] Brech, *Death Camps*, p. 162.
[809] Bacque, *Other Losses*, p. 148.
[810] Ibid., p. 149.

Landsers sont morts que sur l'ensemble du front occidental pendant toute la guerre.[811]

Contrairement à ses homologues démocratiques, l'Union soviétique n'a pas fait grand-chose pour cacher au monde le sort des prisonniers allemands qui se trouvaient entre ses mains. Travaillant par centaines de milliers dans les forêts et les mines de Sibérie, les captifs étaient des esclaves purs et simples et aucune tentative n'était faite pour dissimuler ce fait. Pour les Allemands asservis, hommes et femmes, les chances de survivre aux goulags soviétiques étaient encore pires que de s'échapper des camps de la mort américains ou français et un voyage en Sibérie équivalait à une condamnation à mort. Le peu de nourriture que recevaient les esclaves ne servait qu'à maintenir leurs forces afin de pouvoir leur soutirer la dernière goutte d'énergie.

Ainsi, alors que la Wehrmacht, autrefois puissante, était désarmée et réduite en esclavage, et que ses chefs étaient soit morts, soit en attente de jugement pour crimes de guerre, les vieillards, les femmes et les enfants qui restaient dans le Reich démembré se trouvaient totalement à la merci des vainqueurs. Malheureusement pour ces survivants, jamais dans l'histoire du monde la miséricorde n'a été aussi rare.

[811] Bacque, "Secret," p. 38.



(*au-dessus*) Bombes Incendiaires sur l'Allemagne
COURTOISIE DE LA BIBLIOTHÉQUE DU CONGRÉS

(*à gauche*) Ilya Ehrenburg

(*au-dessus*) Hambourg
Sauf indication contraire énoncée les photos sont dans le domaine public

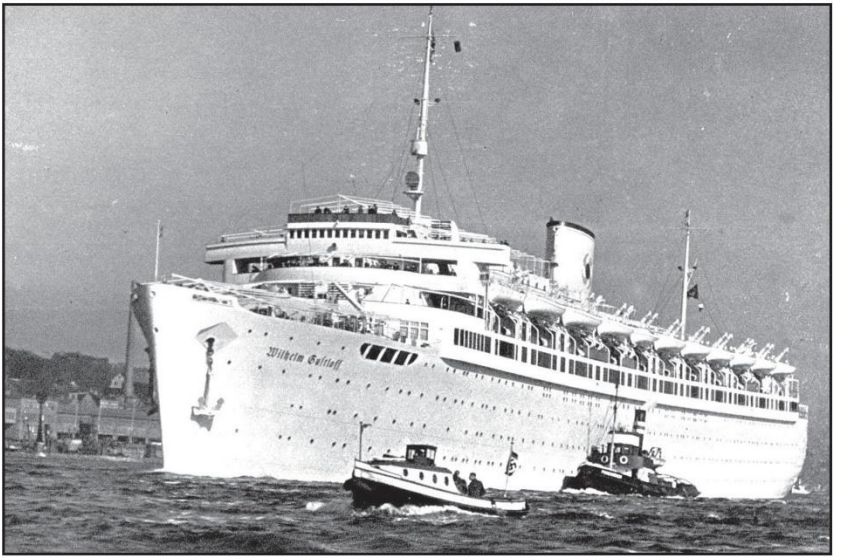
(*à droite*) Arthur Harris
Courtoisie des Archives Nationales

(*au-dessus*) La “Bonne Guerre”

(*à droite*) Les Landsers
Courtoisie des Archives Nationales

(*à droite*) Henry Morgenthau
Courtoisie des Archives
Juives-Américaines

(*au-dessous*) Le *Wilhelm Gustloff*



(*au-dessus*) Jan Montyn
Courtoisie de Jan Montyn

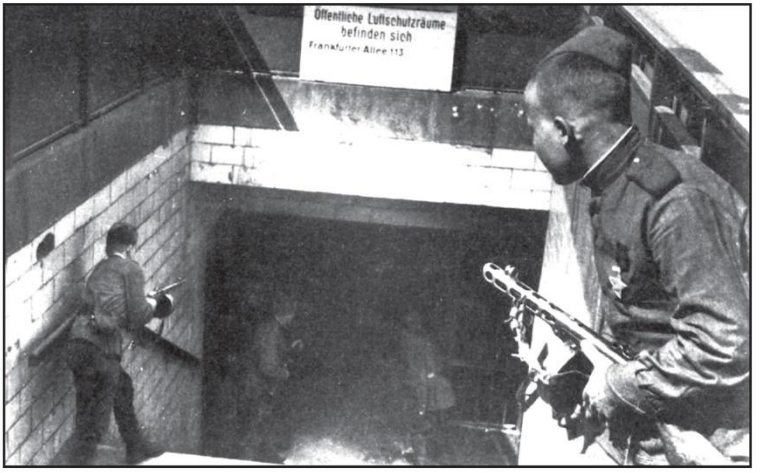
(*au-dessous*) Yalta : Winston Churchill, Franklin Roosevelt et Joseph Staline
Courtoisie des Archives Nationales

(*au-dessus*) Dresde
Courtoisie des Archives
Fédérales Allemandes

(*au-dessous*) La Bataille de Berlin

(*au-dessus*) Adolf Hitler : La Revue Finale
Courtoisie des Archives Nationales

(*au-dessous*) Berlin : La Bataille Souterraine
Courtoisie des Archives de l'État Russe



(*au-dessus*) Dénazification
Courtoisie du Musée Impérial

(*au-dessous*) Le Massacre de Dachau
Courtoisie des Archives Nationales

(*au-dessus*) La Chute de Berlin
Courtoisie des Archives de l'État Russe

(*au-dessous*) Sur la Route de la Sibérie
Courtoisie des Archives de l'État Russe

(*au-dessus*) Chambres de Torture Américaines
Courtoisie du Musée Impérial

(*au-dessous*) Camp de la Mort Américain
Courtoisie des Archives Nationales

(*à droite*) Dwight D. Eisenhower
Courtoisie du Congrés
Américain

(*au-dessous*) Leni Riefenstahl

(*à droite*) Andrei Vlasov

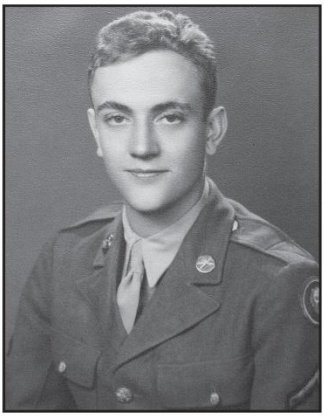
(*au-dessous*) Cavalier Cosaque

(*au-dessus*) Guerre Totale : Le Monde Entier Contre Vous
Courtoisie des Archives Nationales

(*au-dessous*) Butin de Guerre
Courtoisie de Getty Images

(*au-dessus*) Expulsion : des Millions de Déplacés
Courtoisie des Archives Nationales

(*à droite*) Victor Gollancz



(*au-dessus à gauche*) Shlomo Morel

(*au-dessus à droite*) Kurt Vonnegut
Courtoisie des Archives Nationales

(*au-dessous*) Sans Abri, Sans Espoir
Courtoisie des Archives Nationales

9

Une guerre sans fin

Il a suffi de six années pour détruire ce qui avait pris plus de deux millénaires à la nation allemande pour se construire., Lorsque, le 8 mai 1945, les combats s'achevèrent finalement, le Grand Reich allemand, qui avait été l'un des géants industriels les plus modernes du monde, est totalement, complètement et de manière quasi-irréversible, démoli. L'Allemagne, songeait un journaliste américain à la dérive dans les décombres, ressemblait à un véritable « *paysage lunaire* ».[812] Omar Bradley était d'accord avec ça. Après avoir vu de ses propres yeux l'épave noircie et fumante, le général américain rassura ses compatriotes : « *je peux vous dire que l'Allemagne a été totalement et complètement détruite*».[813]

Ce que Léonard Mosley découvre à Hanovre reflète l'état de toutes les villes allemandes à la fin de la guerre. Hanovre, écrivit le journaliste britannique, est la ville la plus « *morne et désolée [que] j'ai jamais vue.* »

[812] Crawley, *The Spoils of War*, p. 30.
[813] Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 1.

« Jusqu'à huit kilomètres de là, la dévastation était épouvantable... Hanovre ressemblait davantage à une blessure de la terre qu'à une ville. Alors que nous approchions, je cherchais les signes familiers que je connaissais trop bien, mais la transformation résultant des bombardements semblait totale. Je ne reconnaissais plus rien ; des rues entières avaient disparu, et avec elles des places, des jardins et des ruisseaux, couverts de piles de briques, de pierres et de mortier... La ville était une gigantesque plaie béante. »[814]

Au choc et à la surprise non seulement de Mosley et des armées victorieuses, mais aussi des survivants, la vie continuait effectivement au milieu et sous les amas de pierres apparemment désertique. Comme des troglodytes de l'âge de pierre, les hommes, les femmes et les enfants dormaient, mangeaient, chuchotaient, souffraient, pleuraient et mouraient sous les tonnes de béton déchiqueté, de tuyaux cassés et de métal tordu. Voici ce qu'a noté un vainqueur qui a vu Berlin :

« Une nouvelle race de troglodytes était née, l'un ou l'autre d'entre eux émergeait périodiquement de nulle part à nos pieds entre les mauvaises herbes et les décombres... Au bout d'un certain temps, ceux qui devaient vivre parmi les ruines s'étaient endurcis ou étaient devenus apathiques ; c'était très perceptible, surtout parmi les enfants, dont beaucoup étaient de petits vétérans sans bras, sans œil, ou sans jambe, à l'âge de sept, dix ou douze ans. Ils vivaient leur handicap avec un calme étonnant, mais ils grandissaient rapidement. Ils le devaient, pour survivre. »[815]

Une autre caractéristique horrifiante des villes rasées était l'odeur nauséabonde qui pesait sur elles comme un voile. « *Partout »,* se souvient un témoin, *« l'odeur putride de la chair en décomposition venait pour rappeler aux vivants que des milliers de corps restaient encore sous les bûchers funéraires des décombres.* »[816]

« *J'ai souvent vu qu'elle était décrite comme une 'odeur douceâtre', mais je trouve*

[814] Barnouw, *Germany 1945*, pp. 17-18.
[815] Constantine Fitz Gibbon, *Denazification* (New York : W.W. Norton, 1969), p. 86.
[816] Crawley, *Spoils*, p. 30.

le mot 'douceâtre' imprécis et inadéquat », griffonna une femme de Berlin dans son journal. « *Ce qui me frappe, c'est que ce n'est pas tant une odeur mais plutôt quelque chose de solide, de tangible, c'est quelque chose de trop épais pour être inhalé. Cela vous coupe le souffle et vous repousse, vous fait reculer, comme un coup de poing.* »[817]

Dans leur propre bilan de bombardements, les Britanniques estiment qu'ils ont tué entre 300 000 et 600 000 civils allemands. Le fait que certaines sources du raid de Dresde aient fixé le bilan entre 300 000 et 400 000 morts pour ce seul endroit laisse penser que les chiffres britanniques étaient ridiculement – voire délibérément – bas.[818] Quel que soit le chiffre exact, le fait est que peu de familles allemandes sont sorties indemnes de la guerre. Celles qui n'ont pas perdu un père, un frère, une sœur, une mère – ou tout à la fois – sont de loin l'exception à la règle. Dans de nombreux villes et villages, le nombre de morts surpassait littéralement celui des vivants. Pour certains, les heures et les jours qui ont succédé à l'effondrement final ont été tout simplement lourds. Refusant de vivre plus longtemps dans un monde dominé par la mort, la misère et le chaos, des milliers de personnes ont franchi le pas ultime. Lali Horstmann, autrefois fortunée, a écrit un scénario qui a été joué et rejoué dans toute l'Allemagne :

> *« Wilhelm, notre jardinier et garde-chasse, s'est suicidé en se pendant à un arbre dans les bois, après avoir entaillé les artères des poignets de sa femme et de son fils de trois ans, refusant de les laisser derrière lui dans un monde de conflit et de désordre. Ils furent trouvés à temps et ont pu être ranimés, mais lui était raide et froid. Malgré son apparence robuste, Wilhelm était un homme sensible... Hier des soldats ivres avaient dérangé ses précieuses ruches, utilisé ses bocaux de conserves comme cibles de tir et chassé le couple et l'enfant de la maison. Il n'avait pas pu supporter la tension de ces scènes répétées et était maintenant allongé sur le sol, couvert*

[817] Anonyme, *Woman in Berlin*, pp. 308-309.
[818] Garrett, Ethics and Airpower, xi ; Thomas Weyersberg Collections (copie en possession de l'auteur) ; McKee, *Dresden 1945*, p. 182.

d'une couverture. »[819]

« *Dans les bois, autour de Berlin, des milliers de corps sont suspendus dans les arbres et personne ne prend la peine de les détacher »,* nota un pasteur allemand. « *Des milliers de cadavres sont transportés vers la mer par l'Oder et l'Elbe – on ne le remarque même plus.* »[820]

Pour l'Allemagne, le 8 mai 1945 est devenu l'« Heure Zéro » : la fin d'un cauchemar et le début d'un avenir sombre et incertain. La plupart des gens pensaient, sans doute, que même si les semaines et les mois à venir allaient être terribles, le pire était néanmoins derrière eux. Mais ces personnes avaient tort. Le pire était encore à venir. Bien que les tirs et les bombardements aient effectivement cessé, la guerre contre l'Allemagne se poursuivait sans relâche. La Seconde Guerre mondiale a été la guerre la plus catastrophique et la plus terrifiante de l'histoire, mais ce qui restait encore à venir se révélerait être, comme le formulera plus tard le *Time magazine*, « *La paix la plus terrifiante de l'Histoire* ».[821]

✠ ✠ ✠

Bien que l'opprobre public l'ait contraint aux oubliettes, le plan Morgenthau pour l'Allemagne n'a jamais été réellement abandonné par Franklin Roosevelt. En effet, jusqu'à sa mort, le Président américain avait secrètement favorisé l'approche « carthaginoise » du Reich conquis. En juillet 1945, lorsque le successeur de Roosevelt, Harry Truman, rencontre à Potsdam Staline et le nouveau Premier ministre britannique, Clément Attlee, la plupart des options assassines prévues par le plan Morgenthau furent considérées. À la signature des Trois Grands, le plan entre en vigueur.[822]

---

819 Horstmann, *We Chose to Stay*, p. 117.
820 Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 67.
821 Botting, *Ruins of the Reich*, p. 122 ; Keeling, xii.
822 Davidson, *Death and Life of Germany*, p. 6 ; Keeling, p. 83.

« *Il n'est pas dans l'intention des Alliés »,* spécifiait la déclaration commune, *« de détruire ou d'asservir le peuple allemand.* »[823]

Malgré ces déclarations solennelles destinées à apaiser un monde attentif, il est vite devenu évident pour les Allemands eux-mêmes que les vainqueurs n'étaient pas venus en tant que « liberators » épris de paix, comme les propagandistes se plaisaient à le déclarer, mais en tant que conquérants tout aussi vengeurs, impitoyables et cupides que tous ceux qui ont déjà gagné une guerre.

Le pillage de l'Allemagne par l'Union Soviétique commence lorsque l'armée rouge pénètre en Prusse en 1944.[824] Avec la fin de la guerre, le pillage méthodique de Staline dans la zone d'occupation russe atteint des proportions gigantesques. Les aciéries, les moulins à grains, les scieries, les raffineries de sucre et de pétrole, les usines chimiques, les industries d'optique, les usines de chaussures et autres industries lourdes sont démantelés jusqu'au dernier boulon et envoyés à l'est en Union Soviétique où ils sont réassemblés. Les usines autorisées à rester en Allemagne devaient fonctionner uniquement au profit de la Russie. Les locomotives électriques et à vapeur, leur matériel roulant, et même les voies ferrées sur lesquelles elles roulaient sont également envoyés à l'est.[825] Alors que le gouvernement soviétique pille à grande échelle, le soldat rouge est encore plus méticuleux. Une femme de Silésie a écrit :

> *« Les Russes ont systématiquement emportaient tout ce qui avait de la valeur à leurs yeux, tels que les machines à coudre, les pianos, les pianos à queue, les baignoires, les robinets d'eau, les installations électriques, les lits, les matelas, les tapis, etc. Ce qu'ils ne pouvaient pas emporter était détruit. Souvent, les camions restaient stationnés pendant des jours sous la pluie, avec les tapis et les meubles les plus précieux à l'intérieur, jusqu'à ce que tout soit complètement gâché et ruiné...*

---

[823] Keeling, xi.

[824] Lire à ce propos le fabuleux livre de John Gimbel, « Science, technologie et réparation – le pillage de l'Allemagne d'après-guerre » enfin disponible en français, Editions Didi18.

[825] Ibid., pp. 51-52.

S'il fallait du combustible, on abattait généralement des bois entiers, ou bien on arrachait les cadres de fenêtres et les portes des maisons vides, on les cassait sur place, et ont les utilisés immédiatement pour faire du feu. Les Russes et les Polonais utilisaient même les escaliers et les rampes comme bois de chauffage. Au fil du temps, même les toits des maisons ont été enlevés et utilisés pour le chauffage... Des maisons vides, ouvertes, sans vitres, envahies par les mauvaises herbes, des rats et des souris en nombre inquiétant, des champs non exploités, des terres qui fertiles, maintenant complètement envahies par les mauvaises herbes et en friche. Plus de vaches, de chevaux ou de cochons dans les villages... Les Russes avaient tout emmené à l'Est, ou l'avaient utilisé. »[826]

Comme cette femme l'a dit clairement, ce qui n'était pas pillé était détruit. Comme des millions d'autres réfugiés, Regina Shelton retrouva le chemin de la maison à la fin de la guerre.

« D'autres personnes qui ont vu des signes d'occupation russe nous ont avertis de nous attendre au pire et d'abandonner complètement notre mission sans espoir. Nous nous attendons donc au pire, mais notre idée du pire ne nous a pas suffisamment préparés à la réalité. Choqués au point de s'effondrer, nous arpentons un champ de bataille – des tas d'ordures à travers lesquels des meubles cassés s'élèvent tels des falaises ; la puanteur nous bâillonne, nous poussant presque à battre en retraite. Des restes de vêtements déchiquetés, de la vaisselle écrasée, des livres, des photos arrachées des cadres,... Par-dessus tout, la puanteur nauséabonde qui émanait de la plus grande pièce totalement détruite : le salon ! Le contenu gâché suinte des bocaux de conserve éclatés, des déchets d'origine indéfinissable sont mélangés indubitablement à des excréments humains, et les taches d'urine séchées décolorent le papier et les chiffons froissés. Nous pataugeons dans la décharge avec précaution et fouillons certains des objets les plus invisibles... Les armoires dont les portes ont été arrachées de leurs gonds sont vides, leur contenu pillé ou mélangé en tas puants. »[827]

---

[826] Schieder, *Expulsion of the German Population*, p. 242.
[827] Shelton, *To Lose a War*, p. 138.

Les Américains ne se distinguaient pas de leurs homologues communistes et ce qui n'est pas détruit sans raison, est volé comme « souvenirs ».

« *Nous avons 'libéré' la propriété allemande »,* dit un GI avec un clin d'œil. « *Les Russes l'ont simplement volée.* »

Contrairement à leur allié soviétique primitif, les États-Unis n'ont pas besoin des usines et des ateliers allemands. Néanmoins, et comme le souligne Ralph Franklin Keeling, les Américains étaient de loin les « plus zélés » à détruire la capacité de récupération du Reich. L'historien poursuit :

> *« Bien que l'Amérique se soit lancée dans le démantèlement et le dynamitage des usines allemandes avec plus de ferveur qu'elle ne l'avait fait à l'origine dans toute autre zone, notre motif était tout à fait différent de celui de nos alliés. La Russie est soucieuse d'obtenir le plus de butins possibles de l'Allemagne et qu'elle produise en abondance pour contribuer à la réussite de son nouveau plan quinquennal, et finalement pour absorber le Reich dans l'Union soviétique. La France est avide de pillage, elle a tenu à détruire l'Allemagne pour toujours et à annexer autant de son territoire que possible. La Grande-Bretagne a trouvé des utilisations pour de grandes quantités de butins allemands, veut se débarrasser de l'Allemagne en tant que concurrent commercial, tout en conservant son marché pour les produits britanniques. Les États-Unis n'ont aucune utilité pour le matériel et les installations allemands en tant que butin... [mais veulent] éliminer la concurrence allemande dans le commerce mondial. Nous sommes disposés à permettre au peuple allemand de subsister sur son petit lopin de terre, s'il le peut, mais nous sommes déterminés à ce qu'il ne se livre plus jamais au commerce extérieur à grande échelle. »*[828]

Alors que les États-Unis méprisent peut-être les usines et les ateliers allemands, il n'en va pas de même pour le trésor du Reich. Des milliards de dollars en or, en argent et en devises, ainsi que des peintures, des sculptures et d'autres œuvres d'art inestimables sont

[828] Keeling, *Gruesome Harvest*, pp. 52, 53.

sortis de leur cachette dans des grottes, des tunnels et des mines de sel, puis expédiés de l'autre côté de l'Atlantique. En outre, et c'est un dommage bien plus important pour l'avenir de l'Allemagne, il y a le « démantèlement mental » du Reich. Des tonnes de documents secrets révélant l'immense talent d'organisation de l'Allemagne dans le domaine des affaires et de l'industrie sont simplement volés, non seulement par les Américains, mais aussi par les Français et le Commonwealth britannique. Des centaines des plus grands scientifiques du monde sont également « contraints » d'immigrer par les vainqueurs. Comme l'a discrètement admis une agence gouvernementale américaine, l'« Opération Paperclip »[829] est la première fois dans l'histoire où des conquérants ont tenté de saigner à blanc la puissance inventive de toute une nation.[830]

« *Le véritable gain en termes de réparation de cette guerre »,* ajouta le magazine *Life*, ne réside pas dans les usines, l'or ou les œuvres d'art, mais « *dans le cerveau allemand et dans les résultats de la recherche allemande.* »[831]

✠ ✠ ✠

Alors que l'Union soviétique n'a pas gagné le gros lot avec les scientifiques et les techniciens allemands simplement parce que la plupart avaient sagement fui et avaient capitulé à l'Ouest, la Russie ne manquait pas de main-d'œuvre esclave. Aux millions de dissidents autochtones, de réfugiés rapatriés et de prisonniers de la Wehrmacht travaillant dans les goulags, s'ajoutent des millions de civils allemands arrachés au Reich. Comme c'était souvent le cas, ceux qui devaient passer des années en esclavage n'avaient que quelques minutes pour se préparer. Dans les villes et les villages, des affiches sont soudainement

[829] Voir « Science, technologie et reparation – Le Pillage de l'Allemagne d'après-guerre » de John Gimbel, ed. Didi18.
[830] Walendy, *Methods of Reeducation*, p. 17.
[831] Ibid.

apparues annonçant que tous les hommes et femmes valides devaient se rassembler sur leur place locale à un moment donné ou risquaient d'être arrêtés et exécutés.

« *Les cris, les gémissements et les hurlements sur la place me hanteront pour le reste de ma vie »,* se souvient une femme horrifiée.

> *« Les femmes étaient impitoyablement rassemblées en rangées de quatre. Les mères devaient laisser les petits enfants derrière elles. J'ai remercié Dieu du fond du cœur que mon garçon soit mort à Berlin peu après sa naissance... Les... misérables victimes [étaient] alors mises en mouvement au claquement des fouets russes. Il y avait du brouillard et de l'humidité, et une pluie battante s'est abattue sur nos visages. Les rues étaient glacées et glissantes ; à de nombreux endroits, nous pataugions dans l'eau glacée jusqu'aux chevilles. Peu de temps après, une des femmes s'est effondrée et, ne pouvant se relever, est restée allongée là.*
>
> *Nous avons donc marché, kilomètre après kilomètre. Je n'avais jamais cru qu'il était possible d'aller aussi loin à pied, mais j'étais si indifférente que j'avais du mal à réfléchir. Je n'ai fait que pousser un pied mécaniquement après l'autre... Peu de paroles furent échangées. Chacune de mes sœurs dans la souffrance avait suffisamment de tourments à elle et beaucoup avaient les yeux gonflés et endoloris par les pleurs. »*[832]

Pour ceux qui ont été contraints de se rendre à pied à l'est, la randonnée n'était guère mieux qu'une marche de la mort. Des milliers de personnes sont mortes de faim, de soif, de maladie et d'abus. *« Il nous a fallu toutes nos forces pour rester au milieu des troupeaux qui se déplaçaient très lentement vers l'est »*, a déclaré Wolfgang Kasak. *« Nous entendions les mitraillettes chaque fois qu'un traînard était abattu... Je n'oublierai jamais... le tir sur un garçon de 15 ans sous mes yeux. Il ne pouvait tout simplement plus marcher, alors un soldat russe lui a tiré dessus. Le garçon était encore en vie lorsqu'un officier est venu et a tiré dans l'oreille du garçon. »*[833]

« *Une jeune fille a sauté d'un pont dans l'eau, les gardes ont tiré sauvagement*

---

[832] Lutz, *Rape of Christian Europe*, p. 14.
[833] Pechel, et all, *Voices From the Third Reich*, p. 520.

sur elle et je l'ai vue couler », se remémore Anna Schwartz. « *Un jeune homme atteint d'une maladie cardiaque, a sauté dans la Vistule. Il a également été abattu. Le quatrième jour, nous ne pouvions guère aller plus loin. La soif était une telle torture, et nous étions si fatigués. Beaucoup avaient des plaies ouvertes aux pieds à force de marcher.* »[834]

Ceux qui ont voyagé en train jusqu'en Sibérie ont connu des difficultés encore plus grandes. Comme un esclave le nota :

> *« Cent-vingt personnes ont été embarquées de force dans chaque wagon, femmes et hommes séparément... Les wagons étaient sales de haut en bas, et il n'y avait pas un seul brin de paille. Lorsque le dernier homme a été poussé à coups de crosse de fusil, nous étions serrés comme des sardines... Quand on nous a chargés, les Russes nous ont traités comme du bétail, et beaucoup de gens sont devenus fous. Un seau d'eau et des miettes de pain, servis sur un morceau de toile de tente sale, composaient notre nourriture quotidienne. Le pire, c'était la nuit. Nos jambes s'affaiblissaient à force de rester debout, et l'une s'est appuyée sur l'autre... Le voyage a duré vingt-huit jours. Lorsque le train s'arrêtait, surtout pour la nuit, nous n'étions pas tranquilles. Les gardes s'approchaient des wagons et les frappaient de tous côtés. Nous ne comprenions pas pourquoi ils faisaient cela. Mais cela se produisait presque chaque nuit. Dix à quinze hommes étaient déjà morts au cours des huit premiers jours. Nous autres, nous devions transporter les cadavres nus sous surveillance, et ils étaient empilés à la fin du train comme du bois dans des wagons vides. Chaque jour, il y en avait de plus en plus.*
>
> *Notre condition était aggravée par le fait que dans tous les wagons, il y avait des Polonais et des Lituaniens... Ils pensaient… qu'ils avaient plus de droits que nous, et ils se faisaient de la place en s'allongeant sur des personnes faibles ; ils ne faisaient pas attention lorsque celles-ci criaient car elles étaient étouffées par le poids. Quand la nourriture arrivait, ils la prenaient d'assaut, et il ne restait plus grand chose pour nous, les Allemands. Nous avons lentement péri au cours de ce voyage de la mort.*
>
> *La soif était pire que la faim. Les ferrures des wagons étaient humides à*

[834] Schieder, *Expulsion*, p. 180.

cause de la vapeur et du souffle. La plupart des gens les grattaient avec leurs doigts sales et les aspiraient ; beaucoup tombaient malades de cette façon. La mortalité augmentait de jour en jour, et les wagons de cadavres, à l'arrière du train, ne cessaient de se multiplier. »[835]

Lorsque les trains parvenaient enfin à leur destination, il y avait considérablement plus de place dans chaque wagon, car un tiers à la moitié des prisonniers étaient inévitablement morts en cours de route. Le même témoin poursuit :

« Le reste d'entre nous, pauvres misérables, ressemblait à une foule de cadavres ambulants. Après avoir dégringolés du train, nous avons dû défiler devant lui... Nous étions couverts de la tête aux pieds d'une croûte de saleté et de crasse, et nous avions l'air terrible. Les Russes nous ont conduits dans cet état, en trébuchant ou plutôt en rampant sur les routes de l'Oural. La population russe se tenait sur le bord de la route, le visage terrorisé, et regardait le cortège de tous ces misérables. Ceux qui ne pouvaient pas marcher plus loin étaient poussés pas à pas par des coups de crosse de fusil.

Nous sommes ensuite arrêtés devant un sauna-bain. Cela a été fatal pour la plupart d'entre nous. Car tout le monde avait soif et s'est précipité vers les bassins, qui étaient plein d'eau sale, et chacun a bu jusqu'à ce qu'il soit rassasié. Cela a immédiatement provoqué la terrible maladie de la dysenterie… Lorsque nous sommes finalement arrivés aux camps, plus de la moitié de ce qui restait de nous, pauvres misérables, avaient déjà la typhoïde. »[836]

Maintenant, l'agonie commençait vraiment..., se souvient Anna Schwartz.

« Notre camp… [était un] grand terrain avec une clôture de fil de fer barbelé de 2 mètres de haut. À l'intérieur de cette clôture, à une distance de 2 mètres, il y avait une autre petite clôture de barbelés, et nous n'étions pas autorisés à nous en approcher. À chaque coin, à l'extérieur de la clôture, il y avait une tourelle de sentinelle, qui était occupée par des gardes jour et nuit.

[835] Ibid., p. 161.
[836] Ibid., pp. 161-162.

Il y avait un projecteur dehors, qui éclairait tout le camp pendant la nuit... Les huttes, dans lesquelles nous étions cantonnés, étaient pleines de crasse et de vermine, des essaims d'insectes nous submergeaient, et nous détruisions autant de cette vermine que possible. Nous étions allongés sur des planches nues si proches les unes des autres que, si nous voulions nous retourner, nous devions réveiller nos voisines de droite et de gauche pour que nous nous retournions toutes en même temps. Les malades gémissaient et déliraient parmi nous...

La typhoïde et la dysenterie faisaient rage et beaucoup sont morts, mais pour eux, la mort signifiait plutôt la libération que la terreur. Les morts étaient amenés dans une cave, et lorsque celle-ci était pleine jusqu'en haut, elle était vidée. Pendant ce temps, les rats avaient mangé les cadavres, et ceux-ci se décomposaient très rapidement... Les loups ont également satisfait leur faim....

Après trois semaines, les [médecins] sont venus nous examiner médicalement. Nous sommes allées dans des huttes qui servaient d'hôpital extérieur, et avons dû nous déshabiller ; nous sommes ensuite allés une par une dans la salle de consultation. Lorsque nous avons ouvert la porte, nous avons vu que toute la salle était remplie d'officiers ; cela nous a aussi bouleversées et a provoqué des larmes, mais cela n'a pas aidé, nous avons dû y entrer nues... [Ils] se moquaient de notre pudeur, et aussi de notre silhouette qui était déformée par notre maigreur. Certains officiers nous ont pincé les bras et les jambes, afin de tester la fermeté de la chair. Cela se produisait tous les trois mois. »[837]

Alors que le camp d'Anna travaillait sur un chemin de fer et était conduit jour après jour *« comme un troupeau de bêtes de trait »*, et que d'autres travaillaient dans les champs, les usines, les tourbières et les camps de bûcherons, des milliers d'autres étaient relégués dans les mines. Ilse Lau a écrit :

« C'est un sentiment étrange d'être soudainement à cent vingt mètres sous terre. Autour de nous, tout était sombre, il n'y avait qu'une seule ampoule

[837] Ibid., pp. 181, 182.

électrique pour éclairer l'ascenseur. Nous allumions nos lampes de mineurs, puis nous commencions à travailler... Il y avait de l'eau partout sur le sol de la galerie de la mine. Si l'on s'écartait imprudemment des rails, sur lesquels les camions de charbon étaient poussés, on se mouillait jusqu'aux genoux...Il fallait parfois rester jusqu'à seize heures dans la mine. Lorsque nous avions enfin terminé notre travail en rassemblant nos dernières forces, nous n'étions pas autorisés à monter dans l'ascenseur, mais nous devions grimper sur les échelles (138 mètres). Nous étions souvent au bord du désespoir. Nous n'arrivions jamais à dormir suffisamment et nous avions toujours faim. »[838]

« *Chaque jour... dans le camp de la mine de charbon, quinze à vingt-cinq [personnes mouraient] »,* ajouta Gertrude Schulz, une camarade esclave. « *À minuit, les corps étaient amenés nus sur des brancards dans la forêt, et mis dans une fosse commune… Le dimanche, nos heures de travail étaient un peu réduites et [la journée] se terminait à 5 heures de l'après-midi. Ensuite, catholiques et protestants se réunissaient… pour le service divin. Souvent, un commissaire venait et criait : 'Ça ne vous aidera pas.' »*[839]

Tout comme la foi dans le Tout-Puissant était souvent le mince fossé qui séparait ceux qui vivaient de ceux qui mouraient, de simples actes de bonté offraient une force et des rayons d'espoir dans une morosité autrement écrasante. Alors que Wolfgang Kasak et ses camarades se tenaient debout, mourant de soif, une femme russe est apparue avec des seaux d'eau.

« *Les gardes ont chassé la femme »,* raconte Kasak. « *Mais elle a continué à apporter de l'eau, seau après seau, aux endroits où aucun Russe ne montait la garde. Je sais maintenant que les soldats russes fermaient un œil et qu'ils prenaient leur temps à suivre leurs ordres pour empêcher la femme de nous donner à boire.* »[840]

Siegfried Losch, le jeune qui était devenu une recrue, un soldat, un vétéran, un déserteur, un prisonnier, et un esclave avant d'avoir vu ses dix-huitième ans, était au travail un dimanche matin quand une vieille

---

[838] Ibid., pp. 170, 171.
[839] Ibid., p. 175.
[840] Pechel, *Voices*, p. 520.

grand-mère s'est approchée.

> *« Ses vêtements indiquaient qu'elle était très pauvre. À en juger par sa façon de marcher... elle souffrait d'ostéosclérose. En effet, sa silhouette ressemblait davantage à celle de la sorcière dans Hansel et Gretl. Mais son visage était différent... Il émanait... la chaleur que seule une mère qui a beaucoup souffert peut donner. Voici ce qu'avait probablement vécu cette mère russe : ayant souffert sous le régime soviétique, la guerre, ayant peut-être perdu un ou plusieurs de ses proches… Elle se dirigeait probablement vers son église. Quand elle fut près de moi, elle s'est arrêtée et m'a donné quelques petites pièces... Puis elle a fait un signe de croix sur moi, des larmes dans les yeux, et elle a poursuivi son chemin. Je lui ai donné un 'spasibo' (merci !) et j'ai continué mon travail. Mais pour le reste de la journée, j'étais une personne différente, parce que quelqu'un s'était soucié de moi, quelqu'un avait laissé son âme me parler. »*[841]

Aussi précieux que soient ces miracles, ils n'étaient que de cruels rappels d'un monde qui n'était plus. « *Nous avions éternellement faim… »,* se souvient Erich Gerhardt.

> *« Les gardes russes nous traitaient presque toujours très mal. Nous n'étions que des squelettes ambulants... Du premier au dernier jour, notre vie n'a été que souffrance incessante, mort et lamentations. Les gardes russes poussaient impitoyablement les personnes les plus faibles vers l'avant avec la crosse de leur fusil, alors qu'elles pouvaient à peine bouger. Lorsque les gardes utilisaient leurs crosses de fusil, ils disaient ces mots : 'Espèce de paresseux.' J'étais déjà si faible, que je voulais être tué sur place par les coups. »*[842]

« *Nous avions toujours faim et froid, et étions couverts de vermine... »,* raconte également un camarade esclave. « *Je priais Dieu de me laisser au moins mourir dans mon pays natal.* »[843]

Cruellement, si les prières de cet homme avaient été exaucées et s'il

---

[841] Losch Manuscript, pp. 35-36.
[842] Schieder, *Expulsion*, p. 159.
[843] Kaps, *Tragedy of Silesia*, p. 167.

avait été autorisé à rentrer en Allemagne, il y avait de fortes chances qu'il soit mort dans sa patrie… et plus tôt qu'il ne l'imaginait. À l'insu de ces misérables prisonniers qui rêvaient de rentrer chez eux, la situation dans l'ancien Reich ne différait guère, voire pas du tout, de celle de la Sibérie. En effet, dans de nombreux cas, la « vie » dans la nation vaincue était bien pire.

✠ ✠ ✠

Comme toute l'infrastructure allemande avait été détruite par la guerre, il était déjà assuré que des milliers de personnes mourraient de faim avant que les routes, les rails, les canaux et les ponts ne puissent être restaurés. Même lorsque la plupart des dégâts ont été réparés, la privation délibérée de nourriture en Allemagne a garanti que des centaines de milliers d'autres étaient condamnés à une mort lente. Poursuivant la politique de leurs prédécesseurs, Harry Truman et Clément Attlee permirent à l'esprit de Yalta et de Morgenthau de dicter leur ligne de conduite concernant l'Allemagne d'après-guerre.

Aucune mesure ne devait être prise, a écrit le gouvernement américain au général Eisenhower, « *visant à la réhabilitation économique de l'Allemagne ou destinée à maintenir ou à renforcer l'économie allemande.* » Non seulement la nourriture provenant de l'extérieur était interdite d'accès, mais les troupes n'avaient pas le droit de « donner, vendre ou échanger » des provisions aux affamés. En outre, la capacité déjà maigre de l'Allemagne à se nourrir elle-même serait fortement entravée par la rétention de semences, d'engrais, de gaz, de pétrole et de pièces détachées pour les machines agricoles. En raison de la famine forcée, on estime que trente millions d'Allemands allaient bientôt

succomber.[844] Bien avant la reddition, la famine est déjà bien présente, les Allemands qui ont survécu à la guerre luttent maintenant pour survivre à la paix.

« *Je suis péniblement rentrée à la maison sur mes pieds endoloris, affamée… »,* a griffonné dans son journal une Berlinoise. « *J'ai été frappée par le fait que tous ceux que j'ai croisés sur le chemin du retour me regardaient avec des yeux enfoncés et affamés. Demain, j'irai de nouveau à la recherche d'orties. J'examine chaque parcelle de vert en gardant cela à l'esprit.* »[845]

« *Seule la recherche de nourriture comptait, le reste était sans importance »,* dit Lali Horstmann. « *Le moment présent seul comptait.* »[846]

Tandis que les citadins mangeaient des mauvaises herbes, les habitants sur les terres se faisaient prendre leur nourriture et étaient obligés de creuser à la recherche de racines, de cueillir des baies et de glaner dans les champs à la recherche de nourriture. « On pouvait voir *des vieillards, des femmes et des enfants »,* nota un témoin, « *en train de ramasser un grain à la fois sur le sol pour les ramener à la maison dans un sac de la taille du panier à commission d'une ménagère.* »[847]

Les effets mortels de la malnutrition sont vite devenus évidents. Un observateur horrifié a écrit :

> *« Ils sont émaciés jusqu'à l'os. Leurs vêtements pendent mollement sur leurs corps, les membres inférieurs sont comme les os d'un squelette, leurs mains tremblent comme dans les cas d'athétose, les muscles des bras sont flétris, la peau est plissée, et sans élasticité, les articulations ressortent comme si elles étaient cassées. Le poids des femmes de taille et de corpulence moyennes a chuté bien en dessous de cinquante kilos. Souvent, les femmes en*

[844] Freda Utley, *The High Cost of Vengeance* (Chicago : Henry Regnery Co., 1949), p. 16 ; Davidson, *Death and Life*, p. 86 ; Entrevue avec Martha Dodgen, Topeka, Kansas, 12 décembre 1996.
[845] Anonyme, *Woman*, p. 303.
[846] Horstmann, *We Chose to Stay*, p. 123.
[847] Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 68.

âge de procréer ne pèsent pas plus de vingt-neuf kilos. »[848]

« *Nous étions vraiment affamés maintenant… »,* déclara Ilse McKee. « *La plupart du temps, nous étions trop faibles pour faire quoi que ce soit. Même faire la queue, pour le peu de nourriture qui était parfois distribuée, était au-dessus de nos forces.* »[849]

Contrairement aux ordres, de nombreux soldats alliés donnaient secrètement du chocolat aux enfants ou tournaient simplement le dos aux plus âgés qui leur volaient du pain. D'autres étaient déterminés à suivre implacablement les ordres. *« C'était un spectacle courant »*, se souvient un GI, *« de voir des femmes allemandes jusqu'au coude dans nos poubelles à la recherche de quelque chose de comestible – enfin, si elles n'étaient pas chassées »*[850] Pour éviter que les Allemands affamés ne récupèrent les restes des Américains, les cuisiniers de l'armée les mélangeaient avec du savon. Certains soldats trouvaient également amusant de jeter des miettes ou du chewing-gum mâché aux enfants qui se bousculaient pour les récupérer.[851]

Pour de nombreuses victimes, en particulier les jeunes et les vieux, même la mendicité et le vol se révélaient trop pénibles et des milliers d'entre eux glissaient lentement dans l'apathie fatale qui précède la mort.

« *La plupart des enfants de moins de dix ans et des personnes de plus de soixante ans ne pourront pas survivre à l'hiver qui vient »,* admit un Américain en octobre 1945.[852]

« *Le nombre d'enfants morts-nés se rapproche de celui des enfants nés vivants, et une proportion croissante d'entre eux meurt en quelques jours »,* ajouta un autre témoin de la tragédie. « *Même s'ils viennent au monde avec un poids normal, ils commencent immédiatement à perdre du poids et meurent rapidement. Très souvent,*

---

848 Ibid., pp. 71-72.
849 McKee, *Tomorrow the World*, pp. 150-151.
850 Brech, *Eisenhower's Death Camps*, p. 165.
851 Entrevue avec Amy Schrott Krubel, Topeka, Kansas, 9 janvier 1997.
852 Keeling, p. 73.

les mères ne peuvent pas supporter la perte de sang occasionnée par l'accouchement et périssent. La mortalité infantile a atteint le taux effrayant de 90 %. »[853]

« *Des millions de ces enfants doivent mourir avant qu'il y ait assez de nourriture »,* dit également un pasteur américain qui voyageait en Allemagne. « *À Francfort à l'hôpital pour enfants, vingt-cinq enfants sur cent ont été mis de côté. Ceux-ci seront nourris et maintenus en vie. Il vaut mieux en nourrir vingt-cinq suffisamment afin de les maintenir en vie et en laisser soixante-quinze mourir de faim que de nourrir les cent pendant un court moment et de les laisser tous mourir de faim.* »[854]

Un correspondant du *Chicago Daily News* a fait un reportage depuis Wiesbaden :

> *« Je me suis assis avec une mère, regardant sa fille de huit ans jouer avec une poupée et un chariot, ses seuls jouets... Ses jambes étaient minuscules, les articulations saillantes. Ses bras n'avaient pas de chair. Sa peau était tendue sur les os, ses yeux étaient sombres, enfoncés et fatigués.*
>
> *'Elle n'a pas l'air bien', dis-je.*
>
> *'Six ans de guerre', répondit la mère, de cette manière calme et monocorde si courante ici maintenant. 'Elle n'a pas eu de chance. Aucun des enfants n'en a eu. Ses dents ne sont pas bonnes. Elle tombe malade si facilement. Elle rit et joue, oui ; mais elle se fatigue très vite. Elle n'a jamais su' – et les yeux de la mère se remplissent de larmes, 'ce que c'est que de ne pas avoir faim.'*
>
> *'Est-ce que c'était si dur pendant la guerre ?' demandais-je*
>
> *'Pas à ce point', répondit-elle, 'mais pas bon du tout. Et maintenant, on me dit que la ration de pain va être réduite. Que devons-nous faire, nous tous ? Pendant six ans, nous avons souffert. Nous aimons notre pays. Mon mari a été tué – sa deuxième guerre. Mon fils aîné est prisonnier quelque part en France. Mon autre garçon a perdu une jambe... Et maintenant…'*

[853] Ibid., p. 72.
[854] Ibid., pp. 72-73.

À ce moment-là, elle pleurait. J'ai donné à cette petite fille une barre Hershey et elle a pleuré – de pure joie – en la tenant. À ce moment-là, je ne me sentais pas très joyeux non plus. »[855]

Lorsque des reportages comme ceux mentionnés ci-dessus ont commencé à être diffusés auprès des Américains et des Britanniques, beaucoup ont été choqués, horrifiés et indignés par le massacre secret commis en leur nom. Déjà troublé par le fait que le Département d'État américain avait tenté de soustraire à l'examen public un rapport officiel sur les conditions de vie en Allemagne, le sénateur James Eastland, du Mississippi, fut contraint de céder :

« Il semble y avoir une conspiration du silence pour tenter de cacher à notre peuple la véritable image de la situation en Europe, et de nous cacher les faits concernant les conditions du continent et les information sur notre politique envers le peuple allemand… Les faits réels sont-ils cachés parce que notre politique est si cruelle que le peuple américain ne l'approuverait pas ?

Qu'avons-nous à cacher, Monsieur le Président ? Pourquoi ces faits devraient-ils être cachés au peuple américain ? Il ne peut y avoir aucune raison valable de les garder secrets. Suivons-nous une politique de haine vindicative, une politique qui ne serait pas approuvée par le peuple américain dans son ensemble s'il connaissait les conditions réelles ? »[856]

« *Oui »,* répondit un collègue de la chambre, le sénateur Homer Capehart de l'Indiana :

« Le fait ne peut plus être occulté, à savoir le fait qu'il a été et demeure, la politique délibérée d'une clique confidentielle et conspiratrice dans les cercles de décision de ce gouvernement pour traquer et écarteler une nation maintenant réduite à une misère abjecte. Dans ce processus, cette clique, telle une meute de hyènes se débattant sur les entrailles sanglantes d'un cadavre, et inspirée par une haine sadique et fanatique, est déterminée à détruire la nation allemande et le peuple allemand, quelles qu'en soient les conséquences...

[855] Ibid., p. 72.
[856] Ibid., p. 76.

La répudiation cynique et sauvage de… non seulement… la Déclaration de Potsdam, mais aussi de toutes les lois de Dieu et des hommes, a été délibérément conçue avec une ruse si malveillante et avec une habileté si diabolique que le peuple américain lui-même a été pris dans un piège mortel international... Cette administration a mené une politique délibérée de famine massive sans distinction entre les innocents et les impuissants et les coupables. »[857]

Le programme meurtrier était, écrit un William Henry Chamberlain tout aussi indigné, *« un désir positivement sadique d'infliger un maximum de souffrance à tous les Allemands, indépendamment de leur responsabilité dans les crimes nazis. »*[858]

De façon surprenante, l'une des voix les plus stridentes qui se sont élevées contre le massacre silencieux a été celle de l'influent journaliste juif, Victor Gollancz. Il ne s'agissait pas de savoir si l'on était « pro-allemand » ou « anti-soviétique », a soutenu l'éditeur londonien, mais si l'on était « pro-humanité » ou non. [859]

« Le fait est que… nous affamons le peuple allemand… Les autres, y compris nous-mêmes, conservons ou recevons du confort tandis que les Allemands manquent du strict nécessaire pour vivre. S'il faut choisir entre l'inconfort pour un autre et la souffrance pour l'Allemand, l'Allemand doit souffrir ; s'il faut choisir entre la souffrance pour un autre et la mort pour l'Allemand, l'Allemand doit mourir. »[860]

Bien que Gollancz estimait que la famine ne résultait pas d'une machination, mais plutôt de l'incompétence et de l'indifférence, d'autres n'étaient pas d'accord.

« '*Au contraire', s'est écrié le* Chicago Daily Tribune, '*c'est le produit de la prévoyance. Elle a été délibérément planifiée à Yalta par Roosevelt, Staline et Churchill, et le programme dans toute sa brutalité a été confirmé plus tard par*

[857] Ibid., p. 75.
[858] Ibid., p. 82.
[859] Barnouw, *Germany 1945*, p. 151.
[860] Keeling, p. 77.

Truman, Attlee et Staline... L'intention de faire mourir de faim le peuple allemand est réalisé avec une impitoyabilité jamais vue dans le monde occidental depuis la conquête mongole.' »[861]

En raison de ces critiques et d'autres encore, les responsables alliés sont contraints de répondre. Après une tournée d'enquête en Allemagne, Eleanor Roosevelt, épouse du défunt président, déclare ne voir aucune souffrance au-delà de ce qui était considéré comme « tolérable ». Et le général Eisenhower, soulignant qu'il y avait des pénuries alimentaires dans toute l'Europe, a noté que l'Allemagne ne souffrait ni plus ni moins que ses voisins. *« Bien que mes subordonnés et moi-même croyons qu'une justice sévère devrait être infligée aux criminels de guerre... nous ne tolérerions jamais des pratiques inhumaines ou anti-américaines sur des personnes sans défense »,* a assuré le général alors que des Allemands mouraient par milliers dans ses camps de la mort.[862]

Bien que certaines nations souffrent effectivement de pénuries, aucune, sauf l'Allemagne, ne meurt de faim. De nombreux pays connaissaient en effet des excédents de nourriture, y compris le Danemark à la frontière nord de l'Allemagne, un pays qui n'attendait que le feu vert d'Eisenhower pour envoyer des tonnes de bœuf excédentaire au sud.[863]

« *L'Angleterre n'est pas affamée…* », affirmait Robert Conway dans le *New York News* « *La France est mieux lotie que l'Angleterre, et l'Italie est mieux lotie que la France.* »[864]

Lorsque le sénateur Albert Hawkes du New Jersey plaide auprès du Président Truman afin d'éviter la catastrophe et permettre l'entrée en Allemagne de colis de secours privés, le dirigeant américain offre diverses excuses, puis coupe la parole au sénateur :

« Bien que nous ne souhaitions pas être indûment cruels envers

[861] Ibid.
[862] Ibid., pp. 80, 81.
[863] Ibid., p. 78.
[864] Ibid.

l'Allemagne, je ne peux éprouver une grande sympathie pour ceux qui ont causé la mort de tant d'êtres humains par la famine, la maladie et le meurtre pur et simple, en plus de toutes les destructions et les morts dues à la guerre... Je pense que... personne ne devrait être appelé à payer pour le malheur de l'Allemagne, sauf l'Allemagne elle-même... Finalement, les pays ennemis recevront une certaine attention. »[865]

Avec le temps, l'Allemagne a effectivement reçu « *une certaine attention* ». Fin 1945, les Britanniques autorisent l'entrée des cargaisons de la Croix-Rouge dans leur zone, suivis par les Français dans la leur. Des mois plus tard, même les États-Unis autorisaient à contrecœur l'entrée de fournitures dans leur secteur.[866] Pour des milliers et des milliers d'Allemands, cependant, la nourriture est arrivée bien trop tard.

✠ ✠ ✠

Alors même que la famine en Allemagne est en cours, la souillure de la femme allemande se poursuit sans relâche. Bien que les viols répétés perdurent contre des femmes sans défense, les troupes russes, américaines, britanniques et françaises découvrent rapidement que la faim est un puissant facteur d'incitation à la reddition sexuelle.

« *Le viol ne représente aucun problème pour la police militaire car* », expliqua un officier américain d'un ton neutre, « *un peu de nourriture, une barre de chocolat ou une barre de savon semblent rendre le viol inutile.* »[867]

« *Les jeunes filles, seules, errent et s'offrent librement en échange de nourriture ou d'un lit… »,* rapporta le *London Weekly Review*. « *Tout simplement, il leur reste une chose à vendre, et elles le vendent* ».[868]

---

865 Ibid., p. 80.
866 De Zayas, *Nemesis at Potsdam*, p. 133.
867 Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 64.
868 Ibid., p. 64.

« *Du bacon, des œufs, dormir chez vous ?* » disaient en clignant de l'œil les soldats russes à maintes reprises, sachant très bien que la réponse serait généralement un rendez-vous de cinq minutes dans les décombres. « *Je courais sans cesse avec des ustensiles de cuisine, et je mendiais de la nourriture… »,* admit une fille. « *Si j'entendais dans mon quartier, l'expression 'jolie femme', je réagissais en conséquence.* »[869]

Malgré le décret d'Eisenhower qui interdisait la fraternisation avec l'ennemi méprisé, rien ne pouvait ralentir les pulsions sexuelles du soldat américain. « *Ni les règlements de l'armée, ni la propagande de haine dans la presse américaine »,* nota la journaliste Freda Utley, « *ne pouvaient empêcher les soldats américains d'aimer et de fréquenter les femmes allemandes, qui, bien que poussées par la faim à se prostituer, conservaient une certaine décence innée.* »[870]

« *Je me sentais un peu malade parfois à cause du pouvoir que j'avais sur cette fill*e », déclara un soldat britannique perturbé. « *Si je lui donnais une barre de chocolat à trois centimes, elle devenait presque folle. Elle était comme mon esclave. Elle reprisait mes chaussettes, et elle réparait des choses pour moi. Il n'était pas question de mariage. Elle savait que ça n'était pas possible.* »[871]

Comme l'a clairement indiqué ce jeune Tommy, les femmes allemandes désespérées, dont beaucoup avaient des enfants à nourrir, étaient contraintes par la faim à entrer dans une servitude aussi contraignante qu'aucune autre dans toute l'histoire. Avec le temps, certaines victimes, notamment celles qui fréquentaient des officiers, ont non seulement évité la famine, mais se sont retrouvées à jouir de luxes longtemps oubliés.

« *Vous auriez dû voir toutes les choses qu'il m'apportait, juste pour que je ne manque de rien !* » se souvient une femme entretenue par un officier de l'État-major de Patton. « *Des bas de nylon, et les derniers disques à la mode, de parfum, et deux réfrigérateurs, et bien sûr des tonnes de cigarettes, d'alcool et du carburant pour la voiture... C'était une époque sauvage – le champagne coulait à*

869 Schieder, *Expulsion*, p. 259.
870 Utley, *High Cost*, p. 17.
871 Botting, *From the Ruins of the Reich*, p. 250.

flot, et quand nous n'étions pas totalement ivres, nous faisions l'amour. »[872]

Contrairement à ce témoignage, relativement peu de femmes ont pu profiter de tels paradis. Pour la plupart, la nourriture était utilisée comme appât ou pour les soudoyer dans un esclavage aussi vieux et impitoyable que la Bible. Lali Horstmann, rédigea depuis la zone russe :

> *« Il a annoncé qu'il fallait des femmes pour éplucher les pommes de terre dans un camp de soldats et a demandé des volontaires. Leur travail serait payé avec de la soupe et des pommes de terre. La fille à côté de moi a chuchoté : 'Ma sœur a été emmenée, il y a quatre jours, sous le même prétexte et n'est pas encore revenue. Une de mes amies s'est échappée et a rapporté des histoires de ce qui lui est arrivé ainsi qu'aux autres.'*
>
> *Lorsqu'une femme frêle aux cheveux blancs et à l'air affamé a levé le bras pour offrir ses services, celui aux dents en or ne l'a même pas regardée, mais a pointé son pistolet sur la jeune fille... dont les autres avaient parlé. Comme elle n'a pas bougé, il lui a donné un ordre approximatif. Deux soldats sont venus se placer à ses côtés, quatre autres ont marché à droite et à gauche de la file unique de femmes jusqu'à ce qu'ils arrivent à elle et lui ordonnent de monter dans le camion. Elle était en larmes tandis qu'elle était brutalement poussée vers l'avant, suivie par d'autres qui protestaient impuissantes. »*[873]

« *[Un] Polonais m'a découverte, et a commencé à me vendre aux Russes* », avoua une autre fille.

> *« Il avait aménagé un bordel dans sa cave pour les officiers russes. Il est venu me chercher... J'ai dû l'accompagner et je n'ai pas pu résister. Je suis entrée dans la cave, où se trouvaient les plus dépravés, en train de boire, de fumer et de crier, j'ai dû participer... J'avais envie de hurler.*
>
> *Ensuite, une pièce s'est ouverte, et la porte s'est refermée derrière moi. Puis j'ai vu comment le Polonais a fait un marché avec un Russe et a reçu de l'argent. Ma valeur a été fixée à 800 zlotys. Le Russe m'a ensuite donné*

[872] Bernt Engelmann, *In Hitler's Germany* (New York : Pantheon, 1986), pp. 334–335.
[873] Horstmann, *We Chose to* Stay, p. 105.

200 zlotys pour moi, qu'il a mis dans ma poche. Je ne lui ai pas rendu l'argent, parce que je pourrais acheter de la nourriture...

Mon employeur… était continuellement à mes trousses, et me suivait même quand j'entrais dans la cave. On me poursuivait comme un cerf effrayé, il venait même voir dans la buanderie s'il pensait que j'étais là… Nous nous sommes souvent battus, mais comment pouvais-je lui échapper ? Je ne pouvais pas m'enfuir, ni me plaindre à qui que ce soit, mais je devais continuer à travail, car ma mère était avec moi. J'en faisais le moins possible. Ce n'était cependant pas possible de tout éviter. »[874]

Alors que de nombreuses femmes endurent un tel esclavage – ne serait-ce que pour manger – d'autres ont tout risqué pour s'échapper. Un journaliste américain se souvient :

« Alors que notre longue file de camions de l'armée britannique… roulait dans la rue principale de Brahlstorf, la dernière ville occupée par les Russes, une jolie fille blonde jaillit de la foule des Allemands qui nous regardaient et s'est précipitée vers notre camion. S'accrochant à deux mains à la ridelle, elle a fait un effort désespéré pour monter à l'intérieur. Mais nous roulions trop vite et le plateau était trop haut. Après avoir traînée sur plusieurs centaines de mètres, elle a dû lâcher prise et est tombée sur la rue pavée. Cette scène est une illustration dramatique de l'état de terreur dans lequel les femmes... vivaient. »[875]

✠ ✠ ✠

À l'été 1945, l'Allemagne était devenue le plus grand marché d'esclaves du monde où le sexe était le nouveau moyen d'échange. Alors que la faim pouvait être laissée à la porte, la sinistre maladie attendait presque toujours dans les coulisses.

---

[874] Schieder, *Expulsion*, p. 268.
[875] Keeling, p. 59.

« *Comme façon de mourir, c'est peut-être pire que la famine, mais cela repoussera la mort pendant des mois - voire des années »,* commenta un journaliste anglais.[876]

En plus de toutes les maladies vénériennes connues en Occident, les Allemandes étaient infectées par une foule de nouveaux maux, dont une souche insidieuse de syphilis asiatiques. « *C'est une forme virulente de la maladie, inconnue dans cette partie du monde »,* explique la femme d'un médecin. *« Il serait difficile de la soigner même si nous avions la chance d'avoir de la pénicilline.* »[877]

Une autre préoccupation redoutée – non seulement pour celles qui se vendaient, mais aussi pour les millions de victimes de viol – était la grossesse non désirée. Des milliers de femmes enceintes cherchaient et trouvaient le moyen de se faire avorter. Des milliers d'autres vivaient dans un suspense effroyable. Une femme de Berlin écrivit dans son journal :

> *« J'ai calculé que j'avais maintenant deux semaines de retard. J'ai donc décidé de consulter une femme médecin dont j'avais vu l'enseigne sur une maison au coin de la rue. Il s'est avéré qu'il s'agissait d'une femme blonde d'environ mon âge, exerçant dans une pièce à moitié vide. Elle avait remplacé les vitres manquantes avec des négatifs de radiographies de cages thoraciques humaines. Elle a refusé de parler et a directement fait ce qu'elle avait à faire. 'Non', dit-elle, après l'examen, 'je ne vois rien. Tu vas bien.'*
>
> *'Mais j'ai du retard. Cela ne m'est jamais arrivé avant.'*
>
> *'Ne sois pas stupide ! Cela arrive à presque toutes les femmes de nos jours. J'ai moi-même du retard. C'est le manque de nourriture. C'est le corps qui économise son sang. Essaye de mettre un peu de chair sur tes côtes. Ensuite, les choses fonctionneront à nouveau.'*
>
> *Elle m'a facturé dix marks – que je lui ai donné avec mauvaise conscience... Finalement, je me risquai à lui demander si les femmes mises*

[876] Ibid., p. 64.
[877] Horstmann, p. 106.

enceintes par les Russes lui demandaient de l'aide. 'Je préfère ne pas parler de ça', dit-elle sèchement, et m'a laissé partir. »[878]

Et pour les nourrissons qui étaient portés et mis au monde, leur lutte était généralement brève.

« *La mortalité des petits enfants et des nourrissons était très élevée* », a écrit une femme. « *Ils devaient tout simplement mourir de faim. Il n'y avait rien pour eux... En général, ils ne vivaient pas plus de trois mois, une consolation pour ces mères, qui avaient conçu l'enfant d'un Russe contre leur volonté... La mère travaillait tout le temps et ne pouvait que très rarement donner le sein à l'enfant.* »[879]

Comme le laisse entendre le témoignage ci-dessus, le simple fait qu'une mère vende son corps pour nourrir un enfant ne lui évite pas nécessairement un travail pénible. En effet, avec la fin de la guerre, les Allemands jeunes et vieux, étaient contraints par les vainqueurs au nettoyage et au démantèlement monumental du Reich dévasté. Parfois, de la nourriture était donnée au travailleurs, « *un morceau de pain ou peut-être un bol de soupe claire et aqueuse* » et parfois rien. « *Nous commencions à travailler à six heures du matin et nous rentrions à six heures du soir* », raconte une femme de Silésie. « *Nous devions aussi travailler le dimanche, et nous n'étions pas payés ni nourris pour ce que nous faisions.* »[880]

De la capitale dévastée, une autre femme rapporta :

> *« Berlin est en train d'être nettoyée... Tout autour des collines de décombres, des seaux étaient passés de main en main ; nous sommes revenus à l'époque des pyramides, sauf qu'au lieu de construire, nous déblayions... Sur les remblais, des prisonniers allemands travaillaient comme des esclaves – les têtes grises dans des vêtements misérables, vraisemblablement des ex-Volkssturm. En grognant et en gémissant, ils chargeaient de lourdes roues sur des wagons de marchandises. Ils nous regardaient de façon implorante, essayant de rester près de nous. Au début, je n'ai pas compris*

[878] Anonyme, *Woman in Berlin*, pp. 301-302.
[879] Schieder, *Expulsion*, p. 276.
[880] Kaps, *Tragedy of Silesia*, p. 149.

pourquoi. Mais d'autres comprenaient, et donnaient discrètement aux hommes quelques croûtes de pain. C'était strictement interdit, mais le garde russe regardait fixement dans la direction opposée. Les hommes étaient mal rasés, ratatinés, avec des expressions de chiens misérables. Pour moi, ils n'avaient pas du tout l'air allemand. »[881]

« *Ma mère, âgée de 72 ans, devait travailler en dehors de la ville sur des tas d'ordures »,* se lamentait une fille de Posen. « *Là-bas, les personnes âgées étaient harcelées et devaient trier les bouteilles et le fer, même quand il pleuvait ou neigeait. Le travail était sale, et il leur était impossible de changer de vêtements.* »[882]

Il est compréhensible que des milliers de victimes surmenées et sous-alimentées aient rapidement succombé dans de telles conditions. Aucun travail n'était trop ingrat ou dégradant pour les Allemands vaincus. Des dames bien élevées, autrefois membres de la classe supérieure qui fréquentaient les théâtres, travaillaient aux côtés des paysans dans les lavoirs, nettoyant les chaussettes et les sous-vêtements des soldats russes. Les enfants et les personnes âgées étaient mis au travail pour récurer les sols et cirer les bottes dans les zones américaine, britannique et française. Certaines tâches étaient particulièrement répugnantes, comme une femme le précise : « *En raison des dégâts causés par la guerre… les toilettes ne fonctionnaient plus et elles étaient sales. Cette saleté, nous devions l'éliminer avec nos mains, sans aucun ustensile pour le faire. Les excréments étaient amenés dans la cour, pelletés dans des chariots que nous devions amener dans des fosses à ordures. Le plus horrible, c'est que nous étions salis par les excréments qui nous éclaboussaient, mais nous ne pouvions pas nous laver.* »[883]

Une autre femme de la zone soviétique ajouta :

« Nous avons dû construire des pistes d'atterrissage, et casser des pierres. Sous la neige et la pluie, de six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, nous travaillions le long des routes. Tout Russe qui en avait envie nous prenait à part. Le matin et le soir, nous recevions de l'eau froide et un

[881] Anonyme, *Woman in Berlin*, pp. 268, 287.
[882] Schieder, p. 257.
[883] Ibid., p. 256.

morceau de pain, et à midi, une soupe de pommes de terre écrasées, et non pelées, sans sel. La nuit, nous dormions sur le sol des fermes ou des étables, morts de fatigue, blottis les uns contre les autres. Mais nous nous réveillions de temps en temps, lorsqu'un gémissement dans la chambre noire annonçait la présence d'un des gardes. »[884]

Comme cette femme et d'autres l'indiquent clairement, bien que le sexe pouvait être acheté pour un peu de nourriture, une cigarette ou un savon, certains vainqueurs préféraient prendre ce qu'ils voulaient, quand et où ils voulaient. « *S'ils voulaient une fille, ils venaient la chercher dans le champ »,* se souvient Ilse Breyer, qui travaillait à la plantation de pommes de terre.[885]

« *La faim rendait les Allemandes plus 'disponibles',* révéla un soldat américain, « *mais malgré cela, le viol était répandu et souvent accompagné de violences supplémentaires. Je me souviens en particulier d'une femme de dix-huit ans dont le côté du visage a été fracassé par la crosse d'un fusil et qui a ensuite été violée par deux GI. Même les Français se plaignaient que les viols, les pillages et l'ivresse de la destruction de la part de nos troupes était excessif.* »[886]

Si les viols, la famine et l'esclavage avaient été les seuls épreuves que les Allemands ont dû endurer, cela aurait été déjà assez terrible. Mais d'autres horreurs se profilaient à l'horizon, dont certaines si sadiques et diaboliques qu'elles font chanceler les esprits. Le sort cauchemardesque qui frappait des milliers de victimes enfermées au fin fond des prisons alliées a suffi, déplore un observateur, pour que même les plus fervents se demandent « *si Dieu existe vraiment*. »

---

[884] Thorwald, *Flight in the Winter*, p. 181.

[885] Entrevue avec Ilse Breyer Broderson, Independence, Missouri, 12 septembre 1997.

[886] Brech, *Eisenhower's Death Camps*, p. 165.

10

Les couloirs de l'enfer

Peu après la victoire des Alliés en Europe, la purge des membres du NSDAP du gouvernement, des affaires, de l'industrie, de la science, de l'éducation et de tous les autres secteurs de la vie allemande commence. Alors qu'un nombre surprenant de Nationaux-Socialistes sont autorisés – voire contraints – à occuper temporairement leur poste afin de permettre une transition en douceur, tous les membres du Parti, de partout, sont tôt ou tard évincés de la vie quotidienne allemande. En théorie, la « dénazification » est un simple repiquage des fonctionnaires nationaux-socialistes avec ceux de la base démocratique, socialiste ou communiste. En pratique, la purge n'est rien de moins qu'un masque pour dissimuler une orgie de viols, de tortures et de meurtres.

Parce que leur connaissance de la langue et de la culture est excellente, de nombreux officiers de renseignement qui accompagnaient les forces américaines et britanniques dans le Reich étaient des réfugiés juifs qui avaient fui la persécution « nazie » à la fin des années 1930. Bien que leurs « auxiliaires » américains et anglais ne

valent guère mieux, le fait que beaucoup de ces « 39ème » soient devenus des interrogateurs, des examinateurs et des agents de contrôle, avec de vieux comptes à régler, assurait que les « nazis » – ou tout Allemand, du reste – ne recevraient aucune pitié.

George Patton fait partie de ceux qui se sont opposés à ce programme de vengeance. « *À l'évidence, le virus déclenché par Morgenthau et [Bernard] Baruch pour une vengeance sémite contre tous les Allemands est toujours actif…,* » écrivit en privé le général. « *Je suis franchement opposé à ce genre d'activités de criminels de guerre. Ce n'est pas du cricket et c'est sémitique... Je ne conçois pas que les Américains puissent tomber si bas.* »[887]

Peu après l'occupation, tous les Allemands adultes ont été contraints de s'inscrire au quartier général allié le plus proche et de remplir un long questionnaire sur leurs activités passées. Alors que de nombreux citoyens nerveux sont détenus sur place, la plupart rentrent chez eux, convaincus que la terrible épreuve est enfin terminée. Toutefois, pour des millions de personnes, le processus ne faisait que commencer.

« *Puis ça a commencé »,* se souvient Anna Fest, une femme qui s'était inscrite, six semaines plus tôt, auprès des services américains.

> *« Ce sentiment d'impuissance, lorsque trois ou quatre membres de la police militaire lourdement armés se tiennent devant vous. Vous paniquez. Je pleurais à chaudes larmes. Ma mère était complètement hors d'elle et a dit : 'Vous ne pouvez pas faire cela. Elle s'est inscrite comme elle devait le faire.' Puis elle a dit : 'Si seulement tu étais allée ailleurs et t'étais cachée.' Mais je considère que c'est insensé, car je ne me sentais pas coupable... C'est ainsi que cela s'est passé avec tout le monde, sans raison. »*[888]

Peu d'adultes allemands, « nazis » ou non, ont échappé au redoutable coup de poing à la porte. Loin d'être de dangereux fascistes, Freddy et Lali Horstmann étaient en fait des anti-nazis bien connus. Lali écrivit ceci depuis la zone russe :

---

[887] Martin Blumenson, *The Patton Papers - 1940–1945* (New York : Houghton Mifflin Co., 1972).
[888] Owings, *Frauen*, p. 334.

« Je suis désolé de vous déranger', commença-t-il, 'mais je ne fais qu'exécuter mes ordres. Jusqu'à quand avez-vous travaillé pour le ministère des Affaires étrangères ?'

'Jusqu'en 1933', répondit mon mari.

'Alors, vous n'avez rien à craindre', déclara Androff... 'Nous ne vous accusons de rien, mais nous voulons que vous nous accompagniez au siège du NKVD, la police secrète, afin que nous puissions noter ce que vous avez dit dans un protocole, et vous poser quelques questions sur le fonctionnement du ministère des Affaires étrangères...'.

Nous sommes restés stupéfaits pendant un moment ; puis j'ai commencé à avancer, en demandant si je pouvais les accompagner. 'Impossible', dit en souriant l'interprète. Mon cœur battait. Freddy répondrait-il de manière satisfaisante ? Pourrait-il supporter l'émotion ? Quel genre de logement lui donneraient-ils ?

'Ne vous inquiétez pas, votre mari n'a rien à craindre', a poursuivi Androff. 'Il aura une chambre chauffée. Donnez-lui une couverture pour la nuit, mais vite, nous devons partir...'.

Il y avait un sentiment de forte tension, mettant le soldat sur ses gardes, comme s'il s'attendait à une attaque de l'un d'entre nous. J'ai pris d'abord le soldat, puis l'interprète par les mains et les ai suppliés d'être gentils avec Freddy, me répétant dans l'agitation et le bruit des pas qui noyaient mes paroles. Il y a eu un claquement de portes. Un vent froid soufflait. J'ai senti Freddy m'embrasser. Je ne l'ai jamais revu. »[889]

« *Nous avons été réveillés par le bruit des crissements de pneus, des moteurs qui s'arrêtent brusquement, des ordres criés, du vacarme général, et du martèlement des volets. Puis, les intrus ont enfoncé la porte, et nous avons vu les Américains avec des fusils qui se tenaient devant notre lit et braquaient des lumières sur nous. Aucun d'entre eux ne parlait allemand, mais leurs gestes disaient : 'Habillez-vous, venez avec nous immédiatement.' C'était ma quatrième arrestation.* »[890]

---

[889] Horstmann, *We Chose to Stay*, pp. 198-200.
[890] Riefenstahl, *A Memoir*, p. 308.

Ainsi écrivait Leni Riefenstahl, une jeune femme talentueuse qui a été peut-être la plus grande cinéaste du monde. Parce que ses documentaires épiques – *Triomphe de la volonté* et *Olympia* – semblaient être considérés comme un hymne non seulement à l'Allemagne, mais au « nazisme », mais aussi en raison de son étroite relation avec un Adolf Hitler admiratif, Leni présentait un intérêt plus que passager pour les Alliés. Bien que fausses, les rumeurs laissaient également entendre que cette séduisante personne, qui avait été actrice, était aussi la « maîtresse du diable » – qu'elle et Hitler avaient été amants.[891]

« *Ni mon mari, ni ma mère, ni aucun de mes trois assistants n'avaient jamais rejoint le Parti nazi, et aucun d'entre nous n'avait été politiquement actif »,* déclara la jeune femme confuse. « *Aucune accusation n'a jamais été portée contre nous, et pourtant nous étions à la merci des [Alliés] et n'avions aucune protection juridique d'aucune sorte.* »[892]

Peu après la quatrième arrestation de Leni, une cinquième a eu lieu.

> *« La jeep a roulé sur les autoroutes jusqu'à ce que, quelques heures plus tard... je sois amenée à la prison de Salzbourg ; là, une vieille gardienne de prison m'a brutalement poussé dans la cellule, me donnant de tels coups de pied que je suis tombé par terre ; puis la porte a été verrouillée. Il y avait deux autres femmes dans la pièce sombre et vide, et l'une d'entre elles, à genoux, glissait sur le plancher, en bafouillant de façon confuse ; puis elle s'est mise à crier, ses membres se tordant de façon incontrôlée. Elle semblait avoir perdu l'esprit. L'autre femme s'est accroupie sur sa couchette, pleurant. »*[893]

Comme Leni et d'autres le découvrent rapidement, le processus de « ramollissement » commence peu après l'arrivée dans une prison alliée. Lorsque Ernst von Salomon, sa petite amie juive et ses compagnons de cellule atteignent un centre de détention américain près de Munich, ceux-ci sont rapidement conduits dans une pièce et violemment battus

---

[891] Ibid., p. 327.
[892] Ibid.
[893] Ibid., p. 309.

par la police militaire. Les dents cassées et le sang jaillissant de sa bouche, von Salomon dit en gémissant à un officier qui mâchait du chewing-gum, « *Vous n'êtes pas des gentlemen*. » Cette remarque ne suscite qu'un éclat de rire de la part des assaillants. « *Non, non, non !* » disent en souriant les GI. « *Nous sommes des garçons du Mississippi !* » Dans une autre pièce, des policiers militaires violent les femmes à volonté tandis que des soldats les regardaient faire par les fenêtres.[894]

Après un tel traitement barbare, le sentiment de désespoir ne faisait que s'intensifier une fois les captifs entassés dans des cellules.

« *Les gens étaient là depuis trois jours, attendant d'être interrogés »,* se souvient un médecin allemand qui avait reçu l'ordre de traiter les prisonniers en zone soviétique. « *Dès qu'ils nous ont vus*, *un pandémonium a éclaté, me laissant impuissant... D'après ce que j'ai pu comprendre, les questions insensées habituelles étaient réitérées : pourquoi étaient-ils là, et pour combien de temps ? Ils n'avaient pas d'eau et presque rien à manger. Ils voulaient qu'on les laisse sortir plus souvent qu'une fois par jour... Un grand nombre d'entre eux ont une dysenterie telle qu'ils ne peuvent plus se lever.* »[895]

« *Les jeunes polonais se moquaient de nous »,* déclara une femme qui s'était trouvée dans une cellule dans la même zone. « *[Ils] lançaient des briques par les fenêtres, des sacs de papier avec du sable, et des peaux de lièvres remplies d'excréments. Nous n'osions pas bouger ni offrir une résistance, mais nous nous tenions serrés les uns contre les autres dans le coin le plus éloigné, afin de ne pas être frappés, ce qui ne pouvait pas toujours être évité… Nous étions sans cesse tourmentés.* »[896]

« *Pendant des heures, je me retournais sur mon lit, essayant d'oublier mon environnement »,* se souvient Leni Riefenstahl, « *mais c'était impossible.* »

> *« La femme mentalement perturbée a continué à crier – toute la nuit ; mais pire encore étaient les cris et les hurlements des hommes de la cour, des hommes qui étaient battus, qui criaient comme des animaux. J'ai découvert*

[894] Botting, *From the Ruins of the Reich*, p. 263.
[895] Von Lehndorff, *Token of a Covenant*, pp. 128-129.
[896] Schieder, *Expulsion of the German Population*, p. 258.

par la suite qu'une compagnie d'hommes SS était en train d'être interrogée.

Ils sont venus me chercher le lendemain matin, et j'ai été emmené dans une cellule capitonnée où j'ai dû me déshabiller, et une femme a examiné chaque centimètre carré de mon corps. Ensuite, j'ai dû m'habiller et descendre dans la cour, où se tenaient de nombreux hommes, apparemment prisonniers, et où j'étais la seule femme. Nous avons dû nous aligner devant un garde américain qui parlait allemand. Les prisonniers se tenaient au garde-à-vous, alors j'ai essayé de faire de même, et puis un Américain est arrivé qui parlait couramment l'allemand. Il a poussé quelques personnes ensemble, puis s'est arrêté au premier de notre ligne.

'Étiez-vous dans le Parti ?'

Le prisonnier a hésité un instant, puis a dit : 'Oui.'

Il a reçu un coup violent sur le visage et a craché du sang.

L'Américain est passé au suivant.

'Étiez-vous dans le Parti ?'

L'homme a hésité.

'Oui ou non ?'

'Oui'. Et lui aussi a été frappé si fort au visage que le sang s'est écoulé de sa bouche. Cependant, comme le premier homme, il n'a pas osé résister. Il n'a même pas levé instinctivement les mains pour se protéger. Ils n'ont rien fait. Ils ont supporté les coups comme des chiens.

La même chose fut demandée au suivant : 'Étiez-vous dans le Parti ?'

Silence.

'Alors ?'

'Non', a-t-il crié, donc pas de coup. Dès lors, personne n'a admis qu'il avait été dans le Parti et on ne me l'a même pas demandé. »[897]

[897] Riefenstahl, *Memoir*, p. 310.

Comme l'illustre le cas ci-dessus, les interrogatoires n'avaient souvent ni queue ni tête ; ils semblaient tous destinés à forcer la victime à dire ce que l'enquêteur voulait entendre, que ce soit vrai ou faux. En outre, nombre de ces « interrogatoires » étaient structurés de manière à infliger le plus de douleur et de souffrance possible. Un prisonnier a expliqué :

> *« Le but de ces interrogatoires n'était pas de soutirer aux gens ce qu'ils savaient – ce qui aurait été de toute façon inintéressant – mais de leur extorquer des déclarations spéciales. Les méthodes utilisées étaient extrêmement primitives ; les gens étaient battus jusqu'à ce qu'ils avouent avoir été membres du parti nazi... Les autorités partaient simplement du principe que, fondamentalement, tout le monde avait appartenu au Parti. Beaucoup de personnes mouraient pendant et après ces interrogatoires, tandis que d'autres, qui reconnaissaient d'emblée leur appartenance au Parti, étaient traités avec plus de clémence. »*[898]

« *Un jeune commissaire, qui haïssait profondément les Allemands, m'a contre-interrogée… »,* raconte Gertrude Schulz. « *Lorsqu'il a posé la question : 'Frauenwerk [Service du Travail des Femmes] ?', j'ai répondu par la négative. Là-dessus, il est devenu tellement furieux qu'il m'a frappée avec un bâton, jusqu'à ce que je sois noire et bleue. J'ai reçu une quinzaine de coups... sur le bras gauche, sur le dos et sur les cuisses. Je me suis effondrée et, comme lors du premier contre-interrogatoire, j'ai dû signer le questionnaire.* »[899]

« *Les deux officiers qui ont recueilli notre témoignage étaient d'anciens juifs-allemands »,* se souvient Anna Fest, membre des femmes SS. Tandis que des chiens vicieux grognaient à proximité, l'un des officiers criait des questions et des accusations à Anna. Si les réponses n'étaient pas celles souhaitées, « *il me donnait des coups de pied dans le dos et l'autre me frappait.* »

> *« Ils n'arrêtaient pas de dire que nous avions dû être armés, que nous avions des pistolets ou autre. Mais nous n'avions pas d'armes, aucun de nous... Je n'avais pas de pistolet. Je ne pouvais pas le dire, juste pour qu'ils*

[898] Von Lehndorff, *Token*, p. 127.
[899] Schieder, *Expulsion*, p. 173.

me laissent en paix, oui, nous avions des pistolets. La même chose arriverait à la prochaine personne qui témoignerait... La chose terrible, c'est que les hommes allemands devaient regarder. Ce fut une expérience horrible, horrible... Cela a dû être terrible pour eux. Quand je suis sortie, plusieurs d'entre eux avaient des larmes qui coulaient sur leurs joues. Qu'auraient-ils pu faire ? Ils ne pouvaient rien faire. »[900]

Il n'est pas surprenant que, face aux coups, aux viols, à la torture et à la mort, rares sont les victimes qui n'ont pas « avoué » et qui se sont empressées d'inscrire leur nom sur les bouts de papier qu'on leur montrait. Certaines, comme Anna, ont tenté de résister. Mais cette récalcitrance était presque toujours de courte durée. En général, après avoir subi des coups au visage, des fractures, des chocs électriques aux seins ou, dans le cas des hommes, des écrasements de testicules, seules les personnes mortes sous la torture n'ont pas signé d'aveux.

Seules, immergées dans une haine sadique, totalement dépourvues de droit, de nombreuses victimes ont, à juste titre, échappé à la justice en s'ôtant la vie. Cependant, comme de minuscules îles dans une vaste mer de misère, des miracles se sont produits. Alors qu'il retournait en boitant péniblement à sa cellule de prison, un officier de la Wehrmacht réfléchissait aux insultes, aux coups et aux tortures qu'il avait subis et envisageait de se suicider.

« Je ne voyais pas bien dans la pénombre et j'ai raté la porte ouverte de ma cellule. Un coup de pied dans le dos et j'étais étendu sur le sol. En m'élevant, je me suis dit que je ne pouvais pas, ne devais pas accepter cette humiliation. Je me suis assis sur ma couchette. J'avais caché une lame de rasoir qui allait me servir à m'ouvrir les veines. Puis j'ai repensé au Nouveau Testament et j'ai retrouvé ces mots dans l'Evangile de Saint Jean : 'Sans moi vous ne pouvez rien faire.'

Oui. Vous pouvez mutiler ce pauvre corps – je regardai les plaies ouvertes sur mes jambes – mais moi, mon honneur, l'image de Dieu qui est en moi, vous ne pouvez pas les toucher. Ce corps n'est qu'une coquille, pas

[900] Owings, *Frauen*, pp. 335, 336.

mon vrai moi. Sans Lui, sans le Seigneur, mon Seigneur, vous ne pouvez rien faire. Une nouvelle force semblait s'élever en moi.

Je méditais sur ce qui me semblait être un miracle lorsque le lourd verrou tourna dans la porte de la cellule. Un très jeune soldat américain est entré, a mis son doigt sur ses lèvres pour me prévenir de ne pas parler. 'Je l'ai vu', a-t-il dit. 'Voici des pommes de terre cuites.' Il a sorti les pommes de terre de sa poche et me les a données, puis il est sorti en fermant la porte derrière lui. »[901]

✠ ✠ ✠

Aussi horrible que soit la dénazification dans les zones britanniques, françaises et surtout américaines, ce n'est rien comparé à ce qui s'est passé en Pologne, derrière les lignes soviétiques. Dans des centaines de camps de concentration gérés par un appareil appelé « Bureau de la sécurité d'État », des milliers d'Allemands – hommes et femmes, jeunes et vieux, de tout bord, nazis et antinazis, SS, Wehrmacht, Volkssturm, Jeunesse hitlérienne, tous – ont été rassemblés et emprisonnés. Le personnel et la direction étaient juifs, assistés par des Polonais, des Tchèques, des Russes et d'autres survivants des camps de concentration. Les prisons n'étaient guère mieux que des chambres de torture où l'on prolongeait la mort, et non pas où l'on la hâtait. Si ceux qui avaient les cheveux blonds, les yeux bleus et de beaux traits étaient les premiers à partir, tous ceux qui parlaient allemand faisaient l'affaire.[902]

Quelques instants après leur arrivée, les prisonniers étaient informés de leur sort de façon effroyable. John Sack, lui-même juif, témoigne de

[901] Wilfried Strik-Strikfeldt, *Against Stalin and Hitler* (New York : John Day Co., 1973), p. 243.
[902] Botting, Ruins of the Reich, p. 262 ; John Sack, *An Eye for an Eye* (New York : Basic Books, 1993), p. 87.

ce qui s'est passé dans un camp géré par Shlomo Morel, vingt-six ans :

« J'étais à Auschwitz', proclamait Shlomo, mentant aux Allemands, mais, plus encore, à lui-même, se prenant pour un combattant le soir du championnat, se remplissant de haine pour les Allemands autour de lui. 'J'étais à Auschwitz durant six longues années, et j'ai juré que si je sortais, je vous ferais payer pour tout ça, vous les nazis.' Ses yeux envoyaient des éclairs, mais les 'nazis' lui ont envoyé un simple regard perplexe… 'Chantez maintenant la chanson de Horst Wessel !' Personne ne l'a fait, et Shlomo, qui portait une matraque en caoutchouc dur, l'a frappé contre un lit comme le marteau d'un juge. 'Chantez, je vous dis !'

'Drapeau levé…', commencèrent certains Allemands.

'Tout le monde !' a dit Shlomo.

'En rangs serrés et fermes. . .'

'J'ai dit tout le monde !'…

'Blond !' a crié Shlomo à l'homme le plus blond et aux yeux les plus bleus qui se trouvait là. 'J'ai dit chantez !' Il a balancé sa matraque en caoutchouc et l'a abattu sur la tête dorée de l'homme. L'homme a reculé en titubant.

'Ceux qu'ont tué réaction et front rouge...'

'Fils de pute !' a crié Shlomo, furieux que l'homme le défie en ne chantant pas, mais en titubant. Il l'a frappé à nouveau, en disant : 'Chante !'

'Vont en esprit Et marchent dans nos rangs...'

'Plus fort !'

'Laissez la rue Aux hommes des SA...'

'Encore plus fort !' a crié Shlomo, en frappant un autre homme qui criait...

'Pour des millions la croix gammée est bonne...'

'Porcs de Nazis !'

'Le jour est là De liberté, de pain....'

'Schweine !' a hurlé Shlomo. Il a jeté sa matraque en caoutchouc, a saisi un tabouret en bois et, le tenant par un pied, a commencé à frapper la tête d'un Allemand. Sans réfléchir, l'homme a levé les bras, et Shlomo, furieux que l'homme tente de se soustraire à son juste châtiment, s'est écrié : 'Fils de pute !' et a frappé le tabouret contre la poitrine de l'homme. L'homme laissa tomber ses bras, et Shlomo a commencé à frapper sa tête, maintenant sans défense, quand crac ! le pied du tabouret s'est cassé, et, maudissant le bois de bouleau allemand, il a saisi un autre tabouret et a frappé l'Allemand avec ça. Personne ne chantait plus, mais Shlomo qui criait n'avait pas remarqué. Les autres gardes ont crié, 'le blond !' 'le noir !' 'le petit !' 'le grand !' et quand un à un ces hommes terrifiés se sont approchés, ils ont reçu un coup de matraque. Le massacre a continué jusqu'à onze heures, c'est alors que les envahisseurs trempés de sueur ont hurlé : 'Porcs ! Nous allons vous redresser !' et ils ont laissé les Allemands seuls.

Certains étaient tout à fait redressés... Shlomo et ses subordonnés les avaient tués. »[903]

La nuit suivante, ce fut la même chose. . . et la nuit suivante et la suivante et la suivante. Ceux qui ont survécu aux « comités d'accueil » de ce camp et d'autres étaient renvoyés dans leurs enclos.

« *On m'a mise avec trente femmes dans une cellule, qui était destinée à accueillir une personne »,* se souvient Gerlinde Winkler. « *L'espace étroit, dans lequel nous étions entassées, était insupportable et nos jambes étaient toutes enchevêtrées... Les femmes, atteintes de dysenterie, n'avaient le droit de sortir qu'une fois par jour, pour faire leurs besoins. Un seau sans couvercle était poussé dans la cellule avec la remarque : 'En voilà un, espèce de truie allemande'. La puanteur était insupportable, et nous n'avions pas le droit d'ouvrir la petite fenêtre. »*[904]

« *L'air dans les cellules devenait dense, l'odeur des excréments le remplissait, il*

[903] Sack, *Eye*, pp. 102-103.
[904] Schieder, *Expulsion*, p. 163.

faisait chaud comme à Calcutta, et les mouches noircissaient le plafond », écrivit John Sack. *« 'J'étouffe', pensaient les Allemands, et l'un d'eux a même pris la lame de rasoir commune et, désespéré, s'est ouvert la gorge avec. »*[905]

Lorsque les misérables détenus étaient enfin sortis de leurs tombes infernales, c'était uniquement pour être interrogés. Sack continue :

> *« Pas moins de huit interrogateurs, presque tous juifs, se tenaient autour d'un Allemand en lui disant : 'Tu étais dans le Parti nazi ?' Parfois, un Allemand disait : 'Oui', et les garçons criaient : 'Du Schwein ! Tu es un porc !' et ils le frappaient et lui cassaient le bras, la plupart du temps avant de l'envoyer à sa cellule… Mais généralement, un Allemand disait : 'Non', et les garçons... lui disaient : 'Tu mens. Tu étais un nazi'.*
>
> *'Non, je ne l'étais pas.'*
>
> *'Tu mens ! Nous savons tout sur toi !'*
>
> *'Non, vraiment je ne l'étais pas.'*
>
> *'Du lügst ! Tu mens !' criaient-ils, frappant l'homme obstiné. 'Tu ferais mieux de l'admettre ! Ou tu auras une peine plus longue ! Maintenant ! Étais-tu dans le Parti nazi ?'*
>
> *'Non !' disait toujours l'Allemand, et les garçons devaient le battre et le battre jusqu'à ce qu'il pleure vraiment, 'Je suis un nazi ! Oui !'*
>
> *Mais parfois, un Allemand ne voulait pas avouer. L'un de ces cas difficiles était âgé de cinquante ans...*
>
> *'Étais-tu dans le Parti ?'*
>
> *'Non, je n'y étais pas.'*
>
> *'Combien de personnes travaillent pour toi ?'*
>
> *'En haute saison, trente-cinq.'*
>
> *'Tu devais être dans le Parti', en a déduit le garçon. Il a demandé le portefeuille de l'Allemand, où il a trouvé un permis de pêche portant le*

[905] Sack, p. 74.

cachet de l'Association allemande des pêcheurs à la ligne. En l'examinant, il a dit à l'Allemand, 'C'est tamponné par le Parti.'

'Ce n'est pas le cas', a déclaré l'Allemand. Il avait perdu son bras gauche lors de la Première Guerre mondiale et il utilisait son bras droit pour faire des gestes avec, et, pour le garçon, il pouvait sembler qu'il faisait le salut hitlérien. Le garçon est devenu violent. Il a saisi le col de l'homme, a frappé sa tête contre le mur, l'a frappé dix fois encore, a jeté l'homme sur le sol, et, chaussé de ses bottes, a sauté sur sa poitrine, comme s'il sautait à la corde. Une demi-douzaine d'autres interrogateurs, presque tous juifs, ont poussé l'homme sur un canapé, lui ont arraché son pantalon, et l'ont frappé avec des matraques en caoutchouc dur et des tuyaux en caoutchouc dur remplis de pierres. La sueur a commencé à couler sur les bras des juifs, et le sang sur les jambes nues de l'homme.

'Warst du in der Partei ?'

'Nein !'

'Warst du in der Partei ?'

'Nein !' hurlait l'Allemand – hurlait jusqu'à ce que les garçons aillent chercher une cuillère en bois dans la cuisine de Shlomo et l'utilise pour enfoncer des chiffons dans la bouche de l'Allemand. Puis, ils ont recommencé à le battre... Plus l'homme les contredisait, plus ils le haïssaient pour cela. »[906]

Après avoir subi des séances similaires de façon régulière, la victime était ramenée pour la huitième fois.

« À ce moment-là, l'homme était à moitié inconscient en raison de ses nombreuses commotions, et il n'avait pas les idées claires. Les garçons l'ont travaillé avec des matraques en caoutchouc et en bois de chêne et lui ont dit : 'Tu dis toujours que tu n'étais pas dans le Parti ?'

'Non ! Je n'ai pas dit que je n'étais pas dans le Parti !'

'Tu ne l'as pas dit ?'

[906] Ibid., pp. 74-75, 76.

'Non !' dit l'homme ivre de coups. 'Je ne l'ai jamais dit !'

'Tu ÉTAIS dans le Parti ?'

'Oui !'

Les garçons ont cessé de le battre. Ils soufflaient pratiquement, comme si leur calvaire était maintenant fini. Ils ont allumé des cigarettes...

'Fiche le camp', a dit l'un d'eux à l'Allemand. L'homme s'est levé, et il avait la main sur la poignée de la porte quand un des garçons lui a impulsivement frappé l'arrière de la tête, et il est tombé par terre, inconscient. 'Aufstehen, du Deutsches Schwein. Lève-toi, porc allemand', ont dit les garçons, en lui donnant des coups de pied jusqu'à ce qu'il se relève et s'effondre à nouveau. Deux garçons l'ont porté jusqu'à sa cellule et l'ont laissé tomber dans un coin...

Bien sûr, les garçons battaient les Allemands pour un 'oui', ou pour un 'non'. À Glatz, le commandant juif a demandé à un policier allemand : 'Étais-tu dans le Parti ?'

'Bien sûr ! J'étais obligé d'y être !'

'Allonge-toi,' a dit le commandant, et six semaines plus tard, les garçons fouettaient toujours les pieds de l'Allemand. »[907]

Certaines séances de torture se faisaient même sans le prétexte d'un interrogatoire. Eva Reimann raconte :

« La porte de ma cellule s'est ouverte. Le gardien, qui, à cause de l'odeur nauséabonde, tenait un mouchoir sur son nez, a crié : 'Reimann Eva ! Viens !' J'ai été conduite dans une pièce du premier étage.

Il m'a crié : 'Enlève tes chaussures !' Je les ai enlevées. 'Couche-toi !' Je me suis allongée. Il a pris un épais bâton de bambou et m'a frappé sur la plante des pieds. J'ai crié, sous la douleur... Le bâton sifflait en s'abattant sur moi. Un coup sur la bouche a déchiré ma lèvre inférieure, et mes dents se sont mises à saigner violemment. Il a frappé à nouveau mes pieds. La

[907] Ibid., pp. 77, 78.

douleur était insupportable...

Soudain, la porte s'est ouverte et, souriant obligeamment, une cigarette à la bouche, est entré le chef du bureau, nommé Sternnagel. Dans un allemand impeccable, il m'a demandé : 'Quel est le problème ici ? Pourquoi vous laissez-vous battre ? Il suffit de signer ce document. Ou devrions-nous coincer vos doigts dans la porte, jusqu'à ce que les os soient aplatis ?' . . .

Un homme m'a pris par les chevilles, m'a soulevée à vingt centimètres du sol et m'a laissée tomber. J'avais les mains attachées et ma tête a frappé fort... J'étais étendue dans une flaque de sang. Quelqu'un a crié : 'Debout !' J'ai essayé, et, avec une douleur indicible, j'ai réussi. Un homme avec un pistolet est venu, l'a tenu sur ma tempe gauche, et a dit : 'Tu veux avouer maintenant ?' Je lui ai dit, 'S'il vous plaît tuez-moi.' Oui, j'espérais être libérée de toutes ses tortures. Je l'ai supplié, 'S'il vous plaît, appuyez sur la gâchette. »[908]

Après avoir survécu de justesse à son « interrogatoire », un garçon de quatorze ans a été emmené à l'infirmerie du camp. « *Mon corps était vert, mais mes jambes étaient rouge feu »,* dit le garçon. « *Mes blessures étaient couvertes de papier toilette, et je devais changer le papier tous les jours. J'étais dans un endroit parfait pour regarder ce qui se passait... Tous les patients étaient des personnes battues, et elles mouraient partout : dans leur lit, dans les toilettes, sur les toilettes. La nuit, je devais enjamber les morts comme si c'était normal.* »[909]

Lorsque l'approvisionnement en victimes baissait, il était facile d'en trouver d'autres. John Sack raconte :

« Un jour, un Allemand en pantalon noir profond, la couleur des SS, s'est présenté à la prison de Lola. Il avait été repéré près de la place de la ville par un Polonais qui avait dit : 'Fasciste ! Tu es vêtu de noir !' Aussitôt, l'Allemand avait filé à toute vitesse, mais le Polonais l'a poursuivi sur un kilomètre jusqu'à l'église des Saints Pierre et Paul, l'a plaqué contre une mosaïque en or, l'a frappé, il l'a roué de coups de pied, et l'a emmené à la prison de Lola. Des gardes, tous des filles, ont alors saisi la preuve

[908] Ibid., pp. 152-153.
[909] Ibid., pp. 172-173.

incriminante : le pantalon noir de l'homme, l'arrachant si brusquement qu'un des tendons s'est déchiré. L'homme a crié, mais les filles ont dit : 'Tais-toi !' et elles n'ont pas reconnu que le pantalon faisait partie d'un uniforme de boy-scout. L' 'homme' avait quatorze ans.

Les filles ont décidé de le torturer [avec]... du feu. Elles ont maintenu le garçon allemand, ont éteint leurs cigarettes sur lui, et, avec de l'essence, ont mis le feu à ses cheveux noirs bouclés. »[910]

Dans les grands camps de détention, les Allemands mouraient par centaines tous les jours.

« 'Espèces de porcs !' a alors crié le commandant, et il frappait les Allemands avec leurs tabourets, les tuant souvent. À l'aube, pendant de nombreux jours, un garde juif criait : 'Eins ! Zwei ! Drei ! Vier !' et il a emmené les Allemands dans les bois à l'extérieur de leur camp. 'Halte ! Prenez vos pelles ! Creusez !' criait le garde, et, quand les Allemands eurent creusé une grande tombe, il y a mis une photo de Hitler. 'Maintenant, pleurez !' disait le garde. 'Et chantez Tous les Chiens Aboient *!'… Et tous les Allemands se sont mis à gémir,*

Tous les chiens aboient,

Tous les chiens aboient,

Juste les petits hot-dogs, n'aboient pas du tout.

Le gardien s'est alors écrié : 'Déshabillez-vous !' et, lorsque les Allemands furent nus, il les a frappé, a versé du fumier liquide sur eux, ou, attrapant un crapaud, enfonçait la chose grasse dans la gorge d'un Allemand, qui ne tardait pas à mourir. »[911]

Totalement dérangé par des années de persécution, par la perte de leurs maisons et d'êtres chers, pour les opérateurs des camps, aucune torture, aucun sadisme, aucune bestialité, ne semblait trop monstrueux pour être infligé à ceux qui étaient désormais en leur pouvoir. Certains

[910] Ibid., pp. 87-88.
[911] Ibid., p. 110.

Allemands étaient obligés de ramper à quatre pattes et de manger leurs propres excréments ainsi que ceux des autres. Beaucoup se sont noyés dans des latrines ouvertes. Des centaines ont été entassés dans des bâtiments et brûlés vifs ou enfermés dans des cercueils et enterrés vivants. [912]

Près de Lamsdorf, des femmes allemandes ont été forcées d'exhumer des corps d'un site funéraire polonais. John Sack raconte :

> *« Les femmes l'ont fait, et elles ont commencé à avoir la nausée lorsque les corps, noirs comme la substance d'un caniveau, sont apparus. Les visages étaient pourris, la chair était de la colle, mais les gardes – qui avaient souvent l'air de psychopathes, faisant boire de l'urine à une allemande, boire du sang, et manger les excréments d'un homme, insérant un billet de cinq mark huileux dans le vagin d'une femme, et y mettre le feu – criaient aux femmes… 'Allongez-vous avec eux !' Les femmes l'ont fait, et les gardes ont crié : 'Enlacez-les !' 'Embrassez-les !' 'Faites l'amour avec eux !' et, avec leurs fusils, ils poussaient sur la nuque des femmes jusqu'à ce que leurs yeux, leurs nez et leurs bouches soient profondément enfoncés dans la substance visqueuse des visages polonais. Les femmes qui serraient leurs lèvres ne pouvaient pas crier, et les femmes qui hurlaient devaient goûter quelque chose de vil. Crachant, nauséeuses, les femmes se sont enfin relevées, les vrilles humides encore sur le menton, les doigts, les vêtements, l'humidité s'infiltrant dans les fibres, la puanteur comme une brume autour d'elles alors qu'elles retournaient vers Lamsdorf. Il n'y avait pas de douche là-bas, et les cadavres étaient tous porteur du typhus, apparemment, et soixante-quatre femmes. . . sont mortes. »*[913]

Il n'est pas surprenant que le taux de mortalité dans les camps de concentration ait été stupéfiant et que relativement peu de personnes aient survécu. Dans une prison contenant huit mille détenus, seulement 1 500 ont survécu et ont pu rentrer chez elles.[914] Et parmi ces « chanceux » qui n'y avaient pas laissé la vie, rares sont ceux que l'on

[912] Ibid., p. 111 ; Botting, *Ruins of the Reich*, p. 185.
[913] Sack, *Eye For an Eye*, pp. 130-131.
[914]Ibid., p. 131.

peut encore qualifier d'humains.

Lorsque quelques témoignages ont commencé à filtrer de Pologne sur les crimes innommables qui étaient commis, beaucoup de gens à l'Ouest ont été stupéfaits. « *On pourrait penser qu'après les horreurs des camps de concentration nazis, rien de tout cela ne pourrait jamais se reproduire »,* a murmuré un sénateur américain, qui a ensuite fait état de passages à tabac, de tortures et de « *cerveaux éclaboussés au plafond.* »[915]

« *Est-ce pour cela que nos soldats sont morts ?* » a déclaré un Britannique à la Chambre des communes.[916]

Winston Churchill ajouta : « *Énormément [d'Allemands] ne répondent pas à l'appel. Il n'est pas impossible qu'une tragédie d'une ampleur prodigieuse se déroule derrière le rideau de fer.* »[917]

Alors que Churchill et d'autres à l'Ouest exprimaient le choc et leur surprise face au massacre sadique qui se déroulait dans la zone soviétique, on parlait peu de la « *tragédie d'une ampleur prodigieuse* » qui se déroulait dans leur propre arrière-cour.

✠ ✠ ✠

Parmi les millions de personnes emprisonnées par les Alliés se trouvaient des milliers d'Allemands accusés d'avoir participé directement ou indirectement à des crimes de guerre. Parce que les puissances victorieuses exigeaient des sanctions rapides et sévères, les procureurs alliés ont été exhortés à obtenir les inculpations les plus accablantes en un temps aussi court que possible. Malheureusement pour les accusés, leurs ravisseurs semblaient déterminés à leur infliger le plus de souffrances possible dans le processus.

915 Ibid., p. 111.
916 Ibid.
917 Ibid.

« *Nous avons été jetés dans de petites cellules, complètement nus »,* écrira plus tard Hans Schmidt. « *Les cellules dans lesquelles trois ou quatre personnes étaient incarcérées mesuraient environ deux mètres sur trois et n'avaient ni fenêtres ni ventilation.* »

> *« Lorsque nous allions aux toilettes, nous devions traverser en courant une allée d'Américains qui nous frappaient avec des sangles, des balais, des gourdins, des seaux, des ceintures, et des porte-pistolets pour nous faire tomber. Notre tête, nos yeux, notre corps, notre ventre et nos organes génitaux ont été violemment meurtris. Un homme se tenait à l'intérieur des toilettes pour nous frapper et nous cracher dessus. Le retour à nos cellules s'effectuait en passant par la même épreuve. La température dans les cellules était de 60 degrés Celsius ou plus. Pendant les trois premiers jours, nous avons reçu une seule tasse d'eau et une petite tranche de pain. Les premiers jours, nous transpirions tout le temps, puis la transpiration s'est arrêtée. Nous sommes restés enchaînés les uns aux autres, dos à dos, pendant des heures. Nous souffrions terriblement de la soif, de la stagnation du sang et de la mortification des mains. De temps en temps, de l'eau était versée sur les radiateurs presque brûlants, remplissant les cellules de vapeur, de sorte que nous pouvions à peine respirer. Pendant tout ce temps, les cellules étaient plongées dans l'obscurité, sauf lorsque les soldats américains entraient et allumaient les ampoules électriques... ce qui nous obligeait à fermer les yeux.*
>
> *Notre soif devenait de plus en plus atroce, si bien que nos lèvres fendillaient, nos langues étaient raides, et nous finissions par devenir apathiques, ou délirants, ou par nous effondrer.*
>
> *Après avoir enduré cette torture pendant plusieurs jours, on nous a donné une petite couverture pour couvrir notre nudité, et on nous a conduits dans la cour extérieure. Le sol accidenté était couvert de cailloux et de scories et nous étions à nouveau battus et finalement repoussés sur nos pieds fracassés et saignants. À bout de souffle, des cigarettes brûlantes ont été enfoncées dans notre bouche, et chacun d'entre nous a été forcé d'en manger trois ou quatre. Pendant ce temps, les soldats américains continuaient à nous frapper sur les yeux, la tête et les oreilles. De retour dans nos cellules, nous étions poussés contre des radiateurs brûlants, de sorte que notre peau était boursouflée.*

Pendant treize jours et treize nuits, nous avons subi le même traitement, torturés par la chaleur et la soif. Lorsque nous suppliions pour avoir de l'eau, nos gardes se moquaient de nous. Lorsque nous nous évanouissions, nous étions réanimés en étant aspergés d'eau froide. Il y avait de la saleté partout et nous n'étions jamais autorisés à nous laver, nos yeux enflammés nous causaient de terribles douleurs, nous nous évanouissions continuellement.

Toutes les vingt minutes environ, les portes de nos cellules étaient ouvertes et les soldats nous insultaient et nous frappaient. Chaque fois que les portes étaient ouvertes, nous devions rester immobiles, dos à la porte. Deux assiettes de nourriture, épicée de sel, de poivre et de moutarde afin de nous donner encore plus soif, nous étaient servies tous les jours. Nous mangions dans l'obscurité sur le sol. La soif était la plus terrible de toutes nos tortures et nous ne pouvions pas dormir.

C'est dans cet état que j'ai été traduit en justice. »[918]

✠ ✠ ✠

Pendant les procès et les audiences pour crimes de guerre « nazis », quasiment toutes les méthodes permettant d'obtenir des « aveux » ont été utilisées. Désireux d'impliquer des officiers allemands de haut rang dans le massacre de Malmedy, l'enquêteur américain Harry Thon a ordonné au chef de la Wehrmacht, Willi Schäfer de rédiger une déclaration sous serment incriminante :

« Le lendemain matin, M. Thon est apparu dans ma cellule, a lu mon rapport, l'a déchiré, m'a insulté et m'a frappé. Après avoir menacé de me faire tuer si je n'écrivais ce qu'il voulait, il est parti. Quelques minutes plus tard, la porte de ma cellule s'est ouverte, une cagoule noire tachée de sang a été placée sur ma tête et mon visage et j'ai été conduit dans une autre pièce.

[918] Utley, *High Cost of Vengeance*, pp. 190-191.

Face à la menace de M. Thon, la calotte noire a eu un effet écrasant sur mon esprit... Quatre hommes de ma compagnie... m'ont accusé, bien qu'ils aient admis plus tard avoir fait un faux témoignage. Néanmoins, je refusais toujours de m'incriminer. M. Thon a alors déclaré que si je continuais à refuser, cela serait considéré comme une preuve de mes opinions nazies, et... ma mort était assurée. Il a dit que je n'aurais aucune chance contre quatre témoins, et m'a conseillé, pour mon propre bien, de faire une déclaration après laquelle je serais libéré... J'ai quand même refusé. J'ai dit à M. Thon que bien que ma mémoire soit bonne, je ne me souvenais d'aucun des évènements sur lesquels il souhaitait que j'écrive et qui, à ma connaissance, ne s'étaient jamais produits.

M. Thon est parti, mais il est revenu peu après avec le lieutenant [William] Perl qui m'a maltraité et a dit à M. Thon que si je n'écrivais pas ce qui était requis dans la demi-heure qui suivait, je devrais être abandonné à mon sort. Le lieutenant Perl m'a fait comprendre que j'avais le choix entre écrire et être libre ou ne pas écrire et mourir. J'ai décidé de vivre. »[919]

Joachim Hoffman, un autre Landser qui fut incapable de résister à la pression raconte :

« Lorsque j'ai été emmené pour une audition, une cagoule noire a été placée sur ma tête. Les gardes qui m'accompagnaient me frappaient ou me donnaient des coups de pied. J'ai été jeté deux fois dans les escaliers et j'ai été tellement blessé que du sang a coulé de ma bouche et de mon nez. À l'audience, lorsque j'ai parlé aux agents des mauvais traitements que j'avais subis, ils n'ont fait que rire. J'ai été battu et la calotte noire s'est retrouvée sur mon visage chaque fois que je ne pouvais pas répondre aux questions qui m'étaient posées, ou que je donnais des réponses qui ne plaisaient pas aux officiers... J'ai été battu et plusieurs fois frappé dans les parties génitales. »[920]

Il est compréhensible qu'après plusieurs sessions de ce type, même les plus forts se sont soumis et ont signé des documents s'incriminant eux-mêmes et incriminant les autres. « *Si tu avoues, tu seras libre* »,

[919] Ibid., pp. 192-193.
[920] Ibid., p. 193.

s'entendit dire Siegfried Jaenckel, dix-neuf ans.

« *Il te suffit de dire que tu avais un ordre de tes supérieurs. Mais si tu ne parles pas, tu seras pendu.* »[921] En dépit des abus physiques et mentaux, le jeune Jaenckel a tenu bon aussi longtemps qu'il a pu : « *J'étais battu et j'ai entendu les cris des hommes torturés dans les cellules voisines, et chaque fois que j'étais emmené pour une audience, je tremblais de peur... Soumis à une telle contrainte, j'ai fini par céder et par signer la longue déposition qui m'a été dictée.* »[922]

Loin d'être des cas isolés ou extrêmes, ces méthodes d'extorsion d'aveux étaient la règle plutôt que l'exception. L'auteur Freda Utley, qui a appris l'horreur après avoir parlé avec le juriste américain Edward van Roden a écrit :

> *« Passages à tabac et coups de pied violents ; dents arrachées et mâchoires fracturées ; simulacres de procès ; mis à l'isolement ; tortures avec des échardes brûlantes ; recours à des enquêteurs se faisant passer pour des prêtres ; famine ; et promesses d'acquittement... Le juge van Roden a déclaré : 'Sur 139 cas que nous avons étudiés, tous, sauf deux Allemands avaient reçu des coups de pied aux testicules causant des dégâts irréversibles. C'était le mode opératoire standard de nos enquêteurs américains.' Il a raconté qu'un Allemand avait eu des allumettes allumées que les enquêteurs américains lui avaient enfoncées sous les ongles pour lui extorquer des aveux, et qu'il s'était présenté à son procès avec les doigts encore bandés suite à cette atrocité. »*[923]

En plus des témoignages obtenus sous la torture, ceux qui auraient pu parler pour la défense de l'accusé en ont été empêchés. En outre, des « témoins » engagés ont été payés par les Américains pour parodier les charges de l'accusation.[924]

---

921 Ibid., p. 194.
922 Ibid.
923 Ibid., p. 186.
924 Ibid., p. 197 ; Joseph Halow, *Innocent at Dachau* (Newport Beach, Cal. : Institute for Historical Review, 1992), p. 311.

Lorsque des critiques telles que celles d'Utley et de van Roden ont fait surface, et alors même que les victimes étaient pendues par centaines, les responsables ont défendu leurs méthodes. « *Nous n'aurions pas pu faire parler ces oiseaux autrement… »,* a expliqué le colonel A. H. Rosenfeld. « *C'était une ruse, et ça a fonctionné comme un charme.* »[925]

✠ ✠ ✠

Parallèlement, alors que la mascarade judiciaire est en cours derrière les murs de la prison, des tortures d'un autre genre affligent le pays. En effet, au cours des premières années d'après-guerre, l'Allemagne conquise n'était guère mieux qu'un vaste camp de concentration. Coïncidant avec l'impitoyable programme allié de dénazification et de « rééducation », il y avait la politique américaine et britannique de non-fraternisation. En théorie, le « nonfrat » n'était guère plus qu'une simple ségrégation des vaincus par les vainqueurs pour s'assurer que l'occupation était à la fois efficace et économique. En réalité, le programme était une tentative délibérée de dégrader et de diaboliser davantage les Allemands et d'écraser le peu de fierté et de respect qui restait. On pouvait lire ceci dans une brochure d'après-guerre destinée aux troupes américaines :

> *« Les tirs ont cessé, mais il reste beaucoup à faire... Attention, le peuple est toujours un ennemi redoutable... Il y a des enfants qui se balancent d'un pied sur l'autre devant votre mess ; ils seront trop polis ou trop effrayés pour demander de la nourriture mais vous pouvez voir dans leurs yeux à quel point ils ont faim... Les vieux hommes et femmes tirant des charrettes, les jeunes filles aux vêtements usés... sont toujours mieux lotis que les milliers de Grecs et de Hollandais et Polonais qu'ils ont réduits en esclavage... L'Allemand en haillons qui se promène dans la rue avec un chargement de bois de chauffage n'a peut-être pas l'air vicieux, mais il a beaucoup en*

[925] Utley, *High Cost*, p. 197.

commun avec un rat pris au piège. »[926]

S'appuyant sur des siècles d'expérience coloniale, le gouvernement britannique a émis des directives similaires à l'intention de ses soldats stationnés dans « *l'Allemagne la plus sombre* » :

> *« Jouez votre rôle en tant que représentant d'une puissance conquérante et gardez les Allemands à leur place. Donnez des ordres – ne demandez pas. Faites preuve de froideur, de correction, de dignité, de courtoisie et de réserve. N'essayez pas d'être aimable – cela sera considéré comme une faiblesse. Abandonnez toute tentative de prise en charge ou toute autre forme d'insolence. Ne soyez pas trop disposés à écouter les histoires de femmes séduisantes – elles peuvent peut-être agir sur ordres. Ne montrez aucune aversion pour une autre guerre si l'Allemagne ne retient pas la leçon cette fois-ci. »*[927]

Si la non-fraternisation est devenue le moyen officiel de déposséder les Allemands de leurs maisons et de leurs biens et de leur interdire l'accès aux magasins, aux boutiques et aux restaurants, officieusement, les ordonnances ont servi de permis aux conquérants d'abuser, d'insulter et de maltraiter les conquis chaque fois que l'envie s'en faisait sentir.[928]

« *JE DÉTESTE LES ALLEMANDS* », avertissait un panneau sur le bureau d'un major américain. Il n'est pas surprenant que beaucoup d'hommes enrôlés aient pris ces remarques à cœur. Un soldat américain, Joseph Halow a écrit :

> *« Je me souviens d'un traducteur juif américain qui, au volant de sa Jeep... ne manquait jamais une occasion de passer dans une flaque d'eau à grande vitesse, aspergeant ainsi d'eau froide et boueuse autant de piétons allemands que possible. J'étais présent à l'une de ces occasions. Après avoir fait une embardée pour éclabousser un grand nombre d'Allemands marchant sur un chemin de terre, il m'a souri et a ouvertement admis que cela était*

---

926 Davidson, *Death and Life of Germany*, p. 81.
927 Botting, *Ruins of the Reich*, p. 206.
928 Crawley, *Spoils of War*, pp. 53, 57.

délibéré, qu'il pensait que les Allemands l'avaient bien cherché. Bien que je puisse comprendre ses sentiments, je déplorais cette habitude, car je connaissais alors le soin minutieux que les Allemands que je connaissais accordaient à leurs affaires, car très peu d'entre eux étaient en mesure d'acheter de nouveaux vêtements, de les nettoyer ou de réparer les vieux. »[929]

Un autre sport pratiqué par les soldats alliés dans les Jeeps était d'accrocher avec une canne les chevilles des femmes qu'ils croisaient et de les renverser. Les hommes allemands étaient frappés sur la tête.[930] Joseph Halow se souvient d'un autre incident qui devenait trop fréquent :

« Alors que j'étais en face de l'Hôtel Excelsior, sur le point de monter à bord d'un bus... j'ai remarqué qu'une foule s'était rassemblée au coin de la rue. Je me suis précipité sur les lieux, et j'ai découvert l'attraction. Une recrue de l'armée américaine frappait un Allemand, qui n'offrait aucune résistance. Celui-ci est finalement tombé sur le trottoir, en répétant : 'Aber ich habe nichts getan' (Mais je n'ai rien fait !) Ses suppliques n'ont servi à rien pour calmer le GI déchaîné. J'ai demandé à un spectateur ce qui s'était passé, et j'ai appris que l'Allemand avait insulté une jeune américaine en la traitant de « putain ».

Alors que l'Allemand gisait là, le soldat a commencé à lui donner des coups de pied rageurs, sur le côté, dans la poitrine, sur tout son corps qui se tordait. Deux lieutenants américains se trouvaient parmi les spectateurs. J'ai demandé si personne ne pouvait arrêter l'agression. Un des officiers affichait un dégoût évident, mais il a continué à regarder en silence. Lorsque je lui ai demandé directement s'il ne pouvait pas lui ordonner de s'arrêter, il s'est contenté de hausser les épaules sans rien dire. »[931]

Ces brutalités aléatoires n'ont pas non plus échappé aux Allemands eux-mêmes. L'Américaine Freda Utley écrivit :

« Je me souviens qu'un jeune Allemand, qui avait été en France occupée,

[929] Halow, *Innocent*, p. 41.
[930] Crawley, *Spoils*, p. 57.
[931] Halow, pp. 89-90.

m'a dit : 'Lorsque j'étais soldat en France, je n'ai jamais eu la chance de profiter de la vie et de donner des coups de pied aux autres comme vous le faites. Nous étions strictement disciplinés et on nous disait d'être polis et prévenants envers les Français ; nous vivions avec eux dans leurs maisons, et nous ne les jetions pas dans le caniveau comme vous le faites envers nous. Nous avons cependant appris notre leçon ; si jamais il y a une prochaine fois, vous nous avez appris, à nous Allemands, ce qui est autorisé à un conquérant.»[932]

Bien que certains soldats adoptent de tout cœur le décret de non fraternisation avec une volonté de satisfaire jusqu'à Eisenhower, la plupart des GI et des Tommies restent fidèles à leur nature première. Peter Fabian, un jeune officier d'artillerie dans une division britannique, se souvient d'un jour où une femme de fermier allemande « très désemparée » s'est précipitée vers lui.

« Elle avait couru les treize kilomètres depuis la ferme. Elle a dit qu'elle avait ébouillanté son bébé et nous a suppliés de l'aider à le sauver. Je suis donc allé voir notre médecin, qui était une femme, et je lui ai demandé si elle pouvait faire quelque chose. Elle a dit qu'elle pensait pouvoir le faire mais qu'elle n'avait pas de moyen de transport. J'ai donc piqué un moyen de transport. J'ai pris une Jeep sans autorisation et j'ai conduit le médecin et la [mère] à la ferme. On a trouvé le bébé presque mort. Il était brûlé de partout. La mère avait recouvert les brûlures de farine, ce qui était la dernière chose à faire. Le médecin a donc dû passer deux ou trois heures à enlever la farine...

Le lendemain, lundi matin, j'étais à l'heure devant le colonel, mon commandant, qui était chrétien et détestait les Allemands. Il m'a dit : 'Comment osez-vous parler aux Allemands ! Vous n'avez absolument pas le droit. Ne savez-vous pas qu'il y a une loi pour ce genre de choses ! La prochaine fois, vous aurez de sérieux ennuis.' Cela m'a mis très, très en colère, alors j'ai rétorqué : 'Eh bien, maintenant je sais ce que vous, les chrétiens, *vous pensez de ces choses, mais je crains que nous ayons d'autres*

[932] Utley, *High Cost*, p. 236.

normes.' Il n'a rien répondu. Son visage est simplement devenu rouge et il a dit : 'Très bien, partez.' Je n'en ai plus entendu parler. »[933]

De tels îlots d'humanité – petits paradis qu'ils étaient – ne pouvaient pas soulager matériellement les conditions épouvantables existant dans toute l'Allemagne, ni améliorer l'océan immense de souffrances humaines. Un an après la fin de la guerre, l'ancien Reich était encore une terre de « troglodytes » avec des citadins qui s'accrochaient précairement à leurs caves et cratères. Après avoir constaté par lui-même les conditions de vie à Hambourg, Victor Gollancz a été horrifié. L'éditeur juif écrivit ceci à sa femme en Angleterre :

« Dans une pièce vivent un soldat, sa femme (qui attend un bébé dans une quinzaine de jours) et sa mère de soixante-douze ans. Ils vivent, mangent, cuisinent, travaillent et dorment dans la même pièce. Il y a un lit, une table, deux chaises, une très petite table d'appoint, et un petit fourneau... La vieille mère dort dans le lit ; par terre, sur un tapis sale, mais sans matelas, dorment le mari et la femme. Les vêtements de la femme sont misérables, et elle est pieds nus. Elle n'a pas de vêtements pour le bébé ni de berceau, rien. Des gens comme ça n'ont littéralement RIEN. Leur principale préoccupation est de trouver un panier ou quelque chose où mettre le bébé. J'ai demandé à la vieille mère si elle avait assez à manger, et elle m'a répondu en souriant, 'Nein, nein, ich bin immer hungrig', ('Non, non, j'ai toujours faim') comme si c'était la faute de son appétit.

Tout cela est déroutant, mais c'est le paradis – je le pense vraiment, comparé à l'endroit suivant... L'endroit est une cave sous les décombres dans une des immenses zones dévastées. Pour la lumière et l'air, il y a une petite fenêtre. Sur une table, il y a une sorte de lampe ouverte avec une flamme nue... L'air est si épais que je peux à peine voir car mes lunettes sont pratiquement couvertes de buée... Il y a un lit dans lequel le mari et la femme dorment ; sur une sorte de canapé se trouve le fils, estropié pendant la guerre ; et sur le sol, sur une 'matelas' indescriptiblement sale qui est tout éventré et qui déborde de sciure de bois, se trouve la fille. Elle a l'air d'avoir

[933] Botting, *Ruins of the Reich*, pp. 206-207.

cinquante ans, mais je pense qu'elle en a vingt-cinq. C'est une créature extraordinaire, avec un grand nez, un visage osseux et émacié, et plusieurs dents de devant manquantes. Elle a également l'air d'être assez estropiée, et sa main tremble terriblement, je suppose [à cause] de la faim. Il n'y a pas du tout d'espace libre dans la cave et, une fois de plus, ils vivent, mangent et dorment ici. Personne ne peut travailler – le jeune homme ne peut pas parce qu'il est infirme et le père parce qu'il est trop faible… La femme a pleuré lorsque les gens de l'Armée du Salut lui ont donné un peu d'argent. »[934]

Comme le fait remarquer Gollancz, l'une des rares organisations de secours qui a osé affronter et combattre l'incroyable souffrance, sans tenir compte des pressions politiques des Alliés, était l'Armée du Salut. Avec une chaleur et une compassion caractéristiques qui semblaient d'autant plus surprenantes dans le climat écrasant de haine et de vengeance, l'organisation caritative distribuait de la nourriture, des vêtements et des abris. Mais même les efforts héroïques de l'Armée du Salut et de son personnel bien financé et bien organisé n'ont pas suffi à enrayer la catastrophe.

✠ ✠ ✠

Rien qu'à Berlin, on estime que 50 000 orphelins tentaient de survivre. « *Certains d'entre eux »,* écrivit un témoin, étaient « *des vétérans borgnes ou unijambistes d'environ sept ans, dont beaucoup étaient si dérangés par les bombardements et l'attaque russe qu'ils criaient à la vue de n'importe quel uniforme, même celui de l'Armée du Salut. »*[935]

Compte tenu des conditions de vie sauvage et de la rareté des ressources, la concurrence entre les essaims d'orphelins était vive, surtout en hiver. « *Chaque fois qu'un camion sortait d'un dépôt de charbon »,* se souvient un officier britannique, « *des centaines de petits enfants couraient*

[934] Ibid., pp. 126-127.
[935] Garrett, *Ethics and Airpower*, p. 141.

derrière lui pour ramasser les morceaux de charbon qui tombaient au passage, et beaucoup d'entre eux se faisaient écraser dans la mêlée. »[936]

Alors que les troupes d'occupation prenaient des repas comprenant cinq plats complets composés de sole frite, de steak hollandais et de crème glacée, des milliers d'enfants affamés se sentaient chanceux si une pelure de pomme de terre ou une croûte de pain moisi était découverte.[937] Christopher Leefe se souvient d'un incident qui s'est produit pendant le dîner dans un mess britannique :

> *« Nous étions à peu près à mi-chemin lorsqu'il y a eu une terrible agitation dans le couloir à l'extérieur et le serveur du mess a fait irruption en traînant un petit garçon derrière lui. Le garçon avait été pris en train de cambrioler nos chambres. Il avait escaladé une gouttière et était entré par une fenêtre située quatre étages plus haut. Il avait chipé quelques briquets et une montre et était sur le point de filer lorsqu'il s'est fait prendre. Alors, il se tenait là, ce petit ragamuffin allemand, devant nous, grands officiers britanniques. Il n'avait que dix ans, mince comme un clou, les vêtements qui lui pendaient comme des sacs : quand les enfants sont affamés, leurs vêtements semblent toujours trop grands pour eux. Il était debout devant l'officier supérieur présent. . . et le major lui a demandé : 'Pourquoi as-tu fait ça ?....'*
>
> *Le garçon est resté là sans rien dire. Il était blond, aryen et défiant, et soudain, le major s'est penché en avant et l'a frappé au visage avec sa main. 'ESPÈCE DE SALE PETIT BOCHE !' cria-t-il. 'Allez, où as-tu mis tout ça ?' Bash, bash ! Le garçon est resté là, les larmes coulant sur son visage, et le serveur du mess allemand derrière lui, l'a grondé en allemand. Ses yeux étaient si bleus et ses cheveux si blonds et il se tenait là si arrogant et provocateur que je me suis toujours demandé jusqu'à ce jour : 'Mon Dieu, je me demande combien de nos garçons seraient aussi robustes que ça ?'*
>
> *Le fait est qu'aucun d'entre nous ne se souciait le moins du monde de ce petit garçon. Il était probablement orphelin, son père mort sur le front de*

[936] Botting, *Ruins*, p. 251.
[937] Ibid., p. 214.

l'Est, sa mère pourrissant sous les décombres des ruines bombardées, et il était là – affamé et risquant sa vie – grimpant aux gouttières au milieu d'un régiment de chars britannique. Et alors ? Nous ne ressentions aucune compassion ni pour lui ni pour aucun des Allemands. »[938]

Les enfants qui ne pouvaient pas vivre de leurs expédients, mouraient. Ceux qui ne mouraient pas de faim ou de froid étaient écrasés par les parois de leurs grottes ou déchiquetés par les bombes non explosées qui gisaient à la tonne dans toute l'Allemagne.

« *J'ai vu un ami jouer avec une grenade »,* déclara Martha Suentzenich alors âgée de neuf ans. « *Elle a explosé et a soufflé sa tête. Il a sauté comme un poulet avec du sang qui coulait partout.* »[939]

Livrés à eux-mêmes, les orphelins vieillissaient vite, et les petites filles encore plus vite. Comme leurs sœurs aînées, ces enfants ont vite découvert que se vendre pouvait leur éviter la famine.

« *La jeunesse allemande est sur la route... parce qu'il n'y avait pas assez à manger à la maison »,* rapporta le *New York Times*. « *Sans abri, sans papiers ni cartes de rationnement… ces groupes volent les Allemands et les personnes déplacées. Ils… errent sans but, désillusionnés, dissolus, malades, et sans guide.* »[940]

✠ ✠ ✠

De même que des crises de conscience s'emparaient de nombreux soldats alliés – ainsi que des journalistes de New York – d'autres commençaient à réagir au règne impitoyable de la terreur qui régnait en Allemagne. Au cours des mois et des années qui ont suivi, des voix, jusque-là muettes ou silencieuses, se sont enfin élevées. George Kennan, un haut fonctionnaire du département d'État américain, est indigné par ce qu'il a vu en Allemagne :

---

938 Ibid., pp. 207-208.
939 Entrevue avec Martha Suentzenich Dodgen, Topeka, Kansas, 12 décembre 1996.
940 Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 67.

« Chaque fois, je suis reparti avec un sentiment d'horreur devant le spectacle de cette horde de mes compatriotes et de leurs dépendants campant dans le luxe au milieu des ruines d'une communauté nationale anéantie, ignorant le passé, ignorant les abondantes preuves de la tragédie actuelle tout autour d'eux, habitant les mêmes villas réquisitionnées que la Gestapo et les SS venaient d'abandonner, et jouissant des mêmes privilèges, affichant leur stupide luxe de supermarché face à un véritable océan de privation, de faim et de misère, donnant l'exemple d'un matérialisme vide et d'une pauvreté culturelle à un peuple qui a désespérément besoin d'un encadrement spirituel et intellectuel. »[941]

Un compatriote et historien américain, Ralph Keeling Franklin ajouta :

« Alors que les Allemands autour d'eux meurent de faim, portent des haillons et vivent dans des taudis, les aristocrates américains vivent dans un confort et un luxe souvent inhabituels... Ils vivent dans les plus belles maisons d'où ils ont chassé les Allemands ; ils se pavanent dans de belles livrées et se gavent de régimes trois fois supérieurs à ceux des Allemands... Lorsque nous disons aux Allemands que leurs faibles rations sont nécessaires parce que la nourriture est si rare, ils pensent naturellement soit que nous leur mentons, soit que nous sommes inhumains parce que nous nous accaparons la plus grande partie du peu de nourriture alors qu'eux et leurs enfants meurent de faim. »[942]

L'une des préoccupations sous-jacentes de nombreuses critiques de la politique alliée était que l'exemple atroce donné par les démocraties allait bientôt conduire tous les Allemands aux mains des Soviétiques ; que les victimes, en dépit de leur aversion profonde, allaient bientôt considérer le communisme comme le moindre des deux maux.

« *Ce que nous faisons, c'est détruire complètement le seul État semi-moderne d'Europe afin que la Russie puisse avaler le tout »,* a averti prophétiquement

941 Botting, p. 215.
942 Keeling, p. 101.

George Patton, peu avant qu'il ne soit renvoyé par Eisenhower.[943]

Comme le général l'avait clairement indiqué, et malgré la sympathie exprimée dans le monde entier pour les juifs persécutés par les « nazis » avant et pendant la guerre, une marée montante de voix s'élevait pour exprimer leur horreur face au traitement des Allemands par les juifs après la guerre. Freda Utley, qui n'est pas une antisémite, mais une anti-nazie aussi fervente qu'une anticommuniste, a donné corps à l'humeur croissante de beaucoup dans son livre, *Le coût élevé de la vengeance* :

> *« Malheureusement pour l'avenir, l'attitude vengeresse de certains fonctionnaires du gouvernement militaire qui étaient juifs, le fait que Morgenthau ait donné son nom à la politique de génocide souscrite par le Président Roosevelt, et l'abus par de nombreux juifs non allemands de leur position privilégiée en tant que Personnes Déplacées (P.D) ont converti plus d'Allemands à l'antisémitisme que les lois raciales et la propagande d'Hitler. Sous les Nazis, beaucoup, sinon la plupart, des Allemands sympathisaient avec les juifs et avaient honte des atrocités commises par les Nazis. Mais d'après ce que m'ont dit des juifs allemands, depuis la défaite de l'Allemagne et de l'occupation alliée, de plus en plus d'Allemands autrefois libres de tout préjugé antisémite disent qu'après tout, Hitler avait raison ; les juifs sont la cause de la misère allemande et du traitement injuste que les Allemands reçoivent aux mains des démocraties victorieuses...*
>
> *Jeannette Wolff (née Cohen), l'intrépide responsable sociale-démocrate juive... m'a dit qu'il était tragique pour les juifs allemands que le comportement de nombreux juifs et P.D américains donne des raisons légitimes à l'antisémitisme en Allemagne... Les opinions de Jeannette Wolff n'étaient pas exceptionnelles. Alors que la haine du peuple allemand chasse trop souvent toute pitié et tout sens de la justice chez les juifs qui se sont échappés d'Allemagne dans les années trente ou qui n'ont jamais vécu en Allemagne, les juifs allemands qui sont restés chez eux et ont souffert sous la terreur d'Hitler, dont des parents et des amis ont été assassinés, et qui ont eux-mêmes enduré les horreurs des camps de concentration, sont pour la*

[943] Bacque, *Other Losses*, p. 149.

plupart sans haine du peuple allemand, et se sentent toujours Allemands. Ce sont les juifs américains (souvent d'origine polonaise ou russe) et les exilés revenus au pays qui semblent déterminés à venger l'agonie du peuple juif dans le Reich hitlérien en punissant l'ensemble du peuple allemand.

Je suppose que l'explication réside dans le fait que les juifs qui sont restés en Allemagne savent par expérience que le peuple allemand dans son ensemble n'est pas responsable pour les crimes nazis. Beaucoup d'entre eux doivent leur survie aux risques pris par des Allemands ordinaires pour les sauver en les cachant ou en les nourrissant. Et les juifs qui sont sortis vivants des camps de concentration savent que de nombreux Allemands ont souffert de la même faim et des mêmes tortures que les juifs parce qu'ils se sont opposés à la tyrannie des Nazis et se sont prononcés contre la persécution des juifs. »[944]

Tandis que la politique et la crainte d'un nouvel antisémitisme motivaient de nombreux critiques, seule une véritable compassion pour les victimes innocentes a poussé les autres à s'exprimer. Dans son message de la veille de Noël 1945, le pape Pie XII a appelé le monde à mettre fin à la « cruauté conçue par le mal » qui était secrètement en train de détruire le peuple allemand.[945] Aussi puissant que fut sans aucun doute le plaidoyer du pape, un rapport déposé plus tard par Herbert Hoover était peut-être plus choquant et avait des implications plus importantes. Après sa visite en Allemagne, l'ancien Président américain à raconter que des enfants sans abri mouraient de froid par centaines, que des hommes et des femmes s'évanouissant de faim à leur poste de travail, que des automobilistes prenaient soin de ne pas écraser les piétons malades et émaciés qui traversaient les rues.[946] Les récits horribles des chambres de torture alliées remontaient également à la surface.

« DES AMÉRICAINS TORTURENT LES ALLEMANDS POUR

---

944 Utley, *High Cost*, pp. 243-245.

945 Austin J. App, "Mass Expulsions: 'Tragedy on a Prodigious Scale,' "The Barnes Review 2, no. 10 (Octobre 1996): p. 22.

946 Crawley, *Spoils of War*, p. 61.

LEUR EXTORQUER DES AVEUX », pouvait-on lire à la Une des journaux britanniques. « *Une histoire horrible de tortures barbares infligées au nom de la justice alliée... des hommes forts réduits à l'état d'épaves brisées prêtes à marmonner tout aveu exigé par leurs procureurs.* »[947]

Embarrassés et horrifiés, de nombreux Américains étaient frappés d'horreur. En voyant les atrocités commises par les Alliés contre l'Allemagne dans son ensemble, c'était, comme l'a dit Henrick Shipstead au Sénat américain, « *L'éternel monument de honte de l'Amérique : le Plan Morgenthau pour la destruction du peuple germanophone.* »[948] Bien que Henry Morgenthau ait été évincé par le Président Truman – et bien que certains des aspects les plus sauvages du plan aient été mis en suspens – l'accord signé par les Alliés victorieux à Postdam était à bien des égards encore plus draconien que l'original.

Alors même que le chœur des critiques sur le traitement sadique de l'Allemagne s'amplifiait, un cauchemar aux proportions presque incroyables se développait derrière le rideau de fer. Ici, dans les provinces séculaires de Prusse, de Poméranie, mais surtout de Silésie, les graines semées à Yalta et à Postdam portaient un fruit riche et terrible. Ce qui s'est passé dans cette ancienne région allemande a été, a annoncé un historien américain de l'époque, « *l'atrocité la plus stupéfiante de toute l'histoire. C'est délibéré, c'est brutal, c'est énorme ; et c'est un crime des Alliés. C'est un crime américain, britannique, russe, de Morgenthau, de Postdam.* »[949]

C'était, selon un évêque américain, « *le plus grand crime du millénaire.* »[950]

---

947 Grenfell, *Unconditional Hatred*, p. 191.
948 De Zayas, *Nemesis at Potsdam*, p. 134.
949 App, "Mass Expulsions," p. 24.
950 Ibid., p. 21.

11

Le crime du millénaire

Comme ce fut le cas dans toute l'Allemagne de l'Est au cours du printemps 1945, alors que des millions de personnes fuient l'armée rouge dans la terreur ou se retrouvent prises au piège par la rapide avancée soviétique, des millions d'autres choisissent de rester chez elles, déterminées à faire face à la tempête d'une manière ou d'une autre. La défaite ayant suivi peu après, des milliers de réfugiés affamés et débraillés retournent à l'est, convaincus qu'il valait mieux souffrir et mourir chez soi, entourés de tout ce qui leur était familier, que de souffrir et mourir sur les routes comme des vagabonds sans abri. Ce que cette multitude de misérables ne savaient pas encore, c'est qu'ils n'avaient plus de maison.

En vertu des accords prononcés à Yalta et codifiés à Potsdam, la Russie reçoit de vastes étendues de territoire allemand et polonais à l'est et, en compensation, la Pologne absorbe de vastes étendues de l'ancien Reich à l'ouest, y compris une grande partie de la Prusse, de la Poméranie et de la province industrialisée extrêmement riche de Silésie. Lorsqu'un fonctionnaire polonais a exprimé des doutes quant à la

possibilité de procéder à un déracinement aussi massif, le Premier ministre britannique a balayé toute inquiétude : « *Ne faites pas attention aux cinq millions d'Allemands ou plus. Staline s'en chargera. Vous n'aurez pas d'ennuis avec eux : ils cesseront d'exister.* »[951]

Alors même que l'armée rouge envahissait l'Allemagne de l'Est en 1945, les miliciens polonais armés étaient sur leurs talons, impatients de revendiquer ce qui allait bientôt être à eux. Pour les survivants qui pensaient avoir tout vu et tout subi sous les Soviétiques de passage, ils ont vite découvert que ce n'était pas le cas.

« *Les semaines pendant lesquelles les Russes ont occupé le village semblaient paisibles en comparaison »,* écrivit une femme incrédule de Silésie.[952]

« *Il y a quelque chose d'étrange et d'effrayant dans cette milice polonaise* », ajouta un autre témoin. « *Elle est composée, non pas de soldats et de policiers, mais de jeunes canailles – sales et hirsutes, cruels et rusés.* »[953]

Comme ces témoins et bien d'autres l'ont fait remarquer, la malice des envahisseurs polonais était plus extrême que celle de l'armée rouge. Contrairement au Russe typique, qui ne nourrissait aucune grande rancune personnelle pour l'Allemand moyen, les siècles de conflit entre les Pologne voisine et l'Allemagne avaient nourri une haine profonde et durable.[954]

« *Les Russes… sont méchants d'une manière différente de celle des Polonais »,* a observé un ecclésiastique. « *La malveillance de la milice polonaise… est froide et venimeuse, alors que la malveillance russe est en quelque sorte à sang chaud.* »[955]

« *Ils étaient constamment ivres et donnaient libre cours à leur rage contre les Allemands »,* rapporte la Silésienne Maria Goretti.

« Quatre Polonais ivres, menés par un ouvrier polonais, qui avait été

---

951 Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 13.
952 Kaps, *Tragedy of Silesia*, p. 194.
953 Ibid., p. 135.
954 Schieder, *Expulsion of the German Population*, p. 235.
955 Kaps, *Silesia*, p. 189.

employé dans ma maison, avaient pénétré de force dans le presbytère et battaient ma belle-sœur et ma femme de ménage. Lorsque je suis apparue sur la scène, ils se sont immédiatement dirigés vers moi, m'injuriant de façon obscène. L'un d'eux tenait mes mains pour que je ne puisse pas bouger et les autres me frappaient au visage et sur la tête avec leurs poings. Puis quelqu'un m'a donné un tel coup au menton que je suis tombée par terre. Ils m'ont ruée de coups de pied et m'ont traînée vers la porte. J'ai réussi à me relever et j'ai couru dans la cour, mais ils m'ont poursuivi et m'ont vite rattrapée. Puis ils m'ont fait trébucher et je suis tombée sur une pierre et me suis coupé le visage. Ils ont continué à m'invectiver alors que j'étais allongée, et j'ai pensé que ma dernière heure était venue... C'est ainsi que les Polonais m'ont remercié de les avoir protégés pendant le régime hitlérien. »[956]

« *Il n'y avait pas un Allemand dans tout le village qui n'ait pas été battu à une occasion ou à une autre… »,* révéla une autre victime matraquée. « *Pour ne citer que trois exemples de méthodes polonaises utilisées pour tourmenter les Allemands : ils ont poussé un Allemand sous le déversoir ; ils ont fait allonger un autre villageois sur le sol et lui ont fait manger de l'herbe ; à une autre occasion, ils ont fait allonger un des villageois sur le sol, puis ils sont montés sur la table et lui ont sauté sur le ventre.* »[957]

Comme de nombreux miliciens sont venus avec des femmes, leurs compagnons et parfois des enfants, les viols massifs n'ont pas eu lieu.[958] Toutefois, pour les victimes de passage à tabac, la torture et la terreur constante, ce fut un maigre réconfort. Tous les résidents étaient des proies faciles.

« *Comme tous les Allemands sont tenus de porter des brassards blancs, ils sont des proies faciles pour ces adolescents obstinés et peuvent être facilement identifiés et emmenés pour tout type de travail ou d'humiliation »,* nota Regina Shelton. « *Les quelques hommes allemands présents en ville, pour la plupart bien au-delà de la fleur de l'âge et jugés physiquement inaptes au service militaire pendant la guerre, subissent le poids de la dégradation et du terrorisme. Tôt ou tard, chacun d'eux est*

[956] Ibid., p. 195.
[957] Ibid., pp. 478-479.
[958]Ibid., p. 186.

arrêté sous n'importe quel prétexte qui vient à l'esprit polonais. »[959]

Les arrestations étaient aléatoires, soudaines et généralement basées sur des rumeurs ou des ouï-dire. Un homme de la ville de Neisse se souvient :

> *« Je venais de sortir, après avoir terminé ma soupe, quand un civil et un Russe, portant l'uniforme du Mouvement des jeunes communistes, se sont approchés de moi... Ce dernier m'a informé que j'étais soupçonné d'avoir malmené des Polonais. J'ai nié cette accusation. Le jeune Russe, qui avait environ vingt-six ans, m'a alors frappé au visage et a crié : 'Gros porc allemand, tu n'as jamais travaillé, tu ne fais que manger et boire, tu frappes les travailleurs, et tu vas avec les femmes.' Je me suis opposé avec force à cette accusation, après quoi il m'a frappé au visage une seconde fois. Puis ils m'ont emmené, soi-disant pour m'interroger. Ils m'ont fait descendre dans la cave de l'école de garçons, où quatre Russes se sont rapidement emparés de moi et ont commencé à me battre. Je saignais du nez, de la bouche et des oreilles, et finalement, je me suis évanoui. »*[960]

Un homme du village de Falkenhain ajouta :

> *« Un milicien polonais est venu à la maison et m'a dit : 'l'Allemand dit que vous avez une radio'. Je lui ai répondu, 'l'Allemand dit des mensonges.' Le Polonais m'a alors donné un coup à l'estomac, m'a arrêté, et m'a emmené… au quartier général du commandant polonais. J'ai été interrogé pendant des heures et ils n'ont cessé de me demander si j'avais caché des objets de valeur quelque part. Ils m'ont frappé au visage et à la bouche et m'ont donné des coups de pied à l'estomac. Puis ils m'ont enfermé dans une cellule, qui était si petite qu'il y avait juste assez de place pour se tenir debout ou s'asseoir, mais pas pour s'allonger. »*[961]

« *Nous étions entassés comme des animaux..., »* déclara un prisonnier à Trebnitz. « *Des colonies de poux couraient sur les chiffons sur lesquels nous dormions. La nuit, ils nous tourmentaient à tel point que nous pouvions à peine*

[959] Shelton, *To Lose a War*, p. 149.
[960] Kaps, *Silesia*, pp. 535-536.
[961] Ibid., p. 479.

dormir, mais il était vain d'essayer de les attraper tant il faisait trop sombre dans la cellule. Dans chaque cellule, il y avait un vieux seau que nous devions utiliser lorsque nous avions besoin de nous soulager. Inutile de dire que la puanteur du seau était horrible. Les gardes de la milice... prenaient un malin plaisir à tourmenter les pauvres prisonniers tous les jours, que ce soit en les frappant ou en leur donnant des coups de pied ou en lâchant les chiens sur eux. Cela les amusait beaucoup à chaque fois que l'un ou l'autre des prisonniers se faisait mordre. »[962]

Lorsque les « interrogatoires » de la prison ont commencé, un grand nombre des séances de torture n'étaient qu'une tentative afin de découvrir où les Allemands avaient enterré de l'or, de l'argent et des bijoux imaginaires. Presque toutes les méthodes étaient utilisées pour infliger des souffrances, y compris des organes génitaux écrasés, des éclats aiguisés enfoncés sous les ongles des pieds, des tisonniers rouges, et, bien sûr, des coups vicieux.[963] Pour noyer les cris affreux qui résonnaient dans les rues, les radios fonctionnaient souvent à plein volume.[964] Ceux qui réussissaient à survivre à ces séances de torture sadiques ne pouvaient que prier pour que leur agonie prenne fin. Presque toujours, ce n'était pas le cas. À maintes reprises, des centaines de milliers de victimes ont été forcées d'endurer l'horreur encore et encore.[965]

« *À dix heures, ils. . . ont recommencé à m'interroger* », se souvient un homme qui fut battu et meurtri.

> *« Ils m'ont fait me déshabiller et m'allonger sur une chaise, puis ils m'ont donné environ soixante-dix coups de fouets. Chaque fois que j'essayais de me lever, ils me frappaient au visage et ils me donnaient des coups de pied dans le ventre... quand ils ont eu fini de me flageller, ils m'ont dit : 'Maintenant, vas-tu nous dire où tu as caché tes objets de valeur ?' J'ai répondu : 'Je n'ai rien caché.' Ils m'ont alors fait allonger sur le sol, sur le ventre, la plante des pieds vers le haut, et l'une des brutes a commencé à me frapper les orteils avec*

962 Ibid., pp. 537-538.
963 Ibid., p. 203.
964 Ibid., p. 322.
965 Ibid.

un marteau jusqu'à ce que les os se brisent ».[966]

Lorsqu'une forme de sauvagerie ne fonctionnait pas, les sadiques passaient à la suivante en riant.[967] Avec des couteaux et des baïonnettes, les jeunes tortionnaires découpaient des croix gammées dans le ventre et le dos des victimes qui hurlaient. Pour ceux qui s'évanouissaient, une giclée d'eau les ranimait afin que la torture puisse continuer.[968]

Personne n'échappait à l'horreur. Les Landsers de retour, ceux qui pensaient avoir affronté toutes les terreurs que six années de guerre pouvaient offrir, ont vite découvert qu'en fait, ce n'était pas le cas. L'un de ces jeunes soldats raconte son propre voyage en enfer :

> *« Mon père et moi avons été enfermés dans une cellule ensemble... Peu de temps après, ils sont venus et ont emmené mon père. J'ai entendu quelqu'un crier : 'Baisse ton pantalon ! Couche-toi, espèce de porc !' Puis j'ai entendu le bruit des coups qui s'abattaient sur la chair nue, suivi de cris, de gémissements et de râles, et en même temps de rires dérisoires, de railleries, de jurons et d'autres coups. Je tremblais de rage et d'indignation à la pensée que les Polonais avaient fouetté mon père, un vieil homme de soixante-huit ans. Puis j'ai entendu un faible gémissement, et après cela tout est devenu silencieux. Quand la porte s'est ouverte, j'ai entendu une voix polonaise crier : 'Dehors, espèce de porc, fils de pute. Baisse ton pantalon ! Dépêche-toi ! Vite !' Avant que je n'aie le temps de réaliser ce qu'ils allaient me faire, quatre d'entre eux, un affreux sourire sur le visage, se sont emparés de moi. Ils ont baissé mon pantalon, et m'ont poussé sur un tabouret... et puis ils ont commencé à fouetter mes cuisses nues et mon postérieur avec un fouet. Je me suis mordu les lèvres pour m'empêcher de crier, car j'étais déterminé à ne pas laisser ces diables voir à quel point ils me faisaient mal. Mais je n'arrivais pas à contrôler les secousses de mon corps, et je me tortillais comme un ver... Puis je me suis évanoui. »*[969]

---

[966] Ibid., p. 479.
[967] Ibid., p. 203.
[968] Ibid., p. 231.
[969] Ibid., pp. 539-542.

Jour et nuit, le sadisme a continué. Lorsque les radios étaient allumées ou que des accordéons commençaient à jouer, l'horreur commençait. « *Dès que nous les entendions »,* se rappelle une victime tremblante*, « nous savions que les tortures allaient commencer.* »[970]

✠ ✠ ✠

Tous les crimes n'ont pas été commis en secret derrière les murs de la prison. Ceux qui ont eu la chance d'échapper à l'enfer des prisons polonaises se sont retrouvés esclaves. Des milliers de personnes ont été jetées dans des camps de travail et travaillaient dans les champs, les forêts et les usines jusqu'à ce qu'elles tombent. « *Un jour, ils étaient en pleine santé, et en quatorze jours, des cadavres »,* nota un Allemand à Grottkau. « *Les Polonais ont ri quand ils ont vu la quantité de cadavres.* »[971]

Alors que des centaines de personnes périssent chaque jour dans les camps de travail, des millions d'autres, qui se sont accrochées à leurs maisons, pouvant être emmenées comme esclaves à tout moment.

« *Tout milicien polonais à moitié adulte... avait le droit d'arrêter les Allemands dans la rue, même lorsqu'ils allaient à l'église, et de les emmener travailler quelque part »,* communiqua un observateur.[972]

« *Nous avons été amenés dans la ville en longues colonnes comme des criminels sous bonne garde »,* se souvient Joseph Buhl, un photographe de Klodebach. « *Cela rappelait la traite des esclaves au Moyen-Âge, quand on nous a fait venir sur la place de la ville et qu'on nous a examinés comme des marchandises à vendre.* »[973]

Au fil des semaines et des mois, de plus en plus de Polonais –

---

970 Ibid., p. 532.
971 Schieder, *Expulsion*, p. 249.
972 Kaps, *Silesia*, p. 303.
973 Schieder, p. 320.

hommes, femmes et enfants – migraient vers l'Allemagne de l'Est, évinçant les résidents et les dépossédant de leurs biens. « *Chaque maison recevait une ou plusieurs familles* », poursuit Joseph Buhl. « *Ils vivaient dans les meilleures pièces et ils s'appropriaient non seulement le meilleur mobilier, mais aussi le bétail et nos vêtements.* »[974]

Les maisons qui n'étaient pas volées d'emblée faisaient l'objet de raids de pillage à tout moment.

« *Les Allemands »,* écrivit une femme de Liegnitz, « *étaient obligés d'ouvrir les armoires, les commodes et autres meubles de ce genre, et les Polonais prenaient ce qu'ils voulaient en disant : 'Tout est à moi'. S'ils leur prenaient la fantaisie de prendre les lits, les matelas et tout autre meuble, un jour plus tard un camion s'arrêtait devant la maison, et tout y était mis.* »[975]

Joseph Buhl ajoute :

> *« Tous les signes allemands devaient disparaître. Les noms allemands des lieux ont été changés en noms polonais compliqués. Les panneaux de signalisation ont reçu de nouvelles inscriptions en langue polonaise. On ne pouvait plus trouver son chemin dans sa propre maison... Notre école était devenue polonaise, et les enfants allemands n'étaient pas autorisés à aller dans la rue. La racaille polonaise avait le droit de molester et de battre les femmes et les enfants allemands avec des bâtons sur le chemin de leur travail. Les Allemands n'avaient pas le droit de se plaindre. Nous étions totalement sans défense et à la merci de la populace. »*[976]

Dans les campagnes, les Polonais assoiffés de terre se sont déployés et se sont emparés avec avidité des fermes riches et productives. Un témoin raconte :

> *« Trois miliciens se sont présentaient à la ferme et ont dit au fermier, 'Dans cinq minutes, vous devez être partis d'ici. La maison, la terre et tout le reste appartiennent désormais à un agriculteur polonais !' Ils se tenaient*

[974] Ibid., pp. 317-318.
[975] Ibid., p. 240.
[976] Ibid., pp. 318, 321.

alors là, une montre à la main, et comptaient les minutes. Si le fermier et sa famille ne sortaient pas de la maison avant la fin des cinq minutes, les miliciens polonais les attaquaient à coups de matraque et les chassaient de la cour de la ferme. Le fermier polonais s'est alors installé et a pris possession de tout. »[977]

De nombreux Polonais, plus prudents, volaient les fermes, mais retenaient judicieusement les propriétaires comme esclaves. « *Maintenant moi fermier, toi Hitler, travail »,* lâchait un usurpateur à un malheureux Allemand qui se retrouvait soudain réduit à l'esclavage sur sa propre ferme.[978] Bientôt, conclut Joseph Buhl, « *tout leur appartenait... Le travail est la seule chose qu'ils ne nous ont pas prise.* »[979]

« *[Les] Polonais se sont aventurés à commettre de plus en plus d'excès contre les Allemands »,* déclara un agriculteur de Poméranie. « *Ils nous ont chassés de nos lits la nuit, nous ont battus, nous ont emmenés pendant des jours, et nous ont enfermés... Lorsque les Allemands dormaient, une horde de Polonais, ivres pour la plupart, entrait soudain dans la pièce ; les familles allemandes devaient partir comme ça... Ainsi, nos conditions de vie ne cessaient d'empirer.* »[980]

« *En général »,* conclut une femme en Silésie, « *les Allemands n'avaient d'autre choix que de quitter leurs biens pour ne pas mourir de faim.* »[981]

✠ ✠ ✠

Ainsi, par dizaines et par vingtaines, par centaines et par milliers, de nombreux Allemands ont « volontairement » abandonné leurs maisons ancestrales et ont commencé à dériver vers l'ouest sans but précis. Étonnamment, malgré la terreur et les tortures quotidiennes auxquelles

977 Kaps, p. 215.
978 Ibid., p. 239.
979 Schieder, p. 318.
980 Ibid., p. 219.
981 Ibid., p. 245.

ils étaient confrontés, de nombreux Allemands de l'Est ont fait preuve d'une détermination tenace pour surmonter la tempête, en supposant naïvement que puisque la vie ne pouvait évidemment pas être pire, elle ne pouvait que s'améliorer. Néanmoins, le sort de tous les Allemands de l'Est avait été scellé à Potsdam.[982]

Bien que le calendrier variait considérablement d'une région à l'autre, lorsque le jour fatidique arrivait, il n'y avait pas d'erreur possible. Généralement, les premiers bruits qu'une victime entendait étaient des bris de verre et de portes, suivis de cris de colère pour faire évacuer la maison en trente, dix, voire cinq minutes.

« *De sang-froid et avec sarcasme, ils nous ont informés que nous devions quitter la maison immédiatement… »,* se souvient un Allemand. « *Certains d'entre eux avaient déjà mis à sac les chambres. Ils nous ont dit que nous pouvions prendre chacun une couverture, alors nous nous sommes empressés de mettre deux oreillers dans la couverture. Mais lorsque l'officier polonais, qui, soit dit en passant, se précipitait dans la pièce comme un fou, frappant de son fouet ses bottes d'équitation, a vu les coussins, il a dit : 'laissez-les ici. Nous, Polonais, nous voulons quelque chose aussi !* »[983]

« *J'étais abasourdi »,* admit Heinrich Kauf :

> *« Ma femme était confinée au lit depuis la veille avec une petite fille [elle venait de naître]. J'étais encore à son chevet, et je ne savais pas quoi faire. Je suis d'abord allé voir le maire... Il m'a dit assez brusquement : 'Laissez votre femme à la maison. Vous devez partir avec les enfants.'... Quand je suis revenu à la maison, la milice polonaise était déjà là et a crié : 'Sortez immédiatement !' Alors j'ai appelé ma voisine Mme Dumel, et j'ai préparé les chevaux et les charrettes. J'ai mis ma femme et l'enfant avec la literie dans la charrette, et dans ma grande hâte, j'ai oublié de prendre les choses nécessaires pour les autres enfants. »*[984]

Alors que les miliciens attendaient montre en main, des habitants

---

[982] De Zayas, *Nemesis at Potsdam*, p. 108.
[983] Kaps, *Silesia*, pp. 160-161.
[984] Schieder, *Expulsion*, p. 315.

frénétiques se précipitaient dans une folle tentative de ramasser le peu qui leur restait.

« *Je n'ai eu droit qu'à dix minutes »,* se souvient une femme âgée, « *et je n'ai pu que traîner mon petit-fils qui avait un an, dans les escaliers… Quand j'ai voulu aller chercher mon manteau chez moi, les Polonais ne m'ont pas laissé entrer à nouveau me faisant remarquer que les dix minutes étaient écoulées.* »[985]

« *Vous avez sept minutes. Six minutes. Cinq minutes. Quatre »,* criaient les hommes impatients.[986]

Pour ceux qui s'attardaient au-delà de la limite de temps, les fouets, les bâtons et les matraques étaient utilisés librement. Une fois dans la rue, les victimes étaient fouillées à nu.[987] Isabella von Eck raconte :

> *« Comme j'étais âgée de 75 ans, on m'a mise sur une charrette de ferme avec deux femmes mourantes et deux filles de dix et douze ans, atteintes de maladies vénériennes, aucune ne pouvaient marcher. Juste devant la cour, un officier polonais m'a frappée avec un lourd fouet d'équitation, jusqu'à ce que j'enlève ma fourrure. Puis, un soldat s'est précipité sur la charrette et a déchiré mes vêtements jusqu'à ma chemise ; il a trouvé mon sac à main avec des bijoux, et l'a pris pour lui. L'argent papier allemand, il l'a jeté à mes pieds. Beaucoup d'hommes et de femmes ont été battus au cours de la fouille, jusqu'à ce qu'ils saignent ; leur visage était couvert de marques, et leurs yeux pleins de sang. »*[988]

« *Une fille polonaise m'a pris mes chaussures, que j'avais gardées pendant des semaines en dormant… »,* sanglotait une autre grand-mère. « *Mes cheveux pendaient et ils étaient ébouriffés, car les Russes avaient pris toutes mes pinces à cheveux et mes peignes... On m'a fouillée six fois dans mon vagin à la recherche de bijoux.* »[989]

« *Les miliciens polonais à cheval conduisaient les pauvres gens dans les rues, les*

---

985 Ibid., p. 299.
986 Sack, *An Eye for an Eye*, p. 138.
987Schieder, p. 310.
988 Ibid., p. 297.
989 Ibid., p. 299.

frappant avec des fouets », écrivit un témoin d'une ville près de Breslau. « *Toute la population de Zobten était alignée sur la place devant l'hôtel de ville. Ils étaient tous agrippés à de petits paquets contenant leurs affaires. Les femmes et les enfants pleuraient et criaient. Les hommes affichaient une expression de profond désespoir sur leurs visages. De temps en temps, les Polonais faisaient claquer leurs fouets et fouettaient brutalement les pauvres gens qui se trouvaient sur la place.* »[990]

« *Nous nous tenions paralysés devant la faillite, la nôtre et celle des générations d'avant nous »,* se disait Regina Shelton. « *Ils avaient fait de cette terre la nôtre par leur sueur et leur sang. Comment un peuple entier peut-il être déraciné, renié, jeté comme une épave inutile ? D'un trait de plume, d'une nouvelle ligne tracée sur une carte, nous sommes condamnés à être sans abri.* »[991]

« *Alors qu'ils quittaient la ville en une procession sans fin »,* se souvient un témoin de Gruenberg, « *des soldats polonais leur tombaient dessus, les rouant de coups et les fouettant dans une rage aveugle... Dépouillées de tout ce qu'elles possédaient et littéralement dépouillées des derniers de leurs biens,... ces pauvres créatures avançaient dans le vent et la pluie, sans toit ni abri au-dessus de leur tête, ne sachant pas où elles trouveraient une nouvelle demeure.* »[992]

✠ ✠ ✠

Et c'est ainsi que, de toute l'Allemagne de l'Est, à partir de fermes, de villages, de villes et de cités, commença la plus grande marche de la mort de l'histoire. Estropiés et affamés, malades et affaiblis, n'ayant pratiquement rien à leur nom, partis à la dérive dans un pays hostile, rempli de haine et déjà saigné à blanc, il était prévisible que des millions de personnes ne survivraient jamais à cette marche. Hormis les personnes valides détenues comme esclaves et les jeunes filles retenues pour le sexe, environ onze millions d'Allemands ont pris la route.

« *Par leur conduite, les Polonais ont rendu le départ de notre maison facile »,*

990 Kaps, p. 397.
991 Shelton, *To Lose a War*, p. 184.
992 Kaps, p. 428.

avoua Joseph Buhl. « *Cela nous a presque réjouis.* »[993]

« *Presque* », mais pas tout à fait. Alors que les longues lignes de la misère commençaient à s'étendre vers l'Ouest, beaucoup, comme Anna Kientopf, savaient qu'ils ne reverraient plus jamais leurs maisons ancestrales. « *Je suis restée loin derrière, et j'ai avancé lentement. Je me suis retournée souvent, la ferme était dans le soleil du soir ; c'était une ancienne ferme, où j'étais née. Mes parents y avaient vécu et travaillé avant nous, et avaient été enterrés dans le cimetière... Les moutons et les vaches broutaient paisiblement. Qui les trairait ce soir et les jours suivants ?* »[994]

« *Partout où l'on regardait sur la route »,* nota Isabella von Eck, « *on voyait les mêmes colonnes misérables, des femmes poussaient des brouettes, chargées de bagages et de petits enfants, des personnes âgées et malades étaient assises dans des caisses à roulettes.* »[995]

Alors que des millions de personnes sont parties à pied, des milliers d'autres sont expulsées par le rail. Regina Shelton se souvient :

> *« Le train est prêt, les portes coulissantes s'ouvrent pour nous accueillir dans l'espace sombre des wagons de marchandises. Il semble s'étendre sur des kilomètres au-delà du quai, et de nombreux wagons sont déjà occupés. La répulsion de devoir grimper dans les trous noirs inhospitaliers est vite oubliée par la milice qui grouille parmi les évacués et compte les têtes pour remplir chaque voiture à pleine capacité. La paille est poussée sur les parois autour du rectangle caverneux. Lorsque le quota de notre voiture est atteint, on nous dit d'étaler la paille. Les bagages sont empilés contre les parois, chaque famille se construit une sorte de repaire, et les chanceux obtiennent un coin le plus éloigné possible de la porte et du froid.*
>
> *Puis, le quai est vide, sauf pour les miliciens de garde. Au signal, les portes coulissantes se ferment et sont verrouillées de l'extérieur... Quand le train se met en marche par à-coups, nous ne savons toujours pas où il nous mènera... La petite fenêtre m'attire comme un aimant. Enjambant des sacs*

[993] Schieder, p. 324.
[994] Ibid., p. 287.
[995] Ibid., p. 297.

et en contournant des corps blottis ou étendus, je vais vers elle afin de m'y tenir debout aussi longtemps que le train continue de rouler afin de voir les scènes familières défiler pour la dernière fois. »[996]

En plus de ceux qui voyagent par voie terrestre, des milliers d'Allemands frigorifiés étaient entassés comme des bûches sur des barges et des bateaux et descendaient les rivières.

Presque immédiatement, les réfugiés en loques étaient assaillis et volés par des bandes de Russes, de juifs, de Tziganes et d'autres personnes déplacées qui allaient dans la direction opposée. Les Polonais qui occupaient déjà les villages et les villes par lesquels les gens passaient étaient également à l'affût. « *Les civils polonais s'alignaient des deux côtés de la route et les réfugiés étaient systématiquement dépouillés et battus lorsqu'ils passaient devant »,* déclara une victime.[997]

Ceux qui étaient piégés dans les wagons à bestiaux étaient encore plus vulnérables. Comme Maria Popp le nota :

« Des bandes entières de gars ont attaqué chaque wagon, et quand deux d'entre eux sont partis, trois sont entrés. Le train s'arrêtait sans cesse pour aider au pillage, et personne n'était laissé en paix. Il y avait environ 70 à 80 personnes dans chaque wagon, et chacun était fouillé séparément pour trouver des objets de valeur ou de l'argent. Quiconque portait de beaux vêtements devait les enlever, même les chaussures si les pilleurs les aimaient. Si quelqu'un refusait, il était battu jusqu'à ce qu'il cède... Très peu d'entre nous étaient capables de penser clairement, et personne n'osait aider les infirmes et les mourants... Les béquilles étaient arrachées de leurs mains et l'un d'entre eux a été littéralement battu à mort. Je n'oublierai jamais ses cris. »[998]

« *Pendant tout le voyage »,* raconte un autre expulsé, « *les Polonais ont continué à voler les expulsés dans le train, de jour comme de nuit. J'ai vu un Polonais frapper la Mère supérieure… au visage car elle refusait de lui donner la*

[996] Shelton, p. 191.
[997] De Zayas, *Nemesis*, p. 114.
[998] Schieder, *Expulsion*, p. 307.

seule valise qu'elle avait. »[999]

Et pendant que certains volaient, d'autres violaient. De nombreuses femmes ont été violées trente fois ou plus pendant la marche. « *Les femmes qui résistaient étaient abattues »,* a révélé un témoin horrifié, « *et en une occasion... un garde polonais a pris un enfant par les jambes et lui a écrasé le crâne contre un poteau parce que l'enfant pleurait pendant que le garde violait sa mère.* »[1000] Lorsque les voyageurs fatigués s'arrêtaient pour la nuit, ils étaient obligés de se coucher dans des granges, des maisons désertes ou des bois à proximité. « *Mais même là, les Polonais ne nous laissaient pas en paix »,* gémit une victime.[1001] Se déplaçant parmi les misérables réfugiés, les assaillants volaient et violaient à volonté.

« *Notre charrette a été pillée la nuit même par les Polonais, qui ont volé tout ce qu'ils aimaient »,* révéla Heinrich Kauf, dont la femme avait accouché la veille. « *Le lendemain matin, nous avons continué notre voyage, et j'ai emmené ma femme hors du village dans une charrette à bras. Nous en étions à peine sortis, qu'une femme polonaise est arrivée et a pris la literie de ma femme malade.* »[1002]

Comme Kauf, beaucoup d'autres ont perdu non seulement leurs biens, mais aussi leur seul moyen de transport.

« *Une charrette que j'ai vue* », a écrit un vagabond, « *était tirée par six enfants, au lieu d'un cheval, et une femme enceinte la poussait. Des femmes âgées de soixante-dix ans tiraient péniblement des charrettes à bras, et j'ai vu des Sœurs de la Miséricorde, avec des cordes attachées autour de la poitrine, engagées dans la même tâche. De vénérables prêtres catholiques peinaient le long des routes avec les membres de leur paroisse, tirant et poussant des chariots.* »[1003]

Aussi lent et angoissant que fut chaque kilomètre, les colonnes de réfugiés n'en continuaient pas moins à avancer, car seuls la mort et le malheur attendaient ceux qui s'attardaient. Les vieux et les malades

---

[999] Kaps, *Silesia*, p. 253.
[1000] De Zayas, p. 114.
[1001] Schieder, p. 299.
[1002] Ibid., p. 315.
[1003] Kaps, *Silesia*, p. 127.

étaient les premiers à partir et leurs restes desséchés jonchaient le bord de la route par milliers. Les petits enfants et les nouveau-nés étaient les suivants.

« *Ce sont les nourrissons qui souffrent le plus… »,* observa un témoin qui fut embarqué dans un train de réfugiés. « *Les mères sont incapables de les nourrir, et deviennent souvent folles en voyant leur progéniture mourir lentement sous leurs yeux. Aujourd'hui, quatre mères hurlantes, devenues folles ont été attachées avec une corde pour les empêcher de griffer les autres passagers.* »[1004]

« *Un couple de jeunes mariés… »,* ajouta quelqu'un dans son journal intime, « *poussaient un landau, contenant une boîte en carton. Ils ont dit : 'Notre bébé est dans cette boîte. Nous allons l'enterrer. Nous avons enterré notre autre petit, il y a une semaine. Ils sont morts de faim... Il n'y a pas de nourriture, pas de médecin, et aucun médicament !* »[1005]

✠ ✠ ✠

Alors que les réfugiés s'approchent des fleuves Niesse et Oder, l'espoir renaît. Une fois franchis ces cours d'eau qui marquaient la nouvelle frontière entre l'Allemagne et la Pologne, nombreux étaient ceux qui pensaient que leur grande épreuve serait, pour la plupart, terminée. Malheureusement, lorsque les randonneurs atteignirent les fleuves, la pire partie de l'odyssée commença. Pour les soldats et les civils polonais le long de la frontière, c'était une dernière chance de se venger des Allemands détestés. Beaucoup en profitèrent. Une dernière fois, le peu qui restait aux réfugiés fut jeté, volé ou détruit. Une dernière fois, les femmes ont été fouillées publiquement et leur vagin a été méticuleusement exploré à la recherche d'objets de valeur cachés. Une dernière fois, les victimes ont été forcées de ramper à quatre pattes et de manger de l'herbe, de la terre... ou pire encore.

[1004] Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 15.
[1005] Kaps, p. 187.

Celles qui refusaient étaient battues ou tuées.[1006]

L'horreur et le chaos de ce moment sont dépeints d'une manière saisissante par Anna Kientopf :

> *« Nous avons dû passer au travers d'une allée de soldats polonais, et des personnes étaient sorties de la colonne. Ces personnes ont dû tout simplement renoncer à poursuivre leur route et se rendre dans les fermes sur l'autoroute avec leurs charrettes et tout ce qu'elles avaient avec elles. Personne ne savait ce que cela signifiait, mais tout le monde s'attendait à quelque chose de mauvais. Les gens ont refusé d'obéir. Souvent, ce sont des célibataires, en particulier des jeunes filles, qui ont été retenus. Les mères s'accrochaient aux filles et pleuraient. Puis les soldats ont essayé de les traîner de force et, comme cela n'a pas réussi, ils ont commencé à frapper les pauvres gens terrifiés avec des crosses de fusil et des fouets. On pouvait entendre les cris de ceux qui étaient fouettés, au loin...*
>
> *Les soldats polonais sont également venus à nous avec des fouets d'équitation à la main. Le visage rouge, ils nous ont ordonné de sortir de la colonne et de nous rendre dans les fermes. Else et Hilde Mittag se mirent à pleurer. Je leur ai dit : 'Venez, c'est inutile de résister. Ils vont nous battre à mort. Nous essaierons de nous échapper ensuite.' Les Russes se tenaient là, regardant avec cynisme. Dans notre désespoir, nous les avons suppliés de nous aider. Ils ont haussé les épaules et nous ont indiqué que les Polonais étaient les maîtres. Alors que tout semblait déjà désespéré, j'ai vu un officier supérieur polonais. Je lui ai montré mes trois enfants et lui ai demandé ce que je pouvais faire... Il m'a répondu : 'Aller sur l'autoroute.'*
>
> *Nous avons pris notre charrette et nous sommes partis, aussi vite que possible. La circulation des charrettes des marcheurs s'intensifiait... Dans l'autre direction, de gros camions conduits par des Russes sont arrivés. Ils ont impitoyablement tracé leur chemin à travers nous. Nous avons essayé d'aller de l'avant... Puis nous avons été à nouveau arrêtés... Quatre soldats polonais ont essayé de séparer une jeune fille de ses parents, qui s'accrochaient désespérément à elle. Les Polonais ont frappé les parents avec*

[1006] Ibid., pp. 130, 256.

leur crosse de fusil, en particulier l'homme. Il a titubé, et ils l'ont tiré en travers la route, en bas du talus. Il est tombé, et l'un des Polonais a pris son pistolet mitrailleur et a tiré une série de coups de feu. Pendant un moment, il y eut un silence de mort, puis les cris des deux femmes ont percé l'air. Elles se sont précipitées vers l'homme mourant, et les quatre Polonais ont disparu dans la forêt. Quand nous avons finalement poursuivi notre chemin, les pleurs désespérés des deux femmes résonnaient derrière nous, se mêlant aux cris des gens, qui étaient battus...

Il ne nous restait qu'une seule chose à faire, et c'était d'aller de l'avant, de traverser l'Oder à tout prix. Nous avons vu d'autres morts au bord de la route... Nous avons continué à avancer, aussi intensément que nous le pouvions... Nous avons enfin atteint le pont sur l'Oder... Nous étions prêts à tout donner, ce que nous possédions encore, si seulement nous pouvions traverser l'Oder... Notre seul but était de nous éloigner de ces voleurs et de ces meurtriers... Alors qu'il ne restait plus que six à huit charrettes devant nous, la barrière a été fermée, et ce fut la fin de cette journée.

Qu'allait-il se produire maintenant ? Notre déception était immense, car notre objectif était là, juste devant nous, et nous n'étions pas autorisés à passer. »[1007]

Après avoir passé « *une nuit terrible* » sous une pluie battante, Anna et sa famille se sont à nouveau dirigées vers le fleuve le lendemain. En plus des vols et des viols, les Polonais profitaient également de cette dernière occasion pour contraindre les personnes valides à l'esclavage. Anna raconte :

« Ici, des familles ont été impitoyablement séparées, et les individus capables de travailler ont été emmenés. Le Père Liefke a dit : 'Mon Dieu, mon Dieu, c'est une vie amère. J'ai plus de 70 ans. Quand ma mère est morte, je me suis dit : c'est dur. Puis, Hermann et Arthur ont été tués à la guerre, et je me suis dit : c'est encore plus dur. Ensuite, les Russes sont venus, et nous ont tout pris, et je me suis dit : c'est le coup le plus dur de tous ; mais ce que nous sommes en train d'endurer maintenant, c'est le plus

[1007] Schieder, pp. 292-293.

dur, et je n'y survivrai pas longtemps. Si ce n'était pas pour Anni et les deux petits enfants, je me tuerais. »[1008]

Plutôt que de subir d'autres tortures, beaucoup ont en fait mis fin à leurs souffrances sur la ligne Oder/Neisse. « *La seule chose qu'ils m'ont laissé garder, c'est cette corde, et je vais me pendre avec avant la fin de la journée »,* jura un homme qui ne pouvait en supporter davantage.[1009]

Lorsque des réfugiés devenus fous tentaient d'échapper à l'horreur sur le pont en haut en traversant le fleuve en bas, les gardes polonais les abattaient systématiquement. « *Pourquoi ne pas nous conduire dans un grand enclos comme un troupeau de bétail, entouré de mitrailleuses, et nous abattre sur place !* » s'écria une femme à bout de nerfs.[1010]

Pour les survivants qui finissent finalement à entrer sur le pont, un dernier défi devait être relevé.

« *Ils nous ont volés et fouettés alors que nous traversions le pont »,* se souvient une victime. « *Les enfants hurlaient, les adultes se sont effondrés, et certains d'entre eux sont morts et sont restés gisant sur le sol au bout du pont. D'autres sont tombés dans les eaux glacées de la Neisse, mais les Polonais sont restés indifférents à leur sort. Ils nous ont fait traverser le pont sans pitié.* »[1011]

Anna Kientopf ranconte :

« À ce moment-là, nous pensions que le pire était passé, mais à l'autre bout du pont, il y avait des soldats russes avec leurs casquettes vertes, et aussi des filles en uniforme. Nous avons de nouveau été contrôlés, tous nos sacs ont été ouverts et vidés. Beaucoup ont perdu les quelques objets de valeur qu'ils possédaient encore. Ils m'ont pris mon alliance, que j'avais bêtement remise à mon doigt. Ensuite, nous avons dû rassembler les sacs, et avons été forcés de quitter le pont de l'Oder sous les coups aussi vite que possible. Ils nous ont

[1008] Ibid., pp. 294-295.
[1009] Kaps, p. 130.
[1010] Ibid., pp. 130, 131.
[1011] Ibid., p. 256.

conduits sans pitié sur le talus escarpé. »[1012]

✠ ✠ ✠

Pour les misérables réfugiés, le premier signe qu'il n'y aurait pas de fin heureuse à l'histoire apparaît lorsque ceux qui atteignent la rive ouest de la ligne Neisse/Oder trouvent des milliers d'Allemands essayant désespérément de rejoindre la rive est. Avec le peu d'abris qui restent dans le Reich ravagé par la guerre, déjà surpeuplés, avec la famine qui ravageait la nation, avec les meurtres, les viols et l'esclavage à l'ordre du jour, de nombreux réfugiés de la première heure de Prusse, de Poméranie et de Silésie tentent frénétiquement de retourner dans des maisons qui ne sont désormais plus les leurs. Un témoin a rapporté :

> *« La foule n'arrêtait pas d'appeler les Silésiens qui marchaient vers l'est, 'Faites demi-tour ! Cela ne sert à rien d'y aller. Vous ne pouvez pas traverser le Neisse ! Les Polonais vont prendre toutes vos affaires. Ils vous voleront comme ils l'ont fait avec nous et vous jetteront hors de Silésie. Retournez d'où vous venez !' En entendant cela, ceux qui voulaient retourner en Silésie ont été troublés. Beaucoup d'entre eux ont refusé de croire ce qu'on leur disait et ont poursuivi leur route ; d'autres, cependant, ont décidé de rebrousser chemin. »*[1013]

Pour ces marcheurs fatigués et affamés qui se déplacent vers l'ouest, des panneaux les saluent à chaque détour dans chaque ville et chaque village : « '*Les réfugiés ne sont pas autorisés à rester. Ils doivent partir.*' '*Passez votre chemin ! Passez votre chemin !*' '*C'est la famine à Goerlitz... Il n'y a pas assez de nourriture... Si vous ignorez cet avertissement, vous mourrez probablement de faim.*' »[1014]

[1012] Schieder, p. 295.
[1013] Kaps, p. 128.
[1014] Ibid.

Les menaces de ce genre n'étaient pas des paroles en l'air, comme un témoin l'indique clairement :

> *« Les habitants de Goerlitz ressemblent à des cadavres ambulants, pâles comme des morts, les yeux enfoncés, et hagards... Beaucoup de réfugiés sont incapables de continuer d'avancer, car ils sont à bout de force et ils sont en train de dépérir lentement. Des charrettes viennent chercher les corps de ceux qui sont morts de faim. J'ai compté seize cercueils sur une charrette, des cercueils d'adultes et d'enfants... J'ai même vu des gens s'effondrer dans la rue, affaiblis par la faim. »*[1015]

L'espoir et la force s'estompant, les expulsés se sont enfoncés plus profondément en Allemagne. Incapables de marcher plus loin, des milliers de personnes sont tout simplement tombées mortes sur le bord de la route.[1016] De plus en plus, et avec un élan croissant, Berlin est devenue l'étoile de l'espoir pour beaucoup. S'il restait encore des secours dans le monde, c'est là, selon la plupart des gens, qu'ils se trouvaient. Mais ce que les gens découvrent en arrivant dans l'ancienne capitale, ce sont des ruines sans fin, des cadavres en décomposition, des « squelettes vivants » faisant bouillir de l'herbe pour se nourrir, et encore d'autres signes : *« Attention, réfugiés ! Les nouveaux arrivants sont interdits de s'installer à Berlin. Utilisez les détours. Évitez de pénétrer dans les limites de la ville. Continuez vers l'ouest ».*[1017]

Peu de gens tiennent compte de ces paroles... quelques-uns l'ont fait. Un officier britannique était présent dans une gare de Berlin lorsqu'un transport arriva de l'Est :

> *« Le train était un mélange de bétail et de camions de marchandises, tous tellement bondés que les gens étaient couchés sur le toit, accrochés sur les côtés ou accrochés aux pare-chocs. Les enfants étaient attachés par des cordes aux systèmes de ventilation, aux tuyaux de chauffage, et aux ferrures.*
>
> *Le train s'est arrêté et un long gémissement s'éleva de toute sa longueur et*

[1015] Ibid., p. 129.
[1016] App, "Mass Expulsions," p. 22.
[1017] Barnouw, *Germany 1945*, p. 187.

de toute sa largeur. Pendant une minute entière, personne ne bougea un membre. Des yeux pleins d'angoisse examinaient les gens sur le quai. Puis les gens se sont mis à bouger, mais tout le monde semblait paralysé par le froid et les crampes. Les enfants semblaient morts, le visage bleu violacé ; ceux qui s'étaient accrochés aux portes et aux ferrures ne pouvaient pas utiliser leurs mains ou leurs bras, mais se déplaçaient, les bras levés ou tendus, les mains serrées. Ils boitillaient, les jambes engourdies, et tombaient sur le quai.

Les personnes qui étaient arrivées quelques jours auparavant se poussaient pour faire de la place et regardaient en silence. Bientôt, le quai s'est rempli de cris de déception quand les nouveaux arrivants apprenaient qu'ils avaient été trompés. Leurs cheveux étaient emmêlés. Ils étaient sales, couverts de suie et de crasse. Les enfants étaient couverts de plaies, et se grattaient continuellement. Les vieillards, mal rasés, aux yeux rouges, ressemblaient à des drogués, qui ne ressentaient, n'entendaient, ni ne voyaient. Chacun semblait être une cellule de misère absolue à lui tout seul. »[1018]

« *Crasseux, émaciés, et portant leurs quelques possessions restantes enveloppées dans des morceaux de tissu »,* nota un journaliste du *New York Daily News*, « *ils se faisaient tout petits et s'accroupissaient quand on les approchait dans le terminal ferroviaire, s'attendant à être battus ou volés ou pire encore.* »[1019]

Chaque train qui se vidait contenait des horreurs qui ont vite semblaient banales :

« Les soldats de l'armée rouge ont retiré quatre-vingt-onze cadavres du train, tandis que des parents criaient et pleuraient alors que les corps étaient entassés dans des camions américains (prêts-bails) et emmenés pour être enterrés dans une fosse près d'un camp de concentration… 'Beaucoup de femmes ont essayé d'emporter leurs bébés morts avec elles', a déclaré un responsable des chemins de fer russes. 'Nous fouillons les paquets chaque fois que nous découvrons une femme en pleurs, pour nous assurer qu'elle ne porte

[1018] Botting, *Ruins of the Reich*, p. 187.
[1019] De Zayas, *Nemesis*, p. 114.

pas un cadavre de bébé avec elle. »[1020]

Des barges et des petites embarcations accostaient aussi à Berlin. Un bateau, a révélé un travailleur de la Croix-Rouge, « *contenait une cargaison tragique de près de trois cents enfants, à moitié morts de faim, qui venaient d'une « maison ». . . en Poméranie. Des enfants de deux à quatorze ans gisaient au fond du bateau, immobiles, le visage marqué par la faim, souffrant de la gale et dévorés par la vermine.* »[1021]

Les expulsés qui ne se sont pas retrouvés à errer dans le désert de décombres qu'était Berlin, pour y fouiller, y creuser et y mourir comme des taupes, sont restés campés dans les gares pendant des semaines, voire des mois, où ils sont morts de maladie et de faim par milliers.[1022] Dans un seul dépôt, « *une dizaine de personnes en moyenne meurent chaque jour d'épuisement, de malnutrition et de maladie… »,* protesta un responsable américain, Robert Murphy, auprès du département d'État américain. « *C'est une punition à grande échelle, mais pratiquée non pas sur les [nazis], mais sur les femmes et les enfants, les pauvres, les infirmes.* »[1023]

« *C'était un spectacle navrant… »,* ajouta le ministre britannique des Affaires étrangères, Ernest Bevin, après un voyage à Berlin. « *Le spectacle le plus affreux qu'on ait pu voir.* »[1024]

Lorsque des récits horrifiants tels que ceux mentionnés ci-dessus ont commencé à circuler aux États-Unis et en Grande-Bretagne, les lecteurs ont été choqués et écœurés. Aussi revanchards et sanguinaires qu'ils furent, de nombreuses personnes en Occident n'avaient plus le courage d'affronter le meurtre prémédité et gratuit d'un ennemi tombé au combat.

« *Une tentative apparemment délibérée est en cours pour exterminer plusieurs millions d'Allemands... en les privant de leurs maisons et de nourriture, en les*

[1020] Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 15.
[1021] De Zayas, p. 107.
[1022] Pechel, *Voices From the Third Reich*, p. 447; Botting, *Ruins*, p. 187.
[1023] De Zayas, p. 115.
[1024] Botting, p. 190.

laissant mourir d'une faim lente et atroce », avertit Bertrand Russell, un philosophe britannique influent dans le *Times*. « *Cela n'est pas un acte de guerre, mais une politique délibérée de 'paix'* ».[1025]

« *L'ampleur de cette réinstallation et les conditions dans lesquelles elle a lieu sont sans précédent dans l'histoire »,* ajouta Anne O'Hare McCormick dans le *New York Times*. « *Personne ne peut douter, en voyant ces horreurs de ses propres yeux, qu'il ne s'agit pas d'un crime contre l'humanité.* »[1026]

Austin J. App, un universitaire américain tout aussi indigné écrivit :

> *« Chacun de nous ne peut-il pas écrire une lettre au Président Truman et une autre à chacun de nos sénateurs pour les supplier de ne pas faire des États-Unis le partenaire de la plus grande atrocité de masse jamais enregistrée jusqu'à présent dans l'histoire ? Appeler cela la plus grande atrocité de masse enregistrée jusqu'à présent dans l'histoire n'est pas de la rhétorique. Ce n'est pas de l'ignorance de l'histoire. C'est une vérité sobre.*
>
> *Couper trois ou quatre anciennes provinces d'un pays, puis piller et dépouiller neuf millions de personnes de leurs maisons, fermes, bétail, meubles et même vêtements, puis... les expulser 'de la terre qu'ils habitent depuis 700 ans' sans distinction 'entre les innocents et les coupables'... les conduire comme des bêtes indésirables à pied vers des provinces lointaines, sans protection, sans abri et affamées est une atrocité si vaste que l'histoire n'en fait pas état. »*[1027]

Heureusement, ces voix de protestation et la pression qu'elles ont exercée sur les dirigeants occidentaux étaient des signes encourageants indiquant que les tourments physiques de l'Allemagne touchaient à leur fin. Malheureusement, au moment où l'horreur a été connue de tous, le coup était porté. Sur les quelque onze millions de personnes expulsées de leurs foyers en Prusse, en Poméranie et en Silésie, on estime que deux millions, principalement des femmes et des enfants, ont péri. Tout aussi horribles, bien que moins connus, sont les près d'un million

---

1025 De Zayas, p. 108.
1026 Ibid., p. 123.
1027 App, "Mass Expulsions," p. 24.

d'Allemands qui sont morts lors d'expulsions similaires en Tchécoslovaquie, en Hongrie, en Roumanie, en Bulgarie et en Yougoslavie. En outre, on estime que quatre millions d'Allemands de souche supplémentaires ont été envoyés à l'est, en Russie et ailleurs, où leurs chances de survie en tant qu'esclaves étaient pires que celles des réfugiés.[1028]

Alors que des dirigeants occidentaux tels que Winston Churchill s'étonnent de la tragédie qu'ils ont provoquée en Allemagne de l'Est, peu ont parlé de la famine délibérée du reste du Reich, et un silence total régnait sur les chambres de torture alliées en Allemagne et en Pologne, sur le meurtre sur place des membres du Parti « nazi » et des troupes SS, ou les camps de la mort dirigés par Eisenhower. En effet, dans l'ensemble, il n'est pas improbable que beaucoup plus d'Allemands soient morts au cours des deux premières années de « paix » qu'au cours des six années de guerre précédentes.[1029] C'était vraiment, comme le *Time magazine* l'avait déjà qualifié, « *la paix la plus terrifiante de l'histoire*. » Mais, et comme la revue américaine a manqué de le rappeler, avant qu'il y ait eu la paix la plus terrifiante de l'histoire, il y a eu la guerre la plus terrifiante de l'histoire.

✠ ✠ ✠

Comme Winston Churchill, d'autres personnalités qui avaient prêté main forte aux atrocités des Alliés ont commencé à prendre leurs distances par rapport aux faits lorsque certains des premiers détails accablants ont été connus. Lorsque les détails de Dresde et de la campagne de bombardement ont commencé à faire surface, le commandant de la R.A.F, Arthur Harris, a insisté sur le fait qu'il ne faisait que suivre les ordres ; « Des ordres », a dit Harris, venant « d'en

[1028] De Zayas, p. 184 ; Botting, p. 191 ; Keeling, p. 13.
[1029] Crawley, *Spoils of War*, p. 45.

haut ». Et même Ilya Ehrenbourg, le plus virulent des propagandistes et un homme dont les paroles adressées à l'armée rouge en progression ont peut-être fait plus que toutes les causes combinées pour assurer le viol et le meurtre de millions de personnes, même Ehrenbourg a eu la témérité de plaider l'innocence des années après la guerre.

> *« J'avais craint qu'après les crimes que les envahisseurs avaient perpétrés dans notre pays, nos hommes de l'armée rouge ne tentent de régler leurs comptes. Dans des dizaines d'articles, je n'ai cessé de dire que nous ne devions pas et, en fait, ne pouvions pas nous venger, car nous étions des Soviétiques, pas des fascistes... Il y avait, bien sûr, des cas de violence, de pillage : dans chaque armée, il y a des criminels, des hooligans et des ivrognes, mais nos officiers prenaient des mesures contre les excès... Les patrouilles ont protégé la population... Des cas isolés d'excès commis dans les villes de Prusse orientale... ont suscité notre indignation générale... la pitié s'est installée dans mon cœur... Le sentiment de vengeance m'était étranger.* »[1030]

Malgré ces protestations et d'autres tentatives disgracieuses du même genre pour mettre autant de temps et d'espace que possible entre eux et leurs sombres actions, Ehrenbourg et les autres dirigeants alliés n'avaient en fait pas grand-chose à craindre. Ils avaient, après tout, gagné la guerre. Avec une armée plus que consentante d'apologistes, de polémistes, de journalistes, de cinéastes et d' « historiens » pour couvrir leurs traces, aucun des grands ou petits criminels de guerre alliés ne courait le risque d'être appelé à rendre compte de ses actes. Loin de là. Aux niveaux inférieurs, ceux qui ont réellement commis les atrocités de Dachau, de Nemmersdorf et de mille autres points sur la carte, ont été tranquillement pardonnés tandis qu'aux niveaux supérieurs, les généraux américains sont devenus des présidents américains et les premiers ministres anglais des chevaliers britanniques.

Pendant ce temps, alors que les voix de la conscience étaient noyées dans un flot d'adulation et de célébration des Alliés, une grande partie

---

[1030] I. Ehrenbourg, *The War*, pp. 163, 169, 173, 175.

de l'attention du monde était rivée sur Nuremberg. Là, les vainqueurs ont jugés les vaincus. Là, les dirigeants allemands accusés ont été jugés, là, ils ont été condamnés, et là ils ont été pendus consciencieusement, « *pour avoir mené une guerre d'agression... pour avoir mené une guerre criminelle... pour des crimes commis contre la paix et l'humanité... pour des crimes planifiés... pour des crimes commis... pour des crimes contre*… » Et tout cela, on peut le dire, en parlant calmement, solennellement, et avec un visage impassible.

De loin, Austin J. App a regardé la mascarade en cours à Nuremberg avec une indignation croissante. Comme beaucoup d'autres, l'universitaire américain avait suivi de près le déroulement de la guerre et il était, pour sa part, consterné et indigné par la totale hypocrisie affichée.

> *« Les Allemands ont encore beaucoup de raison de se sentir coupables devant Dieu. Mais ils n'ont pas à se sentir coupables devant les Trois Grands. Tout Allemand qui se sent encore coupable devant les Alliés est un imbécile. Tout Américain qui pense qu'il devrait l'être est un scélérat. »*[1031]

[1031] App, "Mass Expulsions," p. 24.

Épilogue

Des vainqueurs et des victimes

Peu à peu..., l'Allemagne est rentrée chez elle. Comme une planète atomisée par une vaste explosion cosmique, les débris dispersés commencent à dériver vers son centre de gravité. Un, deux, trois, voire dix ans après la guerre, les prisonniers et les esclaves allemands reprennent le long chemin du retour. Contrairement au torrent de misère et de peur qui, en 1945, s'était écoulé vers l'extérieur, seul un filet d'humanité dévastée et affamée est revenu. Des millions de personnes avaient péri en captivité – certaines dans les colonies d'esclaves britanniques et françaises, certaines dans les camps de la mort d'Eisenhower, mais d'autres encore dans le vaste système de Goulag soviétique. Sur les quelque cent mille Landsers qui y avaient été conduits à pied après la chute de Stalingrad, à peine 5 000 ont survécu et ont pu revoir leur patrie. Certains camps en Sibérie avaient des taux de mortalité de soixante-dix, quatre-vingts et quatre-vingt-dix pour cent. Même si le taux de survie était meilleur à l'ouest, les sévices physiques et psychologiques y étaient peut-être encore plus extrêmes. Ainsi, lorsque les détenus, à l'est comme à l'ouest, ont entendu parler de leur délivrance imminente de ce qui semblait être une condamnation à mort, la plupart ont été stupéfaits.

« *Je suis restée là, comme enracinée, à ne rien dire du tout »,* se souvient

Anna Fest du jour où elle a appris sa libération imminente d'une prison américaine en 1947. « *Je n'ai aucune idée de la façon dont je suis rentrée au baraquement. Je sais seulement qu'une fois à l'intérieur, je me suis jetée sur le lit et j'ai pleuré à chaudes larmes.* »[1032]

Un compatriote allemand écrivit de Russie :

> *« Le 12 juillet 1949 est une date que je ne l'oublierai jamais. Nos espoirs avaient été si souvent anéantis, mais cette fois-ci, c'était vraiment vrai et nous allions être libérés et retourner en Allemagne... Naturellement, nous étions tous si heureux et excités à la perspective de la libération de mille personnes, qu'il nous était impossible de nous endormir. Et pourtant, au fond, nous étions enclins à être sceptiques car nous avions été si souvent déçus. Ceux d'entre nous qui étaient à l'hôpital ont été conduits à la gare par camion, mais le reste des hommes qui ont été libérés ont dû s'y rendre à pied et ont été escortés par des gardes armés. En fait, ils ont été conduits à la gare comme un troupeau de bétail et ont été poussés et battus par les gardes avec la crosse de leur fusil. La bonne humeur de chacun s'est vite dissipée et la plupart des hommes étaient convaincus que leur dernière heure était venue. Quarante-cinq hommes étaient entassés dans chacun des wagons du train de marchandises qui devait nous ramener chez nous. Chaque homme a reçu un morceau de pain et de la marmelade comme ration pour trois jours, puis les camions ont été verrouillés et barrés de l'extérieur. »*[1033]

Tragiquement, et dans un scénario similaire à celui des expulsés de l'Est, le dernier tronçon du retour était souvent le plus meurtrier. Malade, émacié, sous-alimenté, l'effort physique s'est avéré tout simplement trop grand pour beaucoup.

« *Pendant les trois semaines de voyage, cinquante-trois hommes sont morts et ont été jetés hors du train... »,* se souvient un amputé. *« Presque tous les occupants étaient atteints de diarrhée. »*[1034]

« *Mon meilleur ami, qui venait de ma ville natale, est mort d'un coup de*

1032 Owings, *Frauen*, p. 338.
1033 Kaps, *Tragedy of Silesia*, p. 171.
1034 Schieder, *Expulsion of the German Population*, p. 168.

chaleur », ajouta un autre rapatrié. « *Il est tragique de penser qu'après avoir survécu à tant de souffrances et d'épreuves, il devait mourir sur le chemin du retour.* »[1035]

De façon incongrue, les trains de la mort étaient souvent décorés de rameaux verts, de photos de Staline et de bannières colorées : « GRAND STALINE, NOUS TE REMERCIONS POUR NOTRE RETOUR. »[1036] Lorsque la zone russe de l'Allemagne était enfin atteinte, les wagons déchargeaient leurs cargaisons d'agonie. Une infirmière de Berlin qui a accueilli un transport se souvient :

> *« La quasi-totalité des 800 ou 900 personnes qui se trouvaient dans le train étaient malades ou infirmes. On pourrait dire qu'ils étaient tous invalides. Avec 40 à 50 personnes dans chacun de ces petits wagons, les malades devaient dormir à côté des morts pendant le voyage de retour. Je ne les ai pas comptés, mais je suis sûre que nous avons retiré plus de 25 cadavres. D'autres ont dû être transportés dans des hôpitaux. J'ai demandé à plusieurs des hommes si les gardes ou les médecins russes avaient fait quelque chose pendant le voyage pour soigner les malades. Ils ont répondu que non. Je n'ai rencontré qu'un seul homme alerte et en bonne santé dans le lot et... c'était un enfant d'à peine 17 ans. »*[1037]

Tout naturellement, peu de ceux qui ont survécu à des années de captivité communiste étaient prêts à s'attarder longtemps dans le secteur soviétique. Ainsi, la plupart ont choisi de poursuivre leur voyage vers les zones américaine, britannique ou française. Le jeune Siegfried Losch était l'un d'eux :

> *« Le train nous a emmenés à environ trois kilomètres de la frontière de la zone britannique. De là, nous avons dû marcher. Aussi malades que nous soyons, je n'ai pu m'empêcher de constater que la vitesse de notre marche augmentait à mesure que nous approchions de la frontière. Après tout ce que nous avions vu, nous savions qu'un officier russe pouvait à son*

1035 Kaps, *Silesia*, p. 171.
1036 Schieder, *Expulsion*, p. 189.
1037 Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 21.

gré nous renvoyer tous d'où nous venions...

À la frontière, les soldats russes ont fait un autre comptage de têtes. Puis, ils ont levé la barrière et nous étions en Allemagne de l'Ouest. Quel soulagement. Nous nous sommes serrés la main et beaucoup pleuraient de joie...

Nous n'avions jamais vu ou entendu parler de l'Armée du Salut. Ils se tenaient là, juste à la frontière, avec un camion et beaucoup de nourriture. Nous devions former une file unique et passer devant le camion. J'ai été surpris de la rapidité avec laquelle la foule s'est laissée organiser. Puis, tout le monde a reçu une tasse de lait chocolaté chaud... Ensuite, tout le monde a reçu un sandwich. Un vrai sandwich de pain blanc ! avec des tranches de saucisse à l'intérieur… La saucisse était quelque chose dont on ne pouvait que rêver...

Les larmes aux yeux, et accompagné d'un « s'il vous plaît », on nous a demandé de monter dans des bus Mercedes apparemment tout neufs. Il faisait chaud *à l'intérieur... Maintenant, dans les véhicules chauffés, l'air chaud complétait l'accueil chaleureux de nos hôtes. Nous nous sommes sentis bien partout... NOUS ÉTIONS CHEZ NOUS !!!!! Nous étions en Allemagne ! »*[1038]

« *Ils nous ont même amenés à la voie ferrée et en plus, pas dans les gros camions, mais dans une* voiture *parfaitement normale »,* se souvient Anna Fest après qu'elle et un ami aient finalement été libérés. « *Et ils nous ont acheté des billets et nous étions assis dans le train et personne n'était là pour nous garder et personne ne nous a enfermés. Nous pouvions essentiellement faire et laisser faire ce que nous voulions, mais nous avions peur. Nous ne savions même pas comment nous déplacer librement dans le train et aussi marcher dans l'allée. Nous n'avons pas osé le faire. Nous sommes restés assis là, un couple sanglotant misérablement.* »[1039]

Comme on peut l'imaginer, ces retours au pays étaient presque toujours des expériences d'un autre monde. Tout le monde – mères,

[1038] Losch manuscript, pp. 44-45.
[1039] Owings, *Frauen*, p. 339.

épouses, enfants, tous – avaient abandonné depuis longtemps. Ainsi, avec l'apparition soudaine et inattendue d'hommes et de femmes survivants, c'était comme si des fantômes étaient revenus de la tombe. Ayant lui-même vécu toutes les horreurs que la guerre et la prison avaient à donner, le jeune Guy Sajer a trouvé le gouffre séparant son passé de son présent presque infranchissable.

« J'étais encore à huit kilomètres de ma maison et de la fin de mon voyage, et de l'endroit où tout avait commencé. C'était une belle journée, et j'aurais dû être poussé par la joie à courir tout le long, vers le fait incroyable qui se rapprochait à chaque pas. Cependant, ma gorge était nouée d'angoisse, et je pouvais à peine respirer... Une sueur froide a soudain commencé à couler sur mon corps émacié. Le désespoir qui s'était installé en moi à l'Est était soudain violé par une réalité que j'avais presque oubliée et qui allait s'imposer à moi une fois de plus, comme si rien ne s'était passé. La transition était trop grande, trop brutale... Ma tête tournait comme un bateau au gouvernail cassé, alors que je marchais lentement vers la rencontre que j'avais tant désirée, et que je redoutais tout à coup.

Un avion a survolé à très basse altitude la campagne ensoleillée. Incapable de me retenir, j'ai plongé dans le fossé de l'autre côté de la route. L'avion a volé un instant au-dessus de ma tête, puis a disparu, aussi soudainement qu'il était arrivé. Je me suis hissé près du tronc d'un pommier, sans comprendre ce qui venait de se passer. Je me sentais abattu. Mes yeux flous regardaient l'herbe, qui avait été écrasée par mon poids, se redresser lentement... Cette herbe n'était pas si haute, mais elle me rappelait l'herbe de la steppe. Elle me semblait familière, et je me suis laissé retomber. L'éclat du jour se levait sur la pointe des brins, me forçant à fermer les yeux... j'ai réussi à me calmer, et je me suis endormi...

À mon réveil, je suis reparti, pour terminer mon voyage. Mon sommeil a dû durer plusieurs heures ; le soleil se couchait derrière la colline, et je suis arrivé au crépuscule – ce qui était préférable à l'éblouissement d'une journée. J'étais assez anxieux à l'idée de rencontrer ma propre famille ; je ne voulais pas rencontrer quelqu'un que je connaissais... Je suis donc arrivé à la fin de la journée que j'avais tant espérée, et j'ai commencé à descendre la rue comme

si j'étais parti la veille. J'ai essayé de marcher lentement, mais chaque pas semblait résonner comme un pas de parade... Alors que je tournais le coin... j'ai vu ma maison. Mon cœur battait si fort que j'en avais mal à la poitrine.

Quelqu'un est apparu dans le coin : une vieille petite femme, dont les épaules étaient couvertes par un manteau usé. Même le manteau m'était familier. Ma mère portait un petit bidon à lait. Elle se dirigeait vers une ferme voisine, que je connaissais bien. Elle marchait aussi vers moi. J'ai cru que j'allais tomber. Elle descendait au milieu de la route... Mon cœur s'est tellement contracté que j'ai cru que j'allais m'évanouir. Ma mère est passée devant moi. Je me suis appuyé contre un mur pour garder mon équilibre. Un goût amer a rempli ma bouche, comme si elle s'était remplie de sang. Je savais que dans quelques minutes, elle reviendrait de la même façon. J'avais envie de courir, mais en même temps, je ne pouvais pas bouger, et je restais paralysé, laissant les minutes s'écouler.

Après quelques instants… elle est reparue, en allant dans l'autre sens, plus grise et sombre dans l'obscurité grandissante. Elle se rapprochait de plus en plus. J'avais peur de bouger, de peur de l'effrayer. Et puis, ce fut insupportable. J'ai rassemblé mon courage et j'ai parlé...

Elle s'est arrêtée. J'ai fait plusieurs pas vers elle, puis, j'ai vu qu'elle était sur le point de s'évanouir. Le bidon de lait est tombé par terre, et je l'ai prise dans mes bras tremblants. »[1040]

« *Toute cette expérience avait la consistance d'un rêve plutôt que d'une réalité »,* déclara Siegfried Knappe alors qu'il se souvient du jour où il s'est approché de la maison de sa femme, Lilo, près de cinq ans après la guerre.

« Quand elle a ouvert la porte et m'a vu, son expression était aussi incrédule que celle de ma mère. J'étais si excité que j'ai pensé que mon cœur allait sûrement s'arrêter ! J'ai franchi la porte et nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. L'avoir dans mes bras était à couper le souffle, et je me suis senti presque étourdi. Nous nous sommes juste accrochés l'un à

[1040] Sajer, *Forgotten Soldier*, pp. 462-464.

l'autre, tous les deux en sanglots.

Puis, j'ai vu Klaus et Alexander se tenir derrière elle. Je me suis agenouillé devant Klaus et j'ai dit : 'Bonjour, Klaus', et il a compris qui j'étais et m'a timidement laissé le prendre dans mes bras. Lilo s'est agenouillée devant Alexandre, qui avait quatre ans, et a dit : 'C'est papa.' J'ai dit : 'Bonjour, Alexander', et il a regardé Lilo et a dit : 'Il me connaît encore !' Lilo et moi nous sommes regardés et avons commencé à rire, mais le rire s'est brusquement transformé en larmes et nous nous accrochés l'un à l'autre comme si nous ne pouvions plus nous séparés. »[1041]

Malheureusement, la plupart des retours au pays ne connurent pas de fins heureuses. Certains soldats sont revenus boitillant pour ne trouver que des décombres là où les maisons se dressaient auparavant et seulement les tombes de ceux qu'ils avaient aimés. Il y eut d'autres cruelles surprises.

« *J'avais ma propre petite maison »,* se souvient un Landser de retour. « *Comme j'étais heureux qu'elle soit encore debout ! [Mais] quand j'ai sonné, des Américains sont venus à la porte – les nouveaux amis de ma femme. Ils m'ont demandé ce que je voulais.* »[1042]

Après des années d'attente sans un mot, de nombreuses femmes, comme celle-ci, avaient tout simplement abandonné. Des milliers se sont tournés vers la prostitution ou le concubinage afin d'éviter la famine et joindre les deux bouts. Lorsque les maris de retour se retrouvaient face à la réalité de l'après-guerre, souvent lourdement fardée et barbouillée de rouge à lèvres, certains assassinaient leurs compagnes sur place, puis se suicidaient. »[1043]

« *Vous êtes devenues des putains éhontées... chacune d'entre vous … »,* cria un soldat de retour à sa femme berlinoise. « *Vous avez perdu tous vos principes,*

[1041] Knappe, *Soldat*, p. 362.
[1042] Pechel, *Voices From the Third Reich*, p. 506.
[1043] Anonyme, *Woman in Berlin*, pp. 245-246.

vous toutes ! »[1044]

Comme l'homme ci-dessus, des milliers d'anciens Landsers n'étaient pas préparés et pas équipés pour faire face aux vérités désagréables de la défaite et de l'occupation. Dans l'année 1946, il y eut 25 000 divorces rien qu'à Berlin.[1045]

Malgré l'épidémie de dissolution des familles, beaucoup étaient déterminés, quoi qu'il arrive, à se réunir et à rester ensemble. Certaines femmes, non contentes de rester assises à attendre passivement leurs hommes, sont parties à leur recherche. Renate Hofmann en était l'une d'entre elles. Après une odyssée terrifiante à travers la moitié de l'Allemagne, la femme a finalement pisté son mari jusqu'à un hôpital de Munich.

> *« Il n'y avait pas de médecin en vue, et personne ne m'a dit quoi que ce soit sur les brûlures de mon mari et à quoi m'attendre. Alors, en regardant droit devant moi, j'ai passé la porte et j'ai vu un lit devant moi dans lequel quelqu'un était assis. Ce devait être mon mari. Malheureusement, il a remarqué mon hésitation, aussi brève soit-elle. Un médecin aurait dû me faire connaître la gravité des brûlures pour que mon mari ne remarque pas que je ne le reconnaissais pas.*
>
> *Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Nous avons parlé et j'ai immédiatement réalisé que c'était la même voix, que rien n'avait changé. Mon mari est sorti du lit et a mis sa robe de chambre – les mêmes gestes, les mêmes mouvements, la même silhouette. Mais cela avait quand même été un choc, parce que le visage n'était plus là - il avait disparu. »*[1046]

Aussi douces-amères que soient les retrouvailles prévues, Renate a enfin connu la paix. « *Nous étions à nouveau une famille »,* soupira l'épouse reconnaissante.[1047] Malheureusement, beaucoup de femmes qui ont retrouvé des êtres chers vivants ont réalisé trop tard qu'il aurait été bien

---

[1044] Ibid., p. 316.
[1045] Hermann Glaser, *The Rubble Years* (New York : Paragon House, 1986), p. 49.
[1046] Pechel, *Voices*, p. 449.
[1047] Ibid.

mieux de les découvrir morts. Refusant de croire au pire, Regina Shelton s'est précipité un jour dans une taverne du village dans « l'attente haletante » de retrouver son père.

« Je vois une silhouette solitaire dans quelque chose qui ressemble vaguement à un uniforme russe. Il est assis à la table près du poêle en faïence où les habitués avaient coutume de jouer aux cartes et de boire leurs chopes de bière. Il est assis sans bouger, et je suis frappée de paralysie par ce que je vois. De temps en temps, la brise de la fenêtre ouverte le touche et le fait frissonner comme un vent glacial. Le seul autre signe de vie est un écoulement régulier au coin de l'œil, qui trace une ligne brillante le long du nez et qui rejoint la bave qui s'écoule de la bouche relâchée et à moitié ouverte. Le crâne glabre pend bas sur sa poitrine, les bras pendent entre ses jambes écartées, et entre elles, une goutte tombe de son menton à intervalles réguliers sur le sol. Hormis le goutte-à-goutte et le frisson qui le traverse de temps en temps, il ressemble à une statue cassée, avec des chiffons jetés sur ses bords déchiquetés... Des yeux enfoncés scintillent fébrilement dans leurs cavités, vitrés, vides, morts. Comme un épouvantail blanchi par le soleil, le vent et la pluie, la silhouette est d'une couleur indéfinissable, la peau et les chiffons se fondant dans un gris cendré.

Le message d'accueil s'est figé sur mes lèvres. Que dire à un homme qui semble ne plus être humain ? dont les instincts, sûrement plus que toute décision consciente, ont porté les restes de son corps à l'endroit où il avait été un homme ? qui revient comme un pigeon voyageur à l'endroit même de son point de départ vers des régions au-delà du cauchemar ?... Dans un renversement irrationnel de mes pensées antérieures, je suis passé sur la pointe des pieds, ne souhaitant plus que l'homme soit Père...

Dans la cuisine, les autres sont blottis dans un silence impuissant, ne sachant pas comment approcher cet intrus d'un autre monde qui ne leur a donné aucun signe de conscience de l'endroit où il se trouve ou de leur identité. Mia... est presque folle et ne sait pas comment faire face à cette créature répugnante qu'est son mari... Son état évident de sous-alimentation finit par refaire fonctionner l'esprit pratique de Mia. Elle lui apporte un bol de soupe fumante. Quand elle revient, elle murmure, horrifiée : 'Il ne peut

même plus manger. Vous auriez dû le voir plonger tout son visage dans la soupe et l'aspirer, sans même utiliser une cuillère. Et il a continué d'essayer de la boire alors que ça remontait. C'est terrible ! »[1048]

« *Oh grand Dieu ! L'horreur n'a-t-elle donc pas de fin ?* » demanda Ruth Andreas-Friedrich de Berlin.

« Parfois, en marchant dans les rues, on peut à peine se tenir debout face à toute cette misère. Parmi les uniformes américains chics, les silhouettes bien nourries des forces d'occupation, les premiers soldats allemands apparaissent en haillons et hagards, regardant autour d'eux comme des délinquants attrapés. Des prisonniers de guerre d'on ne sait où. Ils se traînent dans les rues. En les voyant, on veut détourner le regard parce qu'on a honte de leur honte, de leur misérable et pitoyable apparence.

… Ils se déplacent comme des ruines ambulantes. Sans membres, invalides, malades, abandonnés et perdus. Un homme à la barbe grise dans un uniforme en lambeaux se penche contre un mur. Les bras autour de sa tête, il pleure en silence. Les gens passent, s'arrêtent et forment timidement un cercle autour de lui. Il ne les voit pas. »[1049]

Compte tenu du désespoir et de l'horreur de leur pays, des millions de personnes étaient désespérées de s'enfuir, ce qui est compréhensible. Des milliers de femmes allemandes nubiles ont opté pour des mariages de convenance et ont fui la patrie pour toujours avec des maris américains ou britanniques. De même, des milliers d'hommes allemands ont rejoint la Légion étrangère française ou ont immigré légalement ou illégalement au Canada, en Amérique du Sud et aux États-Unis. Alors qu'un nombre incalculable de personnes quittaient leur patrie ravagée par la guerre, de misérables prisonniers de guerre continuaient à revenir.

« *Partout* », se souvient une personne de retour hébétée par ce qu'il voyait, « *il n'y avait que des femmes et des garçons travaillant dans de vieux uniformes rapiécés, examinant des briques, cherchant dans les ruines tout ce qui*

[1048] Shelton, *To Lose a War*, pp. 154-155.
[1049] Barnouw, *Germany 1945*, p. 172.

pouvait être utilisé. Puis le voyage en train [continuait] avec son interminable cortège de villes, de villages et d'usines en ruines... Ce spectacle nous coupait le souffle..., il nous a fait craindre pour l'avenir... Nous nous étions attachés à l'Allemagne, mais il nous fallait maintenant trouver un nouveau sens à notre vie. Chacun de nous devait se battre seul pour lui-même et sa famille, sans pouvoir se tenir aux côtés d'autres soldats, sans la camaraderie... pour nous soutenir. »[1050]

C'est justement ce sentiment, qui jaillissait du cœur d'âmes désespérées mais déterminées, qui a permis à la nation allemande d'entamer la longue remontée, une brique à la fois. Heureusement pour tous les intéressés, à la fin des années 1940, alors que le fossé inévitable entre l'Est et l'Ouest est en voie de rupture totale, la Grande-Bretagne et les États-Unis étaient davantage décider à ériger un rempart contre l'expansion soviétique qu'à poursuivre davantage encore la mise à mal d'un ennemi vaincu. Bien que la nation allemande, autrefois fière, ne serait guère plus qu'un vassal dégradé des vainqueurs, le changement soudain d'attitude des Alliés garantissait au moins aux Allemands les outils nécessaires afin qu'eux et leurs enfants échappent à l'extinction totale. Ils n'avaient besoin de rien de plus pour tout reconstruire.

Avec une volonté et une énergie jamais vues auparavant dans le monde moderne, les Allemands se sont mis au travail à un rythme effréné, comme dans une course folle pour placer autant de briques et de mortier que possible entre eux et le cauchemar. Alors que les vieillards, les infirmes et les enfants travaillaient aussi frénétiquement que les autres, c'est aux femmes qu'incombait la plus grande partie du fardeau.

« *Avez-vous jamais vu une chose pareille ! Ces femmes allemandes ne sont-elles pas merveilleuses ?* » s'émerveillait un Américain qui a observé le phénomène.[1051]

« *Je pensais qu'il n'y avait qu'en Chine que l'on pouvait voir des femmes travailler comme ça »,* a ajouté un camarade. « *Je n'ai jamais imaginé que des*

[1050] Fritz, *Frontsoldaten*, pp. 222, 226-227.
[1051] Utley, *High Cost of Vengeance*, p. 37.

Blancs pouvaient le faire. J'admire leur courage. »[1052]

Alors que les décombres disparaissent comme par magie dans les villes et que les bâtiments jaillissent des ruines, la nourriture est également en augmentation dans les campagnes. « *Les Allemands font tout ce qu'ils peuvent pour s'aider eux-mêmes… »,* nota un visiteur étonné. « *Il n'est pas rare de voir une vache laitière attelée à une charrue, une femme menant la vache et un petit garçon guidant la charrue.* »[1053]

Pendant leur transport à travers l'Allemagne, Hans Woltersdorf et d'autres prisonniers de guerre ont également assisté au spectacle :

> *« Les gens nous faisaient signe, furtivement, certes, mais avec leur volonté de vivre manifestement intacte. Le stress avec ses maladies inévitables, auxquels ils doivent avoir été soumis en ces temps épuisants, les traversait sans laisser de trace. Ils étaient encore sains de corps et d'esprit ; ils n'étaient en quête ni de soins, ni d'hôpitaux. Malgré les réalisations surhumaines que la guerre avait exigé d'eux, ils se lançaient dans un travail acharné sans se reposer jusqu'à ce qu'ils réalisent à nouveau un miracle, un miracle économique...*
>
> *Hier encore, ces gens étaient prêts à défier un ennemi qui a enfreint toutes les règles de guerre écrites et non écrites afin de mener une guerre d'anéantissement contre leurs maisons, leurs cuisines, leurs chaises et leurs lits ; qui les a conduits, nuit après nuit, dans des caves où ils ont été enterrés vivants, brûlés, étouffés, et tués, et qui les premiers ont vécu toutes les tortures de l'enfer et ont rencontré des destins qui resteront à jamais inconnus, car les victimes ont emporté leurs témoignages avec elles dans la tombe. Maintenant, ils étaient de nouveau là, comme des fourmis, prêts à aider, à travailler, à s'inquiéter, à obéir, à espérer, et, une fois de plus, à s'adapter à l'idée que les victimes étaient vraiment les coupables. »*[1054]

1052 Ibid.
1053 Keeling, *Gruesome Harvest*, p. 68.
1054 Woltersdorf, *Gods of War*, p. 170.

✠ ✠ ✠

Comme l'observa Hans Woltersdorf, et comme les troupes d'occupation alliées en témoigneraient plus tard, l'un des éléments qui manquait presque totalement au cœur des Allemands pendant les années d'après-guerre était, étonnamment, l'esprit de haine et de vengeance.[1055] Dans leur lutte insouciante et frontale pour survivre, les Allemands n'avaient tout simplement plus de temps ni d'énergie pour s'attarder sur ce qui était ou ce qui aurait pu être.

« *Oubliez le passé »,* était la nouvelle devise nationale, « *seul l'avenir compte.* »[1056]

Paradoxalement, alors que les vaincus n'avaient ni le temps ni l'envie de regarder en arrière, les vainqueurs l'ont fait. Poursuivant le processus entamé avant la guerre, l'offensive de propagande occidentale contre l'Allemagne se poursuit avec une vigueur renouvelée après la guerre. Des milliers de livres, d'articles et de films ont rappelé au monde entier que le parti « nazi » en particulier, et tous les Allemands en général, étaient les seuls responsables de la guerre ; qu'eux et eux seuls avaient commis des atrocités bestiales ; que seul le peuple allemand et ses dirigeants étaient des criminels de guerre ; que la culpabilité allemande était en quelque sorte « unique ». Curieusement, beaucoup de ceux qui ont défendu cette thèse et qui en ont souvent été les plus violents partisans sont aussi ceux qui ont été les plus éloignés des combats proprement dits. En outre, presque tous ceux qui ont promu la notion de culpabilité singulière étaient ceux qui avaient un intérêt personnel, politique ou financier à perpétuer la fiction de la « Bonne Guerre », la « guerre pour mettre fin au mal » et la « Croisade en Europe. »

Parmi les plus proches du combat, cependant, la propagande d'après-guerre a eu des résultats négligeables. En effet, loin d'être

[1055] Engelmann, *In Hitler's Germany*, p. 331.
[1056] Ibid., p. 333.

remplis de haine comme on s'y attendait, de nombreux soldats et aviateurs alliés arrivés à maturité – ceux qui ont réellement combattu au sol ou bombardé depuis les airs – ont été parmi les moins vindicatifs et parmi les plus indulgents. Après avoir embarqué avec des Allemands, dîné avec des Allemands, bu avec des Allemands, et parfois, après avoir fait la cour aux Allemands et être tombés amoureux de ces derniers, de nombreux soldats alliés ont fini par comprendre les Allemands et s'identifier à eux. Trop tard, la plupart d'entre eux ont réalisé de façon choquante que leur ancien ennemi n'était en rien différent d'eux-mêmes. Honteux de la propagande sadique et sanguinaire qu'ils avaient avalée avec tant d'empressement et à laquelle ils avaient obéi si aveuglément, de nombreux jeunes hommes – américains, britanniques, français et même russes – ne savaient que trop bien par expérience que ni les « nazis » ni les Allemands n'avaient de monopole pour le crime et que la culpabilité ou le mal n'avaient rien d'« unique ».

L'une des plus farouches opposantes à la culpabilité singulière de guerre était l'intrépide journaliste américaine Freda Utley. « *Une atrocité cesse d'en être une lorsqu'elle est commise pour une 'bonne cause', c'est-à-dire* la nôtre *»,* écrivit l'auteur percutante dans son livre de 1949, *The High Cost of Vengeance*.

> *« J'ai pensé qu'il était grand temps que nous arrêtions de parler de la culpabilité allemande, car il n'y a aucun crime que les nazis aient commis, que nos alliés ou nous-mêmes n'ayons pas commis également. J'avais évoqué nos bombardements d'anéantissement, l'expropriation et l'expulsion en masse de douze millions d'Allemands en raison de leur race ; la famine des Allemands pendant les premières années de l'occupation ; l'utilisation des prisonniers comme travailleurs esclaves ; les camps de concentration russes, et les pillages perpétrés par les Américains aussi bien que par les Russes... Comparés aux viols, aux meurtres et aux pillages commis par les armées russes à la fin de la guerre, à la terreur, à l'esclavage, à la faim et aux vols dans la zone orientale aujourd'hui, et au génocide pratiqué par les Polonais et les Tchèques, les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité commis par les Allemands condamnés à Nuremberg à la peine de mort ou à la prison à vie apparaissent comme mineurs dans leur ampleur, sinon dans leur*

degré. »[1057]

J. F. C. Fuller en convient. « *Pendant cinquante ou cent ans, et peut-être plus »,* annonça le commandant général britannique, « *les villes allemandes en ruines témoigneront de la barbarie de leurs conquérants.* »[1058]

Un autre Britannique tourné vers le passé, un membre d'équipage de la RAF, a exprimé en termes simples, mais profonds, une pensée à laquelle des milliers d'autres soldats et aviateurs alliés ont sans doute médité pour le reste de leur vie : « *Si les Allemands avaient gagné la guerre, aurions-nous été ou aurions-nous dû être jugés comme des criminels de guerre ? . . . Cette pensée m'accompagne encore aujourd'hui.* »

Mais la plupart de ces réflexions sont restées strictement privées et même les déclarations publiques de Freda Utley, du général Fuller et de quelques autres courageux ont été pratiquement perdues dans une tempête de voix qui avaient un enjeu personnel, mais aussi psychologique, dans l'effacement de l'histoire. La majorité, toujours aussi amère, a fait valoir son point de vue :

« Ils ont eu exactement ce qu'ils méritaient. »

« Nous avions le sentiment de combattre une philosophie inhumaine…

« Nous sommes devenus une force de châtiment… »

« Je me suis toujours dit qu'un bon Allemand était un Allemand mort et je dis toujours ça ! »

Il faut espérer, pour le bien de ces personnes et des millions d'autres qui pourraient prononcer de telles paroles, qu'elles n'ont jamais vu un enfant hurler et courir comme une torche vivante dans une rue en flammes, ni un homme boire sa propre urine pour rester en vie alors qu'une rivière coulait juste au-delà de la clôture de sa prison, qu'ils n'ont jamais entendu les cris d'animaux torturés alors que leurs organes génitaux étaient mutilés ou les gémissements d'une femme qui saignait

[1057] Utley, *High Cost*, pp. 182, 183-184.
[1058] Ibid., p. 183.

et suppliait pour une balle alors que la file d'attente s'allongeait – heureusement qu'ils n'avaient jamais vu de telles choses, car c'est alors seulement que l'on peut comprendre comment ils peuvent répéter encore et encore le refrain habituel : *« ils ont eu exactement ce qu'ils méritaient »*... et ne jamais en perdre le sommeil un seul instant.

Mais même une avalanche de haine aussi sauvage et de moralisation aussi stupide ne pourrait pas effacer les souvenirs de ceux qui ont vu et entendu de telles choses. Et pire encore, rien ne pouvait effacer les consciences ou encore les cauchemars de ceux qui non seulement avaient vu et entendu de telles choses, mais qui les avaient *effectivement* commises. Que ce soit révélé dans la prose poignante et introspective de l'Américain Kurt Vonnegut ou dans les vers sombres et obsédants du Russe Alexandre Soljenitsyne, pour l'avenir de l'humanité, Dieu merci, ces hommes et d'autres âmes courageuses ont fait face à leur passé et, à la fin, chacun a pu connaître la pitié, la compassion et, finalement, le remords.

> *« Cet étrange état d'esprit qui s'est abattu sur nous pendant un certain temps après que les armes se soient tues était une vague obscénité. C'était le faible arrière-goût persistant d'avoir accompli quelque chose de monstrueux. Nous avions libéré des pouvoirs qui dépassaient notre entendement. Des pays entiers étaient en ruines sous nos mains - et, ce faisant, nos mains étaient à jamais souillées. Il ne servait à rien de nous dire que ce que nous avions fait était ce que nous devions faire, la seule chose que nous aurions pu faire. Il suffisait de savoir que nous l'avions fait. Nous avions retourné le mal de nos ennemis contre eux au centuple et, ce faisant, quelque chose de notre propre intégrité avait été brisé, irrémédiablement perdu.*
>
> *Nous qui avions fait cette guerre ne pouvions ressentir aucune fierté. Vainqueurs et vaincus, nous ne faisions qu'un. Nous ne faisions qu'un avec les foules qui avançaient en silence... les vieilles femmes chassant à travers les ruines immobiles… les corps empilés comme une corde de bois jaune... les terribles yeux vides des soldats allemands battus... les tombes blanches et les croix noires et la mélancolie obsédante de nos cœurs. Tous, tous, ne faisaient qu'un, tous étaient l'horreur épouvantable de ce que nous avions connu, de ce*

que nous avions aidé à faire... Faites-y face en fermant ce livre.

Nous l'avons fait. »[1059]

[1059] McKee, *Devil's Tinderbox*, pp. 308-309.

Bibliographie

Adamczyk, Werner. *Feuer! An Artilleryman's Life on the Eastern Front*. Wilmington, N.C.: Broadfoot Publishing Co., 1992.

Andreas-Friedrich, Ruth. *Battleground Berlin - Diaries*, *1945-1948*. New York: Paragon House, 1990.

Anonyme. *A Woman in Berlin.* New York: Harcourt, Brace, 1954.

Anonyme. Lettre (14 mars 1998). Sujet : Camp de prisonniers de guerre américain.

App, Austin J. "Mass Expulsions: 'Tragedy on a Prodigious Scale." *The Barnes Review* 2, no.10 (Oct. 1996) : pp. 21-24.

Bacque, James. *Other Losses - An Investigation into the Mass deaths of German Prisoners at the Hands of the French and Americans after World War II*. Toronto : Stoddart Publishing Co., 1989.

Bacque, James. "The Last Dirty Secret of World War Two." *Saturday Night* p. 104, no. 9 (septembre 1989) : pp. 31-38.

Baird, Jay W. *To Die for Germany - Heroes in the Nazi Pantheon*. Bloomington : Indiana University Press, 1990.

Baker, Mignon Fries. Lettre.

Barker, Ralph. *The R.A.F at War*. Alexandria, Virginia : Time-Life Books, 1981.

Barnes, Harry Elmer. "Sunrise at Campobello: Sundown at Yalta." *The Barnes Review* 3, no.9 (Septembre 1997) : pp. 3-7.

Barnouw, Dagmar. *Germany 1945 - Views of War and Violence*. Bloomington : Indiana University Press, 1996.

Bielenberg, Christabel. *The Past is Myself*. Dublin : Ward River Press, 1982.

Blumenson, Martin, ed. *The Patton Papers*. Boston : Houghton-Mifflin, 1974

Botting, Douglas. *From the Ruins of the Reich - Germany, 1945*-1949. New York : Crown, 1985.

Brech, Martin. "In 'Eisenhower's Death Camps': Part I - A U.S. Prison Guard's Story." *The Journal of Historical Review* 10, no.2 (Summer 1990) : pp. 161-166.

Broderson, Ilse. Entrevue (12 septembre 1997), Independence, Missouri.

Bruner, Olga Held. Manuscript.

Buechner, Howard A. *Dachau - The Hour of the Avenger*. Metairie, Louisiana : Thunderbird Press, 1986.

Buhite, Russell D. *Decisions at Yalta - An Appraisal of Summit Diplomacy*. Wilmington, Delaware : Scholarly Resources, Inc., 1986.

Cavoa, Leonora Geier. "In Their Terror All Were Alike - East German Suffering: 'War Crimes'." *Der Freiwillige* (juin 1995) : pp. 10-11.

Charman, Terry. *The German Homefront, 1939-1945*. New York : Philosophical Library, 1989.

Chadwick, Kamilla C. *The War According to Anna - A Paean to My Mother*. Woodside, Calif. : Seven Stones Press, 1986.

Clemens, Diane Shaver. *Yalta*. New York : Oxford University Press, 1970.

Connors, Michael F. *Dealing in Hate - The Development of Anti-German Propaganda*. Torrance, Calif. : Institute for Historical Review, 1970.

Crawley, Aidan. *The Spoils of War - The Rise of Western Germany Since 1945*. Indianapolis : Bobbs-Merrill, 1964.

Davidson, Eugene. *The Death and Life of Germany - An Account of American Occupation*. New York : Alfred Knopf, 1959.

Delge, Walter B., Sr. Entrevue.

De Zayas, Alfred M. *Nemesis at Potsdam: The Anglo-Americans and the Expulsions of the Germans - Background, Execution, Consequences*. Londres : Routledge & Kegan Paul, 1977.

———. *The Wehrmacht War Crimes Bureau, 1939-1945*. Lincoln : University of Nebraska Press, 1989.

Dobson, Christopher, and John Miller and Ronald Payne. *The Cruelest Night*. Boston : Little, Brown, 1979.

Donitz, Karl. *Memoirs - Ten Years and Twenty Days*. Annapolis, Maryland : Naval Institute Press, 1959.

Duffy, Christopher. *Red Storm on the Reich - The Soviet March on Germany, 1945*. New York : Atheneum, 1991.

Einsiedel, Heinrich von. *I Joined the Russians - A Captured German Flier's Diary of the Communist Temptation*. New Haven, Conn. : Yale University Press, 1953.

Elliott, Mark R. *Pawns of Yalta - Soviet Refugees and America's Role in their Repatriation*. Urbana : University of Illinois Press, 1982.

Engelmann, Bernt. *In Hitler's Germany: Daily Life in the Third Reich*. New York : Pantheon, 1986.

Ehrenbourg, Ilya. *The War: 1941-1945*. Cleveland : World Publishing Co., 1964.

Fitz Gibbon, Constantine. *Denazification*. New York : W.W. Norton, 1969.

Fowler, George. "Malmedy: The Case Against the Germans." *The Barnes Review* 2, no. 2 (Novembre 1996) : pp. 25-30.

Fritz, Stephen G. *Frontsoldaten - The German Soldier in World War II*. Lexington : University Press of Kentucky, 1995.

Fussell, Paul. *Wartime - Understanding and Behavior in the Second World War*. New York : Oxford University Press, 1989.

Gaede, Carl W. Letter (12 avril 1998). Springs, Pa.

Garrett, Stephen A. *Ethics and Airpower in World War II - The British Bombing of German Cities*. New York : St. Martin's Press, 1993.

Glaser, Hermann. *The Rubble Years - The Cultural Roots of Postwar Germany, 1945-1948*. New York : Paragon House, 1986.

Grenfell, Russell. *Unconditional Hatred*. New York : Devin-Adair, 1953.

Halow, Joseph. *Innocent at Dachau*. Newport Beach, Calif. : Institute for Historical Review, 1992.

Hansen, Erika M. Manuscript.

Harris, Arthur. Bomber Offensive. London : Greenhill Books, 1990.

Hastings, Max. *Bomber Command - The Myths and Reality of the Strategic Bombing Offensive, 1939-1945*. New York : Dial Press/James Wade, 1979.

"H.K." Testimonial. Bergisch-Gladback, Allemagne.

Horstmann, Lali. *We Chose to Stay*. Boston : Houghton Mifflin, 1954.

Irving, David. *The Destruction of Dresden*. Londres : William Kimber & Co., LTD. Johnstone, Howard. Manuscript.

Kaps, Johannes, ed. *The Tragedy of Silesia, 1945-46 - A Documentary Account with a Special Survey of the Archdiocese of Breslau*. Munich : Christ Unterwegs, 1952/53.

Kaufman, Theodore N. *Germany Must Perish!* Newark, N.J. : Argyle Press, 1941.

Keeling, Ralph Franklin. *Gruesome Harvest - The Allies' Postwar War Against the German People*. 1947. Reprint. Torrance, Calif. : Institute for Historical Review, 1992.

Knappe, Siegfried and Ted Brusaw. *Soldat - Reflections of a German Soldier, 1936-1949*. New York: Orion Books, 1992.

Koehn, Ilse. *Mischling, Second Degree - My Childhood in Nazi Germany*. New York : Greenwillow, 1977.

Konev, Ivan. *Year of Victory*. Moscou : Progress Publishers, 1969.

Krubel, Amy Schrott. Entrevue (9 janvier 1997), Topeka, Kansas.

Landwehr, Richard. *Charlemagne's Legionnaires - French Volunteers of the Waffen-SS, 1943-1945*.

Silver Spring, Maryland : Bibliophile Legion Books, Inc., 1989. Laska, Werner Wilhelm. "In a U.S. Death Camp - 1945." *The Journal of Historical Review* 10, no.2 (Summer 1990) : pp. 166-175.

LeTissier, Tony. *The Battle of Berlin, 1945*. New York : St. Martin's, 1988.

Losch, Elsbeth. Lettre, 14 mai 1945.

Losch, Siegfried. Manuscript.

Losch, Siegfried. Lettre (10 octobre 1997).

Lucas, James. *Last Days of the Third Reich - The Collapse of Nazi Germany, May 1945*. New York : William Morrow and Company, Inc., 1986.

Lucas, James. *War on the Eastern Front, 1941-1945*. Londres : Jane's Publishing Co., 1979.

Lutz, Elizabeth. "Rape of Christian Europe - The Red Army's Rampage in 1945." *The Barnes Review* 3, no.4 (avril 1997) : pp. 9-16.

McKee, Alexander. *Dresden 1945 - The Devil's Tinderbox*. New York : E.P. Dutton, 1982.

McKee, Ilse. *Tomorrow the World*. Londres : J.M. Dents and Sons, 1960.

March, Tony, ed. Darkness Over Europe - First Person Accounts of Life in Europe During the War Years*, 1939-1945*. New York : Rand McNally, 1969.

Middlebrook, Martin. *The Battle of Hamburg - Allied Bomber Forces Against a German City in 1943*. New York : Charles Scribner's Sons, 1981.

Montyn, Jan and Dirk Ayelt Kooiman. *A Lamb to Slaughter*. New York : Viking, 1985.

Morelock,J.D. *Generals of the Ardennes*. Washington, D.C. : National Defense University Press, 1994.

Nadeau, Remi. *Stalin, Churchill, and Roosevelt Divide Europe*. New York: Praeger, 1990.
Neumann, Manfred. Lettre, 14 janvier 1998.

Nugent, John H. and George Fowler. "The Geneva & Hague Conventions - and the 'Holocaust'." *The Barnes Review* 2, no.2 (Novembre 1996) : pp. 11-17.

O'Donnell, James P. *The Bunker - The History of the Reich Chancellery Group*. Boston : Houghton Mifflin Co., 1978.

Owings, Alison. *Frauen - German Women recall the Third Reich*. New Brunswick, N.J. : Rutgers University Press, 1994.

Pechel, Peter, Dennis Showalter and Johannes Steinhoff. *Voices From the Third Reich - An Oral History*. Washington, D.C. : Regnery Gateway, 1989.

Pust, Ingomar. "The Expulsion - A Forgotten Tragedy." *Kronenzeitung* (9 mars 1994) ; et "Screams From Hell" (29 mars 1994).

Rauss, Erhard, et al. *Fighting in Hell - The German Ordeal on the Eastern Front*. Mechanicsburg, Penn.: Stackpole Books, 1995.

Read, Anthony and David Fisher. *The Fall of Berlin*. New York : W.W. Norton, 1992.

Riefenstahl, Leni. *A Memoir*. New York : St. Martin's Press, 1993.

Ruthard, Herta. Papers. Lisle, Ont., Canada.

Sack, John. *An Eye for an Eye*. New York : Basic Books, 1993.

Sajer, Guy. *The Forgotten Soldier*. New York : Harper and Row, 1967.

Schieder, Theodor, ed. *The Expulsion of the German Population from the Territories East of the Oder-Neisse Line - Documents on the Expulsion of the Germans from Eastern-Central-Europe, vol. I*. Bonn : Federal Ministry for Expellees, Refugees and War Victims.

Schultz-Naumann, Joachim. *The Last Thirty Days - The War Diary of the German Armed Forces High Command from April to May 1945*. Lanham, Maryland : Madison Books, 1991.

Semmler, Rudolf. *Goebbels - The Man Next to Hitler*. Londres : Westhouse, 1947.

Shelton, Regina Maria. *To Lose a War - Memories of a German Girl*. Carbondale : Southern Illinois University Press, 1982.

Solzhenitsyn, Alexander. Prussian *Nights - A Poem*. New York: Farrar, Straus and Giroux, 1977.

Sorge, Martin K. *The Other Price of Hitler's War - German Military and Civilian Losses Resulting from World War II.* Westport, Conn. : Greenwood Press, 1986.

Stahlberg, Alexander. *Bounden Duty - The Memoirs of a German Officer, 1932-45*. London: Brassey's, 1990.

Steinert, Marlis G. *Hitler's War and the Germans - Public Mood and Attitude During the Second World War.* Athènes : Ohio University Press, 1977.

Steinert, Marlis G. *23 Days - The Final Collapse of Nazi Germany*. New York : Walker and Co., 1969.

Strawson, John. *The Battle for Berlin.* New York : Charles Scribner's Sons, 1974.

Strik-Strikfeldt, Wilfried. *Against Stalin and Hitler - Memoir of the Russian Liberation Movement, 1941-1945*. New York : John Day Co., 1973.

Suentzenich, Martha Dodgen. Entrevue (12 décembre 1996), Topeka, Kansas.

Thorwald, Juergen. *Flight in the Winter: Russia Conquers - January to May, 1945*. New York: Pantheon, 1951.
Thorwald, Jurgen. *The Illusion - Soviet Soldiers in Hitler's Armies.* New York : Harcourt, Brace, Jovanovich, 1974.

Toland, John. *The Last 100 Days*. New York: Random House, 1965.

Tolstoy, Nikolai. *The Secret Betrayal, 1944-1947*. New York : Charles Scribner's Sons, 1977.

Trevor-Roper, Hugh, ed. *Final Entries, 1945 - The Diaries of Joseph Goebbels.* New York : G.P. Putnam's Sons, 1978.

Utley, Freda. *The High Cost of Vengeance.* Chicago : Henry Regnery Co., 1949.

Vassiltchikov, Marie. *Berlin Diaries, 1940–1945*. New York : Alfred Knopf, 1987.

Veale, F.J.P. Advance to Barbarism - The Development of Total Warfare from

Serajevo to Hiroshima. New York: Devon-Adair Co., 1968. Von Der Heide, Hans. "From the Allied Camps to the Revisionist Camp." *The Journal of Historical Review* 10, no.2 (Summer 1990) : pp. 177-185.

Von Einsiedel, Heinrich. *I Joined the Russians - A Captured German Flier's Diary of the Communist Temptation.* New Haven, Conn. : Yale University Press, 1953.

Von Kardorff, Ursula. *Diary of a Nightmare - Berlin, 1942-1945*. New York : John Day, 1966.

Von Lehndorff, Hans GR.A.F. *Token of a Covenant - Diary of an East Prussian Surgeon, 1945-47*. Chicago : Henry Regnery Co., 1964.

Von Luck, Hans. *Panzer Commander - The Memoirs of Colonel Hans von Luck.* New York : Praeger, 1989.

Vonnegut, Kurt, Jr. *Slaughterhouse-Five, or the Children's Crusade—A Duty-Dance with Death*. New York: Delacorte, 1969.

Walendy, Udo. *The Methods of Reeducation*. Vlotho/Weser, Allemagne : Verlag fur Volkstum und Zeitgeschichtsforschung, 1979.

Weber, Mark. "Churchill Wanted to 'Drench' Germany with Poison Gas." *The Journal of Historical Review* 6, no.4 (Hiver 1985-86) : pp. 501-503.

Weyersberg, Thomas A. Lettres.

Wolltersdorf, Hans Werner. *Gods of War - A Memoir of a German Soldier.* Novato, Calif. : Presidio Press, 1990.

Wulff, Renate Rich. Interview (18 décembre 1996), Topeka, Kansas.

Zhukov, Georgi K. Marshal Zhukov's Greatest Battles. New York : Harper and Row, 1969.

Ziemke, Earl F. *The Soviet Juggernaut*. Alexandria, Virginia: Time-Life Books, 1980.

Autres livres traduits et ou publiés par Valérie Devon/Didi18 Éditions

Brendon Bradberry – *Le Sale Boche raconté aux braves gens*
Ernst Böhm – *Les ordres des commandants d'Auschwitz*
Michael Collins Piper – *Le complexe de Caïphe*
John Gimbel – *Science, Technologie et Réparations – le pillage de l'Allemagne d'après-guerre*
Else Löser – *Pologne et les falsifications de l'histoire polonaise*
Arnold Leese *: – Les guerres de survie juives*
– Meurtres rituels juifs
– Sottise du Gentil, les Rothschild
– Hors des sentiers battus ou les deux vies trépidantes d'un vétérinaire anti juif
Gerard Menuhin – *Dites la vérité et vous humilierez le diable*
Alfred Rosenberg – *Le Mythe du XX^{ème} siècle*
Arthur Butz – *La mystification du XX^{e} siècle*
Julius Streicher – *Le testament politique de Julius Streicher*
Udo Walendy – *Le contrat de transfert et la fièvre du boycott de 1933*
Carlos W. Porter – *Made in Russia : the Holocaust – Condensé du livre de C. Porter*
Auteur anonyme – *Quand les « victimes » dictent leurs lois (vol. 1, 2, 3, 4, 5 et 6)*
Jacqueline Berger : – *La Philosophie universelle ou comment échapper à l'Enfer ici-bas*
– La Mythologie – Une brèche dans l'abîme ?
– Le christianisme, invention du judaïsme
– Les mystères dévoilés
Eustace Mullins : – *La véritable histoire des relations entre les Goyim et les juifs*
– Le viol de la justice
Henri Turner – *L'accession au pouvoir de Hitler financée par l'argent juif : mythe ou réalité ?*
Wilhelm Kammeier – *La falsification de l'histoire allemande*
Auteur anonyme – *Europa, la dernière bataille – le livre*
Dennis Wise – *Adolf Hitler : la plus grande histoire JAMAIS racontée !*
Hermann Wieland – *Atlantide, Edda et Bible*

Pour commander ces ouvrages : didi18edition.com

Livres recommandés par les Éditions Didi18 :

Wilhelm Marr – *La victoire du Judaïsme sur le Germanisme*

Claude Nancy – *Les races humaines – Tome 1*

Claude Nancy – *Les races humaines – Tome 2*

Joachim von Ribbentrop – *La lutte de l'Europe pour sa liberté*

A. Puig – *La race de vipères et le rameau d'olivier*

Kalixt De Wolski – *La Russie juive*

Herbert Backe – *La fin du libéralisme*

Écrit par un officier d'état-major britannique – *La Huitième croisade*

Carlos Whitlock Porter – *Non coupable au procès de Nuremberg*

François Trocase – *L'Autriche juive*

René Binet – *Contribution à une éthique raciste*

Ces livres peuvent être facilement trouvés sur le Web.